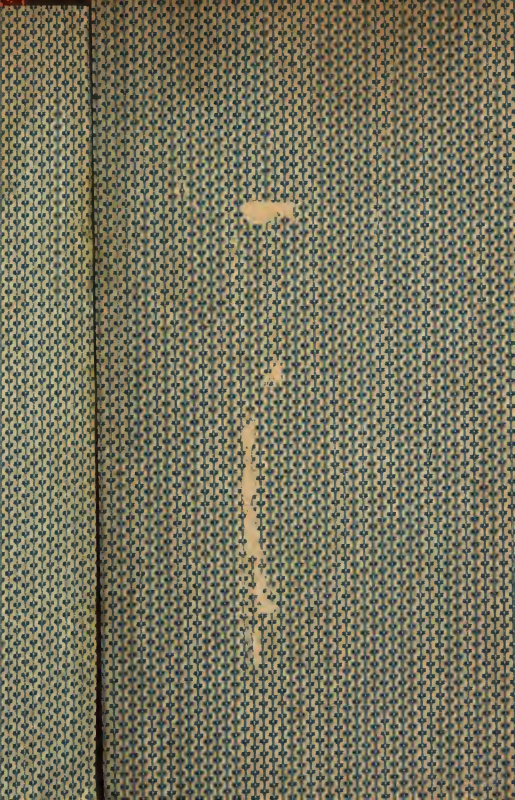


· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·



grande sala os.

26-iv-15



III 26 IV 15

235 28

NOUVELLES NAPOLITAINES

PAR

P. IS. BOUBÉE



À NAPLES
TYPOGRAPHIE DU FIBRENO
Pignatelli a san Giovanni maggiore
1869



AVANT-PROPOS

L'auteur de ces *Nouvelles* voyageait en France, il y a quelques années. En partant de Bordeaux pour Paris, il se trouva monter dans un wagon qu'occupait déjà, avec d'autres voyageurs, un chanoine de Tours. Il en fut frappé. Ce digne ecclésiastique en effet reproduisait un de ces types heureux qui inspirent sur-le-champ l'estime, et commandent le respect, tant son aspect physique s'harmonisait avec le caractère sacré dont il était revêtu. Ses cheveux commençaient à blanchir, mais les rides respectaient encore son beau front, large et poli, ses joues pleines et fleuries. Son maintien noble, sa parole pure et facile, sa conversation pleine d'aménité, annonçaient un membre distingué du clergé français. Il était accompagné d'un jeune abbé, à peine échappé du séminaire, vrai satellite du chanoine, pour lui astre principal autour duquel il gravitait, ne réfléchissant d'autre lumière que celle qu'il en avait reçue.

Il serait difficile de rappeler aujourd'hui à la suite de quel discours il échappa au professeur de dire qu'il était établi à Naples, devenu sa seconde patrie ; mais l'homme d'église se redressa, le regarda fixement, et lui dit : Comment ! Monsieur, vous avez le courage d'habiter un pays pareil ?

— Qu'a-t-il donc de si horrible, de si épouvantable, M.^r L'Abbé ?

— Et vous me le demandez ? Un pays où dominant la mauvaise foi, l'astuce, la perfidie, l'esprit de vengeance

et le brigandage ! Habiter une ville où chaque jour on s'égorge dans les rues ! Séjourner dans des provinces où l'on ne peut faire un pas sans se trouver à la merci d'un coupe-jarrets ! Je vous en fais mon compliment !

— Je vois avec peine, M.^r L'Abbé, que vous partagez les préjugés généralement répandus à l'étranger sur le compte des provinces méridionales de l'Italie. Détrompez-vous : le peuple napolitain n'est pas seulement un composé de fripons, de traltres et d'assassins. Il a au contraire de nobles instincts. Il est bon par nature, et s'il a des défauts et des vices, ils lui viennent du milieu où il a vécu, et du régime de vie que lui ont imposé les divers gouvernements qui ont pesé sur lui. Au lieu de développer son intelligence naturellement vive et poétique, de diriger vers le bien sa sensibilité exquise, son amour pour le faste et les fêtes, et par-dessus tout le sentiment religieux si profondément incarné en lui, ceux qui se sont disputé la gloire de lui donner des lois, ou qui sont parvenus, par la conquête ou la violence, à lui mettre le pied sur la gorge, tous ont appelé plus ou moins à leur aide la superstition et la misère, et ont travaillé de concert à sa démoralisation, à son abrutissement. Mais si ces efforts insensés et sacrilèges ont été couronnés en partie d'un funeste succès, ils n'ont pu réussir cependant à éteindre ce qu'il y a de bon et d'estimable dans son caractère. Vous trouvez chez le napolitain tous les éléments d'un peuple capable d'atteindre à un grand développement intellectuel et moral : il ne s'agit que de l'élever, au lieu de le pervertir. Il est ignorant, dites-vous : pourquoi lui a-t-on refusé des écoles ? Il est superstitieux : pourquoi pour toute religion ne lui prescrire que des pratiques extérieures, plutôt que la morale évangélique ? Il est vindicatif : pourquoi ne pas lui enseigner dès l'enfance l'oubli des injures ? S'il est toujours fin et rusé, parfois astucieux et manquant de bonne foi, estimant beaucoup moins l'honnêteté que l'adresse et le savoir-faire, réfléchissez, je vous prie, qu'opprimé pendant quinze siècles, emmaillotté et baillonné de manière à ne pouvoir jamais agir, ni parler, ni penser librement, il était sans cesse obligé, pour se tirer d'affaire, de se je-

ter dans les chemins de traverse, de recourir à mille subterfuges que la saine morale réprouve, mais que la nécessité plus indulgente fait excuser. Laissez grandir ce vieil enfant, donnez-lui la pâture intellectuelle et religieuse qu'il réclame, et vous ne tarderez pas à l'absoudre de ses iniquités, dont la culpabilité ne lui appartient pas en propre.

Le professeur ajouta beaucoup d'autres considérants, qu'il est superflu de rapporter ici, et la discussion se termina par ces paroles du chanoine qui montraient que s'il était ébranlé dans son opinion sur Naples, il ne lui convenait pas de le déclarer ouvertement : « Je souhaite, monsieur, que votre apologie ne soit pas une illusion ! »

De cette conversation à la vapeur, sont nées les *Nouvelles* qu'on publie aujourd' hui. Oui l'auteur, afin de venger Naples des injustes préventions qui existent encore au dehors contre cette illustre métropole, a tâché de la dépeindre à différentes époques de son histoire, et d'en retracer la glorieuse existence : d'abord au temps des oracles et des sibylles, mais lorsque la Grande-Grèce s'élevait, par ses instituts philosophiques, au premier rang des nations civilisées. Puis sous le règne de Néron, au moment où le christianisme naissant sortit géant des catacombes et envahit le monde païen. Dans le moyen âge, Naples devint un grand centre d'activité, où vinrent se heurter toutes les dynasties de l'Europe, se disputant une si belle proie, dont chacune revendiquait un lambeau. On en trouvera une faible esquisse dans la nouvelle de *Fatmé la Sarrasine*. L'auteur ne pouvait passer sous silence le Sanfédisme qui a jeté des racines si vivaces dans le sol napolitain, qu'il faudra peut-être encore bien des années pour les extirper tout-à-fait : il en a fait l'argument de sa quatrième *Nouvelle*. Les deux dernières, ainsi qu'on l'a annoncé dans le prospectus d'association, sont consacrées aux mœurs populaires des siècles passés et de nos jours ; car les fêtes dont elles reproduisent le tableau, ont une origine qui se perd dans la nuit des temps.

L'auteur proteste, en terminant cet avant-propos, qu'il ne se rend nullement solidaire des idées philosophiques

exposées dans *la Sibylle de Cumès*, ni des principes politiques qui animent les principaux personnages mis en scène dans *les Sanfédistes* : le lecteur doit être bien prévenu que dans cet ouvrage on n'a eu en vue que de faire revivre une époque avec ses mœurs, ses croyances, ses passions, ses aspirations bonnes ou mauvaises ; en un mot, avec tout ce qui constitue le degré de civilisation où elle était parvenue.

Naples, 15 octobre 1869.

P. IS. BOUBÉE.

L'ARTISTE
CLAUDIUS NÉRON

L'ARTISTE CLAUDIUS NÉRON

I.

La Bouquetière et la Devine.

L'étranger qui le 5 Février, en l'an de grâce 65 de notre ère, serait entré dans Naples, attiré, comme tous les peuples de l'Etrurie, du Latium et de la Grande-Grèce, aux fêtes quinquennales d'Apollon, aurait été frappé d'un spectacle dont l'histoire n'offre pas deux fois l'exemple. Toute la ville en émoi n'était préoccupée que des préparatifs de la solennité du lendemain. Il s'agissait bien moins en effet de fêter Apollon que de recevoir dignement l'empereur Claudius Néron, qui daignait visiter Parthénopée en grande pompe, et en avait choisi le grand théâtre pour ses débuts comme cithariste et comme chanteur. Aussi toutes les phratries ¹⁾ ou corporations, dont se composait la ville, rivalisaient-elles de zèle et d'ardeur. L'*Eumèle* et l'*Artémise*, où prédominaient les Doriens et les Joniens, déployaient un luxe bien supérieur à cet attirail fastueux, mais indigeste et sans goût, de la phratrie Aristée ou des Etrusques,

¹⁾ Les phratries étaient des associations religieuses et politiques, contractées dans un pays ou dans une ville, par les nations mixtes, afin de conserver dans leurs grandes émigrations les Dieux protecteurs et les institutions de leurs patries abandonnées; pour se prêter enfin aide et protection en cas de nécessité. Naples était partagé en 28 phratries; dans chacune prédominaient les éléments d'une nation différente.

et à l'étalage pompeux, mais sans élégance, des Alexandrins dont se composait la corporation du Nil. En entrant dans Naples par la porte de Cumcs, et en suivant la Voie Augustale jusqu'au temple du Soleil (aujourd'hui L'Archevêché) et jusqu'au palais d'Auguste (maintenant S. Lorenzo), on voyait tous les édifices richement pavoisés ou décorés de guirlandes de chêne, de myrthe et de laurier. Les boutiques de cette large et noble voie avaient étalé ce qu'elles renfermaient de plus précieux. Là c'étaient les riches étoffes de l'Asie, la pourpre deux fois teinte, les brillants tissus de la Perse et de la Séricie; ici les bijoux resplendissants de Corinthe et de la Lydie; plus loin les vases si estimés d'Etrurie à côté de la gracieuse poterie de Nola, rivalisant alors avec Fiésole et Cortone. Tous les parfums les plus exquis de l'Arabie et de l'Indus s'échappaient en odorantes effluves et embeumaient l'air, quelque soin qu'on eût pris de les cacheter dans de légers flacons en terre cuite imperméable. Des marchands ambulants, des colporteurs de tous les pays voisins de la Campanie, de la Lucanie et de l'Apulie, avaient établi leurs étalages le long des trottoirs, ou bien circulaient en offrant aux passants les divers objets de leur petit commerce. Ce jour-là seulement, et les cinq jours suivants que duraient les fêtes, il était permis aux étrangers indistinctement de trafiquer dans la ville. Tout le reste de l'année ce privilège leur était interdit, à moins d'une autorisation spéciale: l'industrie et le commerce à Naples étaient, à cette époque, un monopole exercé par les différentes corporations.

Quel concours! Quelle animation! Cédons au torrent de la foule qui nous entraîne, et aux deux tiers environ de la rue Augustale, nous trouverons sur notre gauche la voie sacrée qui s'ouvre majestueuse devant le temple d'Apollon. Arrêtons-nous un instant pour contempler tant de grandeur et de magnificence. Ce temple est en effet avec celui de Diane le plus grand et le plus beau de la ville. Un superbe portique en marbre blanc s'étend alentour. Les bas-reliefs qui le décorent représentent les principales aventures du Dieu sur la terre, et ses sublimes travaux dans les cieux. Ils sont l'œuvre des meilleurs artistes de Corinthe et de Sicyone.

Mais tout en choisissant le meilleur point d'optique pour admirer ce chef-d'œuvre d'architecture, nous nous sommes placés devant le magasin d'une bouquetière en ce moment bien

affairée. Malgré l'activité de douze esclaves qui travaillent depuis l'aurore, et qui passeront la nuit à tresser des guirlandes et des couronnes, à peine si elle espère achever la besogne qu'elle n'a pu faire à moins que d'entreprendre: car nulle fleuriste ne sait allier, comme elle, les mille nuances que les fleurs affectent, les faire ressortir les unes par les autres, les réunir en touffes légères, en festons, en couronnes, selon le caractère de ses chalands, et selon les circonstances où ils se trouvent, tristes ou gaies, profanes ou sacrées, graves ou lascives. Tournez les yeux du côté du magasin: n'apercevez-vous pas comme moi dans l'intérieur la jeune et fraîche bouquetière? Libre à vous maintenant de revenir à la contemplation du temple d'Apollon. Pour moi, je vous avoue que je n'y pense plus: les traits fins et délicats, les joues blanches et rosées les yeux noirs et scintillants, de cette charmante créature me paraissent cent fois plus attrayants que les cartons du frontispice ou les moulures des colonnes d'un monument. Faut-il vous l'avouer encore? J'ai un faible pour la belle Quintilie, fille d'Euclyon, de la phratrie Artémise.

Tout en tressant une guirlande, elle passe alternativement d'une esclave à une autre, afin d'en stimuler le zèle et l'ardeur. « Que tu es maladroite, Julia, s'écrie-t-elle! faut-il te répéter sans cesse que la rose blanche de Pœstum ne convient qu'aux jeunes vierges que Vénus n'a pas vues encenser ses autels, ou bien à celles qui sont consacrées au culte de Vesta ou à la garde du tombeau de la Sirène Partbénope? Et toi, Marcia, tu oublies encore que les pavots conviennent particulièrement à Cérès, et qu'il ne faut pas les prodiguer, pas plus que la verveine et le lierre cher à Bacchus. Ne tresse pas ainsi la guirlande qui doit ceindre l'autel d'Apollon, Lalagé; fais triompher davantage le myrthe et le laurier, dont tu rehausseras la teinte un peu sombre par les vives couleurs de l'hyacinthe, et par quelques roses purpurines. »

Mais tout-à-coup l'active et sémillante Quintilie coupe court à ses recommandations, et change brusquement de discours. C'est qu'il vient d'entrer dans son charmant atelier un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, d'une moyenne stature, mais de belles formes. Ses beaux yeux noirs qu'ombragent de longs cils se distinguent par une mobilité et une expression qui frappent au premier abord. Son front large se déploie sous une ma-

gnifique chevelure soigneusement peignée, tandis que chaque pli de sa robe et de son manteau retombe avec un art tout particulier. Ce personnage, dont la démarche et le geste paraissent étudiés et sont harmonisés avec une grâce parfaite, c'est l'histriion Cnéius Rufus, le digne successeur de Roscius, l'idole de Rome et de Naples.

— Comment! te voilà encore, Cnéius! lui dit Quintilie. Que viens-tu chercher ici? J'ai tant à faire que je n'ai pas le temps d'écouter tes plaintives élégies.

— Aussi ne viens-je pas pour te parler de mon amour. Je comprends que je suis un insensé d'aimer ainsi une femme que sa naissance, sa condition, et surtout ses fonctions sacrées éloignent à jamais de moi; mais dis-moi, Quintilie, quel est le mortel qui peut voir Lydia et ne pas l'aimer? A-t-il jamais existé dans toute la Grande-Grèce une Vierge plus candide et plus pure? une femme...?

— Tu oublies déjà, Cnéius, que ce n'est pas pour me parler de Lydia et de ton amour pour elle, que tu es venu ici.

— C'est juste; pardonne-moi. C'est malgré moi, vois-tu, que son nom adoré est toujours sur mes lèvres. Eh! comment n'y serait-il pas? Tout Naples ne parle que d'Elle aujourd'hui. Regarde: il s'est agi de nommer la jeune fille digne dans sa tribu de présenter à César les dons qu'on désire lui offrir, eh bien! C'est Lydia qu'on a choisie comme la plus belle, la plus chaste, la plus séduisante des Artémises. Aussi tu vas lui préparer sa couronne pour demain. Que les fleurs les plus rares et les plus suaves s'harmonisent sous tes doigts, Quintilie; n'épargne rien: tiens, prends; voilà 40 deniers d'argent. T'en faut-il davantage? tu en auras; mais travaille pour elle, et apporte-lui toi-même sa couronne demain matin, et dis-lui....

— Rien du tout, car je suis trop occupée pour me charger d'ambassades amoureuses. Elle aura sa couronne, et la plus belle du cortège impérial, je te le promets, mais rien de plus... Je me trompe: j'ai quelque chose à te dire de sa part.

— Quoi! Elle aurait daigné..?

— Oui, et voici ce que je dois te recommander en son nom.

— Parle.

— N'oublie pas que demain tu as à paraître sur la scène à côté de César, devant tout ce que Rome, l'Étrurie et la Grande-Grèce ont pu réunir ici de noble et de grand. Pense à ton rôle.

le, au lieu de te laisser énerver par une folle passion, la veille d'un jour si terrible pour toi. Tu ne crains donc pas César?

— Sur la scène, non! Là il n'est pour moi que ce qu'un athlète est pour un autre athlète dans l'arène.

— Cependant lutter contre un pareil personnage, qui a sous lui tant de millions d'hommes!

— La fortune donne le pouvoir, et Jupiter le jugement; laquelle de ces deux divinités est la plus grande? la fortune ou Jupiter? ensuite crois-tu que César soit l'unique objet de leurs complaisances?

— Tu parles de César comme si tu avais quelque motif de te plaindre de lui! Il me semble pourtant que tu devrais parler avec plus d'estime et de reconnaissance d'un homme qui, pour récompenser ton mérite, t'a affranchi toi et tous les tiens; qui t'a donné je ne sais combien de milliers de sesterces, et vingt-cinq arpens de terres sur le Volturne. Aujourd'hui l'heureux Cnéius n'est plus un pauvre esclave exerçant le métier d'histrion, mais un riche citoyen de Naples ayant des esclaves à son tour, et se promenant fastueusement en litière. Je te conseille vraiment de murmurer contre Néron!

— J'en conviens avec toi, c'est peut-être de l'ingratitude de ma part; mais depuis la mort de Britannicus, la vue de l'empereur m'inspire une horreur dont je ne puis me défendre. Heureusement que demain j'espère bien ne le voir qu'au théâtre!

— Et quelle pièce devez-vous représenter?

— Alceste, où j'ai rempli si souvent le rôle d'Admète.

— Et César y paraîtra sans contredit sous les traits d'Apollon?

— C'est même pour lui faciliter le moyen de se présenter ainsi avec la figure et les attributs d'un Dieu, que l'on a choisi de préférence cette œuvre d'Euripide.

— Dis-moi, chantera-t-il en grec ou en latin?

— En grec d'abord; puis il improvisera en latin.

— Quelle manie lui a pris, à notre divin Néron, de *gréciser* et de chanter en public!

— Le cygne chante quand il meurt!

— Cnéius, s'écria une devinresse qui s'était arrêtée sur le seuil de la boutique de Quintilie, Cnéius, parle peu et parle bas: Néron est à Baïes et pourrait t'entendre.

— Eh! que pourrait-il me faire?

— Sonviens-toi de Lucain! Compterais-tu sur les faveurs et les prodigalités dont César t'a comblé? On pare et l'on couronne la victime avant le sacrifice!

— Sorcière infernale de malheur, maudite Thessalienne! dit Quintilie; est-ce que tu saurais, par ton art magique, deviner comment ira le spectacle de demain?

— Si tu dors cette nuit à Naples, que les femmes enceintes restent demain renfermées dans leurs maisons.

— Que signifie ce langage? Et si, au contraire, je passe la nuit hors de Naples?

— Peut-être demain le soleil ne voilera pas d'horreur sa face radieuse et divine.

— Explique-toi....

— Voici venir quelqu'un qui pourra te révéler ce que je suis obligé de taire.

— Et la Devine s'éloigna. Ce n'était rien moins que Locuste, la célèbre empoisonneuse impériale, qui à sa supériorité dans l'art de préparer les poisons, avait la prétention de joindre le talent des sibylles.

Quintilie et Cnéius se regardèrent, frappés des dernières paroles de cette femme dont le nom seul était un objet de terreur. Ils se demandaient tacitement ce qu'il fallait croire de ces sinistres prédictions, lorsqu'ils virent entrer un homme jeune encore, grand et robuste, au teint bruni par le soleil, aux manières un peu brusques et saccadées. Son costume annonçait qu'il était Alexandrin. C'était en effet Callitidès, de la tribu du Nil, un des premiers maîtres-constructeurs de galères qu'il y eût alors dans le port de Naples et de Misène. Or Callitidès est le fiancé de Quintilie, qu'il doit prochainement conduire à l'autel de Diane; mais en ce moment il est triste, d'une humeur farouche. A peine si l'on entend l'ave qui à son entrée s'échappe de ses lèvres.

Quintilie le contemple stupéfaite et même un peu effrayée, car Callitidès est ordinairement d'une humeur aimable et plutôt enjouée, surtout lorsque ses travaux lui permettent de venir auprès de Quintilie, dont il est éperdument amoureux.

— Au nom de la Bonne Déesse, Callitidès, que t'est-il arrivé de fâcheux? Te voilà consterné, comme si la magnifique galère que tu viens de construire pour l'empereur, eût fait naufrage en sortant du port.

— Plût aux Dieux que cela fût ainsi ! répondit en soupirant Callitidès.

— Tu m'inquiètes, lui dit avec intérêt Quintilie. Je t'en prie : pourquoi parles-tu ainsi aujourd'hui ?

— Pourquoi ? tu veux savoir pourquoi ? Hé bien.. ! — Puis d'un ton de voix plus calme : tiens, tu es là Cnéius ! je ne t'avais pas aperçu en entrant.

— Il n'y a rien d'étonnant à cela, car tes regards ne paraissent s'arrêter sur aucun objet ; pas même sur Quintilie, dont cependant le chagrin qu'elle éprouve de te voir dans cet état devrait frapper tes yeux et émouvoir ton cœur.

— Dans quel état me voit-elle donc ? Quintilie est une folle qui, lorsqu'elle n'a pas un motif de s'alarmer, se crée des fantômes plus ridicules que les contorsions des mimes d'Atella.

— Comment ! dit Quintilie, tu aurais le courage d'affirmer qu'en arrivant ici, quelque grave pensée...

— Quelle grave pensée ! s'écria Callitidès en affectant la plus grande tranquillité d'âme.

— Quintilie, dit Cnéius, rappelle-toi les paroles de Locuste, et la préoccupation de ton bien-aimé ne sera plus un énigme pour toi.

— Quoi ! vous avez vu cette mégère, demanda Callitidès, non sans une visible inquiétude.

— A l'instant.

— Eh ! que vous a-t-elle dit ?

— Elle nous a dit que tu pourrais nous apprendre ce qu'elle était obligée de nous taire.

— L'infâme ! se serait-elle maintenant tournée du côté d'Agrippine ! s'écria Callitidès. La mère de César se douterait-elle.. ? Et pour parer le coup fatal aurait-elle acheté l'empoisonneuse ?

En prononçant cet aparté Callitidès, fort agité, tournait d'un pas convulsif dans l'étroit magasin de la fleuriste.

Quintilie, soupçonnant de plus en plus quelque nouvelle catastrophe, comme la cour impériale en avait déjà donné souvent le tragique spectacle, craignant surtout que son fiancé ne fût compromis dans quelque intrigue fatale, s'approcha de Callitidès, passa affectueusement son bras autour de son cou, puis avec une grâce charmante, et d'un ton de voix qui révélait son amour autant que son anxiété : mon ami, dit-elle, calme-toi, je t'en prie ; il n'est plus temps de feindre. Tu me caches quel-

que chose de bien terrible peut-être... Ah! la maudite Locuste n'avait que trop raison! Il se trame pour demain....

Callitidès l'interrompt:-

— Passons dans ta chambre, Quintilie: tes ouvrières, tes esclaves sont là tout yeux et tout oreilles.

En effet la curiosité des gentilles bouquetières avait été excitée à tel point, que bien des fois une rose ou une hyacinthe restait long-temps suspendue à leurs doigts, avant d'aller occuper la place qui lui était destinée dans une couronne ou dans un feston.

Quintilie fit entrer aussitôt Callitidès et Cnéius dans une petite chambre contiguë au magasin, mais non sans avoir bien recommandé à ses esclaves de redoubler d'ardeur et d'activité.

Quand nos trois personnages se furent assis, Callitidès s'empressa de demander quelles avaient été les propres paroles de Locuste.

— À ma demande sur le succès du spectacle de demain, dit Quintilie, elle a répondu d'un ton grave et solennel: si tu dors à Naples cette nuit, que les femmes enceintes restent demain renfermées dans leurs maisons.

— Plus de doute, s'écria Callitidès: l'empoisonneuse sait tout.

— Quoi donc? que sait-elle? demandèrent en même temps Quintilie et Cnéius.

— Elle sait, répondit Callitidès en baissant la voix, que la haine du fils contre la mère et de la mère contre le fils est à son apogée, et que l'un et l'autre sont au moment de l'assouvir de la manière la plus atroce.

— Callitidès, peux-tu dire une horreur semblable? Qu'un fils puisse conspirer contre sa mère, c'est possible: les antécédents sont de nature à le faire supposer; mais une mère, attenter à la vie de son fils...! non: c'est un crime que les bêtes féroces même ne commettent pas.

— Et c'est précisément pour cela que l'homme le commet! C'est pour aller en toutes choses plus loin que les bêtes, que les Dieux lui ont donné l'intelligence et la raison. Apprenez donc que la mère a malheureusement acquis la conviction que si elle ne se débarrasse pas de son fils, elle doit s'attendre à périr de la main de cet ingrât. Le salut de l'un consiste à prévenir l'autre!

— Tais-toi, Callitidès, de grâce plus un mot: je ne veux plus rien savoir.

— Par Pollux! s'écria Cnéius, que nos bons parents viennent nous chanter maintenant les turpitudes et les exploits sanglants du règne de Tibère! Que nos pessimistes, tristes et blêmes comme des Pythagoriciens, nous répètent que nous sommes en décadence! Nous sommes déchus de nos aïeux! Par Hercule! nous les avons surpassés au contraire, et, grâce à mon collègue Claudius Néron, Jupiter sait jusqu'ou nous arriverons.

— Écoute, Quintilie: je suis obligé de partir, de te quitter, dit Callitidès.

— Me quitter dans ce moment! oh! non, Callitidès, non; je saurai bien t'en empêcher...

— Il le faut cependant, si tu tiens à ma vie. Il y a une heure à peine, Anicetus, le digne favori de l'empereur, est venu avec Sénécion me trouver à l'arsenal, et m'ordonner de conduire ce soir même à Baïes la galère que je viens de construire; et après un ordre pareil il n'y a pas à hésiter, si l'on tient à garder sa tête sur les épaules.

— C'est vrai, dit tristement Quintilie! Puis après une pause: Et moi, je suivrai le conseil de Locuste: je ne resterai pas à Naples demain.

— Non; c'est cette nuit que tu ne dois pas y rester, répliqua Cnéius; par Pollux! ne confondons pas. Le langage de la Sibylle est très-clair sur ce point.

— Mais un peu moins quand il s'agit de comprendre l'influence que le départ de Quintilie peut exercer sur la journée de demain.

— En effet, ce n'est pas une petite affaire: par la chaste Lucine! il ne s'agit de rien moins que de voir avorter toutes nos femmes enceintes.

— Tu oses plaisanter encore, Cnéius! dit Quintilie à l'histrion.

— Pourquoi ne pas s'étourdir? répondit celui-ci; pourquoi ne pas tâcher de s'égayer, quand on n'est pas sûr de vivre encore demain?

— Il a raison, dit Callitidès en laissant sa mâle tête tomber sur sa poitrine, comme ployant sous le poids d'une réflexion pénible: qui peut en être sûr?

— Toi, si tu obéis, riposta une voix aigre et stridente que l'on tâchait en vain d'adoucir.

— Tiens! encore le spectre de l'Euménide! dit Cnéius.

— Locuste ! s'écrièrent à la fois Quintilie et Callitidès.

C'était elle en effet qui, après avoir soulevé la tenture servant de porte à la chambre de Quintilie, avait prononcé les paroles que nous venons d'entendre.

Elle continua sans s'inquiéter de l'impression désagréable que sa présence inattendue venait de produire :

— Pourquoi vous troubler à mon aspect ? Je ne vous ai apporté jusqu'ici que des paroles de salut.

— Voilà précisément pourquoi tu nous vois frappés d'une si grande surprise, dit Cnéius.

— Cnéius, poursuivit Locuste, crois-moi : va étudier ton rôle pour demain. Toi, Callitidès, cours mettre à la voile, et rends-toi aux ordres de César. Quant à toi, ma belle Quintilie, lis ce fragment de papyrus que t'adresse Lydia.

— Il paraît, dit Cnéius, que nous sommes dans les bonnes grâces de notre sibylle, puisqu'elle pense à chacun de nous.

— Et vous ferez bien d'en suivre les conseils ; toi le premier qui affectes de braver tout, et qui as à craindre plus que tout autre.

— Moi ! Eh ! pourquoi ?

— Pourquoi ? parce que César est doublement jaloux de toi... !

— Il me fait trop d'honneur.

— Mais cet honneur a toujours coûté cher à ceux que César en a jugés dignes.

Pendant ce dialogue, Quintilie avait parcouru la missive de Lydia, et Callitidès en silence attendait qu'elle lui fit part du contenu. Elle ne se fit pas attendre trop longtemps :

— Lydia, dit-elle, me mande qu'elle est ce soir de veille et de garde au tombeau de Parthénopée, et qu'elle m'y attend à une heure de nuit. Elle me recommande d'entrer par la grille du bois sacré, qu'elle aura soin de faire trouver entr'ouverte. Elle me supplie, au nom de tous les Dieux, de ne pas manquer au rendez-vous.

— Je t'engage aussi à ne pas y manquer, ajouta Locuste. Achève tes travaux les plus pressés, et, crois-moi, ne t'inquiète pas du reste. Tu verras que Locuste n'est pas aussi méchante qu'on se plaît à le proclamer.

Et Locuste se disposa à sortir ; Callitidès l'arrêta.

— Tu prétends, dit-il, qu'il ne faut point que Quintilie

dorme à Naples cette nuit : Pourquoi ? Si elle reste, quel est le danger qui peut la menacer ?

— À qui est destinée ta galère ?

— Qu'a-t-elle de commun avec Quintilie ?

— Lydia le lui apprendra. Adieu.

Et la vieille empoisonneuse s'échappa. Les trois interlocuteurs, qui tenaient conseil avant son arrivée, pendant quelques instants se consultèrent du regard, puis Callitidès prononça ces paroles que lui inspirait une sage prudence :

— Je pense qu'en négligeant ses avis on peut risquer beaucoup, tandis qu'en les suivant, on a la chance d'éviter le danger : par conséquent séparons-nous. Le temps de me rendre au port, et je pars pour Baïes.

— Et moi, dit Cnéius, pour *Antinianum* où je dois souper chez Aufidius.

— Et moi, dit à son tour Quintilie, aussitôt la nuit venue, je ferme ma boutique et je cours chez Lydia.

— Heureuse Quintilie ! exclama l'histrion, tu vas la voir, lui parler, tandis que moi....

— Eh bien ! achève ta phrase : tandis que moi je vais déguster le Falerne d'Aufidius, mon ami.

— Méchante railleuse ! répondit Cnéius, en lui prenant le bout des doigts qu'il porta à ses lèvres : tu embrasseras ainsi Lydia de ma part. Adieu, Callitidès.

L'histrion s'éloigna, et Callitidès, après avoir sous un tendre baiser fait disparaître la petite moue que lui faisait Quintilie en le voyant partir, sortit non sans peine de la balsamique demeure de la bouquetière.

II.

Le Sépulcre de Parthénopé.

Déjà la nuit a plongé dans d'épaisses ténèbres la bruyante et radieuse cité. Le Vésuve a disparu sous un rideau de brume noirâtre : pour lui c'est comme une tente où il aime souvent à abriter sa tête chauve. De légères vapeurs ont déroulé leur voile transparent sur la face du ciel, ordinairement si limpide et si sereine ; mais si le golfe silencieux ne réfléchit aucune étoile, en revanche il est sillonné par les longues spirales lu-

mineuses que projètent les fanaux et les torches ardentes dont quelques barques de pêcheurs sont pavoisées. Dans l'intérieur de la ville, toutes les boutiques ont retiré leurs riches étalages, et se sont fermées jusques au lendemain. Peu à peu la foule qui se coudoyait dans les rues ou sur les places publiques est devenue plus rare, et l'on n'aperçoit plus bientôt que quelques citoyens attardés qui rentrent à leurs logis, ou bien encore quelques viveurs du temps qui se rendent joyeusement dans les lieux de luxure et de débauche. Les maisons les plus renommées pour les voluptés qu'elles recèlent leur sont indiquées par une lanterne éclairant un phallus sculpté en relief sur la porte, et plus souvent encore par quelque image lascive grossièrement peinte sur la muraille.

A l'époque où se rapportent les événements que nous avons entrepris de raconter, les rues des vieux quartiers de Naples n'étaient pas étroites, tortueuses et sales comme elles le sont aujourd'hui. Elles étaient au contraire larges, spacieuses, aérées, et l'édilité, dans chaque corporation, maintenait une propreté et un ordre qui sont bien déchus de nos jours. C'est l'égoïsme des seigneurs, c'est le despotisme baronnal, durant la triste période du moyen âge, qui entassa ainsi les unes sur les autres, dans la même enceinte de murailles, les habitations des malheureux vassaux, obligés d'y chercher, sous leur bannière un refuge contre les déprédations et les dangers toujours renaissants du dehors. Les places où s'assemblait le peuple, aussi bien que les grandes voies de communication, furent envahies par des constructions parasites; et sur les monuments détruits s'élevèrent de misérables cahutes, comme celles que l'on peut découvrir sur les ruines de Thèbes ou de Palmyre. Voilà comment de l'ancien Naples il ne reste pas un édifice intact: seulement quelques noms, une tradition fugitive, une inscription boiteuse et une pièce de monnaie, plus au moins éraillée, en rappellent l'antique splendeur.

En suivant l'une des deux rues latérales, ouvertes de chaque côté du temple d'Apollon, on achevait de graver le plan incliné sur lequel la ville était bâtie. On arrivait ainsi dans la région dite de la *Montagne*, par opposition à la partie basse de la ville située le long de la plage marine. C'est dans cette région, dans un enclos assez vaste et planté d'arbres séculaires — aujourd'hui le Couvent de Saint-Patrice — que la re-

ligion des peuples campaniens vénérât le tombeau de la poétique fille d'Eumèle, de Parthénope, l'harmonieuse Sirène à l'œil de Vierge ¹⁾ née sur les bords de l'Achéloüs, et morte sur la colline enchantée où ses précieuses reliques étaient déposées depuis deux mille ans. Un temple circulaire en marbre se dressait sur la crypte où veillaient nuit et jour douze Vierges, choisies dans les premières familles *Artémisiennes* et *Euméliennes*, les seules qui eussent le privilège de fournir les prêtresses préposées à la garde du sépulcre de Parthénope. Si vous voulez bien me suivre, moi qui connais tous les détours de cette mystique enceinte, interdite aux profanes, Eh bien! malgré l'obscurité qui nous dérobe la vue des objets environnants, je vous promets de vous y introduire. L'heure n'est pas trop indue pour des touristes de notre siècle. Si nous étions découverts, me direz-vous? — Le grand mal, en vérité! Nous encourrons, comme sacrilèges, l'excommunication majeure des prêtres païens; et je ne crois pas vous faire injure en supposant que vous vous en moquez autant que moi. Si cependant cela trouble un peu la sérénité de votre conscience, je vous dirai que vous ne courez pas même ce risque: les allées du bois sacré sont tortueuses et sombres; de plus toutes les vestales se sont retirées déjà dans leurs cellules, et vont se livrer au sommeil, à l'exception d'une seule qui veille et prie auprès du mausolée. Et celle-là est trop bonne fille, si par hasard elle nous apercevait, pour aller nous dénoncer à l'inquisition sacerdotale de ce temps abhorré d'idolâtrie et d'intolérance.

Vous savez, d'après la lettre de Lydia à Quintilie, que la grille de l'enclos sacré sera entr'ouverte. Ce qui nous prouve que les portiers, sous le règne de Néron, n'étaient pas fort exacts à fermer leur porte, ou peut-être bien n'étaient-ils pas incorruptibles comme ceux de nos jours. Entrons avec mystère, approchons-nous du temple par ce sentier couvert; prenons garde d'agiter en passant les branches des arbres, afin de n'effaroucher aucun être vivant de ce lieu solitaire. Pénétrons dans l'intérieur du sanctuaire: la porte en bronze est aussi entr'ouverte! Décidément ce soir il se prépare là quelque chose d'étrange

¹⁾ Parthénope signifie œil de Vierge. Ses deux sœurs, qui firent naufrage avec elle sur les côtes de la Campanie, s'appelaient *Leucosie* et *Ligée*, c. à. d. Blanche et Harmonieuse.

et d'insolite. Est-ce par négligence ou avec intention qu'aucune porte n'a été fermée? Avançons: une seule lampe brûle au-dessus de l'autel, dressé au milieu de l'enceinte circulaire, et ne permet qu'avec parcimonie d'en découvrir l'élégante et riche architecture. Le bruit seul de nos pas furtifs et timides trouble le silence qui règne sous la voûte sombre. Derrière l'autel est une petite grille: elle s'ouvre sur l'étroit escalier qui descend au sépulcre de Parthénope. N'entendez-vous pas une voix douce dont les tendres accents parviennent du fond de la crypte jusqu'à nous? C'est une prière adressée à la Sirène qui, en lui léguant son nom, a immortalisé l'ancienne Phalère ou Palépolis. Écoutons:

« O vierge vénérée, si digne par tes vertus, et par les bienfaits que tu as versés à pleines mains sur cette heureuse contrée, du respect et du culte des mortels, ô divine Parthénope, entends ma voix qui t'implore, sois-moi propice, soutiens-moi: tu le vois, la force m'abandonne; sans ton aide, je péris!..... Je baigne de mes pleurs tes reliques sacrées. Que ton esprit, qui se plaît à résider dans ce temple, m'inspire de saintes résolutions. O vierge bienheureuse, tu partis de Phères, ta patrie, sans connaître les peines de l'amour. De la Thessalie tu passas sur nos bords, en chantant le culte des Dieux et l'amour des hommes. L'air déjà si pur de Sirentum ¹⁾ fut encore purifié par ta chaste présence, et par les tendres accents de ta voix virginale que tu daignais parfois unir à ceux de la lyre. La nymphe Sébéthys, protectrice de nos rivages, t'accueillit avec amour, et apprit de toi l'harmonie et les arts, qui adoucissent les mœurs en même temps qu'ils font le charme de la vie. Et les peuples de la Campanie, séduits et subjugués par tes chants autant que par ta beauté, tombèrent à tes pieds, et t'adorèrent comme une divinité tutélaire. Jo t'adore aussi, ô Parthénope; mais suis-je digne de veiller dans ton sanctuaire, d'où tout amour profane doit être exclu comme du temple de Vesta? Pardonne, hélas! je déteste la flamme qui me consume autant que tu la condamnes toi-même; mais qui pourrait ne pas l'aimer? Guéris-moi, ô divine Sirène; rends-moi telle que tu désires que soient les vierges consacrées à ton culte, ou permets que je meure! Oui, pour me sauver de moi-même, accueille-moi dans ton sein, au bienheureux séjour que tu habites ».

¹⁾ Aujourd'hui Sorrento.

Et la jeune prêtresse s'affaissait entièrement sur le sépulcre vénéré, et y collait convulsivement ses lèvres. Sa posture, sa voix, ses pleurs, révélaient un désespoir profond.

Vous avez deviné, je n'en doute pas, quelle est la jeune Vestale qui est là prosternée sur la tombe de la Sirène Parthénopée. Par conséquent il serait superflu de vous la nommer, et de vous dire aussi le nom de celui qui cause sa douleur et fait couler ses larmes.

Elle se relève sur ses genoux, et, joignant ses mains comme une suppliante, elle continue :

« Mourir ! oh ! oui, la mort est douce avec le nom de son bien-aimé sur les lèvres. La mort est un dernier sourire pour la vierge que tout espoir abandonne !... Et demain je dois paraître aux yeux de César et de la foule enivrée, avec le masque de la joie et du bonheur ! Fatal privilège ! Est-il donc impossible de m'en exempter ? Moi figurer dans ce drame si brillant en apparence, et dans le fond si sombre et si terrible, s'il faut en croire la sinistre Locuste ? Ah ! plutôt, d'après ses conseils, je fuirai loin de Naples ; oui, dès ce soir... j'irai auprès de celle qui m'a tenu lieu de mère, et pour qui la fête de demain peut être aussi funeste qu'à moi-même. J'accomplirai mon devoir comme le ferait la plus tendre des filles, et puisqu'un même danger va nous réunir, Hé bien, s'il le faut, nous mourons ensemble ».

Puis après une pause :

« Mais seule, comment oser m'éloigner d'ici, comment entreprendre de nuit une excursion si hasardée ? Et Quintilie ne vient pas encore... m'abandonnerait-elle aussi ? »

— Moi ! jamais : Quintilie est à côté de toi, lui répond à voix basse la jeune bouquetière, qui vient de pénétrer dans la crypte.—Et les deux anies sont dans les bras l'une de l'autre.

Mais comment Quintilie s'est-elle introduite dans la partie souterraine du temple ? Il existe donc une autre issue que celle où nous sommes placés derrière l'autel. Nous finirons peut-être par savoir qu'il existe une deuxième porte donnant accès dans la crypte, et gardée ce soir-là avec autant de scrupule que la grille du bois sacré.

— Je commençais à désespérer de ta venue, dit Lydia.

— Tu doutes donc de mon amitié ! répliqua Quintilie ; tu as besoin de moi ; quelque péril te menace peut-être, et tu peux

supposer que je serai sourde à la voix qui m'appelle ! Ah ! ce n'est pas bien.

— Pardonne-moi, Quintilie : c'est que je suis bien malheureuse, vois-tu !

— Toi, malheureuse ! Eh ! pourquoi ?

— Tu me demandes pourquoi.. ?

Et Lydia pousse un long soupir, et regarde tristement son amie.

— J'ai compris, dit Quintilie... tu me conteras cela.

— Oui, plus tard : d'autres soins plus pressants nous réclament en ce moment.

— Comment ! Ce n'est pas pour me confier les peines secrètes que tu m'as appelée auprès de toi ?

— Non ; mais pour m'aider à remplir un devoir sacré.

— Un devoir sacré, dis-tu ! parle : est-ce que Locuste aurait été avec toi plus explicite qu'avec nous ?

— Peut-être ! — Réponds-moi, Quintilie : tu aimes la mère de César ?

— Si je l'aime ! puis-je oublier que mon père était son affranchi, et qu'après la mort de ma pauvre mère, elle a veillé sur moi, m'a protégée et secourue dans toutes les circonstances pénibles de ma vie ? C'est à son instigation que j'ai quitté Rome et la voluptueuse Baïes ; grâce à elle j'ai échappé aux orgies impériales du mont Palatin, et aux séductions honteuses que la ville entière présente aujourd'hui. Puis Agrippine est la fille de Germanicus, de glorieuse mémoire. L'ingratitude de son fils en a fait la plus malheureuse des mères ; et tu me demandes après cela si je l'aime !

— Bonne Quintilie ! Et que serait-ce donc si, comme moi, tu avais été environnée par elle d'autant de soins affectueux qu'une fille bien-aimée ! Je n'ai point connu ma mère, morte, dit-on, en me donnant le jour, et elle m'en a tenu lieu avec une tendresse qui ne s'est jamais démentie.

— Que la Bonne Déesse, la mère des Dieux, la protège et la défende !

— Elle en a grand besoin ! Sache donc, Quintilie, que ses jours sont en danger.

— Qui peut les menacer ? — je frémis !

— Je l'ignore : mais Locuste, et tu sais si cette mégère doit être instruite de tout ce qui se trame d'infâme et d'horrible à

Baïes et au mont Palatin, Locuste m'a dit, avec un ton de voix dont le souvenir me fait frissonner encore: « Lydia, si tu chéris ta mère adoptive, cours l'avertir qu'elle ne vienne à la fête qu'en litière ». J'ai insisté vainement pour en savoir davantage, pour connaître au moins le vrai sens de ces mots; Locuste s'est renfermé dans un mutisme absolu. Elle a consenti seulement à t'apporter ma lettre, lorsque je lui ai dit que sans toi je n'oserais rien entreprendre.

— Il n'en faut point douter, Lydia: quelque événement sinistre se prépare, quelque drame sanglant où la mère de César doit figurer comme victime...! Locuste m'en a prévenue sous des paroles ambiguës, il est vrai, mais maintenant j'en entrevois le véritable sens, lorsque je les rapproche de celles que tu m'as rapportées, et quand je pense au trouble de mon bon Callitidès.... Voyons, quel est ton projet? me voici prête à te seconder, et à partager tous les périls qu'il te plaira d'affronter pour notre bienfaitrice.

— Il nous faut ce soir même partir pour Baïes.

— Seules?

— Seules: il serait imprudent de mettre quelqu'un dans notre confiance.

— Excepté un ami sur lequel on peut compter, et qui sera même enchanté de nous accompagner.

— Et qui?

— Qui?... Cnéius.

— Cnéius! ah! quel nom as-tu prononcé là!

Et la jeune Vestale, toute tremblante, cacha son émotion dans le sein de son amie.

— Pourquoi cet effroi? demanda Quintilie avec douceur: est-ce donc si terrible que d'appeler à son aide ceux qui nous aiment, et que l'on aime? ajouta-t-elle en baissant encore plus la voix.

— Tais-toi, je t'en prie, tais-toi, répliqua vivement Lydia: tu oublies que l'amour est un crime pour moi.

— Et Vénus en a jugé autrement.—Mais laissons cela: nous en reparlerons dans un temps plus opportun. Il s'agit maintenant de notre bienfaitrice. Si Callitidès était ici, il aurait été notre guide et notre protecteur dans notre excursion nocturne: à défaut de Callitidès, il nous faut bien trouver quelqu'un dont le zèle et la discrétion nous soient assurés.

— Mais Cnéius..!

— Précisément Cnéius qui t'aime comme un insensé, qui nous mènera au lac Lucrin et nous en ramènera dans sa litière, qui nous obéira en tout point, et versera au besoin son sang pour nous défendre, si par hasard nous courons quelque risque.

— Eh bien! fais comme tu dis, puisque c'est le parti le plus sage et le plus sûr. J'aurais préféré cependant....

— Que ce fût Callitidès, et moi aussi : mais du moment que nous n'avons à notre disposition que Cnéius, il faut bien s'en contenter, et remercier encore les Dioscures dont je viens d'implorer le puissant patronage en passant devant leur temple, du guide fidèle qui veillera sur nous.

— Eh! comment le faire prévenir à la 3.^e heure de la nuit?

— Nous allons le prévenir nous-mêmes. Cnéius soupe ce soir chez Aufidius, dont la villa est près d'*Antinianum*. Nous partirons toutes deux ensemble, et nous le ferons appeler, en passant, par un de ses esclaves qui l'attendent indubitablement à la porte de l'opulent amphytrion.

— C'est bien : je vais avertir celle de mes compagnes qui m'a promis de veiller à ma place jusques à mon retour. Tu comprends qu'il doit s'effectuer avant que l'aube ait blanchi l'horizon. Attends un instant.

Lydia sort de la crypte et rentre bientôt suivie d'une autre prêtresse son amie, à qui elle avait dû confier sa sortie nocturne, sans lui en dire cependant le véritable motif. La bonne Parthénopéenne, toute vestale qu'elle était, s'était bornée à soupçonner un rendez-vous d'amour. Avouons que les vestales d'alors étaient passablement naïves!

Quelques minutes plus tard, Lydia et Quintilie sortaient de Naples par la porte Putéolane, et par la voie Appia se dirigeaient vers *Antinianum*.

III.

Vêpres, l'an 65 de l'ère chrétienne.

Je ne sais, mes chers lecteurs, si vous vous sentez encore la force et le courage de suivre nos intrépides voyageuses. Par une nuit du mois de février, même dans les climats tempérés, on préfère généralement rester chez soi, au coin du feu, en

compagnie de l'ami le plus solide et le plus commode que l'on puisse avoir, c'est-à-dire d'un bon livre réunissant le don si rare de l'agréable et de l'utile; ou bien absorbé dans une rêverie capricieuse, parfois tellement indécise et fugace, que la perception en est presque négative. Cet état, je le confesse, est pour moi le plus délicieux où j'aime à me plonger jusqu'au cou. Ce n'est pas toujours l'avis de mon âme, cette infatigable coureuse, qui n'est jamais plus contente que lorsqu'elle peut planter là ma pauvre *bête*. Vous en avez fait l'expérience comme moi. Après une journée de peine et de fatigue, où nos forces physiques et intellectuelles se sont épuisées dans des travaux exubérants; lorsque notre corps réclame à tout prix quelques heures d'un sommeil réparateur, vous avez dû, comme moi, supposer par induction que votre âme harrassée éprouve aussi le besoin du repos et va en goûter les douceurs. Pas le moins du monde: elle semble guetter au contraire, pour s'échapper de sa prison, le moment où la somnolente enveloppe qu'elle anime va perdre entièrement l'usage de ses sens. Vous vous en souvenez: avec quelle promptitude et quelle satisfaction elle prend sa volée! Ne semble-t-elle pas lui dire: « Enfin je respire! dors en paix, pauvre éclopé, répare tes forces dans ton inertie. Crois-tu donc que ce soit une petite chose que de faire mouvoir tes ressorts engourdis, et de te soutenir debout sur tes deux pieds? Ma foi, quelque heure de liberté m'est bien due comme dédommagement, après un si dur esclavage et une si rude besogne. J'ai besoin aussi de récréation. de prendre l'air, de me reposer. Pour me distraire, je vais faire, en me promenant, une ou deux fois le tour du globe, et, si l'envie m'en prend, j'irai visiter les magnifiques stations du Zodiaque ».

Voilà à peu près ce que mon âme a paru dire bien des fois à *l'autre*, comme l'a répété M.^r de Maistre d'après Platon, lorsqu'elle a voulu profiter de mon sommeil pour aller faire ses excursions excentriques. Mais j'ignore si la vôtre a eu aussi, dans ses pérégrinations nocturnes, les mêmes distractions que la mienne. Il lui est arrivé souvent, à cette vagabonde, lorsqu'elle a rencontré sur son passage une belle Irlandaise aux cheveux dorés, ou une superbe Andalouse au teint bruni, voire une déesse de Georgie, il lui est, dis-je, arrivé d'avoir la sotte générosité de vouloir me faire partager son ravissement à la vue de tant d'attraits, en m'étalant dans

un songe magnétique les charmes de ces séduisantes créatures. Il faut convenir que notre âme a parfois de singulières velléités, et qu'elle se trouve ainsi exercer un drôle de métier!

D'après ces considérations et quelques autres que je pourrais faire valoir, rentrez chez vous, et allez prendre des forces pour la journée de demain. Vous aurez probablement à rester sur vos jambes si longtemps, qu'il est prudent de les ménager aujourd'hui. D'ailleurs je vous raconterai en détail tout ce qui se sera passé de mémorable pendant la nuit. Ainsi, bonsoir; à demain!

Pour moi que la curiosité aiguillonne et qui tremble pour mes deux filles si bonnes, si dévouées, je ne puis me résoudre à m'en séparer; car j'ai pour Lydia et Quintilie une tendresse vraiment paternelle: aussi je m'attache à leurs pas.

La voie Appia n'était pas obscure et déserte comme nos voyageuses avaient craint de la trouver. Elle était encore éclairée par des torches, à la lueur desquelles plusieurs esclaves travaillaient avec ardeur aux différents arcs de triomphe élevés en honneur de l'empereur. Des feux, alimentés avec soin, brûlaient aussi de distance en distance. Quelques citoyens, attirés par la curiosité, circulaient sur la route, approuvant ou critiquant l'ouvrage des travailleurs. En partant du temple de Parthénopée, les deux amies s'étaient effrayées des ténèbres où d'abord elles s'étaient vues plongées, et frémissaient à l'idée que l'obscurité serait la même jusqu'à Baïes. Maintenant elles appréhendent la lumière:

— Si nous étions reconnues! dit Lydia tremblante. — Quintilie, hâtons le pas: il me semble que l'on nous suit.

En effet deux jeunes élégants les avaient aperçues. Ne pouvant s'expliquer que deux jeunes filles, dont l'une portait le voile des vestales, osassent s'aventurer ainsi seules hors des murs de la ville, sans un motif bien grave ou bien léger, ils s'avançaient sur leurs traces, dans l'intention peut-être de les accoster, ou pour le moins avec la ferme volonté de connaître le but de leur étrange pérégrination; car à cette époque aucune femme, pas même les courtisanes, ne sortait qu'exceptionnellement après la 1.^{re} heure de nuit.

— Je te dis que c'est elle, disait l'un à son camarade.

— Quintilie, la bouquetière! je l'ai reconnue comme toi: mais l'autre..?

— Voilà le difficile, car à cause de son voile, on ne peut distinguer ses traits : mais elle ne m'échappera pas.

— Par Hercule ! où vont-elles ainsi, à cette heure ?

— A quelque rendez-vous d'amour, c'est clair. Par la chaste déesse ! le tonbeau de la vierge Parthénope est pudiquement gardé !

— Comme elles courent ! N'importe, mes légères Atalantes ; nous vous rejoindrons. Avance donc, Pétréius.

— C'est ce que nous verrons, se dit Quintilie, à qui la frayeur de son amie avait donné des ailes. Courage, Lydia ; suis-moi, sans t'inquiéter de ceux qui s'acharnent après nous.

Aussitôt, au lieu de suivre la grande voie qui conduit directement à Antignane, Quintilie prend sur la droite un petit sentier étroit et tortueux, peu fréquenté, dont elle connaît tous les détours, l'ayant déjà parcouru deux ou trois fois.

— Où me conduis-tu, demandait Lydia avec anxiété ?

— En lieu de sûreté, répondait Quintilie.

— On marche encore derrière nous ! — Qu'allons-nous devenir ? Qui nous protégera dans ce lieu solitaire, si... ?

— Si ces impertinents nous abordent ? Laisse-les courir : nous voici à l'abri de leurs atteintes.

Et Quintilie, prenant sa compagne par le bras, l'entraîne avec elle sous la voûte d'une grotte dont l'entrée était cachée par un rehaussement du terrain, et par des arbrisseaux touffus plantés à l'entour avec profusion. L'obscurité était complète. Les *poursuivants* ne pouvaient découvrir que bien difficilement la retraite des fugitives : comment soupçonner même qu'elles s'étaient arrêtées dans cet endroit isolé ? Aussi passèrent-ils outre, espérant les rejoindre au bout du sentier.

Les deux galants acharnés à la poursuite de Lydia et de Quintilie étaient déjà loin ; le bruit même de leurs pas ne parvenait plus aux oreilles des deux amies, et cependant elles restaient là immobiles, tremblantes, respirant à peine sous la voûte qui les abritait. On aurait entendu dans leurs poitrines, le battement précipité de leurs cœurs. Il faut convenir en outre que le silence et les ténèbres répandaient dans ce lieu une certaine horreur, capable d'ébranler de plus fermes courages que celui de nos héroïnes.

Tout-à-coup une mélodie grave, mais suave et tendre, résonne dans l'ombre. Du fond du souterrain semblent sortir

des voix suppliantes. C'est en effet un cantique sacré qui, du sein de la terre, s'échappe à travers l'espace infini, et aspire à monter aux cieux.

— Qu'est-ce encore? demande Lydia stupéfaite; où m'as-tu conduite? où sommes-nous?

— Tu le sauras bientôt: tu n'as qu'à écouter.

Lydia entend la complainte suivante:

Salut, fleurs des martyrs, au monde à peine écloses;
Vous qu'un glaive cruel si vite moissonna..!
De même un tourbillon emporte au loin les roses
Qu'un rayon de l'aurore, en pleurant, nous donna.

Prémices des martyrs, victimes vénérées,
Votre innocence encor joue, aux pieds de l'autel,
Avec cette couronne et ces palmes sacrées,
Gages, par votre mort, d'un triomphe immortel!

À mesure que ce chant sublime et touchant des premiers martyrs montait et s'épanchait en harmonieux soupirs, hors de la crypte séculaire, la frayeur de Lydia et de sa compagne s'évanouissait. L'une et l'autre, sous le charme que ne manque jamais de produire la mystique mélodie des chants religieux de la primitive église, se sentaient attendries, hors d'elles-mêmes: l'idéal d'un monde inconnu, surnaturel, était entrevu par leurs âmes sensibles et pures; leurs yeux s'humectaient de douces larmes. Jamais Lydia n'avait éprouvé une semblable émotion.

— Que c'est beau! que c'est touchant! disait-elle à voix basse; Quintilie, c'est un hymne de ces nouveaux sectaires qui portent le nom de Chrétiens, n'est-ce pas?

— Oui, Lydia, répondait Quintilie, en poussant un long soupir, tant elle se sentait oppressée par le sentiment que cet hymne avait réveillé en elle. Mais écoutons encore: le chant continue.

O Douleur! Eh! pourquoi tant de sang, de carnage?
Hérode, quel sera le fruit de tant d'horreurs?
Seul entre tous, celui que poursuivait ta rage,
Le fils du Dieu vivant échappe à tes fureurs.

Que peut contre le Christ un prince de la terre?
 En vain un fer impie étincelle en ta main:
 Lui ne doit que périr victime volontaire,
 Pour sauver Israël et tout le genre humain!

Le silence succéda à cette dernière strophe. Les jeunes filles prêtaient encore l'oreille, mais les chants avaient cessé!

— Voilà donc, dit Lydia, où se réunissent les *Galiléens*, que l'on nous dépeint partout comme des séditeux.

— Oui, nous sommes devant les anciennes grottes Cimmériennes qu'habitaient les peuples primitifs de ces contrées: *) elles sont devenues aujourd'hui le refuge mystérieux des chrétiens; car tu sais que César les hait, et leur a interdit l'exercice de leur culte.

— Si, comme nous, César les entendait prier, crois-tu, Quintilie, qu'il songerait à les persécuter?

— Que sais-je? Depuis quelque temps César est bien changé! Lui si juste et si bon au commencement de son règne, et maintenant soupçonneux au dernier point, injuste et cruel!

— Dis-moi, Quintilie: tu connaissais donc cette demeure souterraine, puisque tu m'y as conduite comme vers une retraite assurée?

— Je ne te cacherais point que j'y ai déjà accompagné deux fois Caïa, la femme d'Anitos de la tribu Eumélienne. Elle a embrassé secrètement la nouvelle religion, et dans sa ferveur, elle a voulu m'amener avec elle à une *Agape*, — c'est ainsi que les sectateurs du Christ appellent leurs mystères — espérant m'inspirer de l'estime pour sa croyance, et me faire renoncer à nos dieux. Je t'avouerai que j'ai été touchée de la pureté et de la sainteté de leur doctrine. Au nom du Dieu qu'ils adorent, ils se considèrent tous, quelle que soit leur naissance ou leur origine, comme frères et sœurs. Ainsi chez eux il n'y a ni patriciens ni esclaves; le tien et le mien n'existe pas; car il est de rite que le pain et le vin soient en commun, aussi bien que la prière de vêpres que tu viens d'entendre, et à laquelle chacun participe. Voilà du moins ce que Caïa m'a expliqué. Je ne saurais t'en dire davantage, n'étant pas initiée.

*) Ce sont aujourd'hui les catacombes de Saint-Janvier.

Comme Quintilie achevait de prononcer ces mots, une faible lueur rougeâtre colora le vestibule ténébreux où se trouvaient abritées les deux amies. Ne sachant à quoi attribuer cette subite clarté, elles regardèrent inquiètes d'où elle provenait, et au fond d'une allée sombre qui s'ouvrait en pente derrière elles, et pénétrait dans l'intérieur des catacombes, elles aperçurent un rideau qui venait d'être soulevé et donnait ainsi passage à la lumière qu'il interceptait auparavant. Cette lumière rayonnait, sans aucun doute, de l'enceinte où les fidèles avaient célébré leurs mystères du soir, qui sont devenus l'office des vêpres dans le rituel moderne. En effet, peu à peu des gens s'avancèrent avec précaution dans l'allée, se dirigeant vers l'ouverture des cryptes où la bouquetière et sa compagne s'étaient blotties. Que faire pour n'être pas déconvoquées, et peut-être traitées comme des profanes et des sacrilèges qui venaient surprendre les secrets de la secte naissante? Lydia recommençait à trembler de tous ses membres; mais Quintilie, que la présence d'esprit abandonnait rarement, dit à son amie :

— Imite-moi; baisse ton voile, et comme des néophytes, sortons en nous mêlant aux premiers Nazaréens qui vont passer devant nous.

Pendant quelques instants, elles se tinrent tapies dans l'angle le plus obscur à l'entrée de la nécropole. Mais quelle surprise et quelle joie pour elles, lorsque parmi les premiers fidèles elles reconnurent Cnéius! Oui, l'histriion Cnéius qui probablement, trouvant les Dieux de l'Olympe peu favorables à ses vœux, était venu invoquer le Dieu des chrétiens.

A son apparition étrange, l'exclamation de « Cnéius! » se trouva instinctivement sur les lèvres des deux amies. Les fidèles qui sortaient silencieux et recueillis parurent ne pas l'entendre; mais Cnéius s'était subitement arrêté, cherchant autour de lui à distinguer qui avait prononcé son nom. Deux femmes voilées s'approchèrent doucement de lui. L'une d'elles lui pressa amicalement la main, et lui dit: Suis-nous!

L'histriion tressaillit au son de cette voix qu'il reconnut.

— Vous ici! dit-il avec une émotion bien naturelle à cette rencontre inattendue, plus extraordinaire encore que sa propre présence en ces lieux.

— Chut! répliqua la voix.

Cnéius suivit les deux femmes ne pouvant s'expliquer la vi-

site furtive de Lydia et de Quintilie aux catacombes , à moins qu'elles ne s'y fussent arrêtées, en passant, par simple curiosité. Quant à lui, préoccupé des événements de la soirée et du lendemain, tout entier à son amour, ayant continuellement devant les yeux l'image pour lui sacrée de la jeune prêtresse, il ne voulut point aller en profaner la suave et chaste illusion dans une orgie nocturne. À moitié chemin de la maison d'Aufidius il s'était arrêté, et s'était introduit furtivement dans les catacombes, qui excitaient déjà d'autant plus d'intérêt qu'un décret impérial défendait de les fréquenter. Chaque jour la secte faisait de nouveaux prosélytes, au grand détriment des temples païens. Cnéius, avec son âme naturellement sensible et enthousiaste, passionné dès son jeune âge pour la sublime poésie d'Eschyle et de Sophocle, habitué à se rendre propres et à exprimer les sentiments nobles et tendres, devait être touché, plus facilement que tout autre, du caractère divin de la nouvelle croyance qui surgissait, autant que de la simplicité, et de l'innocence qui distinguait les mœurs de ses adeptes. Comment ne pas admirer surtout cette communion fraternelle que la loi évangélique prescrit, et ce mépris des voluptés, aussi bien que des misères de la vie, en vue de jouissances toutes spirituelles et célestes ! Pour Cnéius quelle source nouvelle d'enthousiasme et de poésie ! Il ne s'était glissé que trois ou quatre fois parmi les néophytes des catacombes, et déjà, entrevoyant la lumière régénératrice, il prenait en pitié le culte aveugle de ses dieux.

Quand nos trois personnages furent à quelque distance de l'ouverture des catacombes, Quintilie dit à Cnéius qui s'apprêtait à l'interroger sur tous les tons :

— Réserve pour un autre moment les explications que tu as à nous demander, comme nous le faisons à ton égard. Apprends seulement que nous allions à ta recherche chez Aufidius, et cela te prouvera combien il faut que nous ayons besoin de ton assistance pour accomplir ce que nous avons entrepris.

— Parlez, répondit avec feu l'histriion ; je suis tout à vous... toi surtout, Lydia, commande et tu seras obéie : trop heureux si tu daignes accepter le sacrifice de ma vie.

— Lydia est convaincue de ton dévouement aussi bien que moi, répliqua la bouquetière ; voilà pourquoi nous avons compté sur toi pour nous accompagner cette nuit même à Baïes.

— Cette nuit même à Baïes ! s'écria Cnéius au comble de l'étonnement.

— Et sans doute : n'as-tu pas entendu Locuste me recommander de ne pas dormir à Naples ?

— Pour toi, c'est fort bien ; mais Lydia ?

— Lydia a un motif plus grave encore que moi pour ne pas rester à Naples cette nuit.

— Mais à Baïes... il y a César !

— Et sa mère Agrippine aussi : c'est pour cela que nous y allons. Par conséquent, sans perdre le temps en vaines paroles, conduis-nous en un lieu où nous puissions attendre ton *carpentum*¹⁾, que tu vas envoyer chercher par un de tes esclaves.

— Il est tout prêt : nous le trouverons à quelques pas d'iei sur la route d'*Antinianum*, où je l'ai laissé, lorsqu'au lieu de me rendre à l'invitation d'Aufidius, j'ai préféré visiter les catacombes. À votre tour, suivez-moi.

Quintilie et Lydia, précédées par Cnéius, parcoururent de nouveau le sentier qu'elles avaient suivi pour échapper aux poursuites de Pétréius et de son eamarade. À peine sur la voie Appia, Cnéius montra aux deux amies sa litière de voyage qui attendait ses ordres. Lui-même les plaça commodément dans le fond, de manière à les préserver de l'humidité de la nuit. Pour lui, il s'enveloppa de son manteau, et, avec une discrétion et une délicatesse dont Lydia surtout lui sut gré, il monta à la place de son cocher, qui s'accroupit à ses pieds. Ses deux autres esclaves reçurent l'ordre de se retirer, et le *carpentum*, emporté par deux chevaux vigoureux, vola sur la route de Baïes.

— Eh bien ! dit Quintilie, avons-nous raison de compter sur Cnéius ?

Pour toute réponse Lydia embrassa son amie.

¹⁾ Litière de voyage et de campagne.

IV.

Evohe! Bacche.

Jamais aurore ne se montra plus vermeille ni plus resplendissante que celle qui, le 6 février de l'an 65, dora le sommet majestueux du Vésuve, et couvrit d'un transparent réseau de pourpre et d'or les délicieuses collines de Pausilipe et de Surrentum. Le soleil n'avait pas encore enflammé de ses rayons la surface unie et sereine du golfe où se mire avec amour la belle Parthénopée, que déjà les crieurs publics parcouraient les rues de la ville, en invitant les citoyens à se rendre au poste qui leur était dévolu dans l'ordonnance de la fête. Déjà les corporations des diverses tribus étaient en mouvement dans leurs quartiers respectifs, tandis que dans tous les temples les prêtres organisaient les théories avec des chœurs de jeunes filles et de jeunes garçons. On voyait arriver par les différentes portes de la cité les députations des principales villes de la Campanie et de la Grande-Grèce. Chacune se rendait dans la tribu que les questeurs lui avaient assignée. Les décurions se multipliaient dans les rues et dans les places publiques soumises à leur inspection, car ils étaient chargés de veiller à l'exécution des ordres émanés de l'autorité municipale pour le maintien de l'ordre et pour la libre circulation. Il n'y avait pas de temps à perdre, en effet: au mois de Février, le soleil est lent à se lever, le paresseux, et le cortège impérial, d'après le programme arrivé de Baïes, se mettait en marche vers la 10.^e heure. Le Parthénopéen devait donc partir un peu plus tôt, s'il voulait rencontrer César dès qu'il déboucherait de *Puteolum*, c'est-à-dire à moitié chemin, à peu près, de sa marche triomphale.

Mais c'est surtout sur la place Augustale que l'agitation et le mouvement ont atteint les dernières limites du possible. Ainsi que nous l'avons dit précédemment, c'est là que s'élève le palais d'Auguste, à l'extrémité de la large voie qui portait son nom. Les agents de l'édilité y sont affairés plus que partout ailleurs: il s'agit de terminer la splendide décoration de la résidence impériale, pour la rendre plus digne de l'illustre visiteur. Les plus riches tentures ont pavoisé les murs exté-

rieurs, et des myriades de guirlandes et de festons, se croisant en dessins pittoresques mais réguliers, y forment un nouveau portique de fleurs et de verdure. On ne travaille pas avec moins d'ardeur à l'ornementation du temple d'Apollon et de la place demi-circulaire où il est situé. Pour se rendre le dieu du chant propice, César, avant de se rendre au théâtre, veut y offrir un sacrifice. Néron offrir un sacrifice à l'un des grands dieux de l'Olympe ! Que cela ne vous étonne pas, mes chers lecteurs : cet acte de piété était même sincère de la part du digne fils d'Agrippine. De tout temps, les tyrans les plus atroces ont respecté les pratiques religieuses ; souvent même ils sont devenus plus superstitieux que leurs peuples, et ont renchéri sur l'observance du culte en raison directe des crimes qu'ils commettaient.

Mais au milieu de la foule qui se presse et se ment sur cette place bruyante, ne distinguez-vous pas la trop célèbre Locuste ? (Edepol ! C'est bien elle. Où va-t-elle donc de si bonne heure ? Observons. Tenez, elle se dirige vers la demeure de la gentille bouquetière, qui a déjà ouvert son odorante ruche, et, comme une abeille diligente parmi les fleurs, s'est mise à l'ouvrage au milieu des esclaves ses ouvrières. La fatidique empoisonneuse est entrée. Quintilie, en l'apercevant, pâlit et frissonne.

— Par la mère des dieux ! s'écrie-t-elle avec effroi, que vient-elle m'annoncer encore ?

— C'est singulier, répond froidement la vieille Sibylle, que ma présence te cause de la terreur. Il me semble cependant que depuis hier ce préjugé, généralement accrédité, que le malheur m'accompagne sans cesse, et que je le sème sur mes pas, ne devrait plus exister pour toi. Ainsi, une fois pour toutes, plus d'injustes préventions. Si je viens, c'est pour ton bien, et pour le salut de ceux que tu aimes.

— Je t'en remercie. Parle alors ; que me veux-tu ?

— Je veux d'abord te complimenter de ta noble conduite la nuit dernière. J'espère que ta peine et mes conseils ne seront pas perdus.

— Au contraire, ils porteront les fruits que nous en attendons. J'ai cette assurance.

— C'est fort bien... pour Baïes ; mais ce n'est pas tout.

— Tu vois bien que j'avais raison de m'alarmer en recevant ta visite à pareille heure !

Locuste, baissant la voix et prenant Quintilie un peu à l'écart : Qui avez-vous vu a Baïes ? demanda-t-elle.

— Tu sais pour qui nous avons entrepris notre excursion nocturne.

— Et vous n'avez parlé à personne plus ?

— À Callitidès seulement.

— À Callitidès !

— Oui, qui a compris l'objet de notre visite au lac Lucrin, et qui est trop bon pour en contrarier l'effet.

— Je le sais. Là-bas tout marche selon nos désirs... maintenant pensons aux affaires d'ici.

— Qu'aurions-nous à craindre ? tout le monde ignore ce que nous avons fait.

Excepté César.

— César ! Comment ? je frémis.

— César a l'œil et l'oreille partout. Le palais même d'Agripine est rempli de ses créatures. Aussi votre conduite, toute louable qu'elle est, a-t-elle été imprudente.

— Pouvions-nous agir autrement ?

— Cnéius suffisait.

— Seul ! C'était le compromettre et le perdre.

— Et vous avez préféré risquer de vous perdre vous-même ?

Vous êtes généreuses, mes toutes belles.

Quintilie regarda Locuste avec épouvante, et laissa tomber à terre une couronne de roses blanches qu'elle tenait à la main.

— Moi qui étais si heureuse et si fière avant ton arrivée, dit-elle ! et voilà...

— Et voilà que je viens te signaler le danger, afin que tu puisses l'éviter.

— Parle donc : tu vois mon inquiétude.

— Callitidès viendra-t-il à la fête ?

— Aussitôt que sans éveiller de soupçon ni courir de risque il verra la possibilité de s'éloigner de Baïes.

— Immédiatement après la représentation au théâtre, qu'il se rende ici : j'y serai.

— Et Lydia ?

— Lydia, déjà prévenue par moi, attend avec ses compagnes sa couronne de fleurs.

— Je vais la lui porter sur-le-champ.

— Non, reste, toi : chacun de tes pas sera surveillé aujour-

d'hui, et il ne faut pas que l'on se doute qu'il y a entre vous la moindre intelligence. Envoie ta première esclave... Adieu ; aie bon courage.

— Mais pour conjurer le danger qui nous menace... ?

— Que Callitidès soit exact au rendez-vous.

— De grâce un mot encore : ce brave Cnéius, a-t-il, lui aussi, quelque chose à craindre ?

— S'il chante mieux que César ! — Au revoir.

En prononçant ces dernières paroles d'un ton prophétique, selon l'usage des devineresses et des Sibylles, Locuste s'éloigna rapidement, et disparut dans la foule dont la place était encombrée.

Quintilie, triste et pensive, reprit ses travaux ; expédia sa première esclave au sépulcre de Parthénope, et attendit avec impatience le moment de fermer son magasin ; ce qu'elle se proposait de faire avant que le cortège arrivât au temple d'Apollon.

L'empereur fut fidèle à son programme. À l'heure indiquée, il quittait son palais de Baùli (aujourd'hui *Bacoli*) et les délices de Cumes, pour venir à l'heureuse cité de la mélodie et des fêtes. En même temps tout ce trait de la voie Appienne qui, en partant de Naples et passant par *Antinianum*, s'étendait de la porte de Cumes jusqu'à *Puteolum*, était peu à peu occupé par les députations et les Théories napolitaines ou étrangères. C'est là qu'elles s'échelonnaient, rangées chacune sous son chef respectif, et portant les dons qu'elles désiraient offrir à l'empereur. Les jeunes filles, les plus belles et les plus vives, couronnées de fleurs, au son des sistres et des cymbales, dansaient la *Sicinnide* ou Tarantelle. D'autres chantaient en grec les louanges de César. Vingt-huit arcs de triomphe, qui rivalisaient pour l'élégance avec ceux dont nous admirons aujourd'hui les débris, étaient érigés le long de la route. Sur chacun on lisait en Albanais, en Grec, en Latin et en Phénicien : *Au divin Claudius Néron, le Sénat et le Peuple napolitain*. Au-dessous de cette inscription était écrit le nom de la phratricie qui adressait cet hommage à César. Les différents collèges de prêtres étaient là aussi à attendre l'empereur.

Enfin voici la garde prétorienne qui le précède. Un cri de joie se répercute de bouche en bouche, comme reproduit par autant de fidèles échos. Dans toute la voie appienne, de même que dans

la campagne inondée de gens accourus de toutes parts, retentit ce cri : *Vive l'empereur ! Vive le divin Néron !*

Mais Néron était monté sur un char tiré par des tigres dont des joueurs de flûte, au son de leurs instruments, devaient régler le pas grave et majestueux. Il portait le costume et les devises de Bacchus. Son front était couronné de pampres, et sa main armée du thyrses redoutable des Bacchantes. A cette vue les acclamations redoublaient. Ce n'est plus seulement *Vive l'empereur* que l'on crie avec enthousiasme, mais *Evohe ! Bacche, Evohe !* Ainsi ce n'est plus un homme, un souverain que l'on salue, mais un Dieu !

Sous chaque arc de triomphe, Néron, pour recevoir les hommages des différentes députations, s'arrêtait avec toute sa suite, écoutait avec bienveillance les louanges qui lui étaient adressées, agréait les riches dons qu'on lui offrait, puis reprenait sa marche triomphale. Le char, resplendissant de dorures et de pierreries, qui suivait immédiatement le sien, portait la beauté la plus célèbre du règne néfaste de l'artiste Claudius Néron, la sabbine Poppée, depuis quelques jours seulement élevée au rang d'impératrice, malgré la haine et la colère d'Agrippine. L'enchanteresse était dans le costume d'Ariane, et sur ses pas se pressait un essaim de jeunes bacchantes mêlées à des Dryades et à des Hamadryades. Pour compléter le cortège mythologique de Bacchus, Burrhus et Tigellin s'étaient déguisés en faunes ; Sénécion et quelques autres favoris de l'empereur représentaient des sylvains et des satyres, tandis que Sénèque, le sage Sénèque, le sévère moraliste, se pavanait parmi toutes ces divinités champêtres, monté sur un âne blanc, et portant les devises du vieux Silène. Il faut dire cependant que ce rôle n'était pas de son choix ; mais son impérieux et bizarre élève l'avait voulu ainsi.

Quel luxe de toutes parts ! quelle profusion de richesses ! les phratries de Parthénopée, aussi bien que les députations de la Grande Grèce et du Samnium, ont rivalisé de magnificence avec la suite impériale. Mais au milieu de ce fastueux et splendide concours, pourquoi ne voyons-nous pas l'altière fille de Germanicus ? C'est que César aurait dû céder la droite à sa mère, et défendre à Poppée d'y venir étaler son orgueil et ses charmes : autrement la superbe Agrippine n'aurait jamais consenti à s'y montrer. Alors son fils, pour sauver les convenances et ména-

ger l'amour-propre de sa mère, l'a engagée à venir à Naples par mer, sur une magnifique galère construite exprès pour elle. C'est un cadeau, une attention délicate de César pour son auguste mère, à laquelle, depuis quelques jours surtout, il prodigue les plus tendres caresses.

Lorsque l'empereur passa sous le premier arc de triomphe, celui de la phratrie Artémise, douze jeunes vestales entourèrent son char. L'une d'elles, pâle et tremblante, s'avança, et, présentant à César une couronne de chêne et de laurier en or, elle balbutia ces mots :

— A toi, divin César ! La tribu Artémise, heureuse d'être la première à saluer ta bienvenue, te prie par ma voix d'agréer son hommage. Tu viens en Dieu à Parthénope : pardonne, si ses enfants ne font pas mieux pour toi. Pauvres humains, ils sont impuissants à honorer dignement les immortels.

Aussitôt les prêtresses, ses compagnes, entonnèrent un chœur de ces louanges hyperholiques que Rome prodiguait alors à ses ignobles empereurs :

« Sois le bien venu parmi nous, ô Seigneur du monde, toi que le Destin a fait l'arbitre de ses immuables décrets ! Palépolis^{*)} ne fut pas plus fortunée à l'arrivée de Parthénope, que Parthénope ne l'est aujourd'hui à la visite de Claudius Néron ! »

Et les autres femmes de la députation chantaient à leur tour :

« En ce jour solennel, les moulins s'abstiennent de moudre le froment : le pain et le vin ne se vendent pas aujourd'hui, ils se donnent. La présence de ta Majesté parmi nous suffit pour satisfaire nos besoins et combler nos désirs. »

Néron, en recevant la couronne, resta comme émerveillé de se la voir présenter par une jeune prêtresse dont la paleur et la timidité relevaient encore la beauté. Il la contempla quelques instants, puis il lui sourit avec bonté :

— Un hommage, dit-il, de la phratrie Artémise ne peut qu'être agréable à César, surtout lorsqu'il lui est offert par la plus belle de ses vierges et de ses prêtresses.

S'adressant ensuite à toutes les jeunes filles qui venaient de hanter ses louanges :

^{*)} Palépolis ou Phalère était le nom primitif de Naples, avant que Parthénope lui eut donné son nom. C'est au 8.^e Siècle avant J. C. que la ville fut nommée *Neapolis*, quand elle fut rebâtie par les habitants de Cumes.

— Belles hellènes, ajouta-t-il, comme votre divine Sirène, pour attirer les mortels, vous avez la grâce dans vos yeux et la sagesse dans vos cœurs. Aussi, de ce jour, je veux que votre illustre cité n'envoie plus de tribut à la ville des Césars mes aïeux.

Des applaudissements frénétiques accueillirent ces généreuses paroles.

Comme un artiste prévoyant et jaloux d'assurer le succès de son début, peut-être Néron, par ces largesses, disposait-il ainsi le public napolitain à l'applaudir au théâtre.

Pendant cette ovation, l'empereur, après avoir salué la foule, avait reporté ses yeux sur la gracieuse et craintive vestale qui l'avait harangué la première. Il lui tendit la main, attira vers lui la pauvre fille éperdue, et lui dit de manière à n'être entendu que d'elle seule :

— Pourquoi trembler ainsi devant César? Ignores-tu que la puissance et la majesté s'inclinent devant la grâce et la beauté?

— César, je suis vestale... prêtresse de Parthenope, dit la jeune fille d'une voix éteinte.

— Je le sais; mais si la nuit tu ne crains pas d'aller à Baïes, pourquoi aurais-tu peur d'y paraître le jour? La cour de Néron est-elle plus redoutable que celle d'Agrippine? Comme sa mère, l'empereur n'est-il pas capable de t'aimer, peut-être même plus tendrement qu'elle?

Lydia frissonna à ces mots que l'empereur avait prononcés avec la plus grande douceur, mais en enveloppant la malheureuse enfant d'un regard qui l'avertissait qu'il savait déjà son excursion de la nuit précédente, et qu'elle était à sa discrétion. Voyant à son trouble et à sa frayeur qu'elle ne pourrait pas supporter une plus longue épreuve, Néron, sur lequel Lydia avait fait une de ces impressions qui s'effacent rarement d'une âme sensuelle et corrompue comme la sienne, se décida à la congédier :

— Au revoir, lui dit-il; tranquillise-toi, mon aimable vestale: César t'aime, et aspire au moment de t'en donner des preuves irrécusables. Adieu!

Poppée était trop préoccupée de son rôle d'Ariane, et des hommages qu'on lui adressait comme impératrice, pour remarquer l'aparté du fantasque et voluptueux empereur, aussi capricieux dans ses amours que fougueux dans ses appétits.

Néron passa de même sous les autres arcs de triomphe, accueilli constamment par les acclamations de plus en plus enthousiastes des nobles phratries et du peuple en délire. Il arriva ainsi à la porte Putéolane, où le Sénat napolitain était réuni en grande pompe pour adresser ses félicitations à César, l'accompagner au temple d'Apollon, et de là au théâtre.

La garde prétorienne formait une haie de chaque côté de la rue Augustale, jusqu'au temple du Dieu que l'empereur désirait se rendre propice. Elle contenait ainsi la foule, et permettait au cortège impérial de se déployer et d'avancer sans entraves.

Oh ! c'était un spectacle vraiment grandiose et saisissant que celui qu'offrait en ce moment la place demi-circulaire où s'élevait le temple d'Apollon, dont nous avons déjà tâché de reconstruire la façade et les superbes assises, d'après la tradition et les fragments retrouvés dans l'emplacement qu'il occupait. Tout le collège des prêtres attachés à ce temple célèbre, dans leur riche costume oriental *), avec le souverain pontife à leur tête, était majestueusement groupé sur la plate-forme, sous les colonnes de l'atrium, et jusque sur les degrés du perron. Ainsi que nous l'avons dit précédemment : *Ce n'étaient que festons, ce n'étaient qu'astragales* ; mais tous ces ornements étaient de verdure et de fleurs : ils dessinaient les contours du monument, en suivaient moëlleusement les gracieuses moulures, et y formaient un second atrium avec un péristyle qui se prolongeait sur la place en voûte odorante et touffue. Sur des trépieds, ou autels portatifs en bronze, fumaient les parfums les plus précieux de l'Arabie. Un autel un peu plus élevé que ceux-ci, enrichi de bas-reliefs en argent massif, et décoré de bandelettes de pourpre servant à lier les guirlandes de chêne et de laurier, se dressait au haut du perron, en avant de l'atrium. C'est auprès de cet autel que se tenait le pontife suprême, assisté de ses acolytes. Derrière et de chaque côté on apercevait deux chœurs, l'un de jeunes garçons, l'autre de jeunes filles, tous vêtus de blanc, tous portant quelque attribut du Dieu avec des couronnes de fleurs, selon le rite consacré par le culte d'Apollon. Des joueurs de flûte et de lyre assistaient ces deux chœurs, afin d'unir les accords de leurs instruments à la mélodie des hymnes sacrés, et pour en régler le

*) Celui des prêtres du soleil.

rythme et l'intonation. Les portes du temple étaient ouvertes, et découvraient ainsi la statue du Dieu rayonnante sur son piédestal. Il était représenté dans une attitude noble et fière; chaussé du cothurne de Thrace, le carquois sur l'épaule et l'arc à la main. Une lyre d'or était à ses pieds. Du milieu de son sanctuaire, Phœbus semblait dominer cette pompe religieuse déployée en son honneur et ce concours immense de peuple accouru de tous les pays de la Grande-Grèce pour assister à ses fêtes quinquennales. Un soleil resplendissant, dans un ciel du plus limpide azur, comme on n'en voit que dans la Campanie au mois de Février, éclairait encore cette admirable scène. Aussi les dévots de cette époque ne manquaient pas de dire qu'Apollon agréait leur hommage et leurs prières, puisqu'il leur souriait ainsi du haut des cieux, au moment où il était invoqué. La foule, non contente d'encombrer la place et les rues adjacentes, s'était encore perchée et entassée sur les toits des maisons et des édifices voisins.

Entin, après une assez longue attente, le cortège impérial débouche sur la place, précédé et escorté par les députations du sénat, par les édiles et les chefs des vingt-huit phratries de Parthénope. Néron descend de son char. Il tient toujours à la main le thyrses des Ménades, mais il porte encore la couronne qu'il a reçue de la jeune vestale sous l'arc de la tribu Artémise. Il se purifie avec l'eau lustrale que le grand prêtre lui présente, s'approche de l'autel, y dépose la couronne, s'incline trois fois devant le divin simulacre, et s'écrie :

« Dieu de Délos, de Delphes et de Thymbrée, toi de qui le monde reçoit la lumière et la vie; Dieu toujours rayonnant de jeunesse et de fécondité, toi dont l'arc et la lyre sont le sublime attribut; ô Phœbus, je dépose à tes pieds cette couronne, premier don de Parthénope à César, parce qu'elle est à mes yeux la plus précieuse des offrandes que je t'apporte en ce jour. Mais daigne exaucer ma prière. Si depuis mes jeunes années, j'ai brûlé un pur encens sur tes autels, si je t'ai voué un culte particulier, enrichissant tes temples des dépouilles du monde, à ton tour verse aujourd'hui sur moi tes dons sacrés, ô Dieu puissant : de même que tu inondes ces beaux lieux de ta vive lumière, chauffe, anime mon génie. César, en venant à Parthénope, a laissé au Palatin sa grandeur souveraine. Devant toi et devant la cité des Sirènes, il ne veut être qu'un artiste, atten-

dant de ta bonté suprême cette flamme céleste, ces sublimes transports qui ravissent tes disciples bien-aimés, et leur inspirent des chants dignes d'être entendus par les dieux eux-mêmes. Protège mon début, ô Phœbus, et je ceindrai un diadème plus précieux que celui des rois et de mes illustres aïeux. »

Un cri unanime d'*Evohe César! Evohe Bacche!* accueillit cette prière de l'artiste couronné. Jules César, triomphant à Rome après ses grandes victoires dans les Gaules, l'Espagne et l'Asie, n'était pas plus fier ni plus heureux que le fils d'Agrippine recevant en ce moment les applaudissements de la première cité de la Grande-Grèce.

Aussitôt que le silence se fut rétabli, aux accords de la lyre et des autres instruments en usage à cette époque, les jeunes garçons et les jeunes filles, partagés en deux chœurs distincts, entonnèrent les louanges d'Apollon et de Diane; ils chantèrent cet hymne consacré par la religion, et devenu populaire depuis le règne d'Auguste :

Chœur.*

Phœbus, et des forêts, toi, puissante déesse,
Dignes de notre culte; astres, gloire du ciel,
Ecoutez la prière, ô Dieux, qu'on vous adresse
En ce jour solennel,

Où, comme l'ont prescrit les livres des Sibylles,
Les filles, les garçons viennent, pleins de ferveur,
Des Dieux de la patrie, avec leurs voix débiles,
Implorer la faveur.

Les garçons.

O soleil radieux, dont le char de victoire
Donne et ravit le jour, sur tes pas triomphants
Puisses-tu ne rien voir plus rayonnant de gloire
Que Rome et ses enfants.

Les jeunes filles.

Toi, dont la chaste main ouvre le sein des mères,
Sitôt que l'homme est mûr pour vivre et voir le jour,
Protège, Ilithya, dans leurs douleurs amères,
Le fruit de leur amour.

*) Cet hymne est traduit et en partie imité du *Carmen seculare* d'Horace.

Soit qu'on t'appelle encor Lucine ou Génitale ,
Des vierges, des garçons, favorise l'hymen ,
Et fais, en fécondant l'union conjugale ,
Grandir le nom romain.

Chœur.

Après un cercle heureux de vingt fois cinq années ,
Le temps ramènera ces fêtes et ces jeux ,
Et de nos descendants les voix plus fortunées
Vous diront dans leurs vœux :
O Dieux puissants, pour nous ainsi que pour nos pères,
D'un paisible avenir comme gage certain ,
Inscrivez, non des jours, mais des siècles prospères
Au livre du destin.

De moissons, de troupeaux que notre terre abonde ;
Qu'elle aime à couronner Cérès de blonds épis ;
Dans son sein qu'un air pur, qu'une eau saine féconde
Les germes assoupis.

Les garçons.

Apollon, roi du jour, que nos pères adorent ,
Des fils de Romulus daigne agréer l'encens.

Les jeunes filles.

Chaste reine des nuits, des Vierges qui t'implorent
Écoute les accents.

Chœur.

Dieux protecteurs, donnez des mœurs à la jeunesse ;
Aux vierges, un cœur pur ; aux vieillards, le repos ;
À Rome, avec l'empire et l'antique sagesse ,
Un peuple de héros.

Les garçons.

Augure à l'arc d'argent, qui veux bien à la terre
Révéler les destins dans l'ombre ensevelis,
Toi qui peux ranimer, par ton art salutaire,
Les membres affaiblis;

Phœbus, cher aux neuf sœurs, dont le Pinde s'honore,
Eclaire avec amour le front du Palatin,
Et sur sa destinée, ô Dieu, rassure encore
L'Univers incertain.

Les Jeunes filles.

L'Algide et l'Aventin, d'un nouveau sacrifice,
Font fumer tous les jours tes autels vénérés;
Prête donc, ô Diane, une oreille propice
À nos hymnes sacrés.

Chœur.

Jupiter nous entend : c'est la douce assurance
Qu'emporteront chez eux les fils de Quirinus,
Après avoir fêté, le cœur plein d'espérance,
Et Diane et Phœbus !

Pendant que cette religieuse mélodie s'exhalait dans les airs, et avec la fumée des parfums montait vers le ciel ; tandis que la foule, humblement prosternée, l'écoutait avec une émotion profonde ; les *Canéphores* et les *Néocores*, outre les gâteaux sacrés, les fruits, et les autres offrandes en usage dans les fêtes d'Apollon, déposèrent sur les autels, et jusqu'aux pieds du divin simulacre, les riches dons de l'empereur. Nous connaissons sa prodigalité, par conséquent il est superflu d'ajouter que ces dons surpassaient en magnificence tous ceux dont ses nobles aïeux avaient jusqu'alors enrichi le temple d'Apollon. Des taureaux aux cornes dorées, ornés de bandelettes et de couronnes de fleurs chères au Dieu, furent conduits processionnellement

devant l'autel des sacrifices. Ils étaient au nombre de douze, afin d'honorer chacune des douze grandes stations du soleil dans le Zodiaque. Après avoir été purifiés et bénis par le grand-prêtre, ils furent remis aux *victimaires* pour être égorgés dans un lieu réservé derrière le temple. Dans ce jour solennel des fêtes quinquennales, où le nombre des victimes offertes était considérable, on n'en versait le sang ni dans le sanctuaire, ni dans le vestibule de l'asile sacré.

Néron assista avec le plus grand recueillement à toutes les cérémonies prescrites par le rituel: ce qui enthousiasma encore plus les assistants en sa faveur. Aussi, quand le grand-prêtre, après la dernière aspersion d'eau lustrale, dit à haute voix: « Que le puissant fils de Latone soit favorable à César, et continue à le rendre digne de s'asseoir un jour à la table des Dieux avec ses glorieux ancêtres », alors de toutes les parties de la vaste enceinte encombrée par le cortège impérial et par la foule des spectateurs, il s'éleva le cri consacré en ce temps-là par l'adulation et la servilité: *Gloire à César! Il a déjà pris place parmi les Dieux!*

Et quelques voix encore plus honteusement serviles ajoutaient: *Qu'on lui dresse des autels!*

Néron, avec toute la grâce étudiée d'un histrion, saluait et remerciait du geste ce peuple idolâtre, que sa présence paraissait enivrer de bonheur et de joie. Cependant, quand au milieu de cette délirante ovation, il distingua quelques flatteurs maladroits qui, croyant renchérir sur les autres, s'écriaient naïvement: « Honneur aussi à la noble fille de Germanicus! à la divine Agrippine! qu'Apollon veille sur ses jours! » Néron cessa de sourire; son front se rembrunit. Il regarda Sénèque avec un certain trouble; mais, sur un signe rassurant du philosophe, il reprit sa sérénité, et ordonna le départ pour l'Amphithéâtre, où l'attendait le triomphe le plus éclatant que jamais artiste ait obtenu dans le monde.

V.

Au Théâtre.

Les arcades que l'on voit encore aujourd'hui à Naples le long de la rue de l'*Anticaglia*, formaient autrefois les loges supérieures du plus fameux théâtre qui ait jamais existé. Il surpassait effectivement en capacité et en élégance ceux de Capoue,

de Pouzzoles, de Nola et d'Amiterne. Du moins c'est ainsi que nous le décrivent Sénèque et plusieurs autres auteurs, sans parler de quelques archéologues modernes qui nous en ont donné une description minutieuse. Or cet immense colosse, ce géant de pierre et de briques, gît là dans cette rue de l'Anticaglia, comme Encelade, foudroyé par Jupiter, sous la masse enflammée de l'Etna. Ses débris servent de base et d'appui à de misérables maisons, à d'anciens palais de l'aristocratie napolitaine, à des cloîtres, à de sales cabarets. Les ruelles adjacentes, toutes en pente vers la plage marine, sont sales, tortueuses, et si étroites que deux personnes y passent avec peine de front. La barbarie a fait de ce superbe édifice ce que ferait un maçon qui, pour se procurer un peu de chaux, casserait une statue de Phidias et en jetterait les fragments dans une fournaise. Mais si un torse, un bras, un pied seulement qui a survécu de l'Hercule grec, suffit pour faire reconnaître la beauté de la statue colossale détruite, on peut également, par les restes mutilés des arceaux de l'Anticaglia, se former une idée du grandiose et de la richesse de l'amphithéâtre de Naples dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Et comme le théâtre est l'expression la plus fidèle de l'état de civilisation où un peuple est parvenu, puisqu'il réunit tous les beaux arts, il faut conclure, en présence de ces ruines gigantesques, qu'aucune nation, depuis cette époque, n'a atteint encore au degré de civilisation de la grecque Parthénope.

Et puis quel théâtre a jamais eu et aura jamais un empereur pour auteur dramatique, plus fier de la couronne décernée à ses vers par le sénat napolitain, que du port d'Ostie qu'il a fait reconstruire? Les théâtres de Paris, de Vienne, de Londres, de Berlin, de Milan et de Naples, peuvent s'enorgueillir d'avoir eu pour interpréter les chefs-d'œuvre de la musique moderne des artistes tels que Caffarella, David, Lablache, Rubini, Nourrit, etc. etc.; mais lequel pourra se vanter d'avoir entendu chanter parmi ses histrions un cithariste Néron, le plus célèbre des empereurs pour ses crimes et pour son chant? Avec nos idées des convenances sociales, cette passion effrénée des applaudissements de la scène, chez le plus fastueux et le plus impérieux des despotes romains, nous paraît une bizarrerie monstrueuse; mais quand on réfléchit que tout despote ambitionne de planer au-dessus des autres hommes, non seulement par son autorité

suprême, mais encore par la force physique et sa supériorité intellectuelle, on reconnaît fort possible ce trait de folie ou de sagesse humaine; car ici on peut l'envisager sous ce double point de vue: comment trouver étrange ou blâmable qu'un souverain montre à ses sujets que s'il a la puissance, il possède aussi le génie? Le génie ne donne-t-il pas droit à l'empire?

C'est ainsi que pensait Néron; et puisque cette folie ou cette sagesse, comme il vous plaira de la qualifier, mérita au maître du monde d'alors une médaille commémorative et une couronne d'or, je ne prendrai point dans cette tragi-comédie le rôle de Tacite, par la raison bien simple que je n'ai, pour la censurer et la vouer à un mépris éternel, ni l'éloquence ni les justes motifs de haine qu'avait le grand justicier des annales romaines. Aussi je me bornerai à vous raconter de mon mieux le début de Néron à l'amphithéâtre de Naples, le 6 Février de l'an de grâce 65.

Plusieurs croient encore, avec Monsieur de La Harpe, que le théâtre-ancien était dans l'enfance de l'art, et que le plus grand mérite des auteurs modernes c'est de l'avoir élevé au plus haut point de perfection possible. Quelle erreur grossière! Quel aveugle préjugé! Le spectacle, chez les Grecs et chez les Romains, se donnait aux frais de la République, ou de quelque opulent citoyen. Il nécessitait des frais considérables. Plutarque même dit, un peu hyperboliquement peut-être, que la représentation d'une tragédie d'Eschyle coûtait à Athènes autant que la guerre du Péloponnèse. G. Schlegel, en examinant le théâtre grec, nous a fait connaître toute la grandeur imposante de l'antiquité en fait de spectacle scénique, et révélé en même temps notre mesquine infériorité.

Jugez alors ce que dut être l'amphithéâtre de Naples; figurez-vous, s'il est possible, la magnificence que l'on déploya dans cette enceinte déjà si riche par elle-même, lorsque le bruit se répandit que l'empereur l'avait choisie pour ses débuts. Rome entière, l'Étrurie, la Grande-Grèce y accoururent, attirées par la fantaisie bizarre du nouvel artiste qui désirait se produire. Trois cents jeunes gens, des plus nobles familles, choisis dans les écoles de chant pythagoriciennes, établies avec tant de succès à Naples, Tarante, Locres, Pæstum et Crotone, tous chanteurs qui auraient pu donner des leçons même au débutant, furent destinés à chanter dans les chœurs. Les acteurs qui de-

vaient avec Néron remplir les différents rôles dans le drame d'Euripide, étaient les plus renommés de l'école attique, fondée par le père de la tragédie, par Eschyle lui-même.

Ainsi que nous l'avons appris par Cnéius, la pièce choisie pour cette mémorable représentation, c'est l'Alceste d'Euripide. César doit y paraître sous le costume d'Apollon; flatteur rapprochement entre l'acteur et le personnage: Néron à Naples, comme Apollon à la cour d'Admète! Le Dieu du chant parmi les bergers, le Maître du monde parmi les artistes, sans que ni l'un ni l'autre perdent rien de leur majesté. Trente mille spectateurs sont là, impatients de juger le mérite du débutant.

Il faut dire aussi que cette ambitieuse extravagance, comme toutes les extravagances des grands, se présenta au public avec toute la splendeur imaginable. Dans l'enceinte que nous appelons aujourd'hui l'Anticaglia, se réunirent alors toutes les célébrités artistiques qu'il y eût dans l'empire. On y voyait toute la noblesse grecque, la latine, et celle d'Afrique dans le luxe le plus éblouissant. Nous ne craignons pas d'avancer qu'il y avait là en bijoux, en pourpre, en richesses de tout genre, en pompe scénique, tout ce que le monde subjugué avait produit de plus précieux. Par conséquent le lecteur ne nous taxera pas d'exagération, si nous ajoutons que tous les théâtres réunis de l'Europe seraient impuissants aujourd'hui à offrir un spectacle aussi grandiose.

En arrivant au théâtre, l'empereur avait déposé les attributs de Bacchus pour revêtir ceux d'Apollon. Sénèque, Burrhus, Sénécion, Tigellin, et tous les personnages du cortège impérial avaient également rejeté loin d'eux leur défroque mythologique, pour reprendre la toge patricienne bordée de pourpre. Pendant que Néron, seul avec Sénèque dans la loge qu'on lui avait préparée avec tous les raffinements du luxe, s'occupait de son travestissement divin, il prononça ces paroles en s'adressant à son vieux précepteur :

— Est-ce qu'on n'a pas encore aperçu, à l'entrée du golfe, une galère portant à la proue l'aigle des Césars?

— Aucune, que je sache.

— Agrippine, ce matin, a consulté un peu trop son miroir, ajouta Néron!

— C'est bien le moins quand il s'agit de paraître devant Claude, ton père adoptif, répondit le sophiste avec un malin sourire, qui

révéla à l'empereur que son maître avait pénétré son fatal secret.

Néron ne dit mot. Sombre et soucieux il sortit de sa loge, située derrière la scène. Elle donnait sur une petite terrasse d'où l'on avait sur le golfe une vue splendide. La mer était calme et limpide comme le cristal des plus pures fontaines.

— La belle mer ! Quel bain délicieux on pourrait y prendre ! s'écria Sénèque.

— Dans le moment ? Demanda l'empereur ; tu crois.. ?

— Mourir dans un tel bain doit être un délice.

Néron, qui l'avait d'abord écouté les yeux tournés avec anxiété vers le couchant, le regarda fixement, et peut-être se dit en lui-même : « Puisque le bain a pour toi tant de charmes, tu mourras dans un bain ! »

Sénèque frissonna, malgré le stoïcisme dont il couvrait sa robe magistrale. Ce regard de l'empereur lui parut acéré comme la pointe d'un poignard. Il comprit, mais trop tard, que puisque son illustre élève ne l'avait pas consulté pour commettre son parricide, c'était une imprudence de lui faire connaître qu'on avait pénétré ses sinistres projets. Les tyrans n'aiment pas qu'on les épie, encore moins qu'on devine les cruautés qu'ils méditent. Nous savons tous ce qu'il en coûta à Sénèque pour s'être un peu trop mêlé des affaires de Néron. Anicetus et Tigellin ne suffisaient-ils pas pour tuer Agrippine ? Qu'avait-il besoin de tremper le bout de son doigt dans le sang de cette femme, dont la mort atroce, ordonnée par son propre fils, n'a pas été une expiation suffisante pour en faire oublier les crimes ?

Cependant les spectateurs impatients ont déjà envahi toutes les parties de l'immense édifice. L'orchestre même, au lieu de servir exclusivement, comme dans Athènes, aux évolutions du chœur, a été occupé par les chaises curules des Édiles et par les sièges réservés aux magistrats, aux chefs des vingt-huit phratries de Parthénope, et aux députés des principales villes de la Grande-Grèce. Les vestales et les différents collèges de prêtres sont au premier rang, immédiatement au-dessus du *Podium*, que décorent les plus riches tentures. Sur les autres gradins, jusqu'à la deuxième *prœinception*, et sur de moelleux coussins de soie surchargés de broderies d'or, sont échelonnés les principaux citoyens, s'éloignant plus ou moins des rangs inférieurs, selon leur fortune et le rang qu'ils occupent dans la cité. Les derniers

cunei ²⁾) avec la galerie supérieure de l'édifice ont été abandonnés au peuple indistinctement. Les corridors, les *vomitoires* ont même reçu leur contingent de spectateurs: ils sont tellement encombrés et obstrués que la circulation y est devenue impossible, quelles que soient les précautions prises par l'édilité, et quelques efforts que fassent les *Cunarii*, préposés au bon ordre dans chaque coin du théâtre. Au-dessus de cette éblouissante et grandiose enceinte, afin d'empêcher les rayons du soleil de blesser les yeux, s'étend un *velarium* de pourpre parsemé d'étoiles d'or. Des joueurs de flûte, à droite et à gauche, sont prêts à donner le ton aux acteurs; et cette innombrable population de curieux enthousiastes est là immobile et silencieuse, attendant que le bon plaisir de César donne l'ordre de commencer.

Mais, pendant ce temps, que fait notre brave Cnéius? Depuis la nuit dernière, il n'a qu'une pensée, ou plutôt un seul sentiment l'absorbe tout entier: il aime, il est aimé! Tantôt la pensée que son amour est partagé l'enivre de bonheur et de joie, et tantôt la fatale barrière qui existe entre Elle et lui se présente tout-à-coup à son esprit comme infranchissable, et fait succéder le désespoir à ses tendres illusions.

Il ne veut pas pourtant, dans ce jour solennel et sous les yeux de Lydia, démériter de sa haute réputation comme artiste dramatique. Sans s'inquiéter d'un rival tel que Néron, il a chaussé le cothurne, mais au lieu de jeter sur son épaule une superbe clamyde thessalienne, il s'est enveloppé d'un manteau de couleur sombre, sans broderie comme sa tunique blanche. Point de diadème ni de bandelettes de pourpre qui retiennent sa chevelure. Son masque, admirablement modelé, porte tous les caractères de la tristesse et de la douleur, et, par une fatale coïncidence, s'harmonise ainsi avec l'état de son âme. Cnéius, vous vous en souvenez, remplit dans le drame d'Euripide le rôle d'Admète, de ce roi pasteur si célèbre pour avoir donné l'hospitalité à un Dieu, et lui avoir confié la garde de ses troupeaux. Pourquoi ce prince si chéri d'Apollon est-il en deuil? pourquoi pleure-t-il ainsi? C'est qu'il est au moment de perdre une épouse adorée: Alceste expire victime de son amour pour lui! Les Dieux ont permis qu'Admète vive, pourvu que quelqu'un des siens

²⁾ Nom donné par les anciens aux subdivisions des gradins d'un théâtre.

meure à sa place. Aussitôt Alceste s'est dévouée, et sourit à la mort, heureuse et fière de son sacrifice.

Après avoir opéré son travestissement, Cnéius est sorti de sa loge et s'est avancé sur la scène. Comme il marche d'un pas lent et grave, les autres acteurs, ses camarades, croient qu'il est entièrement occupé à se bien pénétrer de son rôle. Mais Cnéius pense à toute autre femme qu'à Alceste, et à son sublime dévouement. Il s'approche du *Logeum* ou avant-scène, et à travers une légère éraillure du rideau qui le cache encore aux yeux du public, il cherche avec anxiété dans le théâtre celle pour qui il donnerait, non pas une fois, mais dix fois sa vie afin de racheter la sienne. Il l'aperçoit au premier rang dans le *cuneus* réservé aux Vestales. Elle est pâle. Son œil est fixe, mais sans regard déterminé. Pas le moindre mouvement ne trahit chez elle le sentiment et la vie : on la prendrait pour une des statues de marbre qui décorent le pourtour de l'orchestre. Pourquoi est-elle si triste, si abattue ? Elle sait pourtant combien elle est aimée ! Quoi ! Cette certitude ne lui suffit-elle pas ? Hélas ! non ; pas plus qu'à toi-même, Cnéius : le voile qu'elle porte lui défend tout amour profane ; le souvenir des événements de la nuit passée l'assiège sans cesse, et les paroles de Néron sous l'arc de triomphe de la tribu Artémise retentissent encore à son oreille. Cet état moral diffère-t-il beaucoup du tien, Cnéius ?

Néron, rentré dans sa loge, eut bientôt oublié sa conversation avec Sénèque, et même l'objet qui l'avait attiré sur la terrasse, c'est-à-dire de s'assurer par lui-même si aucune voile ne paraissait vers la pointe de Pausilippe. Selon lui, en effet, il s'agit maintenant d'une affaire plus grave qu'un parricide : sa réputation comme artiste va se décider dans quelques instants. Il est en proie à toutes les perplexités d'un chanteur à son premier début. Que de contrastes, que de contradictions dans notre pauvre cœur humain ! Devant l'autorité souveraine de César toute cette nombreuse assemblée tremblerait comme une feuille de saule au souffle de l'aquilon ; dans ce moment, l'artiste Néron, maître du monde, se trouble et tremble devant la majesté du peuple !

Dès que, d'après son ordre, le rideau se fut abaissé et que les flûteurs eurent exécuté sur leurs instruments le prélude destiné à donner le ton à l'acteur entrant en scène, l'empereur parut comme le Dieu qu'il représentait. Il était beau de sa per-

sonne; sa démarche, noble et majestueuse. Il portait un arc d'argent dans sa main gauche, et sur son épaule droite, un carquois doré. Sa chevelure, relevée comme celle d'Apollon, n'avait pour ornement qu'une légère couronne de chêne et de laurier.

Un murmure d'admiration l'accueillit à son entrée. Il en fut excessivement flatté, et commença le fameux monologue qui ouvre la pièce d'Euripide. Quoiqu'il eût un bel accent ionien, cependant les puristes trouvèrent d'abord qu'il ne *grécisait* pas assez. Mais après les premiers vers prononcés d'une voix mal affermie, l'artiste reprit courage, retrouva l'assurance qui l'avait comme abandonné, articula mieux, cadença avec plus de fermeté et de grâce les vers mélodiques que le poète a mis dans la bouche du Dieu, et reçut à la fin de son monologue des applaudissements unanimes. La scène suivante, où Apollon engage la Mort à épargner Alceste, lui en mérita de plus grands encore. Le succès de Néron comme acteur et comme chanteur était donc assuré. Aussi, à la dernière scène de l'ouvrage, ce fut une véritable ovation qui lui fut décernée.

Et Cnéius? Est-ce qu'il fut éclipsé par le débutant? Son amour-propre eut-il à souffrir du triomphe de l'empereur? Hélas! oui: Cnéius fut applaudi, et il ne pouvait manquer de l'être; mais il le fut froidement. Il était bien difficile qu'il n'en fut pas ainsi. D'abord tout l'intérêt de la représentation s'était concentré sur César; et puis, il faut bien le dire, par un revirement subit, Cnéius avait sacrifié son propre succès à celui de son nouveau collègue. Voici comment et pourquoi:

Comme Cnéius se disposait à commencer son rôle d'Admète avec tout le talent et toute la passion qu'il y déployait ordinairement, un coryphée de ses amis s'approcha de lui en affectant la plus grande indifférence; mais il lui prit la main d'une manière significative, et y glissa un morceau de papyrus: « Lis sur-le-champ, lui dit-il à voix basse; il y va de tes jours! »

Cnéius lut aussitôt ces mots qui paraissaient tracés à la hâte et d'une main convulsive: « Si tu tiens à vivre pour Lydia, et à voir Lydia vivre pour toi, laisse triompher Néron. » L'écriture du billet était évidemment celle d'une femme. Était-ce Quintilie, était-ce Lydia qui lui donnait cet avertissement? Il est certain que c'était l'une ou l'autre, peut-être toutes les deux ensemble, réunies dans une même pensée, dans une égale sol-

licitude pour lui. Il résolut aussitôt d'obéir, et par amour autant que par prudence, Cnéius se contenta de jouer de manière à mériter l'approbation des spectateurs, mais sans chercher à leur arracher ces applaudissements frénétiques qu'on lui avait prodigués si souvent. Les courtisans qui devinèrent le motif de sa retenue, lui en surent gré et ne manquèrent pas de l'en complimenter. Pour Néron, il était trop enroué de son mérite personnel, surtout au moment où il obtenait les suffrages de toutes les illustrations de l'Italie, pour supposer que Cnéius l'eût épargné. Aussi s'apprêta-t-il, avec une ardeur fébrile, à improviser sur la lyre, mais dans sa langue maternelle, quoique, ainsi que nous l'avons déjà dit plus haut, il parlât le dialecte Ionien aussi purement que celui du Latium.

Néron déposa son arc et ses flèches, et reparut sur la scène avec une lyre d'or à la main. Il préluda, et au milieu du plus profond silence et de l'attention la plus vive, il chanta l'ode suivante, qu'il était censé improviser en honneur de Parthénopé, mais qu'il avait considérablement revue et corrigée, et surtout étudiée depuis longtemps.

Néron à Parthénopé.

A toi, Naples, des Dieux l'amour et les délices,
Ma lyre de ses chants consacre les prémices.
Hélas ! je ne suis pas fils de l'Achéloüs !
Ma voix tremble et bégaye auprès de ta Sirène ;
Mais daigne l'écouter : pour toi, ma souveraine,
César n'est aujourd'hui qu'un ami de Phœbus.

Des sicules cités salut à la plus belle !
Salut, terre à Vénus chère autant qu'à Cybèle :
Toujours limpide et pur te sourit Jupiter ;
Bacchus, avec Cérès, sur son char de victoire,
Te visite sans cesse ; Apollon de sa gloire
T'inonde du haut de l'éther.

Et l'Olympe pour toi quitte la Thessalie :
Du séjour des héros ta rive est embellie ;
L'Elysée y répand ses bosquets odorants ;
Des Sibylles encor là mugit la caverne ;
Là dort dans son marais le méphitique Avernus,
Et plus loin l'Achéron roule ses noirs torrents.

O golfe, mes amours, joyau de la nature,
 Du Thyrrène enchanté l'orgueil et la parure,
 Le ciel et les enfers se disputent tes bords :
 Tout ici-bas parait envers toi tributaire ;
 De ses roses Pœstum aime à joncher la terre ,
 Où Baïes des plaisirs te verse les trésors.

Laissez-moi m'enivrer d'azur et de lumière ;
 Que je suive Phœbus dans sa vaste carrière,
 Dussé-je comme Icare y finir mon destin !
 Je veux ravir aux cieus leur divine harmonie ,
 Afin qu'à la hauteur de ton puissant génie
 S'élève le chantre latin.

Voyez là-bas du sein de la plaine azurée
 Surgir, comme Vénus, la lascive Caprée :
 Salut, terre d'Æbale et des Téléboïens ¹⁾ ;
 Sébéthys de tes rois honora l'hyménée,
 Et ses fils glorieux accueillirent Énée
 Avec ses pénates troyens.

À toi, sa souveraine, afin de rendre hommage,
 Sirentum à tes pieds vient mirer son image
 Dans le cristal poli de ton brillant bassin :
 Pour tracer de ses monts l'admirable courbure
 Aux trois grâces Vénus confia sa ceinture,
 Et la terre docile en suivit le dessin.

¹⁾ Caprée avec Sorrente formait le royaume des Téléboïens. Selon la légende mythologique, Télon, père d'Æbale, épousa la nymphe Sébéthys qui a donné son nom au petit fleuve du Sébète. Quand Énée aborda en Italie, il fut amicalement accueilli par Æbale. Virgile, en faisant le dénombrement des rois et des peuples qui secoururent le héros troyen, nous rappelle cette tradition dans les vers suivants :

Nec tu carminibus nostris indictus abibis,
 Æbale, quem generasse Telon Sebethyde nymphâ
 Fertur, Teleboum Capræas cum regna teneret
 Jam senior.

Virg. *Æn.* VII, v. 733.

Mais si tu tends la main à la Sirénéeenne,
Tu souris d'autre part à Cumes l'Eubéenne,
Assise sur son roc, se baignant dans les flots:
Cumes, reine d'un sol tout peuplé de miracles,
Où du sombre avenir sont écrits les oracles,
Et du peuple romain les destins sont éclos.

Salut encor, Misène, immortel promontoire—
Dont tant de poésie embellit la mémoire:
De splendides rayons ton beau front est chargé;
Tu regardes sans cesse à la pointe opposée,
Où d'un vieux compagnon la cendre est déposée,
Comme toi de ces mers illustre naufragé.¹⁾

Ainsi, pour parcourir les fastes de la gloire,
Il suffit de puiser à ceux de ton histoire,
Sirène, aux yeux d'azur, aux cheveux blonds et doux.
O Naples, prends le nom de la fille d'Eumèle:
Elle est vierge, et pourtant sa puissante mamelle
Va te nourrir d'un lait dont les Dieux sont jaloux.

Conserve avec amour sa céleste ambroisie:
C'est le chant, l'harmonie avec la poésie;
C'est la voix mariée au systre de Lesbos.
Des beaux arts dans ton sein vois partout les merveilles:
Le pinceau charme l'œil; la lyre, les oreilles;
Pallas, la lance en main, sort d'un bloc de Paros.

Et l'orient accourt vers cette Grande-Grèce,
Où s'élèvent les murs, Sirène enchanteresse:
L'Oronte, l'Illyssus, le Nil sont désertés:
Si puissant est l'attrait qui vers toi nous attire,
Qu'on ne peut plus te fuir, sitôt que l'on respire
Ton air tout imprégné de molles voluptés.

Crois encor, crois toujours en savoir, en sagesse;
Mais surtout des beaux-arts fais ta grande richesse;
Et les siècles jaloux, respectant ta beauté,
Passeront inspirés au feu de ton génie,
Enivrés de parfums, abreuvés d'harmonie,
Sans voir jamais ton front d'une ride attristé.

¹⁾ Palinure.

Car, c'est auprès de toi, je le sens, Parthénope,
 Que, laissant l'Iléïcon, habite Calliope :
 Jamais ma lyre ainsi n'a vibré sous mes doigts,
 Ah ! plutôt n'est-ce pas ta secrète influence ?
 Et ne serait-ce point cette noble affluence
 De tes doctes enfants qui fait grandir ma voix ?

Aussi tu me verras sur ta rive ombragée,
 Avec Virgile errer dans les champs Leucogée...
 Virgile... ! À mes regards quelle auréole a lui !
 Que n'en ai-je un rayon, ô Dieux, pour être digne
 De ton suffrage, ô Naples, et de l'honneur insigne
 D'avoir un jour ici ma tombe auprès de lui !

Le dernier accord de la lyre impériale n'avait pas encore fini de vibrer, que de toutes les parties du théâtre éclatèrent des applaudissements... comment les qualifier ? À quoi les comparer ? Dignes héritiers de l'enthousiasme et du fanatisme de leurs devanciers pour leurs chanteurs, les Napolitains de notre âge me comprendront tout de suite : il me suffira de leur dire que les bravos et les battements de mains ressemblaient à ceux que le public de Saint-Charles prodigue aujourd'hui à son compositeur favori, dont il veut, à tout prix, faire triompher le nouvel opéra. Quant aux étrangers, si je veux leur en faire évaluer l'intensité et la fureur expansive, je serai obligé de recourir à la vieille et triviale expression d'applaudissements *à tout rompre*, à *faire crouler le théâtre* : qualification hyperbolique sans doute, mais parfaitement exacte et précise en l'appliquant au théâtre de Naples, comme on le verra par la suite de cette histoire.

Il faut convenir aussi que Néron avait du savoir-faire, et connaissait le *truc* autant qu'aucun comédien de nos jours. Le sujet de son improvisation était admirablement choisi : il flattait de la manière la plus adroite l'instinct vaniteux du public napolitain. Néron avait fort bien compris que les habitants d'une ville comme Naples, fière à si juste titre de ses avantages, ne manqueraient pas d'applaudir le poète lyrique qui viendrait leur en célébrer la beauté sans égale, et en élever jusqu'au ciel le génie et la gloire. Il en fut ainsi : jamais succès ne fut plus brillant ni plus universellement reconnu. Qui aurait alors sup-

posé que l'on pût encore aller au-delà? Hé bien! il y eut un *crescendo* d'admiration et d'enthousiasme, et Néron seul était capable d'opérer ce prodige.

Aussitôt après l'improvisation de l'empereur, le premier des Édiles ¹⁾ se leva de sa chaise curule, accompagné du souverain pontife, grand-prêtre de Jupiter, et du préfet ou intendant général de la province de Campanie. Il monta sur la scène par un des escaliers latéraux qui mettaient en communication l'orchestre avec le *proscenium*. Là il s'inclina devant l'empereur, et lui remit au nom du sénat Napolitain une superbe médaille en or, sur laquelle, d'un côté, Néron était représenté la lyre en main, comme le dieu Apollon dont il portait encore le costume, de l'autre on lisait: « *Au divin Claudius Néron Parthénope reconnaissante, pour avoir été la première à applaudir sur son théâtre, le plus illustre des artistes de ce siècle!* »

Cet exergue lu à haute voix fut sanctionné par une explosion de *vivats* que nous renonçons à décrire. Néron reçut la médaille; mais comme au milieu du brouhaha, il lui aurait été impossible de se faire entendre, et qu'il voulait cependant exprimer aux spectateurs combien ce don lui était précieux, il se contenta de le presser contre son cœur. Ensuite le grand-prêtre de Jupiter, en sa qualité de souverain pontife et de *princeps* ou primat dans la hiérarchie sacerdotale, montrant à l'empereur une couronne que le préfet de Naples portait sur un coussin de pourpre orné de franges d'or, le pria au nom du Sénat napolitain, de l'agréer comme une faible marque du dévouement de la cité entière à l'auguste famille des Césars. Cette couronne était de simple feuillage, mais le nœud qui réunissait les deux extrémités de la branche de laurier, tressée et ployée en forme de diadème, était composé des plus précieuses pierres de l'Indus et du Gange. Les deux bandelettes de pourpre qui s'en échappaient de chaque côté offraient encore une riche broderie en perles et or, exécutée sur le dessin des plus habiles artistes. Le grand prêtre aurait bien désiré en ceindre lui-même la tête de l'empereur; mais cet honneur était généra-

¹⁾ Chaque corporation de Naples, dans les différents quartiers, avait son Édile particulier, et la réunion de tous ces magistrats formait le conseil de l'Édilité Napolitaine, sous la présidence de l'un d'eux nommé, chaque année, à la pluralité des voix.

lement réservé au corps des Vestales. C'étaient elles qui au Capitole couronnaient le triomphateur; et le succès de Néron sur le théâtre de Naples devait être considéré comme un véritable triomphe. En conséquence le Flamine fit signe aux prêtresses de Parthénopé, qui, toutes guidées par leur *Virgo Maxima*¹⁾, se dirigèrent aussitôt vers l'empereur. César, dans l'intention de montrer sa déférence pour ce corps sacré, fit quelques pas au-devant des prêtresses au bord du proscenium. Au premier rang il aperçut Lydia, toujours si belle et si pure, dont le trouble et la timidité augmentaient encore les charmes. Son costume cependant était loin de rivaliser avec celui des riches patriciennes de la Grande-Grèce. Elle n'était vêtue que d'une *stola*, tombant à larges plis jusque sur ses pieds, et par-dessus était jetée une espèce de veste de lin dite *carbasus*. Sa tête était ornée de l'*infula* et du *suffibulum*, pièce rectangulaire d'étoffe blanche rattachée sous le menton au moyen d'une agrafe. Cette toilette était bien simple, bien négligée, si on la compare à celles que l'on étalait avec tant de faste dans l'Amphithéâtre, et pourtant, sous son costume virginal, Lydia était ravissante de grâce et de beauté.

En l'apercevant Néron sentit se réveiller en lui, plus vive et plus puissante encore, l'impression qu'elle avait faite sur ses sens autant que sur son cœur. Ses mauvais instincts, un instant assoupis par l'enivrement de son succès, reprirent leur empire. La grâce ingénue et modeste de la jeune vestale avait subjugué cette nature sensuelle et corrompue. De plus Néron désirait s'en captiver la confiance, parce qu'il était curieux d'apprendre par elle-même pourquoi, pendant la nuit, elle était allée au lac Lucrin. Un tyran comme lui, ne pouvait faire à moins que de suspecter la véracité, non seulement de l'entourage de sa mère, mais encore de ses propres délateurs. Une jeune fille, dont aucun souffle immonde n'avait encore terni l'innocence et la candeur, devait, pensait-il, lui avouer ingénument l'objet de son étrange excursion. La mystérieuse visite d'une prêtresse de Parthénopé à Agrippine, avait indubitablement pour but un message important. Le soleil venait de marquer la 9.^e heure du jour, et aucune nouvelle n'était arrivée sur le départ de l'impératrice : aurait-elle refusé de s'embarquer sur la galère dorée construite

¹⁾ La plus ancienne des Vestales, la *supérieure*.

par Callitidès? Alors tout s'expliquerait: Lydia aurait été chargée de l'avertir du piège fatal..!

Tels étaient les sentiments et les pensées sinistres qui agitaient l'empereur, lorsque Lydia s'approcha pour lui ceindre la couronne après en avoir reçu l'ordre du souverain pontife. La pauvre fille, plus tremblante encore que sous l'arc de triomphe des Artémises, sentait ses genoux défaillir. Ce n'est qu'en chancelant qu'elle arriva près de Néron. Le préfet lui présenta la couronne; mais César s'en saisit, et la remettant lui-même à la prêtresse :

« Ce matin, dit-il de manière à être entendu de l'immense auditoire, j'ai consacré à Phœbus la couronne que tu m'as offerte au nom de ta tribu; je dois celle-ci à Parthénope. Jupiter, qui lit dans le cœur des mortels, voit dans le mien combien elle m'est précieuse: jeune vierge, prêtresse de la Nympe qui apporta sur ces bords le chant et l'harmonie, c'est cette divinité qui vient avec Phœbus de m'inspirer l'hymne que ma lyre a dédié à la reine de la riche Campanie. Prends ce glorieux trophée, et au lieu d'en ceindre mon front, que tes chastes mains le déposent sur le sépulcre vénéré où tu veilles nuit et jour avec tes compagnes, priant pour la prospérité et la gloire de cette auguste cité. »

Le lecteur comprendra aisément qu'à ces paroles de l'empereur les applaudissements et les bravos arrivèrent au plus intense des paroxismes.

Néron pressa affectueusement la main de la jeune fille en lui tendant la couronne, et profita de la manifestation bruyante de l'enthousiasme général, pour lui dire à demi voix: « Eh quoi! toujours timide et craintive en présence de César! faut-il te répéter que Néron t'aime, et que tu n'as que du bonheur à attendre de son amour? »

Le regard de Néron, pendant qu'il prononçait ces mots, était celui d'un serpent expirant le venin magnétique dont il fascine sa proie. Nous l'avons déjà dit, le fils d'Agrippine était beau comme sa mère. Sa démarche annonçait la noblesse et la fierté. Autant dans la colère ses yeux étaient durs et terribles, autant ils avaient de douceur et d'aménité, lorsqu'il voulait plaire et séduire. Mais dans ce moment ses expressions bienveillantes et passionnées firent sur Lydia un effet tout opposé à celui qu'elles étaient destinées à produire. La chère enfant frémit sous ce re-

gard tendre et lascif de l'empereur. Sa pudeur native s'alarma, sans qu'elle sût trop pourquoi, et lui inspira instinctivement plus de terreur et de répugnance pour ce maître du monde qui lui déclarait si inopinément son amour. Néron s'aperçut que la conquête d'une femme, telle que Lydia, ne serait pas aussi facile que celle des grandes matrones romaines, qui se faisaient un devoir et un plaisir de courir au-devant de ses vœux. Mais il n'était pas homme à souffrir une longue résistance : aussi, dissimulant son mécontentement et son dépit, il glissa encore ces mots à l'oreille de la vestale : » Ce soir, pendant que toute la ville, plongée dans l'ivresse des festins et des jeux, sera loin de penser à la tombe de Parthénope et à sa jolie prêtresse, Sénécion ira te chercher au nom de César... A moins que tu ne préfères que ce soit César lui-même... »

Et comme Lydia fit un mouvement involontaire d'horreur et d'épouvante, il s'empressa d'ajouter : » ou bien, si tu l'aimes mieux, ce sera au nom d'Agrippine que l'on ira te réclamer au temple où tu résides... tu hésites à répondre ! tu frissonnes encore ! Agrippine cependant est ta mère adoptive : ne serait-elle plus l'objet de tes affectueuses prévenances ? Que t'a-t-elle donc dit la nuit dernière ? aurait-elle mal accueilli ta visite empressée ?

Les spectateurs, en voyant l'empereur parler avec tant de bonté et de bienveillance à la charmante prêtresse, continuaient à faire appel à la puissance de leurs poumons et à la vigueur de leurs bras nerveux, pour exprimer leur satisfaction et leur joie d'une manière qui fût digne d'une scène si touchante et si sublime. Mais ils aperçurent tout-à-coup Lydia s'affaïsser sur elle-même. Qu'était-ce ? Hélas ! la pauvre enfant, à cette affreuse proposition de César, n'avait pu maîtriser plus longtemps son émotion : elle avait senti son sang se glacer dans ses veines. Son cœur qui battait d'abord avec tant de violence, s'était tout-à-coup arrêté, ou du moins ne donnait plus que quelques pulsations à peine perceptibles. Elle avait entièrement perdu l'usage de ses sens ; et Néron la reçut ainsi dans ses bras, au moment où elle tombait à ses pieds.

Un cri de douleur au même instant a retenti sur la scène. De quelle poitrine humaine est-il parti si aigu, si déchirant ? Le nom de Lydia a été prononcé avec un accent de tendresse et d'angoisse qui ne laisse aucun doute sur la nature

des sentiments de celui à qui il est échappé. Un jeune homme pâle, éperdu, encore chaussé du cothurne tragique, s'est précipité vers le groupe de l'empereur. Il voudrait lui aussi prodiguer des soins à la jeune vestale. A son attitude, à ses gestes, on devine qu'il réclame un privilège, plutôt qu'il ne sollicite une faveur. Mais Néron, qui a pénétré à l'instant un terrible secret dont il était loin de soupçonner l'existence, lancée à l'acteur téméraire un de ces regards de féroce jalousie qui partant de lui, sont autant d'arrêts de mort; puis, au milieu de la stupéfaction générale, il s'éloigne à pas précipités, emportant dans sa loge le précieux fardeau qu'il tient dans ses bras.

Tout était permis au divin Néron, même d'enlever, sous les yeux du public émerveillé, une belle Vestale évanouie qu'il pressait contre son cœur.

Le rideau se releva sur ce tableau qui n'était pas annoncé dans le programme du spectacle : il n'en eut que plus de charme et d'intérêt!

VI.

Chez Callitidès

Une heure à peine après la scène dramatique que nous venons de raconter, et comme le soleil plongeait ses derniers rayons derrière les côtes de Pausilippe, un homme, à la démarche inquiète et saccadée, s'éloignait en toute hâte de la région du Nil¹⁾, et, par une ruelle en pente, descendait vers le port de Naples. Il fut bientôt arrivé près du Gymnase, dans la région des Thermes. Ce vaste monument, orné de portiques, de galeries, de jardins, et abrité par de délicieux ombrages, était consacré à l'art de la gymnastique, considéré comme le plus utile à cultiver. C'est là que les athlètes nus s'exerçaient au saut, à la course, à la lutte, au pugilat et au disque. Ces jeux, que l'on s'efforce aujourd'hui de ressusciter en partie, contribuaient non seulement à rendre les corps robustes, mais encore étaient une école permanente des plus instructives pour les peintres et les sculpteurs grecs. Ceux-ci, au rebours des modernes, étu-

¹⁾ Ancien quartier de Naples. On y voit encore sur une fontaine la statue symbolique du Nil.

diaient l'homme dans l'action, expression de la vie et rayonnement de l'âme, et non sur le nu immobile ou sur un cadavre inerte, car cette fausse méthode conduit à déterminer l'idée par la forme, au lieu de reproduire la forme par l'idée. Le corps n'est que le développement d'un principe, et les formes n'en sont qu'une conséquence : vérité si profondément connue des artistes grecs, que les modernes, tout en imitant les formes anciennes, ne savent pas en rendre l'esprit et l'idéal.

Mais ne ravivons pas la trop fameuse querelle des anciens et des modernes, où nous serions peut-être obligé de donner raison à Boileau ; suivons plutôt le bon Callitidès qui vient d'entrer dans le gymnase. Car c'est bien l'amant de Quintilie que nous avons vu partir de la place du Nil avec tant de précipitation. Par le péristyle intérieur il se dirige vers l'enceinte destinée aux exercices. Elle est presque déserte, aussi bien que les allées de platanes situées à l'extrémité orientale. C'est que les habitués du Gymnase sont encore à la fête. Mêlant leurs acclamations à celles de la foule, ils ont voulu accompagner l'artiste Claudius Néron jusqu'à son palais, où l'attend un banquet préparé avec tous les raffinements de la sensualité gastronomique ; et l'on sait que l'empire romain occupe le premier rang dans les fastes culinaires, depuis la cuisine plus que naïve du père Adam dans le Paradis terrestre, jusqu'à celle de nos jours, quelque compliquée et quelque délicate qu'elle soit dans ses scientifiques préparations.

Mais Callitidès est certain que les individus qu'il cherche sont dans le Gymnase, car, dès qu'il est au bout du péristyle, il fait claquer le pouce et le médium de sa main droite, et du milieu d'un groupe où l'on discourait probablement des événements du jour, se détachent aussitôt deux marins grands et robustes, le visage bruni par le soleil, les mains calleuses, le costume plus que négligé, et s'empressent d'obéir à cet appel.

— Qu'y a-t-il, maître, demande l'un, à peine est-il en présence de Callitidès ?

— Il y a, répond celui-ci, que vous devez tous les deux vous préparer sur-le-champ à une autre gymnastique que celle où vous vous livrez habituellement ici.

— Nous sommes prêts, s'écrient en même temps Amasis et Sophronie.

Amasis et Sophronie étaient deux affranchis de Callitidès, et comme lui de la phratrie Alexandrine.

— Ma birème est-elle à flot, demande le maître?

— Avec tous ses agrès, prête à mettre à la voile au premier commandement, répond Amasis.

— Y aurait-il quelque projet de départ? demande à son tour Sophronie.

— Peut-être...! Or, comme il faut prévoir les éventualités, vous à qui j'ai confié la garde et le gouvernement de mon navire, vous qui, esclaves ou affranchis, m'avez toujours été fidèles et dévoués, réunissez au plus vite votre équipage, et consignez tout le monde à bord; mais préalablement faites les provisions que vous croirez nécessaires pour une navigation de quinze jours.

— C'est bien, maître: dans deux heures tu peux donner l'ordre de lever l'ancre. En avant, Sophronie, continua Amasis: montrons à notre patron qu'il a raison de compter sur nous.

— Mais... silence et discrétion, ajouta Callitidès en prenant congé de son pilote et de son maître d'équipage.

Puis, en s'éloignant, pour dernière recommandation, il appliqua l'index de sa main droite sur sa lèvre inférieure.

Il sortit ensuite du Gymnase, et remonta au quartier du Nil, où il habitait. Il entra dans une maison d'assez pauvre apparence, mais renfermant à l'intérieur toutes les commodités et tous les agréments que l'on pouvait désirer à cette époque, lorsque, pour les hommes, la vie était tout extérieure, et que l'on n'était chez soi que pour prendre ses repas, se livrer au sommeil, ou recevoir ses clients.

Dans l'atrium s'ouvrait un petit péristyle, encadrant dans un modeste rectangle, l'*impluvium* ou bassin destiné à recueillir les eaux pluviales. Dans le fond, en face de l'entrée, était le *tablinum* ou salon de réception, décoré avec goût comme les chambres contiguës, qu'on avait disposées de manière à former le gynécée dont Quintilie devait être bientôt la souveraine; enfin sur les deux ailes, outre le *triclinium* et la bibliothèque, on voyait encore quelques chambres consacrées à différents usages, toutes chargées de peintures dues au pinceau des meilleurs artistes. Ces décorations étaient encore fraîches, Callitidès les ayant fait exécuter pour embellir la demeure de la future compagne de sa vie. Il appelle un esclave, lui donne quelques ordres, et entre dans son *tablinum*.

Là, il ouvre un grand bahut, à l'aide d'une clef qu'il porte toujours sur lui. Il s'empresse d'y déposer divers rouleaux de papyrus, quelques objets d'art précieux qu'il prend soigneusement sur une étagère; puis il se fait apporter, par l'esclave qui remplit dans sa maison les fonctions d'un maître-d'hôtel de nos jours, divers petits coffres, plus ou moins pesants, qu'il range également dans le bahut avec ordre et symétrie. Mais pendant qu'il s'occupe de tous ces soins particuliers, et que ses esclaves, dans les autres chambres, ne sont pas moins affairés à emballer ou à emballer les effets de leur maître, Callitidès relève tout-à-coup la tête, écoute attentivement... Ce n'est point une erreur: des pas précipités ont résonné dans le péristyle; ils se rapprochent; une voix douce et bien connue demande de lui! Il s'élance aussitôt à la porte, l'ouvre, et reçoit dans ses bras sa bien-aimée pâle, tremblante, éperdue.

— Quintilie! calme-toi, mon amour, je t'en conjure, lui dit Callitidès en la voyant dans cet état d'angoisse: est-ce que tu m'apportes encore quelque mauvaise nouvelle?

— Moi! non; mais c'est toi qui dois avoir quelque chose de bien terrible à m'annoncer, puisque, au lieu de m'attendre chez moi, comme nous en étions convenus, tu m'as fait recommander de venir sur-le-champ à ta maison; et tu le vois, cela m'a tellement bouleversée... que me voilà!

— Oui, te voilà auprès de ton meilleur ami, de ton amant, de ton fiancé...

— Je devrais pouvoir dire de mon époux, Callitidès. Sans en avoir le titre, tu m'as appelée, et craignant quelque nouveau malheur, quelque danger qui menace tes jours, et dont Locuste t'aurait averti dans ton entrevue avec elle, je suis accourue, et, contre les lois de la pudeur, j'ai franchi le seuil de ta maison!

— Bonne Quintilie!—Et Callitidès la pressa sur son cœur.— Voyons, ajouta-t-il, te voilà plus tranquille, et par conséquent plus en état de m'écouter: assieds-toi là.

Puis il se mit à côté d'elle, et lui prenant affectueusement les deux mains dans les siennes:

— Tu viens, lui dit-il, de me donner une grande preuve d'amour, et j'y suis fort sensible; mais crois bien de ton côté que depuis hier je ne me suis occupé que de toi; surtout après avoir vu Locuste.

— Que t'a-t-elle donc annoncé de sinistre?

— Ce que je craignais : c'est-à-dire qu'avec un maître tel que Néron, on a tout à redouter, même en flattant ses caprices, même en se faisant l'instrument de ses cruautés et de ses crimes.

— Mais toi, tu n'as été ni l'adulateur, ni le complice de Néron.

— Mais Agrippine n'est pas venue à la fête de Parthénope! mais elle a refusé de monter dans la galère dorée construite par moi, et conduite par moi hier soir à Baïes.

— Eh bien?

— Hé bien! sache que c'est un crime de lèse-majesté aux yeux du soupçonneux empereur. Il connaît ton voyage nocturne au lac Lucrin; il sait que je t'aime; je puis t'avoir révélé le fatal mystère renfermé dans la carène dorée de ma galère, que je n'aurais jamais entreprise, si j'en eusse connu la destination; et toi, tu peux être allée la nuit dernière en instruire Agrippine.

— Moi! comment pouvais-je instruire Agrippine d'un mystère que j'ignore? Lydia et moi nous lui avons transmis seulement la recommandation de Locuste de ne pas venir à Naples par mer, dans ce jour néfaste pour elle. La mère de César a été fidèle à cet avertissement: par prudence, elle n'est pas même venue par terre: est-ce ma faute? est-ce la tienne?

— Oui, pour Néron: sans cet avertissement, elle se serait embarquée sur la magnifique galère, dont son fils bien-aimé lui faisait cadeau pour venir, avec plus de pompe, aux fêtes quinquennales d'Apollon, et... elle serait morte!

— Morte! s'écria Quintilie, en bondissant sur son siège.

— Rappelle-toi ce que je te disais hier, et que tu refusais de croire: comprends-tu maintenant?

Pour toute réponse l'excellente fille, saisie d'horreur, joignit convulsivement ses mains.

— Que faire? dit-elle.

— Suivre le conseil de Locuste.

— C'est-à-dire?

— Partir au plus vite.

— Quitter Naples!

— Notre salut est dans la fuite.

— Et Lydia! puis-je l'abandonner? Si tu savais dans quel état on l'a ramenée au sépulcre de Parthénope! Je viens d'au-

près d'elle : je l'ai laissée un peu plus calme au milieu de ses compagnes. La Grande-Prêtresse, pleine de bonté, veille aussi sur elle.

— Lydia a plus à craindre de Néron que toi-même.

— Je le sais ; et c'est ce qui m'inquiète. Figure-toi que l'infâme, sur le théâtre même, a osé lui déclarer son amour, si toutefois on peut qualifier d'amour l'indigne proposition qu'il lui a faite, et qui a causé l'évanouissement de notre malheureuse amie. Et les spectateurs applaudissaient à la bonté magnanime de César, oubliant sa dignité souveraine jusqu'à prodiguer lui-même des soins à une jeune vestale évanouie !

— Néron n'est pas homme à souffrir que l'on résiste à ses désirs. Sois sûre qu'il enverra prendre Lydia, comme il le lui a annoncé, à moins qu'il n'y aille lui-même.

— Quoi ! tu sais.. ?

— Locuste m'a tout raconté.

— Locuste ! conçois-tu, Callitidès, le changement qui s'est opéré dans cette femme ? Elle que nous avons toujours maudite et fuie comme une magicienne aussi infâme que Canidie ; comme une empoisonneuse, distillant des philtres et vendant des maléfices ; elle, en un mot, qui a toujours inspiré et inspire encore tant d'horreur, hé bien ! tu le vois, elle affecte maintenant de se montrer bonne et bienfaisante ; comprends-tu cela, toi, mon amour ?

— Oui : elle m'a expliqué le secret de sa conduite. Poursuivie de remords qui ne lui laissaient ni paix ni trêve, elle s'est adressée à nos prêtres, pour en être délivrée ; mais tous l'ont bannie de leurs temples, en prononçant contre elle toutes les plus terribles imprécations de leur rituel. Alors désespérée de ne trouver aucun de nos Dieux assez indulgent, ni assez bon pour lui rendre le calme perdu, elle a eu recours au Dieu des chrétiens. Elle est descendue aux catacombes, et là, loin d'être repoussée avec horreur comme par nos prêtres, elle s'est vue accueillie comme une sœur malheureuse, plainte et consolée. Elle a été ensuite admise parmi les catéchumènes, c'est-à-dire parmi ceux qui se font instruire pour être initiés plus tard aux mystères ; mais à une condition, c'est que désormais, par ses bonnes actions, elle réparera autant que possible le mal qu'elle a pu faire. À présent, comprends-tu cela, mon amour ?

— Oui, cela me confirme ce que m'a répété souvent Caïa :

que le Dieu des chrétiens est toujours prêt à consoler le coupable, et que....

— Ma chère Quintilie, laissons de côté pour le moment Locuste, les catacombes et les Nazaréens. Non seulement notre bonheur, mais encore notre vie dépend de la détermination que nous allons prendre. Voyons : m'aimes-tu assez pour me suivre?

— Où faut-il te suivre?

— Écoute-moi. Aux portes d'une ville riche et puissante encore, quoique déchue de sa splendeur première, on aperçoit une petite maison blanche, gracieusement posée sur un tertre, qui décline en pente douce et unie jusqu'au bord de la mer. Un jardin, où l'on se plaît à cultiver les plantes les plus suaves de l'Orient, étend alentour ses luxuriants ombrages. Là, l'horizon est immense; là, l'œil caresse les tableaux les plus riants que la nature puisse offrir. Ce délicieux séjour est habité par une bonne et bienveillante mère de famille, déjà un peu âgée, il est vrai, mais encore pleine de vigueur et douée d'une aimable gaieté, surtout lorsqu'elle voit auprès d'elle son fils et ses deux filles, dont l'aînée a déjà des enfants qui chérissent leur grand-mère, autant qu'elle-même peut les chérir. Là enfin la vie est douce et facile, parce qu'elle est basée sur une tendre réciprocité de soins affectueux. Est-ce que ce séjour n'aurait aucun attrait pour ma Quintilie?

— Est-ce avec son époux que Quintilie devrait l'habiter?

— Cette maison, aux portes d'Alexandrie, appartient à Callitidès. Cette vieille et bonne mère, avec ses deux filles et ses petits enfants, compose toute sa famille. Quintilie n'a qu'un mot à dire pour que cette famille soit aussi la sienne.

— Oh! que tu es bon, Callitidès! Que je t'aime!

— Tu acceptes donc!

— Tiens, voilà ma réponse : je n'en trouve pas de meilleure à te faire.

Et Quintilie, versant les plus douces larmes de sa vie, embrassa un homme si digne de sa tendresse. Mais après ce moment d'expansion l'excellente fille s'écria :

— Et Lydia?

— Lydia! elle est perdue si elle reste ici. Il faut la décider à partir avec nous. Retourne auprès d'elle, et fais-lui comprendre la nécessité de nous suivre. Ce soir, vers la 3.^e heure, un vaisseau déjà prêt à mettre à la voile, nous attendra dans le port.

Va : je suis sûr que la *Virgo Maxima* est convaincue comme nous, qu'on ne peut soustraire sa chère vestale à la passion brutale de Néron, qu'en favorisant sa fuite. Ce sera une courte absence; car, s'il faut en croire nos devins, Néron expiera bientôt tous ses crimes; si toutefois il peut exister une expiation pour un parricide tel que lui.

— Callitidès, Lydia refusera.

Pourquoi? Il s'agit de son honneur, de son amour, de sa vie peut-être! Qu'a-t-elle à redouter avec nous et sous l'égide de ma mère? Sois tranquille: la prudence et la tendresse de cette excellente mère seront assez grandes pour vous abriter toutes deux.

— Et Cnéius!

— J'y ai pensé: Locuste s'est chargé de le prévenir. Nous le sauverons aussi de la fureur de Néron. Je crois même qu'il ne faudra pas lui faire violence pour le décider à nous suivre. Va donc: le temps presse. Envoie ici ce que tu as de plus précieux par une de tes esclaves; et si cela doit te retarder un peu trop, contente-toi de remettre les clefs de ta maison à Caïa jusqu'à nouvel ordre. Mais surtout fais vite: notre bonheur à tous dépend de ta célérité.

— Hé bien! Adieu, dit-elle, et au revoir bientôt.

— Le rendez-vous est ici. Si tu arrives avec Lydia pendant mon absence, entre toujours: les ordres seront donnés pour vous recevoir toutes les deux. Je ne vous ferai pas attendre longtemps.

Callitidès accompagna Quintilie jusqu'à la porte d'entrée sur la rue, et la suivit quelques instants des yeux; mais bientôt l'enfant bien-aimée disparut dans l'ombre lourde et épaisse qui avait envahi la belle Parthénope.

VII.

Conseil d'état présidé par Néron.

Mais si du côté de la place et de la rue du Nil la nuit régnait paisiblement en souveraine, il n'en était pas de même sur la place Augustale, où cent-cinquante candélabres à plusieurs branches et en bronze doré, chassaient victorieusement les ténèbres. La façade du palais des Césars était aussi resplendis-

sante de lumières, et, sous un nouvel aspect, étalait aux regards émerveillés de la foule sa riche décoration de feuillage et de fleurs. Dans l'intérieur du palais, sur l'invitation de Néron, est réunie l'élite des phratries de Parthénopée. L'enthousiasme pour le grand artiste impérial n'est pas encore attiédi, et la joie éclate sur tous les visages. Seulement celui de César s'assombrit de temps en temps. Sans doute il sait déguiser, sous les sourires et les paroles les plus aimables, son trouble et son impatience; mais, quoi qu'il fasse, on devine que le message d'Anicétus apporté naguère de Baïes par Herculéus, contient quelque fâcheuse nouvelle. On est confirmé dans ces soupçons, lorsque l'empereur quitte brusquement son siège élevé, fait signe à Tigellin et à Herculéus de le suivre, et par un long corridor passe dans son appartement particulier. Là, il s'enferme, avec ses deux fidèles ministres, dans une espèce de cabinet secret, et, sans prendre même le temps de s'asseoir, il s'abandonne sans réserve à sa rage trop longtemps comprimée:

— Ainsi donc, s'écrie-t-il en croisant avec force les bras sur sa poitrine, ainsi donc *elle* n'a pas voulu monter sur la galère que je lui avais envoyée! Quelqu'un nous a trahis. Anicétus a beau me certifier dans sa dépêche qu'elle ignore le piège qui lui était tendu, qu'elle a refusé de venir aujourd'hui parce qu'elle se sentait indisposée, et qu'en outre c'était un jour que les devins lui avaient annoncé comme néfaste pour elle; qu'elle était sensible au don que je lui faisais, et qu'elle s'empresserait d'en user à la première occasion, je ne m'en laisse pas imposer par ces belles protestations: Anicétus s'est laissé prendre à ses hypocrites cajoleries; mais moi, je sais à quoi m'en tenir: je connais ma mère!

— Et qui a pu dévoiler le secret? demanda Tigellin; qui soupçonnes-tu?

— Qui? Vous seuls et Anicétus avez été mes confidents.

— Peut-être que Callitidès, le constructeur, dit Herculéus...

— Callitidès n'a pu avoir des soupçons que quand il a reçu l'ordre de conduire la galère à Baïes.

— Et Sénèque? dit Tigellin.

— En effet, répondit l'empereur, Sénèque a pénétré notre projet; il me l'a fait comprendre... Malheur à lui s'il a parlé! — Mais non; ce n'est pas probable: il déteste Agrippine, autant qu'Agrippine le déteste elle-même. Dans tous les cas

j'avisrai, car je ne veux pas qu'on me trahisse impunément : il me faut une vengeance, et prompt. Tiens, Herculéus, prends Oloaritus avec toi. Choisis quatre hommes sur lesquels tu puisses compter, et empare-toi de Callitidès.

— Quel indice te fait supposer maintenant que lui, plutôt que tout autre...?

— Je me rappelle que Callitidès est le fiancé de la bouquetière Quintilie, laquelle a accompagné, la nuit passée, la jeune vestale au lac Lucrin. Ce sont elles, à n'en pas douter, qui ont prévenu ma mère.

— Ce sont elles, c'est certain, dirent en même temps Herculéus et Tigellin.

— Mais après avoir été averties elles-même par Callitidès, s'écria avec force l'empereur. Aussi qu'on l'enchaîne; qu'il soit mis à la torture, et s'il refuse de parler, qu'on lui arrache la langue, puisqu'elle lui est inutile. Tu m'en réponds Herculéus; et compte sur mes largesses.

Le bourreau s'acheminait déjà pour aller exécuter sa mission; Néron l'arrêta.

— Callitidès, dit-il, n'est pas le seul qui m'ait outragé, et qui doit périr.

— Qui donc? parle, dit Herculéus.

— Cnéius.

— L'histrion que tu as enrichi et comblé de tes bienfaits!

— Lui-même.

— Quel est son crime, demanda Herculéus?

— Que t'importe son crime? lui répliqua Tigellin. César est offensé; cela doit te suffire. Le coupable n'a déjà que trop vécu.

— Doucement, dit Néron : je ne veux pas qu'il meure ainsi, frappé dans l'ombre, comme un coupable vulgaire : il est digne, lui, de périr au grand jour. Un histrion de son rang doit avoir le théâtre pour tombeau. Aussi, saisis-le, et borne-toi à le jeter dans la prison des Nazaréens destinés aux bêtes. Je me charge du reste. Va, et reviens me rendre compte de ton opération.

Herculéus sortit pour aller exécuter les ordres sanglants de son maître.

Dans le corridor il rencontra Sénèque, et lui sourit en passant. Il soupçonnait, non sans raison, que le pédagogue, ayant vu disparaître son élève, voulait savoir ce qu'il était devenu;

peut-être même, par discrétion, au lieu d'entrer dans le cabinet, s'était-il contenté d'écouter à la porte.

— Que fait Néron, demanda-t-il avec indifférence à Herculés?

— Entre, et il te le dira lui-même, si tu ne le sais déjà, répondit celui-ci.

Et le bourreau s'éloigna, laissant le sophiste un peu interloqué.

Sénèque hésitait à entrer, lorsque la porte s'ouvrit, et Tigellin parut à ses yeux.

— Sois le bien venu, lui dit le favori: justement j'allais t'appeler avec Burrhus, de la part de l'empereur.

— Et moi, répondit Sénèque inquiet, ne voyant pas repaître César dans le salon doré, je venais m'informer de lui.

— Hé bien! entre. — Où trouverai-je Burrhus!

— Tu le chercherais vainement dans le palais. Il est allé donner des ordres à la garde prétorienne qui doit veiller cette nuit au maintien de l'ordre, et à la sûreté de l'empereur.

— Dans ce cas, entrez tous les deux, s'écria Néron avec impatience.

Tigellin et Sénèque s'empressèrent d'obéir.

— Maître, dit César en s'adressant à son gouverneur, il serait inutile de feindre avec moi: tu connais l'objet qui me fait désirer ta présence.

— Je m'en doute, répondit le philosophe: tu désires un conseil sur le meilleur parti à prendre à l'égard de l'histrien Cnéius, qui a eu l'audace de venir publiquement se déclarer ton rival.

— Eh! laisse-là Cnéius, exclama Néron avec véhémence: je n'ai pas besoin de conseil pour décider de son sort. Pour celui-là, son affaire est claire, et jugée sans appel.

— Alors... il serait question de trouver le moyen le moins scandaleux et le moins capable de blesser le peuple napolitain, pour enlever la jeune vestale au sépulcre de Parthénope.

— Le moyen est tout trouvé: Tigellin a reçu mes ordres.

— Vraiment!... il s'agirait donc alors...?

Néron l'interrompt avec sa violence habituelle:

— Oui, il s'agirait d'Agrippine qui, ayant refusé de monter sur ma galère, est probablement instruite du projet que ta sagacité a déjà pénétré.

— Et quel est le traître qui a osé te trahir?

— Ne nous inquiétons pas du traître, mais de ma mère, qui,

avide de vengeance, soulèvera l'armée, et au besoin armera les esclaves; qui, invoquant le peuple et le sénat, leur demandera justice et protection; comprends-tu, maître, comprends-tu ma position?

— Je comprends, répondit froidement Sénèque, que si l'on ne prévient Agrippine, c'en est fait de César. Mais commander le meurtre aux soldats est, selon moi, une chose impossible; et je suis certain que Burrhus ne me démentira pas.

— Pourquoi? demanda Tigellin?

— Parce que les prétoriens sont trop attachés à toute la famille des Césars et à la mémoire de Germanicus, pour se permettre aucun attentat contre sa fille.

— Que faire alors? demanda Néron, dont l'impatience et la rage allaient toujours croissant.

— Le voici: il n'est pas encore prouvé que ta mère soit instruite du danger qu'elle peut courir, en montant sur la galère dont tu lui as fait hommage.

— Anicétus m'écrit dans ce sens.

— Tu vois qu'il partage mon opinion; mais il faut s'en assurer.

— Comment?

— Que l'on ramène ici la galère, et qu'elle serve à César pour retourner à Baïes. Si, après cette épreuve, qui devrait dissiper toutes ses craintes, Agrippine refuse encore de s'en servir, plus de doute: on a parlé. Il te faut renoncer... à ce moyen de pourvoir à ta sûreté.

— Et quel autre me reste-t-il?

— Dis toi-même.

— Pourquoi donc ai-je un gouverneur et un conseiller?

— C'est que... la question est si grave..!

Que tu crains de dire trop ou trop peu, dit Néron, en achevant la phrase commencée par son précepteur. Et il ajouta d'un ton ironique, en toisant le sophiste: regarde, Tigellin, ce que c'est qu'un philosophe, un stoïcien! cela ne te donne-t-il pas envie d'en porter le manteau? Ces sages, qui se targuent d'élever leur âme au-dessus de toute faiblesse et de toute terreur, n'ont pas le courage d'aller jusqu'au bout! Mais ne faisons pas violence à la pudeur stoïque de notre cher maître: nous avons deviné sa pensée; cela nous suffit. Épargnons-lui la peine de l'exprimer en termes clairs et précis. »

Puis, s'approchant du philosophe avec sa familiarité ordinaire, il continua d'un ton plus calme, qui décélait une certaine satisfaction intérieure :

— Ton conseil me plaît, et nous le suivrons. Oui, si la galère ne peut ouvrir ses flancs dorés sous le précieux fardeau qu'elle portera, Anicétus achèvera son ouvrage. Mais pour ne pas donner lieu à de malignes interprétations, rentrons au salon d'honneur, et goûtons les plaisirs que notre bonne ville de Naples nous a préparés.

Tel était Néron : dans la fureur il ordonnait un forfait atroce, et vidait ensuite une coupe de falerne, en souriant à ses flatteurs et à ses courtisanes.

Dès qu'il reparut au milieu de la cour splendide qu'il avait quittée si brusquement, il fut invité à descendre vers la plage marine, où était concentré tout ce que l'imagination d'un peuple, ami des fêtes et des plaisirs, avait pu inventer pour plaire au fastueux empereur qui daignait le visiter.

Le cortège se mit aussitôt en marche pour les jardins de Lucullus.

VIII.

Les jardins de Lucullus.

Ces fameux jardins s'étendaient depuis le mont *Echia* (Chiatamone) jusqu'au palais, aujourd'hui en ruine, connu sous le nom de *palais de la Reine Jeanne*. Ils longeaient ainsi toute la plage de Chiaja, et s'étagaient sur les riantes collines qui dessinent le plus gracieux bassin du monde. Avant d'y pénétrer du côté du Gymnase, il fallait traverser un bois assez épais, qui occupait à peu près l'emplacement du Chateaufort et du Palais royal, avec les places contiguës à ces deux monuments; c'est-à-dire qu'il était situé entre le vieux Naples (*Paleopolis*) et le mont *Echia*. A la sortie de ce bois, planté d'ormes, de chênes verts et de platanes, sur une espèce de rond-point, s'ouvrait la grande grille qui donnait accès dans les jardins. Ce soir-là ils étaient illuminés avec une profusion et une somptuosité que les prodigalités du Palatin pouvaient seules égaler. Au pied du mont *Echia*, dans une petite île unie par un pont à la terre ferme ¹⁾, avait été dressé le pavillon impé-

¹⁾ Aujourd'hui le château de l'Œuf (Castel dell' Uovo).

rial, soutenu par de fines colonnes en stuc blanc et or. Des tentures de la plus riche étoffe se drapaient avec grâce tout autour, afin de défendre l'empereur de l'air frais et humide de la nuit.

Les matrones et les sénateurs, désignés pour assister au banquet impérial, couchés sur des lits aux pieds d'ivoire et recouverts des fins tissus de la Sérique, attendaient autour des tables l'arrivée de César, et s'entretenaient des événements de la journée. Dans tous les bosquets, dans toutes les allées, soit au bord de la mer, soit sur le penchant des collines, circulait une foule joyeuse et effrénée. Néron, monté sur son char, traversa le bois, illuminé avec autant de luxe que les jardins, et descendit près du temple d'Isis, situé sur le côté oriental du mont *Echia*. Comme il mettait le pied à terre, il vit venir à lui un essaim de jeunes filles, toutes remarquables par leur grâce et leur beauté. Elles étaient guidées à la rencontre de César par la séduisante Poppée. On l'aurait prise pour Diane au milieu de ses Nymphes, lorsqu'elle descendait du ciel pour chasser dans nos forêts. Ces jeunes filles, réunies par les soins de l'impératrice, appartenaient aux premières phratries de Naples. Chacune d'elles portait le costume plus ou moins riche de sa nation. Les femmes d'Alexandrie, celles de Cumès et du Latium se fesaient remarquer par leur toilette recherchée, tandis que les grecques se distinguaient par leur simplicité qui n'excluait point l'élégance.

— Nous sommes donc au jardin des Hespérides, dit l'empereur, en caressant de son plus doux regard les beautés qui venaient embellir son cortège.

— Non, répondit l'euchanteresse; mais dans le pays des Sirènes.

Et elle indiqua du doigt les belles patriciennes qui l'environnaient.

Néron passa ensuite devant plusieurs tentes remplies de nobles invités qui le saluèrent, chacun dans sa langue native, et lui leur répondit dans le même idiome. Au détour d'une allée, il rencontra un autre groupe de jeunes filles couronnées de violettes. Elles chantaient sur son passage les vers d'Anaéréon, où le poète peint l'amour qui, par un temps pluvieux, vient la nuit frapper à sa porte, et lui demande l'hospitalité. Le maître du monde s'arrêta un moment pour écouter la sublime mélo-

die, et jouir de la flatteuse allusion. Pour tout compliment, il déclama ce vers d'Horace :

*Grajis ingenium, Grajis dedit ore rotundo
Musa loqui.*

Il parcourut ainsi les principales allées, tantôt droites et unies, tantôt étroites et sinueuses, montant, descendant, serpentant, se croisant, suivant l'exhaussement ou la dépression du sol, si merveilleusement accidenté dans la baie de Naples. Il erra de cette manière dans un labyrinthe de bocages enbeaumés, où quelque tableau pittoresque et riant, presque à chaque pas, charmait tout-à-coup ses regards surpris. Des milliers de torches brûlaient suspendues aux arbres, ou soutenues par des esclaves placés à de courtes distances les uns des autres, le long du chemin que devait parcourir le cortège impérial. Partout des cris de joie, les acclamations les plus flatteuses, et des chants dans lesquels on lui discernait une apothéose anticipée, accueillaient l'illustre visiteur, le fils d'Agrippine, le divin Néron.

Quand il fut entré dans le pavillon où il'était si impatientement attendu, et qu'il se fut étendu avec une majestueuse nonchalance sur le lit de pourpre dressé pour lui ; lorsque la séduisante Poppée eut également pris sur le sien la pose la plus favorable à faire ressortir tous ses charmes, on ouvrit les rideaux de la tente, et l'on aperçut le golfe illuminé comme la plage. Mille barques, couronnées de torches flamboyantes, offraient l'image d'un immense incendie flottant sur les eaux, et se reflétant en longues spirales lumineuses. De là s'élevaient, tantôt vifs et folâtres, tantôt tendres et voluptueux, les chants les plus renommés de l'Ionie, et venaient se joindre aux sons mélodieux des flûtes et des lyres disséminées de toutes parts dans ce séjour enchanté. Ce tableau avait quelque chose de fantastique, qui impressionna vivement le héros de la fête. Il le contempla en silence, puis s'adressant aux belles grecques groupées autour de lui : « Oui, vous avez dit vrai : nous sommes réellement dans le royaume des Sirènes. Aussi, que l'on emplisse ma coupe, et que la première libation soit pour la divine fille de l'Achéloüs. »

Néron se met sur son séant, la coupe en main. Mais d'où

vient que tout-à-coup il reste immobile, le regard fixé vers l'horizon que borne la gracieuse ceinture de collines, au pied desquelles s'épanouit l'opulente Stabia aux eaux limpides et salutaires?

— Qu'est-ce? lui demande Poppée.

— Regarde là-bas, regardez tous, s'écrie l'empereur avec une certaine émotion. Quel est cet astre nouveau qui se lève, traînant après soi une crinière de feu?

Tous les convives portent un œil avide et inquiet vers le point indiqué par l'empereur.

— C'est une comète, dit un sage chaldéen versé dans la science des astres.

— Une comète! s'écrie-t-on de toutes parts, en s'efforçant de dissimuler un sentiment de terreur involontaire.

— Un astre pareil, et tout aussi menaçant, effraya le monde quelque temps avant la mort de Jules César, dit un convive moins rassuré probablement que les autres, et surtout assez maladroit courtisan.

— L'apparition d'une comète n'a aucune influence sur les destinées humaines, dit d'une voix ferme et tranquille le sage chaldéen qui, le premier, avait qualifié l'espèce de corps lumineux venant si mal à propos répandre le trouble et l'effroi au milieu de la plus brillante des fêtes. — Tous nos sages de l'Orient, qui ont étudié la nature et la marche des astres, ont reconnu et attesté qu'ils n'ont pas plus d'action sur la vie des princes et sur la durée des empires, que les autres planètes qui roulent continuellement sur nos têtes. Ainsi César peut s'abandonner sans crainte à la joie du festin.

Ces paroles, prononcées avec assurance et conviction, firent rentrer un peu de calme dans les esprits déjà fortement ébranlés; mais le préjugé était trop invétéré, trop puissant à cette époque, pour que la frayeur inspirée se dissipât entièrement. Néron en était visiblement affecté. Les convives, aussi bien que lui, ne pouvaient détacher les yeux de l'astre redouté qui montait, montait toujours vers le zénith. Les mets délicats et recherchés qu'on leur avait déjà servis n'excitaient plus leur convoitise, et les coupes, pleines de falerne, étaient oubliées: personne ne songeait à vider la précieuse liqueur.

— Que l'on appelle le devin Trasyllus, s'écrie tout-à-coup Néron; qu'il vienne à l'instant: je le veux, je l'ordonne.

— Tu sais, lui répond Tigellin, debout derrière lui comme pour être toujours prêt à exécuter ses ordres, tu sais que Trasyllus est à Baïes. Il ne quitte plus la petite maison que ta mère lui a fait bâtir près de sa villa du Lac Lucrin. Il prétend que son âge avancé ne lui permet plus d'entreprendre un voyage de quelque courte durée qu'il soit.

— Oui, nous savons cela, lui répond l'empereur. Aussi nous trouverons le moyen de le faire sortir de chez lui, sans lui donner la peine de marcher sur ses jambes.

Tigellin sourit, et Poppée, voyant que le front de son amant se déride un peu à la pensée de faire périr l'astrologue de son implacable ennemie, se penche voluptueusement vers lui, dans l'espérance de chasser complètement le trouble qui l'assiège. Elle lui présente sa coupe, tiède encore du contact de ses lèvres : « Tiens, bois, lui dit-elle, et laisse ces terreurs chimériques au peuple ignorant et crédule. » Néron reçoit la coupe des mains de l'enchanteresse, et la vide d'un trait : mais la joie ne ramène plus le sourire sur son visage sombre : il reste pensif et taciturne. Tous les convives qui sont dans le pavillon impérial, naguères si bruyants, ne sont pas plus expansifs que le grand artiste, maître de Rome et du monde entier.

Mais tous les motifs de terreur ne se bornent pas au phénomène qui vient d'apparaître dans les cieux. Depuis quelque temps, on a vu flotter au sommet du Vésuve, et plus tard en étreindre les flancs, des nuages épais et sombres. La Lune déjà levée n'avait pu, malgré tous ses efforts, percer de ses rayons la lugubre vapeur, ni pratiquer une éclaircie, afin de montrer à la terre son front candide et pur.

— Ces nuages, dit encore le Chaldéen, sont d'un plus mauvais augure que l'astre chevelu qui flamboie dans les airs. Voyez comme ils grandissent, comme ils pèsent lourdement sur Herculanium et Pompéïa. Ils sont les précurseurs de quelque autre grand phénomène. Le Vésuve, m'a-t-on dit, depuis quelques mois mugit sourdement. Ses flancs éprouvent des frémissements inaccoutumés. Les sources se sont taries à ses pieds. Des lueurs étranges, non encore observées, en éclairent par intervalle le sommet, et des vapeurs sulfureuses oppressent la poitrine de ceux qui l'avoisinent. Tenez, voyez quelle teinte rougeâtre empourpre le nuage qui le couronne ! Voyez...

Un bruit épouvantable interrompt le savant naturaliste de la

Chaldée: non seulement des éclairs traversent rapidement et enflamment le rideau de vapeurs qui obscurcissent le ciel, et prennent à chaque instant un aspect plus menaçant, mais encore on sent tout-à-coup la terre trembler. De violentes secousses ébranlent et agitent l'élégant pavillon, où l'empereur vient de recevoir plus d'honneurs et d'encens que l'on n'en prodigue ordinairement aux immortels. Tout le monde frappé de terreur s'écrie: Tremblement de terre! Et, oubliant tout respect et toute déférence envers le divin Néron, on se précipite en désordre hors de l'édifice; on fuit dans les jardins, où règne déjà une confusion impossible à décrire. Nobles, plébéiens, hommes, femmes, vieillards, pour échapper au cataclysme qui s'annonce d'une manière si effrayante, se heurtent, se poussent, se renversent dans leur fuite aveugle, insensée. Plus de chants, plus de cris de joie, plus d'acclamations hyperboliques au maître du monde, mais la peur, mais des voix confuses et discordantes invoquant les Dieux, ou peignant le dernier paroxysme du désespoir et de la douleur.

Néron n'a pas été le dernier à abandonner la salle du festin. Délaisse et même méconnu de ceux qui se montraient les plus empressés autour de sa personne, il fuit suivi de Tigellin et de Sénécion. Quant à Poppée, elle s'est égarée dans la foule qui s'échappe vers les lieux découverts, ou qui va se réfugier dans les temples consacrés aux dieux protecteurs de la Grande-Grèce. L'empereur s'est dirigé vers le temple d'Isis, situé, comme nous avons dit plus haut, à l'Est du Mont Echia. Les oracles de cette fameuse divinité Égyptienne jouissaient alors d'une grande réputation. Ils rivalisaient avec ceux de Cumes et de Delphes, déjà un peu déchus dans la crédulité populaire. Néron est pâle, l'œil hagard, les traits bouleversés. Chacun de ses mouvements décèle la frayeur qui le possède. Les hurlements lointains des chiens, le vol rapide mais irrégulier des oiseaux nocturnes, dont l'aile funèbre effleure parfois son visage, augmentent son effroi. À chaque nouvelle secousse, il croit que la terre s'entr'ouvre. Il s'arrête effaré, et regarde dans l'ombre. Son imagination surexcitée par les prodiges terribles qui s'opèrent depuis quelques instants, et surtout par le spectre de la mort, qu'il se figure attaché à ses pas, lui fait distinguer dans les ténèbres des images étranges. Ces images, d'abord faibles, confuses, indécises, se changent bientôt en autant de fantômes

pâles et mornes, couverts à demi d'un suaire ensanglanté. Par degrés ces fantômes deviennent hideux et menaçants. Oui, c'est bien là Britannicus à côté de Claude et de Domitia Lépida. « Oh ! S'il est vrai que vous m'aimiez, débarrassez-moi de ces objets affreux, s'écriait le parricide ; surtout de celui-là qui vient lentement se joindre aux autres... ! Mais pourquoi ma mère leur donne-t-elle la main ? Elle n'est pas morte comme eux, elle... N'est-ce pas, mes amis, qu'elle vit encore ? »

— Viens au temple, lui disaient Tigellin et Sénécion ; viens : le grand-prêtre d'Isis nous expliquera ces prodiges, et t'indiquera les expiations que tu dois faire aux Dieux, pour apaiser les mânes des morts, et pour rendre le calme à ton esprit égaré.

— Il serait superflu d'aller au temple d'Isis, dit tout-à-coup une voix bien connue.

— Pourquoi, Herculéus, demanda Tigellin ?

C'était en effet Herculéus qui venait rejoindre son seigneur et maître, après n'avoir pu accomplir, à son grand regret, que la moitié de sa mission : au milieu du désordre et de l'épouvante qui régnaient dans la ville, Callitidès lui avait échappé.

— Tu me demandes pourquoi, répondit Herculéus avec assez de calme : apprends donc que le temple n'existe plus.

— Que dis-tu ? s'écria Néron frappé de cette nouvelle catastrophe.

— Ce n'est plus qu'un monceau de ruines, aussi bien que le noble théâtre illustré aujourd'hui par ton début artistique¹⁾.

— Ah ! je vois que toute la nature conspire contre moi, s'écrie encore le tyran avec rage et désespoir.

— Pourquoi, répliqua Herculéus, pourquoi veux-tu que ce soit contre toi, plutôt que contre ce peuple qui peut-être a commis contre les Dieux des crimes dignes de ce terrible châtimement ?

— Il a raison, dirent en même temps Tigellin et Sénécion, puisant un peu de courage et d'assurance dans le sang-froid que paraissait garder Herculéus au milieu de la confusion universelle.

¹⁾ Tout ce qu'on vient de lire est historique. Cette même année 65, au mois de Février, le Vésuve préluda à sa fameuse éruption de 79, qui détruisit Herculanium, Stabia et Pompéïa. Un terrible tremblement de terre renversa les principaux édifices de Naples, entr'autres le magnifique Amphithéâtre où Néron avait débuté. L'apparition d'une comète vers la même époque est encore historique.

— Que faire? où se réfugier, demanda Néron? Et Sénèque n'est pas là pour m'aider de ses conseils! Le lâche! Il fuit, il m'abandonne... Oh! si jamais je rentre au Palatin...! Mais je veux absolument consulter nos devins, nos oracles; je veux qu'ils me prescrivent ce que je dois pratiquer pour désarmer la colère des Dieux.

— Eh bien! allons voir les prêtres d'Apollon, puisque ceux d'Isis nous font défaut, dit Tigellin.

Herculéus, Tigellin et Sénécion, flattant la manie et la frayeur superstitieuse de Néron, l'entraînent hors des jardins de Lucullus. Mais là comment percer la foule compacte, désordonnée, éperdue, qui s'est accumulée le long de la plage, mêlant des gémissements à ses prières, et des imprécations à ses cris de détresse? Instinctivement, pour se mettre à couvert de la chute des édifices, tous se dirigent vers la mer, et y cherchent un refuge sur les esquifs de tout genre dont ils peuvent s'emparer. L'obscurité est profonde sur le rivage, et dans le ciel les nuages ténébreux paraissent s'épaissir de plus en plus. Les lumières répandues naguères avec tant de profusion se sont éteintes. À peine quelques torches, portées par des esclaves restés fidèles à leurs maîtres fugitifs, éclairent de temps en temps cette horrible scène, où tous les rangs sont confondus, où la peur a tout nivelé.

Tigellin aperçoit un jeune garçon qui tient dans sa main droite une torche allumée, tandis que dans sa main gauche il en porte un certain nombre. Ce gamin du premier siècle de l'ère chrétienne avait eu la précaution de faire cette utile provision dans les jardins de Lucullus, où il était allé butiner. Tigellin l'arrête, et lui dit d'un ton impératif qui ordinairement n'admettait point de réplique: « Marche devant César. » Le garçon stupéfait agite sa torche, contemple un instant les quatre visages dont les yeux interrogent les siens, et semble hésiter à obéir, car, ainsi que nous l'avons dit plus haut, dans ce désastre toute hiérarchie, toute autorité avait disparu. Mais enfin reconnaissant l'empereur, dont le nom et l'aspect n'avaient pas encore perdu tout prestige, il s'achemine devant lui sans proférer une seule parole.

— Remonte à gauche du mont Échia, et, arrivé à l'entrée du bois, suis toujours la vallée, lui crie encore Tigellin.

Herculéus avait dit vrai: en traversant la place embellie par

Le temple d'Isis, nos quatre fugitifs n'aperçurent que des décombres, des fragments de colonnes, des statues mutilées. La place était déserte : tout le monde s'était éloigné avec horreur d'un lieu regardé comme maudit, puisque la divinité qu'on y adorait ne le protégeait même plus. Seulement sur un tronçon de l'architrave, on distinguait trois individus accroupis, la tête sur leurs genoux, reconverte d'un coin de leur manteau, tous dans l'attitude de l'abattement et de la douleur. Trois autres, à la lueur indécise d'une torche fumante, fouillaient avec anxiété parmi les décombres. À leur costume riche et caractéristique, il était aisé de reconnaître les prêtres d'Isis. Néron, comme si une voie inespérée de salut s'ouvrait devant lui, s'approcha d'eux avec empressement. Plus les tyrans sont farouches et cruels, plus ils sont superstitieux lorsque quelque danger éminent les menace.

— Ministres de la grande et puissante déesse d'Égypte, leur dit-il, je remercie le souverain père des Dieux et des hommes de vous avoir préservés de tout mal au milieu de ces tristes ruines. Ce bienfait me porte à croire qu'il ne jugeait pas assez digne d'Isis ce temple dont vous déplorez la perte. Il me réservait la gloire de le reconstruire avec une magnificence, à laquelle ce monument n'aurait jamais pu prétendre autrement.

À ces paroles, l'un des trois prêtres qui étaient assis, celui qui paraissait le plus abîmé dans la douleur, releva lentement la tête, regarda avec stupeur celui qui lui tenait ce langage : « César ! s'écria-t-il ; César ici ! » Et le grand-prêtre d'Isis — car c'était lui — se leva ; ses acolytes suivirent son exemple, et s'inclinèrent avec respect.

— Oui, César est devant vous, c'est lui-même, répondit Néron charmé de retrouver ces marques de déférence et de respect, qu'il n'avait rencontrées nulle part depuis qu'il avait quitté la salle du festin. Aussitôt que l'astre à l'ardente chevelure a paru sur l'horizon, j'ai désiré vous consulter sur ce phénomène, qui, à des temps marqués, est toujours le précurseur de graves événements. Pour en conjurer la sinistre influence, je voulais savoir de vous quelles prières, quels sacrifices, quelles expiations pouvaient exiger les Dieux immortels : mais à ce prodige se joint l'horrible fléau qui a détruit votre temple et quelques autres encore. Comme empereur, comme homme, comme coupable, que dois-je faire ?

Le sage ministre lui répondit d'un ton grave :— Le moment est triste, mais solemnel, pour te répondre. Tu vois ce que sont les grandeurs humaines : toi, César, maître du monde, te voilà presque seul errant dans les ténèbres, ne sachant comment garantir ta tête, parmi les débris d'une des plus illustres villes de ton empire. Tout un peuple idolâtre t'a décerné en ce jour l'ovation la plus flatteuse qu'un mortel puisse ambitionner. Ce soir encore, du haut d'un lit somptueux, tu assistais à la plus luxuriante des fêtes. Tout s'est évanoui : ta grandeur même s'est momentanément éclipsée. En quelques instants, le deuil et la terreur ont succédé aux ris, aux danses, aux jeux folâtres. Quel plus terrible enseignement puis-je te donner ? Le passé est la leçon du présent et de l'avenir. Il n'est que trop vrai que les Dieux font retomber souvent sur les peuples le châtimement dû aux crimes de leurs souverains ; et peut-être...

Le grand-prêtre s'arrêta brusquement. Il avait aperçu une altération dans les traits de l'empereur : il craignit d'en avoir trop dit.

— Non, achève, s'écria le grand coupable dont la crainte de la mort aiguillonnait la conscience et réveillait le remords assoupi ; achève : je suis disposé à tout entendre, à me soumettre à quelque expiation que ce soit, pourvu que tu me délivres des fantômes qui me sont apparus dans les bosquets de Lucullus, et qui me poursuivent encore, comme autant de Némésis farouches et vengeresses, cent fois plus impitoyables pour moi que la terre qui, comme tu vois, s'ébranle sous mes pas, et semble me repousser loin d'elle, comme si je n'étais pas même digne d'être englouti dans ses abîmes entr'ouverts.

— César, parmi ces mânes irrités vois-tu ton frère Britannicus, Domitia Lépidia, Octavie.. ?

— Oui, mais ceux-là m'épouvantent moins qu'un autre...

— Qui donc ? parle.

— Le fantôme revêt l'image sanglante d'une femme dont le sein me devrait être sacré.

— Malheureux ! Serait-ce.. ?

Néron baissa la tête. Les prêtres se voilèrent la face. Il y eut un moment de silence.

Le grand-prêtre dit enfin :— Passe ton chemin, César : aucun dieu de l'Olympe n'a de pardon pour un parricide !

— Aucun ! dit Néron en relevant le front.

— Un seul, peut-être.

— Quel est-il? nomme-le-moi, et je jure de charger ses autels de riches offrandes.

— Il ne réside pas dans nos temples.

— Parle donc, insista Néron avec la véhémence qu'il mettait habituellement à l'accomplissement de ses volontés: je veux le connaître.

— C'est le Dieu des chrétiens!

L'empereur regarda fixement le grand-prêtre avec stupéfaction. Il crut d'abord avoir mal entendu; mais celui-ci ajouta:— Oui, le Dieu des chrétiens. Selon ce qu'on m'a raconté de lui, ce Dieu plein de mansuétude et de miséricorde ne repousse jamais le coupable: au contraire, dans sa bonté infinie, il l'accueille, le plaint et le console.

— Et c'est un prêtre d'Isis qui me tient ce langage!

— C'est un prêtre qui, tout en servant Isis, aime la vérité, la cherche, et lui rend hommage, sous quelque forme, sous quelque dépouille qu'elle s'offre à lui.

Horreur! moi parmi les chrétiens! s'écria Néron avec une ironie féroce. Qu'en dites-vous, mes amis? Moi qui espère vivre assez pour exterminer tous ces Nazaréens!

— Ce sont eux qui, avec leurs maléfices, sont cause des désastres de cette nuit, dit Tigellin qui détestait la nouvelle secte autant que son maître.

— Oui, ce sont eux, ajouta Herculéus avec non moins d'énergie; et César doit aux Dieux de la patrie d'anéantir jusqu'au souvenir de cette secte profane, qui menace d'envahir et de corrompre tout l'empire.

— Les chrétiens bravent vos menaces, répliqua le grand-prêtre: écoutez.

Des chants inspirés par cette foi ardente et sans limites, qui animait la naissante Église et la rendait supérieure à tous les dangers, frappent l'oreille de l'empereur et de ses satellites. O contraste sublime! tandis que toute une population consternée, éperdue, se disperse en poussant des cris lamentables, et ne trouve pas même un refuge au pied des autels de ses Dieux; car la terre, comme si elle était fatiguée de supporter le poids séculaire de leurs temples, les renverse et en secoue loin d'elle la poussière; hé bien! au milieu de cette scène de désolation, les premiers sectateurs du Christ chantent le triomphe de la Croix,

et invitent les malheureux païens à se rallier sous l'étendard qui fut arboré sur le Calvaire pour abriter l'humanité tout entière.

— Ils se réjouissent de nos malheurs, dit Tigellin.

— Les catacombes ne leur suffisent plus ! ajouta Herculéus.

— Regardez, observa Sénécion, quelle foule de gens, appartenant à toutes les classes des citoyens, accompagne ce vieillard en cheveux blancs, devant lequel on porte triomphalement une croix, comme un talisman surnaturel !

Un grand nombre de lumières éclairaient la marche du cortège, et permettaient de distinguer les fidèles qui s'avançaient lentement dans la vallée occupée aujourd'hui par la rue de Tolède, mais alors placée hors des remparts de la ville. Après l'avoir suivie quelque temps, la pieuse procession pénétra dans l'intérieur de la cité par une de ses portes, et disparut. Mais on entendait encore, par légères et mélodieuses ondées, les chants sacrés des chrétiens : touchante expression de l'enthousiasme religieux des premiers siècles du christianisme.

Le grand-prêtre, ému de ce spectacle, laissa échapper ces paroles prophétiques : — Oh ! il y a là quelque chose !

Il ne se trompait pas : il y avait l'avenir du genre humain.

Puis, s'adressant à l'empereur : — Tu étais venu consulter Isis sur les terribles prodiges dont, cette nuit, nous sommes les tristes témoins, et de plus les victimes. Tu le vois : Isis ne peut te répondre, puisque son divin simulacre git enseveli sous ces ruines ; mais voici ce que la sagesse te conseille par ma voix. Cesse de te croire un Dieu, car alors tu n'es pas même un homme. Mais si c'est folie et impiété de se croire semblable aux immortels, il nous est permis de les imiter dans leur manière de se manifester à la terre. Montrons-nous comme eux justes, bons et bienfaisants ; n'oublions jamais que nous ne sommes quelque chose que par eux, et que notre faiblesse devient force et grandeur, quand elle s'appuie sur leur puissance souveraine. En suivant ces maximes, tu accompliras, envers les Dieux et les hommes, l'expiation la plus sainte et la plus efficace. Adieu. — Je ne t'engage point à rentrer encore à ton palais. Je crois plus prudent pour toi de te diriger vers le port, où tu trouveras une trirème pour retourner à Baïes. La mer est paisible ; ce qui me fait espérer qu'avant que tu sois à Baïli, la nature aura repris son calme habituel. Suis cette allée : elle

aboutit au temple de Mercure, situé en face du port. Et vous, suivez-moi, dit-il, en s'adressant aux deux prêtres qui se tenaient respectueusement debout à côté de lui.

Il se tut, et s'achemina gravement avec eux dans la vallée, qu'il remonta jusqu'à la porte par où il avait vu disparaître les chrétiens. Il entra franchement dans la ville, que les habitants continuaient à abandonner dans la crainte d'une nouvelle secousse de tremblement de terre, qui achevât de détruire la malheureuse Parthénopée. Quant à Néron, frappé des paroles du grand-prêtre et du ton imposant avec lequel elles avaient été prononcées, il resta quelques moments interdit; mais puis il s'éloigna avec ses compagnons, en suivant le sentier indiqué par le sage Egyptien, qui non seulement chérissait la vérité, mais encore ne craignait pas de la dire à un monstre tel que Néron.

IX.

O Cruz, Ave!

La place où s'élevait le temple de Mercure était une des plus vastes de la ville. Elle devait l'être, car c'était là, dans le voisinage du port, que se discutaient et se concluaient toutes les transactions commerciales. La place de Mercure, avec son beau portique, était pour les négociants de cette époque ce qu'est une Bourse pour ceux de nos jours. Il y avait une foule immense, comme sur le quai près des jardins de Lucullus; mais cette foule, au lieu de s'agiter, de pousser des cris et des gémissements, restait immobile et silencieuse, tant elle était terrifiée. Le magnifique temple en marbre blanc, consacré au Dieu du commerce et des voleurs, vient de s'écrouler comme celui d'Isis. Des tourbillons de poussière roulent encore dans les airs, et flottent au-dessus de la place comme autant de nuages blanchâtres, qui contrastent avec les vapeurs sombres dont le ciel est voilé. Néron et ses satellites arrivent au moment où la terre, après une demi-heure de relache comme pour reprendre des forces dans le pénible travail qu'elle accomplit, tremble de nouveau, s'agite par soubresauts avec une telle violence, qu'on s'attend à la voir s'entr'ouvrir sous les pas de la multitude consternée. Une rumeur sourde et mystérieuse paraît circuler dans ses entrailles frémissantes. De temps en temps, du côté du Vé-

suve, un bruit non moins étrange vient redoubler les appréhensions de tous. Des sillons lumineux traversent tout-à-coup les nuées, et en augmentent la ténébreuse horreur. Le saisissement que l'on éprouve est tel, que pas un cri ne sort d'une poitrine humaine. À peine quelque gémissement étouffé expire sur les lèvres d'un vieillard débile, ou d'une mère qui étreint convulsivement son enfant contre son sein.

Néron contemple avec stupeur cette scène de désolation.

— Viens donc, lui dit Tigellin; suivons le conseil du sage Égyptien. Le port est ici près: qu'une galère nous accueille et nous ramène à Baïes.

Néron ne l'entend pas: — Regarde, lui dit-il: que se passe-t-il là-bas, à l'extrémité de la place? Quel mouvement! Quelle agitation! Écoutez tous, écoutez: ne sont-ce pas encore des chants?

— Des chants au milieu de tant de sujets de larmes! dirent en même temps Herculéus et Sénécion: ce ne peuvent être que les chrétiens.

En effet c'étaient eux.

Loin de s'abattre et de se désoler à mesure que croît le danger, comme les adorateurs des grands Dieux de l'Olympe, les chrétiens, remplis d'un saint enthousiasme à l'idée de la mort qui est pour eux le commencement de la véritable vie, entonnent des hymnes de louanges et d'actions de grâce au Dieu suprême en qui est leur force et leur espoir.

Laudate Dominum, omnes gentes; laudate eum, omnes populi.

Nations, louez toutes le Seigneur; peuples, louez-le tous!

À la lueur des torches qui précèdent leur marche, on peut lire sur leurs visages les sublimes sentiments qui les animent. Le vieux Théophile qui les guide paraît rayonnant d'une joie céleste. On dirait que l'auréole des bienheureux couronne déjà son front. Il s'avance gravement au milieu des ruines du temple; ordonne à l'un de ses acolytes d'y planter la croix sur un monceau de décombres; s'y place auprès, et d'une voix grave et sonore:—Peuple, dit-il, relève ton front abattu; tourne les yeux vers moi: je t'apporte le salut et la vie. En voici le gage:

la croix du Fils de Dieu ! Quiconque se réfugie auprès d'elle, quiconque l'embrasse avec amour, ne périra point !

Dans ce moment, soit circonstance fortuite, soit dessein providentiel, une trouée s'opéra dans la voûte noire des vapeurs condensées dans le ciel, et la Lune, profitant de cette éclaircie, envoya aussitôt un faisceau de ses rayons étincelants sur le symbole sacré de la nouvelle loi.

A ce prodige, un cri d'admiration sortit de toutes les bouches ; quelques voix même proférèrent ces mots : « N'est-ce pas en effet la voie du salut ? Saint vieillard, sauvez-nous, et nous croirons en votre Dieu. »

— Moi, vous sauver ! répondit Théophile avec une touchante humilité ; je n'ai pas ce pouvoir ; mais le Dieu que j'adore vous sauvera, pendant que son indigne ministre invoquera sa miséricorde sur vous. »

Alors il tourna vers le ciel sa face inspirée. Elle était devenue resplendissante, moins par l'action de la Lune qui semblait vouloir concentrer ses rayons les plus purs sur la Croix et sur le saint Apôtre, que par la flamme divine qui l'animait. Puis, tendant ses mains vénérables, comme s'il voulait attirer à lui tout ce peuple, ou bien indiquer en quelque sorte au Dieu qu'il implorait la place où il devait faire pleuvoir la vivifiante rosée de sa grâce :

— Dieu tout-puissant, s'écria-t-il avec une force et une onction qui pénétrèrent tous les cœurs ; s'il est vrai que nous touchions à cet instant terrible et solennel, qui nous a été annoncé et qui doit être le dernier de l'univers *) ; si tout ce qui est va cesser d'être, et, consumé par le feu, ne laissera pas même une cendre vaine pour attester que quelque chose a été ; si ton divin Fils, dont nous attendons la bienvenue, va nous apparaître enfin dans les cieux entr'ouverts, pour confondre les méchants, et faire partager sa gloire à ceux qui ont eu le bonheur de le connaître et de l'aimer ; ô Dieu, dans ce redoutable discernement, prends pitié de ce peuple infortuné pour qui ta lumière régénératrice n'a pas encore lui. Que son aveuglement ne lui soit pas imputé à crime, mais adoucis pour lui la rigueur de tes jugements : tu le vois, il est tout disposé à croire en toi,

*) On sait que les premiers chrétiens attendaient chaque jour, avec la fin du monde, l'apparition du Christ dans les nuées.

à t'aimer, à t'adorer. Sauve-le avec nous : que chacun de ceux qui entendent ici ma voix devienne un de nos frères, un de tes enfants, et, comme tel, qu'il ait part avec nous à ton riche héritage. »

Toute cette foule immense, à ce langage si nouveau pour elle, s'inclinait devant l'apôtre, muette, interdite, palpitante d'émotion, retenant presque son souffle, comme pour aspirer celui qui lui semblait descendre des régions supérieures. Les chrétiens reprirent aussitôt le cantique sacré : *Laudate Dominum, omnes gentes; laudate eum, omnes populi*; Nations, louez toutes le Seigneur; peuples, louez-le tous !

Néron et ses satellites continuaient à regarder avec stupeur cette scène imposante et sublime.

Tout-à-coup il s'opère un autre mouvement parmi le peuple, qui attend en silence l'effet des prières de Théophile. Une vingtaine de chrétiens, chantant aussi et louant Dieu, débouchent sur la place. L'ardeur qui les inspire n'est pas seulement de l'enthousiasme, mais de l'exaltation. Ils conduisent en triomphe leurs frères captifs, qu'ils sont allés délivrer et retirer des prisons où ils gémissaient, en attendant qu'ils fussent livrés aux bêtes dans les jeux du cirque. Profitant de la confusion produite par la terreur universelle, ils avaient couru briser les portes de ces affreux cachots, où les ordres de l'empereur les avaient jetés. Comme ils descendent du côté gauche de la place, où se trouve Néron, ils viennent à passer près de lui. Tout le monde s'écarte sur leur passage, et ne peut s'empêcher de les admirer.

Mais quelle est la surprise, la stupéfaction de l'empereur, en apercevant au premier rang Locuste à côté de Cnéius ! Locuste, l'abominable empoisonneuse, l'ignoble complice de ses forfaits, est accueillie parmi les chrétiens ! Cnéius que par ordre de son maître, Herculeus avait chargé de fers dans la plus horrible des prisons de la ville, libre maintenant, marche triomphalement auprès d'elle ! Mais n'est-ce point une erreur de ses sens, une hallucination ! immédiatement derrière eux s'avancent Quintilie et Callitides, soutenant Lydia faible et tremblante qu'ils guident et protègent.

A cette vue, Néron ne peut réprimer cette exclamation : « Cnéius ! Lydia ! »

Ceux qui entouraient l'empereur étaient trop absorbés par le spectacle qui se déroulait devant eux pour s'occuper de

lui. Une seule personne, dans le groupe des chrétiens, l'entendit et reconnut celui à qui l'exclamation avait échappé : c'était Locuste.

Elle se tourna vers le lieu d'où la voix était partie, et lança à Néron un de ces regards aigus qui pénètrent jusqu'à la fibre la plus intime du cœur. Puis s'adressant à Cnéius :

— Continue, dit-elle, à marcher avec les chrétiens; toi aussi, Callitidès, avec tes deux chères compagnes. Vous le savez : la croix plantée là-bas sur ces ruines païennes est notre point de ralliement et la bannière de notre salut. Je vous rejoindrai bientôt.

Elle se détacha du groupe qu'elle semblait guider, et s'approcha de l'empereur. Elle l'attira un peu à l'écart, dans le vide produit par les chrétiens qui se dirigeaient vers Théophile, et par ceux qui, fascinés et entraînés par cet enthousiasme des nouveaux sectaires, suivaient instinctivement leurs pas. Elle lui dit :

— Néron, plus criminelle que toi peut-être, déchirée de remords comme tu dois l'être, ou comme tu le seras bientôt, je n'ai trouvé que le Dieu des chrétiens qui voulût bien avoir pitié de moi : lui seul m'a offert un refuge dans mon désespoir et dans mon abandon de la part des Dieux et des hommes. Suis mon exemple.

— Moi !

— Oui, toi.

— Hé ! sans doute, dit Tigellin ; afin que celle que tu as retirée d'une prison, où elle expiait les crimes les plus atroces et les plus honteuses turpitudes, devienne ta sœur selon le rite chrétien, et que tu ailles dans les catacombes lui donner le baiser de paix !

— Mais, en l'embrassant, tu éviteras de presser trop fort ses lèvres livides : tu sais qu'elles distillent du poison, ajouta Herculeus avec un sourire de cynique ironie.

— Tu dis vrai, Herculeus, répondit Locuste avec calme : Jusqu'ici mes lèvres ont distillé du poison, et ma main impie en a versé dans plus d'une coupe. Néron le sait mieux que toi : tu n'as pas besoin de le lui rappeler ! Ma vie a été un tissu de mensonges et d'iniquités. Le fardeau en était si lourd et si affreux, que ne pouvant plus en soutenir le poids, un jour je tombai épuisée, haletante, privée de mes sens comme de ma

raison, à l'entrée des catacombes. Une voix douce et caressante m'appela; j'entr'ouvris les yeux. J'aperçus un vieillard qui me tendait la main afin de me relever. Le monde me repoussait; le Dieu des chrétiens m'ouvrait les bras. Je suivis le saint homme dans ces demeures souterraines, où la nouvelle loi de la famille humaine germe et jette ses profondes racines, comme le grain sous la terre pendant les neiges de l'hiver. Là j'ai trouvé des amis, des frères, et par suite le repos avec l'espérance du pardon. Autant je me plaisais autrefois à machiner le mal, à faire verser du sang et des larmes, autant je suis heureuse aujourd'hui quand je puis contribuer au triomphe du bien, et rendre la joie à ceux qui pleurent. Cette nuit est la plus fortunée de ma vie: j'arrache quatre innocentes victimes à ta fureur; et pour cela, je n'ai eu besoin que de les inviter à se réfugier dans les rangs des chrétiens.

— C'est toi qui as délivré Cnéius! s'écria Néron avec un dépit féroce; car tout en écoutant Locuste, la frayeur qui avait assoupi ses instincts pervers, s'était peu à peu dissipée, et son naturel se réveillait.

— J'ai sauvé non seulement Cnéius, mais encore Callitidès dont tu avais ordonné injustement la mort; mais encore Quintilie et Lydia, dont le dévouement, stimulé par moi, a prolongé les jours de ta mère!

— De ma mère! — Infâme! C'est donc toi qui as fait prévenir Agrippine..?

— De ne pas venir par mer aux fêtes d'Apollon, oui; et c'est moi encore qui arrache Lydia à ta luxure, et Quintilie à ta vengeance.

— Tu te trompes, elles ne m'échapperont pas. Tu l'entends, Tigellin; toi aussi, Hèreulés: l'insolence des Nazaréens ne se contente plus de conspirer dans l'ombre; elle arrive au point d'oser me braver en face! Mais nous les exterminerons ces séducteurs rebelles et sacrilèges, assez vils pour admettre dans leur société fraternelle cette abominable magique. Je le jure par tous les Dieux de l'Olympe et des Enfers!

— Tes Dieux sont déjà demi-morts, s'ils ne le sont tout-à-fait, répliqua Locuste en haussant les épaules de pitié. Regarde: nous plantons la Croix sur les ruines de leurs temples: ainsi ton serment est une chose vaine. Va, insensé: invente contre nous de nouveaux supplices, de nouvelles tortures; que

notre sang coule sous la hache de tes bourreaux, ou bien jette-nous en pâture à tes panthères et à tes lions; nous sommes plus forts que toi.

— Mais, je suis César ! lui réplique à son tour Néron devenu presque furieux.

— Néron, quelles sont tes armes pour combattre les chrétiens ? Tu as la haine, et eux l'amour ; tu as la force, eux la prière ; pour toi est l'Enfer, pour eux le Ciel ; qui doit l'emporter ?

Herculés, voyant la fureur toujours croissante de son maître, dit à Locuste :

— Tais-toi ! Un mot de plus, et tu es morte.

— Je répondrai à ta menace par un acte de bonté, répondit-elle froidement.

En disant ces mots elle avait fait un geste, un signe particulier, caractéristique ¹⁾, qui avait été compris aussitôt par quelques plébéiens placés à une petite distance derrière elle : c'étaient des chrétiens. Ils s'approchèrent, et Locuste leur dit :

— Mes frères, voici notre auguste empereur qui s'est égaré dans les ténèbres, en fuyant comme vos malheureux concitoyens : veuillez le reconduire à la place Augustale. Beaucoup de malfaiteurs, profitant des désastres de cette nuit, doivent errer de toutes parts, et commettre bien des excès : veillez donc sur César en l'escortant jusqu'à son palais... Adieu. Néron : ton intention était probablement de chercher un refuge sur quelque galère, et de regagner par mer ta villa de Baùli, ce serait inutile maintenant ; tu vois que notre Dieu a exaucé nos prières : la terre s'est raffermie sous nos pas ; le ciel redevient limpide et serein ; la lune n'est plus volée par intervalle que de quelque vapeur légère, qui est aussitôt chassée vers l'occident par la brise que l'Eurus ²⁾ nous envoie du Nord-Est ; bannis donc toute crainte ultérieure à ce sujet, et surtout n'oublie pas ce que cette nuit tu as vu et entendu : tu sais maintenant où l'on peut trouver la paix !

En prononçant ces dernières paroles elle s'éloigna. Quelques moments après elle avait rejoint ceux qui l'attendaient avec

¹⁾ Les premiers chrétiens avaient un signe conventionnel pour se retrouver et se reconnaître, comme les francs-maçons de nos jours.

²⁾ Vent d'Est.

tant d'impatience auprès de Théophile. Pour Néron, ne pouvant comprendre le langage qu'on a osé lui tenir, irrité plutôt que touché du spectacle admirable dont il a été témoin, et qui frappe encore ses regards farouches, émerveillé surtout que des chrétiens puissent veiller à la sûreté de leur persécuteur et de leur bourreau, il jette un dernier coup d'œil sur Théophile qui exhorte encore la foule à renoncer à ses idoles pour adorer le vrai Dieu, et avec son escorte se dirige vers le palais des Césars à la place Augustale.

O divine Sagesse! Comme la manière dont tu marches dans tes desseins est incompréhensible! Cette nuit de deuil et de désolation fut un triomphe pour le christianisme naissant. Plus de mille personnes l'embrassèrent. Elles reçurent toutes plus tard le baptême des mains de Théophile, et la plupart le martyre par celles de Néron!

Avant l'aube du jour, une birème était déjà sortie du golfe de Naples. Elle se dirigeait vers l'Égypte, emportant deux couples heureux qui, dans cette nuit mémorable que nous avons tâché de décrire, avaient promis aussi au pied de la croix plantée par Théophile, d'abjurer l'idolâtrie, et de vivre sous la loi d'amour dont ils venaient d'entrevoir la divine clarté!

FIN DE L'ARTISTE CLAUDIUS NÉRON.

LA SIBYLLE DE CUMES

ETUDE PYTHAGORICIENNE

LA SIBYLLE DE CUMES

ÉTUDE PYTHAGORICIENNE

I.

Don Antonio Marabelli

C'était un homme bien singulier que D. Antonio Marabelli. Je doute qu'il ait jamais existé un esprit plus indépendant et moins systématique que le sien, plus vif et en même temps plus analytique; un philosophe doué d'une âme plus sensible, sous des formes en apparence froides et compassées. Ennemi implacable des préjugés qui affligent en tout temps l'humanité, il était sans pitié pour toute idée ou croyance qui lui paraissait heurter le bon sens; et sous ce rapport il se laissait tellement transporter par la passion, et s'exprimait avec tant de verve et une ironie si mordante, que l'on jetait instinctivement les yeux sur sa coiffure, pour s'assurer s'il ne portait pas la fameuse perruque à trois marteaux, immortalisée par Voltaire.

Mais, ô bizarrerie de la nature humaine, en ouvrant la porte pour chasser de chez soi les préjugés reçus, on ne s'aperçoit pas de ceux qu'on laisse entrer par la fenêtre; encore moins de ceux que notre imagination enfante, et auxquels notre amour-propre accorde si complaisamment le droit de bourgeoisie. M.^r Marabelli, doué d'une grande rectitude de cœur et d'esprit, repoussait avec un souverain mépris tout ce qui lui paraissait n'avoir d'autre authenticité que la crédulité populaire, et, enveloppant d'un rire moqueur la tradition boiteuse mais vénérable du passé, il la jetait impitoyablement à la face de quiconque osait en invoquer les oracles incertains et trompeurs.

Sans s'en douter, il était ainsi arrivé à appeler préjugé tout ce qui n'était pas conforme à ses propres appréciations,

lesquelles n'étaient souvent elles-mêmes que de véritables préjugés à son usage particulier.

Composé pittoresque des contrastes les plus tranchés, son individualité était en outre ce portrait vivant de l'eccelectisme dans son acception la plus étendue. Il avait glané partout, à travers les siècles de lumière et de ténèbres : dans les champs de Booz, aussi bien que sur les rives du Gange et de l'Indus ; dans les domaines des prêtres d'Héliopolis, comme dans les jardins d'Académus. Mais plus que partout ailleurs, il avait butiné sur les terres fécondes des pythagoriciens, dans les environs de Cotrone et de Tarante : de là son humeur parfois variable, inégale, se modifiant selon qu'il était plus ou moins affecté par les objets extérieurs, par ses souvenirs ou ses réflexions du moment. Tantôt, nouveau Démocrite, on le voyait immoler à un rire sardonique les faiblesses orgueilleuses de la caduque humanité ; et tantôt, philosophe mélancolique et morose à la manière d'Héraclite, il gémissait sur ces mêmes faiblesses, et déplorait la fatalité de cette nuit sombre que l'erreur fait autour de nous. Au demeurant, c'était le meilleur des hommes, et, par-dessus tout, le plus aimable des causeurs, lorsqu'on avait conquis sa confiance et son amitié : ce qui n'était pas très facile.

Je fis sa connaissance presque aussitôt après mon arrivée à Naples. Nous sympathisâmes sur-le-champ, malgré la disproportion d'âge qui existait entre nous : D. Antonio Marabelli avait alors 60 ans environ, tandis que j'en comptais à peine trente. De plus j'étais bien loin de partager ses opinions philosophiques et ses abstractions religieuses ; cependant la plus grande intimité s'établit entre nous. Il était rare qu'une journée s'écoulât, sans que nous eussions passé une demi-heure ensemble. Non que j'allasse chez lui ou que lui vint chez moi ; pas le moins du monde : jamais de rendez-vous ; mais attirés l'un vers l'autre par une espèce de courant magnétique, nous étions sûrs de nous rencontrer le soir, de six à sept heures, sur la place du Palais Royal ; et dans la belle saison, à la Villa, sous les chênes verts qui ombragent l'allée du bord de l'eau. Je n'oublierai jamais les délicieux moments passés avec lui durant ces promenades quotidiennes, toujours trop courtes au gré de mes désirs, tant D. Antonio répandait de charme et d'originalité dans la conversation, quelque sujet qu'il se trouvât aborder.

Véritable penseur à l'antique, c'est hors de chez lui, en se promenant comme Socrate et Platon, sous un ciel limpide et pur, au bord de la mer, ou sous une voute de feuillage, que ses idées prenaient leur essor, et s'épanchaient sous les formes les plus pittoresques. Un accident, un phénomène indifférent pour tout autre, réveillait tout-à-coup en lui une sensation, et celle-ci une pensée philosophique empreinte de la plus fine observation. Si Pythagore, son maître et son idole, écoutait l'harmonie des marteaux tombant en cadence sur l'enclume d'un forgeron, et de là s'élevait jusqu'à l'harmonie céleste produite par le mouvement des astres placés à des intervalles diatoniques, figurez-vous quelle teinte devaient revêtir les idées de M.^r Marabelli, et quelle allure prenait son entretien, lorsqu'il entendait la mer mugir plus que de coutume, ou le vent frissonner dans l'ondoyant panache d'un platane; lorsqu'au milieu d'une dissertation le chant d'un oiseau frappait son oreille d'une douce mélodie! Alors la conversation était à bâtons rompus: D. Antonio s'interrompait brusquement, comme si un anneau se fût rompu dans la chaîne de ses idées, et attaquait, sans aucune préparation, un autre sujet diamétralement opposé. Vous allez en juger.

Un soir, par un clair de lune splendide, nous étions tous deux sur le trottoir de la Villa. D. Antonio développait son thème favori de la palyngénésie universelle; sa dialectique argutieuse s'aventurait triomphalement au travers des difficultés sans nombre dont cet argument scabreux est hérissé, lorsque, arrivé devant le palais Rothschild, il s'arrête tout-à-coup, en contemple la blanche façade au bout de la sombre avenue, puis il s'écrie: Dites-moi, mon cher professeur, vous êtes-vous jamais expliqué la haine des Chrétiens contre les Juifs, au commencement de l'ère chrétienne et durant tout le moyen âge? haine qui s'est changée en répulsion aujourd'hui, en attendant que toute espèce d'antagonisme et d'antipathie s'efface. Comment! les Juifs nous ont donné notre tradition, notre histoire religieuse; leur code sacré, la Bible, est aussi celui des chrétiens; c'est avec leurs cantiques que nous louons aussi Dieu dans nos temples; Jésus-Christ enfin était Juif, et nous renions sa nation, que Dieu avait choisie pour être la dépositaire de sa loi sainte, et d'où nous est venue la lumière de la Foi! Est-ce parce que les Juifs ont crucifié le Christ que nous les avons si long-

temps persecutés ? Mais pouvaient-ils faire autrement, puisque le mystère de la Rédemption devait s'accomplir chez eux, par eux, et pour eux aussi bien que pour les gentils ? Les prophètes le leur avaient annoncé : c'étaient eux qui devaient coopérer au divin sacrifice ; peut-on leur en vouloir pour cela ? Admettre que c'est un crime qu'ils ne devaient pas commettre, c'est affirmer que la Rédemption du genre humain ne devait pas avoir lieu. Et puis raisonnons :

Qui fit arrêter, juger et condamner Jésus au plus atroce des supplices ? Anne et Caïphe avec les Pharisiens, et non le peuple, puisque c'est précisément parce que le peuple, trois jours auparavant, portait Jésus en triomphe, que l'on résolut de hâter sa mort. Et le peuple était déjà si imbu de la parole du Christ et si bien disposé en sa faveur, que la première prédication de S. Pierre rangea trois mille personnes sous la bannière que ce chef des Apôtres arborait, avec tant d'audace et d'assurance, au pied de ce même Calvaire où fumait encore le sang de la divine victime.

Un autre jour, dans le jardin de la Villa, D. Antonio vit un petit moineau fort affairé après un grain de maïs, qu'il venait d'enlever dans le réservoir où l'on dépose la pâture des canards qui barbotent dans le bassin de la grande allée. La proie était trop volumineuse pour être avalée : l'oiseau avait beau l'attaquer vigoureusement à grands coups de bec, le grain bondissait et paraissait invulnérable comme le bouillant Achille d'homérique mémoire. Un autre passereau survint, et voulut ravir au premier son butin conquis avec tant d'audace sous le nez de messieurs les canards. Alors le spectacle devient plus animé et change de face. Le grain de maïs est souvent pris et repris ; mais la querelle s'envenime, et un véritable duel s'engage. Pendant cette lutte acharnée, l'objet qui l'a causée disparaît. Un troisième moineau, profitant du conflit des voleurs, s'empare du grain de maïs, et l'emporte sur le toit d'une maison voisine.

— Voilà en abrégé l'histoire de la société humaine, me dit M.^r Marabelli. Le tien et le mien, l'injustice et l'usurpation, ont été en tout temps la source des querelles des hommes, de leurs guerres sanglantes, de leurs haines insensées, de leurs vengeances atroces. Les révolutions qui bouleversent les empires et leur donnent une nouvelle existence politique, n'ont d'autre but que la revendication de droits violés ou usurpés.

Voyez la France et l'Angleterre : avant leurs mémorables révolutions, les rois avaient joué aux boules avec les têtes de leurs sujets; les rôles alors furent intervertis : ce furent les peuples qui, à leur tour, jouèrent avec les têtes de leurs rois. Mais j'avoue que votre révolution a eu plus de grandeur que celle d'Angleterre : elle s'est accomplie au nom des droits de l'homme; de là son retentissement et son influence prodigieuse dans le monde. L'humanité a si bien répondu à l'appel de la révolution française, qu'elle s'est transformée en dépit des obstacles que le droit divin lui a suscités. Les persécutions mêmes n'ont servi qu'à faire grandir plus vite les institutions nouveau-nées, qui ont rajeuni le vieil ordre social; pauvre écloppé, que sans elles, on verrait, dans sa caducité, marcher encore avec des béquilles. Mais quelle lutte de géants pour réaliser ce merveilleux travail ! Il est vrai que cette fois les Titans ont vaincu les Dieux surannés de l'Olympe; mais que de sang ! que de ruines !

Puis baissant la tête, et entrant dans un cercle d'idées tristes et mélancoliques, il s'écria :

— O destinée ! ô mystère insondable ! Ainsi les grandes vicissitudes humaines, les transformations sociales, les nouveaux modes d'existence des peuples, ne s'opèrent que par des luttes violentes, que par le sang ! L'autel de la patrie ne vent pour hécatombe que des victimes humaines : à ce prix seulement, l'idée civilisatrice qui a surgi, devient féconde en heureux résultats, et paraît bénie du ciel. Que le sang cesse de couler, et cette idée meurt à l'état d'embryon.

Quoi donc ! lorsqu'un nouveau besoin se manifeste, et qu'un grand intérêt politique est à défendre, faudra-t-il voir toujours couler le sang humain ? Hélas ! bien des siècles encore tel sera notre destin. Le Christianisme dans l'un de ses plus terribles mystères, nous instruit de cette cruelle nécessité, qui pèse sur les nations et les voue à de sanglants sacrifices. Pour racheter l'humanité, il fallut le sang d'un Dieu ! Dieu, le Père, pour satisfaire à sa propre justice, livra son Fils unique aux tortures d'une passion ignominieuse, et permit aux hommes de l'immoler sur une croix ! Le culte chrétien est basé sur ce sacrifice atroce. Chaque jour nous le renouvelons mystiquement sur nos autels, comme un gage de propitiation et de salut, comme la seule offrande agréable à Dieu, le Père : le sang de son propre

fil! Nous allons même plus loin: non contents d'offrir la victime, nous nous nourrissons de sa chair, et nous nous abreuvons de son sang!

Ainsi, depuis la tribu sauvage jusqu'aux nations chrétiennes et civilisées, c'est par le sang que l'homme se régénère et se sauve! Cette fatale condition de l'humanité aura-t-elle une fin? Peut-être, quand la raison se sera débarrassée des langes dont elle est enchevêtrée, quand le bon sens rayonnera assez puissamment pour dissiper les ombres dont l'erreur et la superstition éclipsent sa lumière.

Telle était la conversation de D. Antonio Marabelli. Comme vous voyez, elle procédait le plus souvent par soubresauts, mais elle avait toujours un côté piquant, original et pittoresque, d'autant plus attrayant que l'inattendu en était l'assaisonnement habituel.

J'ai cité de préférence à beaucoup d'autres ces deux fragments de conversation, parce qu'ils m'ont paru plus caractéristiques et qu'ils peuvent faire apprécier à sa juste valeur les principes et la dialectique de D. Antonio. Ils peignent parfaitement l'indépendance de son esprit, sa bonne foi dans la recherche de la vérité, sa bonhomie jusque dans ses erreurs; de plus ils donnent un échantillon de son éloquence simple, sans apprêts, sans pédanterie, mais en même temps nerveuse, incisive, pénétrante. Croyant qu'il n'y avait rien au-delà des doctrines pythagoriciennes; persuadé qu'elles embrassaient les grands principes moraux et religieux qui régissent aujourd'hui les nations civilisées, il se croyait naïvement le plus orthodoxe des hommes. Et quand je me récriais sur cette orgueilleuse prétention, il me répliquait: « J'aime Dieu et mon frère: est-ce que je n'accomplis pas la loi? »

Ainsi D. Antonio était une originalité, une individualité napolitaine. Voilà pourquoi lorsque nous avons voulu retracer la civilisation de la Grande-Grèce avant l'ère chrétienne, le souvenir de cet excellent ami s'est naturellement présenté à notre esprit. D. Antonio n'était-il pas en effet la personification de cette époque reculée qui par ses travaux intellectuels a jeté tant d'éclat dans nos provinces? Pour bien faire, il n'y avait qu'à représenter dans toute sa crudité le moderne disciple de Cotrone et d'Elée. Ce sont en outre les livres Sibyllins qui parlent par sa bouche. Le bon sens du lecteur fera justice de ses

aberrations ; mais dans ses discours on retrouvera , peut-être avec plaisir , les idées philosophiques que dans notre siècle le Panthéisme allemand a cru sincèrement formuler comme nouvelles , tandis qu'elles étaient communes à tous les instituts pythagoriciens du Sud de l'Italie ; idées du reste que le fondateur de ces célèbres écoles était allé glaner en Orient.

Hors ces promenades invariables de tous les jours , D. Antonio vivait excessivement retiré. Quel était son intérieur ? Quels étaient ses moyens d'existence ? Pourquoi ne recevait-il jamais chez lui ? Pourquoi cette réserve et si peu de sociabilité ? On l'ignorait , et cette espèce de mystère dont il s'entourait , sans affectation cependant , avait donné lieu à bien des interprétations , souvent fort peu charitables. On savait seulement , ou plutôt on croyait savoir , que M.^r Marabelli , sicilien d'origine et établi à Naples depuis quelques années , était veuf ; qu'il avait eu deux filles dont l'une était morte du choléra en 1837 ; que , peu fortuné , il devait faire maigre cuisine , n'ayant qu'une femme de charge qui venait aider son autre fille dans les soins du ménage ; que cette fille unique qui lui restait ne sortait que pour aller à la messe le Dimanche , parce qu'elle s'occupait entièrement , en sus de la maison de son père , de l'éducation du fils de sa malheureuse sœur , son petit neveu dont le père était absent et même inconnu. Voilà tout ce que la curiosité publique était parvenue à se procurer sur la vie domestique et privée de M.^r Marabelli. Et Dieu sait cependant si à Naples on est ingénieux pour pénétrer les secrets les plus intimes des familles. Il n'y a pas de petite ville de province qui soit plus active et plus inquisitoire sous ce rapport. Du reste cela n'empêchait pas de qualifier M.^r Marabelli de *bonhomme* et même d'*honnête homme* , sans lui épargner pourtant l'épithète d'*extravagant*.

Il y avait déjà près d'une année que notre liaison avait commencé. Nous étions au mois d'avril , et le Printemps s'était annoncé sous les meilleurs auspices ; ce qui est assez rare à Naples , car on y passe ordinairement d'une manière assez brusque de l'Hiver à l'Été. D. Antonio vint un soir à ma rencontre ; mais son visage me parut un peu altéré : il me sembla avoir perdu ce calme , cette sérénité qui lui était habituelle ; on y remarquait même une teinte vague de tristesse. Aussi je m'empressai de lui demander des nouvelles de sa santé avec le plus

grand intérêt. Il fut touché de ce témoignage d'affection, me serrera la main avec plus d'expression que de coutume, et me dit : — Ma préoccupation est donc bien visible, puisque vous vous en êtes tout de suite aperçu ! — L'amitié est presbyte, lui répondis-je. — Vous m'en donnez une preuve dont je vous remercie. Oui, mon cher professeur, je suis un peu inquiet : la santé de ma fille exige que je la conduise pour un mois ou deux à la campagne. Cette chère enfant mène une vie si pleine de dévouement et de sacrifice ! Elle a reconnu combien sa tendresse m'était nécessaire, après la perte de sa bonne mère et de sa sœur bien-aimée. Elle a voulu les remplacer auprès de moi, en m'aimant trois fois plus. J'ai eu tort d'accepter. Oui, je suis coupable envers elle ; je lui dois une expiation !... Vous me regardez un peu ébahi, ajouta-t-il en observant la surprise que ces paroles produisaient sur moi, car c'était la première fois qu'il me parlait de sa famille si cruellement éprouvée, que voulez-vous ? je suis pour ma pauvre Julie, comme un amant égoïste et jaloux à l'égard de sa maîtresse. L'amour que nous nous portons l'un à l'autre est un parfum si pur et si précieux que, loin des regards profanes, nous le renfermons soigneusement dans notre intérieur, de peur d'en laisser échapper une goutte au dehors. J'ai abusé, je le sens de tant de bonté et d'abnégation de la part de ma fille ; le ciel m'en punit. Demain matin nous partons pour la campagne. Quoique je désire y vivre, comme elle-même, dans une solitude complète, je fais une exception pour vous. C'est vous dire que votre société est devenue un besoin pour moi. Puis je crois que vos visites feront du bien à ma Julie. Nous allons sur les délicieuses et salubres collines de Pouzzoles, au *casino* de M.^r B. qui, dans sa bienveillance, nous y a offert l'hospitalité la plus affectueuse. Venez nous y voir... le plus souvent que vous pourrez : vous êtes sûr de nous faire toujours plaisir.

En prononçant ces paroles, D. Antonio était visiblement ému. Ses yeux mêmes étaient humides de larmes, que sa volonté ferme avait de la peine à retenir attachés à ses paupières. Je lui pressai la main avec affection, en lui promettant d'aller le voir souvent, et nous nous séparâmes.

II.

De Naples à Pouzzoles.

Huit jours étaient à peine écoulés, que par une magnifique matinée de Printemps, je parcourais, perché sur un modeste *Calesso*, la longue route des *Bagnoli*, pour me rendre à Pouzzoles, auprès de mon intéressant ami Marabelli. En traversant ces lieux à jamais célèbres, peuplés de souvenirs que ne manque jamais de réveiller l'aspect des ruines qui montrent furtivement leur squelette rougeâtre à travers la luxuriante végétation de la Campanie, mon imagination avait insensiblement remonté le courant des siècles passés. J'étais en pleine république romaine, et, considérant les débris de sa grandeur éclipsée, je répétais ces énergiques paroles de Cicéron : *cedo, cur vestram rempublicam tantam perdidistis tam citò?* La brise du matin, en arrachant à la cime des peupliers et des ormeaux qui s'arrondissent en voûte au-dessus de la route, un murmure tumultueux comme celui de la foule s'agitant dans le forum, répondait seule en ce moment à l'apostrophe du grand orateur.

Quand ces contrées étaient la propriété des citoyens romains, la voie consulaire des *Bagnoli* conduisait à Rome. Mais qui s'aviserait aujourd'hui de passer par les *Bagnoli* pour aller à Rome, quoique, dit-on, tout chemin y conduise? Cependant j'apercevais déjà Nisida, sortant du sein des eaux en face de Pouzzoles, comme Ténédos vis-à-vis de Troie. Mais nous devons nous borner à dire avec le poète *est in conspectu*, et nous garder d'ajouter avec lui *dives opum*, car Nisida est un simple lazaret. Voici à ma droite les fameux monts *Leucogées* qui ceignent la région brûlée, ou les champs *Phlégréens* des géants. La superstitieuse antiquité frappée de l'aspect merveilleux de cette terre si prodigieusement accidentée, ne crut pas qu'il fût possible de placer ailleurs les principaux dogmes de sa théologie. Là en effet dort le lac d'Averne toujours silencieux et pestilentiel, auprès de l'autre sombre des Sibylles; plus loin mugit l'Achéron que traverse Caron sur sa barque allégorique, et dans le voisinage verdoient les mystérieux bosquets des Champs-Élysées; fables ingénieuses et symboliques servant d'enveloppe

à une sublime vérité, au passage de l'âme humaine à une nouvelle vie, dans un autre royaume dont la mort lui ouvre la porte. Ces séduisantes allégories, adoptées par Linus, Orphée, Hésiode et Homère, qui concoururent si puissamment à les immortaliser en les enluminant de tous les charmes prismatiques de la poésie, reçurent une nouvelle consécration, lorsque le plus brillant génie de l'antiquité, Pythagore, les réduisit en système philosophique sous le nom de *Métempsycose* ; doctrine que l'on serait tenté de croire innée dans l'homme, car on la retrouve à la base de toutes les religions de l'ancien et du nouveau monde, en faisant toutefois une honorable exception en faveur du Christianisme.

Du haut du *Monte Barbaro* qui domine ces campagnes brûlées, et pourtant si florissantes de nos jours, on découvre sept lacs qui ont été le cratère d'autant de volcans éteints : c'est Agnano, le Lucrin, l'Averne, le Fusaro, Licola, Patria et Astroni. Combien de villes, dont l'emplacement et le nom même sont ignorés, ont été détruites, comme *Herculanum* et *Pompéïa*, par ces volcans dont l'ouverture circulaire n'est plus qu'une vaste coupe d'eau limpide et transparente ! Que de nations se sont succédé, et, s'écoulant comme l'onde d'un fleuve, ont disparu dans l'océan des âges ! Cumes, fondée par les Chalcidiens, qui git maintenant à côté de l'Averne, n'était-elle pas antérieure à Rome ? Son magnifique port, ses richesses et sa civilisation, en firent longtemps la rivale de Sybaris, de Pæstum, de Locres, de Cotrone et de Gaète. Il n'en reste plus debout qu'une porte délabrée connue sous le nom d'*Arco Felice*. Ainsi tout passe... ! Je passerai donc aussi... ! et de moi que restera-t-il debout ? — Tandis que ces pensées traversaient mon esprit, et commençaient à y répandre une teinte un peu lugubre, l'Automédon de mon véhicule s'écria dans son dialecte énergique et pittoresque : *Pezzulo ! Nè, Signò, scetatevi*. (Pouzzoles ! — holà ! Monsieur, réveillez-vous.)

J'avais besoin en effet que l'on me réveillât ; ma rêverie m'avait tellement absorbé que je ne pensais pas à descendre du *callesso*. Mais ces paroles de mon cocher me ramenèrent sur-le-champ à la porte de Pouzzoles, où nous étions arrivés. Je laissai là, comme un bagage importun, la République romaine, et mes réflexions funèbres sur la destinée des hommes et des empires, et je me mis à gravir lentement la colline occidentale de

Pouzzoles, dans la direction de la *Solfatare*, où s'élève à mi-côte, le magnifique *casin* de Monsieur B.

III.

Effet d'une figure dans un paysage.

Je trouvai la grille du jardin entrouverte. À peine avais-je fait quelques pas dans la longue allée de mûriers, au bout de laquelle s'élèvent les bâtiments de cette délicieuse résidence, que j'aperçus dans une autre allée latérale une jeune femme, vêtue de blanc, assise au pied d'un tilleul qui repandait au-dessus d'elle l'ondoyant pavillon de ses rameaux fleuris. Un cha peau de paille à larges bords protégeait encore son front, et de chaque côté de ses joues se balançaient en grappes légères les boucles vaporeuses de sa chevelure blonde. Je ne pouvais bien distinguer ses traits; mais de toute sa personne rayonnait une harmonie si suave, si expressive qu'elle captivait toute mon admiration. Son visage, dont je ne saisisais qu'indistinctement le profil, était tourné vers le golfe de Baïes, et son regard fixe me paraissait embrasser les collines enchantées qui encadrent la baie avec tant d'amour et de volupté. La jeune femme était comme en extase devant ce magique tableau, alors dans toute la splendeur juvénile du Printemps. Une imagination plus poétique que la mienne ne manquerait pas de la représenter ici comme un ange qui, exilé des sphères étoilées, aurait cédé au charme irrésistible de cette admirable nature, et se dirait, non sans une douce surprise: la terre est donc aussi un petit coin du ciel!

Rien de plus beau en effet, rien de plus ravissant au monde que ces lieux de délices des anciens romains; et, comme il m'est arrivé bien des fois, je me serais abandonné à l'enchantement dont on ne peut se défendre quand on les contemple, sans la jeune personne qui circonscrivait mon horizon à quelques mètres devant moi. Je m'étais arrêté devant cette angélique apparition, oubliant tout autre objet extérieur, lorsque je me sentis frapper doucement sur l'épaule. Je me retournai; c'était M.^r Marabelli qui me dit en souriant: N'est-ce pas que c'est un charmant panorama?

— Oui, répondis-je sans me déconcerter; les figures qui animent le paysage ne sauraient être mieux choisies ni plus agréablement groupées; surtout celle dont je presse la main en ce moment.

— Et celle dont vous contempriez la pose et la grâce au second plan, ne vous en défendez pas: amour-propre d'auteur à part, ma fille est un type qui n'est pas à dédaigner..!

— Quoi..! c'est là..?

— Ma fille, oui mon cher professeur, ma Julie à qui je vais vous présenter. Venez, j'espère que la réalité ne nuira pas à l'idéal dont vous commenciez à construire l'échaffaudage.

Nous nous avançons aussitôt vers la belle rêveuse: mais avertie probablement de notre approche par le bruit de nos pas, elle s'était levée en sursaut, et, nous apercevant, se dirigeait vers nous. Quand elle nous eut rejoints, comme si elle ne m'avait pas aperçu, avec une simplicité charmante et un tendre sourire, elle inclina son front pour que son père y imprimât son baiser matinier; puis se tournant vers moi, sans que ma présence ex abrupto lui eusât le moindre embarras:

— Monsieur est sans doute l'honorable professeur et ami dont mon père m'a annoncé la visite?—et lisant dans les yeux de D. Antonio, comme dans les miens, qu'elle avait deviné juste — Soyez le bien-venu, ajouta-t-elle aussitôt avec une bienveillance cordiale: mon père vous attendait avec une impatience que je désirais ardemment voir cesser pour son repos autant que pour le mien.

— Mon désir de le revoir égalait le sien, lui répondis-je. Mais, chère demoiselle, nous autres, pauvres professeurs, nous sommes comme des boutiquiers; nous vendons notre temps en détail. Une fois le marché conclu, il ne nous appartient plus, et comme dans le petit commerce, nous n'avons à nous que le Dimanche; et encore pas toujours! C'est aujourd'hui Fête, et me voilà!

— Et nous vous remercions.

— Aussi, dit D. Antonio, je ne vous ai nullement attendu pendant la semaine. Mais j'étais si bien persuadé que vous viendriez aujourd'hui que j'allais à votre rencontre.

— Je m'y attendais, répliquai-je. — Et Mademoiselle doit se sentir beaucoup mieux dans ce délicieux séjour?

— Vous lui demanderez cela dans une quinzaine, répondit D. Antonio. Il y a une semaine à peine que nous respirons cet air balsamique et pur.

— Suis-je donc réellement malade, demanda Julie, en affectant une petite moue? Mon père veut absolument donner à tout le monde une mauvaise opinion de ma santé.

Un léger accès de toux accompagna ces paroles, et le pauvre père me lança un regard que j'interprétais ainsi: N'ai-je pas raison de m'alarmer?

Je m'empressai de lui répondre, tout en m'adressant à sa fille:

— Je crois comme vous que la tendresse paternelle s'exagère le malaise que vous pouvez éprouver, si toutefois vous en éprouvez réellement quelqu'un; car, en vous voyant, personne ne saurait partager les appréhensions de M.^r votre père.

— Vous voyez, mon père, s'écria-t-elle toute triomphante, vous voyez que vous avez tort. Vilain papa, qui a toujours la jaunisse en me regardant!

Une voix douce et claire l'interrompit. Un enfant frais et mignon, de cinq à six ans, courait vers nous en criant: A table! à table! le déjeuner est prêt.

— Agréable nouvelle, dit D. Antonio. Mon cher professeur, je vous présente, dans notre petit courrier, mon petit-fils Manuel. Et maintenant vous connaissez toute la famille, ajouta-t-il en soupirant!

Les yeux de sa fille me parurent se voiler sous l'impression d'un douloureux souvenir, que ces derniers mots venaient de réveiller.

Je caressai l'enfant que ma présence n'effaroucha pas le moins du monde, et nous nous dirigeâmes vers le logis.

Tout en feignant d'admirer le splendide paysage où nous étions, j'avoue que je contemplais seulement la poétique fille de mon ami. Par acquit de conscience je m'écriais de temps en temps: Quelle riche et suave nature! Quelle est belle! et vingt autres exclamations de la même force; mais c'était Julie qui excitait mon enthousiasme. L'harmonie qui régnait sur son visage, empreint il est vrai d'une légère pâleur, répondait au charme qui émanait de toute sa personne. Ses yeux du plus bel azur avaient une douceur qu'on ne saurait définir. Sa bouche mignonne respirait la bonté, et son front révélait une intelligence supérieure. Je n'ai jamais vu plus de grâce et d'aménité tempérer dans une femme la gravité et la noblesse du caractère. Je ne pouvais me défendre cependant de trouver l'enjoue-

ment dont elle voulait se parer, comme artificiel ou factice : en dépit de ses efforts, il me semblait découvrir sur ses traits un fonds de tristesse, provenant d'une peine secrète, mystérieuse, qu'elle aurait voulu peut-être se cacher à elle-même.

IV.

A quelle occasion une charmante fille me dit que j'étais un Dieu, et comment, pour m'en assurer, j'allai consulter la Sibylle de Cumès.

Nous arrivâmes au logis de D. Antonio. En vrai philosophe pythagoricien, il n'avait pas voulu accepter l'appartement qu'on lui avait offert dans le grand *casin* : c'était trop vaste, trop richement décoré, et par conséquent peu en harmonie avec les goûts et les habitudes d'un homme tel que M.^r Marabelli, si simple, si ennemi du faste et de la servitude qu'il impose. Là en outre, il aurait été soumis aux devoirs de bienséance, aux exigences capricieuses de la brillante société qui se réunissait fréquemment dans ce palais champêtre. Aussi avait-il préféré un modeste logement au rez-de-chaussée, dans une annexe du principal bâtiment. Pour pénétrer dans ce modeste mais gracieux asile, il fallait monter trois marches d'un petit perron, tandis que dans la partie opposée, à l'occident, il était de plein pied avec le jardin potager qu'ombrageait une riche collection d'arbres fruitiers. L'habitation n'était pas spacieuse sans doute, mais elle était riante, commode, et, par dessus tout, elle avait l'incalculable privilège d'être indépendante des autres localités.

En entrant dans la première pièce, j'aperçus au milieu une petite table avec quatre couverts : ce qui me confirma encore plus que j'étais attendu. Le lait, qu'on venait d'apporter, écumait dans un pot de faïence blanche à ramages bleus. Le café exhalait son arôme à côté de deux vases de fleurs, et sur la nappe, d'une propreté exquise, se cachaient à demi, sous le tendre feuillage qui les protégeait, deux plateaux chargés l'un de beurre frais, et l'autre d'une pyramide de fruits.

— Asseyez-vous là, mon cher professeur, me dit D. Antonio du ton le plus affectueux ; oui là, à côté de moi et de ma fille : vous ne serez jamais de trop entre nous deux. En nous mettant

à table, je dois vous prévenir néanmoins que, quoique nous soyons sur la terre de délices de la luxure romaine, vous ne devez pas vous attendre à trouver chez moi des repas dignes de Lucullus. Figurez-vous plutôt que vous êtes tombé dans la chaudière de Philémon et Baucis.

— Puisque le Père des Dieux s'en est contenté, lui dis-je, il me semble que je serais bien dégoûté, et même bien ridicule, si je n'étais pas heureux de l'hospitalité que vous m'offrez.

— Les Dieux de l'Olympe, ajouta Julie, n'étaient pas fort difficiles sur leur ordinaire : en leur qualité d'immortels, ils pouvaient aisément se contenter de peu. Dans les sacrifices qui faisaient fumer leurs autels, il leur suffisait d'aspirer l'odeur nauséabonde de la viande grillée. Je ne crois pas que vous soyez de nature à supporter un semblable régime.

— Non, sans doute : aussi je me retranche sur l'ambrosie de cette tasse de café à la crème, dont je ne me borne pas, comme vous voyez, à savourer le délicieux parfum.

En parlant ainsi, je portais en effet la tasse à mes lèvres.

— Voilà, dit-elle, qui est sage et prudent.

— Quand on n'est pas un Dieu.

— Qui sait si vous ne l'êtes pas !

Je regardai fixement Julie pour m'assurer si elle ne se moquait pas de moi. Elle soutint mon regard sans se troubler. Un léger sourire effleura ses lèvres, et je crus lire dans ses yeux cette réponse : Attendez ; plus tard, si vous le désirez, je vous expliquerai ma pensée.

D. Antonio, qui s'aperçut de l'impression que les paroles de sa fille avaient faite sur moi, me dit, comme s'il voulait détourner la conversation sur un autre objet :

— Continuez à déguster votre ambrosie, mon cher ami. Comme nous avons projeté d'aller, après déjeuner, du côté de Cumès et du lac d'Averne, vous aurez l'autre de la Sibylle sous la main. Là, vous pourrez consulter à loisir la prêtresse d'Apollon, et avoir d'elle le mot de l'énigme.

— Volontiers, répondis-je. Je vous jure d'invoquer ses oracles si sur son trépied elle m'apparaît sous les traits de Mademoiselle Julie.

— Ce n'est pas tout-à-fait impossible, n'est-ce pas, ma fille ?

— Cela dépendra du degré de confiance que Monsieur aura dans la Sibylle.

— Oh ! Mademoiselle, m'écriai-je, douteriez-vous... ?

Elle ne me laissa pas achever et continua en ces termes, mais d'un ton un peu plus sérieux :

— Il est bon que vous sachiez, Monsieur, que la Sibylle n'est pas aussi clair-voyante ni aussi expansive que vous pourriez le supposer. Soit bizarrerie, soit enchainement impérieux de circonstances, quoique jeune, elle s'est plu à vivre dans le passé. Elle a beaucoup étudié, passablement médité, et appris fort peu de chose. Le malheur, inséparable de la condition humaine, n'a pas manqué de travailler à son instruction. Elle a un peu profité de ses leçons ; voilà tout. De plus, bien qu'elle aime la lumière, le grand jour, la nature dans l'immensité de sa magnificence, la pauvre femme, habillée à l'antique, pouvait-elle se montrer dans la société actuelle ? Elle s'est renfermée dans son antre obscur, dont elle défend l'entrée à tout regard profane. Là, sans ambition, sans espérance de fortune et d'honneurs, sans le moindre rêve d'un meilleur avenir, elle trouve une source féconde de consolations dans la contemplation de son être et de sa destinée au milieu du grand *Tout* où elle fait nombre et compte comme unité. Puis comme complément de ses joies intérieures, ajoutez à cela le doux accomplissement de ses devoirs comme fille et comme mère adoptive.

— Il me semble, lui dis-je, que voilà des titres suffisants pour m'engager à respecter les décrets de la Sibylle.

— Nullement, cher Monsieur : vous oubliez trop vite ce dont je viens de vous prévenir, c'est-à-dire que toute sa science se borne à la tradition boiteuse mais vénérable du passé ; que l'idéologie et le néologisme métaphysique des penseurs modernes lui sont à peu près inconnus ; qu'elle a travaillé sur ses propres idées plus peut-être que sur celles d'autrui, cherchant par une suite d'inductions à suppléer aux documents quand ceux-ci lui faisaient défaut.

— Et quand son vieux radoteur de père ne savait que répondre à ses questions ou à ses objections, ajouta D. Antonio ; ce qui est arrivé bien des fois, je vous assure.

Et le pauvre père regardait sa fille avec amour, tout fier de son infériorité auprès d'elle. Julie lui prit la main avec émotion :

— Bon père ! dit-elle l'œil humide de tendresse, comme si je n'étais pas son ouvrage !

Pour moi je ne pensais plus à l'ambrosie ni au nectar qui étaient devant moi. Je cherchais à définir, à comprendre cette jeune fille si belle, si pure, d'une sensibilité si exquise, et douée d'un esprit si richement cultivé. J'étais, à n'en plus douter, devant une femme supérieure, que de cuisants chagrins avaient aigrie sans l'abatre, qui avait même puisé une énergie salutaire dans la douleur dont elle avait subi la rude épreuve. L'étude et la science avaient été son refuge, et lui avaient offert une large compensation au milieu de ses tortures morales. Tel était le jugement que les discours de Julie m'inspiraient sur son existence étrange, exceptionnelle. Je la plaignais et je l'admirais.

Nous nous regardions tous trois. Tous les trois nous partagions la même émotion, lorsque le petit Manuel, qui depuis quelques instants nous contemplait tour-à-tour avec une anxiété pleine d'intérêt, rompit tout-à-coup le silence :

— Bon papa, demanda-t-il, qu'avez-vous donc dit à petite mère? Vous voyez qu'elle est prête à pleurer!

— Que cela ne t'afflige pas, mon petit, lui répondit aussitôt Julie. Si mes larmes viennent à couler, ce sera de tendresse et de bonheur.

— C'est différent alors... c'est que, voyez-vous, Monsieur, continua le cher enfant en s'adressant à moi, c'est que je ne puis voir pleurer petite mère sans pleurer aussi; et cela n'aurait pas été fort récréatif pour vous.

À ces mots d'une naïveté si touchante, bon papa et petite mère répondirent par de véritables larmes, dont ils tâchaient vainement d'enchaîner le cours.

— Allons, dit D. Antonio en s'efforçant de sourire, il était encore écrit dans le livre des destinées que nous n'y échapperions pas aujourd'hui. Je m'étais bien promis cependant, mon cher professeur, de ne vous présenter ici que des visages rians; mais qu'y faire? Il y a par le monde certains enfants terribles...!

Et l'excellent homme, en s'exprimant ainsi, feignait de pincer avec force, entre l'index et le médium de sa main droite, la joue fraîche et rosée de son petit-fils.

— Heureux, lui dis-je, les parents qui ont des enfants terribles de cette trempe-là!

Et comme mes yeux étaient aussi humides d'attendrissement, Manuel s'écria encore :

— Est-ce que vous allez pleurer aussi? Voilà une fête bien gaie que nous faisons à Monsieur!

Pour toute réponse, je l'embrassai; car j'aurais eu beau lui assurer que c'était pour moi la plus douce des fêtes que d'assister à une scène si émouvante, il ne m'aurait pas compris, et n'aurait pas peut-être ajouté foi à mes paroles. Comment admettre à son âge que souvent les larmes ont leur douceur et leur charme aussi bien que la joie? Mais l'ami Marabelli et sa fille avaient fort bien interprété mon silence en embrassant leur enfant. Aussi, sans proférer eux-mêmes un seul mot, ils me tendirent la main, que je pressai de manière à leur prouver que mon cœur battait à l'unisson du leur.

V.

Commencement de la légende de Lia et Rachel, revue avec soin, et collationnée sur des manuscrits modernes.

— Nous vous laissons à vos soins domestiques, ma chère Nausicaa, dit D. Antonio à sa fille, en se levant de table : nous allons vous attendre au bout de l'allée des acacias. Vous savez le programme officiel de la journée; par conséquent ne vous faites pas trop attendre.

— Mon cher Alcinoüs, répondit gravement Julie, toute princesse qu'elle était, Nausicaa faisait elle-même sa lessive. Elle séchait son linge au soleil, lorsqu'elle offrit si gracieusement l'hospitalité à Ulysse après son naufrage. Or je n'ai pas chez vous des occupations qui réclament autant de temps et de soins; j'espère donc vous rejoindre bientôt.

— J'en accepte l'augure. — Adieu...! Venez, mon cher professeur.

Je suivis D. Antonio.

— Qu'avez-vous? me demanda-t-il; je vous vois tout préoccupé.

— On le serait à moins, lui répondis-je.

— Comment cela?

— Parbleu! votre fille...

— Est-ce que vous allez en devenir amoureux par hasard?

— Cela pourrait fort bien m'arriver, si je n'étais déjà marié à

une femme que j'adore, et qui m'a rendu père de quatre enfants.

— Hé bien ! alors.. ?

— Elle m'inspire le plus grand intérêt, après avoir excité toute mon admiration.

— Que serait-ce donc si vous la connaissiez entièrement ?

— Oh ! je ne crois pas me tromper : sans épeler, on lit couramment sur son front et dans ses yeux...

— Rien du tout. Vous pouvez admirer son esprit, son jugement, la variété de ses connaissances, surtout la clarté de ses idées et son élocution facile ; mais son cœur, vous ne le connaissez pas, pas plus que sa vie d'abnégation et de dévouement ; car ma Julie est le type de l'amour filial, après avoir été le modèle des sœurs.

J'ouvrais de grands yeux, interrogeant D. Antonio du regard, n'osant le faire autrement.

— Tenez, me dit-il, ne me regardez plus ainsi ; asseyons-nous là, en attendant notre fillette. Puisque, par exception, vous êtes admis entre elle et moi, je ne veux pas que votre imagination se perde à notre endroit dans des conjectures plus ou moins excentriques. Déjà, j'en suis sûr, cette espèce de ségrégation où nous avons enclos notre existence, vous a fait bâtir sur l'emplacement de notre modeste logis plus d'un château fantastique et mystérieux. Anne Radcliff n'aurait pas été plus habile architecte. Écoutez-moi donc, et que la vérité vous soit connue.

J'avais deux filles également belles et bonnes, douées toutes les deux d'une intelligence des plus heureuses que je m'étais plu à cultiver ; toutes les deux l'orgueil et l'amour de leur père, autant que l'objet des complaisances de leur mère. L'aînée avait seulement un caractère plus ouvert que sa cadette, une humeur plus vive et plus gaie, avec un tempérament enclin aux plaisirs. Elle aimait la société, le mouvement autour d'elle. C'était, je le crains, un petit excès d'amour-propre qui la portait à cela. Peut-être savait-elle un peu trop que par son esprit et le charme de sa parole elle était faite pour briller dans quelque milieu qu'elle fût placée. Sa sœur Julie, au contraire, avec un jugement plus sain et des études plus solides, préférait l'ombre et le silence. Mais, vous le savez, dans la solitude, dans l'isolement, surtout lorsque la nature nous a gratifiés d'une exubérante sensibilité, l'âme acquiert une élasticité d'autant plus

vigoureuse, d'autant plus expansive, qu'elle a été plus comprimée. Les sentiments s'exaltent, au lieu de participer du calme où l'on a vécu. C'est ce qui est arrivé pour ma chère et bonne Julie. Je l'ai plongée corps et âme, à plusieurs reprises, dans le Styx de la science et de la sagesse. Précaution inutile! il y a toujours eu chez elle un point vulnérable: elle était femme; elle ne pouvait manquer de l'être dans ce qui en constitue l'excellence: l'amour.

J'habitais alors la Sicile, ma terre natale. Nous étions, ma femme et moi, les parents les plus heureux du monde avec nos filles bien-aimées. Les petites rentes que nous possédions, réunies au produit de quelques travaux littéraires que j'avais entrepris, suffisaient largement à nos besoins, parce que nous ne nous en étions créé aucun de factice. Puis nos goûts étaient si simples! Nous étions si riches des choses dont nous pouvions nous passer!

Un jour il nous arrive le fils d'un de mes cousins, charmant garçon de vingt-cinq ans. Son père, établi à Philadelphie depuis une vingtaine d'années, y avait fait une fortune assez honnête. Mais comme sa famille s'était considérablement accrue, il désirait étendre ses relations commerciales, afin de lui ouvrir une nouvelle source de richesse et de bien-être. Il avait gardé auprès de lui son aîné, et m'adressait son second fils, me priant de lui faciliter les moyens d'échanger les produits du Nouveau Monde avec ceux de la Sicile. J'aimais ce parent, le seul qui me restât du côté de ma mère: aussi j'accueillis son fils, comme si j'avais revu son père lui-même, m'estimant heureux de pouvoir lui donner les preuves d'une sincère affection. Le bonhomme Laban n'accueillit pas mieux le fils de sa sœur Rebecca.

Hélas! comme ce brave patriarche, j'avais une Lia et une Rachel. En offrant, dans ma maison, un asile à leur petit cousin, je ne prévis pas tout d'abord que j'introduisais le loup dans la bergerie. Adolphe — c'était le nom du beau cousin — était bien fait de sa personne, avait de l'instruction, une conversation agréable, et par-dessus tout cela un cœur excellent; ce qui, par parenthèse, n'est pas à dédaigner. Nous ne tardâmes pas, ma femme et moi, à nous apercevoir que nous avions commis une imprudence en l'admettant sous notre toit avec un si affectueux empressement.

Bientôt en effet une grande intimité régna entre nous, mais plus particulièrement entre lui et mes filles. La parenté, quoique éloignée, qui existait entre nous, les rapprochait et autorisait une familiarité, un abandon excluant toute défiance de part et d'autre. Il faut convenir que c'était charmant que de voir ces chers enfants, au début de leur liaison, discourir, folâtrer, et rire aux mille riens qui accidentaient leur vie de tous les jours; et cela avec une naïveté enchanteresse, sans malice, sans arrière-pensée, sans outre-passer jamais les justes bornes d'une sage retenue. On l'a dit des millions de fois, mais on ne l'a pas encore assez répété, puisque les familles ont si peu profité de l'avertissement, quoique érigé en maxime depuis le commencement des siècles, à savoir qu'il n'y a rien de perfide comme les amitiés entre cousins et cousines.

Tant que ces chers enfants furent dans leur commerce sans la moindre gêne, simples, abandonnés, d'une humeur égale et douce, d'une gaieté aimable et communicative, je fus sans crainte pour les suites de nos nouvelles accointances de famille. Mais le moment approchait où Adolphe devait nous quitter: les lettres de son père le rappelaient en Amérique; dès-lors son visage ouvert et riant s'assombrit. Il se tint avec mes filles sur le pied d'une réserve qui parfois participait de la froideur. Mes filles elles-mêmes n'eurent plus avec lui ce franc et naïf abandon, qui avait jusque-là répandu tant de charme dans notre intérieur. Je commençai à soupçonner que quelque sentiment, autre que celui qui avait présidé à notre intimité, en avait traitreusement usurpé la place. J'observai. Il me sembla qu'Adolphe avait une préférence pour Julie; qu'il la regardait avec plus de précaution que Mathilde; souvent même c'était à la dérobée. On aurait dit qu'il évitait avec soin d'être surpris causant avec elle, tandis qu'avec mon aînée il agissait avec moins de scrupule. Celle-ci était bien aussi un peu rêveuse; je la trouvais moins vive, moins gaie qu'auparavant; mais je l'attribuais à l'ennui de voir partir l'aimable cousin, qui depuis six mois environ était comme un frère pour elle. Je fis part de mes appréhensions à ma femme. La pauvre mère, plus vigilante et plus clair-voyante, avait déjà pénétré la moitié du mystère. Malheureusement ce mystère ne nous fut révélé tout entier, que lorsqu'il n'était plus temps d'en empêcher les fatales conséquences.

Ma femme surprit un soir une conversation confidentielle entre les deux sœurs. Elles étaient toutes les deux dans notre petit jardin, abritées par un berceau touffu de chèvre-feuille. Mathilde pleurait, et Julie, afin de la consoler, l'embrassait et mêlait ses larmes avec celles de sa sœur : « Mais puisqu'il t'aime, lui disait-elle, pourquoi te désoler ainsi? Je te pardonnerais ce chagrin qui te ronge, si tu avais quelque motif de douter de son amour; mais, Dieu merci, tu n'en as aucun. Depuis un mois, toutes ses prévenances ne sont-elles pas pour toi? Jamais il ne m'a pris la main comme je lui ai vu presser la tienne...! — Mais il va partir, répliquait Mathilde en sanglotant. — Pour revenir : ne nous a-t-il pas dit bien des fois que puisque son frère aîné, initié déjà aux affaires de sa famille, devait rester en Amérique, il désirait, lui, se fixer en Europe, et y fonder une maison qui représenterait sur notre continent celle de son père? Il a écrit dans ces termes à Philadelphie. Il espère avoir une réponse favorable. Bon courage donc, ma bonne sœur : Adolphe, pour t'obtenir, mettra tout en œuvre, sois en sûre. »

À ces consolantes paroles, la pauvre affligée souriait et répondait avec effusion aux tendres caresses de sa sœur : « Oui, disait-elle en essuyant ses pleurs, oui, je l'espère comme toi... Oh! ma Julie, que je serais malheureuse s'il me fallait renoncer à lui! Si, une fois parti, il ne devait plus revenir, ah! je sens que j'en mourrais. Mais pourquoi te dire ces choses-là, ma bonne sœur? tu ne peux comprendre une telle souffrance: tu ne l'aimes pas, toi! »

Pauvre Julie, comme elle devait souffrir au contraire!

Quand l'excellente mère m'eut rapporté ce qu'elle avait vu et entendu, je lui confessai ingénument l'erreur où j'étais tombé à l'égard de nos filles. Je pris aussitôt mon parti. Sans aucun détour, sans la moindre précaution oratoire, j'abordai brusquement la question avec Adolphe. Le brave garçon, rougissant comme un apprenti ladronneau qu'à son premier larcin on prendrait sur le fait, voulut balbutier à l'instant une de ces excuses banales, d'autant plus ridicules qu'elles sont inintelligibles. « Mon garçon, lui dis-je, ce n'est point ici un acte d'accusation ni un réquisitoire contre ta personne. Malgré ce qui s'est passé, je te crois encore un homme d'honneur. Je suis persuadé que tu n'as point cherché à développer dans le cœur de ta

cousine une passion dont la violence te permettrait d'abuser. Tu es coupable seulement de m'avoir caché cet amour, dès que vous en avez ressenti l'un et l'autre les premiers symptômes. Nous avons été imprévoyants ma femme et moi : nous devions savoir que des matières inflammables, à la première occasion, finiraient par produire un incendie. Or dans un incendie on fait bravement la part du feu, afin de préserver le reste de l'édifice. Voyons donc, dans notre position, ce qui doit être la pâture des flammes, si toutefois nous ne sommes plus à temps de sauver le tout. »

La réponse d'Adolphe, comme je l'avais prévu, fut celle d'un galant homme. Il m'avoua même qu'au commencement de son séjour au milieu de nous, il avait éprouvé un véritable penchant pour Julie; mais qu'ensuite, voyant l'indifférence et la froideur de sa cousine envers lui, il avait combattu cette inclination qui dégénérerait en un amour que peut-être plus tard il n'aurait plus été à temps de maîtriser. Par dépit d'abord, il avait affecté de se rapprocher plus intimement de Mathilde; mais il n'avait pas tardé à s'apercevoir de la passion dont le cœur de cette excellente fille était consumé. Il en avait été touché, et peu à peu il avait conçu pour elle un attachement sincère. Il ajoutait que si jusqu'alors il ne m'avait fait aucune confidence, et ne m'avait pas demandé mon agrément dans une affaire où j'étais si fortement intéressé, c'est qu'il voulait auparavant avoir l'assentiment de son père, à qui il avait écrit à ce sujet, et dont il attendait la réponse. «Voilà même pourquoi, me disait-il, j'ai toujours différé mon départ, quoique ma famille m'ait rappelé depuis qu'elle a su que, grâce à vous, le but de mon voyage est atteint. Par conséquent, mon cher cousin, que cette bienheureuse réponse m'arrive, et je tombe aussitôt à vos pieds, en vous priant de m'accorder la main de Mathilde. — Non, mon garçon, lui répondis-je en l'embrassant, tu ne tomberas pas à mes pieds, mais dans mes bras que je t'ouvrirai en père affectueux et tendre. »

Quelques jours après en effet, la bienheureuse réponse, comme la qualifiait Adolphe, nous fut apportée un matin, à notre petit lever. De plus mon honoré cousin d'Amérique m'adressait également une lettre dans laquelle il me demandait Mathilde en mariage pour son fils, s'estimant trop heureux de resserrer ainsi les liens de parenté qui unissaient déjà nos deux familles.

Il faisait une pension à Adolphe jusqu'à ce que les affaires de Sicile, qu'il lui abandonnait entièrement, eussent pris plus d'extension et d'importance. Ainsi donc, rien ne s'opposait à l'union de mes deux amoureux. Figurèz-vous leur joie et leur bonheur, vous qui avez passé par là!

On se mit donc à l'œuvre, avec une ardeur indicible, pour préparer le nid des jeunes époux. Ma femme surtout y déployait cette activité qu'une bonne mère trouve toujours, lorsqu'elle est persuadée de travailler au bonheur de sa fille. Mais à mesure que le grand jour approchait, je voyais Julie, tout en aidant sa mère dans les préparatifs du trousseau de Mathilde, perdre de plus en plus son enjouement. Elle, ordinairement si colorée, était parfois d'une pâleur extrême. J'avais beau l'interroger sur sa santé; elle me répondait avec une charmante indifférence: — « Bah! un peu de fatigue...! est-ce que l'on a maintenant le temps d'être malade? Vous verrez après la fête, vous verrez..! »

Elle me disait cela d'un ton si naturel, si affectueux que mon inquiétude, comme celle de sa mère, était, sinon entièrement dissipée, du moins considérablement diminuée; au point que nous attribuions son changement, ainsi qu'elle nous l'affirmait, à un peu de fatigue exubérante. Le jour du mariage elle redoubla de soins et d'activité: elle paraissait s'occuper de tous les détails de la toilette de sa sœur et des préparatifs de la cérémonie avec un soin si empressé, avec un visage si content, que tous nos invités ne pouvaient s'empêcher de l'admirer. « Quelle excellente fille! s'écriait-on de tous côtés; voyez: ne dirait-on pas que Julie est aussi heureuse de cette union que Mathilde elle-même? » Mais au moment où celle-ci sortit enfin de sa chambre, accompagnée de sa bonne mère pleurant de tendresse et toute triomphante de présenter sa fille si belle, si chaste et si pure à son époux et à nos amis impatientes comme lui de la voir paraître avec tous ses avantages dans le costume traditionnel de mariée, je vis Julie pâlir de nouveau; un léger frissonnement agita tous ses membres. Moi seul je l'observai, car tout le monde était trop préoccupé d'éplucher la toilette de sa sœur et la nature de ses sentiments, pour remarquer ce qui m'avait frappé. Craignant qu'elle ne se sentit mal, après la surexcitation où elle avait été la veille et toute la matinée, j'allais m'élancer auprès d'elle, mais elle ne m'en donna pas le temps: elle fit un effort sur elle-même, et, pour cacher probablement son trou-

ble et son émotion, elle se précipita vers sa sœur qu'elle embrassa en sanglotant.

« Bonne sœur ! lui dit Mathilde en mêlant ses larmes aux siennes. Allons, sois sage : il n'y a aucun sujet de pleurs ici. Si nous devons nous séparer, je concevrais ton chagrin ; mais tu le sais, Adolphe reste avec nous. Tu n'avais qu'une sœur, maintenant tu as aussi un frère ! — Un frère ! dit-elle avec un accent des plus touchants. — Oui, lui répondit Adolphe en lui prenant affectueusement la main ; et un frère qui t'aimera comme jamais frère a aimé une sœur ! »

Julie cessant encore appel à sa force morale, se détacha du cou de sa sœur : « Pardon, dit-elle, mes amis, de cet épanchement que j'aurais dû réserver pour un moment plus opportun ; mais, dans une circonstance comme celle-ci, il est aisé de se laisser attendrir, et de pleurer de bonheur, surtout quand il y a tant d'affection de part et d'autre ».

Tout le cortège de la mariée fut touché de cet incident, et applaudit au noble sentiment qui l'avait provoqué. Pour moi, j'en reçus une tout autre impression, dont malheureusement je ne me rendis compte que plus tard : une inquiétude secrète, indéfinissable se glissa dans mon cœur, et y répandit un trouble vague, avant-coureur d'un fatal pressentiment qui ne devait pas tarder à devenir une triste réalité.

Nous allâmes à l'église ; la cérémonie nuptiale eut lieu.

Le lendemain matin de ce jour qui devait être si beau pour nous tous, on vint m'appeler de bonne heure. Ma domestique m'annonce d'un air effrayé que ma fille Julie est indisposée. Je cours à sa chambre. Je la trouve tout habillée étendue sur son lit. Sitôt qu'elle entend le bruit de mes pas, elle relève sa tête affaissée sur l'oreiller, et m'apercevant :

« Oh ! je t'en conjure, s'écrie-t-elle avec effroi, va-t'en, va-t'en. — Pourquoi, ma fille, puisque tu souffres ? — Non, ne t'approche pas... n'empoisonne pas un jour comme celui-ci : ma sœur doit être si heureuse ! — Si heureuse ! sans doute, lui répondis-je en plongeant un de mes regards jusqu'au fond de son cœur ; mais... — Va-t'en donc ; ne me regarde pas ainsi : tu vois bien que j'ai peur. — Peur ! de quoi ? Est-ce de moi ? »

Elle ne dit plus mot, appliqua ses deux mains sur ses yeux, comme pour les dérober à mon regard scrutateur, et se tourna du côté de la ruelle de son lit. Ce fut alors que mon inquiétude

de la veille devint un soupçon terrible, inexorable, que je voulus achever d'éclaircir à l'instant même, dussé-je acquérir la certitude d'un malheur sans remède. Je me penchai à l'oreille de ma fille, et lui dis à voix basse : « Tu as peur de ton père ! tu détournes ta face de lui ! Est-ce parce que tu crains qu'il ne lise dans tes yeux et qu'il ne pénètre, dans quelque repli caché de ton cœur, un certain mystère... ? »

Elle ne me laissa pas achever. Elle bondit sur son séant, convulsive, effarée, l'œil hagard ; et me fermant la bouche avec ses mains : « Tais-toi, tais-toi ! dit-elle épouvantée : personne ne doit le connaître, pas même mon père ! »

Malheureuse enfant ! il n'y avait plus de mystère pour moi !... Mais chut ! la voici ; nous reprendrons plus tard cette douloureuse histoire.

En effet Julie s'avancait vers nous avec Manuel. D. Antonio avait aussitôt recomposé son visage que tant d'amers souvenirs avaient attristé, et s'adressant, avec un ton enjoué, à sa fille aussitôt qu'elle fut assez près de nous :

— Enfin te voilà ! nous commençons à croire, le professeur et moi, que si tu n'avais pas pris le temps de faire ta lessive, tu t'étais pour le moins oubliée à filer quelques onces de laine ; et ma foi, pour mon compte, la patience commençait à m'échapper.

— Je n'en erois rien, répliqua Julie : vous étiez là, au contraire, à philosopher fort tranquillement avec votre ami ; et Nausicaa n'est peut-être arrivée que trop tôt, au gré de vos désirs. Vous n'auriez pas été fâché qu'elle filât encore quelque once de laine. Si dans mes appréciations je me trompe de l'épaisseur d'un cheveu, c'est beaucoup. Qu'en pensez-vous, M.^r le professeur ?

— Que répondre ? demandai-je à D. Antonio.

— Qu'elle m'a interrompu fort à propos ; et que je ne demande par mieux que de me mettre en route, et de faire un peu de mouvement : vous savez que je suis un promeneur intrépide.

Julie nous observa finement du coin de l'œil, tout en affectant la plus grande indifférence ; puis ouvrant la marche :

— Partons, dit-elle ; allons visiter les Enfers et les Champs-Élysées.

— Sans oublier l'autre de la Sibylle, ajoutai-je : j'y tiens avant tout.

— Suivez-moi, et vous aurez la Sibylle par-dessus le marché.

VI.

Réponses et révélations de la Sibylle, lesquelles se terminent par une complainte sur la mort d'un chardonneret.

Fidèles au programme rédigé d'avance par D. Antonio, en nous levant de table, nous descendîmes la colline que domine la Solfatare, et où Pouzzoles est adossé, dirigeant notre promenade le long du golfe de Baïes, qui fut et pourrait être encore le coin du monde le plus délicieux que Dieu ait créé pour le séjour de l'homme.

Nous avançons en silence, nous arrêtant parfois pour échanger quelque expression admirative, tandis que le petit Manuel, ivre de joie, courtait devant nous après les jolis papillons, qui butinaient ça et là sur les fleurs naissantes.

Comme je ralentissais un peu le pas en examinant les ruines de la villa de Cicéron, M.^r Marabelli me dit :

— Eh bien! vous restez ainsi en arrière! Est-ce que vous voudriez, par hasard, suivre scrupuleusement la recommandation de Tibulle : *Libidinosas fuge Baïas*? Vous pouvez aujourd'hui sans crainte parcourir ce rivage. Le danger que signale l'amant de Délie, n'existe plus. Ce théâtre de luxure et de volupté n'est qu'une plage nue, couverte de ruines dont le temps emporte chaque jour les traces et le souvenir. L'air même y est empesté: les eaux limpides de ses lacs et ses terres marécageuses exhalent des miasmes qui donnent la mort. Voyez quelle désolation parmi tant de richesses naturelles : à peine quelques rares maisons, éparées sur les collines environnantes, attestent la présence de l'homme, au milieu d'une végétation exubérante, mais souvent malsaine et infructueuse. Et malgré cela, quand la saison s'épanouit dans toute la splendeur du Bélier, on aime à visiter ces fastueuses résidences de l'aristocratie romaine, ces temples consacrés aux grands Dieux de la patrie; on anime la poussière de ces amphithéâtres, de ces sensuelles étuves, de ces tombeaux orgueilleux érigés à tant de frais, de tous ces monuments enfin dont est jonchée la terre que nous foulons sous nos pas. On se plaît avec Virgile à errer dans les bois qui bordent le lac d'Avérne; à y chercher le rameau d'or que réclame Proserpine; à

traverser l'Achéron, et, par les grottes sombres qui figurent le Tartare, à pénétrer dans les Champs-Élysées. Le croiriez-vous? En me promenant l'an dernier dans cette idéale demeure des héros et des justes, mon esprit s'était tellement laissé dominer par l'illusion, que je jetais de tous côtés un coup d'œil avide, dans l'espérance d'y apercevoir, non seulement le Père Anchise, mais encore quelques-uns des grands hommes que le chancre d'Énée y a rencontrés jadis, et qu'il a enregistrés dans le 6^e livre de son épopée. Ah! votre Napoléon, et ma Julie après lui, ont bien raison : oui, le passé est une grande chose!

— Je partage, lui répondis-je, votre admiration pour le passé; mais jamais au point de ne vivre que de lui et pour lui. Je ne sais pourquoi; mais j'ai de la peine à marcher continuellement à reculons.

— Julie, voilà une lettre à ton adresse.

— Celui qui l'a signée attend-il une réponse? demanda la gracieuse enfant, en m'interrogeant du regard.

Je m'inclinai en signe d'assentiment.

— Comment! reprit-elle, vous n'avez pas même voulu attendre que nous fussions près de l'autre de la Sibylle! nous n'en sommes pas éloignés cependant.

Nous arrivions en effet auprès du lac Lucrin, l'ancien port Jules, où la superbe Agrippine avait une villa qui fut son tombeau, et dont on montre encore l'emplacement dans des débris presque entièrement ensevelis dans le sol.

— Pardon, Mademoiselle, lui dis-je; mais je suis si impatient d'entendre les oracles de cette femme extraordinaire, que j'ai pris la liberté de m'adresser par anticipation à son interprète.

— Il vous faut cependant attendre qu'elle soit sur son trépied : là seulement elle rend ses réponses. Je vais la prévenir de votre arrivée, et lui recommander de se tenir prête à vous recevoir.

Julie se mit aussitôt à courir en avant avec Manuel, qui fut naturellement enchanté de faire une course avec sa petite maman.

— Pourquoi courir de la sorte, folle que tu es? lui cria D. Antonio. Mais Julie n'entendait déjà plus le son de la voix paternelle. Elle disparut bientôt au bout du sentier qui conduit du lac Lucrin à l'Averne.

— Chère enfant ! comme elle est gaie aujourd'hui ! continua l'excellent père ; comme cela me fait du bien ! Il est vrai que la nature a ici un charme particulier , quelque chose d'enivrant. Elle agit sur les sens et sur l'imagination plus puissamment que partout ailleurs. Quand je me promène dans ces lieux , quoique dépouillés de leur prestige d'autrefois , je comprends comment les anciens étaient si sensibles aux beautés de la nature. La verdure , les fleurs , les eaux , l'azur des cieux et la lumière qui vivifie tout , les séduisaient tellement qu'ils n'imaginaient rien de mieux que cette contemplation après la mort. Aujourd'hui même que nous avons tout matérialisé , que l'horizon de nos grandes villes a tout circonscrit , rétréci ou absorbé , nous tenons plus que jamais à la terre , quelques belles promesses que l'on nous fasse au-delà. Comme nos premiers parents , nous ne voulons pas perdre notre paradis terrestre. Cet instinct inné , universel , immuable dans la race humaine , ne serait-il pas la révélation d'une loi providentielle qui nous indique notre destinée ? Ce qui vient de la terre , qui vit de la terre et sur la terre , ne doit-il pas fatalement et éternellement lui appartenir ²⁾ ? Lisez les annales religieuses des temps les plus reculés : on a toujours enfoui les Enfers dans les entrailles de la terre , dans les lieux *inférieurs* comme le mot même l'indique , et placé le Paradis à sa surface , dans des bosquets délicieux. N'avez-vous pas remarqué comme moi que nos prédicateurs , même les plus éloquents , ont été toujours fort embarrassés , toutes les fois qu'ils ont dû prêcher sur le Paradis ? Ne serait-ce pas parce qu'ils veulent le placer dans des régions inaccessibles à notre intelligence et opposées à notre nature ? Moïse qui certes , d'après les livres sacrés , devait en savoir un peu plus qu'eux , n'alla pas si loin pour établir le lieu de délices du premier couple humain : il se contenta des fertiles vallées arrosées par les grands fleuves de l'Asie occidentale. Dans tout le *Pentateuque* vous ne trouverez pas un seul verset qui promette au juste un bien au-delà de l'atmosphère terrestre : c'est que pour jouir d'une béatitude éternelle , probablement nous n'avons pas besoin d'en sortir. *Notre Père* est dans les *Cieux* , c'est-à-dire dans l'espace infini qui nous entoure et qu'il

²⁾ Ces idées , que M.^r Marabelli émet ici sous la forme du doute , seront confirmées un peu plus loin par la Sibylle de Cumès.

remplit de son immensité : or la terre roule dans les Cieux ; donc c'est une vaine prétention que de vouloir y aller, puisqu'on y est déjà. Dieu manifeste sa grandeur, sa toute-puissance, sa justice et sa bonté d'une manière aussi admirable sur la terre que dans tout autre point de l'infini, parce qu'il est partout égal à lui-même. Pour le connaître, l'aimer, l'adorer, et le glorifier ; pour goûter le bonheur ineffable d'en contempler les sublimes perfections, pourquoi le sage, pourquoi le juste, serait-il obligé de quitter son séjour ?

Probablement M.^r Marabelli se serait encore étendu sur cette thèse philosophico-théologique, qui ouvrait une libre carrière à ses idées fort peu canoniques sur les destinées humaines : mais nous étions arrivés au bord du lac d'Averne. Nous suivîmes le sentier à gauche, et au bout d'une cinquantaine de pas nous nous trouvâmes à l'entrée de la grotte de la Sibylle.

Julie n'y était pas ; mais nous aperçûmes à quelque distance Manuel qui nous faisait signe d'approcher avec précaution. Nous nous conformâmes à ses avertissements réitérés, et sur une légère éminence, en forme de mamelon, formée par une ondulation du terrain, à l'ombre d'un chêne séculaire, Julie nous apparut dans toute sa grave beauté. Pour figurer la sibylle sur ces bords qui lui étaient consacrés et composaient ses domaines, elle s'était couronnée de laurier en honneur d'Apollon, et tenait à la main un rameau de verveine, plante chère à la terrible Hécate.

— Quels sont les profanes qui osent pénétrer dans cette enceinte redoutable, s'écria-t-elle en nous lançant un regard qu'elle s'efforçait de rendre menaçant ? que cherchez-vous ? que demandez-vous ?

— La prêtresse inspirée d'Apollon, répondit D. Antonio, en s'inclinant avec respect, et d'un geste m'engageant à l'imiter.

— Et qu'attendez-vous d'elle ?

— La vérité.

— La vérité !... Eh ! qu'est-ce que la vérité ?

— C'est tout ce qui est conforme aux lois éternelles qui régissent le monde.

— Et comment as-tu acquis cette connaissance ?

— En voyant l'ordre et la sagesse qui président au maintien de ces lois : car la vérité, éternelle comme elles, ne peut procéder que de l'ordre et de la sagesse éternelle. Si Dieu a dit

de lui-même: Je suis celui qui est; la vérité peut dire à son tour: Je suis ce qui est!

— Approche-toi: tu es digne d'entendre cette vérité que tu cherches, et qui éclaire tout homme de bonne volonté. Mais celui qui t'accompagne...?

— Désire aussi apprendre la vérité par ta bouche, lui répondis-je aussitôt. Il y a au monde une personne que j'estime et révère beaucoup, et qui a eu la témérité de me dire: Qui sait si tu n'es pas un Dieu! Or comme je n'ai pas l'orgueil de me croire tel, et que cependant j'ai toute confiance dans celle qui m'a élevé si haut dans la hiérarchie des êtres, je viens à toi pour résoudre ce problème, qui, au premier abord, me paraît insoluble.

— Asseyez-vous là tous les deux à mes pieds et écoutez la sibylle, ou plutôt ce que la sagesse antique va vous révéler par sa voix.

Nous nous assîmes tous deux comme elle nous l'avait prescrit. C'était grand, c'était beau que de voir cette jeune fille, couronnée de laurier, dans une attitude fatidique, la figure tournée vers le lac dont la surface screeine et transparente réfléchissait, comme dans une glace limpide, les collines azurées qui lui servaient de ceinture et d'abri. Tout se taisait autour de nous: pas la moindre brise qui agitât le feuillage et caressât le calice adorant des fleurs. En un mot, tout paraissait attentif et avide d'entendre les précieuses paroles de la prophétesse. Elle se recueillit un instant, et s'exprima ainsi:

— Comme je vous en ai prévenus, j'appartiens avant tout au passé. Et cela ne doit pas vous paraître étrange, car vous n'êtes pas sans avoir fait approximativement le calcul de l'âge que je puis avoir. Virgile et Ovide, qui m'ont chantée dans leurs poèmes immortels, sont fort embarrassés pour préciser mon origine et la date de ma naissance. Ils sont excusables: les registres de l'état civil n'étaient pas tenus fort exactement, lorsque je fis mon apparition dans le monde, et que de l'Asie je passai dans ces lieux, il y a environ quatre mille ans. Ils racontent que depuis 700 ans déjà j'habitais les grottes cymmériennes lorsqu'Enée aborda à Cumès, et vint me prier de lui donner le bras pour descendre aux Enfers. Saint Isidore le confirme dans le huitième livre de ses Étymologies, et ajoute, avec toute la gravité d'un saint, que je devais avoir au moins deux mille ans,

lorsque j'allai à Rome offrir à Tarquin le superbe les neuf volumes qui renfermaient les destinées du peuple roi. Livres précieux, où tous les sages des siècles antérieurs avaient travaillé; véritables annales de l'esprit humain, contenant, avec l'histoire de la civilisation, les lois qui doivent régir les empires et en assurer la gloire et la durée. Faut-il vous rappeler que ce roi, par avarice, fit la sottise d'acheter seulement les trois derniers volumes? Aussi Rome, au lieu de conserver sa domination absolue dans le monde, vit sa puissance et sa grandeur décroître et s'éteindre plus rapidement encore qu'elles n'avaient surgi. Mais laissons de côté l'opinion de ces chronologistes qui se sont occupés de moi: les uns et les autres se sont fourvoyés. À vous, mes bons amis, qui, j'en suis certaine, n'irez point le divulguer, je puis dire en confidence que je n'ai point eu de commencement et n'aurai point de fin. Je suis Sibylle! c'est-à-dire *intelligence divine*, *Esprit de Dieu*: telle est en effet l'étymologie de ce nom mystérieux de Sibylle. Si je suis apparue sur la terre avec mes sœurs et collègues de Lybie, de Delphes, de Samos, d'Érythrée, de Phrygie et d'Albunée, c'est pour éclairer les hommes, et leur révéler l'Esprit de Dieu avec leurs destinées sur le globe qu'ils habitent. Lisez le premier livre de S. Jérôme contre Jovien, et vous n'aurez plus aucun doute à cet égard.

Pour répondre à ta demande, ô toi qui as besoin de me consulter aujourd'hui; pour résoudre le grand et terrible problème où ton esprit se perd et se confond, je ne veux point recourir aux livres sibyllins, que j'ai tâché de reconstruire, après en avoir brûlé la première édition dans un moment de juste colère contre un roi insensé, non: je n'oublie point que moi païenne je parle à un chrétien. Aussi je prends en main un livre pour toi sacré, la Bible. Je l'ouvre, et je lis dans le premier chapitre de l'Ecclésiaste:

« Rien n'est nouveau sous le soleil, et nul ne peut dire: voilà une chose nouvelle, car elle a été déjà dans les siècles qui se sont passés avant nous. »

Et dans le chapitre 3.^e:

« Ce qui a été est encore; ce qui doit être a déjà été, et Dieu rappelle ce qui est passé. »

En admettant ce principe de Salomon, nous arrivons à cette conclusion, que le monde, tel qu'il est, a toujours existé, et que l'homme, avec tous les êtres qui l'environnent sur la ter-

re, y a toujours occupé le même rang, la même place, et accompli la même destinée. C'est-à-dire que le monde est éternel comme la suprême Intelligence qui l'anime, et que l'humanité, restant la même dans le sens absolu, subit, comme la matière, des transformations dans la suite des âges, et adopte un nouveau mode d'existence; mais ce n'est qu'une modification des états antérieurs, auxquels elle revient par degrés insensibles, sans en avoir elle-même la conscience.

Rien de moins, rien de trop dans l'Univers, parce que la matière ne peut ni augmenter ni diminuer, attendu qu'au-delà de la somme des choses, il n'y a plus aucune chose. Tout naît et tout meurt dans la nature; mais tout, sous une nouvelle forme, ressuscite et revit. La vie et la mort sont tour-à-tour complétement l'une de l'autre. Ainsi la nature n'est qu'une éternelle composition, et une décomposition non moins active et non moins constante. Elle est éternelle, parce qu'elle est la manifestation de l'Être éternel: par conséquent elle est ce que toujours elle a été ou sera; car il est impossible d'admettre que les *efficacités* des choses puissent périr, puisqu'elles sont *nombre* dans le *Tout*, auquel on ne peut rien ôter ni ajouter: autrement il ne serait plus l'Unité complexe et collective de toutes choses; en d'autres termes, il ne serait plus *Tout*, c'est-à-dire l'Infini.

De ce principe encore découle le corollaire que tout dans la nature est Unité, et que la somme de toutes les Unités constitue la grande Unité que nous appelons Dieu. Ainsi tout est en Dieu, et Dieu en tout: autrement dit, tout est dans tout et tout est Dieu. Cette feuille qui verdoie et frissonne, ce passereau qui vole là-bas, cette fauvette qui chante, cet insecte qui bourdonne, ce ruisseau qui gazouille, tout me parle de Dieu, me le révèle, m'en étale une manifestation, une incarnation, qui me dit: *Je suis là!* Vous l'avouerez-je? Je vais encore plus loin: il me semble que le parfum de cette rose et la brise qui se joue dans mes cheveux sont une caresse de Dieu!

Le *Verbe*, le λόγος, devenu au 2^e siècle le dogme fondamental du christianisme, n'est donc que l'idée éternelle qui revêt dans le temps une forme sensible, et devient un anneau dans la chaîne des êtres: « *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu.... Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous.* »

Le *Verbe*! c'est-à-dire l'idée coexistante avec l'Être infini, et

se manifestant éternellement dans la nature. Ainsi l'Être, l'Idée et la Nature constituent la divine *Triade* dont l'homme, en tout temps, a eu et devait avoir l'intuition et le sentiment. Car l'ordre universel, en vertu et en essence, n'est que le développement de l'Unité absolue, essentiellement parfaite, bonne, juste et harmonique; d'où il suit que nous qui en sommes une émanation, nous portons en nous-mêmes, comme une révélation constante, l'idée innée de la perfection, de la bonté, de la justice, de l'harmonie. On n'invente pas Dieu, ni la religion qui invite tous les hommes à l'adorer. Qui aime la vérité et la justice aime Dieu : Dieu n'est pas hors de nous, mais en nous, et nous en lui. L'ordre est dans la nature des choses. Rien ne se coordonne au hasard, parce que toutes les choses ont elles-mêmes la loi de se coordonner.

Tu comprends maintenant comment certaine personne, que tu respectes et vénères, a pu te qualifier de Dieu. N'as-tu pas, comme nombre, ton individualité dans l'Infini? n'es-tu pas aussi le Verbe fait chair, et à ce titre, n'es-tu pas un être immortel? Comme preuve authentique de ton origine divine, n'aimes-tu pas l'ordre et la justice? »

J'étais ébahi, fasciné, confondu, en entendant développer cette doctrine panthéiste avec tant de lucidité et de conviction. Elle ne m'était pas nouvelle : les instituts pythagoriciens et l'école Éléatique, dans la Grande-Grèce, n'avaient pas au fond d'autre enseignement. Mais j'avoue que jamais je n'en avais entendu faire une apologie plus rapide et plus saisissante, surtout par une jeune fille, dont la figure angélique, naturellement douce et empreinte d'une ineffable sérénité, avait pris en ce moment le caractère inspiré de l'antique prêtresse qui régnait en ces lieux. L'excellent père la contemplait avec attendrissement. Il l'admirait d'autant plus qu'il se retrouvait dans sa fille : Julie était bien son ouvrage, ainsi qu'elle le lui avait dit elle-même avec tant de tendresse pendant le déjeuner.

Sans doute on pouvait élever bien des objections, et citer bien des autorités contraires à ce système, contre lequel on se débat encore de nos jours. De pieux antagonistes, armés de toutes pièces, lui portent des estocades qui ne sont pas à dédaigner. Mais au bord de l'Averne, en présence d'une Sibylle si séduisante que celle qui en ce moment rendait ses oracles, le plus entêté des ergoteurs scolastiques se serait tû comme

moi. Comme moi il aurait cédé au charme de sa parole entraînante, persuasive; il n'aurait pas voulu le rompre: il y avait trop de jouissance à le subir.

Cependant l'étonnante jeune fille, frappée de mon silence, arrêta sur moi son regard perçant. Elle crut s'apercevoir que j'étais non seulement surpris, mais encore un peu scandalisé de trouver sur ses lèvres de tels principes philosophiques. Elle sourit, et reprit ainsi son discours :

« Les théories que je viens d'exposer offensent, je le crains, tes opinions métaphysiques, ou pour le moins, te paraissent une contradiction manifeste avec les préjugés qui sont la monnaie courante de ceux qui ne pensent pas, et même parfois du petit nombre qui pensent. Ta conscience peut-être les repousse aussi bien que ton esprit, parce que tu ne veux ou ne peux les considérer qu'à travers les préventions de ton enfance. La lumière, je le sais, blesse les yeux de ceux qui ont été longtemps dans les ténèbres. Mais rappelle-toi que je te parle comme Sibylle, et non comme humble fille de D. Antonio Marabelli. Il fallait te démontrer que tu es un être immortel, participant de la nature divine, je ne le pouvais qu'en t'exposant les idées fondamentales de la sagesse antique, dont la moderne n'est que la fille et la vassale. Ces idées te heurtent, t'offusquent, et cependant tu les as en toi; elles t'assiègent, te pressent de tous côtés; ta foi en dérive, et tu ne t'en doutes même pas: Le Panthéisme t'épouvante, lorsqu'il devrait te rassurer et te consoler. Tu es de ceux qui reculent devant ce rayonnement incessant de l'Être infini en puissance et en perfection, devant cet épanouissement continu de la palingénésie universelle qui en est la conséquence. Tu veux absolument que Dieu se repose le septième jour !

Mais, à mon tour, je te demande: que serait-ce qu'une toute-puissance oisive? la peux-tu concevoir? Du moment que la toute-puissance divine est infinie, elle doit nécessairement créer à l'infini, c'est-à-dire manifester son être, son existence; car pour elle se manifester, c'est créer. Peut-il y avoir dans son éternité un instant où tout rayonnement de vie ait cessé et puisse cesser? Qui oserait affirmer que Dieu a dit son dernier mot en création? Si son attribut essentiel est la toute-puissance, et si cette toute-puissance est infinie, sa virtualité créatrice doit tendre encore à l'infini: donc l'être doit éternellement en découler,

et se révéler sans cesse sous de nouvelles formes. Mais remarque bien que par Création j'entends reproduction; car je le répète, comment le *tout* pourrait-il s'acrotre, s'il est déjà *tout*?

Ce que nous appelons *Fini* dans la nature n'est donc que la forme sensible d'une émanation de l'*Infini*. Ainsi l'*Infini* seul existe; le *Fini* n'est qu'un attribut essentiel ou passager de l'être, renfermé d'après des lois fixes et immuables dans un espace, dans des limites qui constituent pour lui une individualité. Voilà pourquoi du temps de Salomon, et sans doute bien des siècles auparavant, on répétait déjà: *Qu'est-ce qui a été autrefois? C'est ce qui doit être à l'avenir. Qu'est-ce qui s'est fait? C'est ce qui doit se faire encore*¹⁾. Mais les *efficacités* des choses sont les mêmes, et se développent éternellement sous une nouvelle forme, et suivant leurs divers éléments ou attributs, sitôt qu'elles se trouvent dans un milieu propre à leur palingénésie.

D'après cela tout être qui appartient à la terre, où seulement son existence temporelle peut s'opérer, y retourne fatalement, et s'y reproduit avec tous les caractères qui lui sont propres. La décomposition, la dissolution des parties composantes d'un corps organisé, la mort, n'en sont que des accidents qui entraînent momentanément un changement d'état, et préparent le renouvellement constant des êtres, dont les nombreuses familles animent et peuplent notre globe. Notre Entéléchie est soumise aux mêmes lois immuables; elle appartient aussi à la terre, et à cette zone du ciel où gravite notre planète. C'est là qu'en se revêtant d'organes sensibles elle se développe dans toute la plénitude du principe de vie dont elle est douée; c'est là qu'elle règne par la pensée, qu'elle aime, qu'elle souffre et jouit; c'est là en un mot qu'elle accomplit sa destinée. Elle ne peut pas plus périr que les éléments primitifs et constitutifs du corps dont elle est le germe et la cause efficiente. Car tous les corps font partie de la vie générale du monde. Toutes les choses ont donc une vie particulière et un germe de vie universelle qui est éternel. Ainsi le tout est dans les parties, comme les parties sont dans le tout. Mais notre âme, quoique enchaînée ici-bas, est d'autant plus grande et plus noble, qu'il lui est donné de comprendre son rôle et sa mission parmi tous les êtres qui l'environnent: elle se sent souveraine au milieu de leur splen-

¹⁾ Eccles. chap. 1. verset. 9.

dide cortège. Elle a raison d'être fière, puisqu'elle est une émanation de la suprême Essence qu'elle aime et qu'elle adore. Heureuse lorsque, fidèle à sa céleste origine, elle ne déroge jamais à sa dignité, lorsqu'elle s'applique à connaître les lois auxquelles est subordonné l'ordre universel, et qu'elle y conforme toutes ses actions. C'est alors que l'on peut dire réellement, sans crainte d'erreur, que *le Verbe s'est fait chair, et que l'on est fils de Dieu!*

Ces doctrines, ces croyances ont été à la base de toutes les théogonies du monde. L'Asie en est le berceau, parce qu'elle l'est du genre humain. Mais comment se sont-elles généralisées? Cette idée immense de Dieu, d'Unité de Dieu qui comprend tout et se communique à tout, par qui tout vit et qui vit en tout; à la fois centre et circonférence sans limites, principe et fin de tout ce qui a été, est et sera, foyer et rayonnement de l'être; cette abstraction si grande, si sublime qui écrase l'imagination la plus robuste, comment la rendre accessible à l'intelligence bornée du plus grand nombre? En la décomposant dans ses divers attributs; en faisant de ces attributs de nouvelles abstractions, en quelque sorte partielles de la divinité, et en les présentant comme des individualités divines. Ainsi Dieu *Un*, comme esprit et idée archétype de toute chose, fut non seulement personnifié dans ses divers attributs, mais encore dans ses infinies manifestations, comme cause efficiente dont les effets se rendent perceptibles par la voie des sens. De là le Panthéisme que nous avons formulé, auquel il était impossible d'échapper, et dont il est bien difficile d'arrêter les progrès qu'il fait encore aujourd'hui.

Tout était Dieu, excepté Dieu, a dit Bossuet, en parlant du Polythéisme ancien. Cette pensée est profonde sans doute, mais elle n'est pas juste. C'est une erreur en effet de croire et d'avancer que cette immense synthèse du Panthéisme exclut l'idée et l'unité de Dieu; bien loin de là: elle y ramène au contraire; c'est précisément parce que tout est Dieu que l'on se trouve adorer un seul Dieu, manifesté en tout et partout.

Quoiqu'en disent les rationalistes et les spiritualistes par trop scrupuleux de notre âge, le Polythéisme, tout monstrueux qu'il était dans ses applications, lorsqu'il fut exploité en grand par l'avarice des prêtres, avait pourtant cela de bon qu'il montrait Dieu à chaque pas, dans le plus grand comme dans le

moindre objet. Les monts, les champs, les eaux, les forêts, aussi bien que les astres qui peuplent la solitude des cieux, tout avait sa divinité tutélaire, parlait à l'homme d'une puissance supérieure, et lui rappelait un devoir religieux. Cette influence sacrée de tous les instants devait agir puissamment sur le développement intellectuel et moral d'une nation. Nous voyons en effet que le Panthéisme civilisa les peuples barbares anciens plus vite que ne le fit plus tard tout autre liturgie. Considérez seulement les grecs d'Athènes, de Pisistrate à Périclès : en moins de trois siècles les Athéniens jetèrent un éclat, dont l'éblouissement n'a pas encore cessé. A Rome, de Numa à Auguste quel prodigieux travail ! Tandis que les peuples modernes, depuis dix-huit siècles, pour se débarrasser de la rouille invétérée de la barbarie, et jeter les bases imparfaites de leur laborieuse existence, ont dû lutter, comme des Titans, contre l'Olympe des préjugés et de l'obscurantisme !

Mais ce que je ne puis comprendre dans les dogmes et le rituel de la généralité des cultes, c'est la peine que l'on a prise pour rappeler la Divinité. Il est vrai, s'empressa d'ajouter notre charmante prêtresse, comme une personne qui se ravise, il est vrai qu'il était difficile d'agir autrement pour rendre accessible aux yeux des peuples, plus ou moins plongés dans les ténèbres, la lumière immense de l'idée d'un Dieu pur esprit, tout-puissant et caché. Mais pour cela fallait-il le faire de notre taille ? Il est vrai encore que l'on peut réfuter cette objection en nous disant : du moment que nous sommes créés à l'image de Dieu, il est évident que Dieu doit nous ressembler. Que répondre à cette logique ? Aussi, d'après cette assurance et cette conviction, sans aucun scrupule, faites, Messieurs : représentez Dieu sous les traits d'un vieillard robuste et vigoureux, au front large, aux sourcils arqués, au regard noble et sévère ; affublez-le d'une ample toge rouge, sur laquelle se drape un manteau de couleur sombre ; que ses cheveux ondulés flottent sur ses puissantes épaules, et que sur sa poitrine descende une barbe longue et touffue ; je vous accorde cette personnification divine, contrefaçon du paganisme, sans laquelle Dieu peut-être n'existerait pas pour les neuf dixièmes des hommes : mais pour l'humaniser d'une manière plus complète, pourquoi le gratifier de toutes nos passions, de toutes nos faiblesses ? Vous avez beau dire ; notre conscience se révolte lorsque vous en fai-

tes un Dieu jaloux, colère, vindicatif, rancunier, vénal, se laissant attendrir et corrompre au besoin par des présents, des oblations, des sacrifices sanglants, par des tortures soit volontaires, soit infligées par les ministres de ses vengeances. La raison n'est pas moins scandalisée, lorsque vous poussez le sacrilège jusqu'à lui attribuer les horreurs de la guerre et le destin des batailles. Vous l'appellez en vain le Dieu des armées : non, ce n'est pas lui qui combat, tue, brûle et détruit. Le Dieu que le Christ est venu annoncer au monde, est au contraire un Dieu de paix, d'amour et de bonté. Il enfante les mondes et les lance, à pleines mains, sur la tangente de leurs orbites. Partout et sans cesse, il fait germer la vie, l'intelligence et l'ordre ; mais dans cet immense travail de tous les instants, il n'oublie pas le nid du petit passereau, ni la nourriture du plus humble des insectes qui vole dans les airs, rampe sur la terre, ou nage au sein des eaux. Père universel, il ne peut voir dans les hommes que des enfants bien-aimés : principe de la plus haute importance et des plus consolants, puisque sur lui repose celui de la Fraternité. Qui aime Dieu, aime la sagesse et la bonté infinie, et qui joint à ce culte filial l'amour de son frère, accomplit toute la loi. L'accomplissement de cette loi d'amour est le plus beau tribut d'adoration que nous puissions offrir à ce père universel qui, quoique infini en puissance et en perfection, nous permet de l'appeler de ce doux nom, et nous donne un frère ou une sœur dans chaque membre de la famille humaine. »

Et, me tendant la main, la Sibylle ajouta :

« Voici ma main, frère ! presse-la comme celle d'une sœur, au nom du Dieu dont nous sommes l'un et l'autre les enfants. Êtres immortels comme notre père, comme le grand *Tout* dont nous sommes une parcelle, soyons dignes de notre sublime origine. Humbles et soumis dans notre grandeur, mais pleins de courage et d'espérance, accomplissons notre destinée que rien ne saurait changer, puisque le destin n'est que la conséquence immédiate et naturelle des lois immuables qui régissent le monde. Dès que ces lois sont immuables, il est évident qu'on ne saurait s'y soustraire ; Dieu lui-même y est soumis, parce qu'elles font partie intrinsèque de son essence : c'est l'ordre, la justice, la sagesse, l'harmonie, qui se manifestent par ces lois. Les adorer et les observer, c'est participer de la nature divine.

Ce que je te dis là est bien vieux. Pour mon compte je le

répète depuis plus de 4000 ans. Tu demanderas peut-être: qui nous instruit de ces lois? Et je te réponds: notre conscience, car elles y sont gravées en caractères indélébiles. — Cependant si peu d'hommes les connaissent et les pratiquent, m'objecteras-tu encore. — Hélas! oui, telle est notre condition sur la terre. Émanation divine, notre intuition se trouve altérée et limitée par des sens imparfaits, sitôt que notre Entéléchie a revêtu la forme humaine. On a besoin alors de recourir aux Sibylles pour apprendre à lire dans ce livre qui renferme le grand mystère de l'humanité. Malheureusement toutes ces prophétesses ne me ressemblent pas, soit dit sans orgueil. La plupart détournent à leur profit l'esprit de la loi. Pour réaliser le royaume de Dieu, que nous a promis le grand crucifié du Calvaire, que faudrait-il donc faire? L'imiter dans son apostolat, chasser les marchands du temple, et se méfier des faux prophètes.

Mais comment la Sibylle de Cumès, embarquée sur la nef du passé, se trouve-t-elle maintenant voguer sur l'océan orageux du présent? C'est que cette nef qui l'emporte à travers les âges, a toujours en poupe le même vent qu'au départ. Dans sa course rapide, à peine pense-t-elle de temps en temps à radouber et à badigeonner sa carène. Les mêmes astres la guident. Les flots mugissent et s'apaisent comme autrefois. Les mêmes idées agitent et gouvernent le pilote, et les navigateurs tendent au même but, au même port. Les philosophes et les théologiens ont beau mettre sur le nez des peuples des lunettes en verre de couleur, afin de leur faire voir les objets à leur manière, ou différemment qu'ils ne sont: l'histoire de l'esprit humain et de la conscience humaine n'est et ne sera jamais au fond qu'une contrefaçon des éditions antérieures. C'est ainsi qu'entraînée par le courant rapide des idées, ou plutôt en vertu de cette loi fatale qui régit toute chose et la reproduit, me voilà, moi prêtresse surannée de 4000 ans, te répétant ce que je disais dans ma jeunesse aux anciens peuples de l'Asie, et que je suis destinée à prêcher encore aux siècles à venir. »

Comme elle prononçait ces derniers mots, nous vîmes apparaître le petit Manuel, qui s'était un peu éloigné, pour aller jouer parmi les bruyères et les genêts en fleurs: probablement les révélations et les oracles de la Sibylle ne l'intéressaient qu'à demi. Il tenait dans sa main un gentil chardonneret mort, que par hasard il avait trouvé sur ses pas. Il regardait triste-

ment le pauvre trépassé. « Tiens, petite mère, dit-il, vois donc comme il *était* joli ! »

— *Comme il était !* il me semble qu'il l'est encore, répondit la petite maman.

— Oui, sans doute; les plumes de ses ailes sont encore gentilles : mais sa petite tête d'un rouge pâle, avec les yeux fermés...! pourquoi ne peut-il plus les ouvrir ?

— Pourquoi? parce qu'il est mort.

— Eh ! pourquoi est-il mort ?

A cette question si simple, si naïve, nous nous regardâmes tous trois en souriant, mais en même temps un peu interdits, décontenancés même. Nous tâchions de lire réciproquement dans nos yeux la réponse que l'on pouvait faire à l'enfant. Pour mon compte j'avoue que j'étais un peu embarrassé, et malgré la haute opinion que j'avais de la sagacité de notre Sibylle, je doutais qu'elle pût elle-même, *ex-abrupto*, trouver une solution adaptée à l'intelligence de Manuel. *Pourquoi est-il mort ?* Cette question renferme tout le mystère, non seulement de la mort, mais encore de la vie. Elle est comme le Dieu inconnu de Delphes; personne n'a encore soulevé le voile qui le couvre.

Julie comprit parfaitement qu'avec un enfant de six ans, il n'y avait qu'à l'éluder. Elle prit donc l'oiseau des mains de Manuel; avec une intention bien marquée, elle jeta à son père un regard accompagné d'un sourire plein d'intelligence et de finesse, puis elle récita les strophes suivantes avec un accent d'affectueuse mélancolie :

Pauvre petit oiseau, ta tête purpurine

Se penche, et mollement vers la terre s'incline;

Dans son orbite encor ton œil noir s'est voilé.

De ton riche duvet la robe hérissée

Languit sur ton beau corps; de ton aile affaissée

Le vif éclat s'est envolé.

Ton petit cœur aimant, dans sa prison mignonne,

S'est éteint comme un son dont l'air ému frissonne,

Comme un souffle qui glisse et courbe le roseau :

C'est qu'en jouant parmi les fleurs de cette rive,

Tu ne vis point la mort aux aguêts, attentive,

Toujours prête à frapper l'homme comme l'oiseau.

Et c'est quand dans sa fleur le Printemps étincelle;
Quand la vie à grands flots se répand et ruisselle;
Que tout dans la nature aime, chante et jouit;
O destin! c'est alors, qu'à peine à son aurore,
Ta joyeuse existence, au matin, s'évapore,
Comme un rêve d'amour naît et s'évanouit.

Et des illusions le décevant mirage
Du charme de l'espoir enivrait ton jeune âge;
Les heures, en dansant, pour toi devaient passer;
Les champs avaient pour toi pris leurs habits de fête;
De l'ormeau tutélaire aspirant jusqu'au faite,
Les pampres, en festons, montaient pour l'embrasser.

Sous un buisson fleuri, dans la verte campagne,
Déjà s'arrondissait pour ta chaste compagne
Ce nid, tendre berceau, que couvait tant d'amour:
Amant, époux heureux, d'un fécond hyménée
Tu caressais déjà la chaîne fortunée;
Pour toi joie et bonheur naissaient avec le jour.

Pour ta couche aux buissons l'agneau laissait sa laine;
Le duvet s'échappait de sa gousse trop pleine;
Le grain couvrait le sol; pour te désaltérer,
Chaque fleur te gardait sa perle de rosée
Qu'au fond de son calice avait déjà posée
L'aurore, comme nous condamnée à pleurer.

Pauvre petit mignon, dis-moi, pourquoi la vie
Si prématurément te fut-elle ravie?
Peut-être aux voluptés tu ne résistas pas...!
On aime le poison qu'à Baïes on respire:
En y cherchant l'amour, on en subit l'empire;
Pour en cueillir le fruit, on trouve le trépas.

Te voilà froide, inerte, ô frêle créature,
Chantre innocent et doux, joyau de la Nature,
Toi qu'on ravit aux champs pour charmer nos palais;
Mais dis : n'avons-nous pas commune destinée?
Et ta vie au néant est-elle condamnée?
Ne reviendront-ils plus les jours que tu coulais?

Ils reviendront, car rien ne périt sur la terre.
Des transformations subissant le mystère,
Tu resteras fidèle à ton identité ;
Comme moi renaissant à ta forme première,
Tu reverras ces bords inondés de lumière,
Où l'on trouve abondance, amour et liberté.

Serait-ce un vain espoir que mon âme caresse ?
Non, mon petit mignon : la suprême sagesse
Ne te fit pas si beau pour te perdre à jamais :
L'or, la pourpre, l'azur, orneront ton plumage ;
Ta voix retrouvera son suave ramage,
Et tu me rediras la chanson que j'aimais !

— La Sibylle est encore poète ! m'écriai-je de plus en plus émerveillé.

— La Sibylle de Cumes rendait autrefois ses réponses en vers ; mais aujourd'hui sentant son impuissance à te parler dans la langue des dieux, et ne voulant pas cependant te priver d'en entendre quelques accents, elle a fait un petit larcin à une muse qui veut manier la lyre seulement en cachette, et avec une double sourdine, de peur qu'on ne l'entende au-dehors. Oui, elle vient de te répéter une élégie qui lui est bien chère, parce qu'elle est d'un père bien-aimé. Il l'avait composée pour consoler sa fille, encore dans l'enfance, désolée de la mort d'un petit oiseau qu'elle aimait beaucoup. Mais pour te développer la doctrine philosophique et les croyances religieuses des anciens, dont les saintes archives sont déposées dans la grotte de la Sibylle de Cumes, avais-je besoin de recourir à un langage exceptionnel ? Il me suffisait d'être intelligible, et j'ai préféré la prose : vous savez qu'en vers on ne l'est pas toujours... excepté mon bon père, ajouta-t-elle en l'embrassant avec le plus touchante effusion.

Des larmes de tendresse furent la seule réponse du bon vieillard.

— Tiens ! s'écria le petit espiègle de Manuel, voilà encore bon papa et petite mère qui pleurent comme ce matin ! Ils ne pourront donc jamais jouer ni rire sans pleurer ? Est-ce que les Sibylles pleuraient aussi comme cela ?

— Oui, mon ami, lui répondit Julie souriant comme nous de la charmante naïveté de l'enfant; oui, lorsque les Sibylles étaient assez heureuses pour avoir un père comme le mien, et un bon petit garçon comme toi.

VII.

Où M.^r Marabelli démontre victorieusement que la révolution sociale dont nous sommes menacés, a son foyer à la régie des tabacs.

Nous reprîmes le chemin de Pouzzoles: le soleil, qui s'abaissait déjà sur les collines de Baïes, nous avertissait de ne pas tenter une excursion jusqu'à Baùli (Bacoli), pour y explorer les ruines de la Villa des Césars, et y admirer les restes des monuments gigantesques qu'ils y avaient fait exécuter. Nous nous dirigeâmes donc vers la *Solfatara*, d'abord silencieux, chacun de nous étant encore sous l'impression profonde des graves idées et des sentiments dont son esprit, autant que son cœur, venait d'être si fortement ébranlé. Manuel seul continuait à folâtrer en courant autour de nous. Le cher enfant avait une telle confiance en sa petite maman et tant de respect pour ses admonitions, qu'il se contentait de toutes ses réponses aux questions qu'il lui adressait, persuadé qu'elles en étaient la véritable solution, comme nous l'avons vu dans l'affaire du petit oiseau. Les vers de son grand-père, dont il lui était impossible de comprendre la portée philosophique, lui avaient suffi.

M.^r Marabelli s'était insensiblement écarté de sa fille et de moi, afin de veiller sur son petit-fils qui, infatigable, ne cessait de vagabonder au gré de son caprice du moment: mais je crois que D. Antonio n'était pas fâché de me laisser causer avec sa fille après la scène du bord du lac.

Je cheminais donc en silence à côté de Julie. Me voyant toujours plongé dans les réflexions que son discours Sibyllin venait de provoquer en moi, elle me dit du ton le plus aimable: Pardon, mon cher professeur, si involontairement je suis cause que votre gaieté se soit envolée. Il paraît que la Sibylle de Cumès n'a pas le don d'égayer les gens.

— Elle a toujours celui de les éclairer et de les charmer, lui répondis-je.

— Afin que vous rabattiez quelque chose de votre admiration à son endroit, je vous dirai sans aucun détour que j'accepte votre compliment : jugez d'après cela combien je suis modeste !

— Je voudrais que les femmes en général eussent le privilège de l'être comme vous.

— Malheureuses femmes ! que le ciel les en préserve !

— Pourquoi cette exclamation ?

— Parce que cette instruction philosophique est contraire à la destinée de mon sexe. Croyez-vous qu'une bonne mère de famille ne vaille pas mieux qu'une femme philosophe ? Condamnée par un enchaînement de circonstances fatales à vivre loin du monde, dans un isolement complet, je remercie cependant mon père de me l'avoir donnée : elle a été pour mon pauvre cœur si cruellement torturé un baume salulaire.

Puis, tout-à-coup changeant de ton et de discours :

— Dites-moi la vérité, continua-t-elle : mon père ne vous parlait-il pas des malheurs de notre famille, lorsque, après le déjeuner, mon arrivée avec Manuel a interrompu votre conversation dans l'allée des acacias ?

— Je ne saurais le nier, répondis-je ; et j'ai été excessivement sensible à cette marque de confiance de la part de votre père. Ses confidences n'ont fait qu'accroître l'attachement que je lui portais déjà, ainsi que les sympathies que vous m'aviez inspirées dès le premier instant que je vous ai vue, et que je n'ose encore qualifier du nom d'amitié.

— Osez, mon cher professeur, osez : deux amis comme mon père et vous ne sont pas de trop.

— Comme je repartirai heureux et fier de vous avoir connue !

— Et comme vous me plaindrez !

— Peut-être moins que vous ne pensez.

— Mon père vous en a donc dit trop ou pas assez ?

— Vous l'avez interrompu au milieu de son récit.

— Eh bien ! au lieu de repartir, restez ce soir : on est si près de Naples ! demain matin de bonne heure vous serez à votre famille et à vos affaires. Je tiens à vous achever moi-même le récit commencé par mon père ; et puis... j'aurai peut-être un conseil à vous demander.

Julie, comme tout ce qui se rattachait à cette fille exceptionnelle, m'intéressait tellement que j'acceptai sans me faire trop

prier. Elle me remercia en me pressant affectueusement la main; puis fesant signe à D. Antonio de hâter le pas :

— Comment! vous êtes ce soir dans les trainards, vous qui gourmandiez ce matin les autres parce qu'ils ne modelaient pas leur marche sur la vôtre! Avancez donc; j'ai une bonne nouvelle à vous donner: votre ami consent à passer la soirée avec nous.

— Bravo! répondit l'excellent père arrivant près de nous un peu essoufflé. J'étais sûr qu'en le laissant quelques instants seul avec toi, tu obtiendrais de lui ce que je n'osais lui demander.

Et profitant de ce que sa fille s'était arrêtée, et retournée pour rappeler son petit neveu, il me glissa doucement à l'oreille: vous avez très-bien fait; je pourrai ainsi finir de vous raconter...

Julie s'était rapprochée de nous. Elle me lança un léger sourire d'intelligence, pour me faire comprendre qu'elle avait deviné l'aparté de son père, et se mit à marcher à côté de lui. Avec un tact admirable, après un entretien aussi sérieux que celui du lac d'Averne, elle sut porter successivement la conversation sur des sujets légers et frivoles en apparence; mais avec lesquels, aussi bien que son père, elle eut l'art de m'intéresser. Chaque mot qui lui échappait, insignifiant pour tout autre, provoquait, de la part de D. Antonio, des saillies pleines de sens et d'originalité, parfois encore des aperçus fins et délicats. Plus l'idée semblait paradoxale, plus il en tirait des conséquences justes et profondes, empreintes souvent de la plus pure sagesse. Si je ne craignais, en cousant ensemble tant d'observations disparates, de faire de cette nouvelle un véritable habit d'arlequin, j'en citerais un bon nombre. Je ne puis cependant m'empêcher de rapporter la dissertation de D. Antonio sur le tabac. Il vit tout-à-coup dans le cigare toute une révolution sociale.

Julie m'avait demandé: Fumez-vous, Monsieur le professeur? Si vous avez cette habitude, je vous prie de la satisfaire; ne vous gênez pas pour moi.

— Monsieur n'est pas pour ce progrès social, répondit aussitôt D. Antonio.

— Vous appelez cela un progrès social, lui dis-je!

— Oui, mon ami; ou si vous l'aimez mieux, un des agents les

plus énergiques du progrès. Cela vous surprend ? écoutez-moi, et faites ensuite des gorges-chaudes de ma dialectique, si vous l'osez. Mon ami, c'est par amour du progrès que le père et la mère du genre humain cueillirent et mangèrent la pomme fatale. Nos bons parents, comme vous savez, n'y allaient pas par trente-six chemins : d'une seule enjambée ils avaient la folle prétention de franchir la distance qui sépare l'homme de Dieu ²⁾. Ils voulaient aller trop vite ; ils reculèrent, et dans ce faux pas se cassèrent le nez. Le pis en cela, c'est que par ricochet ils nous le cassèrent à nous-mêmes qui n'en pouvions mais. De là vient probablement le dégoût prononcé que j'ai toujours eu pour les pommes ! Quoi qu'il en soit, dans cette chute de nos premiers parents il y a l'histoire de la civilisation en abrégé. Ils nous ont transmis la même frénésie de changer d'état et de place ; la même maladie de ne nous trouver bien qu'aux lieux où nous ne sommes pas ; le même ennui au milieu des jouissances sans nombre que la main libérale de la Providence a semées autour de nous ; la même aversion pour tout ce qui est simple, naturel, facile, à notre portée ; et nous avons posé ce fameux axiome : *se civiliser c'est s'éloigner de l'état de nature ! Plus on en est loin, plus on est près de cette perfection à laquelle l'homme aspire de tous ses vœux.* Adieu donc, beau Paradis où la terre a réuni pour nous toutes ses richesses, tous ses enchantements. Adieu, collines que couronnent en tout temps des guirlandes de pampres verts, où pend un raisin coloré. Adieu, fraîches vallées aux eaux cristallines, berceaux de verdure et de fleurs qui abritiez nos amours, lits de mousse à l'ombre des saules et des tilleuls, et vous arbres chargés, dans toutes les saisons, de fruits aussi appétissants à la vue que suaves au goût ; adieu, séjour de délices, adieu pour toujours ! — Eh ! pourquoi le quitter ? — Pourquoi ! tu veux le savoir, vieux rétrograde qui regardes sans cesse derrière toi, comme si le soleil d'il y a six mille ans allait poindre encore à l'Orient ? Eh bien ! c'est parce que dans le paradis où nous sommes la nature a borné nos besoins et nos plaisirs ; et nous, nous voulons nous en créer d'autres en dehors d'elle et en dépit d'elle !

²⁾ *Eritis similes Deo* ; vous serez semblables à Dieu ! — C'était bien séduisant. Je ne sais s'il y a beaucoup de femmes, voire beaucoup d'hommes, qui résisteraient mieux qu'Eve à la tentation.

Ainsi, lorsque par une lutte de tous les instants contre la nature rebelle, l'art secondé par un labeur opiniâtre sera parvenu à la supplanter; que des besoins et des plaisirs factices auront enfin remplacé les réels, les véritables, alors l'homme, arrivé à l'antipode de son état primitif, chantera son hosanna sur tous les tons de la gamme, si toutefois il laisse la gamme encore debout. Sans doute les découvertes de la science contribueront puissamment à cette prodigieuse métamorphose sociale; mais le cigare n'en sera pas moins un des principaux agents.

Et d'abord, ne considérant le tabac que dans ses propriétés aromatiques, vous êtes-vous jamais persuadé comment il a pu s'introduire dans nos mœurs avec une obstination si frénétique? Les anciens peuples de l'Orient, et même les Romains, dépensaient des sommes fabuleuses pour se procurer les parfums les plus exquis des régions tropicales. Les Perses surtout ont été renommés pour leurs prodigalités en ce genre. Ils avaient hérité des Mèdes leur passion pour les parfums et les cosmétiques. Du matin au soir et du soir au matin, dans les palais des rois et dans les maisons des grands, étaient allumés des brasiers, où des esclaves étaient chargés de jeter des aromates. Dans les processions en l'honneur de quelque Dieu, comme sur le passage des princes, on brûlait des résines parfumées, de la myrrhe et du safran. Les autres parfums plus précieux se conservaient dans des vases d'or. Les Juifs en étaient également de grands amateurs. Pour honorer un hôte, on lui versait sur la tête et sur les pieds ce que l'on avait de plus précieux en parfum. Hé bien! grâce au progrès, nous avons substitué à ce raffinement du luxe, à ces délicatesses de l'odorat, qui attestent des sens plus exquis, plus perfectionnés, et par conséquent une manière de sentir plus parfaite, nous avons substitué, dis-je, une odeur fétide et nauséabonde, qui fait tourner le cœur la première fois qu'elle effleure seulement les narines. Entrez dans la chambre d'un fumeur ou dans un estaminet pour vous en convaincre. Croyez bien que le sens moral se ressent toujours de la nature des sensations que nous recevons des objets extérieurs, et surtout des odeurs qui affectent si fortement le cerveau et le système nerveux. *Dis-moi ce que tu manges, et je dirai qui tu es*, a dit, avec autant de raison que d'esprit, un gastronome philosophe, profond observateur de

l'influence des aliments sur l'organisme et sur les mœurs; mais je trouve qu'avec tout autant de vérité il aurait pu énoncer cet autre axiome : *dis-moi quel air tu respirez, et je dirai ce que tu es et ce que tu deviendras*; car un air chargé de vapeurs et de principes délétères, saturé d'odeurs âcres et fétides, influe encore plus sur les fonctions physiques et les dispositions morales des hommes.

Je n'ai pas besoin de vous répéter tous les arguments que l'on a déjà débités contre l'usage du tabac. Vous connaissez les effets de la nicotine; vous n'ignorez pas combien la mortalité s'est accrue de 15 à 21 ans, depuis que les jeunes adolescents croient donner des preuves de leur virilité en aspirant à pleins poumons la dangereuse fumée d'un cigare. Vous avez observé, tout aussi bien que moi, comme la plupart sont pâles, amaigris, languissants, tristes, ennuyés et ennuyeux, portant sur leurs visages ternes tous les symptômes de la phthisie. Je laisse donc de côté la partie hygiénique; je m'attache à la question sociale. Le jeune homme dont les fonctions vitales ont souffert au moment précisément où il s'opère en lui ce changement laborieux connu sous le nom de *développement*, n'aura jamais cette vigueur, cette force, cette plénitude de facultés physiques et intellectuelles à laquelle il était destiné. On se plaint que l'espèce humaine dégénère; notre éducation mal dirigée y contribue sans doute: nous voulons avoir des fruits en serre-chaude, des primèurs qui, obtenues par des moyens factices, ne valent jamais rien; dès-lors nous renfermons nos enfants, dès l'âge de sept ans, dans une pension, lorsqu'il leur faudrait au contraire plus d'expansion et de liberté. Mais soyez sûr que le cigare conspire à ce triste résultat, autant que le système d'éducation universitaire. Le cigare n'agit pas seulement sur certaines parties de l'économie animale; son action est aussi fatale au cerveau qu'à la poitrine. On a déjà signalé que dans les écoles, en général, dans tous les pays de l'Europe, on ne trouve plus de grandes et vives intelligences; ou si dans le bas âge on rencontre quelque enfant qui donne des espérances, elles s'évanouissent promptement: dix à douze ans d'études n'aboutissent qu'à former une médiocrité. D'où vient donc que l'intelligence de l'enfant s'enraie, lorsqu'elle devrait prendre son essor? Mon ami, l'enfant s'hébète avec le cigare qu'il s'obstine à fumer en cachette, malgré le dégoût et les nau-

sées qu'il lui donne au début. Puis croyez-vous que les estaminets, les cafés, les clubs, les casinos et les fumoirs de toute espèce, où il va ensevelir sa jeunesse, soient bien propres à fortifier le corps et l'esprit? Il est certain que tous les peuples sont plus ou moins apathiques et moroses, plus ou moins dépourvus de vitalité sociale et politique, en raison directe de la quantité de tabac qu'ils consomment. Je suis convaincu que la fumée du tabac a contribué autant que les moines à l'état déplorable de décadence où la malheureuse Espagne est tombée depuis près de trois siècles. Je suis convaincu encore qu'elle n'en sortira qu'en renonçant en grande partie à la cigarette: un homme de génie, un grand homme est devenu presque impossible chez elle, aussi bien que chez le Turc engourdi qui ne cesse de s'abrutir du matin au soir avec sa pipe. Peut-être ce dernier peuple, secouant sa torpeur, reprendrait-il un peu de vie, s'il parvenait à comprendre cette vérité, et qu'il défendit chez lui la culture et l'importation du tabac. Je ne vous dis rien de l'allemand: il est fumeur et buveur de bière; mais certes vous ne direz pas que ce soit un peuple vif, aimable et brillant: il est sérieux, sombre, rêveur et passablement lourd. La Hollande n'a-t-elle pas perdu son activité, son génie entreprenant jusqu'à l'audace, et toute son influence dans les affaires politiques de l'Europe, depuis que la fumée du tabac est devenue son atmosphère habituelle? Quant à l'Italie, ma patrie bien-aimée, quelle est sa destinée depuis qu'elle s'est mise à fumer avec une fureur à faire envie à son ancienne maîtresse, l'Espagne? Regardez mes jeunes concitoyens: les dents de la plupart sont déjà aussi noires et leurs lèvres aussi flétries que celles d'un mangeur de Bétel; leur haleine est aussi fétide que celle du plus intrépide fumeur de la Catalogne. Tous les grands hommes de l'Italie appartiennent au passé; et si nous avons, encore par hasard, quelque citoyen remarquable, il est déjà suranné, et a surgi à une époque où le cigare commençait à peine à infester

La terre des héros, des moissons et des fruits.

Le temps est de l'argent, disent les Anglais et les Américains: Hé bien! que l'on consacre à un travail utile et productif le temps que l'on perd à fumer le cigare ou la pipe, et l'on sera étonné de ce que cela rapporterait au bout de l'année.

Quant à l'influence du cigare sur les mœurs, elle est immense. La vie de salon, la spirituelle causerie, la vie d'intimité s'éteint de consommation. Le boudoir et le salon sont désertés pour le fumoir. Assistez-vous à un bal? Voyez nos jeunes gens jeter un coup d'œil distrait sur les toilettes plus ou moins excentriques de nos belles dames, en analyser assez froidement les charmes mis à nu, leur adresser à la dérobée un compliment obligé, puis quittes envers elles, les laisser la plupart du temps seules, causant entre elles, médissant les unes des autres, faute de mieux. Il faut que la maîtresse de maison se donne la peine d'aller jusque dans l'antichambre recruter des danseurs. A combien d'aimables sollicitations ne lui faut-il pas avoir recours pour les décider à éteindre leur cigare, et à venir presser la taille d'une pauvre abandonnée qui, pendant la valse, détournera plus d'une fois la tête avec dégoût pour éviter l'haleine empestée de son complaisant cavalier. Croyez-vous que cela n'exerce pas une action fatale sur le rapprochement des sexes? Voyez de nos jours à quoi se trouve réduit l'esprit de société: Il faut avoir un fumoir dans son appartement, si l'on veut garder ses commensaux toute la soirée, ou bien il faut leur permettre de fumer dans son salon. Vous conviendrez que les femmes ont pour les hommes une condescendance à toute épreuve! Comme l'odeur du tabac les incommodait, quelques-unes ont pris le parti de vaincre leur répugnance en s'habituant à fumer elles-mêmes. D'autres ont adopté le cigare pour se montrer supérieures à leur sexe. Horreur et sacrilège! Vous tous qui êtes encore sensibles aux délicatesses de l'amour et de la volupté, allez donc maintenant savourer le souffle enivrant de votre bien-aimée; baisez ses lèvres que le jus du cigare a brunies et vernissées, ou qui en sont peut-être encore humectées.

Mais, objecteront les progressistes, la femme doit être émancipée; elle doit jouir des mêmes privilèges que l'homme. Eh quoi! pour montrer qu'elle en est digne, elle prélude à son affranchissement par le cigare! Ah! la malheureuse ne sait pas ce qu'elle demande avec la liberté! Elle oublie donc que sa force consiste précisément dans sa faiblesse, et son plus grand charme dans cette simplicité, dans cette retenue, dans cette aimable pudeur qui a été jusqu'ici sa plus séduisante parure? L'affranchissement de la femme, mais ce n'est rien moins que la dissolution de la famille; et comme la société, telle qu'elle

est constituée actuellement, repose sur la famille, il s'ensuit que l'ordre social doit éprouver une de ces révolutions radicales, dont on n'a pas encore eu d'exemple, depuis l'époque où commencent pour nous les annales du genre humain.

L'émancipation de la femme n'est autre chose que l'honorification de la lorette !

Aussi, pour l'honneur de femmes, je me hâte d'ajouter que cette émancipation ne sera jamais réclamée par une bonne mère de famille ¹⁾

Et l'autorité paternelle, qu'est-elle devenue ? Cette autorité, regardée jadis comme sacrée, existe-t-elle encore ? hélas ! non ; et avec elle la famille s'est dissoute. Quel ascendant voulez-vous qu'un père ait sur son fils, quel respect peut-il en attendre, lorsqu'il consent à fumer familièrement avec lui ?

Voilà, mon cher ami, la grande transformation sociale qui s'opère moins lentement que l'on ne croit. Un observateur peut constater combien les progrès sont rapides depuis quelques années. Ceci n'est point un paradoxe, comme vous l'avez supposé au premier abord. La société actuelle court à un cataclysme, et l'humanité à une existence nouvelle. Le feu couve depuis longtemps sous la cendre : pour se manifester au-dehors il a allumé le cigare sur tous les points de la vieille Europe ; et, comme il n'y a pas de feu sans fumée, c'est au milieu de la fumée du tabac que l'incendie éclatera.

—Ce qui prouve, dit Julie souriant de l'hyperbolique dissertation de son père, que Monsieur le professeur a raison de ne pas fumer.

—Et que de mon côté j'ai tort d'allumer mon cigare trois fois par jour, ajouta D. Antonio.

¹⁾ Comme les idées développées ici par M.^r Marabelli rentrent peu dans le caractère de cette Nouvelle, nous les supprimons. Pour en suppléer la lacune, nous préférons renvoyer le lecteur à l'excellent ouvrage de Madame Romieu, *la Femme au XIX.^e Siècle*.

VIII.

Comment M.^r Marabelli, dans un accès d'optimisme hyperbolique, donna le pion au docteur Pangloss.

En discourant ainsi sur un ton moitié sérieux, moitié badin, nous arrivâmes au délicieux hermitage de D. Antonio. Le soleil était déjà couché, et au-dessus du Vésuve la lune s'élevait lentement dans toute sa splendeur. Son disque, d'une largeur démesurée, se rétrécissait à mesure qu'il montait vers le zénith. La lumière, dont elle inondait les deux golfes de Naples et de Baïes avec les collines qui les encadrent, était si limpide et si pure que tous les objets étaient devenus, même à une grande distance, clairs et distincts. Nous n'entreprendrions point de dépeindre ce tableau ravissant. Il faut l'avoir vu, il faut l'avoir senti, pour en comprendre toute la sublime beauté. On ne peut que s'écrier avec le poète : *à genoux, à genoux : c'est l'élévation !*

Julie était entrée dans la maison avec Manuel, nous laissant, D. Antonio et moi, en extase devant cette merveille de la création. Dans ce moment les paroles de la Sibylle me revinrent naturellement à l'esprit : *Tout me parle de Dieu, me le révèle, m'en étale une manifestation qui me dit : je suis là !... Je vais plus loin : Il me semble que le parfum de cette rose et la brise qui se joue dans mes cheveux sont une caresse de Dieu !*

Il paraît que j'articulai assez nettement ces derniers mots, au lieu de les répéter mentalement, puisque D. Antonio me tira de ma douce rêverie par ces autres mots beaucoup moins poétiques : — Oui, mon cher professeur, ces pensées sont grandes, sublimes, consolantes, mais fort peu substantielles. Le dîner nous appelle; entrons : mon estomac m'avertit que je suis homme et Dieu tout ensemble.

Nous entrâmes : en effet le macaroni traditionnel était déjà sur la table. La longue promenade que nous avions faite, avait aiguisé l'appétit de chacun de nous ; de sorte que ce n'est guère que vers la fin du repas que la charmante causerie reprit son cours interrompu. Le petit Manuel, qui jusque-là n'avait pas senti la fatigue, s'était insensiblement affaissé sur sa chaise et profondément endormi.

— Si vos forces le permettent, nous sortirons dans le jardin, en attendant que l'on nous prépare le café, me dit D. Antonio.

— Le café est tout prêt, s'empresse de répondre Julie, devinant pourquoi son père désirait se trouver seul avec moi; nous allons le servir, et puis nous sortirons ensemble. Pourquoi mon père ne veut-il pas que je sois de la partie?

— Qui t'a dit que je ne le veux pas, petite jalouse? lui répliqua son père. Voyons, sers ton café, et allons jouir de la magnificence de cette soirée.

Nous sortîmes et allâmes nous asseoir sur le banc où D. Antonio, après le déjeuner, m'avait commencé la touchante histoire de ses deux filles. Julie s'était placée entre son père et moi. La lune en plein éclairait son visage. La belle enfant, le regard fixé vers le firmament, semblait heureuse de se perdre dans l'immensité. Sa narine se gonflait comme pour aspirer, avec la brise embaumée dont nous sentions à peine les ondulations suaves, les émanations plus subtiles d'un monde supérieur. Comme elle nous éprouvions, D. Antonio et moi, quelque chose de surnaturel en nous, en dehors de la sphère des sensations terrestres. Notre âme s'était en quelque sorte dépouillée de son enveloppe charnelle: elle nageait dans l'espace, errait avec les mondes dont elle percevait la céleste harmonie. De la voûte éthérée elle retournait sur la terre, et restait quelque temps plongée dans un religieux recueillement; puis, comme l'inactivité et le repos sont contraires à son essence, du sommet des collines elle volait au bord des ruisseaux, se reposait sur les fleurs, et sentait un bonheur ineffable à cette pérégrination mystique, à cette contemplation, à ce sentiment, j'oserais même dire à cette jouissance de l'Infini. Nous comprenions dans ce moment-là la félicité des ascètes.

Sortant tout-à-coup de sa rêverie, Julie fortement émue prononça ces graves paroles: Ainsi donc nous avons beau agiter nos ailes pour nous soutenir dans les hautes et pures régions où il est si beau de planer, et même si doux de se perdre en extase! le poids de nos affections terrestres, comme le fardeau de nos peines, nous attire et nous entraîne vers le milieu qui nous est échu en partage dans l'univers!

— Ne nous en plaignons pas trop, lui dis-je: croyez-vous qu'il y ait un autre coin de l'espace, ou du ciel comme il vous

plaira de l'appeler, qui réunisse plus de splendeur et de charme que celui-ci ?

— Non; mais qui réunisse moins de douleurs et où l'on verse moins de larmes, oui !

Julie baissa la tête en poussant un pénible soupir.

— Ma fille, lui répliqua D. Antonio; je t'ai démontré bien des fois que ce que nous appelons *mal* n'existe pas dans le sens absolu, parce que tout est bien, du moment que tout est une émanation ou une manifestation de l'Être infini en perfection et en bonté; mais il y a un rouage essentiel, un moteur secondaire, dans la marche de l'univers et de l'humanité en particulier, que nous qualifions ainsi, lorsque l'engrenage ne fonctionne pas au gré de nos passions et de nos désirs. C'est un *accident* qui nous est relatif, comme il l'est à toute l'animalité, peut-être même à tous les corps organisés. Mais je te le demande: qu'est-ce qu'un *accident* qui n'a pas des effets constants? qui varie et produit des phénomènes opposés selon le sujet qui en est affecté? Ce qui fait le bonheur de l'un ferait souvent le malheur de l'autre. Ce qui est un plaisir pour celui-ci serait un ennui pour celui-là. Sans le *mal*, dis-moi, aurions-nous une perception fort nette du *bien*? Saurions-nous ce que c'est que le plaisir? O divine Sagesse! Sans ce que nous appelons *mal*, l'homme ne s'engourdirait-il pas dans une indifférence complète pour toutes choses! Outre que les sciences, les arts et l'industrie languiraient dans une éternelle enfance, nos facultés physiques, intellectuelles et morales, ne tendraient plus à leur entier développement. Et puis, ma chère enfant, notre malheur dépend moins de ce qui le cause accidentellement, que de la manière dont nous l'envisageons et dont nous le souffrons. C'est faute de considérer le *mal* comme faisant partie de l'ordre universel; c'est faute d'en analyser la nature, d'en peser les conséquences, d'en évaluer la place intime qu'il occupe dans le monde, lorsqu'on sait le réduire à sa juste valeur; c'est faute de le comparer à la somme immense de biens et de jouissances que la nature offre de toutes parts à celui qui sait les apprécier; c'est faute enfin d'en respecter la mission sacrée, que notre malheur s'aggrave, et nous arrache des murmures contre l'anomalie de son existence. Puisqu'il existe, il était nécessaire; et le sage adore ce grand mystère, comme celui de la justice et de l'ordre.

— Vous avez raison, mon père ; mais cette exclamation qui m'est échappée, n'était pas l'expression d'un murmure contre la Providence: j'exprimais seulement le regret de me retrouver tout-à-coup sur la terre avec un corps, avec des sens imparfaits et des souvenirs pleins d'amertume, après avoir entrevu les délices d'une vie toute spirituelle. Mais c'est là notre condition, du moment que nous appartenons à l'humanité. Comme vous je m'incline et j'adore. Je fais plus : pour vous montrer que grâce à vos leçons je suis digne de vous, je raconterai, devant vous, à notre excellent ami, la fin d'une certaine légende dont ce matin vous avez commencé le récit, et dont bien des particularités sans doute vous sont inconnues.

— Comment sais-tu que ce matin.. ?

— Avez-vous oublié que je suis la Sibylle de Cumès ?

— C'est juste. Hé bien ! parle : aussi bien j'étais arrivé à la douloureuse péripétie dont je n'ai jamais osé te demander les détails, lorsque le lendemain du mariage de ta sœur...

— Vous vintes dans ma chambre ? Ce soir j'aurai le courage, que je n'ai jamais eu jusqu'ici, de vous donner ces détails circonstanciés que vous ne connaissez que par induction, et que je me suis efforcée chaque jour d'ensevelir dans l'oubli. Écoutez-moi donc tous les deux.

IX.

Légende de Lia et Rachel ; suite et fin.

— Mon père vous a raconté, mon cher professeur, comment je passai la journée où fut consacrée l'union de ma sœur avec Adolphe. Mais il n'a pu vous dire quelle violence il me fallut exercer sur moi-même pour résister jusqu'au bout. J'aimais mon cousin comme une insensée ; jugez combien je dus souffrir.

Je l'interrompis :

— Permettez-moi de vous demander, lui dis-je, pourquoi avec un amour si violent dans le cœur, vous vous montrâtes si indifférente, si froide même, lorsqu'au commencement votre cousin vous donnait des preuves non équivoques de son affection ?

— Pourquoi ? parce que j'avais deviné l'amour de Mathilde pour Adolphe, et que je ne m'aperçus de la violence du mien

que lorsque mon cousin se tourna du côté de ma sœur. Je crus être assez forte pour dompter ma passion, et assurer ainsi le bonheur de deux êtres qui m'étaient si chers. Je me dévouai : j'engageai la lutte, et malheureusement je triomphai ! Oui, je parvins à cacher mon désespoir et mes larmes, et le mariage eut lieu. Ce sacrifice qui devait être le salut de tous, fut le complément de leur malheur.

Enfin cette journée interminable s'écoula. À force de me contraindre, de grimacer mon visage afin de le rendre souriant, de courir, d'agir dans la maison, de déguiser une larme sous un éclat de rire nerveux, tel, je crois, que doit être celui des damnés, j'étais arrivée à ce paroxysme d'exaltation fiévreuse, où l'on n'a même plus la conscience de la douleur, où la joie et le désespoir se manifestent par les mêmes transports. Moi-même je me rappelle à peine comme un rêve confus ce qui s'agitait en moi dans le courant de la soirée, jusqu'au moment où nos amis nous dirent adieu, pour laisser les jeunes époux libres enfin de se retirer dans la chambre nuptiale. Pour moi je m'empressai de gagner mon réduit solitaire, espérant y respirer plus à l'aise ! Hélas ! Ce fut alors qu'en déposant le masque que j'avais collé sur ma figure depuis le matin, et sous lequel j'avais encore déguisé mes sentiments et mes discours, ce fut alors que l'affreuse réalité se dressa de nouveau devant moi dans toute son horreur primitive. Que dis-je ? Son aspect m'apparut plus hideux et plus terrible qu'auparavant, car elle revêtait alors un autre caractère dont je n'avais ressenti jusqu'alors que quelques atteintes légères. Vous l'avouerez-je ? Dans ce moment j'éprouvai toutes les tortures les plus mordantes de la jalousie ? Non, qui n'a pas subi un supplice pareil, ne saurait s'en former une idée. Ma pensée ne pouvait se détacher des heureux époux : elle les suivait pas à pas, ne respectant pas même leur retraite isolée, qui, comme un sanctuaire, aurait dû m'être inviolable et sacrée. O inexplicable instinct de notre nature ! Moi si jeune alors, si simple, si naïve dans mes aspirations, ne supposant dans l'amour rien au-delà de l'union des âmes, il semble que j'aurais dû être plus calme, ou du moins ignorer le tourment qui me rongea le cœur. Mais non : la jalousie m'avait impitoyablement clouée dans la chambre nuptiale, comme pour revendiquer un bien qui m'était injustement ravi. Je venais de sacrifier à ma sœur plus que la vie ; hé bien !

dans cet instant atroce elle aurait voulu m'embrasser que je l'aurais repoussée! Je tombai à genoux, en joignant convulsivement les mains. Je récitai avec ferveur la plus sublime des prières¹⁾; j'invoquai l'assistance de celle qui pour les chrétiens est le refuge et la consolatrice des affligés. À peine les derniers mots expiraient sur mes lèvres, que je me retrouvai, en esprit, priant agenouillée au pied de la couche de ma sœur. Je m'élançai à ma fenêtre, je l'ouvris: j'avais besoin de respirer un air plus frais, plus vif, plus pénétrant; ma tête était brûlante. En levant les yeux vers le firmament, dont aucune vapeur ne troublait la sérénité, en admirant les myriades de mondes qui parcouraient majestueusement leurs orbites, et accomplissaient en silence leur destinée; à l'aspect de tant de grandeur et de magnificence, d'ordre et de paix, une réaction s'opéra dans mon esprit: l'idée de mettre fin à mes jours commença à me sourire. Pourquoi subir encore le joug des misères de cette vie caduque et imparfaite, lorsqu'on a devant soi l'infini et la paix des cieux? Mais comme si j'avais la conscience que la pensée qui commençait à me dominer ne fût coupable, je me retournai pour m'assurer que personne ne m'observait, et que je pouvais exécuter librement mon fatal projet. Mes regards tombèrent par hasard, ou plutôt providentiellement, sur l'image vénérée de ma mère, sur son portrait que j'avais placé au chevet de mon lit comme un talisman tutélaire. C'en fut assez: à cette vue, je fermai vivement la fenêtre; des larmes abondantes coulèrent de mes yeux. Je demandai pardon à cette tendre mère du chagrin que ma mort lui aurait causée, ainsi qu'à vous, mon bon père, dont le souvenir aussi contribua puissamment à me sauver. Mais dans une juste défiance contre moi-même, et pour éloigner tout-à-fait de moi la résolution sinistre à laquelle j'étais près de succomber, je sortis de ma chambre. Oh! y fusse-je restée! Sans aucune intention préconçue, sans savoir même où j'irais, je suivis instinctivement le corridor qui conduisait à la chambre de ma sœur. Là, je m'arrêtai froide, immobile: il m'était impossible de faire un pas au-delà de cette porte fatale, impitoyablement fermée devant moi. Toutes les angoisses, toutes les fureurs de la jalousie m'assaillirent de nouveau: j'étais folle! Cédant à un mouvement de curiosité impérieux, irrésistible, je fus assez in-

¹⁾ Évidemment le *Pater*.

sensée pour prêter l'oreille... Qu'entendis-je? je l'ignore; mais je sentis comme la lame acérée d'un poignard qui me pénétrait dans le cœur. Mes genoux fléchirent; je chancelai, et perdant tout-à-fait connaissance, je tombai raide et glacée devant cette porte, pour d'autres si fortunée!

Le lendemain matin je me trouvai étendue sur mon lit, vêtue encore de mes habits de fête. Mais comment étais-je revenue dans ma chambre? M'y avait-on transportée tout évanouie? Qui m'avait déposée ainsi sur mon lit? C'est ce que je ne puis vous affirmer: je n'ai qu'une faible perception de ce qui m'arriva jusqu'au moment où mon père entra dans ma chambre. Il m'est resté seulement le souvenir vague d'une espèce de cauchemard dont je fus affectée vers la pointe du jour. Il me sembla que quelqu'un, se penchant sur moi, essuyait la sueur glacée qui ruisselait sur mon visage; puis s'efforçait de rendre le mouvement à mes membres engourdis, et leur activité à mes sens frappés également de torpeur et d'inertie. Cette figure, presque collée contre la mienne, ne m'offrait d'abord aucun type particulier: seulement elle me produisait l'effet d'être pâle et tristement contractée par la souffrance; mais ses yeux me contemplaient avec une pitié pleine de tendresse; je sentais son souffle effleurer ma joue, et je frissonnais. Il me semblait encore, lorsque sa main pressait la mienne, qu'une douce chaleur remontait jusqu'à mon cœur, et y rallumait la vie éteinte. Sa bouche murmurait aussi des paroles confuses, incohérentes, inintelligibles, dont je cherchais en vain de saisir le sens. Insensiblement elles furent articulées plus distinctement, et alors je parvins à comprendre celles-ci: « Pauvre enfant! faut-il que je t'aie méconnue! Mais calme-toi: mon cœur souffre comme le tien! » Dès qu'il les eut prononcées, cet être fantastique, dont je n'avais pu jusqu'alors distinguer bien les traits, revêtit peu à peu une forme que je ne connaissais que trop! Je m'agitai; je fis des efforts inouis pour me débarrasser de cette obsession. Je poussai un cri; je parvins à ouvrir les yeux... Éperdue, effarée, je promenai avec anxiété mon regard encore débile autour de moi: mais l'image qui m'avait poursuivie pendant mon sommeil léthargique, s'effaça par degrés comme l'ombre que frappe un rayon lumineux; puis elle se glissa silencieuse loin de mon lit, et je n'aperçus auprès de moi que Marie, notre servante, qui me prodiguait ses soins affectueux.

Il serait superflu de vous dire qu'une fièvre brûlante avec délire fut le corollaire inévitable de cette nuit de torture et d'angoisse. Pendant un mois on trembla pour mes jours. Quant à moi, je vous avoue aujourd'hui que dans les premiers temps de ma maladie j'appelai la mort de tous mes vœux. C'est que mon esprit n'était pas cultivé comme aujourd'hui; mon âme était loin d'avoir la forte trempe qu'elle a reçue depuis à l'école du meilleur des pères.

En prononçant ces derniers mots, Julie s'était tournée vers le bon vieillard, en qui le récit de sa fille faisait revivre des émotions si douloureuses. Il la contemplait avec une admiration mêlée de tristesse. La chère enfant n'y tint plus : elle se précipita dans ses bras : « Oui, lui dit-elle de l'accent le plus tendre, oui c'est à toi que je dois le calme et le bien-être dont je jouis maintenant : si tu savais combien je suis heureuse ce soir !.. Voyons; soyez sage : je ne veux plus vous voir le visage et les yeux dans cet état... ! » Elle l'embrassa encore sur le front, et reprit ainsi son discours :

— Lorsque la période de fièvre et de délire fut cessée, et que j'entrai en pleine convalescence, j'éprouvai un calme, une sérénité d'âme à laquelle j'étais loin de m'attendre, après des émotions si orageuses. Mais les souffrances de l'âme, comme celles du corps, s'épuisent par leur violence même. À mesure que grâce aux soins de la meilleure des mères, sans oublier le père le plus affectionné, à mesure, dis-je, que mes forces physiques reprenaient leur équilibre, et que je renaissais à la vie, mon esprit envisageait le passé comme un songe pénible, dont on cherche vainement, au réveil, de renouer les incidents disparates et décousus. Mon cœur s'étonnait même qu'il eût pu tant souffrir.

Il est vrai que la sagesse et la prudence de mes parents avaient contribué beaucoup à ce changement qui s'était opéré en moi. Jamais un mot de leur bouche ne m'avait rappelé ces jours d'angoisse mortelle. Leurs regards seuls, animés d'une tendresse plus assidue, y faisaient fatalement allusion. Une larme que ma mère laissait parfois sur ma joue, lorsqu'elle venait m'embrasser, m'en disait encore davantage ; mais j'avais la précaution d'être aussi discrète qu'eux. J'avais l'air de prendre le change sur la nature de leurs sentiments et de leurs caresses. Pendant longtemps dans nos épanchements, jamais le nom d'Adolphe ni

celui de ma sœur ne fut prononcé. La première je demandai pourquoi je ne voyais pas Mathilde au milieu de nous. Mon père me répondit : « Voilà près d'un mois qu'elle est partie pour faire un petit voyage. Dans ce moment elle doit être à Naples ; mais elle reviendra bientôt, j'espère. »

En effet, autant de son propre mouvement que par les conseils de mon père, Adolphe s'était éloigné avec sa femme.

Ainsi je revins à la santé. Quoique sous le poids d'un passé affreux, d'un présent assez triste, et d'un avenir dont aucune lueur d'espérance ne colorait le sombre horizon, mon père et ma mère goûtaient cependant un peu de repos : l'amélioration inespérée survenue dans l'état de leur fille apportait une trêve à leur chagrin. Nous vivions tous les trois en respectant réciproquement notre peine secrète, qui n'était un mystère pour aucun de nous ; et, dans nos entretiens intimes, notre affection ingénieuse savait donner à nos discours une couleur aimable et parfois enjouée. Ce fut alors que mon père, pour faire une heureuse diversion à mes idées, commença mon éducation philosophique, et réussit à me passionner pour cette étude, la seule vraiment capable de fortifier l'esprit et le cœur : étude, par conséquent, que l'on a si grand tort de proscrire entièrement du programme rédigé déjà avec tant de parcimonie pour l'éducation des femmes.

Nos journées s'écoulaient donc assez tranquilles, assez se-reines, lorsqu'à un nouvel accès de tristesse et d'abattement, à un redoublement de tendresse, de soins et de caresses plus fré-quentes, je me doutai qu'un nouveau malheur avait fondu sur nous. Un jour, en entrant à l'improviste dans la chambre de ma mère, je la vis tout en larmes, et, à mon apparition, elle jeta loin d'elle parmi des chiffons épars sur un guéridon, une lettre qu'évidemment elle désirait me cacher. Je m'approchai de cette pauvre mère qui me regardait avec attendrissement. Son attitude était celle d'un suppliant : on aurait dit qu'elle me demandait pardon. Je m'aperçus qu'elle tâchait de se contraindre devant moi, et qu'elle fesait des efforts inouis pour empê-cher ses sanglots d'éclater. Je me jetai dans ses bras : — Ma-man, lui dis-je, vous vous cachez de moi depuis quelques jours. Vous ne m'aimez donc plus comme autrefois, puisque vous ne me jugez plus digne de partager vos peines ? — À quoi te ser-virait de les connaître, me répondit-elle, puisque tu ne sau-

rais y porter remède? — Maman, répliquai-je, vous avez reçu quelque mauvaise nouvelle de ma sœur.

Pour toute réponse elle m'embrassa.

J'insistai : — Qu'est-il arrivé? voyons: ne me laissez pas dans cette inquiétude qui me consume depuis une semaine. Quelque sinistre nouvelle qu'une lettre de Mathilde vous annonce, je crois maintenant être assez forte pour l'entendre. — Tu crois? — J'en suis sûre. — Hé bien! Sache que ta sœur va revenir auprès de nous. — Et vous avez pu supposer, lui dis-je, que ce retour serait pour moi un nouveau sujet de chagrin! Je savais fort bien que l'absence de ma sœur ne pouvait pas être éternelle; je m'attendais tous les jours à la voir reparaitre sous notre toit. Croyez-vous donc que je ne l'aime plus? Quelle offense m'a-t-elle faite? Aucune. Adolphe lui-même n'est pas coupable à mes yeux: il a suivi le penchant de son cœur, et s'est conduit toujours envers moi avec une délicatesse exquise. Si les choses ont eu cette issue qui nous a coûté tant de larmes, c'est ma faute, ou plutôt la fatalité. — Et c'est la faute aussi de ton père et de ta mère, qui n'ont pas été assez clair-voyants pour lire dans ton cœur, et mesurer l'étendue de ton sacrifice. Pour moi je ne m'en consolerais jamais, continua-t-elle en pleurant: encore si ce sacrifice avait servi à assurer le bonheur de quelqu'un! — Que me dites-vous là, m'écriai-je aussitôt? ma sœur ne serait-elle pas heureuse? — Si fait, si fait, elle est heureuse, me répondit cette pauvre mère en voyant l'altération qui bouleversait tout-à-coup les traits de mon visage; mais c'est ton cousin... qui...

Elle s'arrêta, et je repris avec une anxiété croissante : Hé bien? quoi? mon cousin...? Maman, je vous en conjure, point de réticence. En agissant ainsi avec moi, vous m'en dites trop ou trop peu: permettez que je parcoure cette lettre qui renferme sans aucun doute ce que désormais il serait superflu de me cacher.

En prononçant ces mots, je pris la lettre, et je lus le peu de lignes qu'elle renfermait. L'impression que je reçus fut pénible; mais j'avoue que je n'en fus pas affectée comme ma bonne mère. Hélas! peu de jours après je compris combien son chagrin était légitime! Mathilde dans sa courte lettre annonçait à ses parents qu'elle était obligée de revenir en Sicile, parce qu'Adolphe devait partir immédiatement pour les États-Unis, où on l'appelait en toute hâte. Son père était gravement malade, et

l'on avait peu d'espoir de le sauver. Elle allait donc arriver avec son mari, mais celui-ci ne ferait que l'accompagner, et s'embarquerait au plus vite pour le nouveau monde.

Après cette lecture, je tâchai de consoler ma pauvre mère, et de dissiper ses appréhensions, en lui assurant que je reverrais ma sœur avec plaisir, et mon cousin sans répugnance. J'ajoutai qu'autant leur éloignement pendant deux mois avait été sage et prudent, autant il était inutile aujourd'hui. En parlant ainsi, je croyais franchement que c'était seulement le retour d'Adolphe qui affligeait ma mère : cette illusion dura jusqu'à l'arrivée de Mathilde et de son mari.

Afin de les rassurer sur mon compte, et dissiper la gêne que l'un et l'autre n'auraient pas manqué d'éprouver auprès de moi, je voulus aller à leur rencontre. Mathilde se précipita dans mes bras, que je lui ouvrais avec toute la tendresse d'une sœur. Nous restâmes longtemps embrassées en confondant nos larmes. Sous nos baisers expirait étouffée l'exclamation cent fois répétée : « chère sœur, bonne sœur, sœur bien-aimée ! » à laquelle succédait un silence encore plus éloquent. Ce fut la seule explication que, pour le moment, il y eut entre nous. Quant à mon cousin, je lui tendis affectueusement la main : il la saisit, et la manière dont il pressa la mienne m'en dit plus que je n'aurais voulu.

Cependant j'observais que Mathilde était bien changée : elle avait perdu non seulement ses fraîches et vives couleurs, mais encore tout son enjouement. Elle était pâle, rêveuse, abattue ; souvent même je la surprénais pleurant dans les bras de notre mère. Je me figurai que c'était la perspective de vivre séparée de son mari, dont l'absence pouvait se prolonger plus ou moins longtemps, qui causait le chagrin dont elle paraissait accablée. Le lendemain de son arrivée, je la vis descendre dans notre petit jardin. Je la suivis des yeux : elle était émue au plus haut point. Il était facile de comprendre qu'elle était en proie à des souvenirs d'enfance et de jeune fille, souvenirs toujours si chers et si doux ! En effet elle courait, s'arrêtait, baisait les plantes, en cueillait les fleurs, et les mettait dans son sein : c'était chez elle un état fébrile, une exaltation de sentiment qui participait de la douleur et du désespoir. Je descendis à mon tour ; je la rejoignis sous le berceau de chèvre-feuille, où nous nous étions abritées tant de fois, et où nous avions fait de si beaux rêves. A

mon aspect, elle se leva du banc où elle était assise, et passa la main sur son front comme pour chasser une pensée sinistre. — Voyons, lui dis-je, sois raisonnable : je comprends qu'il soit pénible de voir s'éloigner de nous un être qui nous est cher; mais quand cet éloignement doit avoir un terme plus ou moins rapproché... ! — Eh ! crois-tu, me répliqua-t-elle, que ce soit une séparation de quelques mois qui me désespère ainsi ? Tu ne sais donc plus lire dans mon cœur ?

Je la regardai fixement, et après une pause : — Non, lui répondis-je : unie à l'homme que tu adorais... — Et que j'adore encore, ajouta-t-elle avec un accent qui me fit frissonner; mais lui... ne m'aime pas ! — Adolphe ne t'aime pas ! m'écriai-je; c'est impossible; qui donc aime-t-il ? — Toi !

Je poussai un cri; un nuage voila mes yeux, mes genoux faiblirent, je m'appuyai, la poitrine haletante, contre un des montants du berceau. Ce que j'éprouvai dans l'espace de quelques secondes est impossible à décrire. Enfin je repris haleine... mais l'avouerai-je ? à cette révélation inattendue, je ne pus me défendre d'un mouvement instinctif de joie, que je m'empressai de réprimer à la vue du désespoir de ma pauvre sœur. Elle continua ainsi d'une voix presque éteinte : — Julie, ma bonne Julie, il n'est que trop vrai : je ne possède pas le cœur de mon époux ! Je ne puis nier qu'il ne se montre bon, affectueux, plein de prévenances pour moi; mais il est triste, rêveur, inquiet, et jusque dans ses caresses, à la froideur qui les accompagne, je remarque que c'est le devoir ou la pitié qui les dicte. Tu as bien souffert pour moi, ma bonne sœur; mais moins que je ne souffre aujourd'hui à cause de toi ! — Et c'est à cause de moi que tu souffres, lui dis-je aussi profondément émue qu'elle pouvait l'être elle-même ! De moi qui t'ai sacrifié plus que ma vie ! — Oui, de toi, insista-t-elle; de toi qui m'as tant aimée, et qui m'aimes tant encore ! De toi, dont j'envie le bonheur sans que tu t'en doutes, et dont, à mon tour, je suis jalouse plus que tu ne l'as jamais été de ta malheureuse sœur ! Me comprends-tu enfin, Rachel ? — Hélas ! que trop, ma pauvre Lia, lui répondis-je.

Et nous confondîmes nos larmes et nos regrets.

Mathilde avait raison : aimée d'Adolphe; j'étais un peu moins malheureuse qu'elle; aussi ce fut une considération puissante qui m'engagea à redoubler de soins et d'attentions. Je compre-

mais toute l'étendue de son malheur, son supplice de tous les instants, en pensant qu'auprès d'elle l'amour d'Adolphe caressait l'image d'une sœur qui, brûlant elle-même d'un amour insensé, s'était immolée au bonheur d'une autre. Je comprenais encore combien Adolphe devait souffrir lui-même, surtout si, comme j'avais lieu de le craindre avec assez de fondement, il avait pénétré le secret de mon amour toujours comprimé, mais toujours vivace. Sans doute mon cousin était incapable de manquer de soins et d'égards envers sa femme; mais un cœur aimant comme celui de ma sœur avait besoin d'autre chose. Il fallait qu'on lui rendit amour pour amour. Elle s'était donnée tout entière, corps et âme : malheureusement son mari ne pouvait apporter dans la communauté le même contingent d'amour et de dévouement sans bornes.

Adolphe partit pour l'Amérique au bout de trois jours. En me disant adieu, il me demanda la faveur de m'embrasser. Il tremblait; ses yeux avaient une expression singulière de douleur et de découragement. Je n'étais pas moins émue ni moins troublée que lui. Lorsque ses lèvres vinrent effleurer ma joue, il murmura quelques mots confus, incohérents, presque intelligibles, mais auxquels mon cœur trop ingénieux prêta un sens opposé peut-être à l'intention de celui qui les prononçait. Il me sembla entendre : « Je vais tâcher de t'oublier; imite-moi, autant pour Mathilde que pour toi-même ! » Tels furent les adieux de mon cousin. Depuis ce jour, nous ne l'avons plus revu.

De ce moment je me dévouai entièrement à ma sœur : elle était si souffrante, si malheureuse ! Elle avait une âme trop sensible et trop délicate pour n'être pas touchée de cette affection que tant de douleur avait consacrée. Comme il ne m'échappait jamais avec elle le moindre mot qui pût lui révéler ma propre souffrance morale ; comme je ne lui parlais que d'elle-même et de l'espérance de revoir bientôt Adolphe auprès de sa petite femme, bon, tendre, affectueux, ayant puisé dans son noble cœur, plutôt que dans l'éloignement, assez de raison et d'énergie pour dompter un amour passager et sans issue ; comme je la laissais rarement livrée à elle-même, et qu'en cela j'étais admirablement secondée par la tendresse de mes parents, Mathilde reprit un peu de courage ; sa tristesse eut plus de sérénité. Mais notre plus sublime auxiliaire pour la rattacher à la

vie et lui faire rêver encore des jours heureux, ce fut l'espérance qui surgit tout-à-coup dans son cœur de devenir mère, et qui se changea en certitude deux ou trois semaines après le départ de son mari. Parée de ce nouveau titre, qui n'aurait été persuadée comme elle-même qu'elle allait désormais posséder sans partage le père de l'enfant qu'elle sentait déjà tressaillir dans son sein? Ce fut une fête dans la maison : la naissance de cet enfant était un rayon de soleil après des jours de brume et d'orage. Le présent, le passé étaient presque oubliés : on ne voyait que l'avenir. Ma mère surtout s'enivrait d'espérance et de joie. Quant à mon père, il faut bien que vous écoutiez mon réquisitoire contre lui. Entièrement préoccupé de Mathilde, il ne croyait plus devoir jeter sur moi un de ces regards scrutateurs qui, lorsqu'il le veut, vont sonder les plaies jusque sous la fibre la plus intime du cœur. Il se figurait probablement que j'étais guérie ! Pauvre père, il ignorait encore que chez certaines femmes, à complexion délicate, les plaies du cœur sont incurables et mortelles. Mais je vous garantis, mon cher professeur, que depuis lors il a bien changé d'avis : sous ce rapport, c'est moi qui ai eu le triste privilège de le former.

Je ne puis m'empêcher de rappeler ici un phénomène étrange, que j'ai toujours eu bien de la peine à m'expliquer : tout le temps que ma sœur portait encore dans ses flancs le tendre fruit de son amour, je ne pouvais la regarder sans sentir l'aiguillon acéré de la jalousie, tandis que je n'en éprouvai plus les atteintes du moment où le cher petit être me fit entendre ses vagissements. Une révolution s'opéra en moi : tout ce que j'avais ressenti et ressentais encore pour le père, fut reporté sur l'enfant. Je le soignais, je le caressais, je l'embrassais, sans qu'aucune arrière-pensée altérât la pureté de ma tendresse pour lui. Dans certains moments d'expansion, il me semblait que j'étais sa mère ! Quant à ma sœur, un berceau renfermait alors tout ce qu'elle avait de facultés aimantes.

L'heureuse nouvelle de la naissance de Manuel parvint à Adolphe dans un triste et cruel moment : son père venait d'expirer. De sorte que sa lettre en réponse à la nôtre contenait des expressions de douleur, plutôt que de bonheur et de joie. Il lui était impossible, disait-il, de revenir avant une année au moins. Les affaires de la maison se trouvaient dans un état fort peu prospère. Son frère aîné s'était chargé de surveiller leurs

plantations de la Floride, tandis que lui était obligé de s'occuper sérieusement des intérêts de sa famille et des siens propres à Philadelphie, où il éprouvait continuellement des pertes et des déceptions. Ce fut une grande contrariété pour nous, mais le premier sourire de Manuel que nous étions tous à épier, et les soins multiples que nous nous plaisions à lui prodiguer, nous faisaient prendre courage, et la première année s'écoula avec une rapidité dont nous fûmes nous-mêmes étonnés.

Ainsi, par la mort de son père, Adolphe était devenu le chef et le soutien de sa nombreuse famille : ils étaient, je crois, de huit à dix frères ou sœurs, sans compter sa vieille mère pour laquelle son affection et son dévouement ne connaissaient point de limites. S'écarter dans un pareil moment, c'eût été compromettre l'existence de cette mère chérie, et l'avenir de tous les siens ; d'autant plus que si son frère aîné était un excellent planteur, en revanche son peu de capacité et d'aptitude lui interdisait le maniement des affaires commerciales. D'après cela, il fut décidé que l'on attendrait que le petit Manuel fût un peu plus fort et un peu plus grandet, avant que sa mère entreprît le voyage d'outre-mer pour le conduire à son père, à qui pendant longtemps encore il n'était plus permis de revenir en Europe. L'heureux privilège de la maternité, qui complète la femme et lui confère le plus beau titre de noblesse auquel elle puisse aspirer, soutenait ma bonne sœur, et lui rendait moins amer l'éloignement de son mari. Et puis quel triomphe pour elle le jour où elle se présenterait à lui, en portant Manuel dans ses bras ! Ce bonheur, cette joie qu'elle préparait à Adolphe, elle en jouissait elle-même d'avance : c'était son bonheur, sa joie de tous les jours. Mais ô fatalité ! Comment un si beau rêve, si juste, et en même temps si naturel, était-il contraire à la marche coordonnée et préétablie des choses humaines ? Pourquoi produisait-il une dissonnance dans l'harmonie universelle ? Problème insoluble pour nos faibles esprits, tant qu'ils sont enchevêtrés dans un tissu d'organes dont le moindre accident altère les fonctions ? En aurons-nous jamais la solution ? Je le crois ; mais quand ? Probablement lorsque notre âme, affranchie par la mort, aura reconquis son indépendance et son entière liberté d'action.

Dans cet intervalle, mon père accepta d'aller à Naples pour diriger et surveiller la publication d'un grand ouvrage sur les

antiquités de cette ville et de ses environs. Comme ce travail important exigeait au moins deux années, il nous engagea à le suivre. C'est ainsi que nous quittâmes la Sicile, et que maintenant la belle Parthénope nous possède, *tenet nunc Parthenope*. Nous étions au commencement de l'année 1837. Vous avez été témoin de ces jours néfastes et funèbres, où l'horrible fléau du choléra sévit avec tant de fureur sur nos bords enchantés : partout le deuil, la terreur et la mort. Pendant les mois de Mai, de Juin et de Juillet, Naples n'offrait plus que l'image d'une nécropole. On n'a jamais osé publier le nombre exact des victimes, pour ne point effrayer la population; peut-être même l'a-t-on ignoré : il était si considérable que l'on ne comptait plus ! Ma bonne mère fut atteinte par l'épidémie, et y succomba en peu d'heures. Quelques jours après ma pauvre sœur expirait encore dans mes bras, en prononçant le nom bien-aimé de son époux.

Julie trop fortement émue, en rappelant ces lugubres souvenirs, s'arrêta : ses sanglots, qu'elle s'efforçait en vain d'étouffer, l'empêchaient de continuer son récit. L'excellent M.^r Marabelli, malgré l'épaisse cuirasse d'optimisme qui protégeait son énergie morale, ne put parer les traits qui dans ce moment lui allaient au cœur. D'une voix que la douleur rendait également chevrotante, il dit à sa fille : « Allons, remets-toi... en voilà assez. Il est superflu d'en dire davantage... Restons-en là, n'est-ce pas, mon cher ami ? Vous avez compris le reste.. ! »

— Oui, sans doute, répondis-je : j'ai parfaitement compris comment Mademoiselle Julie est devenue la petite maman de Manuel ; mais comment M.^r Adolphe n'est-il pas encore revenu ? Il me semble cependant que deux puissants motifs...

D. Antonio ne me laissa pas achever : — Adolphe, me dit-il, est resté en Amérique pour la même raison qui l'y a retenu la première et la deuxième année après son départ de Sicile. Mais nous avons reçu d'excellentes nouvelles de lui. Il paraît que grâce à ses soins et à son travail assidu, les affaires de sa maison ont repris un essor des plus prospères, de sorte que nous espérons le revoir dans un temps plus ou moins rapproché. Peut-être arrivera-t-il lorsque nous nous y attendrons le moins. Qui sait même s'il n'est pas déjà en route ?

Le digne homme, pour donner le change à son émotion, qu'il avait de la peine à maîtriser, ajouta en se levant : Rentrons,

si vous le voulez bien. Allons, Julie, viens, ma fille: la nocturne courrière, comme disent les poètes, atteint déjà la moitié de sa course. Notre cher professeur dit se lever et partir de bonne heure,

Suadentque cadentia sidera somnos ¹⁾).

Je lui répliquai par le vers de Virgile qui suit immédiatement celui qu'il venait de citer, mais en me permettant une légère altération:

Sed mihi tantus amor casus cognoscere vestros! ²⁾

— Vous les connaissez maintenant: nous n'avons rien retranché du récit, et il n'y a plus rien à ajouter.

— De malheureux, je l'espère bien, lui répondis-je; mais pourquoi pas quelque chose d'heureux? Puisque tout est compensation dans le meilleur des mondes possibles, pourquoi désespérer d'avoir à terminer un jour votre histoire par un chapitre qui serait la contre-partie de tous ceux qu'elle renferme jusqu'ici?

— Désespérer! jamais: l'insensé et le lâche seulement peuvent désespérer. Cependant veuillez garder ces flatteuses illusions pour un temps plus opportun. Rentrons; j'ouvre la marche.

J'offris le bras à Julie, tandis que son père cheminait tout pensif devant nous.

— Et vous, lui dis-je, croyez-vous comme votre père que ce soit une illusion que ce chapitre final que je désirerais tant vous voir ajouter à votre biographie?

— Non; mais la raison, et par-dessus tout le devoir me l'interdisent.

— Comment cela?

— Écoutez: mon père se figure que vous connaissez à présent tout notre passé, et tous les accidents de notre vie présente, parce qu'il n'en sait pas davantage lui-même. Mais il y a quelques particularités, et même assez graves, que j'ai cru un devoir de lui laisser ignorer.

¹⁾ Et les astres sur leur déclin engagent au sommeil. Virg. En. II.

²⁾ Mais j'ai un si grand désir de connaître vos malheurs!

En prononçant ces mots, Julie baissa la voix, et appuya son bras sur le mien d'une manière assez accentuée. Je la regardai en l'interrogeant du regard.

— Oui, continua-t-elle avec un trouble léger et une pudeur pleine de charme, oui, mon père ne connaît pas tout... Sachez qu'*il* m'a écrit, et qu'il ne tiendrait qu'à moi de rédiger bientôt le susdit chapitre que vous venez de nous signaler.

— Et vous refusez de l'écrire ?

— Oui, et vous-même, comme tout homme de devoir, vous n'oseriez me conseiller d'agir autrement. Mon père n'a plus que moi sur ses vieux jours. Il lui serait impossible de vivre sans moi ; je doute fort moi-même que je puisse vivre sans lui. Or vous savez que pour compléter la dernière partie de notre histoire, dans le sens que vous l'entendez, je devrais aller l'écrire sur un comptoir Américain. Voilà pourquoi je n'ai pas même communiqué à mon père les deux lettres où Adolphe me peint son amour toujours aussi vif, aussi ardent que par le passé, et me propose de prendre, devant Dieu et devant les hommes, ce titre de femme qu'il avait ambitionné de me donner dès l'instant qu'il m'avait connue. Simple formalité, ajoute-t-il, puisqu'à ses yeux, comme à ceux du monde, j'ai déjà assumé auprès de son enfant tous les attributs d'une mère. Mon bon père, s'il était instruit de cela, ne manquerait pas de lui écrire : « Viens tout de suite. » Son amour pour moi lui ferait oublier la solitude et l'abandon où mon départ le plongerait ; mais s'il m'aime, je l'aime bien aussi ; et je reste !

Pauvre enfant ! après s'être immolée à sa sœur, elle voulait se sacrifier à son père !

Je lui dis : ainsi vous avez répondu à votre cousin.. ?

— Que pour rien au monde je n'abandonnerais mon père.

— Je vous admire... ! mais tant de vertu ne restera pas sans récompense. Sans avoir comme vous la perspicacité d'une Sibylle, il est facile de prévoir cependant que bientôt... je vous verrai la plume à la main !

Elle tressaillit ; puis baissant la tête, elle ferma les yeux à demi, comme si le rayon d'espérance que je venais de faire lui-re, l'eût éblouie, et qu'elle voulût en amortir l'éclat. Revenue un peu de son trouble, elle me dit : Je vous en prie, respectez le voile que nous avons jeté sur des idées dont le charme est par trop décevant. Hélas ! ne battez pas en brèche le rempart,

déjà passablement ébranlé, que mon digne père, avec ses principes philosophiques, a eu tant de peine à élever pour ma défense. On a beau tremper le cœur de la femme dans les eaux du Styx, il reste toujours vulnérable. Sans doute on parvient à la rendre plus sage et plus forte, mais un grain de sable suffit souvent pour faire dévier le char de la sagesse, aussi bien que celui du triomphateur. Ah! votre La Fontaine a bien raison de s'écrier :

*Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire adieu prudence.*

—Aussi c'est au nom de la prudence même que je vous engage à ne rien cacher à votre père.

— Comment cela?

— Adolphe, fort de son amour et de celui qu'il a su vous inspirer, reviendra à la charge, certain de la victoire. Vous n'êtes pas sans avoir compris que s'il vous a laissé si longtemps son fils Manuel, c'est afin de vous y attacher au point que vous ne puissiez plus vous en séparer, ni vous ni votre père. Puis il doit compter sur l'assentiment et le concours de D. Antonio, car en vous écrivant directement, plutôt qu'à lui, il n'a eu pour but que de s'assurer de vos sentiments à son égard, et de connaître l'obstacle à surmonter, dans le cas où vous pourriez lui en opposer quelqu'un. Comment! Vous qui lisez si bien dans le passé, vous n'avez pas entrevu une chose si simple dans un avenir prochain?

— Mon cher professeur, on devine aisément tout cela, mais on n'ose se l'avouer à soi-même, encore moins en parler.

— Excepté à un père tel que le vôtre, qui ne peut vivre heureux qu'autant que vous le serez vous-même, et qui est convaincu que vous ne pouvez l'être pleinement que lorsque cet espoir qu'il nourrit et caresse se sera réalisé. Je vous avoue en outre que je ne saurais comprendre que vous ayez des secrets pour lui.

— Ah! vous êtes sans pitié!.. Revenez Dimanche: peut-être trouverez-vous ici du changement.

— Si vous étiez encore sur votre trépied de Sibylle, je vous demanderais dans quel sens je dois entendre ce mot *changement*.

— Comme je n'y suis pas, interprétez-le à votre guise . . . jusqu'à Dimanche.

Et toute radieuse, elle quitta mon bras et s'élança vers son père, arrêté à l'entrée de la maison où nous arrivions à pas comptés. Elle l'embrassa avec une joie enfantine, et sans préférer un seul mot, elle disparut dans la maison.

— Il y a du nouveau, me dit Don Antonio. Voilà des années que je ne l'ai vue ainsi. C'est à vous que je le dois, mon bon ami; aussi je ne saurais vous exprimer combien je vous suis reconnaissant de votre visite. De quoi avez-vous donc causé?

— De vous.

— Seulement? hum! de quelque autre encore, je crois.

— Peut-être; mais je ne puis vous répondre avant Dimanche prochain. Qu'il vous suffise de savoir pour le moment que vous n'avez plus à trembler pour la santé de Mademoiselle Julie.

— Que se passe-t-il donc? Pourquoi ce mystère avec moi? pourquoi ces paroles ambiguës?

— Cela vous étonne? Nous sommes près de l'autre de la Sibylle, et nous venons de la consulter. Elle m'a promis ses dernières révélations pour Dimanche prochain, et je vous promets que je ne manquerai pas de venir les entendre.

— Soit; je vous attends.

X.

Conclusion conforme aux traditions bibliques et au dénouement de la comédie moderne.

Trois jours après je reçus le billet suivant, dont l'écriture tremblée accusait une émotion des plus vives dans celui qui l'avait tracé :

« Adolphe vient d'arriver avec sa mère, après avoir remis la
« gérance de sa maison à l'associé qui lui avait avancé des ca-
« pitaux afin d'en relever le crédit. C'est vous dire clairement
« que son intention est de rester avec nous, et que je n'ai pas
« envie de le renvoyer en Amérique! Figurez-vous, s'il est
« possible, le bonheur de Julie, de Manuel, et le mien par-des-

« sus le marché. Mais je ne le croirai complet que le jour où
« vous viendrez le partager. — Tout à vous.

ANTONIO MARABELLI. »

Nous pensons que le lecteur n'éprouvera pas le besoin d'aller à Cumès, pour être édifié sur le reste de cette histoire : il en a déjà deviné l'heureuse issue sans les oracles de cette Sibylle immortelle, que dans cette nouvelle, nous avons tâché de remettre sur son fatidique trépied.

FIN DE LA SIBYLLE DE CUMES.

FATMÉ LA SARRASINE

FATMÉ LA SARRASINE

I.

Le Solitaire de Mergelline.

La magnifique plage de Chiaja et de Mergelline, lieu de délices des anciens Romains et des touristes de nos jours, était bien déchue de sa splendeur au 13^e siècle. Les superbes jardins de Lucullus, dont nous avons parlé dans notre première nouvelle, avaient été détruits, ainsi que les palais et les villas fastueuses qui les décoraient. Hélas! tant de peuples divers, plus ou moins barbares, avaient foulé, d'un pied impitoyable, cette côte privilégiée! Plus la nature féconde, secondée par l'énergie des habitants, s'empressait de réparer ses pertes, et de l'embellir de nouveaux charmes, plus la cupidité était excitée, plus vite les ruines et la désolation attristaient ces bords enchantés.

Après que le dernier des empereurs romains ¹⁾ eut expiré dans un château de la Campanie, et que les Goths eurent substitué une monarchie à l'empire d'Occident, en dépit de la caduque suzeraineté que s'efforçait d'exercer encore en Italie la domination de jour en jour plus éternuée de Constantinople, Naples eut à traverser une période des plus tristes, des plus laborieuses. Cette noble cité se trouva tour-à-tour en présence

¹⁾ Romulus Augustule.

des Hérules, des Goths, des Lombards, des Francs, de tous les barbares enfin qu'attiraient les riches dépouilles de l'empire romain, illustre mort, dont l'immense héritage se composait des richesses du monde entier, et dont tous les peuples se disaient les collatéraux.

Grecque par son origine, grecque par son esprit, et surtout par ses instincts artistiques, Naples resta liée de cœur à la grecque souveraine de l'Orient; mais elle sut se ménager toujours une espèce d'indépendance, que les Lombards, maîtres de Bénévent, ne purent pas même lui ravir. Le gouvernement populaire s'y maintint, comme à Amalfi et à Gaète. Toutes les principales villes de la Péninsule avec leurs territoires, et Rome la première de toutes, étaient devenues autant de duchés, passant successivement sous le joug et le bon vouloir d'un nouveau conquérant, qui leur imposait la servitude de ses lois et de ses magistrats. Mais Naples, jusqu'au 10^e siècle, eut constamment ses ducs ou maîtres des armes nommés par les empereurs grecs, et après cette époque, par le suffrage de ses citoyens. La République dura ainsi jusqu'au 12^e siècle, c'est-à-dire, jusqu'au moment où le normand Roger II en fit la capitale du nouveau royaume des Deux-Siciles¹⁾.

Mais pour accomplir cette métamorphose de république en monarchie, que de luttes, que de sang, que de ruines!

L'invasion sarrasine n'avait pas été moins fatale que celle des barbares du Septentrion. Les premiers Arabes qui envahirent la Sicile et la subjuguèrent sur les Grecs, étaient le rebut des Abbassides et des Ommiades. Après le Koran, ils ne reconnaissaient d'autre loi que la force, d'autre industrie que le pillage. Aussi leur férocité, aiguillonnée par le fanatisme, exerça-t-elle d'abord les plus grandes déprédations dans l'île. Ils passèrent ensuite sur le continent, firent de Bari leur principale place d'armes, se fortifièrent sur le Garigliano, et de là étendirent leurs rapines, non seulement dans les provinces méridionales de l'Italie, mais encore jusqu'aux portes de Rome.

¹⁾ Roger n'était que Comte de Sicile, de Pouille et de Calabre. Ce fut l'antipape Anaclet II qui, secouru par lui contre le pape Innocent II, lui conféra le titre de Roi, et lui céda en même temps la principauté de Capoue et la république de Naples (1128). Sorrente et le territoire de Cumes étaient aussi enclavés dans le duché de Naples.

Mais quand leurs établissements eurent plus de consistance et de fixité, dès qu'ils eurent des chefs plus éclairés et plus sages, alors il s'opéra un changement prodigieux. D'autres Arabes affluèrent de l'Orient, non en bandes nomades, en pirates inflexibles et rapaces, répandant sur leur passage la terreur et la désolation, non: ils apportèrent au contraire tous les arts de l'Asie et de l'Afrique; ce fut une civilisation nouvelle importée parmi des populations qui avaient perdu la leur, morte étouffée sous le flot toujours envahissant de la barbarie; ce fut un phare allumé dans les ténèbres. Les pirates dès-lors formèrent un peuple, devinrent une puissance avec laquelle il fallut compter: les empereurs et les rois finirent par rechercher leur alliance.

Mais à l'époque où commence cette histoire, la domination des Sarrasins n'était plus qu'une ombre d'elle-même. Ils avaient perdu entièrement la Sicile, ainsi que leurs principaux établissements sur le continent. Ils tenaient encore de la clémence du dernier empereur et roi Frédéric II la ville de Nocera qu'ils avaient assez bien fortifiée: c'était là leur dernier asile, qu'ils considéraient cependant comme appartenant au roi des Deux-Sicules, à qui ils avaient juré obéissance et fidélité.

Mais il était facile de prévoir que ce dernier rempart finirait même bientôt par leur échapper. Le nouveau roi Mainfroi, ²⁾ fils de Frédéric II, avait maintenu, il est vrai, l'alliance contractée par son illustre père, et avait admis auprès de sa personne et dans son armée plusieurs milliers de Sarrasins; mais c'était au grand scandale de Rome et de ses sujets des Deux-Sicules. Partout, dans le royaume, on les repoussait autant par scrupule religieux, que par le souvenir du terrorisme qu'ils avaient exercé en s'établissant en Italie. Et cependant le roi n'avait pas de meilleurs soldats que les Sarrasins; leur fidélité en outre était à toute épreuve: ils le prouvèrent jusqu'à la fin.

Ainsi la répulsion et l'animosité que l'on éprouvait contre les Arabes et tout ce qui rappelait leur domination, étaient générales, invincibles. Il faut excepter néanmoins de cette réprobation une modeste maison blanche, que ne distinguait aucun ornement d'architecture, située au milieu d'un enclos encore plus modeste que l'édifice lui-même: mais elle s'élevait

²⁾ Nom français de Manfredi.

sur le penchant de la colline de Pausilippe, d'où l'on découvrait le sublime panorama de la baie de Naples; et cette splendide position suffisait pour donner à une chétive cabane une richesse et une valeur, dont tous les raffinements de l'art ne sauraient décorer la plus somptueuse des habitations. C'était depuis une quinzaine d'années la demeure d'un vieil arabe, sombre et solitaire, que venait visiter seulement de temps en temps une femme Sarrasine, toujours abritée sous un voile épais selon l'usage de sa nation. Elle restait à peine quelques jours avec le vieillard, et puis disparaissait pour ne revenir que deux ou trois mois après. Quel était ce vieillard si grave, si majestueux et si triste en même temps? On lisait dans ses regards et dans sa démarche, malgré les outrages des années, qu'il avait été habitué autrefois au commandement. Il ne se mêlait jamais à la société des chrétiens; jamais il ne pénétrait dans une de leurs maisons, à moins qu'il n'en fût prié avec instance, lorsqu'un malade réclamait les secours de l'art de guérir dont il connaissait les secrets. Personne n'implorait en vain son assistance: aussi son humanité, autant que son savoir, lui avait attiré l'estime et le respect, non seulement de son voisinage, mais encore des Napolitains qui recouraient à lui dans leurs souffrances et dans leurs besoins extrêmes.

Souvent encore il était visité dans sa solitude, mais à la dérobée et pendant la nuit, par des Sarrasins de Nocera: ils venaient le consulter dans les dangers sans cesse renaissants qui menaçaient leur existence; mais aussitôt après avoir reçu ses sages conseils avec la plus grande déférence, comme si c'étaient des ordres, ils s'empressaient d'aller rejoindre leurs compagnons d'infortune.

Hors de là, le solitaire se renfermait dans son enclos avec le fidèle Hali, esclave qui le servait avec un zèle infatigable, et avec une telle discrétion, que peut-être dix Napolitains du voisinage n'avaient pas en quinze ans entendu le son de sa voix. Là, le sage lisait, méditait encore plus, ou bien parcourait en silence les courtes mais suaves allées de son jardin. Le magique panorama déroulé devant lui pendant le jour, et la voûte des cieux étincelante de ses myriades de mondes pendant la nuit, paraissaient suffire à ses vœux: on aurait dit qu'au-delà de son superbe horizon, il n'y avait plus rien qui fût digne de le captiver.

La vie étrange de cet homme mystérieux était l'objet de bien des commentaires, à cette époque de superstitieuse crédulité, où se sont passés les événements que nous allons raconter. Les enchanteurs et les fées n'avaient pas encore abdiqué leur empire sur les imaginations impressionnables du Nord et du Midi de l'Europe. Le besoin de recourir au surnaturel pour expliquer le réel, dominait encore partout. Ainsi notre Arabe, d'après l'opinion populaire, était en commerce avec des génies qu'il avait l'art d'évoquer. Ces spectres de femme couverts d'un blanc suaire, ces visiteurs nocturnes, qui dans l'ombre se rendaient à son hermitage et disparaissaient presque aussitôt, étaient devenus peu à peu des esprits humblement soumis à ses évocations. On se plaisait à reconnaître seulement que c'étaient des esprits bienfaisants.

Un soir, le solitaire s'était assis, suivant sa coutume, sur un banc de pierre devant la porte de sa maison. Sa tête s'était insensiblement affaissée sur sa poitrine. Plongé dans une méditation profonde, il n'avait plus la perception du monde extérieur. Probablement d'amers souvenirs surgissaient en lui et sans pitié usurpaient la première place au milieu de ses graves pensées, car de temps en temps il relevait péniblement son front chauve, contemplait un instant le Ciel avec une touchante résignation, et reprenait ensuite son attitude triste et méditative.

Tout-à-coup une jeune fille voilée sortit avec précaution de la maison. Elle s'approcha silencieusement du vieillard, en effleurant à peine le sol de son pied délicat; puis, arrondissant un de ses bras autour du cou du songeur, elle lui dit de sa voix douce et harmonieuse: « Encore! tu avais promis cependant de ne plus me faire de la peine! »

Le Sarrasin releva la tête, regarda avec tendresse la belle enfant qui mollement s'abandonnait sur son épaule, et dont les lèvres effleuraient sa joue.

— Que t'ai-je promis? dit-il, en s'efforçant de cacher sous un sourire la peine secrète qui lui rongait le cœur.

— D'être plus sage! Voilà un mois que je suis auprès de toi. Ma bonne mère m'avait assuré que ma présence dissiperait tes ennuis, charmerait ta solitude, et que la joie ranimerait tes jours languissants; hé bien! c'est tout le contraire: je te vois de jour en jour plus triste, plus abattu.

— Non, tu te trompes, ma fille: que veux-tu qui m'afflige,

maintenant que tu es auprès de moi? L'âge de l'ambition et des tendres illusions est passé..!

— Mais non celui des regrets!

Le vieillard, frappé de cette réponse, fixa sur la jeune fille un regard vif et pénétrant; mais elle, sans s'en émouvoir le moins du monde:

— Oh! je sais lire dans les cœurs, presque aussi bien que toi, ajouta-t-elle; et, si tu veux, je te dirai l'objet de ta lugubre méditation de ce soir.

— Vraiment! je serais curieux de le connaître, car...

— Tu l'as oublié déjà, n'est-ce pas? Hé bien, je vais te rafraîchir la mémoire.

La gracieuse enfant s'assit sur le banc, à côté du vieillard, et continua ainsi:

— Ma mère, dans ses moments de tristesse et de découragement, car elle en a comme toi, a l'habitude de réciter une poésie, qui rappelle une époque glorieuse et en même temps bien cruelle pour notre nation. A force de la lui entendre répéter, je l'ai apprise; veux-tu l'entendre?

— Quel rapport des strophes chantées par ta mère..?

— Peuvent-elles avoir avec l'état de ton âme? C'est fort simple: ma mère ne les chante que lorsqu'un affligeant souvenir l'assiège comme toi dans ce moment.

— Comme moi! Puisse ta mère n'avoir jamais de plus grande affliction que celle que j'éprouve en cet instant auprès de toi! Allons, embrasse-moi, petite folle, et dis-moi ta chanson.

Le bon vieillard embrassa tendrement sa petite-fille; et celle-ci, comme un oiseau qui s'abrite dans son nid, s'inclina sur la poitrine de son grand-père, et commença la complainte suivante:

A d i e u !

Toi, dont la foi puissante et l'épée enflammée
Devaient vaincre, éclairer et sauver l'Univers,
Nation des élus, nation bien-aimée,
Rien n'égale ta gloire, excepté tes revers.

Tu partis de l'Asie, à tes armes soumise,
Pour subjuguier l'Afrique et l'Ibère indompté,
Et pour régir la terre à ta valeur promise,
Autant qu'à ta fidélité;

Et te voilà muette, ô fille du Prophète !
Tu pleures, de l'exil en prenant le chemin ;
Et c'est raison : jamais plus horrible défaite
N'eut plus horrible lendemain.

Pour toi reverdissaient les plaines de Sicile ;
Au pied de l'Agraga mugissaient les troupeaux ;
Le miel parfumait l'air, et l'oranger docile
Sous son fruit courbait ses rameaux.

Et dans ce sol béni de vie et de lumière,
Où déjà ton génie était acclimaté,
Pour l'ingrat Occident, ta main heureuse et fière
Fesait fructifier l'Orient transplanté.

Mais tu l'as dû quitter, cette terre chérie,
Et vers elle, de loin, tournant encor les yeux,
Je t'entends répéter d'une voix attendrie :
Sicile, reçois mes adieux !

La jeune fille s'arrêta brusquement à cette strophe : elle avait cru observer une trop vive émotion dans son grand-père, quelques larmes même dans ses yeux ; mais lui, après quelques instants de silence :

— Pourquoi n'achèves-tu pas ta complainte ? demanda-t-il avec douceur.

— C'est que je crains de renouveler...

— Non tu me fais du bien au contraire.

Elle reprit ainsi :

Adieu Messine, Enna, Palerme, Erix, Himère,
Où les fils d'Ismaël naissaient avec orgueil ;
Où, de honte abreuvée, hélas ! plus d'une mère
Pleura, veuve, sur un cercueil !

Sans cesse le Soleil, comme à sa fille aînée,
Te verse avec amour ses rayons paternels,
Et la jalouse nuit, d'étoiles couronnée,
En répand sur ton front les reflets éternels.

Avec quelle douceur à ceux de Syracuse
Mariait ses accords la lyre d'Yémen !
Dans des flots d'harmonie, ô regrets, quelle Muse
Aurait produit un tel hymen !

En voyant de ton sein notre race exilée,
Tu bats des mains, Sicile... ô funeste réveil !
Nous partons, et déjà ta terre désolée
N'est plus la fille du Soleil.

Nous semions, et les fleurs soudain étaient écloses,
Et ton sol souriait de moissons inondé ;
Le raisin en festons pendait parmi les roses ;
Tout germe mûrissait aussitôt fécondé.

Que le Croissant encor surmonte ta couronne,
Et tu verras bientôt reverdir ta grandeur ;
Et le superbe Etna, que la foudre environne,
Sera pour l'Italie un phare de splendeur.

A qui laisserais-tu d'ailleurs ton diadème ?
N'est-ce pas au plus digne, aux neveux d'Abdallah ?
Eux seuls ont de la foi l'héritage suprême,
Et l'empire aux croyants fut promis par Allah !

Le vieillard avait cédé au noble élan de sa petite-fille, qui s'était relevée avec fierté en prononçant ces derniers vers.

— Oui, s'écria-t-il, oui, l'empire a été promis aux vrais croyants... pourvu cependant qu'il s'en rendent dignes, ajouta-t-il tristement !

— Ils s'en rendront dignes, mon père, répliqua vivement la jeune fille.

Et elle poursuivit avec enthousiasme :

A jamais tu n'es pas perdue,
Noble Sicile, mes amours :
Non, non, tu nous seras rendue ;
Nous aurons encor de beaux jours.

Tu reprendras ton rang de reine;
Et, grande par nos bras vainqueurs,
Tu règneras en souveraine
Sur les mers, comme dans nos cœurs.

Fils du Prophète, éveillez-vous!
N'oubliez pas le cri de guerre:
« Marchons, l'Enfer est là derrière;
Le Paradis est devant nous! » ¹⁾

L'arabe contemplait avec admiration la jeune fille debout devant lui, si belle, si pure, si enthousiaste de la gloire de sa nation, et si sensible à ses malheurs.

— A ces mâles accents, je reconnais ta mère, dit-il lui-même avec orgueil; oui, c'est bien elle toujours forte, énergique, bravant l'adversité, toujours pleine de courage et d'espérance. Chère fille! elle s'est dévouée pour les siens; mais ce qu'elle n'a pu obtenir du grand empereur Frédéric, l'obtiendra-t-elle du fils! Hélas! ma chère Azélie, ta mère devrait cependant être revenue de ses beaux rêves. Elle a conçu et entrepris, avec une audace au-dessus de son sexe, des projets gigantesques pour relever notre nation, et lui rendre l'empire qu'elle a perdu en Sicile comme dans le royaume: mais à quoi ont-ils abouti? Illusions! Illusions! Le préjugé qui arme les populations contre nous est trop puissant. Le chef de l'Eglise chrétienne dispose des couronnes et des consciences: qu'attendre alors des princes et des peuples qui reconnaissent son autorité?

— Ma mère a un grand ascendant sur l'esprit de Mainfroi ²⁾, mon bon père: elle a su lui faire comprendre que pour conserver sa couronne, il doit s'appuyer plus que jamais sur les Sarrasins, et compter sur leur alliance plus que sur l'appui de ses barons turbulents, toujours prêts à l'abandonner et à se disperser à la première menace du Pontife Romain. Et puis, tu ne connais pas Mainfroi: que de noblesse, que de véritable grandeur dans toute sa personne! quel guerrier redoutable dans les

¹⁾ Le cri de guerre des Arabes était en effet: « Marchons, le Ciel est devant nous, l'Enfer derrière! » Ce cri a conquis la moitié du monde.

²⁾ Nom français de Manfredi, 3.^e fils de Frédéric II.

combats ! On peut compter sur sa parole : il ne ressemble pas à tous ces princes éternés, fesant bon marché de leur dignité et de leur honneur, pourvu qu'ils conservent leurs domaines menacés. Aussi vois-tu, mon père, je l'aime . . . je l'aime . . . comme ma mère.

— Ne l'aime pas autrement !

— Qu'entends-tu par là ?... Je ne comprends pas.

— Non ?... tant mieux !

Azélie rougit, et le vieillard l'observant ajouta aussitôt d'un ton assez significatif, qui n'était pas dépourvu d'un peu de malice : « je m'aperçois avec plaisir que ton intelligence est vive et perspicace : par Allah ! comme tu arrives promptement à comprendre à demi-mot ! »

Il finissait à peine de prononcer ces mots, que l'on entendit frapper à la porte du jardin trois coups bien marqués, à des intervalles égaux. Il ordonna aussitôt à Hali d'aller ouvrir. Azélie, légère comme une gazelle, s'élança dans la maison, heureuse d'avoir un prétexte pour aller y cacher le trouble qui commençait à la gagner.

Quelques instants après, un Sarrasin conduit par Hali s'approcha du Solitaire de Mergelline, se courba avec respect jusqu'à terre en portant les mains sur sa tête, et lui remit une lettre.

— Qui t'envoie, lui demande celui-ci avec empressement ?

— Fatmé, répond le messager en s'inclinant de nouveau.

— Ma fille ! — Et où l'as-tu laissée ?

— Dans Acerra, où s'est réfugié le roi.

— Réfugié ! Mainfroi aurait-il éprouvé encore une défaite ?

— Le Comte de Caserte, à qui le roi avait confié la défense du Garigliano, a laissé passer les ennemis, et, par cette trahison, douze mille des nôtres, surpris à S. Germano, y ont été massacrés, après une glorieuse résistance.

— Malheur à nous ! malheur à lui ! s'écria le vieillard avec l'accent de la plus vive douleur.

D'une main convulsive il décacheta la lettre de sa fille, et lut la confirmation de la fatale nouvelle ; de plus il apprit que Nocera, après cette défaite, serait disposée à ne plus soutenir un roi qui paraissait avoir perdu sans retour son beau royaume des Deux-Siciles ; que la garnison n'était pas éloignée d'accepter une capitulation honorable de la part des princes guel-

ses. Cette défection de Nocera, qu'on lui faisait pressentir, l'affligea encore plus que la bataille perdue de S. Germano. Il resta un instant comme écrasé sous le poids du nouveau malheur qui venait de fondre sur sa nation; mais puis se redressant avec énergie :

— Hali, dit-il, descends à la plage; ordonne une barque avec de bons rameurs; qu'elle soit prête dans une demi-heure.

Hali partit comme une flèche, sans vouloir en savoir davantage.

Le grand-père d'Azélie, que la violence des sentiments qui l'agitaient en ce moment avait comme transfiguré, s'adressant ensuite à l'envoyé de sa fille :

— Retourne sur-le-champ auprès de Fatmé, et dis-lui pour toute réponse à sa lettre : Achmet-Abbas est parti pour Nocera.

Le porteur de la missive s'empressa d'obéir comme le brave Hali. Une demi-heure ne s'était pas écoulée, qu'une barque emportait loin de Mergelline, en se dirigeant vers l'embouchure du Sarno, Achmet et sa petite-fille tout émerveillée de ce brusque départ, qu'elle ne pouvait s'expliquer que comme une conséquence des sinistres nouvelles que le Sarrasin avait apportées à son grand-père.

II.

Conciliabule. — Comment on faisait bon marché des rois en 1264.

Pendant qu'Achmet-Abbas, avec Azélie et le fidèle Hali, traversait le golfe de Naples, et qu'à peine débarqué à l'embouchure du Sarno, près de la moderne ville de Castellamare, il repartait aussitôt pour se rendre à Nocera, il se tenait dans Naples un de ces conciliabules qui décidaient alors de la destinée des rois et des empires. Dans le couvent de S. Dominique-le-Majeur étaient réunis les principaux représentants du parti guelfe et de la faction gibeline. L'archevêque de Cosenza, Bartolomeo Pignatelli, l'ennemi le plus acharné de Mainfroi, tout en prêchant la croisade contre ce prince, a été chargé encore par le pape Urbain IV de s'entendre avec les seigneurs restés fidèles au fils de Frédéric II. L'archevêque les a convoqués dans la grande salle du chapitre. C'est dans ce monastère d'ailleurs

que les Guelfes avaient un appui formidable, et comme leur place d'armes. L'ordre des Dominicains avait été fondé quelques années auparavant par Innocent IV, dans l'intention d'en faire sa milice la plus active et la plus dévouée. Cet ordre et celui des Franciscains étaient devenus bientôt les plus puissants de tous, en s'arrogeant et en absorbant peu à peu les privilèges et l'autorité qu'avaient autrefois les évêques. Ceux-ci n'étaient plus alors que des instruments aveugles et dociles de la papauté. Les Dominicains avaient surtout la mission de s'opposer à l'esprit philosophique, qui, depuis Pietro delle Vigne et Arnaldo da Brescia, s'était réveillé et propagé en Italie. Ils devaient enrayer le progrès des études profanes, qui éloignaient de la soumission passive due au Saint-Siège. La moindre opposition à leur action inquisitoriale suffisait pour attirer au malheureux qui en était même simplement soupçonné, des persécutions sans nombre, et l'excommunication majeure par-dessus le marché.

Voilà pourquoi l'archevêque, pour tenir ce conseil extraordinaire, avait choisi de préférence le monastère fraîchement bâti de S. Dominique.

On distinguait assis dans les stalles en bois de chêne sculpté qui décoraient cette immense et magnifique enceinte du chapitre, les principaux barons du royaume, entr'autres Roger de S. Severino, le prince d'Aquino, celui d'Ascoli, Matteo Spinelli, Borello d'Anglone, le Comte de Caserte, etc. etc. tous guelfes aussi fanatiques qu'intrépides, après avoir servi avec la même ardeur dans les rangs des gibelins, lorsque la fortune favorisait les armes de l'empereur et celle des rois ses enfants. Mais il y avait aussi dans la salle des seigneurs qui avaient été toujours fidèles à leur parti, et qu'aucun revers, qu'aucune menace de Rome n'avaient jamais ébranlés. Parmi eux on remarquait le Comte d'Acerra, les frères Marino et Corrado Capece, Pierre de Vico que Mainfroi avait nommé son représentant à Rome en sa qualité de sénateur; les comtes de Sarno et de Melfi, le prince d'Angri, etc. etc.; tous nobles Napolitains, caractères admirables de cette époque de transition, que l'on vit lutter jusqu'à la fin avec tant d'héroïsme pour l'indépendance de leur pays si honteusement offert et livré à l'étranger.

Il est aisé d'observer une grande préoccupation sur le visage de tous les membres de cette auguste assemblée. Quelques-uns

se regardent avec méfiance, ou se mesurent avec fierté; d'autres, il est vrai, se sourient, mais ces signes d'intelligence ont quelque chose d'insolite, de mystérieux. On sent que de fortes passions sont mises en jeu, et qu'une discussion orageuse en sera la conséquence.

Enfin après une assez longue attente, les portes de la sacristie s'ouvrent, et l'on voit paraître celui qui doit présider le conseil: c'est Bartolomeo Pignatelli lui-même. Il s'avance gravement suivi de Fra Martino, le supérieur du couvent, et du protonotaire Albert de Parme. Pietro Ruffo, Ottaviano degli Ubaldini et Fra Rufino, sont ses assesseurs. Il va s'asseoir au bureau qui a été préparé à l'une des extrémités de la salle. Tout le monde s'est levé et s'est incliné avec respect, car, outre son caractère sacré comme archevêque et prince de l'Eglise, Bartolomeo Pignatelli se présente encore comme légat du Saint-Siège, comme *Alter-Ego* de sa Sainteté Urbain IV.

Le prélat invita du geste chacun à se rasseoir; et dès que le silence se fut rétabli, il s'exprima en ces termes:

« Nobles et illustres seigneurs, nous vous remercions avant tout de l'empressement que vous avez mis à vous rendre à notre appel. Nous n'attendions pas moins de votre zèle et de votre dévouement, dans ces moments de crise qui affectent si gravement, non seulement notre beau royaume de Naples, mais encore la Chaire de S. Pierre elle-même. Notre S. Père, dans sa sollicitude pour vous et ses malheureux sujets des Deux-Siciles, m'a chargé de vous faire part des résolutions irrévocables qu'il a prises, et du résultat de ses négociations, pour mettre fin aux maux dont ces provinces sont affligées, depuis que la maison de Franconie en a usurpé la couronne. Mainfroi, qui a encouru toutes les foudres de l'Eglise; l'impie, le sacrilège, le parricide Mainfroi ¹⁾, qui non content de contracter, comme son infâme père, des alliances criminelles avec les Sarrasins, ose lui aussi lever une tête rebelle contre notre autorité sainte, et diriger ses armes contre la personne sacrée du Vicaire du Christ; Mainfroi, dont le nom seul rappelle tant de crimes et de turpitudes, est à jamais déclaré par nous déchu

¹⁾ Le parti guelfe, pour rendre Mainfroi plus odieux aux populations, l'accusait d'avoir étouffé son père entre deux coussins, au château de Ferentino.

du trône: c'en est fait, il a cessé de régner! Dieu, dans sa juste colère, l'a rejeté. Il est déjà vaincu, proscrit et fugitif; mais il est encore vivant, et souille de sa présence le sol que nous habitons. Notre Saint-Père veut absolument qu'il disparaisse des domaines dont il a la suzeraineté, et enjoint à tous ses barons et seigneurs qui relèvent du Saint-Siège, de réunir leurs vassaux, et de marcher contre l'infidèle. Guerre à outrance, point de quartier; que l'Amalécite tombe sous vos coups! Sa Sainteté, usant de la plénitude de ses pouvoirs illimités, accorde à tous ceux qui se lèveront pour cette nouvelle croisade les mêmes indulgences que s'ils portaient pour la délivrance du S. Sépulcre. »

Plusieurs membres applaudirent à ces paroles, que l'archevêque prononçait avec une véhémence et une animosité qui convenaient peu à un homme si haut placé dans la hiérarchie ecclésiastique: aussi un plus grand nombre gardèrent le silence. Le légat avait fait fausse voie: l'exubérance de ses attaques et le fiel qui suintait, pour ainsi dire, de chacune de ses invectives, avaient répugné à beaucoup de consciences, et indigné ceux qui tenaient encore pour le roi quoique anathématisé. Mais le fougueux prélat était trop convaincu de l'autocratie cléricale, pour s'inquiéter de ce petit échec. Sans doute il en fut blessé; mais dissimulant son mécontentement, et certain de prendre bientôt sa revanche, il continua avec un peu plus de calme:

« Je m'aperçois que quelques-uns des nobles et illustres seigneurs qui m'écoutent, n'osent pas encore se prononcer en notre faveur. Je comprends leurs scrupules: ils s'effraient, j'en suis sûr, de l'état où se trouvera le royaume après l'expulsion de Mainfroi. Ils demandent: qui administrera pendant l'inter-règne? qui succèdera au trône? Messeigneurs, Sa Sainteté n'a jamais manqué à ses devoirs comme chef de l'Eglise, et comme prince suzerain des Deux-Siciles. Tranquillisez-vous: il n'y aura point d'inter-règne. Le cardinal La Cecilia avait été envoyé par le Père des fidèles au magnanime roi d'Angleterre, Edouard III. Il lui avait offert la couronne de Naples et de Sicile pour le prince Edmond, son auguste fils. Des considérations de la plus haute importance ont empêché le monarque Anglais d'accepter. Alors Sa Sainteté s'est adressée au digne fils aîné de l'Eglise, au saint roi Louis IX, en le conjurant, au nom du Dieu vivant,

de secourir notre malheureux pays, et de délivrer le S. Siège de son plus grand ennemi. Le roi de France s'est attendri au récit des souffrances de l'Église, et a accepté le trône pour son frère Charles d'Anjou. Le Cardinal nous mande que le noble Duc, avec son auguste épouse la princesse Mathilde, se mettra prochainement en marche pour l'Italie, à la tête d'un corps considérable de troupes. »

Les Guelfes les plus zélés, probablement d'après le mot d'ordre qu'ils avaient reçu, interrompirent l'Archevêque de leurs bravos. Quelques autres battirent des mains, entraînés par cet élan spontané et bruyant qui est presque toujours contagieux et se communique d'autant plus facilement qu'il est plus irrésistible. Mais un groupe assez considérable, à l'extrémité de la salle, resta muet, et contempla d'un air dédaigneux les serviles enthousiastes qui persistaient à applaudir. Pignatelli s'en aperçut, et fixant ses petits yeux noirs et acérés sur les récalcitrants, il s'écria d'un ton où perçait une indignation mal contenue :

— Eh ! qui pourrait ne pas approuver le choix du S. Père ? Où trouver un prince qui réunisse à un plus haut degré les qualités que nous avons le droit d'attendre d'un roi ? Quand Charles d'Anjou n'aurait que l'heureux privilège d'être le frère de Louis IX, dont la piété et la soumission à notre autorité suprême surpassent encore la valeur et la sagesse, tous devraient l'accueillir avec amour et reconnaissance. Tous devraient tomber aux pieds de notre S. Père qui dans sa tendre sollicitude pour les nations qui sont remises à sa haute juridiction, sait placer à leur tête, mais sous sa dépendance sacrée, des souverains si dignes de leur commander. Charles d'Anjou est le plus riche et le plus puissant des princes à qui l'on pût offrir la couronne. Comme fils de France n'a-t-il pas en apanage le duché d'Anjou, et du chef de sa femme, fille de Bérenger dernier Comte de Provence, n'est-il pas le souverain de cette antique et belle province ? Ses exploits en Terre-Sainte, comme soldat et habile capitaine, témoignent encore qu'il mérite de commander aux plus braves de nos Barons. Pour moi, ainsi que mes Révérendissimes assesseurs, je n'hésite pas à regarder comme ennemi de l'État et de l'Église, quiconque ne se range pas immédiatement sous sa bannière. Quant à Sa Sainteté, elle n'admet point de résistance. Elle a choisi Charles

d'Anjou comme roi des Deux-Siciles : c'est à vous de le reconnaître et d'obéir. J'ai dit. »

Le prélat ne s'était pas encore assis dans son large fauteuil en bois de chêne, que Marino et Corrado Capece, le Comte d'Acerra, ainsi que le brave Pierre de Vico, qui à la science militaire unissait la connaissance des lois, se levant impétueusement de leurs stalles, demandent à grands cris la parole, au milieu des marques bruyantes d'approbation du parti guelfe en majorité dans la salle. Certain de son succès, parce qu'il tient encore en réserve les foudres terribles de l'excommunication majeure pour faire rentrer les rebelles dans le devoir, le fougueux légat, après avoir consulté le Protonotaire et Fra Martino, veut avoir aux yeux du conseil le mérite d'un grand acte de condescendance. Il recommande le silence, et s'adressant à Pierre de Vico : Répondez, dit-il ; je vous accorde la parole.

Les autres opposants se rasseient aussitôt, pleins de confiance dans le courageux gibelin, dont ils connaissent le savoir et la fermeté. Pierre, d'un ton grave, mais fortement accentué, réplique ainsi au Cardinal-Archevêque :

« En voyant l'assentiment que la majorité de cette assemblée donne aux communications et au discours comminatoire du Cardinal-Légat, nous devrions, mes nobles amis et moi, garder un religieux silence : mais notre conscience et notre honneur s'y opposent. Nul, plus que nous, ne s'incline dévotement devant la majesté du S. Siège Apostolique ; nul ne désire plus sincèrement que son autorité soit respectée, mais toutes les fois seulement que cette autorité repose sur le droit et la justice. C'est pour cela, mes nobles Seigneurs, que vous nous voyez ici en ce moment non seulement surpris, mais encore humiliés de ce que l'on dispose à l'envi de nos biens et de nos personnes, et qu'on les colporte à l'étranger pour les livrer au plus offrant et dernier enchérisseur ; sans remplir même la vaine formalité de nous demander notre agrément. Honte, honte éternelle ! Nous, aller mendier un roi à l'étranger ! Est-ce que notre beau royaume ne compte pas dans son sein des familles qui peuvent rivaliser avec les plus nobles de l'Europe ? Par S. Georges ! elles possèdent des fiefs qui sont leur apanage depuis des siècles. Dans cette Métropole, il y a un peuple qui certes a montré jusqu'au roi Roger qu'il savait défendre son indépendance. Le

duché de Naples a été jusqu'à la bataille de Civitella maître de ses destinées; et parce qu'après cette victoire néfaste, remportée par les aventuriers normands, un pape vaincu par eux leur aura dit: « Gardez le duché de Naples avec la Pouille, la Calabre et la Sicile, que je ne puis vous empêcher d'usurper, » il faudra que nous ne soyons que les humbles vassaux du Vatican! Il faudra, ni plus ni moins que des vilains, qu'on nous considère comme taillables et corvéables à merci; comme une propriété, comme *une chose* que l'on jette à la tête du premier venu quand on ne sait qu'en faire! Ah! Messigneurs, à cette pensée la dignité humaine se révolte. Non, notre royaume n'est pas un fief du Saint-Siège, puisqu'aucun acte public et légal ne le lui a conféré, et que les grands vassaux ne sont point intervenus pour le souscrire, ni pour en sanctionner par leurs votes la donation authentique. Aucun Concile n'a autorisé Léon IX et ses successeurs à s'arroger le bien d'autrui, pour en trafiquer ensuite selon leur bon plaisir. C'est donc une usurpation devant Dieu comme devant les hommes: voilà pourquoi nous en appelons aux armes contre l'oppression, et contre la violation de nos droits. Nous avons juré foi et hommage à Mainfroi; nous tiendrons notre serment: ce serait une perfidie, une véritable trahison que de le violer; et, par Notre-Dame du Mont-Carmel, nul de nous ici n'est un traltre ni un perfide: notre écusson n'a pas une tache, et les nobles lys de Monseigneur le Duc d'Anjou, n'effaceraient pas celle que nous y aurions imprimée par notre défection. Chaque pays a son esprit et ses mœurs: le nôtre est par nature plein de fierté. Par son génie et ses instincts, notre peuple diffère essentiellement des populations du Nord de l'Europe: et c'est là que vous allez nous recruter un roi!

Mainfroi, me direz-vous, est d'origine étrangère; j'en conviens: mais ce prince est né au milieu de nous; c'est notre enfant d'adoption. Rappelez-vous ensuite les heureux commencements de son règne, son administration ferme et sage, la prospérité de nos provinces, sitôt qu'à la mort de son père il eut pris les rênes du gouvernement. Tout est changé, objecterez-vous encore: oui, mais à qui la faute? Pourquoi ces persécutions, ces obstacles suscités contre lui, ces guerres atroces et criminelles qui arment les citoyens les uns contre les autres? Craignons-nous de le dire? Mes nobles seigneurs, les événements sont trop graves, les moments trop décisifs: il

n'est plus temps de feindre, ni de ménager nos susceptibilités. Plus ou moins orgueilleuses. Mainfroi avait ouvert une ère de Paix et de bonheur pour nos provinces. Chacun de nous bénissait son autorité, dont l'influence salutaire se faisait ressentir dans toutes les parties du royaume; mais il travaillait pour ses sujets, plutôt que pour le Vatican, et il s'est vu indignement calomnié et enrayé dans sa noble carrière. Il agissait en roi des Deux-Siciles, et l'on voulait qu'il agit en humble vassal, en simple délégué de la tiare! J'en appelle à vos consciences, à votre honneur, vous tous illustres Barons du plus beau et plus infortuné pays de l'Europe: Mainfroi, reconnu et accepté par nous comme notre souverain légitime, pouvait-il se prêter à un rôle semblable? nous-mêmes pouvions-nous le permettre? Non, car c'était une lâcheté et un déshonneur! »

À ces mots le Protonotaire Albert de Parme se lève, et d'une voix aigre et stridente interrompt Pierre de Vico:

— Assez, s'écrie-t-il, assez! Je demande à notre honorable président d'imposer silence à l'orateur: on ne saurait autoriser de mettre en question les droits et les privilèges inviolables de la Papauté.

— C'est précisément ce que nous nous proposons de faire, répond Pignatelli, lorsque votre Eminence s'est levée, justement indignée de tant d'audace. — Pierre de Vico, continue le Cardinal-Légat s'adressant au fier Baron, vous n'avez plus la parole.

— Nous ne sommes donc pas dans une assemblée délibérante, réplique celui-ci?

— Asseyez-vous.

— Non, non, parlez, crient avec force les Gibelins dont le discours de Pierre a exalté le courage, autant que la prépotence abusive du Protonotaire et du Président les a indignés. Les guelfes dévoués ou vendus à Urbain IV, de toutes les parties de la salle accentuent avec non moins de vigueur un *non* impératif, toutes les fois que leurs antagonistes engagent l'orateur à parler. Le président agite sa sonnette, tandis que le Protonotaire fait signe de la main qu'il veut dire quelques mots à l'assemblée.

Le silence, non sans beaucoup de peine, se rétablit; mais Pierre de Vico est resté debout, protestant ainsi par son attitude contre l'injonction injuste du Cardinal-Légat. Celui-ci voudrait qu'il obéît à l'ordre qu'il lui a intimé de s'asseoir; mais

Albert de Parme, reconnaissant qu'ils ont affaire à forte partie, à un de ces caractères inflexibles qui ne cèdent qu'au droit et à la raison :

— Permettez, dit-il ironiquement à Pignatelli, que Messire Pierre de Vico nous donne cette preuve de respect, quand nous daignons lui adresser directement la parole.

Le Comte d'Accerra et les deux frères Capece se maîtrisaient avec peine : ils bondissaient sur leurs stalles ; ils auraient infailliblement apostrophé le prélat, et abandonné ensuite la salle, si Pierre, du regard et du geste, ne leur eût recommandé le calme et la patience.

Le Protonotaire s'exprima en ces termes :

« Quoique notre caractère et l'autorité absolue dont nous sommes ici les représentants nous dispense de toute justification de nos actes, je veux bien cependant pour l'édification de tout le monde, vous expliquer, Messire Pierre de Vico, pourquoi je vous ai fait interdire la parole. Si votre discours eût été seulement une apologie du parti que vous servez, je me serais tû, quelque absurdes et impies que fussent vos raisonnements ; mais vous avez attaqué les principes les plus sacrés, qu'ont proclamés et sanctionnés les conciles de Latran et de Lyon. Vous faites appel à la révolte contre la constitution actuelle de l'Eglise, et contre la puissance inviolable de son chef : alors je dois vous rappeler à l'ordre, et vous imposer le silence. Qui êtes-vous pour oser censurer nos doctrines saintes ? D'où vous vient cette témérité de vous placer entre Dieu et nous ? Vous, nos juges ! C'est-à-dire qu'à votre tribunal la chaire de S. Pierre ne devrait plus être que l'escabeau des accusés ! Horreur et sacrilège ! Que sont auprès de nous vos empereurs, vos rois, et les superbes écussons dont vous vous étalez l'orgueilleux apanage ? Tout cet appareil fastueux et mondan ne représente que la force aveugle et brutale ; et nous, nous représentons l'idée éternelle ; c'est-à-dire l'intelligence qui éclaire et vivifie. La nuit vous accompagne ; nous, la lumière. Un glaive est votre étendard ; le nôtre, la Croix du fils de Dieu : lequel doit marcher en tête des nations ? Si vous êtes encore assez insensé pour critiquer le gouvernement théocratique et vous armer contre lui, je vous confondrai avec les décrets de S. S. Grégoire VII, de glorieuse mémoire : « Il n'y a au monde qu'un seul nom, celui du Pape. Lui seul peut disposer des ornements

impériaux, et tous les princes de la terre doivent baiser ses pieds. Lui seul a l'autorité de nommer et de déposer les évêques, de convoquer, de présider et de dissoudre les conciles. Il n'y a personne qui puisse le juger : la seule élection le constitue *saint*. Il n'a jamais erré, et ne peut jamais se tromper. Il peut à son gré déposer les princes, et affranchir les sujets du serment de fidélité ¹⁾. » Voilà pourquoi nous déclarons hérétique, non seulement quiconque ne reconnaît pas son autorité, mais encore quiconque ne lui obéit pas aveuglément.

— De la même manière, répliqua Marino Capece interrompant tout-à-coup le Protonotaire, de la même manière que nous considérons comme hérétique celui qui veut usurper la monarchie universelle, contrairement à la loi évangélique.

— Marino Capece, dit aussitôt Pignatelli en sa qualité de président, personne ne t'a autorisé à répondre à S. Eminence. Tu oublies un peu trop que pour punir ton audace et celle de ceux qui seraient tentés de t'imiter, je suis armé des foudres terribles de l'Église.

— Tu oublies toi-même, répondit le fier napolitain, que si tes foudres terrifient les peuples au-delà des Alpes, ils n'effraient que faiblement les Romains et les Italiens.

— Anathème à l'hérétique! s'écria aussitôt Albert de Parme.

— Anathème au mécréant! exclama avec non moins de force Fra Martino.

— Anathème! Anathème! vociférèrent en chœur tous les partisans de la domination théocratique.

L'archevêque n'avait pas besoin de tant d'encouragements pour fulminer l'excommunication majeure contre Marino Capece et tous ceux de son parti : son caractère impétueux, irascible, n'admettant ni opposition ni résistance à l'autorité sacrée du Vatican, ne le portait que trop déjà à user de toute la rigueur des pouvoirs dont il était revêtu.

— Oui, s'écria-t-il, nous n'avons que trop longtemps retenu le glaive de la céleste colère sur le front des coupables. Que les complices de Mainfroi aient le sort de ce prince rebelle, puisqu'il nous est impossible de les sauver! Je les préviens

¹⁾ Le recueil des maximes de Grégoire VII est conservé dans les *Annales Ecclésiastiques*, sous le nom de *Decretum Papae*. Voyez encore *Muratori*, *Giannone*, et *Sismondi*.

seulement que l'anathème que nous allons prononcer sera sanctionné demain par une bulle solennelle de notre S. Père.

— Impossible ! cria un gentilhomme tout poudreux, qui venait d'entrer brusquement dans la salle : Sa Sainteté Urbain IV est morte ce matin subitement en se rendant à son château d'Anagni !

Nous renonçons à décrire la stupéfaction où cette nouvelle inattendue plongeait l'assemblée. Le lecteur a déjà compris, sans gloses ni commentaires, que les guelfes consternés et les gibelins triomphants durent se séparer dans le plus grand tumulte.

III.

Coup-d'œil rétrospectif.

Mainfroi, ainsi que nous l'avons dit précédemment, était renfermé dans Acerra, vaincu sur tous les points, cerné de toutes parts. Jamais prince ne s'était trouvé dans un plus complet abandon, dans une position plus désespérée. Le pape Urbain IV, son ennemi capital, avait envoyé les plus violents manifestes à toutes les puissances de l'Europe : ce n'était plus contre les infidèles d'outre-mer qu'il prêchait la croisade, mais contre l'usurpateur du royaume des Deux-Siciles, l'un des plus beaux fiefs de l'Eglise ; c'était contre un impie, un excommunié ligué avec les Sarrasins contre la sûreté de l'Italie et du Saint-Siège. Les républiques guelfes de la Lombardie, de la Toscane, de la Marche d'Ancone, étaient en mouvement pour se rendre à Anagni, quartier général des croisés. En Sicile toutes les provinces étaient soulevées ; celles de Pouille et de Calabre avaient suivi leur exemple, et obéi à l'impulsion générale. Une foule de mécontents et d'exilés guelfes grossissaient encore l'armée pontificale. Enfin les principaux Barons du royaume, quoique gibelins dans le fond de l'âme, quoique ennemis de la suprématie théocratique, s'étaient empressés avec leurs vassaux d'aller rendre hommage au Pape, dans la crainte d'attirer sur eux et sur leurs domaines les anathèmes implacables du Vatican ; tandis qu'en obéissant à la voix du Pontife, ils gagnaient les mêmes indulgences que les croisés partant pour la conquête des Saints Lieux.

Tel état l'état des choses dans l'Italie méridionale, lorsque Urbain IV, pour porter le dernier coup à la domination de la maison de Souabe, invita Charles d'Anjou à venir occuper le trône des Deux-Siciles.

Mainfroi avait hérité de l'intelligence et de l'énergie de son père. Sous tous les rapports il était infiniment supérieur à ses frères. Aussi, quoique ce fils ne fût né d'aucune de ses trois femmes légitimes, l'empereur l'avait-il, en mourant, désigné comme son successeur, dans le cas où Conrad et Henri viendraient à mourir sans laisser de postérité. Ensuite tout charmait dans sa personne. Sa taille était haute et bien prise, son aspect plein de noblesse ¹⁾. Autour de son large front ondoyait une magnifique chevelure blonde. Ses yeux bleus ne perdaient leur aimable douceur que lorsqu'il était dominé par une forte passion ou aigri par l'injustice: alors il était difficile d'en soutenir l'expression terrible et fière. Il était bon, affable envers tout le monde, généreux jusqu'à la prodigalité. Enfin l'élévation de son caractère et son courage indompté, toujours à la hauteur des obstacles à vaincre et des dangers à affronter; la rectitude de son jugement et son amour du bien plus encore que celui de la gloire, le rendaient digne du rang suprême qu'il occupait. Et cependant ses sujets des Deux-Siciles, aussi bien que les autres peuples de l'Italie, se liguerent contre lui: aveuglés par la superstition et le fanatisme, ils résolurent d'abattre celui qui seul voulait les affranchir de la dépendance du Pontife Romain. Après sa mort, on ne tarda guère à regretter la courte durée de son règne.

Depuis qu'il avait trouvé un refuge auprès du Comte d'A-cerra, tant de lâches défections, tant d'affreuses calomnies débitées insolemment contre sa personne, et surtout tant d'injustes persécutions de la part de la Papauté, avaient fini par modifier le naturel heureux de Mainfroi: il était devenu sombre, irascible, soupçonneux. Ensuite cette lutte acharnée sans paix ni trêve, ces continuelles défaites, tant de nuits sans sommeil après tant de journées de combats sanglants et de tortures morales, devaient nécessairement altérer sa santé. Une petite fièvre lente, dont les accès se répétaient presque toutes les

¹⁾ Biondo era e bello, e di gentile aspetto.

Dante, Purg. III.

nuits, consumait peu à peu sa robuste constitution. L'affaiblissement de ses forces physiques influait naturellement sur son énergie primitive. Pourquoi hésiterions-nous à le dire ? Le découragement commençait à le gagner. Son illustre père, avec les subsides de l'Allemagne et les ressources immenses de ses états d'Italie, avait succombé : pouvait-il espérer, lui épuisé d'argent et de soldats, de réussir là où le génie et la puissance du grand empereur avaient échoué ? Hélas ! Mainfroi reconnaissait son impuissance, et cette pensée le rendait encore plus farouche, et paralysait les efforts qu'il aurait pu tenter encore. Heureusement Fatmé veillait à côté de lui !

Je suppose, chers lecteurs, que vous êtes curieux, peut-être même impatients, de faire connaissance avec cette femme étrange, qui a joué un rôle si influent dans cette histoire du 13.^e siècle. Hé bien ! suivez-moi et entrons tout doucement dans la chambre où repose l'héroïque et malheureux Mainfroi. L'aube n'a pas encore fait pâlir l'horizon, et nous touchons au matin qui succède à la nuit si agitée où s'est tenu le conseil de Saint Dominique-le-Majeur. Cette femme que vous apercevez assise auprès de la couche du Prince, dans une attitude qu'un artiste choisirait pour peindre la douleur et l'abattement qui l'accompagne, c'est précisément notre héroïne, c'est Fatmé la Sarrasine !

Les graves pensées qui l'accablent ont fait pencher sa tête sur sa poitrine qu'une tunique blanche recouvre négligemment. Ses longs cheveux noirs déroulés flottent sur l'arc gracieusement incliné de ses épaules, et ses regards indécis, mais dirigés sans cesse vers le même objet y restent obstinément attachés. Elle est un peu pâle ; mais observez la pureté des lignes de son visage qu'une terrible préoccupation rend immobile : que de noblesse, que de grâce dans ses traits ! quelle harmonie dans toute sa personne ! Sans doute elle a perdu ce teint, cette fraîcheur et cet éclat qui sont l'apanage de la jeunesse : car il faut bien le dire, Fatmé, selon le vieux style, compte un peu plus de quarante Printemps ; et les fatigues d'une vie si agitée que la sienne ont altéré déjà cette beauté, qui avait charmé Frédéric II, et fait le désespoir des nombreuses rivales qui se disputaient les hommages du grand empereur. De toutes les femmes qui fixèrent ce monarque passablement volage en amour, aucune ne lui fut plus chère que Fatmé : il faut ajouter

aussi qu'aucune ne lui voua un attachement plus sincère, ni un dévouement plus absolu.

Fatmé, comme nous l'avons appris déjà, était fille d'Achmet-Abbas, le plus jeune des frères du célèbre, mais infortuné Ben-Abbas-Ebu, le dernier des califes ou chefs Sarrasins en Sicile; celui-là même qui fut écrasé sans retour avec tous les siens à la sanglante bataille de Monréal. Elle avait été élevée avec le plus grand soin par son père: Achmet s'était plu à cultiver cette intelligence si vive, si féconde, en l'enrichissant de toutes les connaissances qui étaient alors le patrimoine des Arabes. Quoiqu'il prévît que sa nation ne pourrait jamais reconquérir sa splendeur première, il espérait cependant qu'elle conserverait le peu qu'elle possédait encore. Sa fille, éperdument aimée de l'empereur qui savait en apprécier l'esprit et le caractère, devait selon lui exercer une puissante influence sur la destinée future des Sarrasins en Italie. Achmet pensait sagement: si Frédéric en effet n'acheva point de les exterminer, c'est Fatmé qui arrêta son bras, et qui lui inspira même de l'estime pour sa nation déchue. L'empereur avait rencontré dans cette femme, non seulement toutes les séductions de la beauté et de l'amour, mais encore une énergie égale à la sienne. Dans les circonstances difficiles, il trouvait toujours auprès d'elle le conseil le plus juste et le plus sage à suivre: voilà comment on s'explique qu'il n'ait jamais consenti à s'en séparer, et qu'il ait bravé tous les anathèmes fulminés contre lui par Innocent III, Grégoire IX et Innocent IV, qui exigeaient avant tout le sacrifice de cette femme, comme premier gage de la réconciliation sincère du monarque avec le Saint-Siège.

Mais Frédéric avait fort bien compris qu'en cédant sur cet article, c'est-à-dire en rompant avec les Sarrasins, il se priverait d'un puissant auxiliaire. En conscience, c'eût été par trop impolitique, quand même sa passion pour Fatmé ne l'en eût pas empêché, que de s'affaiblir lorsque le parti guelfe grossissait de jour en jour, et que la Papauté poursuivait sans relâche l'œuvre gigantesque de Grégoire VII.

La digne fille d'Achmet-Abbas avait fort bien compris et rempli son rôle auprès de l'empereur. Grâce à elle, les enfants du Prophète s'étaient fortement établis à Nocera, et avaient obtenu d'avoir garnison dans quelques autres places importantes. Chaque jour de nouvelles immunités venaient les consoler de la

perte de la Sicile, la plus cruelle de toutes, car, maîtres de cette île, ils l'étaient du bassin de la Méditerranée. Il est à remarquer qu'après la mort du grand empereur, Fatmé ne perdit rien de son crédit ni de son influence à la cour du nouveau roi. On s'attendait naturellement à voir renvoyer la *sultane favorite*, comme on se plaisait généralement à la qualifier: mais la belle Sarrasine, cause de tant de scandale et de récriminations, avait soigné et élevé Mainfroi dès l'enfance, avec une affection aussi vive et aussi pure que celle d'une mère. Ce prince illégitime n'avait jamais connu la noble dame à laquelle il devait la naissance *); aussi s'était-il attaché à Fatmé qui lui avait tenu lieu de mère, et lui avait-il voué toute la tendresse d'un fils. Les guelfes n'avaient pas manqué de répandre les plus injurieuses calomnies sur l'attachement du roi pour la femme bien-aimée de son père: afin de le rendre plus odieux, on ne craignait pas d'insinuer que Mainfroi était le fils naturel de Fatmé et de l'empereur Frédéric II: que n'invente pas la haine des partis!

Telle était Fatmé la Sarrasine, ou plutôt telle est la femme que je viens de vous montrer assise dans une immobilité complète, veillant près de la couche du roi. Malgré la proximité des détails que nous venons de donner sur son compte; malgré le regard perspicace et scrutateur que vous venez de fixer sur elle, ne vous figurez pas que vous la connaissiez entièrement. Moi seul, qui ai réussi à sonder l'abîme de son cœur, je puis vous dire la grande et unique passion qui y a fermenté sans cesse: c'est l'établissement de la nation Arabe en Italie, étayé de l'amour et de la gloire de l'empereur. Voilà l'idée fixe à laquelle elle consacra son existence; idée colossale pour une femme, idée dont la réalisation lui coûta tant de soins vigilants, tant de basses intrigues, tant d'humiliations de tout genre et peut-être... Mais n'anticipons pas: vous apprendrez assez tôt ce que l'histoire a cru devoir laisser jusqu'ici dans l'ombre douteuse du mystère. Qu'il vous suffise de savoir, comme preuve irréfragable de la persévérance et de l'énergie de notre héroïne, que cette idée qu'elle a poursuivie avec tant de constance

*) Mainfroi était né d'une Marquise *Lancia*, pour laquelle Frédéric avait eu une préférence éphémère.

toute sa vie, ne l'abandonne pas encore, quelque désespérée que paraisse la cause de Mainfroi : elle espère et agit !

Le Prince a fait un mouvement. Il entr'ouvre ses yeux appesantis et appelle. Fatmé, rompant aussitôt avec sa rêverie, se lève en sursaut et se penche sur lui.

— Que désires-tu, lui demande-t-elle ?

— Toi encore, Fatmé !

— Eh ! qui donc pourrait être auprès de toi ?

— C'est juste : tout le monde nous abandonne et nous fuit !

— Tout le monde ? non : il nous reste encore pour nous défendre et nous servir des cœurs nobles et généreux.

— Que peuvent-ils contre ces chiens enragés de guelfes, que le pape Urbain IV a ameutés de toutes parts contre nous ? Car il serait superflu de nous le dissimuler : nous sommes cerclés et prisonniers dans Acerra.

— Bah ! remets-toi vite en santé, et nous en sortirons quand il nous plaira.

— Me remettre ! dit le prince soupirant avec tristesse.

— Sans doute, répliqua avec assurance la Sarrasine : d'abord le paisible sommeil que tu viens de goûter m'est déjà un sûr garant que ce sera bientôt. Oh ! je m'y connais : tu es beaucoup mieux ! Ensuite ce n'est que ton imagination qui est malade, et les bonnes nouvelles que j'attends la guériront comme par enchantement.

— Et de qui attends-tu ces nouvelles ?

— De mon père d'abord qui a reçu mon message, et puis du Comte qui va revenir...

— Ah ! oui, du fameux conciliabule où il a été appelé par l'archevêque de Cosenza.

— Précisément.

— Qu'espérer d'un conseil présidé par notre plus grand ennemi ? Tiens, Fatmé, si tu veux me voir renaître vraiment à la vie, et reprendre mon énergie première, tu as à ta disposition un moyen beaucoup plus simple et plus sûr.

— Lequel ?

— Qu'Azélie rentre auprès de nous.

— Elle ne le peut pas.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle ne le doit pas ! Mon père est déjà bien âgé ; il est seul dans son enclos de Mergelline. Azélie doit me rem-

placer auprès de lui, et lui prodiguer ces soins affectueux que ses vieux ans réclament, puisqu'il ne m'est pas permis de les lui rendre moi-même.

— Est-ce bien là le véritable motif qui t'a fait éloigner Azélie d'auprès de nous? demanda le prince avec un léger sourire, qui n'était pas dépourvu de malice.

— Quel autre veux-tu me supposer?

— Faut-il que je te l'apprenne? Hé bien! parlons franchement: aussi bien, comme tu as pris le change sur la nature de mes sentiments pour ta fille, il est urgent de nous expliquer. N'es-tu pas de mon avis?

— Parle, je t'écoute.

— Oui, j'aime Azélie, et sa présence est devenue un besoin pour moi.

— Tu l'aimes! s'écria Fatmé avec effroi; je ne m'étais donc pas trompée? Tu l'aimes..!

— Comme jamais un frère a aimé une sœur. — Tu me regardes tout effarée, et je lis l'incrédulité dans tes yeux; cependant c'est la vérité: c'est ainsi que je l'aime. Oui, plus je consulte mon cœur, plus je sens que ce que j'éprouve pour elle est pur de tout désir qui aspire à la possession de la femme aimée. L'affection qu'elle m'inspire est aussi calme que suave. Que te dirai-je? Pour moi la grâce enchanteresse qui rayonne de ta fille est comme un parfum céleste qui charme et subjugué sans enivrer les sens. Oui, sa beauté qui rappelle la tienne, la douceur de ses regards, la mélodie de sa voix, m'entraînent invinciblement vers elle, mais sans autre ambition que celle de la sentir près de nous, de la voir, de l'entendre, et de la savoir heureuse. Aspirer au-delà, non seulement répugne à mon cœur, mais encore me semble une profanation, un sacrilège. Ainsi, tu le vois, tu peux sans crainte rappeler ta fille... Je t'en conjure, Fatmé, toi ma bonne mère: ne me prive pas plus longtemps de ce rayon de soleil durant les jours de brume et d'orage qui me sont encore dévolus; qu'Azélie revienne au plus vite me rendre par sa présence la vie et le courage que je sens défaillir.

— Voilà bien les hommes: égoïstes jusque dans leurs plus tendres affections! Je veux croire à ton amour si pur, si désintéressé; mais qui me répond d'Azélie? Faut-il l'exposer à concevoir pour toi un attachement autre que celui d'une sœur?

T'aimer seulement comme un frère, toi ! Allons, tais-toi : nous parlerons de ces chimères dans un temps plus opportun.

Et Fatmé, comme une tendre mère qui console son enfant par une caresse, embrassa le Prince sur le front.

— Ah ! tu es sans pitié, s'écria celui-ci.

— Tais-toi, te dis-je : entends-tu dans la cour du château ce piétinement de chevaux ?

— En effet... Qu'est-ce ?

— Ce sont des nouvelles importantes qui nous arrivent. Silence, mon seigneur et maître : ne parlons pas d'amour, quand il s'agit de combattre pour son honneur et sa couronne.

Elle dit et s'élance à la fenêtre. L'aurore couronnée de rubis flamboyants empourprait l'Orient, et annonçait un jour limpide et serein. Quatre chevaliers étaient déjà descendus de leurs coursiers haletants et couverts d'écume. La Sarrasine les a reconnus : c'est le Comte d'Acerra, Pierre de Vico et les deux frères Capece. Elle agite son voile pour attirer leur attention. A peine l'ont-ils aperçue, que quatre voix amies font retentir avec l'accent de la joie ces mots consolateurs qui parviennent jusqu'à l'oreille de Mainfroi :

« Tout est sauvé ! — Espoir et confiance !

IV.

Une taverne de Basso-Porto en 1265.

Cette rue noire et boueuse, flanquée de vieilles masures enfumées, percée parallèlement au quai qui longe le port marchand, et encombrée en tout temps de comestibles étalés sur des tréteaux branlants que surmonte une voile goudronnée ; cette large voie où circulent bruyamment de pesantes charrettes, des ânes et des mulets pliants sous leurs fardeaux, des *facchini* et des gamins qui portent sur leurs têtes des corbeilles de légumes et de fruits, pendant que les marchands non moins bruyants annoncent à grands cris l'excellence de leur marchandise, et qu'une foule plus ou moins compacte se pousse, se convoie, achète ou s'arrête pour manger devant la baraque de quelque *tavernaro* en plein vent ; cette célèbre et som-

bre artère de Naples enfin que nous recommandons à l'attention des touristes, c'est Basso-Porto! ¹⁾

Au premier abord il semble impossible que dans ce bazar populaire, où prédomine l'odeur nauséabonde du goudron et de la morue, on pût entasser plus de vendeurs et de produits, plus de chalands et d'oisifs en tout genre : Hé bien, jusqu'au commencement de ce siècle, la rue était encore embellie d'une double rangée de barraques en bois. Là, les industriels ne se contentaient pas de vendre des comestibles; mais, pour la commodité du public, ils leur faisaient subir une transformation culinaire de haut goût, que les amateurs pouvaient flairer de loin à cause du parfum plus que tranché qui s'en exhalait. De sorte que Basso-Porto offrait alors l'image d'une vaste taverne pendant le jour, et d'une immense auberge pendant la nuit; car c'était comme le caravanseraï des lazaroni du temps : ces Diogènes de la belle Parthénopée y trouvaient un asile sous les tables et sur les bancs où venaient s'asseoir les consommateurs. Ce fut la police française qui, avec un détachement de cavalerie et de pionniers, fit de Porto ce que Néron avait fait autrefois de Rome : dans une nuit elle balaya et livra aux flammes ces indécentes gargotes publiques, ces sales barraques vermoulues, où les *Banchieri* ²⁾ trouvaient des lits si moelleux, toujours prêts à accueillir leurs membres fatigués.

Basso-Porto présentait ce dernier type au commencement de l'an de grâce 1265, peut-être même avec une teinte plus sombre et plus triste; car la rue alors n'était pas pavée, et les maisons qui l'encadraient, loin d'être comme présentement à quatre ou cinq étages, ne présentaient qu'une série de constructions délabrées, d'un seul étage faisant saillie sur le rez-de-chaussée, de manière à constituer une espèce d'auvent. Quelques-unes cependant, plus fastueuses, arrondissaient avec orgueil au coin d'une rue transversale un pignon en pierre grossièrement taillée; mais c'étaient des exceptions dont la belle Parthénopée aurait tort de se targuer aujourd'hui.

Quelques jours après les événements dont nous avons entretenu nos lecteurs, à midi précis et comme la cloche de S. Geor-

¹⁾ Généralement à Naples on désigne ainsi la rue de Porto.

²⁾ On donnait ce nom de *Banchieri* (*banquiers*) aux lazaroni qui dormaient sur les bancs de ces misérables taudis.

ges sonnait l'*Angelus*, quatre bons vivants de la classe des *barcajoli* (hateliers) du port entraient dans la barraque de M.^e Bernardo, la plus renommée pour les fritures de poisson et les ragôts aux tomates. Son vin à la canelle jouissait encore d'une réputation méritée auprès des gourmets.

— Bonjour, M.^e Bernardo, dit l'un des quatre convives d'un ton assez décidé : nous venons aujourd'hui chez toi, parce que nous voulons quelque chose d'un peu plus soigné.

— Que désirez-vous ?

— Ce qu'il y a de meilleur dans ta taverne : c'est moi qui régale.

— Toi ! exclama en souriant Bernardo : tu es donc devenu riche tout d'un coup ? Par quelle industrie ? par quel coup du sort ?

— Tu as l'air d'en douter ? tiens, regarde.

Et Aniello — c'est ainsi que s'appelait notre nouveau personnage — fit sauter dans sa main deux pièces d'or à l'effigie de Frédéric II.

— Prends garde, c'est de l'argent excommunié !

— Buh ! parce qu'il porte cette empreinte ? Il y en a bien d'autre dans le couvent de S. Dominique ! Si tu avais encore celui que recèlent les caves des Rev. Pères Franciscains, tu aurais largement de quoi faire une bonne devanture à ta boutique où le vent et la pluie s'engouffrent plus souvent qu'il ne faudrait.

— Eh ! comment le sais-tu ?

— Il me demande comment je sais cela... ! Hein ! qu'en dites-vous, vous autres ?

Aniello, en prononçant ces mots, cligna des yeux et regarda ses camarades avec un sourire narquois.

— Ah ! répliqua Bernardo d'un ton malin, tu rends visite aux Rév. Pères ! J'ai entendu dire en effet qu'ils font de la propagande parmi les sections du peuple, et qu'ils tâchent d'en embaucher les *Caporioni* ¹⁾.

Aniello l'interrompit : Va, va ; sers-nous lestement et proprement, si c'est possible.

¹⁾ Dans chaque quartier, le peuple était divisé en différentes classes ou confréries : il y avait celle des marins, des maçons, des forgerons, des vendeurs, des *facchini*, etc. etc. chacune avait son chef, et c'était le plus brave que l'on choisissait. La confrérie, avec son *Caporione* ou son *Capopopolo*, rappelait en quelque manière l'ancienne phratrie dont nous avons parlé dans notre première Nouvelle.

Si c'est possible! À cette recommandation impertinente, M.^e Bernardo se redressa de toute sa hauteur: il avait bien pu supporter que l'on dénigrât le local de sa *trattoria*, ouvert en effet à toutes les intempéries; véritable hangar, servant à la fois de cuisine et de salle à manger; mais en entendant mettre en doute chez lui la propreté et la célérité du service, il n'y tint plus: une noble fierté anima sa face rubiconde et jouffue:

— Eh! où trouver dans toute la rue de Porto une table comme celle où tu as l'honneur de t'asseoir en ce moment? Hier encore j'ai fait passer le rabot sur mes tables et mes bancs; ces plats, symétriquement rangés sur ces rayons, ne sont-ils pas autant de miroirs où tu pourrais au besoin faire ta barbe de huit jours? Faut-il encore que je te mette sous le nez ma poêle et mes casseroles?

Allons, allons, calme-toi, s'écrièrent les camarades d'Aniello: notre ami n'a pas eu l'intention de t'offenser.

— Soit; mais qu'il ne recommence pas, ou bien qu'il vous conduise dîner ailleurs: vous savez que je ne prie personne de s'attabler chez moi. Je veux qu'on y vienne parce que l'on si trouve bien.

— Bernardo, tu vois que j'ai de la patience aujourd'hui, répliqua froidement Aniello: je te prie de ne pas me la faire perdre. Tu dois savoir que si par malheur Aniello y voyait trouble, il t'aurait bientôt montré comment on peut faire une omelette de toute ta baraque, y compris ton auguste personne pour assaisonnement.

— Boum! tu crois m'épouvanter avec tes bravades? tu te trompes: si tu fais le *Capopopolo* dans notre quartier, j'ai fait aussi mes preuves. Tu n'as pas oublié que je savais lancer une pierre aussi bien que toi, et manier passablement bien une lame de couteau.

— Hé bien! sers-toi d'abord de cette lame pour nous couper une tranche de ce jambonneau que j'aperçois là-bas suspendu au-dessus de ton buffet: nous verrons plus tard si tu sais en faire autre chose.

M.^e Bernardo allait probablement répliquer, mais il en fut empêché par les cris de ses autres pratiques qui demandaient le complément de leur repas. Quelques autres chalands étaient encore entrés dans la taverne, et appelaient l'hôte, désirant être servis au plus vite.

— Voilà, voilà ! dit Bernardo. Puis s'adressant à Aniello :

— Nous reprendrons notre discours une autre fois si cela te convient.

— Oui ; mais en attendant sers-nous, et prouve-nous par ta bonne cuisine que tu as raison d'en être si fier.

Pour expliquer la susceptibilité de M.^e Bernardo et l'audacieux défi qu'il jetait si gratuitement à la tête d'Aniello, il faut savoir que lui aussi avait été *Caporione*, avant d'épouser la belle Rose du quartier de *Mercato*. Le mariage l'avait rendu plus sage et plus pacifique ; mais de temps en temps son naturel fougueux et ses anciennes habitudes fanfaronnnes reprenaient le dessus, surtout quand son amour-propre était en jeu. Alors la pensée de sa mignonnette de femme et de ses deux petits jumeaux qu'il idolâtrait, suffisait pour le rendre plus calme, et lui faire maudire son irascibilité. Ensuite Bernardo était un bon chrétien : en se mariant il avait fait vœu aux pieds de la Madone d'éviter désormais les querelles, et juré à son confesseur de ne plus se battre avec qui que ce soit. C'est pourquoi en quittant Aniello il fit un effort sur lui-même, et reconnaissant qu'il était allé trop loin, il récita mentalement un *Ave Maria* tout en tournant autour des tables pour recevoir les diverses commandes de ses chalands ; puis il se rendit à ses fourneaux, afin de préparer ou faire distribuer les mets demandés.

— Tiens ! te voilà, Petrillo ? s'écria Aniello, en avisant un convive placé à une table en face de la sienne ; viens donc ici, à côté de nous.

— Je ne puis : tu vois que je suis avec des amis.

— C'est différent. Comment se fait-il que je ne t'aie pas aperçu au sermon du Père Martino ?

— Où donc a-t-il prêché ?

— Ce mécréant de Petrillo qui ne s'informe plus des différents lieux où Fra Martino doit prêcher ! hum ! il y a du nouveau.. ! Soit : cela te regarde. — Apprends donc que ce matin il a prêché pendant deux heures à la place du Carmine. Il y avait foule. On se poussait tellement pour l'entendre, qu'on a failli deux ou trois fois renverser la table qui lui servait de chaire, et que le sacristain, debout à côté de lui avec un grand crucifix à la main, a perdu l'équilibre ; si bien que si je n'avais pas été derrière lui...

Petrillo et ses compagnons partirent d'un éclat de rire.

— Vous riez ! continua Aniello en les observant avec une certaine indignation : Or ça, est-ce que par hasard vous auriez passé dans le camp des rebelles ?

— Que vient-il nous chanter, celui-là, avec son camp des rebelles ? s'écria Petrillo avec dédain.

— Hum ! tu m'as l'air d'être allé au convent de la Trinité.

— Quoi faire ?

— Va, nous savons que les Rév. Pères Bénédictins, aussi bien que les frères mineurs, sont jaloux et ennemis des Dominicains.

— Cela ne nous regarde pas. Pour nous, mangeons et buvons.

— C'est ce que vous avez de mieux à faire, dit un gros meunier qui savourait une assiettée de *peperoni* ¹⁾ qu'il avait soin d'arroser avec du vin de Pouille.

— Malheur aux indifférents, damnation à ceux qui ne prendront pas les armes contre Mainfroi, et ne crieront pas « *Vive le Pape*, » reprit Aniello d'un ton déclamatoire qu'il empruntait évidemment à Fra Martino.

— Vive le Pape !... Comment veux-tu crier Vive le Pape, puisqu'il est mort ? dit un petit clerc de la basoche napolitaine, à la figure espiègle et maligne, qui venait tous les jours prendre son modeste dîner chez M.^e Bernardo.

— C'est vrai ; mais on va en faire un autre.

— Et ce sera bientôt baclé, ajouta l'apprenti légiste. M.^e Guillaume, mon patron, qui est l'homme d'affaires de S. Em. l'archevêque de Cosenza, m'a assuré que feu S. S. Urbain IV avait été nommée par sept princes de l'Eglise seulement.

— Cela suffit, exclama Aniello : le nombre sept est un nombre sacré ; c'est celui des sacrements de notre sainte mère l'Eglise.

— Et celui des Péchés capitaux ! répliqua un convive non moins malicieux que le petit clerc.

Un rire général accueillit cette repartie. Aniello se mordit les lèvres. Il reconnut que le parti auquel il s'était vendu au convent des Dominicains, n'était pas en majorité dans la taverne de Bernardo ; mais, en sa qualité de *Capopopolo*, il ne pouvait sans honte rompre d'une semelle. Il se leva et articula

¹⁾ Petits piments dont le peuple napolitain est excessivement friand, et qu'il mange fris lorsqu'il sont encore verts.

avec force: « Hé bien ! moi, Aniello Caruso, que le suffrage du peuple a nommé son chef dans le quartier de Porto, je déclare mon ennemi quiconque ne criera pas désormais: « Vive Sa Sainteté, vive Charles d'Anjou ! »

Et comme gage de la sincérité de ses paroles, Aniello tira de sa poitrine son scapulaire et le baisa avec respect.

— Uh ! Uh ! hurla-t-on de toutes parts: Charles d'Anjou ! Et qu'est-ce que c'est que Charles d'Anjou ?

— C'est le nouveau roi que Sa Sainteté, avant de mourir, a bien voulu nous donner.

— Et pourquoi nous ôter celui que nous avons !

— Pourquoi?... Parce que, comme son père, il reste l'allié des Sarrasins; qu'il a auprès de lui une Sarrasine, une magicienne abominable qui l'a ensorcelé comme elle avait ensorcelé l'empereur; parce qu'il est probablement lui-même fils d'une Sarrasine, et qu'il a l'intention de nous rendre tous Sarrasins.

— Est-ce le Rév. Père Martino qui t'a donné ce matin ces magnifiques renseignements, demanda ironiquement Petrillo ?

— Nie ce que je viens d'avancer, si tu l'oses.

— Je conviens que Mainfroi a tort de soutenir les infidèles; mais est-ce à dire pour cela qu'il soit un mauvais roi ? A-t-on jamais vu un plus beau cavalier que lui ? un prince plus brave, plus généreux ? J'en appelle à vous tous : À quelle époque, depuis un siècle, avons-nous été plus heureux que sous son règne ? Quels tournois ! quelles superbes fêtes ! quelles largesses au peuple ! Et aujourd'hui nous devrions le chasser du royaume pour mettre à sa place, qui ? Un prince que nous ne connaissons pas plus qu'il ne nous connaît lui-même ! Et puis, qui paiera les pots cassés et les frais d'installation du nouveau monarque ? Nous, toujours nous, le pauvre peuple !

— Oui, nous, toujours nous ! cria-t-on de toutes les parties de la baraque.

— Nous n'avons pas à craindre cela avec Charles d'Anjou, répliqua Aniello, car c'est le digne frère du Saint roi Louis IX de France. Il nous promet à son arrivée non seulement l'extermination complète des Sarrasins, mais encore toutes les libéralités imaginables pour son joyeux avènement. Plus d'impôts, plus de gabelles, plus de service forcé dans la milice ; protection et justice égale pour tous. De plus, il nous annonce un

cadeau à notre bonne Mère de Montevergine deux fois plus beau que celui de l'empereur Frédéric II.

— De plus, ajouta Petrillo avec ironie, Charles d'Anjou, au grand désespoir de M.^e Bernardo et de ses collègues, fera établir, à chaque coin de rue, des boulangeries et des rôtisseries gratuites pour le peuple !

Un rire général accueillit ce corollaire aux promesses du futur souverain des Deux-Siciles.

— Tais-toi, Petrillo, s'écria Aniello déjà bouillant de colère : tu es un hérétique et un gibelin !

— Je vous prends tous à témoin, répondit Petrillo indigné : il m'a appelé gibelin !

— Oui, tu es un gibelin, je le répète.

— Moi, un gibelin !

Petrillo frappa sur la table un coup de poing si vigoureux, qu'il fit bondir tout ce qui y était déposé.

— Hé bien, pour te venger de lui, dit le jeune basochien, traite-le de guelfe.

— Qu'il s'en avise ! riposta Aniello menaçant.

— Tu es un guelfe, cria avec force Petrillo, se moquant des bravades de son antagoniste.

— Ah ! c'est trop fort !

Aniello s'élança pour se mesurer avec Petrillo, qui se préparait courageusement à repousser son attaque, lorsqu'il se sentit arrêté énergiquement par un bras, tandis que le marchand de farine interposait entre les deux adversaires la masse non indifférente de son corps nerveux et trapu.

— Halte-là, dit Bernardo en retenant Aniello : on ne se bat pas chez moi ; c'est un scandale que je ne permettrai jamais.

En prononçant ces mots, il serrait le poignet d'Aniello comme dans un étau.

— Non ! non ! laissez-les en découdre... tzu ! tzu ! tzi ! tzi ! criaient les uns, en excitant les deux champions comme des chiens prêts à se déchirer à belles dents.

— Non retenez-les, hurlaient les autres : point de dispute, point de combat !

Pour compléter le vacarme, des gamins en guenilles, attroupés à l'entrée de la barrique, sifflaient et huaient à qui mieux mieux.

— Arrêtez, au nom du ciel... Pourquoi ces querelles et ces

cris menaçants? dit un frère mineur en s'ouvrant un passage dans la taverne.

— Vous arrivez fort à propos, mon père, pour rétablir la paix chez moi, lui répondit Bernardo.

Le Frère Christophe était connu dans les bas quartiers de Naples comme le plus intrépide quêteur de son ordre; mais en même temps pour un homme d'une bonté et d'une mansuétude angéliques. Il était d'assez belle taille, et sur son front, comme dans ses yeux, se révélait une intelligence peu commune chez un frère mineur de ce temps-là! Aussi était-il aimé et vénéré de tout le monde; jamais aussi il ne rentrait au convent la besace vide.

— Qu'est-ce, mes enfants? demanda-t-il avec douceur, en s'adressant aux deux combattants.

— Il m'a appelé gibelin, dit Petrillo en grinçant des dents.

— Et moi, j'ai été qualifié de guelfe, répliqua Aniello avec non moins de fureur et d'animosité.

— Et c'est pour cela, dit le bon Frère Christophe, que vous alliez commettre l'énorme péché de vous estropier à coups de poing, avant de vous déchirer à coups de conteau? Mais avez-vous réfléchi d'abord si vous n'avez pas raison tous les deux de vous appeler ainsi? Toi, par exemple, Petrillo, pour qui estu? Est-ce pour Mainfroi?

— Oui, pour Mainfroi.

— Hé bien, on a raison de dire que tu es gibelin.

— Vraiment!

— Et sans doute, puisqu'on appelle ainsi ceux qui, en conservant pour roi le fils de Frédéric, veulent avoir sous le rapport politique et civil des domaines entièrement indépendants du S. Siège; tandis que toi, Aniello, tu es guelfe si tu ne veux d'autre suprématie que celle du Pape.

En entendant ces paroles, les deux antagonistes se regardèrent tout ébahis.

— Vous voilà stupéfaits, interdits, cherchant à comprendre comment deux anciens camarades pouvaient en venir aux mains pour des mots dont ils ignoraient le sens. Hélas! mes enfants, c'est bien triste à dire; mais c'est généralement faute de s'entendre que les hommes deviennent ennemis et s'égorgeent entre eux. Encore si les rois étaient plus sages que vous! Voyons que tout soit fini; trinquez ensemble.

Aniello et Petrillo se tendirent la main.

— Puissé-je aussi facilement réunir les deux partis qui épuisent l'Italie et affligent la chrétienté ! s'écria Frère Christophe.

— Mon père, dit le meunier, puisque vous êtes si bon, veuillez bien nous expliquer ce que demandent les guelfes et les gibelins, chacun de son côté : le peuple commence à en avoir assez de leurs querelles interminables.

— Mes enfants, les uns et les autres demandent la même chose.

— Alors pourquoi sont-ils ennemis ?

— Le voici : Les empereurs et les rois avec leurs grands vassaux avaient une excellente galette, qu'ils grignotaient eux seuls depuis des siècles. Ils se contentaient d'en donner au nouveau souverain installé à Rome quelques bribes, dont il pouvait à la rigueur se contenter aussi bien que ses ministres. Mais un beau jour voilà que ce dernier trouve que c'est trop peu, et dit aux premiers, c'est-à-dire aux gibelins : nous seul devons avoir la galette : elle nous appartient de droit ; les autres en auront ce qu'il nous plaira, et s'ils osent murmurer, nous les expulserons de la salle du banquet. » Naturellement les gibelins ont regimbé : de là une guerre qui dure et durera encore bien des années.

— Bravo, le Frère Christophe ! il a admirablement défini la question. Je porte la santé du Frère Christophe, dit le jeune clerc avec enthousiasme.

A sa santé ! s'écria-t-on de toutes parts ; vive le Frère Christophe !

— Et n'y a-t-il pas moyen, mon Père, de les mettre d'accord ? demanda un des spectateurs : il me semble que dans leur propre intérêt, comme dans celui des peuples, ils pourraient jouir en commun du bien que chacun d'eux veut usurper.

— C'est bien difficile, pour ne pas dire impossible. Dis-moi, toi qui m'adresses cette question : est-ce que tu permettrais à un autre de venir manger dans ton assiette ?

Des braves et des applaudissements d'une gaieté folle éclatèrent à cette réponse du frère mineur.

— Mais enfin, demanda Aniello déconcerté par tout ce qu'il entendait, il faut bien être cependant pour quelqu'un dans ce monde, si nous sommes pour Dieu et la Madone dans l'autre. Pouvons-nous savoir au moins pour qui vous êtes, vous

qui nous prêchez toute autre chose que le Rév. Père Martino ?

— Moi, je suis pour la paix... et puis, pour les pommes, les haricots, les oignons et les tomates !

En prononçant ces derniers mots, le frère quêteur s'était approché des petites corbeilles qui, étalées sur le buffet, renfermaient les divers objets qu'il avait nommés, et prélevant sa dîme, en remplissait les poches de sa besace.

— Mais il me semble, mon Père, que vous agissez en guelfe, dit d'un ton moqueur le basochien.

— Point du tout, répondit le moine: le guelfe voudrait prendre toute la boutique, tandis que moi je me contente de la dîme que le Seigneur accorde, d'après la loi, à ses humbles lévites.

Le Frère Christophe fit plus alors pour la cause de Mainfroi, avec cette éloquence pleine de sens et de modération, tout-à-fait à la portée par sa naïveté même de l'auditoire réuni chez M.^e Bernardo, que Fra Martino n'avait gagné de défenseurs à son parti avec ses virulentes homélies, qu'il débitait depuis quinze jours sur les places et dans les carrefours de Naples.

Mais pourquoi cet antagonisme entre les différents ordres monastiques ? Il était bien naturel : les Dominicains avaient absorbé tous les privilèges, autrefois également répartis dans la hiérarchie cléricale. Les autres ordres avaient de la peine à se soumettre à leur prépotence inquisitoriale. Ils tâchaient de maintenir ou de reconquérir leur indépendance : ils devenaient secrètement gibelins pour combattre le terrible tribunal qui devait citer à sa barre les peuples, les rois, et les papes eux-mêmes !

V.

Préparatifs de guerre couronnés d'une Idylle.

Il était temps qu'Achmet arrivât à Nocera. Une horrible trahison était ourdie contre Mainfroi. Le grand Camérier Jean le More, en qui le Prince avait la plus grande confiance, était parti pour aller traiter avec les Guelfes, promettant de leur livrer la place qu'il commandait, ainsi que la personne du malheureux roi, sitôt qu'il y remettrait les pieds. En s'éloignant de Nocera, il avait laissé à un certain Marchisio, aussi traître que lui, les clefs de la ville et ses ordres secrets pour l'exécu-

tion de son infâme dessein. Mais les Sarrasins, que tant de reconnaissance liait au fils du magnanime Frédéric II, instruisirent Fatmé de la perfidie du grand Camérier; et celle-ci, à son tour, s'empressa d'en informer son père. Aehmet, si respecté et si influent parmi les siens, parvint à déjouer ces indignes trames, qui auraient entraîné avec la perte du Roi la ruine des Sarrasins. Nocera était alors pour Mainfroi la place la plus importante. C'était là, comme dans le lieu le plus sûr, que se conservaient religieusement, outre des sommes considérables en or et en argent, les bijoux, les harnais, les armures, et tous les objets précieux qui avaient appartenu à son auguste père. Toutes ces richesses, sous les nom collectif de *Camera*, étaient déposées dans le palais occupé jadis par l'Empereur: de là dérive le titre de *Camérier* donné à celui qui en surveillait le dépôt. Voilà pourquoi, aussitôt après la nouvelle de la mort du pape, Mainfroi, quoique faible et languissant encore, voulut à tout prix sortir d'Aeerra et se rendre à Nocera. L'entreprise était périlleuse, car les guelfes occupaient les pays environnants. Il est vrai que quelques-uns des principaux chefs étaient ébranlés, et désiraient se rallier au Prince, depuis qu'ils n'avaient plus à redouter la colère d'Urbain IV. Ensuite leur orgueil national était froissé: dans le fameux conciliabule de S. Dominique, l'archevêque de Cosenza, pour sonder leurs sentiments et ménager leur susceptibilité, leur en avait imposé, en leur annonçant seulement l'acceptation du trône des Deux-Siciles par Charles d'Anjou: maintenant ils apprenaient que le noble duc avait non seulement terminé ses armements, mais encore qu'il était en marche pour venir attaquer le royaume par terre et par mer. Il était évident qu'en agissant ainsi le pape avait voulu leur prouver que la couronne des Deux-Siciles dépendait absolument de son bon plaisir. Cela fut cause d'un revirement: si bien que Mainfroi, avec l'aide de quelques chevaliers dévoués et d'une faible escorte de Sarrasins, passa à travers un pays ennemi, et arriva sans encombre sous les murs de Nocera.

C'était la nuit. Fatmé qui chevauchait en tête de l'escorte, connaissant l'ordre laissé par Jean le More, prévoyait que Marchisio refuserait de donner les clefs d'une des portes; de plus soupçonnant, non sans de justes motifs, que la garde préposée refuserait d'ouvrir, elle fit le signal convenu avec son

père Achmet: c'était de pousser le cri « *Acerra*. » Aussitôt des Sarrasins parurent sur les remparts. « Voici votre seigneur et roi, leur cria-t-elle en langue arabe; il vient se remettre en vos mains; il se confie entièrement à vous; ouvrez-lui les portes. » À ces mots les Sarrasins, saisis d'enthousiasme, comprirent que si l'on tenait les portes fermées, lorsque se présentait le fils de leur Empereur bien-aimé, c'était parce que Marchisio était son ennemi. « Qu'il entre, qu'il entre, s'écrièrent-ils, avant que le gouverneur soit instruit de son arrivée; qu'il entre, et nous répondons de sa personne! »

Les clefs de toutes les portes avaient été déposées au palais du gouverneur: mais sous celle où se trouvait Mainfroi, un petit ruisseau formait un canal qu'il était facile de passer à gué. Averti qu'il existait cette ouverture, le Prince descend de cheval, et se baisse pour entrer dans le lit du ruisseau. « Non, non, lui crie une voix bien connue: nous ne souffrirons pas que notre roi entre dans sa ville d'une manière si humiliante pour lui et pour nous! » L'ordre est donné: on attaque la porte avec ensemble; elle s'ébranle, elle cède, et Mainfroi pénètre dans la ville.

Achmet-Abbas, qui a tout dirigé dans cette circonstance, veut être le premier à fléchir le genou devant le Prince; mais on ne lui en donne pas le temps: Mainfroi s'empresse de le relever en lui tendant une main affectueuse. Cette marque d'estime et de bienveillance, donnée avec une cordialité si vraie au vieux Sarrasin, électrise tous ceux qui l'entourent. Enlevé par des bras vigoureux, le roi est porté en triomphe jusqu'à son palais, au milieu des acclamations de la foule qui grossit à chaque pas.

Marchisio, entendant ce tumulte et instruit du motif qui le cause, sort aussitôt du château avec sa garde, et s'avance hardiment à la rencontre du Prince, résolu d'en venir aux mains; mais Achmet, en l'apercevant, lui crie: « descendez de cheval, prosternez-vous devant votre roi, le digne fils de votre Empereur. » Marchisio comprend que toute résistance est vaine, et qu'il y va de ses jours s'il n'obéit pas à cette injonction. Il descend et plie le genou devant le Prince. Sa garde suit son exemple, et renouvelle le serment de fidélité. Mainfroi, par le conseil d'Achmet, dissimule pour le moment son ressentiment contre le perfide gouverneur; mais le traître n'évita pas pour cela

le châtiment que lui avait mérité son infâme conduite: quelque temps après, dans Acerenza, il périt avec Jean le More de la main vengeresse des Sarrasins.

De ce moment, la fortune de Mainfroi changea de face. Plus que jamais il pouvait compter sur le dévouement des Sarrasins. Fourni par eux d'armes et d'argent, mis en possession des trésors de son père, il s'occupa aussitôt de faire des enrôlements considérables, non seulement dans toutes les cités de la Lombardie et de la Toscane restées fidèles au parti gibelin, mais encore jusqu'en Allemagne. L'inter règne de la Papauté à Rome avait suspendu les hostilités, et beaucoup de seigneurs restaient en suspens. La prochaine arrivée de Charles d'Anjou était encore pour eux un sujet d'appréhension : le S. Siège, en appelant ce prince et en lui donnant l'investiture du royaume des Deux-Siciles, voulait sans aucun doute consacrer de nouveau ce privilège, qui, pour être érigé en droit, avait déjà fait couler tant de sang ! Puis Charles d'Anjou, avec les idées françaises qu'il ne pouvait manquer d'importer, n'allait-il pas opérer un changement dans le système politique d'Italie ? Mainfroi, entouré de ses partisans les plus zélés et les plus ardents, qui aussitôt après son arrivée à Nocera étaient venus se mettre à sa disposition, et se consulter avec lui sur le parti le plus efficace à prendre, Mainfroi renaissait à l'espérance. Achmet était de tous les conseils, et par sa sagesse réprimait bien souvent la fougue de ces barons impétueux à qui l'ardeur de combattre faisait souvent négliger les moyens d'assurer la victoire. Le Comte Giordano partit bientôt avec quatre cents lances et de fortes sommes, pour aller s'unir en Lombardie au Marquis Pelavicino et s'opposer au passage des Français en Italie. Pierre de Vico avait couru à Rome : chargé de représenter le Roi comme sénateur, il devait exercer une pression sur le conclave, que les guelfes s'étaient hâtés de réunir pour l'élection du nouveau Pontife. Il se maintenait toujours avec assez d'avantage dans Rome, à la tête d'un petit corps de troupes allemandes ; il espérait même de se rendre maître de toute la ville divisée comme le reste de la Péninsule, depuis les Alpes jusqu'à la mer de Tarante, en deux factions irréconciliables. Le Prince d'Angri se mit en mouvement avec ses vassaux et quelques milliers de Sarrasins pour la Marche d'Ancone, où le roi lui-même devait aller le rejoindre avec le gros de son armée. Les frères

Capece se rendirent dans leurs fiefs, réunirent tout ce qu'ils purent en hommes et en argent, et allèrent se camper sur le Liri. Tous les autres seigneurs gibelins ne déployaient pas moins de zèle et d'activité. Enfin, grâce aux bons offices du Comte de Sarno et de Corrado d'Altamura, les Pisans s'engagèrent à équiper une flotte, qui, réunie à celle de Sicile, devait empêcher le passage de Charles d'Anjou, dans le cas où il préférerait prendre la voie de mer.

Ainsi Mainfroi avait oublié le mal qui le consumait dans Acerra. Ses forces physiques étaient revenues, à mesure que son moral avait recouvré son énergie. Puis, si quelque nuage sombre venait encore l'attrister, il était bien vite dissipé : la présence d'Azélie suffisait pour cela. Cependant cette joie si douce et si pure, qu'il éprouvait à la vue de la jeune sarrasine, était fort rare. Les soins multiples que lui imposait la gravité de sa position, absorbaient souvent toutes les heures de la journée, et en partie celles de la nuit. Puis Fatmé, redoutant toujours l'affection du Prince pour sa fille autant que celle de sa fille pour le Prince, s'était reléguée avec la chère enfant dans l'appartement le plus isolé du château : par conséquent Azélie ne voyait Mainfroi qu'à la dérobée, lorsqu'il la demandait impérieusement, et qu'il était impossible de résister à son désir.

Un jour que Fatmé était sortie du château, pour aller avec son père à la rencontre d'une nouvelle recrue de Sarrasins qui venaient d'arriver sur des galères de Sicile, Mainfroi, après un travail de plusieurs heures, s'était mis à une des fenêtres qui donnaient sur une vaste cour intérieure. En face, le corps de logis était dominé par une terrasse assez élevée, du haut de laquelle on découvrait toute la ville et les campagnes environnantes. De là, l'œil embrassait au couchant les sommets arrondis et les crêtes abruptes de ces monts uniformes qui s'échappent de la longue chaîne des Apennins, et dont l'aspect, d'abord grave et sévère, devient ensuite splendide et riant, à mesure qu'ils se groupent et s'harmonisent pour encadrer les golfes de Naples et de Salerne. Au Sud, le regard se perdait dans la riche vallée qui court s'épanouir d'une manière si pittoresque sur les luxuriantes collines de Cava, tandis que vers le Nord il entrevoyait encore la plaine vésuvienne où l'ompéia gisait ensevelie. Cette terrasse, ordinairement solitaire, est en ce moment parcourue

par une jeune femme. Elle a laissé retomber de son front le voile qui l'abritait; le Prince a reconnu Azélie.

La jeune Arabe a l'air bien triste, bien abattue. Qu'est-ce qui la tourmente et l'afflige ainsi? Mainfroi, après l'avoir longtemps suivie des yeux, sans en être aperçu, quitte la fenêtre, traverse les vastes salles de l'appartement qu'il occupe, et montant un escalier en pierre étroit et rapide, il a bientôt gagné le sommet de la terrasse. Azélie pousse un cri en voyant apparaître le roi.

— Je te fais peur, dit-il? ce n'est guère flatteur pour moi!

— Pourquoi aussi venir ainsi à l'improviste? Quand on voit apparaître si brusquement les gens qu'on attend le moins...

— Qu'on attend le moins! répliqua Mainfroi, avec le ton d'un aimable reproche et en enveloppant la jeune fille de son plus doux regard; ainsi tu ne penses jamais à moi?

Azélie rougit; le Prince continua:

— Quelle différence entre nous deux! tu es toujours présente à ma pensée; aussi ton apparition, quelque imprévue qu'elle soit, ne me cause jamais de surprise: je t'attends!

La chère enfant balbutia trois ou quatre mots inintelligibles: ces tendres paroles de Mainfroi avaient encore augmenté son trouble.

— Voyons, Azélie, ajouta le Prince de l'accent le plus doux que son cœur aimant lui put inspirer, voyons, remets-toi: ce n'est pas pour t'imposer de la contrainte ou de l'ennui que je suis venu, bien loin de là. De ma fenêtre je t'ai vue si affaissée sous le poids d'un souvenir ou d'une réflexion pénible, que je me suis empressé d'accourir à ton aide. Je réclame la moitié de tes peines, à moins que tu ne préfères m'en remettre tout le fardeau.

— Que tu es bon! dit enfin Azélie, en acceptant la main que lui tendait le Prince. Je te remercie; mais tout roi que tu es, tu ne peux rien pour moi: ah! si tu savais combien je suis malheureuse depuis hier!

— Que t'est-il donc arrivé? parle, je t'en conjure: à qui confieras-tu tes chagrins si ce n'est à moi? Ne suis-je plus ton meilleur ami?

— Hé bien, quoique ma mère veuille encore t'en faire un mystère, je te dirai ce qui cause mon chagrin; mais ne me trahis pas auprès d'elle.

— Parle toujours.

— C'est bien délicat ce que je vais te révéler, mais tu m'excuseras, n'est-ce pas?

— Tu es tout excusée d'avance.

— Sache donc que ma mère s'est un peu préoccupée de l'affection que tu m'as toujours témoignée.

— Je le sais. Et de la tienne pour moi, s'en est-elle aussi un peu préoccupée?

— Peut-être!... mais tu ne dois pas lui en vouloir à cette pauvre mère : que veux-tu? elle ne peut pas se persuader que nous, qui dès notre enfance avons conçu l'un pour l'autre une affection toute fraternelle, nous puissions continuer à nous aimer de la même manière; comme si l'on pouvait s'aimer autrement que nous nous aimons!

Ce langage si naïf et si tendre, ce parfum d'innocence qui s'exhalait de la jeune fille, émut profondément le Prince.

— Oui, s'écria-t-il avec une expression digne des nobles sentiments qui remplissaient son âme naturellement franche et loyale, oui les craintes de ta mère sont chimériques. Pour moi, te voir, t'entendre, et te dire que tu es ma sœur bien-aimée, suffit à mon cœur.

— Je n'ambitionne pas d'autre bonheur, non plus : peut-il y en avoir un autre au-delà?

— C'est ce que croit ta mère : elle se figure qu'un mari...

— Ah! quel mot as-tu prononcé! J'oubliais déjà auprès de toi l'objet de mon tourment, et tu viens de me le rappeler.

— Comment cela?

— Apprends donc que ma mère a négocié mon mariage avec un des arrière-neveux d'Abdelkam : *) c'est ce noble chef qui est arrivé avec les Sarrasins qu'elle est parvenue à recruter en Afrique.

— Quoi! ta mère voudrait t'arracher d'auprès de moi! Une pareille trahison! s'écria Mainfroi pâissant d'indignation et de colère.

— C'est à ce prix seulement que Jousouf t'amène trois mille défenseurs.

*) Abdelkam fut le Vicaire ou kalife qui conduisit et établit les Sarrasins en Sicile. Il y fonda plusieurs villes, entre autres celle qui de son nom s'est appelée *Alcamo*.

— Eh bien ! qu'il reparte : ta mère doit savoir la part immense que mon amour t'a faite dans ma vie ; que je ne saurais renoncer à toi.. !

Et le Prince, s'exaltant de plus en plus, continua :

— Ah ! c'est donc pour cimenter ton union avec ce Jousouf qu'Achmet et ta mère sont venus hier me demander la concession de notre bonne ville d'Alcamo en Sicile ! C'est pour y rétablir la dynastie des Abdelkam, que l'on enrôle des soldats et que l'on surprend ma religion ! Et moi qui ai eu la bonhomie de me laisser prendre à leurs belles paroles ! Oui, j'ai cru qu'ils n'avaient d'autre but que celui de m'être utile, en créant en Sicile une colonie sarrasine comme à Nocera. C'est bien mieux : on veut te jeter dans les bras d'un autre, et c'est moi qui dois payer la dot ! Fatmé me trahir ainsi, horreur !

— Mon Seigneur, je t'en conjure à mon tour : calme-toi... tu me fais peur !

Azélie en effet commençait à trembler de tous ses membres. Elle n'avait jamais vu le Prince dans un de ces moments d'exaltation où son caractère fougueux se montrait tout entier. Elle avait pris une attitude si suppliante, elle était si belle et si touchante ainsi, que Mainfroi fit un effort sur lui-même, se maîtrisa, et entourant de son bras la taille de la Sarrasine éperdue :

— Allons, ne tremble pas de la sorte : tu sais bien que ce n'est pas contre toi que mon courroux involontaire vient d'éclater.

— Mais c'est contre ma mère !.. et ton œil était si terrible...

— Il ne l'est plus, tu le vois. L'idée que je pouvais te perdre a causé ce transport, et je l'ai réprimé dès que j'ai reconnu combien il était insensé. Va, quoi que l'on fasse, on ne réussira pas à nous séparer. Ta mère reviendra de ses folles appréhensions, et abandonnera ses ridicules projets, qui me blesseront dans mes affections autant que dans mon honneur. Sèche tes pleurs, mon Azélie, et compte toujours sur la tendresse de ton roi. Adieu !

— Tu me quittes ?

— Il le faut : tu m'as rappelé que j'ai promis de donner audience aux Sarrasins nouvellement débarqués, ainsi qu'à leur digne chef descendant de l'immortel Abdelkam !

— Tu me dis cela d'un ton qui me fait craindre...

— Quoi donc ?

— Mainfroi, je te recommande d'épargner ma mère. Pense que si elle agit ainsi, c'est parce qu'elle le croit utile au bonheur de son roi bien-aimé, comme à celui de sa fille. Ensuite promets-moi de ne pas lui parler de notre entrevue.

— Sois sûre que je ne ferai rien qui puisse causer du chagrin à ma bonne petite sœur. — Adieu.

Mainfroi s'éloigna visiblement préoccupé de la confiance que venait de lui faire Azélie. Quant à elle-ci, connaissant le caractère inflexible de sa mère, elle ne mit qu'un faible espoir dans les promesses du Prince. Elle rentra dans sa chambre, et pleura !

VI.

La mère et le Roi.

Après cette entrevue avec Azélie, Mainfroi se montra, tout le reste de la journée, triste, morose, préoccupé. Et cependant depuis qu'il était à Nocera, il n'avait jamais eu de plus rassurantes nouvelles, ni reçu des témoignages de sympathie plus flatteurs. Outre le renfort de trois mille Sarrasins qui lui avaient prêté le serment de fidélité, et sur lesquels il pouvait compter comme sur lui-même, il avait reçu deux députations de Naples, venues pour lui assurer que la majorité du peuple était prête à se soulever en sa faveur, et que la bourgeoisie, effrayée de la venue d'un nouveau roi, l'accueillerait avec transport le jour où il daignerait visiter sa bonne ville, et faire appel à son dévouement. Les l'énédictins de Cava lui avaient offert encore tout l'argent dont ils pouvaient disposer, ainsi que leur médiation auprès du Prince de Salerne, jusqu'alors flottant indécis entre les deux partis.

Malgré cela, Mainfroi était brusque et réservé avec tous ; il paraissait dominé par une inquiétude secrète, dont peut-être lui-même ne parvenait pas à bien définir la cause. Sa préoccupation lui donnait même, de temps en temps, un aspect sombre et farouche. Au moment d'engager la lutte la plus terrible de son règne, était-ce par hasard un pressentiment de la catastrophe qui devait couronner les sanglants événements où il allait

jouer le premier rôle ? Oh ! un pressentiment, me direz-vous ! Qu'est-ce qu'un pressentiment ? Quelqu'un de raisonnable peut-il s'arrêter à un pressentiment ? Admettre ce préjugé, c'est donner tête baissée dans le fatalisme. Or le fatalisme est la négation de la liberté humaine ; c'est revenir au dogme païen, à son immobile Destin, que le grand Jupiter lui-même était obligé de consulter dans ses divines déterminations ; c'est vivre enfin dans un doute, dans une perplexité de tous les instants, continuellement en présence du spectre inflexible *si qua fata sinant*^{*)} qui paralyse nos efforts et notre activité. Sans doute écouter un pressentiment, c'est reconnaître implicitement que l'issue des événements est préétablie, c'est-à-dire qu'il existe, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, des lois fixes, immuables, éternelles, dont l'immutabilité elle-même constitue l'harmonie constante de toutes les choses créées. Mais pour nous le côté le plus ardu de la question n'est pas là : nous croyons qu'il sera toujours beaucoup plus difficile d'expliquer cette espèce d'intuition subite, spontanée, qui éclaire tout-à-coup notre âme et lui révèle soit un danger prochain, soit une jouissance imprévue. D'où nous vient ce rayon de lumière qui pénètre dans l'ombre de l'avenir, et nous fait entrevoir un abîme là où nous espérions un triomphe ? Providence, qui coordonne et régit toutes choses conformément à l'ordre universel, ne serait-ce point un de ses avertissements ? Les négliger, n'est-ce point mépriser ta divine faveur et ton action incessante qui se manifeste pour nous sous le nom de pressentiment ?

Mais cet état du Prince n'était-il pas plutôt une conséquence des confidences d'Azélie ? Mainfroi, qui jusque-là n'avait cru aimer cette suave créature que comme une sœur, s'était peut-être fait illusion sur la nature de ses sentiments, et Fatmé n'avait pas absolument tort de s'alarmer. Il était sans doute de bonne foi ; mais il avait frémé de jalousie et de colère en entendant qu'un autre que lui pouvait posséder Azélie. En analysant cette impression si nouvelle et si poignante, le Prince ne commençait-il pas à reconnaître que sa tendresse fraternelle excédait le calme et les limites qui en sont les attributs ? Ce qui autoriserait à le croire, c'est qu'il se raidissait de toutes ses forces contre cette pénible obsession. Pour se démontrer à lui-

*) Si les destins le permettent. Virg. *Enéide*, I, 22.

même que ce n'était qu'un fantôme vain de son imagination, et qu'il était seulement indigné de la conduite peu franche de Fatmé, il appelait à son aide tous les sophismes que notre cœur est si ingénieux à trouver, quand il veut légitimer la passion qu'il n'a pas le courage de combattre ou d'avouer. Mais lorsqu'il était parvenu à élever devant lui un superbe rempart d'amour de frère et de sœur, il voyait apparaître au sommet la figure odieuse du descendant d'Abdelkam, emportant triomphalement Azélie dans ses bras. Alors ce n'était plus un frère qui s'élançait sur les pas du ravisseur : hélas ! sa fureur jalouse ne ressemblait que trop à celle de l'amant qui se voit enlever une femme adorée. Il fermait les yeux, et avait peur de regarder au-delà ! La lumière qui avait lui tout-à-coup dans les profondeurs les plus cachées de son cœur, le faisait frissonner : en refusant de la voir, il croyait l'étouffer, peut-être même en nier l'existence.

Quoi qu'il en soit, Mainfroi passa une journée fort agitée, et une nuit non moins pleine de trouble et d'inquiétude. Le soleil était à peine levé, qu'il se promenait à grands pas dans la vaste chambre, où il avait cherché en vain le repos et le sommeil. Son naturel bouillant, impérieux, ne lui permettait pas d'endurer plus longtemps cet état d'anxiété fébrile, dont chaque minute écoulée augmentait l'amertume. Il fit appeler Fatmé, résolu de s'expliquer avec elle, et de lui demander compte de sa conduite envers lui et envers sa fille. Azélie lui avait recommandé d'épargner sa mère : il se promit d'être calme, mais explicite et ferme dans ses discours.

Fatmé accourut aussitôt à l'appel du Prince. En entrant, elle découvrit sur ses traits une agitation mal contenue.

— Qu'y a-t-il de nouveau ? lui demanda-t-elle un peu alarmée.

— Rien de nouveau, lui répondit Mainfroi d'un ton bien marqué, car c'est déjà une vieille histoire.

— Eh bien, alors... ?

— Eh bien, comme elle m'intéresse au plus haut point, et que jusqu'ici on a jugé à propos de m'en faire un mystère, afin d'être édifié dans les moindres particularités, je t'ai fait appeler, toi qui en as tissu et ordonné toutes les parties.

— Tu as vu Azélie !

A ce nom d'Azélie, le Prince, qui tâchait de maîtriser ses transports, éclata avec violence :

— Oui, je l'ai vue, et ses larmes m'ont appris que je n'ai que des traîtres autour de moi.

— Mainfroi, est-ce bien à moi que ce discours s'adresse?

— A toi, comme à beaucoup d'autres.

— Eh! qui t'en donne le droit?

— Toi-même! — Ah! tu as beau te redresser de toute la hauteur de ta dignité, et me lancer ces regards étincelants d'indignation et de reproche, je le répète: oui, c'est toi qui me trahis le plus indignement; toi qui ne m'as jamais aimé que par ambition, que pour donner une riche pâture à tes Sarrasins!

— Mainfroi, ménage tes paroles, je t'en prie.

— Eh! laisse-moi de dire enfin ce que j'ai sur le cœur, et qui me suffoque depuis hier. Ah! c'est que je te connais maintenant. Réponds: est-ce pour moi qu'avec ton père tu m'as extorqué des villes et des immunités en Sicile? Loin de m'y créer simplement des ressources, n'est-ce pas plutôt pour y faire revivre la domination arabe, en y plaçant ton Abdelkam, à qui tu prétends encore immoler ta fille, sans t'inquiéter si en agissant ainsi tu ne m'arraches pas le cœur? Et moi, débonnaire et crédule, je cédaï à de si beaux témoignages de tendresse et de dévouement! Grâce au ciel, maintenant la lumière s'est faite: je sais à quoi m'en tenir, en attendant que je décide ce que je dois faire pour parer vos coups et me venger.

— Mainfroi m'est-il permis maintenant de te répondre?

— Oui, et confesse surtout que tu n'as jamais aimé que toi et les tiens, puisque tu me sacrifies à ton ambition.

— Ainsi je ne t'ai pas aimé pour toi-même! Ingrat, tu vis, tu règnes, et tu me tiens ce langage! Tu me crois coupable envers toi? Sache au contraire que si quelque action reprochable trouble aujourd'hui la paix de mon cœur, c'est parce qu'elle a été commise pour toi. — Tu me regardes à ton tour avec surprise; tu m'interroges d'un regard inquiet; hé bien! connais-moi donc tout entière, puisque tu peux douter de mon amour pour toi.

Lorsque la superbe Marquise Lancia, que ton père m'avait un instant préférée, t'eut mis secrètement au monde, je devins mère aussi; mais j'eus la douleur de perdre presque aussitôt cet enfant que tant d'amour et d'espoir avait accueilli à sa naissance. J'étais inconsolable. Un jour, je me vis présenter un en-

fant nouveau-né dans les bras de sa nourrice. L'Empereur l'accompagna. Il s'approcha de la couche où je gémissais étendue, et prenant dans ses mains la frêle créature, il me dit : « Fatmé, tu n'as plus de fils ! cet enfant me doit la vie, et il n'a pas de mère ; veux-tu l'être à la place de celle qu'il ne doit jamais connaître ? Son père t'en aimera davantage, s'il est possible. » Dans cet instant le pauvre petit être s'agita, remua ses bras débiles comme s'il les tendait vers moi, et poussa un vagissement plaintif que mon cœur interpréta comme une prière qu'il m'adressait. Je le pris aussitôt ; sans proférer un mot je le pressai avec effusion contre mon sein ; puis, cherchant à abuser ma douleur par une tendre illusion, je tâchai de découvrir sur ses traits quelque ressemblance avec celui qui n'était plus. J'y parvins, et l'adoption fut pleine et entière : « Ton fils est aussi le mien, dis-je à l'Empereur ! » Et il en fut ainsi.

Cet enfant, c'était toi !

Il serait superflu de te rappeler les soins que tu m'as coûtés depuis ton enfance. Quelque ingrat que tu sois pour me jeter à la face que je ne t'ai point aimé, tu ne l'es pas cependant assez pour les avoir oubliés. Tu grandis sous mes yeux et protégé par ma tendresse, au milieu des orages et des dangers chaque jour plus menaçants de la cour de ton père. Je détie toutes les mères d'avoir veillé sur leur enfant avec plus d'affection que celle qui te parle en ce moment. Mais ce n'était pas assez pour moi que de défendre tes jours, de te rendre fort et robuste, de former ton cœur et ton esprit, de t'inspirer l'amour des grandes choses et le courage de les accomplir ; je voulus que tu fusses le successeur de Frédéric II ! Et cependant tu avais deux frères aînés, issus d'un légitime mariage, qui devaient par conséquent m'ôter toute espérance de te voir régner, toi dont on osait à peine avouer la naissance ; toi, que le parti guelfe croyait ravalier et écarter à tout jamais, en te donnant pour mère la sultane Sarraïne qui t'avait consacré son existence, et que tu calomnies aujourd'hui d'une manière aussi injurieuse que tes plus injustes ennemis. Tu t'en souviens : mais ta mère adoptive ne perdit pas courage. Par son influence elle fit si bien que tu devins le fils privilégié de ton père : je le rendis heureux et fier de se voir revivre en toi. Dans son testament, il te donna le rang d'héritier légitime, te fit prince de Tarante, et en mourant te confia la régence du royaume. Mais

comment l'emporter sur tes frères dont les droits étaient reconnus et inviolables pour toi? Conrad, que l'Empereur même de son vivant avait fait couronner roi de Germanie, était un prince jaloux et cruel, d'une intelligence bornée, écoutant la passion du moment et rarement la raison qui la condamnait, par conséquent incapable de soutenir l'immense et difficile fardeau de l'héritage paternel : il en fut écrasé...! Henri avait les épaules plus robustes que son frère, mais son orgueil, qu'il prenait pour de la noblesse et du génie, lui aliénait les esprits, et cette solitude qu'il voyait augmenter chaque jour autour de lui tandis que les cœurs volaient au-devant de toi, le rendait soupçonneux, injuste, envieux, et plus cruel encore que son aîné. Il voulait régner seul. Pendant la vie de son père, il conspira; il conspira après sa mort. Il fallait prévenir les funestes conséquences de son ambition; car, pour la satisfaire, il n'aurait rien épargné, rien respecté. Ses coups étaient principalement dirigés contre toi... il mourut! Le bruit a couru que ce fut à la suite d'un festin, après avoir vidé une coupe à son triomphe prochain sur ses compétiteurs à l'empire et au trône des Deux-Siciles.

En prononçant ces dernières paroles, la voix de Fatmé était devenue insensiblement plus faible et plus lente; les sons en étaient articulés avec peine. La tête de la Sarrasine s'était inclinée vers la terre, comme si elle n'osait plus soutenir le regard du Prince.

Il y eut un moment de silence entre les deux personnages. Mainfroi passa la main sur son front, contempla quelques instants sa mère adoptive qui s'était laissée tomber sur un divan, comme épuisée par l'effort qu'elle venait de faire pour évoquer un si terrible souvenir; puis il lui dit :

— Et Conrad? est-il mort aussi empoisonné?

— On le soupçonne!

Le Prince tressaillit. Son caractère si éloigné de toute trahison, de toute action déloyale, devait naturellement se révolter à cette révélation aussi affreuse qu'inattendue. Il ne put même se défendre de manifester par un geste le sentiment d'horreur dont il était saisi. Il demeurait là, debout, grave et sévère, devant Fatmé devenue pâle et tremblante comme devant un juge suprême, dont elle attendait la sentence. Bientôt cependant cette première impression perdit de sa crudité. Il était impos-

sible en effet que le Prince ne reconnût pas tôt ou tard que l'affection immense qu'on lui avait vouée depuis le berceau, avait été le verbe inspirateur de ces catastrophes qui couronnent si fréquemment les drames politiques. Fatmé, il ne pouvait en douter, avait une âme au niveau de la sienne : comme lui, elle était passionnée pour tout ce qui était grand et généreux ; comme lui, elle abhorrait les sales intrigues des cours, les bassesses qu'elles imposent, et surtout ces ambitions fiévreuses pour lesquelles le crime est si souvent l'escabeau du succès. Et cependant, malgré l'élévation de ses pensées et la noblesse de ses sentiments, cette femme avait transigé avec sa conscience. Pour sauver ce fils dont l'existence était menacée ; pour voir un jour ce fils aussi grand que son père, elle n'avait reculé devant aucune barrière, ni devant aucun moyen pour l'abattre ou la franchir. Les lois divines et humaines la condamnaient ; l'amour maternel l'absolvait dans le cœur de son fils.

Ne pouvant supporter plus longtemps l'aspect morne et concentré du Prince, Fatmé fut la première à rompre le silence qu'il s'obstinait à garder. Elle leva timidement les yeux sur lui, et d'une voix faiblement accentuée :

— Eh bien ! J'attends de toi ma condamnation... parle : pour la prononcer, est-ce que tu trouves que je ne t'ai pas encore assez aimé ?

— Pauvre femme, comme tu as dû souffrir ! lui répondit le Prince en lui tendant la main.

— Et comme je souffre encore, répliqua-t-elle ! Tu le comprendras sans peine, maintenant que tu sais jusqu'où peut arriver l'affection d'une mère pour l'enfant de son cœur. Et ce n'est pas tout : après avoir tant fait pour la gloire et le bonheur de cet enfant, je dois le torturer dans ses aspirations les plus chères. Je donnerais cent fois ma vie pour lui, et je lui enlève la femme qu'il aime et dont il est aimé !

— Azélie !

— Oui, Azélie, ma fille... Désormais il n'est plus permis de se faire illusion sur votre attachement réciproque, et me voilà dans la cruelle nécessité d'affliger les deux êtres que je chéris le plus au monde.

— Pourquoi cette nécessité ?

— Azélie est ta sœur !

— Ma sœur !.. Azélie !.. s'écria le Prince pâissant. Mais on

a toujours cru, et toi-même tu ne l'as jamais démenti, qu'Azélie est fille d'un chef arabe auquel tu avais été unie, et qui était mort deux ans après ton mariage avec lui.

— Apprends aujourd'hui que ce mariage n'a jamais existé. Après de longues négociations, le pape Innocent IV consentit enfin à lever l'excommunication dont il avait frappé ton père, et à conclure une paix aussi désirable pour l'Eglise que pour l'Italie; mais ce fut à la condition expresse que je serais éloignée de la cour. Pour donner plus de garantie au pape, ou feignit de me marier à Abdalah-Saïd qui commandait la garnison de Bari. Je partis; je quittai l'Empereur qui ne se prêtait qu'avec répugnance à cette union fictive. Mais je portais déjà dans mes flancs le dernier fruit de son amour. Quand je revins auprès de ton père, soi-disant après la mort de mon mari, on laissa subsister l'erreur accréditée: il ne convenait ni à l'honneur ni à la dignité de personne de divulguer le secret de la comédie, que les exigences de Rome nous avaient obligé de jouer.

— Assez, assez, s'écria le Prince que cette nouvelle révélation venait de frapper au cœur, d'une manière plus sensible encore que les précédentes. Il se mit à parcourir la vaste chambre d'un pas lourd et saccadé, s'arrêtant de temps en temps, et jetant sur Fatmé un de ces regards sombres et indécis qui peignent si éloquemment le trouble de l'esprit et du cœur. La pauvre femme le suivait des yeux, observait tous ses mouvements, espérant à chaque seconde y découvrir moins d'agitation, moins d'angoisse. Elle connaissait le tempérament de Mainfroi: chez lui la surexcitation éclatait avec trop de violence pour être de longue durée. Plus il était terrible dans ses emportements, plus vite il revenait à des sentiments plus calmes et plus doux. Mais voyant que son état perplexe se prolongeait beaucoup plus qu'à l'ordinaire, elle se leva, et se plaçant devant lui dans l'attitude d'une suppliante:

— Mainfroi, dit-elle, tu viens de passer deux fois devant moi, sans daigner me regarder: est-ce que tu maudis ta mère?

— Non, je la plains! répondit le roi ému autant de l'accent douloureux qui avait accompagné ces paroles, que de l'angoisse empreinte sur les traits de cette tendre mère.

— Alors, si tu la plains, tu continueras à l'aimer?

Pour toute réponse une larme brilla aux paupières du Prin-

ce. C'était plus que n'espérait Fatmé. Avec non moins de rapidité qu'un éclair luit et s'efface, devant cette larme sa peine mortelle s'évanouit. Elle veut se précipiter dans les bras de Mainfroi; mais un grand bruit de pas, mêlé au cliquetis des armes, retentit tout-à-coup dans la salle voisine. Nos deux personnages s'arrêtent et se consultent des yeux. Ils ne peuvent s'expliquer cette étrange rumeur. Le Prince, qui n'a jamais connu la crainte au milieu des plus grands périls, s'élance pour en apprendre la cause; la porte s'ouvre.

Achmet paraît tenant de sa main droite une épée, et de l'autre un bouclier. Il est suivi d'un écuyer qui porte sur un coussin de pourpre un casque, dont le riche cimier est un aigle aux ailes déployées. Quelques officiers supérieurs de la milice arabe, armés de toutes pièces, accompagnent ces magnifiques trophées. Parmi eux se distingue, par sa haute taille et sa physionomie mâle et fière, le dernier rejeton d'Abdelkam. Lorsqu'Achmet est arrivé devant le Prince, il se redresse avec majesté, et lui adresse ces graves paroles :

— Roi, voici ton épée, ton casque et ton bouclier : ces attributs de guerre t'apprennent, mieux que tous nos discours ne pourraient te l'exprimer, que pour toi désormais il s'agit avant tout de combattre.

— Achmet, répond Mainfroi avec fierté, tu sais que je suis toujours prêt à ceindre l'épée, quand l'honneur le commande, et qu'il y va du salut de mes sujets. Mais parle : qu'est-il survenu depuis hier au soir ? quelles nouvelles as-tu reçu cette nuit ?

— Charles d'Anjou est débarqué à Ostie, se dirigeant sur Rome, et le nouveau pape Clément IV est allé à sa rencontre.

— Le nouveau pape ! qui donc le conclave a-t-il nommé ?

— Le cardinal de Narbonne, sujet et ami de Charles.

— Ah ! les insensés ! exclama le Roi. Ainsi il n'y a plus en Italie que lâcheté et servitude ! O mes illustres aïeux, comme vos mânes vénérés doivent frémir d'indignation dans leurs grands tombeaux ! Vous qui avez engagé des luttes titaniques, pour affranchir ce malheureux sol, et lui donner le droit de penser et d'agir, voyez : on renie et l'on condamne vos sublimes efforts ; au lieu de marcher, on préfère ramper ! Soldats et serviteurs du pape, les Barons de notre âge attendent le mot d'ordre du Vatican, et baissent humblement le pied qui les écri-

se. Honte à eux, honte à nous-mêmes, si faisant bon marché de nos droits et de toute dignité humaine, nous allons appendre nos écussons dans la sacristie pontificale!.. Non, non, je serai le digne successeur de Frédéric II. Comme lui, après le concile de Lyon où le pape l'avait déclaré déchu du trône et dépossédé de ses états, je ceins aujourd'hui ma couronne, et je m'écrie avec la même assurance que lui : « Non, je ne l'ai pas perdue : ni les attaques du pape, ni les décrets d'un Synode ne peuvent me l'ôter ; et si je dois la perdre, ce ne sera pas sans répandre du sang ! »

Mainfroi, en répétant cette énergique protestation de son père, avait mis son casque et saisi son épée : il était beau, il était grand. Ses yeux étincelaient, sa poitrine se gonflait avec orgueil, son geste était vif et plein de noblesse. Oh ! oui, on ne pouvait s'y méprendre : en lui revivait l'Empereur son auguste père. C'était bien là son port, son langage hautain, son mépris du danger, son courage qu'on ne vit jamais défaillir quelle que fût la tourmente suscitée contre lui. Achmet le contemplait avec admiration, les Sarrasins avec enthousiasme, Fatmé avec amour.

Mainfroi s'adressant ensuite aux chefs arabes, qui l'acclamaient avec une expression si vraie d'amour et de dévouement :

— Merci, mes braves défenseurs, dit-il ; merci d'être venus ainsi auprès de moi, et de compter, comme vous faites, sur votre roi au moment du danger. Si vous êtes impatients de combattre, je ne le suis pas moins que vous. Disposez-vous donc à partir aujourd'hui même. Achmet tu donneras les ordres nécessaires. Pendant mon absence tu commanderas à Nocera, à la place de Marchisio qui, grâce au ciel, a reçu le châtiment que méritait sa trahison ; mais retiens seulement les hommes indispensables pour le service de la ville : que le reste de la garnison me suive.

Abdelkam avait constamment les yeux fixés sur le Roi, pendant qu'il donnait ainsi ses ordres. Mainfroi comprit qu'il lui devait une réparation, après l'avoir si froidement accueilli. Il s'approcha du guerrier que fascinait tant d'énergie et de majesté :

— Jousouf, lui dit-il avec une bienveillance bien marquée, tu nous as conduit un précieux renfort de soldats de ta nation : choisis et guidés par toi, nous ne saurions douter de

leur bravoure et de leur fidélité. Un service si éminent mérite une récompense, et Mainfroi ne la fera pas attendre. Nous avons accordé pour toi et les tiens notre bonne ville d'Alcamo, fondée par tes illustres ancêtres : qu'elle devienne pour nous une seconde Nocera. De plus, dans la guerre que nous allons entreprendre, nous t'attachons à notre personne : tes trois mille guerriers formeront notre garde d'honneur. Si, après la campagne, la femme qui t'a appelé près de nous, et que nous aimons comme une mère, juge à propos de te faire encore un don plus cher à son cœur et au nôtre, nous n'y mettrons aucun empêchement. Mais, ainsi que vous êtes venus m'en avertir vous-mêmes, mes braves, pensons d'abord à vaincre nos ennemis.

Abdelkam, visiblement touché d'un langage si nouveau pour lui, s'inclina avec respect devant le Roi, et porta affectueusement à ses lèvres la main qu'on lui tendait, pendant qu'un second hurra, plus énergique encore que le premier, éclatait de toutes les bouches.

Achmet, trop ému pour pouvoir exprimer les sentiments dont il était pénétré, pleurant d'attendrissement et de joie, se contenta de lever ses deux mains vénérables vers le ciel ; puis les dirigeant vers le Prince : « Allah est grand, dit-il ; Allah est juste et bon ; il te bénira, mon fils, puisqu'en ce moment tu lui ressembles. »

Et le vieux Sarrasin fléchit le genou devant le Roi. Tout le monde suivit son exemple, et l'on se retira plein d'ardeur et d'espérance.

Mainfroi resté seul avec Fatmé, que tant de sentiments divers avaient bouleversée en un si court espace de temps, s'approcha d'elle, et lui dit en poussant un soupir qu'il serait bien difficile de traduire, mais dont le lecteur comprendra la touchante expression :

— Fatmé, es-tu contente de moi ? suis-je digne de mon père ? Ai-je assez fait aussi pour te prouver mon amour ?

— O mon Roi, ô mon fils ! s'écria la pauvre femme, fondant en larmes et se précipitant dans les bras du Prince.

— Voyons, ne nous attendrissons pas ainsi... séparons-nous : tu sais quels devoirs importants je dois remplir aujourd'hui. — Adieu... tu embrasseras ainsi Azélie de la part de son frère !

— Au nom d'Azélie, je te transmets d'avance son baiser de sœur ! — Adieu.

VII.

Une Messénienne du 13.^e Siècle.

Nous ne suivrons pas Mainfroi au milieu des combats, dans toutes les péripéties de cette lutte héroïque qui se termina par la bataille de Bénévent. La narration des faits qui se rattachent à cet épisode mémorable du 13.^e siècle, appartient à l'histoire proprement dite, et a été déjà faite par des plumes autrement éloquentes que la nôtre. Notre tâche, à nous nouvelliste, c'est de mettre en relief les personnages que fournit la tradition; d'en saisir le côté pittoresque, sans négliger d'en analyser les passions, les instincts, les aspirations; de les faire agir et parler selon le rôle qu'ils ont joué ou dû jouer dans le grand drame où ils ont figuré; de donner enfin, par des ornements fictifs, plus de saillie et d'intérêt à la vérité historique.

C'est donc le roman de l'histoire que vous avez entrepris, nous direz-vous? C'est fort possible, si vous entendez par là que l'auteur de ces Nouvelles a eu l'intention de peindre scrupuleusement l'histoire avec l'attrait du roman.

Mais s'il nous est interdit d'esquisser ici un tableau chronologique des événements, nous sommes toutefois dans l'obligation de raconter ce que devinrent nos principaux personnages, au milieu des sanglantes catastrophes où ils furent jetés. Mainfroi, on le sait, mourut en héros sur le pont de Bénévent. Avec lui finit la domination de la maison de Souabe en Italie, en attendant que son dernier rejeton pût à Naples, de la main du bourreau, sur la place du Marché. La dynastie d'Anjou triompha; mais celle de Souabe laissa des sympathies et des regrets qui lui ont survécu, et que son heureuse rivale n'a jamais su inspirer. Quant à Achmet, notre vénérable solitaire de Mergeline, que son dévouement pour les siens, autant que son amour pour son roi, avait arraché de sa chère solitude, l'histoire est muette sur sa destinée; elle garde également le silence sur celle de Fatmé et d'Azélio. Mais il nous a été donné d'avoir en nos mains une complainte du 13.^e siècle en grec-albanais, illustrée d'une version en dialecte Sicilien de la première moitié du 14.^e siècle. Outre que l'auteur y déplore la mort de Main-

froi et celle de Conradin, elle retrace les malheurs qui en furent la conséquence, entre autres la ruine de Nocera et l'extermination des Sarrasins. En pleurant sur ce dernier désastre, la complainte nomme un Achmet qu'il est peut-être permis de prendre pour celui qui a figuré dans les chapitres précédents. Elle fait encore mention de deux femmes, victimes de la superstition et de la fureur populaire, qui pourraient fort bien être nos deux héroïnes. Cette étrange composition, sans nom d'auteur, presque aussi virulente que la fameuse complainte d'Outre-Mer de Rutebuef, ou qu'un *Sirvente* de Sordello, fait même une lointaine allusion à l'horrible massacre connu sous le nom de Vêpres Siciliennes : ce qui prouverait qu'elle est postérieure aux événements que nous avons reproduits dans cette Nouvelle. Quoi qu'il en soit, en voici la libre traduction. Nous aurions bien désiré lui conserver sa couleur et son accent poétiques ; mais, en l'habillant en vers français, nous aurions craint qu'elle ne perdît un peu trop de son caractère natif, et par là de l'intérêt que cette Messénienne du Moyen âge ne peut manquer d'exciter.

COMPLAINT E

En avant, en avant, Barons et grands feudataires; en avant, preux chevaliers en qui tout sentiment d'honneur n'est pas encore éteint; en avant, vous tous qu'anime l'amour de la justice, l'esprit d'indépendance, la gloire et les trophées de la victoire. Poussez le cri de guerre de vos nobles aïeux. Déployez vos bannières seigneuriales, et que l'étranger, qui ose leur opposer les siennes, frémissse en apercevant vos terribles écussons. En avant, toi aussi, peuple; réveille-toi de la torpeur où t'a plongé la servitude sous tant de maîtres injustes et tyranniques; secoue tes membres robustes; fais craquer tes langes, grand enfant que la superstition ligüée avec le servage veut toujours tenir emmaillotté: tes mains calleuses peuvent manier aussi le fer qu'elles savent forger. En avant, vous tous, à quelque rang que vous apparteniez; car il s'agit du salut de tous.

Voyez ce guerrier superbe, à l'attitude noble et fière, à l'armure étincelante, au regard de feu. Sur son casque se dresse

menaçante l'aigle des Césars. Comme il regarde avec dédain ses nombreux ennemis ! Sans pâlir, il attend et défie les soudres du Vatican. Son coursier fougueux, enfant des déserts, paraît aussi impatient que le héros qui le guide : il frémit, écume, étincelle. Ses hennissements appellent la mêlée, le bruit des armes, les fanfares de la victoire. Enfin son maître lui lâche les rênes : il part, il vole, et le voilà sur les rives du Calore, sous les remparts de Bénévent. Entendez-vous ces acclamations enthousiastes ? C'est l'élite des guerriers des Deux-Siciles : voilà de Vico, Giordano, d'Angri, degli Uberti, Sarno, Capece ; les voilà tous fidèles au rendez-vous. Honte à ceux qui ne viennent pas grossir leurs rangs, et crier comme eux en ce jour solennel : « Vive Mainfroi, notre auguste monarque ! Vive le digne fils de notre Empereur Frédéric II ! Périssent l'étranger ! »

L'étranger ! quelles sont donc ces hordes de barbares, qui, comme une avalanche, se sont précipités du haut des Alpes dans nos fertiles provinces ? Le pillage et la mort marchent sur leurs pas ; les temples saints ne sont pas même à l'abri de leur rapacité. Adieu, riches moissons de la Ligurie et de l'Etrurie ; adieu, cités si florissantes par le commerce et l'industrie : la misère et le deuil parcourront seuls maintenant vos rues désolées ! Jeunes vierges, pourquoi vous réfugier ainsi, tremblantes, éperdues, sous l'aile maternelle, ou à l'ombre du sanctuaire ? Hélas ! vous cherchez en vain à abriter votre pudeur dans ces pieux asiles : rien n'est sacré pour les Vandales modernes, à qui Rome vient de livrer l'Italie !

Rome, vain fantôme du passé ; dans le présent, ironie vivante de grandeur et de puissance. Toi, esclave avilie, qui veux affecter encore les institutions du peuple-roi, avec tes sénateurs en livrée pontificale ; quand te convaincras-tu enfin que tu ne sais plus ni commander ni servir ? Malheur à toi ! Malheur aux nations ! Sur les ruines de ton empire païen avait été plantée la croix du Fils de Dieu, pour servir de phare aux peuples éperdus. Armée seulement de la parole de vie, tu devais les réunir dans un concert fraternel, et les sauver par la charité ; mais tu as répudié cette mission toute divine : tu n'as plus voulu de la force d'en haut ; tu as préféré descendre dans l'arène des

passions humaines, et au lieu de la parole qui vivifie et qui sauve, tu t'es armée du glaive qui tue et du bûcher qui dévore. Rampe donc maintenant; tends humblement la main à ces rois, que tu crois avoir le droit de faire et de défaire: te voilà leur esclave, ô souveraine orgueilleuse, car tu as besoin d'implorer le secours de leur épée contre tes propres sujets, et contre l'Italie indignée d'être à la merci de la rapacité étrangère.

Mais le clairon sonne sur les deux rives; le signal est donné. *Montjoie et S. Denis!* crient les Angevins; *Honneur et Patrie!* répondent les gibelins. Tout s'ébranle, se heurte, se mêle. Quel tumulte, quels cris féroces! Ce sont des lions, des tigres, qui se déchirent entre eux et se dévorent. Que de corps mutilés et sanglants! Que de morts et de mourants! Là, de Vico vient de tomber sur un monceau de cadavres. L'ainé des Capece, en détournant un coup de lance, dirigé contre son roi, en a reçu la pointe dans sa poitrine. Jousouf-Abdelkam, qui a voulu montrer par sa valeur qu'il était digne de sa fiancée et de l'estime du Prince, a péri à la tête de sa troupe sarrasine écrasée par la cavalerie ennemie. Giordano Lancia et Pietro degli Uberti, couverts de blessures, sont prisonniers; et, pour comble d'horreur, la trahison court de rang en rang, la solitude se fait autour de l'aigle, et le glaive sans relâche frappe et tue.

La nuit a couvert la terre de ténèbres, et le sang continue à couler. Pourquoi ces cris déchirants et ces gémissements semblables au râle des mourants? Ce sont des vieillards, des femmes, et des enfants que l'en égorge! Oui, le vainqueur est entré dans Bénévent, dont les habitants, quoique sujets de Sa Sainteté, sont massacrés impitoyablement sans avoir aucun égard pour l'âge et le sexe; le carnage ne doit cesser que lorsqu'il n'y aura plus de victimes à immoler! — Et Mainfroi? Qu'est-il devenu dans ce désastre? Pleurez, mes yeux; pleurez, peuples des Deux-Sicules, et vous-mêmes qui l'avez si lâchement abandonné; car vous ne tarderez pas à porter la peine de votre trahison. Oui, pleurez tous sur ce corps défiguré qui vient d'être trouvé enfin après trois jours de recherches, parmi les morts qui encombraient le pont de Bénévent. O Naples! noble cité, orgueil du Tyrrhène, mes délices et mon amour, toi surtout verse des

larmes amères, car le féroce Angevin va séjourner dans tes murs. Regarde : il ne pardonne pas même à son ennemi vaincu ; il en insulte le cadavre, et lui refuse un peu de terre pour l'en-sevelir. ¹⁾

Le fer ne suffit pas à la rage de l'Angevin. Même après que par son ordre on a versé le sang le plus pur, l'incendie dévore nos villes que le pillage et la luxure ont déjà désolées. C'est ainsi que tu périrais, ô Nocera, cité florissante tant que le croissant figura au sommet de tes tours. Fidèle à ton roi, tu refusas d'ouvrir tes portes à l'étranger ; résistance vaine, mais héroïque ! Tu voulus expirer au milieu des flammes, et t'en-sevelir sous tes ruines, plutôt que de plier le genou devant un autre que Mainfroi. Tu choisis une nuit calme et sereine pour accomplir ton sacrifice : Achmet, de qui l'âge a respecté la force, Achmet commande, et le trésor impérial et tout ce qui dans Nocera peut tenter la cupidité du vainqueur, est entassé dans le palais de l'Empereur et roi. Armé d'une torche enflammée, il monte sur ce bûcher somptueux ; tout s'embrase... ô spectacle !

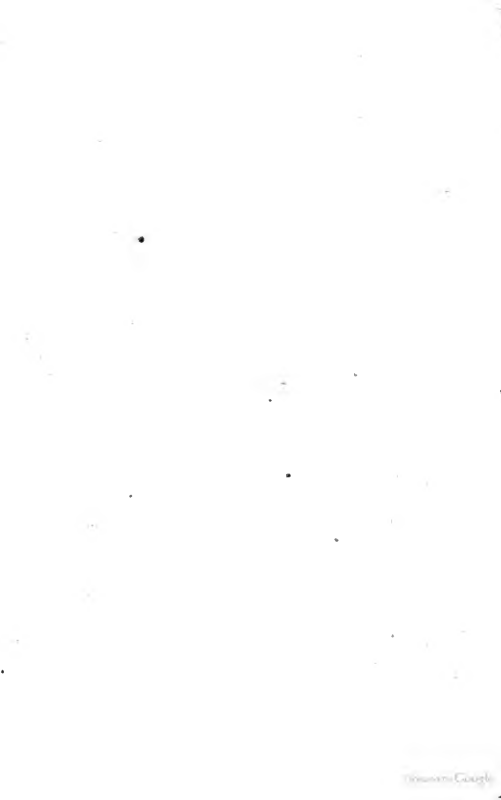
Ô douleur ! Deux colombes éperdues, échappées par miracle à la poursuite de l'impitoyable chasseur, s'étaient abritées, humbles et silencieuses, dans un nid solitaire vide depuis quelque temps, et presque oublié. Pauvres oiseaux, vous attendez un moment favorable pour vous envoler aux rives africaines ! Mais un soir des hurlements sinistres répandent l'effroi dans votre solitude. C'est la féroacité, aiguisée par la superstition, qui rugit ainsi. Vous vous pressez l'une contre l'autre dans le réduit le plus secret de votre asile. Haletantes, respirant à peine, vous épiez le moindre bruit qui résonne au dehors. Vous espérez : en effet, on ne force point votre demeure ; aux cris de rage d'une foule en démente a succédé un rire sardonique.

¹⁾ Les soldats de l'armée française furent plus humains que leur roi : ils creusèrent une fosse près du pont de Bénévent, et chacun d'eux apporta une pierre sur cette modeste tombe. Plus tard l'archevêque de Cosenza, Pignatelli, ne voulut pas même laisser les restes de Mainfroi reposer en paix sous ce tas de pierres : il les fit enlever et jeter aux confins du royaume et de la campagne romaine, près du fleuve Verde. — Voyez Dante, *Purg.* III.

Mais qu'est-ce? Une lueur rougeâtre a pénétré dans votre refuge; une crépitation étrange a frappé votre oreille! Alerte! levez-vous; fuyez, charmantes colombes: le nouveau bûcher, allumé par le délire populaire, reflète déjà ses longues spirales sanglantes dans les flots azurés de Mergelline! Hélas! il est trop tard: tout s'écroule, s'éteint, et la foule insensée cesse de rire et de chanter! Mais consolez-vous, êtres innocents et doux, victimes bien-aimées, sous la cendre brûlante qui vous recouvre: Dieu lui-même, du haut de ses temples, sonnera bientôt l'heure du châtement!

FIN DE FATMÉ LA SARRASINE.

LES SANFÉDISTES



LES SANFÉDISTES

I.

Les trois émigrés Corses

Le soleil venait de disparaître dans les flots de la mer de Tarante. Mais il avait laissé derrière lui, flottant aux bornes de l'horizon, des nuages d'un rouge de sang, découpés en figures allongées et bizarres, qui se modifiaient sans cesse au souffle de la brise du soir. Le reste du ciel était d'un sombre azur, excepté vers le sud et le sud-est, où de larges taches noires de vapeurs condensées se balançaient sinistres et menaçantes, et se dirigeaient lentement vers le zénith. Ainsi d'un côté les ténèbres et le deuil, et de l'autre...

*Solem quis dicere falsum
Audeat?*

Qui oserait accuser le soleil d'imposture? a dit Virgile. Hé bien, suivons la règle des pronostics qu'il nous donne; et puisque le soleil s'est revêtu à son couchant de teintes pourprées et sanglantes, que va bientôt recouvrir un ample crêpe funèbre, admettons, avec le chantre des Géorgiques, qu'il annonce aujourd'hui une guerre atroce et forcenée, où le sang coule à flots pour la cause d'un roi.

Hélas! la prédiction n'est que trop vraie. Nous sommes en effet en l'an 1799, à cette époque fatale et désastreuse où la

guerre civile déployait toutes ses horreurs dans le malheureux royaume de Naples. Le roi Ferdinand, à la suite de la guerre imprudente qu'il avait osé déclarer à la France républicaine, avait vu ses états envahis, et avait cherché un refuge en Sicile. La république, ce fruit que l'arbre de la sagesse porte à peine dans sa fleur, et que le soleil de la liberté n'a pas encore mûri pour les vieilles générations européennes, la république, disons-nous, avait été proclamée à Naples. Mais qu'avait-elle produit? l'anarchie dans la capitale, et le sanfédisme dans les provinces.

La reine Caroline et ses ministres, — car le roi se laissait faire, — avaient habilement profité du rappel des troupes françaises commandées par Macdonald: il n'en restait plus que quelques détachements dans le royaume. La cour se prévalait, avec non moins de sagacité et d'empressement, de la favorable disposition des esprits, lassés bientôt des tâtonnements d'un gouvernement impuissant et impossible. Le fameux cardinal Ruffo était débarqué dans les Calabres. Il avait fanatisé et soulevé, au nom de la religion, les populations superstitieuses de ces provinces demi-barbares. Pour agir plus efficacement sur les âmes, en certains endroits, il s'était même fait passer pour le Pape, et dès-lors l'insurrection avait pris des proportions gigantesques, au cri de « *viva la santa fede! viva il re!* »

Mais les provinces de l'Est, à l'exception des Abruzzes, étaient calmes, et ne paraissaient pas encore disposées à s'armer pour la cause de la Foi et de la royauté abolie. L'intention du Cardinal était d'y pénétrer; mais une colonne de troupes françaises s'était dirigée vers le sud-est pour lui fermer le passage, et prêter main-forte aux Tarantins qui avaient également proclamé le gouvernement démocratique.

Pendant que les provinces méridionales de l'Italie étaient le théâtre de ces événements, et dans la soirée que nous avons décrite au commencement de ce premier chapitre de notre histoire, trois voyageurs s'éloignaient à grands pas de Tarante. C'étaient trois émigrés corses, bannis de leur patrie pour avoir, dit-on, conspiré en faveur de son indépendance. Ils étaient parvenus, à travers mille dangers, à se réfugier dans cette ville, espérant y trouver le moyen de s'embarquer pour la Sicile. Mais à la proclamation de la république, craignant l'exaltation des patriotes, et surtout les français qui s'approchaient à marches forcées, ils avaient jugé prudent de chercher un autre asile.

Maintenant leur projet était de gagner Brindisi, d'où ils pouvaient facilement se rendre à Corsou, qui leur offrait en effet, une retraite plus sûre que tout autre point de la Péninsule.

Le plus âgé des trois, homme d'une cinquantaine d'années environ, avait, malgré sa petite taille, une démarche noble et distinguée. Sa figure, naturellement grave, annonçait une haute intelligence, et tous ses traits, déjà creusés de profondes rides, mais calmes et reposés, révélaient une âme dont l'expérience avait mûri l'énergie. Ses yeux bleus, ombragés de longs cils, surmontés de sourcils épais et grisonnants, avaient une expression de douceur et de bonté indulgente, qui lui conciliait sans effort l'estime et l'affection de ceux qui l'approchaient. C'était le Baron de S. Giuliano, noble corse, riche une fois, aujourd'hui complètement ruiné. Esprit supérieur, sans préjugé de caste, cœur généreux dans toute l'extension du terme, il avait applaudi au sublime élan de 89, en avait même propagé les idées et les principes parmi ses concitoyens. Mais lorsque la révolution, au lieu d'avancer avec sagesse vers le progrès qu'elle promettait à son début, rétrograda vers le despotisme inquisitorial du terrorisme, où la vertu même était devenue suspecte, le Baron quitta son île, passa sur le continent, et se retira à Rome, où il vécut ignoré jusqu'à l'arrivée des français, commandés par Berthier. Troublé dans sa retraite, il ne voulut point rentrer en Corse, ni aller en France, parce que le gouvernement Directorial ne lui offrait aucune garantie, et qu'il prévoyait un nouveau changement. Alors il se hasarda à traverser le royaume de Naples insurgé, pour se rendre en Sicile ou dans les îles Ioniennes, les seules contrées de l'Europe méridionale où l'on pût respirer en paix, et attendre des jours meilleurs. C'est ainsi qu'il était arrivé à Tarante, où il s'était lié avec deux de ses compatriotes, devenus aujourd'hui ses compagnons de voyage.

Le second de nos émigrés pouvait avoir une quarantaine d'années. C'était un médecin d'Ajaccio, le Docteur Morelli, jouissant en Corse d'une réputation justement méritée comme disciple d'Esculape et comme homme d'honneur. Il avait eu le malheur de compter parmi ses nombreux clients, quelques citoyens corses qui n'avaient pu se guérir encore de l'exaltation fébrile de 93. Pleins de mépris pour le Directoire et ses agents, ces honorables patriotes tenaient des réunions secrètes pour en secouer le joug, pour renouveler ensuite cette révolution vaine-

ment tentée par Paoli, et assurer la liberté et l'indépendance de leur pays. Surpris par hasard dans la maison où furent arrêtés les principaux chefs de la conspiration, le Docteur fut exilé. Il passa en Italie, en même temps que son jeune ami et camarade d'infortune Silvio de Roberti, qu'il aimait comme un fils.

Silvio avait vingt-cinq ans. Il unissait à toutes les grâces de la personne, une imagination vive, un esprit cultivé, et cet enthousiasme de toute âme bien née pour les aspirations grandes et généreuses. Optimiste, comme on l'est ordinairement à son âge, il ne soupçonnait jamais le mal, et se passionnait pour toute idée qui lui semblait utile. Ainsi doué d'une nature confiante et par conséquent facile à tromper, Silvio ne mesurait que rarement les conséquences des choses. Son caractère vif et enjoué, même au milieu des plus grands dangers qui pouvaient menacer sa tendre jeunesse, rendait son commerce des plus aimables. Cependant depuis quelques jours un changement s'était opéré en lui : son visage s'était un peu assombri ; il paraissait préoccupé, parfois même triste et mélancolique ; et s'il déridait son front et se livrait tout-à-coup à des saillies qui rappelaient son humeur primitive, on sentait que c'était un effort de sa part, et qu'il cherchait à rejeter loin de lui l'obsession d'une idée importune.

Nos trois fugitifs cheminaient déjà depuis longtemps en silence, plongés chacun dans des réflexions plus ou moins sinistres, en analysant les événements dont ils étaient les innocentes victimes, lorsque Silvio, probablement pour rompre la monotonie du voyage, s'écria brusquement :

— Dites donc, Messieurs : il me semble que nous ferions sagement de donner une autre direction au cours de nos idées, et de jeter plutôt un coup d'œil sur ces nuages noirs qui s'amoncellent sur nos têtes, et ne nous présagent rien de bon. Qu'en pensez-vous ? l'orage pourrait bien éclater avant que nous ayons parcouru notre première étape. Heureusement que le Docteur sera là, dans le cas où nous prenions une bonne pleurésie !

— Toujours railleur, Silvio, répondit celui-ci ; mais je vous attends à la première indisposition.

— Vous m'attendez, docteur ! répliqua le jeune homme ; ne vous donnez pas cette peine : je n'ai point l'intention d'aller au rendez-vous. Mais pour Dieu ! pressons le pas : le ciel se fait noir comme de l'encre.

— Ne vous inquiétez pas de cela, mon jeune ami, dit froidement le Baron. Ne perdez pas l'excellente habitude de voir le bon côté des choses. Le baptême d'eau qui nous menace, n'est-il pas préférable au baptême de sang que nous courions risque de recevoir à Tarante ?

— En effet ces bons patriotes tarantins, dans leur zèle tout fraternel, le lendemain de l'inauguration de leur république, commençaient à nous regarder comme des espions du roi Ferdinand. Au bout de vingt-quatre heures la loi des suspects ! C'est aller vite en besogne : débiter par où les autres finissent !

— Pourvu qu'à Brindisi nous ne tombions pas dans un guépier semblable, dit le Docteur.

— Nous apprendrons en route si nous avons cela à redouter, répondit le Baron ; et nous serons toujours à temps de rebrousser chemin.

— Pour aller... où ? demanda l'Escalepe corse.

— Demandez-le à notre jeune ami Silvio : il ne sera pas embarrassé de vous répondre.

Ces paroles et le léger sourire qui les accompagna piquèrent Silvio. Il répliqua sur-le-champ d'un ton grave, qui trahissait en même temps une émotion profonde :

— Baron, vous savez que ces allusions moqueuses, quoique autorisées par l'amitié qui nous unit et la déférence que je vous dois, me sont pénibles à entendre. Je ne vous l'ai pas caché : je me suis éloigné avec peine du château d'Acquaviva, où, pendant une semaine entière, nous avons trouvé une hospitalité des plus cordiales, lorsque le Docteur et moi nous dirigions notre suite vers Tarante. Je vous l'ai avoué encore : Léonore Acquaviva a fait sur mon cœur une impression que le temps ne saurait effacer. Eh ! qui pourrait rester insensible en voyant cette jeune orpheline, si belle, si pure, si résignée, seule dans l'antique manoir de ses pères, n'ayant d'autre protecteur, après Dieu, que le vieux Marco, le type le plus accompli de ces serviteurs dévoués de corps et d'âme, qui font partie intégrante d'une maison, et en défendent les intérêts mieux que leurs propres maîtres ! De plus, pour vous faire plaisir, faut-il vous dire que j'irais me recouvrer de nouveau avec bonheur sous ces murailles patriarcales qui renferment l'héritière des ducs d'Acquaviva ? Je suis prêt à le faire ; mais au nom du ciel, point de raillerie là-dessus. Respectez le seul véritable

instant de bonheur que j'aie goûté, depuis que j'ai quitté mon vieux père, et que je soule avec vous cette terre d'exil.

En prononçant ces paroles avec une animation et une gravité qui ne lui étaient pas habituelles, Silvio révélait la violence d'une passion qu'il ne lui était plus permis de contenir ni d'étouffer. Pour faire diversion à ses ennuis secrets, il s'était efforcé de paraître gai comme autrefois; mais un mot du Baron avait suffi pour dissiper cet enjouement factice. On avait fait vibrer la fibre la plus intime de son cœur, et réveillé en lui, dans toute sa puissance, un sentiment égoïste et jaloux, qui ne souffre point de partage. Quand l'amour s'empare de notre être, la gaieté est la première à émigrer.

— Pardon, mon jeune ami, répondit avec douceur le Baron: je n'ai pas eu l'intention de railler, ni de faire de l'ironie avec vous; je sais combien nous sont chères et sacrées les premières phases d'un amour vertueux. Mais je ne croyais pas que chez vous l'affaire fût si grave, ni si sérieuse. Le ton imprimé à notre conversation pouvait me faire supposer que le thermomètre était déjà considérablement descendu.

— Descendu! Baron, parce que je plaisante parfois avec vous et le cher Docteur, n'est-ce pas? Permettez-moi de vous dire qu'ici votre perspicacité est en défaut. Je ris pour fuir le désespoir, de la même manière qu'un poltron chante à tue-tête, pour se donner du courage, lorsqu'il est le plus tremblant à l'approche du danger. Je conviens que c'est folie de caresser dans son cœur l'image d'une femme que probablement on ne reverra jamais plus. Mais que voulez-vous? cette image que j'emporte et qui me suivra en tout lieu, est nécessaire à mon existence: je ne pourrais vivre sans elle. Il me semble que tout est ténébreux là où elle n'est pas. Je souffre, et je ne pourrais renoncer à cette souffrance. Expliquez cela, si c'est possible; mais il en est ainsi. Le mieux est de ne pas en parler: vous ne me comprendriez pas plus que je ne comprendrais moi-même vos sages raisonnements pour me démontrer que je suis un insensé.

Comme Silvio prononçait ces derniers mots, nos trois émigrés, à la lueur d'un éclair qui brilla tout-à-coup et illumina le ciel devenu de plus en plus sombre, aperçurent un individu d'une taille élevée déboucher d'un sentier transversal aboutissant à la route qu'ils suivaient. Ils s'arrêtèrent instinctive-

ment; et, craignant d'avoir affaire à quelqu'un de ces sanfédistes dont les bandes infestaient toutes les provinces méridionales, ils se mirent sur la défensive.

L'inconnu, qui comprit le motif de cette halte soudaine, leur cria d'un ton de voix propre à les rassurer : « Remettez-vous, Messieurs, et soyez sans crainte. Je suis seul et sans armes. Si vous êtes des proscrits ou des émigrés, ce que je suppose, — car qui oserait autrement voyager à pieds pendant la nuit, dans ce temps de crise et de confusion ? Eh bien ! je le suis comme vous. Si vous le permettez, je marcherai avec vous jusqu'au prochain village de Montéjasi, où peut-être je ne vous serai pas inutile, dans le cas où vous désireriez y prendre quelque repos. Si vous me refusez cette faveur, je resterai en arrière, à une centaine de pas loin de vous, afin de dissiper tout mauvais soupçon que vous pourriez avoir conçu sur ma présence inattendue en ces lieux. J'attends votre réponse.

Ou bien l'inconnu disait vrai; il était réellement seul et sans armes, alors qu'avait-on à craindre de lui ? Ou bien c'était un bandit, que suivaient à quelque distance une troupe d'assassins et de pillards, et dans ce cas comment lui résister ? Le mieux était donc d'accepter sa proposition. D'ailleurs on pouvait au besoin lui faire sauter la cervelle au moindre indice de trahison. Silvio et le Docteur s'étaient déjà assurés si leurs pistolets étaient bien amorcés.

Le Baron lui répondit : « qui que vous soyez, du moment que vous nous affirmez que vous êtes proscrit et malheureux, venez avec nous; soyez notre compagnon de voyage, puisque vous l'êtes déjà d'infortune. Et quand même vous nous tromperiez, nous aurons toujours la conscience d'avoir rempli un des devoirs les plus sacrés, celui de n'avoir point repoussé un homme que nous avons cru exposé comme nous au péril imminent d'une implacable proscription.

L'inconnu remercia le Baron, et sans se perdre en vaines protestations, qu'il jugea parfaitement inutiles avec un homme qui lui tenait un langage si noble et si loyal, il se mit à marcher à côté de lui et de ses deux amis.

— Messieurs, leur dit-il, il est juste que vous sachiez qui vous avez admis dans votre compagnie. Je ne veux point que vous me croyiez meilleur ni plus méchant que je suis. Je m'appelle Antonio Montrone. Je ne vous cacherais point que j'ai été

et que je suis encore attaché à la cause royale : mais à l'époque de l'établissement de l'inquisition d'état par l'ambitieux et perfide ministre Acton, en ma qualité de magistrat de la cour suprême de justice, j'osai protester contre les mesures sanglantes de ce lâche favori, qui n'avait d'autre but que d'exploiter à son profit les terreurs paniques de la reine; terreurs qui, vous le savez, rendaient Caroline capable de ne reculer devant aucune cruauté, du moment que le soupçon entraînait dans son âme. Il perdit le roi dans l'opinion publique, et alluma cette conflagration générale, qui a eu pour résultat la république et l'invasion étrangère. Ma conduite m'attira une disgrâce: destitué et exilé, je me retirai dans les Abruzzes. Obligé de fuir à l'approche de l'armée française, j'ai erré dans les provinces de l'Est, et maintenant, ne trouvant plus de sécurité nulle part dans ma malheureuse patrie, je me dirige vers Brindisi, où j'espère trouver quelque embarcation pour les îles Ioniennes. »

— Nous avons la même intention, ajouta Silvio entièrement rassuré par le discours de celui qui s'annonçait si franchement à eux sous le nom respecté d'Antonio Montrone, magistrat intègre et renommé pour la sévérité de ses mœurs. Le Baron et le Docteur, sans douter précisément de la véracité de leur nouveau compagnon de voyage, crurent cependant devoir encore se tenir sur la réserve. L'expérience leur avait appris que dans les moments de crise sociale, on ne saurait agir avec trop de prudence envers les gens que l'on ne connaît pas intimement. Qui sait si l'inconnu, pour cacher ses menées secrètes, ne s'arroge pas un nom généralement honoré, qui lui sert partout de sauf-conduit? Silvio, nous l'avons déjà dit, était trop jeune, trop confiant, pour s'armer de la même précaution; mais le baron et le docteur avaient vécu plus que lui, et par suite jugeaient un peu mieux les hommes et les choses.

— Ah! vous avez la même intention, répéta Antonio Montrone, comme s'il était étonné que l'on eût pris une détermination semblable.

— C'est un projet que peut-être nous n'effectuerons pas, répliqua le Baron avec indifférence: car qui peut compter sur les événements au temps où nous vivons? Le drame terrible que jouent en ce moment les peuples et les rois, nous a habitués à des changements de scène si brusques et si rapides, que, ma foi, bien fou est celui qui veut conjecturer aujourd'hui quels

seront les décors de demain, et quels personnages figureront dans l'acte suivant. La péripétie est ici à chaque pas, la catastrophe partout, violant avec audace les trois unités classiques.

— Mais enfin le rideau se baissera, dit Silvio.

— Et même bientôt; il faut l'espérer du moins, ajouta le Docteur.

Pendant que nos voyageurs discouraient ainsi, les éclairs devenaient plus fréquents; quelques gouttes de pluie commençaient à tomber.

— Si je ne me trompe, voici l'orage s'écria Silvio.

— Rassurez-vous: ce sera fort peu de chose, répondit Montrone. Dans nos climats, au mois de Mai, il n'est pas rare de voir le ciel menaçant, couvert d'épaisses nuées, reprendre sa sérénité, sans qu'aucun orage éclate. Tout au plus une petite ondée vient parfois rafraîchir la terre: c'est ce que nous autres napolitains nous appelons une *tropea*. Il en sera ainsi ce soir, car j'aperçois déjà que le vent change, et que celui de Nord-Est va remplacer le *scirocco* qui a soufflé toute la journée. Ne vous plaignez pas surtout des éclairs: nous avons besoin de lumière pour nous guider dans les ténèbres; la Providence nous en envoie une sublime, que tout l'art humain ne pourrait nous donner ¹.

En effet nos voyageurs en furent quittes pour une averse qui ne dura que quelques instants. Ils étaient alors près du village de Montéjasi, où ils n'arrivèrent que vers onze heures du soir. Mais où demander l'hospitalité? La solitude et le silence régnaient partout. Les habitants reposaient tranquillement abrités dans leurs humbles cabanes, car on ne saurait même donner le nom de chaumières aux habitations informes et délabrées de Montéjasi, à l'époque où se passent les événements que nous entreprenons de raconter.

— Messieurs, dit Montrone, vous le voyez: il n'y a guère ici l'embarras du choix, pour avoir un abri et quelque chose à souper. Cependant frappons à cette porte; mais de la prudence. Si vous le voulez bien, laissez-moi agir seul, afin de ne pas effrayer les bonnes gens à qui nous allons demander asile.

¹ Notre personnage ne pouvait prévoir en 1799 que, 50 ans plus tard, la lumière électrique donnerait un démenti à son assertion.

Il frappa trois coups, mais personne ne répondit de l'intérieur. Il frappa de nouveau; même silence.

— Ce sera quelque chaumière abandonnée, dit Silvio.

— Non, Monsieur, répondit Montrone: mais ceux qui l'habitent feignent de dormir et de ne pas entendre, pour s'exempter d'ouvrir. La peur, dans les temps de révolution, est un mal égoïste, qui étouffe souvent en nous tout sentiment de pitié et de devoir, et nous rend sourds à la voix des suppliants.

La porte retentit une troisième fois sous les coups répétés, mais discrets, de Montrone: nulle réponse. Nos voyageurs se consultaient un peu découragés de cette première tentative, lorsqu'une faible lumière éclaira tout-à-coup la rue où ils étaient. La porte de la maison voisine venait de s'ouvrir. Un homme d'une taille démesurée, robuste et replet, en sortait avec précaution. Une vieille femme, qui l'avait accompagné jusque sur le seuil, une lampe à la main, lui disait: « Adieu, Bonafede; reviens vite; ne te fais pas trop attendre. »

— Je serai ici de bonne heure demain matin, tante Martuccia; avant jour même, si je puis, répondit Bonafede.

Et la porte se referma.

A ce nom de Bonafede, le napolitain fit un mouvement de surprise et de joie que ses compagnons, plongés dans les ténèbres, ne purent remarquer. Il leur dit à voix basse:

— Silence! rangez-vous contre le mur.

La manœuvre fut exécutée. Montrone retenait jusqu'à sa respiration.

La nuit était fort sombre. Bonafede sortait d'un lieu éclairé: circonstance qui redoublait pour lui l'obscurité. Il passa devant Montrone et les trois eorses sans les apercevoir.

— Maintenant, dit le napolitain, nous sommes sûrs que la maison voisine est habitée, et qu'on n'y dort pas: suivez-moi.

— Vous verrez, dit Silvio, que la vieille Martuccia, — car c'est ainsi, ce me semble, qu'on vient de l'appeler, — fera aussi la sourde oreille.

— C'est possible; mais à la fin elle ouvrira.

— C'est d'autant plus urgent, continua notre jeune émigré, que je commence à ressentir une faim dévorante, et que mes habits mouillés me font éprouver un petit frisson qui ne présage rien de favorable pour ma santé. Vous savez, Docteur, avec quelle facilité je prends un rhume.

— Patience, cher Monsieur: vous aurez bientôt un bon feu. Quant au souper, il ne sera pas aussi confortable; mais dans un besoin extrême...

— On s'en contente, Monsieur.

— Dans ce cas, attendez ici; ne nous présentons pas tous en même temps. Une fois maître de la place, je vous y introduirai.

Le plan était celui d'un homme habile et parfaitement instruit des mœurs du pays. Il fut mis aussitôt à exécution, et réussit complètement. Au bout de quelques minutes, Montrone parut à la porte avec Martuccia, armé comme elle, d'une petite lampe en laiton, dont la faible lumière fut pour les corses comme un phare indiquant l'entrée du port désiré. La bonne vieille, toute tremblante d'émotion, n'avait rien cependant sur son visage qui exprimât l'inquiétude et la crainte. On y découvrait plutôt des signes non équivoques d'un secret contentement. Elle ouvrit de grands yeux admiratifs, quand les émigrés, sur l'invitation de Montrone, se disposèrent à franchir le seuil de sa demeure: « Entrez, entrez, Messieurs, dit-elle en leur faisant une révérence si respectueuse qu'elle s'inclina jusqu'à terre! bénis soient la Sainte Vierge et les saints qui vous amènent sous mon misérable toit: aurais-je jamais cru mériter un tel honneur!

Le Baron, le Docteur et Silvio se regardèrent émerveillés de cet accueil; et sans remarquer un signe d'intelligence fait à la vieille Martuccia par celui qui leur procurait une si bonne aubaine, ils entrèrent dans l'asile qui leur était offert avec tant d'empressement et de bienveillance.

II.

Comment on peut devenir Prince Héréditaire entre la poire et le fromage.

La chambre où furent introduits nos personnages, occupait tout le rez-de-chaussée de la maisonnette de Martuccia. Sur la droite, et aux deux tiers de sa hauteur, s'élevait une noire soupen-
pente, à laquelle on montait par un petit escalier en bois, que

le temps et les vers avaient considérablement maltraité. Près de cet escalier, était pratiqué dans le mur de face une porte basse et étroite, qui donnait sur un jardin. La soupente, que nous pourrions appeler l'étage supérieur, n'était qu'un mauvais galetas, servant à la fois de grenier, de dépense et de garde-meuble. Quant au rez-de-chaussée, il n'avait pas moins d'attributions : on pouvait, à son plaisir, le qualifier de salon de réception, de chambre à coucher, de cuisine et de garde-manger. A gauche, s'ouvrait une vaste cheminée à manteau, capable de réunir et de recouvrir une douzaine de personnes. C'était en même temps la cuisine. En effet, sur les flancs latéraux de l'âtre étaient suspendus un gril, une poêle, et quelques autres ustensiles. A côté, une huche posée sur deux tréteaux, si chancelants qu'on avait été obligé de leur prêter le secours d'un étai. Sous la soupente était dressée la couche humble et chaste, où la bonne vieille trouvait un sommeil doux et paisible, que les privations de l'indigence et les soucis du lendemain ne parvenaient jamais à troubler ; car Martuccia, depuis son enfance, avait été habituée à vivre et à se contenter de peu. Elle répétait toujours, au moment de ses plus grandes détresses, ces mots si communs dans la bouche du peuple napolitain, qui attestent en lui une foi aussi grande que naïve : « *Dieu y pourvoira !* » Nous n'entreprendrons pas la description de cette couche bien chère à son cœur, car elle avait été le trône de ses premières et seules amours. C'était son lit nuptial, il y a cinquante ans, lorsqu'elle épousa le beau Mariello, garde-chasse des ducs d'Acquaviva. Nous dirons seulement, en fidèle historien, que les tréteaux qui en formaient la base, malgré leur ancienneté vénérable, se tenaient un peu plus solidement sur leurs pieds que ceux de la huche.

Au milieu de la chambre, était dressée une longue table noire par les années, et usée par les coudes de ceux qui s'y étaient assis. Elle était flanquée de deux bancs aux supports clopinants. Au-dessus se balançait une étagère aérienne, soutenue par deux cordes qui se détachaient du plafond enfumé, et la liaient aux extrémités. C'est là que Martuccia déposait avec soin son pain, ses macaronis, son fromage de *Cacio-cavallo*, et ses autres comestibles, pour les soustraire aux insultes nocturnes des animaux parasites domiciliés chez elle.

Tel était l'abri fortuné que la pauvre vieille de Montéjasi of-

frit à ses hôtes. Séjour ignoré du luxe, il est vrai, mais que le bonheur cependant, suivant les rhéteurs et les poètes, préfère aux lambris dorés.

Avouons que le bonheur est passablement capricieux, et qu'il a des goûts bien étranges! Comment, diable, peut-il aimer ainsi à être mal logé?

Et puisque ses goûts sont diamétralement opposés à ceux des hommes, il n'y a rien d'étonnant qu'ils se fuient et ne marchent jamais de compagnie.

— Veuillez m'excuser, mes nobles Seigneurs, si je n'ai pas une meilleure chambre à vous offrir, dit Martuccia à ses hôtes qui jetaient un regard scrutateur sur la localité. Je suis vraiment confuse..!

— Ne vous affligez pas pour cela, ma bonne femme, lui répondit le Baron avec bonté : nous ne pouvons que vous remercier de l'hospitalité que vous voulez bien nous donner.

— C'est nous au contraire qui devrions être confus de l'embarras que nous allons vous causer, ajouta Silvio.

— Du dérangement, des gens comme vous! Vous ne dites pas ce que vous pensez... Jésus! Marie!.. tant d'honneur!

Et la bonne vieille courait dans la chambre, tout effarée, sans trop savoir par où commencer, afin de recevoir convenablement ses hôtes.

— Le plus pressé, voyez-vous, continua Silvio, c'est un bon feu pour sécher nos habits.

— Vos habits sont mouillés? Et je ne m'en suis pas aperçue! Où donc ai-je la tête? Tout de suite, mes Seigneurs: nous avons là ce qu'il vous faut.

En effet Martuccia prit dans un coin de la chambre une brassée de menu bois qu'elle jeta dans la cheminée.

— C'est fort bien, dit Silvio; laissez-nous maintenant le soin d'allumer le feu.

— Vous laisser ce soin! jamais; je ne le souffrirai pas.

— Il est possible que nous le fassions moins bien que vous, dit à son tour le Docteur; mais pendant ce temps vous auriez le loisir de visiter votre garde-manger; peut-être renferme-t-il quelques bribes dont nous pourrions faire notre souper.

— Vous avez faim encore? s'écria la vieille en joignant les mains : Madone du Carmine! que puis-je vous servir? Voilà du pain, du fromage; j'ai encore un peu de pâte que nous pouvons

faire cuire; mais des seigneurs comme vous ne doivent pas souper ainsi.

— Cela nous suffira, répondirent à la fois les quatre convives de Martuccia.

— Impossible !.. mais ayez la bonté de patienter un peu : j'espère vous apporter bientôt un petit renfort de provisions.

En prononçant ces mots, la pauvre femme, avec toute la célérité que lui permettaient ses jambes de sexagénaire, décrocha du mur un falot de la même date que son mariage, l'alluma, ouvrit la porte du jardin et disparut, non sans avoir fait auparavant une nouvelle révérence à ses hôtes.

Assis auprès du feu qui flamboyait dans l'âtre, le Baron, le Docteur et Silvio étaient touchés de l'empressement de la bonne citoyenne de Montéjasi, mais ils avaient de la peine à s'expliquer ses démonstrations hyperboliques de déférence et de respect. Le Napolitain gardait le silence : une ou deux fois seulement un léger sourire avait effleuré ses lèvres.

Le Baron, dont la prudence était rarement en défaut, s'était mis à observer leur nouveau compagnon de voyage, aussitôt qu'ils étaient entrés, et que la lumière de la lampe en avait éclairé le visage. La première impression n'avait pas été favorable au Napolitain : le noble corse éprouvait pour lui, sans savoir pourquoi, une espèce de répulsion, qui s'augmentait à mesure qu'il l'examinait plus attentivement. L'ex-magistrat de la cour suprême de Naples, pour un œil inexpérimenté n'avait, au premier abord, rien de repoussant. Il était d'une assez belle taille, son visage pâle ne manquait pas de gravité; ses manières, quoique un peu étudiées, révélaient un homme habitué à vivre dans le grand monde. Mais ses lèvres étaient minces et froncées; son regard errait indécis de part et d'autre, ou paraissait concentré en lui-même; sa démarche était irrégulière, parfois inquiète et presque par sauts. Après cet examen, le Baron ne douta plus que ce ne fût quelque grand ambitieux en disgrâce, ou quelque chef de parti en tournée, comme on en voyait alors; peut-être même quelque sanfédiste enthousiaste, cherchant, à cacher son naturel féroce, impitoyable, sous les dehors hypocrites d'une simplicité, d'une bonhomie capable de faire illusion à ceux qui n'avaient pas le don précieux de lire dans les cœurs.

Aussi, persuadé de plus en plus que ce n'était qu'un imposteur, paré du nom vénérable d'Antonio Montrone, il résolut de

se tenir plus que jamais sur la réserve, et de recommander à ses amis d'imiter sa sobriété en fait de paroles.

— Messieurs, dit Silvio en attisant le feu qu'il s'était chargé d'alimenter, peu s'en faut que cette nuit je ne devienne un disciple fervent d'Héraclite, et que je ne proclame avec ce grand philosophe humoriste, que le feu est l'âme et le principe de toutes choses. Le vent frais, qui a soufflé après la petite ondée que nous avons essuyée en route, avait presque engourdi mes sens. Je commençais à n'avoir plus que des perceptions difficiles, imparfaites. L'action de la vie était si considérablement diminuée en moi, que je tendais insensiblement à l'état de cadavre; Eh bien! cette douce chaleur vient de me rendre toute ma vigueur et de corps et d'esprit.

— Ainsi, dit le Docteur, grâces soient rendues à la vieille Martuccia, dont l'hospitalité patriarcale vient de nous conserver l'ami Silvio.

— Qui serait bien mystifié, s'il n'avait que ce bienfaisant calorique pour satisfaire les exigences de son estomac, ajouta le Baron.

— C'est singulier, répondit Silvio, comme le Baron trouve sur-le-champ le côté faible du meilleur système philosophique. Pour peu que cela continue, je vais tomber dans le doute absolu: je ne saurai plus bientôt quel parti suivre: je me verrai exactement comme les peuples de nos jours qui se débattent haletants, éperdus, au milieu de leurs sanglantes dissensions, sans être fidèles à aucun drapeau.

— Vous voulez être sceptique un peu trop tôt, mon cher Monsieur, dit Montrone sans détacher ses yeux de l'âtre étincelant: il y a des gens qui dans les troubles civils sont fidèles à leurs principes, à leur conscience.

— Croyez bien, Monsieur, s'empressa de répliquer le Baron, que notre jeune ami n'a pas eu l'intention de faire une personnalité. Il sait distinguer, comme vous, les noms honorables qui ont figuré et figurent encore à la tête du parti monarchique.

— Précisément, ajouta Silvio, comme ceux d'Acton, de Fra Diavolo, de Speziale, de Mammone, du grand inquisiteur Vanni, dont la cause royale elle-même a été obligée de renier les actes barbares!

— A ces mots, le front du napolitain se fronça légèrement,

et sa bouche contractée prit une expression ironique et dédaigneuse.

Le Baron, qui s'en aperçut, et qui maudissait intérieurement la loquacité de Silvio, s'efforça aussitôt de diminuer l'effet des mots imprudents échappés à son jeune ami: il répliqua avec une intention marquée :

— Ne soyons pas si pressés de condamner les personnages politiques de notre époque, Silvio. Voyez ce qui arrive en France : le lendemain de sa chute, Robespierre n'était qu'un monstre ignoble et sanguinaire; aujourd'hui que les passions sont plus calmes, quelques-uns se hasardent à dire que la mission terrible de cet homme était une nécessité: ce qui implique naturellement que par lui la guillotine a sauvé l'indépendance et la liberté de la France. Eh bien! il en sera peut-être de même pour ce marquis Vanni, sur lequel vous prononcez un jugement si sévère. Il organisa, avant la révolution napolitaine, le terrorisme royal, et il échoua: pouvez-vous assurer que ce terrorisme, qui a pris aujourd'hui un nouvel accroissement dans les provinces sous le nom de *Santa-fede*, ne sauvera pas la monarchie? En politique, le succès légitime les moyens.

— Or ça, Baron, prenez garde: vous chantez la palinodie ce soir, exclama Silvio qui ne saisissait pas encore qu'elle était l'intention de son vieux compatriote en lui tenant ce langage. D'honneur, je ne vous comprends plus. Combien de fois, chaleureux défenseur de la cause de l'humanité, nous avez-vous dit..?

— Que vous ai-je dit? Voyons, interrompit le Baron, avec un coup-d'œil assez significatif, dont Silvio et le Docteur saisirent enfin la portée. Je vous ai dit que la révolution de Naples s'est faite en dehors du peuple et sans les peuple. Les premiers républicains appartenaient tous aux meilleures familles de la capitale et des provinces. Nobles et riches, la plupart philosophes ou économistes, tous d'un esprit éclairé et d'un cœur enthousiaste pour le bien et la gloire de leur patrie, ils ambitionnaient une réforme qu'ils ne pouvaient réaliser. La supériorité même de leurs lumières était un obstacle: elle leur faisait juger comme facile ce qui est impossible avec l'état d'ignorance et d'abrutissement où se trouve le peuple. En vain, avec un zèle infatigable, ils ont tâché de répandre leurs idées généreuses, espérant qu'un jour elles porteraient leurs fruits; ils

n'ont pas été compris, ils ne pouvaient pas l'être. Il faut convenir que ce sont de grands noms que ceux de Carafa, Serra, Riario, Colonna, Pignatelli, Pagano, Cirillo, Conforti, etc. etc.; mais ces noms estimés parmi les penseurs et les sages, étaient inconnus, ou du moins sans influence parmi le peuple. Ainsi Paggio, chef des lazarens du marché, est un gueux, méprisable sous tous les rapports, mais en attendant Pagano n'est pas l'homme du peuple comme Paggio.

— D'après cela, Monsicur, dit le Napolitain, vous pensez que la cour a eu tort de craindre ces hommes, et de s'opposer à la propagation de leurs principes?

— Je crois, Monsieur, répondit le Baron, cherchant de plus en plus à se rabattre sur des généralités, je crois que les opinions n'ont souvent de valeur que par la crainte qu'elles inspirent au gouvernement. Or plus un gouvernement craint, plus il devra craindre; car ses soupçons ne servent qu'à rendre le peuple soupçonneux. Alors il marche rapidement à sa perte. Les maux que peut causer l'opinion, lorsque le gouvernement repose sur la loyauté et la justice, se guérissent par le mépris ou par l'oubli. Le peuple ne comprendra et ne suivra jamais les philosophes, les idéalistes; mais si vous persécutez leurs opinions, celles-ci deviendront des sentiments; le sentiment produit l'enthousiasme, et l'enthousiasme se communique. Vous vous faites des ennemis de ceux qui souffrent la persécution, de ceux qui la craignent, et même des hommes indifférents qui la condamnent. Enfin l'opinion, persécutée sans relâche et sans pitié, devient générale et triomphe. C'est une question de temps.

— Ce qui prouve...?

— Je vais vous le dire, Monsieur: cela prouve que dans la nation napolitaine, le sanfédisme avait plus de chances de succès que la république: il rentre mieux dans ses goûts, dans ses croyances, dans ses instincts. Que voulez-vous que le peuple comprit à ces proclamations qui lui étaient adressées avec emphase: *Enfin vous êtes libres..!* Il ne savait pas encore ce que c'est que la liberté: elle est un sentiment, et non une idée; on la démontre par les faits, et non par de vaines paroles. — *Votre Clodius s'est enfui; Messaline tremble!* — Le peuple était obligé de savoir l'histoire romaine pour connaître son bonheur. — *L'homme recouvre tous ses droits.* — Lesquels? —

Vous aurez un gouvernement libre, fondé sur les principes de l'égalité... Qu'un saint enthousiasme se manifeste en tous lieux... Que le drapeau tricolore, arc-en-ciel d'une ère nouvelle de paix et de prospérité, flotte dans vos cités et dans vos campagnes; que l'arbre de la liberté soit planté, et croisse enfin dans votre sol; Que les municipalités, les gardes nationales s'organisent: les destins de l'Italie doivent s'accomplir! ¹⁾

Quel faisceau d'idées que le peuple n'entend pas, et dont il se soucie fort peu! Mais dites-lui, comme le Cardinal Ruffo, lorsqu'il débarqua scul en Calabre, il y a trois mois à peine:

— « Mes enfants, le Saint Père et votre roi bien-aimés, touchés de vos malheurs et de vos souffrances, m'envoient au milieu de vous. Malgré l'ingratitude de quelques-uns, je vous apporte, en leur nom, des paroles de paix et de pardon. Les républicains, comme leurs actes vous le prouvent, ne tendent qu'à renverser vos autels; qu'à briser les images sacrées de la Sainte Vierge et de vos saints protecteurs; qu'à assassiner le roi que Dieu vous a donné dans sa miséricorde; qu'à exterminer le pape avec tous les ministres de votre divine religion. Eh bien! le Vicaire de J. C., dans son immense charité, accorde l'indulgence plénière à tous ceux qui s'armeront pour défendre l'Eglise menacée. Le Roi, non moins tendre pour vous, non moins généreux que le S. Père, accorde tous les biens des factieux, indignes de les conserver, et deux ans d'exemption d'impôts à tous les soldats de la Foi et du trône; de plus, une amnistie générale à tous ceux qui, séduits ou égarés, ont à craindre la rigueur des lois établies. A vous tous qui serez fidèles à l'Eglise et à la royauté légitime, à vous tous les biens spirituels du Paradis et les biens temporels de ce monde. Au nom de votre Dieu et du Pape, je vous bénis. — Marchez tous au cri de « *Viva la Santa Fede! Viva il Re!* » ²⁾

Voilà, continua le Baron, voilà un langage que le peuple napolitain comprend et comprendra toujours. Que ne doit-on pas espérer avec des gens persuadés que le pillage, l'incendie et le meurtre sont des moyens légitimes et certains pour conquérir le Ciel et les richesses de la terre? Aussi voyez les progrès du Cardinal: toutes les Calabres lui obéissent déjà: il est, dit-on

¹⁾ Extrait et traduit d'une proclamation au peuple napolitain, en 1799.

²⁾ Proclamation du Cardinal Ruffo en débarquant dans les Calabres.

arrivé à Matera, prêt à s'unir aux insurgés des Ponilles! Mais dites donc quelque chose, vous aussi, Docteur: vous êtes ce soir muet comme un poisson.

— Messieurs, répondit celui-ci, vous savez que je ne me mêle jamais de politique. Je vous écoute, je vous admire, et je pense à notre souper.

— Vous voyez, Monsieur Montrone, dit le Baron en souriant, que notre Docteur n'est guère spéculatif.

— Il a raison, répondit l'ex-magistrat: il vaut mieux être positif, et s'inquiéter de choses plus solides que la politique.

— Surtout, ajouta le Docteur, lorsqu'avec tous vos beaux raisonnements, vous ne parvenez pas même à me prouver, comme Sganarelle, que votre fille est muette.

On rit de la saillie du Docteur, au lieu de la prendre pour une impolitesse. Peut-être aurait-on continué sur ce ton moitié sérieux et moitié badin, si la petite porte du jardin ne se fût ouverte tout-à-coup. C'était Martuccia qui rentrait avec son falot à la main, et un gros pain frais sous le bras. Mais elle n'était pas seule. Elle était accompagnée de l'individu à la taille gigantesque que nous avons vu naguères sortir de sa maison, pendant que nos voyageurs étaient en peine d'un logement pour la nuit. Il était chargé d'un grand panier rempli de provisions. Il s'arrêta à l'entrée, regarda les étrangers d'un air ébahi; puis promena ses regards de l'un à l'autre, comme s'il cherchait à reconnaître quelqu'un.

Silvio dit à demi-voix au Baron et au Docteur: voyez donc ce grand gaillard! Qu'a-t-il à nous regarder ainsi?

— Silence, au nom du ciel, répondit le Baron en baissant encore plus la voix.

Pendant ce petit aparté, un regard d'intelligence avait été échangé entre Montrone et Bonafede.

— Plus de doute, murmura ce dernier en se parlant à lui-même; plus de doute... ce sont eux; ce doit être le plus jeune.

— Que fais-tu là, Bonafede, planté comme un échalas, au lieu de venir déposer ton panier sur la table? lui dit la vieille, encore tout essouffée de sa course nocturne.

— Vous avez raison, tante Martuccia. Que voulez-vous? la surprise, la joie, le bonheur, m'ahurissent, m'hébètent, me pétrifient...

Mais au lieu de rester réellement pétrifié, Maître Bonafede,

en prononçant ces mots, s'animait insensiblement. Sa voix était passée par degrés des cordes basses aux plus élevées. Sa tête déjà échauffée serait arrivée jusqu'à l'exaltation, si Martuccia ne lui eût glissé à l'oreille : te tairas-tu, imprudent ? respecte l'incognito !

— Dans ce cas il faut que je m'en aille, dit Bonafede, car je ne répondrais pas de moi.

— Pars donc : je me passerai de tes services. Cela vaut mieux que de risquer...

— Oui, votre neveu peut se retirer, ajouta Montrone : le couvert n'exige pas tant d'apprêts ; nous vous aiderons au besoin.

Bonafede s'éloigna ; mais en sortant il accentua ces mots assez résolument : je m'en vais, mais nous allons en voir de belles !

Le Baron, Silvio et le Docteur restaient silencieux, les yeux fixés sur la porte qui venait de se fermer. Ils se demandaient s'ils n'étaient pas tombés dans quelque trébuchet, lorsque la voix du Napolitain les invita gaiement à s'asseoir à table. Sa figure sévère avait pris une expression insolite de bonne humeur ; ce qui étonna nos émigrés. Mais déjà sur une nappe de grosse toile écrue étaient placées quatre assiettes en terraille jaune et bleue, autant de fourchettes en fer, quelques couteaux jetés pêle-mêle sur la table, et au milieu apparaissaient étalées les provisions apportées par la vieille et son neveu Bonafede. Elles consistaient en deux saucissons, une recuite fraîche, des fruits de la saison, et un bocal d'excellent vin de Pouille. À onze heures et demie du soir, que pouvait-on se procurer de mieux ? A cette vue, nos corses sentirent se réveiller, dans toute sa puissance, l'appétit dont ils avaient oublié, pendant quelques instants, l'aiguillon importun ; leurs soupçons, leurs appréhensions s'évanouirent, devant la perspective d'un souper meilleur qu'ils ne l'avaient espéré. De plus, pour le trouver succulent, ils apportaient l'assaisonnement voulu par les cuisiniers de Sparte.

On se mit à table, et l'on attaqua chaque mets avec vigueur, mais dans un religieux silence. À peine si, dans un moment de halte, on écouta une éloquente dissertation épicurienne du Docteur, pour prouver que le premier devoir de l'homme est de se nourrir, et que de l'accomplissement de ce devoir impérieux dépend l'observance de tous les autres. On se contenta d'applaudir du geste. La vieille Martuccia était dans le ravi-

sement de voir ses nobles seigneurs, comme elle les appelait, si bien faire honneur au souper qu'elle leur avait improvisé.

Nos convives reprenaient haleine pour faire main basse sur les fruits qui composaient leur dernier service, lorsqu'ils entendirent une sourde rumeur, semblable d'abord au mugissement lointain des vagues de la mer. Mais bientôt, à mesure qu'elle se rapprochait de la maison, cette rumeur se changeait en un bruit confus de pas et de voix, comme dans une émeute populaire. On entendait des centaines d'individus crier de toute la force de leurs poumons : *Vive la Santa fede ! Vive le Roi !*

Les corses s'interrogèrent du regard, non sans une certaine inquiétude. Les aurait-on trahis ? seraient-ils tombés dans les mains d'une troupe forcenée de sanfédistes ?

Le Napolitain écoutait avec indifférence ; Martuccia était terrifiée.

À côté de la porte d'entrée, il y avait une petite lucarne, servant de fenêtre à l'habitation de la vieille. Silvio, quittant brusquement la table, y courut, ouvrit le petit volet, et regarda en dehors. Il aperçut une foule de gens, la plupart déguenillés, armés de piques, de longs bâtons, et de mauvais sabres rouillés ; quelques-uns avaient même des fusils. Ceux qui étaient sans armes, portaient des torches de résine, qu'ils agitaient en poussant des hurlements affreux. En tête de la troupe, Silvio reconnut Bonafede, avec un fusil en bandouillère, deux pistolets d'arçon à la ceinture, et une flamberge à la main : il paraissait en être le chef. Deux autres individus, non moins bien armés, à la figure avinée et sinistre, marchaient à côté de lui, comme ses lieutenants, et excitaient par leurs cris le zèle et l'ardeur des insurgés qui se ruaient sur leurs pas.

Silvio, en ce moment placé aux aguêts, remplissait le rôle de Rebecca auprès d'Ivanoé : il dépeignait à ses amis le hideux tableau qu'il voyait se dérouler au bout de la rue. Mais bientôt il s'éloigna de la lucarne, et regardant avec inquiétude le Baron et le Docteur, il leur dit : « Ils s'avancent vers nous ! »

— Miséricorde ! s'écria Martuccia ; Bonafede aura parlé !

— Et vous la première, lui répliqua Silvio d'un ton menaçant.

— Pardon, Monseigneur ; grâce, pitié de moi, exclama la pauvre femme éperdue. C'est vrai, je suis coupable : j'ai osé révéler à Bonafede Girunda, mon neveu, et à Boccheciampe son

ami, que Votre Altesse est chez moi; mais je croyais pouvoir me confier à eux. Que votre excellence aussi me pardonne, dit-elle en s'adressant à Montrone, si je n'ai pas gardé scrupuleusement le silence que vous m'aviez recommandé en entrant ici.

Les trois corses jetèrent un coup-d'œil perçant sur le Napolitain. Une même pensée les animait en ce moment: ils voulaient pénétrer et lire dans son cœur, et s'assurer s'il n'était pas le traître qui avait amenté contre eux cette populace effrénée.

Mais celui-ci calme, impassible, soutenait leurs regards scrutateurs sans sourciller, sans témoigner la moindre émotion. Le Baron lui dit d'un ton de voix noble et ferme :

— Voudriez-vous bien nous instruire, Monsieur, du motif qui vous a engagé à révéler qui nous sommes à cette femme, qu'à son trouble je reconnais bien innocente de ce qui arrive.

— D'abord pour vous donner un asile cette nuit, répondit froidement Montrone, et puis pour vous sauver peut-être, dans le cas où vous vous trouveriez au milieu d'une insurrection; et nous y sommes!

— Nous voulons bien encore vous croire, répliqua le Baron; mais rappelez-vous que si nos vies sont menacées, nous ne serons pas les premiers à périr.

— Et ce sont des corses qui vous donnent cette assurance, ajoutèrent Silvio et le Docteur.

Comme ils achevaient de prononcer ces mots, on frappa violemment à la porte.

— Dois-je ouvrir, Messieurs? demanda Martuccia toute tremblante.

— Faites, répondit le Baron. — Silvio et le Docteur armèrent chacun un pistolet, et se tinrent sur la défensive, en observant Montrone d'une manière fort peu amicale.

Martuccia était près de la porte; mais avant de tirer le verrou: « Bonafede, est-ce toi, demanda-t-elle?

— Oui, ma tante, c'est moi, répondit celui-ci.

— Seul?

— Non, avec Boccheciampe et de Cesare; les autres, par mon ordre, on fait halte à vingt-cinq pas d'ici.

Ces paroles rassurèrent un peu nos proscrits; le Napolitain les regarda à son tour d'un air qui voulait dire: vous voyez!

La porte s'ouvrit. Bonafede Girunda, suivi de ses deux lieu-

tenants, entra, non pas hideux et menaçant ainsi que Silvio l'avait aperçu à la tête de sa troupe, mais plutôt avec une allure qui annonçait la déférence et le respect. Il fit présenter les armes par ses compagnons, et les plaça en sentinelle à la porte. Puis il s'avança vers Silvio, mit un genou en terre, et dit : « Monseigneur, Votre Altesse Royale voit à ses pieds le plus humble et le plus fidèle des sujets de l'auguste roi Ferdinand, votre père.

— Mon ami, lui répondit Silvio stupéfait, vous vous trompez : je ne suis point le Prince héréditaire.

— Vous vous en défendez vainement, Monseigneur : je sais que V. A. R. désire garder l'incognito ; mais cette précaution devient superflue, du moment que vous êtes à Montejasi, au milieu d'une population toute dévouée, dont j'ai l'honneur d'être le chef, et qui n'attendait qu'une occasion favorable pour manifester ses sentiments, et combattre contre les ennemis de la religion et du trône.

— Mais je vous assure, répondit de nouveau Silvio, que ceux qui vous ont affirmé que je suis François de Bourbon ont abusé de votre crédulité.

— Votre Altesse, je la vois, doute encore de notre dévouement, continua Bonafede. Je loue sa prudence ; mais qu'elle daigne nous mettre à l'épreuve ; qu'elle fasse l'essai de nos services ; qu'elle commande, et elle verra si nous ne sommes pas prêts à la suivre partout où elle le jugera convenable, au cri de *Vive la Santa Fede ! Vive le Roi !*

Silvio se tourna vers ses amis, en les interrogeant du regard. Le Baron et le Docteur avaient été d'abord aussi étonnés que lui ; mais se rappelant les humbles révérences de Martuccia, ils comprirent que ce ne pouvait être qu'un quiproquo de cette pauvre femme qui était cause de la méprise de Girunda : or fallait-il la confirmer ?

Cependant, on entendait au dehors retentir le fameux cri qui servait de ralliement aux partisans de la cause royale : *Vive la Santa fede ! Vive le Roi !*

Montrone, qui jusque-là était resté froid, et avait regardé d'un œil indifférent la scène étrange que l'on jouait sous ses yeux ; lui, qui ne s'était pas même donné la peine de feindre la surprise, s'approcha respectueusement de Silvio :

— Monseigneur, lui dit-il avec une intention marquée, je crois qu'il est inutile en effet de vous cacher plus longtemps

sous l'incognito que, dans votre sagesse, vous avez cru prudent d'adopter. Votre Altesse s'est aventurée dans des provinces où elle compte encore beaucoup d'ennemis: qu'elle profite des sujets fidèles qui s'offrent à l'escorter et à combattre au besoin pour elle, en quelque lieu qu'il lui plaise de se rendre. Qu'elle n'indispose pas surtout par un refus des gens qui ne prennent jamais les armes en vain, et qui passent si facilement d'un excès à l'excès contraire. En marchant au milieu d'eux, votre personne est en sûreté: je vous garantis même que vos défenseurs croîtront à chaque pas, et que vous pourrez accomplir votre mission avec tout le succès que Votre Altesse désire.

Puis il ajouta à voix basse, en français :

— Ai-je tenu ma parole de vous sauver? acceptez votre nouvelle dignité: il y va de vos jours.

Ce conseil était sage: il est évident qu'en se prêtant au rôle qu'on voulait lui faire jouer, Silvio avait la chance presque certaine de voyager sain et sauf avec ses compatriotes, et de se procurer tous les secours dont ils auraient besoin; tandis qu'en résistant, il avait tout à craindre si l'insurrection, comme il n'en fallait pas douter, allait s'étendre dans toutes les provinces de l'Est. Mais il n'osait se décider sans avoir l'approbation du Baron.

Celui-ci, qui s'en aperçut, réfléchit un instant, et lui dit malgré la défiance que lui inspirait encore le Napolitain:

— Eh bien! Monseigneur, puisque Votre Altesse est reconnue, il ne lui reste plus qu'à donner ses ordres.

— Oui, Monseigneur, commandez, s'écria avec transport Bonafede.

Silvio se redressa pour prendre une attitude aussi noble que possible, et prononça gravement ces paroles :

— Je ne doute pas que je ne parle en ce moment à un bon et féal serviteur du roi Ferdinand, mon auguste père: aussi je ne dissimulerai plus ma dignité avec vous, Bonafede. Je suis persuadé également que tous ceux qui composent votre troupe, sont de francs et purs sanfedistes, prêts à vaincre ou à mourir pour la foi et leur souverain légitime. Je me confie entièrement à vous, Girunda; à vous aussi, Boccheciampe et de Cesare. Vous recevrez directement nos ordres, ou bien ils vous seront transmis par le Duc de Saxe, ou par le frère du roi d'Es-

pagne, ou enfin par monsieur le Marquis, secrétaire intime de nos commandements, que vous voyez ici présents.

Et Silvio désignait successivement sous ces différents titres dont il les affublait, le Baron, le Docteur et Montrone.

— Vive le Prince héréditaire ! s'écrièrent à la fois Bonafede Girunda et ses deux accolytes.

— Monsieur le Marquis, continua Silvio en s'adressant à Montrone, veuillez aller à la rencontre de nos braves défenseurs. Dites-leur, en notre nom, que nous agréons leur puissant concours, et leurs services que notre père bien-aimé, dans sa munificence, saura récompenser largement en temps et lieu. Qu'ils s'apprentent à partir à la pointe du jour sous le commandement de leur honorable général Bonafede Girunda, assisté des deux lieutenants-colonels de Cesare et Boccheciampe. Je leur ferai connaître plus tard leur destination. Assurez-leur enfin qu'ils peuvent compter sur moi, comme je compte sur eux.

Le Napolitain s'inclina avec respect : « Je remercie Votre Altesse, dit-il, du choix qu'elle veut bien faire de moi pour être son interprète auprès des fidèles habitants de Montejasi. Ses ordres vont être exécutés. »

Puis se tournant vers les trois sanfédistes, que Silvio venait si gratuitement d'élever aux premiers grades de la milice : « Suivez-moi, ajouta-t-il. Vous venez de l'entendre : le Prince héréditaire, François de Bourbon, est tout à vous ; soyez aussi tout à lui. Vous avez déjà reçu un premier témoignage de sa reconnaissance : si le prince royal agit ainsi envers vous, que ne fera pas son magnanime père, notre bon roi Ferdinand ? »

Montrone sortit aussitôt avec le général Bonafede, et les deux lieutenants-colonels Boccheciampe et De Cesare. La bonne Martuccia, tout étourdie de ce qui venait d'arriver, les suivit jusque dans la rue. Sa curiosité naturelle la poussait à jouir du magnifique coup d'œil que pouvaient offrir les soldats improvisés de son Altesse Royale François de Bourbon, Prince héréditaire du beau royaume des Deux-Siciles.

III.

Qui était Antonio Montrone.

— Eh bien? Messieurs, dit Silvio, aussitôt qu'il se vit seul avec ses amis : pour un débutant pris au dépourvu, comment trouvez-vous que je me sois acquitté de mon rôle étrange de Prince héréditaire?

— Comme si vous étiez né dans la pourpre et que vous n'eussiez jamais fait autre chose toute votre vie, répondit le Docteur.

— Ma dernière disposition surtout, continua le jeune corse, n'émane-t-elle pas d'une profonde politique?

— L'envoi de Montrone aux insurgés?

— Précisément : afin de nous trouver seuls, et de pouvoir délibérer ensemble sur le parti que nous avons à prendre. Voyons, Baron : en votre qualité de doyen, ouvrez la séance; déliez au plus vite votre langue que les événements de cette nuit paraissent avoir paralysée.

— Avant de parler, répliqua le Baron, j'ai l'habitude de réfléchir, mon jeune ami. Or notre position est des plus graves, et peut se compliquer encore d'une manière fort peu agréable. Il n'en faut point douter, c'est ce maudit napolitain qui nous a élevés ainsi en dignité, et qui veut nous exploiter, en nous faisant les instruments de ses projets ambitieux. Pour soulever le peuple de ces contrées il avait besoin de quelque grand personnage, peut-être même de l'héritier du trône, dont il avait promis la bienvenue; il a mis la main sur Silvio et sur nous. Nous voilà, à notre corps défendant, à la tête des sanfedistes de la Pouille et de la Calabre.

— Pas pour longtemps, j'espère, dit Silvio.

— Le temps de pourvoir à notre sûreté.

— Votre intention n'est donc pas de décamper avant le retour de Montrone? demanda le Docteur.

— Et où aller? quelque diligence que nous fissions, on nous aurait bientôt rejoints. Les sanfedistes de la province ont maintenant leur drapeau dans le Prince royal, dont la présence autorisera et légitimera leur brigandage et leurs cruautés; pensez-vous qu'ils l'abandonnent ainsi? n'y comptez pas; croyez

bien que la nouvelle de l'arrivée de son Altesse Royale, François de Bourbon, a été déjà expédiée de tous côtés, et que dès lors l'insurrection va devenir générale.

— Que faire alors? demandèrent à la fois Silvio et le Docteur.

— Eh! mon Dieu, remplissons le mieux possible les rôles qui nous sont imposés, afin de nous procurer les moyens de quitter ce pays. Oh! Montrone est un habile homme! le plan est admirablement conçu: comme il nous l'a prouvé lui-même, nous n'avons d'autre chance de salut qu'en restant ses complices.

— Jusqu'à un certain point cependant, dit le Docteur.

— Docteur, répondit le Baron, les horreurs que l'on va commettre seront ordonnées en notre nom, et notre présence les sanctionnera.

— Voulez-vous décliner toute responsabilité dans les événements déplorables, dont nous allons être les témoins? dit Silvio; rédigeons une protestation que nous enverrons secrètement au Cardinal Ruffo. Qu'il sache que c'est malgré nous que nous agissons au nom du Prince héréditaire, et que si on lui fait commettre quelque sottise, — chose fort probable, pour ne pas dire inévitable — on ne doit point nous l'imputer; qu'étrangers dans le pays, nous sommes des chefs passifs, amis de l'ordre et de la paix, qui n'aspirent qu'au moment de rentrer dans leur patrie.

— Approuvé, s'écria le Docteur.

— Allons, dit le Baron, je vois avec plaisir que les idées de l'ami Silvio sont à la hauteur des circonstances. J'appuie la motion; il ne s'agit plus que d'exécuter.

Tout-à-coup la délibération est interrompue par l'arrivée de Martuccia. Elle a les yeux humides de larmes, et paraît vivement affectée. Elle vient se jeter aux pieds de Silvio:

— Monseigneur, s'écrie-t-elle, vous êtes juste, vous êtes bon. Eh bien! j'implore votre justice et votre bonté. Ne repoussez pas ma prière. Promettez-moi de prendre sous votre haute protection la fille infortunée de mes anciens maîtres.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Silvio. Relevez-vous; je vous promets de faire pour elle et pour vous tout ce qui dépendra de moi: parlez.

— Voici, Monseigneur. Pendant que j'étais devant ma porte à regarder de loin ce que faisait cette foule de gens stationnés sur la place de l'église, j'ai entendu près de moi quelqu'un

qui m'appelait à voix basse. Je l'ai reconnu aussitôt: c'était Marco.

— Marco ! s'écria Silvio ; le vieux serviteur des ducs D'Acquaviva ?

— Lui-même, Monseigneur. Est-ce que vous le connaissez ? tant mieux , car c'est un bien brave homme. Pour moi , je le connais depuis plus de trente ans , voyez-vous. C'est lui qui avait donné à feu mon mari la place de garde-chasse dans les domaines de cet excellent Duc, que nous avons vu mourir de chagrin, il y a deux ans. Et maintenant encore je ne vis que de ses bienfaits, et de la petite pension que Mademoiselle Léonore veut bien me continuer, en mémoire des services de mon pauvre Mariello.

— C'est fort bien, dit Silvio, dont cette digression ne satisfaisait pas la curiosité ni l'impatience; mais, je vous en prie, racontez-nous au plus vite ce que Marco est venu faire à Montejasi.

— Marco m'a conduite avec mystère derrière la maison, reprit le bonne vieille: il désirait n'être vu de personne. Je tremblais de tous mes membres, prévoyant quelque grand malheur. Vous ici, Marco ! lui ai-je dit; vous, à cette heure ! Pourquoi avez-vous quitté le château d'Acquaviva ?

— Il m'a fallu fuir avec Mademoiselle, m'a-t-il répondu.

— Léonore a donc couru quelque danger ? s'écria Silvio.

— Voici l'affaire, Monseigneur, continua Martuccia. Il paraît, d'après ce que j'ai pu comprendre, que le Cardinal Ruffo s'est emparé, de vive force, de la ville d'Altamura, où ce qu'on appelle les rebelles, tranchons le mot, les républicains, se sont défendus en désespérés. Le Cardinal a abandonné la ville au pillage. Les soldats de la Foi ont brûlé, saccagé, massacré tout ce qui leur est tombé sous la main. Il ne reste plus rien d'Altamura ; à peine si une centaine d'individus sont parvenus à échapper au carnage. Ils se sont recouverts à Acquaviva où, fort heureusement pour eux, était arrivé la veille un régiment français, avec quelques napolitains sous le commandement de M.^r Hector Carafa. Ce noble seigneur, ami de la maison d'Acquaviva, quoique mécréant et excommunié, a fait prévenir aussitôt Mademoiselle qu'il pouvait y avoir du danger pour elle à rester, et qu'il lui conseillait de s'éloigner; d'autant plus qu'il se verrait probablement obligé d'occuper le château. Il lui a

envoyé douze hommes dévoués pour l'escorter, l'engageant à se retirer de nos côtés qu'il croyait encore tranquilles. Mais en arrivant ici, presque en même temps que vous, Marco et sa jeune maîtresse ont trouvé le pays en insurrection. Alors ils se sont réfugiés dans la chaumière d'un de leurs anciens fermiers, à deux cents pas du village.

— Léonore, par conséquent, est là, près de nous ! s'écria encore Silvio avec une émotion toujours croissante.

— Comme j'ai l'honneur de le dire à Votre Altesse, continua la vieille. Marco, apprenant par la rumeur publique que le Prince héréditaire est ici chez moi, a songé aussitôt à solliciter son appui pour conduire notre jeune et bonne maîtresse en lieu de sûreté. Mais avant de se présenter devant vous, il a voulu aller prendre les ordres de Mademoiselle. Vous le verrez probablement revenir bientôt. N'est-ce pas, Monseigneur, que vous accueillerez favorablement sa demande ?

— N'en doutez pas, ma bonne : Mademoiselle d'Acquaviva est de ce moment placée sous ma sauve-garde. Et pour lui témoigner mon empressement à la servir, au lieu d'attendre le retour de Marco, j'irai moi-même...

— Non, Monseigneur, dit le Baron : permettez-moi de vous faire observer que ce ne serait prudent ni pour vous ni pour elle.

— Je le crois également, dit le Docteur.

— Je resterai donc, leur répondit Silvio en soupirant de regret. Cependant je ne puis demeurer dans l'inaction.

— Dans l'inaction ! répliqua le Baron ; vous avez trop de besogne sur les bras. — Martuccia, vous n'avez plus rien à nous dire ?

— Ah ! mon Dieu, fit la pauvre femme ; j'oubliais une chose essentielle que Marco m'a recommandée. En me quittant il a aperçu sur la place ce seigneur pâle, qui parle si peu... celui que Son Altesse a envoyé avec Bonafede.

— Eh bien ?

— Est-ce que cet homme est de la suite du Prince ? m'a demandé Marco. — Oui, lui ai-je répondu ; c'est même lui qui l'a amené chez moi. — Martuccia, m'a-t-il dit alors gravement, bouche close : que cet homme ignore que ma maîtresse est à Montejasi, ou nous sommes perdus : c'est notre plus grand ennemi ; c'est...

La porte s'ouvrit avec violence, et la bonne vieille ne put

achever sa phrase. Montrone entra avec Bonafede et une douzaine d'insurgés à la face patibulaire, et dans l'accoutrement guerrier le plus grotesque du monde. Tous firent, plus ou moins gauchement, le salut militaire, et Montrone, après s'être incliné, adressa à Silvio cette petite allocution :

— Monseigneur, vos ordres ont été ponctuellement exécutés. Tous ont accueilli avec enthousiasme les paroles bienveillantes que vous m'aviez chargé de leur transmettre. Il serait difficile de trouver une troupe animée de meilleurs sentiments que celle qui s'offre à vous d'un mouvement si spontané. Elle demande, à grands cris, à marcher contre vos ennemis : elle n'attend pour cela qu'un mot de votre bouche.

— Elle a surtout applaudi au choix que Votre Altesse a daigné faire de notre personne, pour commander des gens si résolus, si braves et si dévoués, dit Bonafede Girunda avec une naïveté charmante.

— J'en étais persuadé d'avance, répondit Silvio en réprimant un léger sourire. Je suis sûr encore que Boccheciampe et De Cesare n'ont pas recueilli moins de bravos, quand on a su le grade éminent auquel nous les avons promus.

— C'était plus que de l'enthousiasme : c'était un délire véritable, dirent en même temps les deux nouveaux lieutenants-colonels.

— Monseigneur, reprit Montrone, il faut profiter de cet élan que va suivre toute la province. Votre Altesse n'a qu'à se montrer. Nous venons d'apprendre qu'Altamura a reçu enfin le châtimement dû à sa rébellion contre son roi légitime. Mais quelques factieux se sont rejetés sur Acquaviva, où ils ont commencé des travaux de défense. Le Cardinal, obligé de surveiller les Calabres à peine reconquises, et voulant s'opposer au passage des Français qui marchent au secours des Tarantins et des factieux de la Terre d'Otrante, a établi son quartier général à Matera, et renonce à poursuivre les fugitifs d'Altamura. Nous proposons à Votre Altesse de compléter la victoire du Cardinal.

— Oui, Monseigneur, s'écria Bonafede ; que nous ayons la gloire de vaincre les rebelles d'Acquaviva ; nous vous jurons de nous rendre dignes de nos frères d'armes qui ont combattu à Altamura.

Bonafede n'avait pas besoin de faire cette protestation : Silvio était bien persuadé que les braves sanfédistes de Montejasi,

fidèles à leur devise comme tous ceux qu'ils recruteraient en route, ne manqueraient pas de commettre les mêmes horreurs que les pillards et les assassins qui avaient ensanglanté et dévasté les Calabres. L'insurrection royaliste de 1799 a une grande analogie avec la croisade contre les Albigeois, en observant toutefois que notre jeune héros, à l'exemple du légat pontifical sous les murs de Béziers ou du Cardinal Ruffo devant Altamura, n'était pas homme à dire : *tuez tout !*

Comme il gardait le silence, Montrone reprit ainsi la parole :

— Pour mon compte, je ne saurais qu'approuver cette expédition, non seulement parce que nous pourrions, au besoin, être appuyés par quelques renforts du Cardinal, sur l'avis que nous lui donnerions de notre mouvement, mais encore parce que nous aurions la possibilité d'opérer notre jonction avec lui.

— Messieurs, répondit enfin Silvio, je loue votre zèle et j'admire votre courage ; mais ma conscience m'ordonne de vous faire connaître la difficulté et les dangers de l'entreprise.

— Quelle difficulté ! s'écrièrent à la fois Bonafede, de Cesare et consorts ; les soldats de la Foi se rient des difficultés ; quant aux dangers, ils les bravent.

— Je le sais, reprit Silvio ; mais vous conviendrez pourtant que si le Cardinal ne juge pas encore à propos d'étendre ses progrès vers le nord de la Pouille, c'est que pour le moment il le croit imprudent ou superflu.

— Pardon, Monseigneur, dit Montrone : attendu que le plan de campagne qu'il s'est tracé ne lui permet pas de s'éloigner de la position avantageuse de Matera, ce n'est pas une raison pour nous de nous abstenir de faire ce qu'il est obligé de s'interdire.

— Sans aucun doute, s'écrièrent encore tous à la fois les accolytes du Napolitain.

Le Baron s'aperçut que Sylvio s'efforcerait en vain de détourner Montrone et les ardents sanfédistes qui l'entouraient de l'expédition proposée et par eux résolue d'avance. Le sac d'Altamura et le riche butin qu'on avait dû y faire, avait surexcité la cupidité stupidement féroce des insurgés de Montejasi : il leur fallait une proie à dévorer ; Acquaviva en était une qui n'était pas à dédaigner, et dont on pouvait se contenter, en attendant mieux. Mais Silvio craignait d'être obligé de partir avec ces honorables défenseurs de l'autel et du trône ; il ne voulait

à aucun prix être le complice de leurs fureurs, ni abandonner Léonore, qui était là près de lui, et réclamait sa protection.

Alors le Baron dit à Silvio : si Votre Altesse m'autorise à émettre mon avis, je lui avouerai que je ne vois aucun inconvénient à marcher sur Acquaviva, pourvu qu'elle continue, par sa présence, à gagner à sa cause les populations de ces contrées. Il me semble que pour seconder les intentions du Cardinal, il serait utile que tout le Sud-Est jusqu'à Otrante fut en armes : les français, dans leur mouvement sur Tarante, se trouveraient ainsi entourés d'ennemis de toutes parts.

— Je partage la même opinion, ajouta le prudent Docteur.

— Dans ce cas, Messieurs, dit Silvio, je devrais me rabattre sur Brindisi, Lecce et Otrante, pendant que Boccheciampe et de Cesare agiront sur Acquaviva, accompagnés de Monsieur le Marquis — et il indiquait Montrone — en qualité de commissaire général, chargé de l'exécution de nos ordres.

Montrone comprit que Son Altesse le Prince héréditaire cherchait à l'éloigner, afin de s'esquiver plus commodément avec ses deux amis. Ce n'était pas son affaire : il en avait encore besoin. Rester pour veiller lui-même à la garde de l'agent le plus efficace de ses projets, il ne le pouvait pas. Nous verrons plus tard combien il était intéressé à l'expédition d'Acquaviva. Mais Montrone était un homme habile, qui n'était jamais à court d'expédients. Il eut bientôt trouvé le moyen de ne pas laisser échapper le jeune corse, qui le servait mieux qu'il ne l'avait espéré ; il lui dit :

— Nous savons que V. A. a quelque chose de plus important à faire que de nous suivre à Acquaviva ; mais elle ne peut partir seule : elle a besoin d'avoir autour de sa personne un noyau de partisans, d'abord pour sa propre sûreté, ensuite pour exciter le zèle des royalistes qui n'osent encore se déclarer. Par conséquent De Cesare, avec cinquante hommes dévoués, vous accompagnera, Monseigneur. Vous pouvez vous reposer sur sa fidélité. Ses bons offices vous recruteront de nombreux soldats dans les lieux que vous traverserez : partout on n'attend que l'arrivée de V. A. pour arborer l'étendard des Bourbons.

— Allons, se dit Silvio, me voilà gardé à vue ; mais, par tous les diables ! quelle que soit la vigilance de mes janissaires, je saurai m'y soustraire, et en dépit d'eux je sauverai Léonore.

Et s'adressant à Montrone, il répondit :

— J'accepte votre escorte avec reconnaissance. Veuillez en outre me procurer une voiture, et donnez l'ordre qu'elle vienne me prendre à la pointe du jour. Pour vous, partez le plus tôt possible, et envoyez-moi de promptes nouvelles de votre victoire.

— Vive le Prince héréditaire ! s'écrièrent les généreux soutiens de la foi et de la royauté.

— Allez, mes amis, leur dit Silvio en les congédiant ; que Dieu bénisse vos nobles efforts, et votre dévouement à notre sainte cause. Pas plus que ce grand rémunérateur de la vertu, nous n'oublierons vos services.

Boccheciampe et son escouade sortirent en poussant avec une énergie assourdissante le cri de *Viva il Re ! Viva la Santa fede !*

Comme Montrone se disposait à les suivre, le Baron l'arrêta, et lui dit en français, avec toute la gravité que nous lui connaissons : « Voilà une heure que nous jouons, les uns et les autres, une comédie ridicule et honteuse pour chacun de nous. La nécessité nous oblige encore à y remplir un rôle qui répugne à notre délicatesse. Puisqu'il le faut absolument, nous servirons vos projets, pourvu cependant que nous ne participions pas à des scènes de carnage et de deuil ; car vous nous trouveriez alors rétifs à vous suivre, dussions-nous attirer sur nous le poignard de vos sicaires.

— M.^r le Baron, répliqua le Napolitain en se redressant avec fierté, sachez que le parti du roi Ferdinand compte de généreux défenseurs, et nullement des sicaires.

— Pardon, Monsieur, si ce mot m'a échappé, répondit le Baron : vous ne devez l'attribuer qu'à l'horreur que m'ont inspirée en tout temps les guerres civiles. J'ai toujours pensé que des mains teintes de sang relevaient mal un trône abattu, et qu'elles y déteignaient en stigmates ineffaçables. Peut-être ai-je voulu aussi, en vous parlant si franchement, vous apprendre quels sont nos sentiments et ce que vous pouvez espérer de nous, au milieu des intrigues et du soulèvement où vous nous avez jetés. Il est vrai que grâce à la garde d'honneur que vous nous donnez pour escorte, nous devenons vos prisonniers ; nous nous soumettons : ce serait folie que de regimber contre la force brutale, quand on est le plus faible ; mais s'il est bon que vous

sachiez jusqu'à quel point nous serons les instruments de vos desseins, il n'est pas moins juste que nous sachions à notre tour quel sera le terme de la position pénible que vous nous avez faite.

— Monsieur, répondit Montrone, puisque nous devons agir désormais à jeu découvert, j'imiterai votre franchise. Je vous avouerai que chargé par la Reine Caroline d'une mission secrète dans cette province, j'ai profité du *quiproquo* de la vieille Martuccia, mais sans l'arrière-pensée de vous nuire ou d'exercer contre vous la moindre violence. D'ailleurs la position dont vous vous plaignez est loin d'être aussi pénible que vous le dites. Vous aurez pendant quelques jours tous les honneurs dûs au prince François de Bourbon. Il n'y a rien là qui puisse répugner à votre amour-propre. Je ne demande pas mieux que vous restiez passifs. Il est entendu que vous m'avez conféré tout pouvoir d'agir comme l'exigeront les circonstances; par conséquent soyez sans crainte; vous serez bientôt libres, s'il faut en juger d'après la marche rapide des événements. Il y aurait du danger pour vous à vous soustraire trop tôt au rôle important qui vous est dévolu. Son Altesse Royale aura sa voiture prête à 5 heures précises, pour se rendre à Brindisi, en passant par Francavilla où elle sera attendue avec de nouveaux renforts. »

Et sans attendre de réponse, le Napolitain s'inclina et sortit.

— Il faut convenir que voilà un bien effronté coquin, dit le Docteur. Baron, vous deviez lui demander son véritable nom, car ce ne peut être Antonio Montrone, ce juge intègre, si justement estimé de tout le monde.

— Lui demander son nom! répliqua le Baron; il ne l'aurait pas dit.

— Je désirerais pourtant savoir qui il est réellement, dit Silvio.

— C'est le grand inquisiteur d'état Vanni, répondit, avec un accent mêlé de crainte et d'horreur, un nouveau personnage qui était entré tout-à-coup par la petite porte du jardin.

IV.

La Princesse Clémentine d'Autriche.

Pendant la conversation que nous avons rapportée, on avait frappé doucement à la porte du jardin; mais les principaux interlocuteurs, trop préoccupés, ne s'en étaient pas aperçus. Seulement la vieille Martuccia, qui avait l'oreille au guet de ce côté-là, parce qu'elle ne doutait pas que Marco ne revînt aussitôt après avoir consulté sa maîtresse, avait parfaitement entendu; mais elle ne s'était empressée d'aller ouvrir qu'après le départ de Vanni.

C'était en effet Marco qui revenait en toute hâte, chargé d'une lettre de Léonore d'Acquaviva pour le Prince héréditaire.

— Marco, lui demanda Silvio dès qu'il l'aperçut; quelles nouvelles nous apportez-vous de votre chère maîtresse?

— Monsieur Silvio! s'écria le brave homme, stupéfait d'une semblable rencontre, vous ici?

— Que parlez-vous de M.^r Silvio? lui dit Martuccia en le tirant par le pan de son habit: c'est le Prince héréditaire en personne!

— Le Prince héréditaire, M.^r Silvio!

— Oui, lui dit avec bienveillance celui-ci. Je n'étais et ne pouvais être au château d'Acquaviva que le proscrit Silvio, mais en ces lieux je suis François de Bourbon.

— Vraiment, Monseigneur? oh! ma pauvre maîtresse!

— Pourquoi cette exclamation de douleur et de regret? Nous pourrions au contraire lui être plus utile avec ce titre, si toutefois elle réclame notre appui.

— Sans doute, répondit en hésitant l'affectueux Marco; mais ce ne sera pas la même chose pour Mademoiselle!

— Pourquoi? demanda Silvio avec le plus vif intérêt; expliquez-vous.

— C'est que... voyez-vous, Monseigneur; elle s'était laissée aller à certaines idées... déraisonnables.

— Léonore! serait-il possible...? Ah! je suis trop heureux. Baron, Docteur, partagez ma joie: c'est trop... elle m'étouffe, s'écria le jeune homme hors de lui.

— Je conçois le bonheur de votre Altesse, répondit le Baron, cherchant à faire comprendre à son jeune ami la nécessité de calmer ses transports: il n'est rien de plus doux pour un prince que de pouvoir acquitter une dette de reconnaissance; surtout lorsque cette dette est contractée envers une personne si digne de votre estime et de votre protection, comme l'est, par exemple, Mademoiselle d'Acquaviva.

— Vous parlez comme l'oracle de Delphes, répondit Silvio, en se modérant le plus qu'il pouvait. Puis s'adressant au fidèle serviteur: Marco, lui dit-il, assurez votre maîtresse que je serai toujours pour elle Silvio de Roberti. Par conséquent la dignité dont vous me trouvez revêtu aujourd'hui, ne doit en rien altérer les relations affectueuses qui se sont établies entre nous, lorsqu'elle m'a si généreusement donné l'hospitalité dans son château. Que sa confiance en moi redouble au contraire, et si j'ai quelque autorité en ce moment, je m'estimerai trop fortuné qu'elle serve à lui prouver mon dévouement.

— J'en suis persuadé, répliqua Marco en soupirant, mais... ce ne sera pas la même chose!

— Mademoiselle d'Acquaviva vous a-t-elle chargé de quelque message pour Monseigneur, demanda le Baron?

— Hélas! oui, Monsieur; j'ai là une lettre...

— Donne vite, mon bon Marco, s'écria Silvio en prenant vivement la lettre des mains du vieux serviteur.

Elle était ainsi conçue:

Monseigneur,

L'orpheline des ducs d'Acquaviva, sans asile, sans protection, obligée de fuir la demeure de ses pères, ose espérer dans le puissant patronnage de V. A. R. Vous pouvez, Monseigneur, lui faciliter les moyens de passer en Sicile, où il lui reste encore quelques parents, auprès desquels, dans son abandon, elle peut trouver un refuge. V. A. R. lui refusera-t-elle cette faveur?

Je sais que V. A. a auprès d'elle celui qui est la cause des malheurs et de la ruine de ma famille. Le Duc d'Acquaviva, mon malheureux père, honoré de la confiance du roi Ferdinand, nommé par lui administrateur de la colonie de S. Lucio, refusa ma main au marquis Vanni, alors grand inquisiteur du

royaume. La perte de mon père fut alors résolue. On parvint à faire paraître comme concussionnaire un gentilhomme dont toute la vie n'avait été qu'honneur et dévouement. Mais c'étaient ses accusateurs et ses juges mêmes qui avaient soustrait les sommes considérables dont le déficit lui fut imputé. Monseigneur, vous savez comment mon père confondit la calomnie et ses perfides ennemis : il sacrifia sa fortune pour dédommager la colonie et la maison du Roi de la perte qu'elles avaient à souffrir. Ce noble sacrifice prouva son innocence aux yeux de tous; mais son âme sensible et délicate avait reçu un coup trop cruel : sa santé s'altéra de jour en jour... mon père n'est plus, Monseigneur, et c'est le marquis Vanni qui l'a tué!

Les tentatives que cet homme implacable a faites depuis ce jour fatal, m'ont appris que sa haine contre ma maison n'est pas encore éteinte; par conséquent, Monseigneur, je supplie Votre Altesse de lui laisser ignorer ma démarche auprès d'Elle, et le lieu où vos soins tutélaires m'auront garanti un refuge.

Voilà, Monseigneur, ce que j'implore et ce que j'espère des bontés de Votre Altesse Royale.

LÉONORE D'ACQUAVIVA

Cette lettre était toute une révélation. L'indignation, la colère, s'étaient peintes tour-à-tour sur le visage de Silvio, à mesure qu'il avançait dans cette lecture. Un Vanni prétendre à la main de Léonore! La poursuivre encore après la mort de son père! chercher par de sourdes manœuvres, ou par la violence, de l'avoir en son pouvoir; car, à n'en pas douter, Vanni n'avait pas d'autre but dans son expédition d'Acquaviva. Ces réflexions allumaient dans le cœur du jeune homme un sentiment jusqu'alors inconnu de lui : le désir de la vengeance!

Le Baron et le Docteur ne pouvaient se défendre d'un mouvement d'horreur involontaire, en pensant qu'ils étaient en quelque sorte à la merci du grand inquisiteur d'état.

Marco rompit le silence : Monseigneur, dit-il, quelle réponse dois-je rapporter à ma maîtresse?

— Que Mademoiselle Léonore sera protégée, défendue, et accompagnée même par nous jusqu'à l'asile qu'il lui plaira de choisir, répondit Silvio. Qu'elle veuille bien seulement accepter une place dans notre voiture. Le départ dans une heure.

— Merci, Monseigneur, dit Marco, en s'inclinant avec le

plus profond respect. Mademoiselle désirerait se retirer provisoirement auprès de son oncle l'évêque d'Otrante, dans le cas où elle ne trouverait pas à Brindisi un passage pour la Sicile.

— C'est bien, Marco: il sera fait selon ses désirs. Dans une heure nous irons nous-même la prendre.

— Elle vous attendra sur la route, Monseigneur, devant la maison d'Antonio le fermier.

— Soyez prêts, et ne vous inquiétez pas du reste.

Marco, plein de reconnaissance et les larmes aux yeux, remercie de nouveau Son Altesse au nom de sa maltresse, et part en toute hâte pour aller lui porter l'heureuse nouvelle du secours inattendu que le ciel lui envoie.

Pendant cette scène, la vieille Martuccia s'était écriée bien des fois: Jésus! Marie! quel bon Prince nous avons là! Puisse le bon Dieu lui accorder cent ans de santé et de vie!

Silvio était inquiet, agité, d'une impatience extrême. À tous moments il regardait à sa montre, comme si l'heure dût avancer au gré de ses désirs. Le Baron souriait, tout en excusant l'anxiété du jeune homme qui se trouvait tout-à-coup l'unique appui de la femme qu'il aimait. Il le voyait se promener à grands pas dans la chambre, et baiser furtivement la lettre de Léonore, puis s'arrêter et demander: « quelle heure est-il? il me semble que la voiture devrait être déjà ici. »

Le Baron pour toute réponse lui disait: mon ami, calmez-vous. Que le personnage de premier amoureux que vous remplissez, ne vous fasse pas oublier celui de Prince héréditaire. Mademoiselle Acquaviva y est intéressée.

— Ne craignez rien, Baron: je comprends fort bien, comme vous, que le Prince François de Bourbon seul peut sauver Léonore Acquaviva. Son Altesse l'a promis; elle tiendra sa parole.

— Tout vous favorise, ajouta le Docteur: le Marquis Vanni doit être déjà parti avec sa bande de sanfédistes pur sang.

— Je l'espère, répondit Silvio.

Puis s'adressant au Baron: « Comment! Vous qui êtes si perspicace, vous n'avez pas deviné qu'Antonio Montrone n'était rien moins que le Marquis Vanni, ce juge inique dont la férocité égale l'ambition; ce terrible inquisiteur d'état, qui a présidé pendant quatre ans la Junte la plus stupidement barbare, que la peur ait jamais fait établir par un gouvernement devenu cruel par faiblesse et par lâcheté? Vous le savez, Ba-

ron : c'est lui qui pour exploiter, de concert avec Acton, les terreurs insensées de la reine Caroline, inventa des conspirations sur tous les points du royaume, et, par ses trames insidieuses, remplit les prisons des hommes les plus honorables par leur naissance, leur savoir et leur vertu. La Nation se vit assiégée par un nombre infini d'espions et de délateurs : sous peine d'être déclaré criminel d'état, le frère dut venir déposer contre son frère innocent; le père, contre son fils; le fils, contre son père; la femme, contre son mari! Plus de fidélité, plus de dévouement dans le serviteur et le client; plus de confiance ni de secret dans la confession même. Tout était crime, non seulement une parole qui parût excuser l'accusé, mais encore un signe de sympathie, un regard de pitié pour le pauvre torturé; car la mort ne suffisait pas pour assouvir cet instinct de tigre qui animait l'inquisiteur: il demandait que cette mort fût précédée de la torture *impitoyable comme sur un cadavre*¹⁾. Et vous ne l'avez pas démasqué, Baron! Vous ne savez donc plus lire sur la physionomie des hommes, vous que j'avais cru jusqu'ici un second Lavater?

Le Baron s'appretait à répondre, lorsqu'on entendit le sonnet d'un postillon et le roulement d'une voiture.

— La voilà! s'écria Silvio transporté de joie; nous sommes libres!

Et le jeune homme s'élança vers la porte.

— Où courez-vous, imprudent? lui cria le Baron. Assurez-vous d'abord que c'est réellement la voiture qu'on vous a promise.

— C'est elle! écoutez: elle s'arrête devant la maison.

— En effet, une voiture arrivant au grand trot, avait fait halte à la porte de la rue. On distinguait même la voix de De Cesare qui disait au cocher: « attends un instant; Monseigneur va venir. »

Silvio tendit la main à Martuccia pour la remercier de sa bienveillante hospitalité. La bonne vieille la baisa avec respect. Ou eut toutes les peines du monde à lui faire accepter une

¹⁾ *Spietata come sopra cadaveri*: ce sont les paroles mêmes de Vanni dans une séance de la Junte inquisitoriale. Il demanda contre les principaux accusés la torture la plus terrible, invoquant l'ancienne formule: *Torqueri acriter adhibitibus quatuor funiculis*.

bourse qui contenait quelques pièces de monnaie. La pauvre femme se contentait de l'honneur d'avoir donné l'hospitalité au Prince héréditaire des Deux-Siciles.

De Cesare était entré, et avait prévenu Silvio que la voiture était à ses ordres. Il serait superflu de dire avec quelle joie le jeune corse et ses deux amis prirent place dans le véhicule. Ils savouraient avec tant de délice le bonheur de s'éloigner de Montejasi, qu'ils ne pensèrent pas à s'informer si Vanni était parti. Je doute même qu'ils entendissent les cris de *Vive le Prince héréditaire*, poussé frénétiquement par l'escorte d'honneur qu'on leur avait donnée, et dont ils se seraient passés bien volontiers, car du moment qu'elle les suivrait à pied, elle allait les obliger à modérer le pas de course de leurs chevaux.

Le jour commençait à paraître, lorsque nos voyageurs sortirent de Montejasi. Aussitôt qu'il se vit sur la route, Silvio mit la tête à la portière, cherchant des yeux la chaumière d'Antonio, et jetant un regard avide le long du chemin qui se déroulait devant lui. Son cœur battait avec force dans sa poitrine: Léonore l'attendait; elle n'était plus qu'à quelques pas de lui; il allait la revoir, lui qui craignait de lui avoir dit un adieu éternel, en se séparant d'elle au château d'Acquaviva.

Mais ni Léonore in Marco ne s'offrent à sa vue. Cependant il lui semble que la chaumière qu'il distingue doit être celle d'Antonio. Oui, c'est bien elle, si les indications qu'on lui a données sont exactes. Mais pourquoi tant de gens courent-ils dans cette direction? on est attroupé devant la porte; on entend des cris confus, menaçants...! Silvio, qu'un fâcheux pressentiment commence à agiter, interroge De Cesare qui chemine vigoureusement à la portière de la voiture :

— De Cesare? c'est bien là l'habitation d'Antonio le fermier?

— Oui, Monseigneur.

— Reconnaissez-vous qui sont ces gens ameutés?

— Oui, Monseigneur : ils sont de nos amis. Je les ai vus partir un quart d'heure avant nous pour arrêter, disait-on, un individu à la mine suspecte, que l'on a aperçu fuyant à travers champs.

— Ce doit être Marco, pensa Silvio.

— Boccheciampe est avec eux, ajouta De Cesare.

— Et sans aucun doute Vanni aussi, dit le Baron au Docteur.

— De Cesare, dit Silvio avec la plus vive émotion, fais crier

à toute ta troupe, *Vive le Prince héréditaire*, mais d'une voix forte et continue; et toi, postillon, ventre à terre jusqu'à la maison.

Ce double commandement fut exécuté avec énergie et précision. Les chevaux emportaient la voiture comme un ouragan entraîne et fait tourbillonner les nuages dans les airs. De Cesare et son escorte poussaient des cris forcenés à se rompre une veine dans la poitrine, comme le brave Roland à Roncevaux.

En deux minutes on fut devant la chaumière qui n'était séparée de la route que par un petit jardin, d'une vingtaine de mètres carrés.

Il était temps d'arriver. La porte de la maison venait d'être brisée à coups de hache, et déjà quelques bandits s'étaient précipités confusément dans l'intérieur. Vanni, comme le Baron l'avait prévu, était à dix pas de là, dans l'attitude d'un général qui vient de commander une savante manœuvre, et qui contemple, par anticipation, les trophées de la victoire.

Mais Silvio s'était élancé hors de la voiture, en criant avec toute l'énergie de ses poumons: « C'est moi, François de Bourbon! le Prince héréditaire...! » Et en trois bonds il franchissait le modeste jardin.

On s'écarte à son aspect. Quelques-uns même répètent le cri de *Vive le Prince François*. Vanni, à la vue de Silvio, qui furieux disparaît avec les autres dans la chaumière, pâlit, hésite un instant, regarde autour de lui, puis comme un homme qui a pris sa résolution, il fait un pas en avant. Deux hommes, armés chacun d'un pistolet, se dressent tout-à-coup devant lui, et lui barrent le passage. En même temps ces mots passablement significatifs résonnent à son oreille: « Marquis Vanni, restez; un pas de plus et vous êtes mort: tels sont les ordres du Prince héréditaire. »

A cette injonction péremptoire du Baron et du Docteur, Vanni s'arrête, se mord les lèvres, mais quelque habitué qu'il soit à se dominer, il ne peut dissimuler entièrement la rage qui lui ronge le cœur, et lui contracte les muscles du visage. C'est le tigre en face de sa proie, et réduit à l'impuissance par les chasseurs qui l'ont cerné de toutes parts. Le Baron et le docteur le retenaient immobile sous leurs regards menaçants, et sous le canon de leurs armes.

Mais Silvio ne parvint pas aussi facilement à contenir la fu-

reur stupide des sanfédistes dans l'intérieur de la chaumière. Lorsqu'il entra, il aperçut Marco meurtri, le front ensanglanté, se débattant au milieu de quatre bandits qui voulaient le garroter. Il était aisé de voir qu'il avait voulu faire un rempart de son corps à sa jeune maîtresse, affaissée sur ses genoux, défaillante et les mains jointes devant une image de la Vierge suspendue à la muraille. Boccheciampe s'apprêtait déjà à la saisir de ses bras nerveux, lorsque la voix tonnante de Silvio retentit :

— Arrière, vous tous ! Malheur à qui touche à cette femme, et offense encore ce vicillard.

A ce ton impérieux, tout le monde se tourne vers celui qui donne un ordre si inattendu. Boccheciampe lui-même, qui n'a agi qu'à l'instigation de Vanni, regarde Silvio d'un air hébété.

— Silvio ! dit Léonore d'une voix faible et mourante ; Madame sainte, tu m'as exaucée !

Le jeune corse continue, en s'adressant aux sanfédistes interloqués et terrifiés par sa présence : Est-ce là l'œuvre des soldats de la Foi et du roi mon père que de torturer un serviteur fidèle, qui n'a commis d'autre crime que celui de défendre l'honneur et les jours de sa maîtresse ? arrière, vous dis-je, arrière !

Et apercevant encore un peu d'hésitation à obéir : ignorez-vous donc que moi seul j'ai le droit de commander ici ? Boccheciampe, parle ; dis à tes compagnons qui je suis ; je te l'ordonne.

— Vous êtes S. A. R. le Prince héréditaire du royaume des Deux-Siciles, répondit Boccheciampe confus et étourdi de ce qui arrivait.

— Le Prince héréditaire ! firent tous les bandits, abandonnant Marco et s'inclinant avec respect.

— Oui, François de Bourbon, ajouta avec force Silvio, et cette femme sur laquelle vous alliez porter une main sacrilège, c'est la princesse Clémentine d'Autriche, notre auguste épouse, qui, débarquée avant-hier à Brindisi, est venue cette nuit à notre rencontre.

Tous les sanfédistes mirent un genou à terre, en demandant grâce et pardon.

Mais Silvio s'était élancé auprès de Léonore, et la soutenant dans ses bras, tâchait de la rassurer en lui adressant de ces paroles que l'amour trouve toujours si éloquentes et si persua-

sives. Puis, baissant la voix de manière à n'être entendu que d'elle seule :

— Pour vous sauver, acceptez le rôle que je viens de vous donner. Jusqu'à ce que vous soyez en lieu de sûreté, daignez passer pour la femme de François de Bourbon, de la même manière que je suis obligé d'être jusqu'à nouvel ordre le Prince héréditaire des Deux-Siciles.

Mademoiselle d'Acquaviva leva timidement sur Silvio ses beaux yeux humides encore de larmes :

— Ah ! je craignais que vous ne fussiez S. A. R., lui dit-elle.. ?

— Je suis Silvio de Roberti, et par intérim le prince François ; comme vous êtes la princesse Clémentine, ni plus ni moins.

Un éclair de joie éclaira tout-à-coup le visage triste et sombre de Léonore. Un tendre sourire erra sur ses lèvres encore pâles : Silvio, son bien-aimé, lui était rendu.

— Partons, lui dit le noble jeune homme : ma voiture nous attend sur la route.

— A l'instant, répondit-elle ; mais où est Marco ?

— Ici, Mademoiselle, articula d'une voix faible le bon serviteur, en se relevant avec peine d'une chaise où il s'était laissé tomber, après que les sanfédistes qui l'étreignaient eurent lâché prise.

— O ciel, blessé ! s'écrie Léonore avec effroi.

— Ce n'est rien, Mademoiselle : une égratignure, un peu de sang... voilà tout ; cela ne m'empêchera pas de vous suivre.

— On vous médicamentera cela tout-à-l'heure, mon brave Marco, lui dit Silvio avec bonté : un peu de courage et de patience.

Puis s'adressant à Boccheciampe et à ses compagnons interdits, qui attendaient ses ordres dans une attitude respectueuse :

— Sortez, leur dit-il, et qu'on ne commette plus à l'avenir de semblables excès. Rappelez-vous que vos armes ne doivent être tournées que contre les ennemis de la Religion et de la monarchie.

À cet accent si noble et si ferme, Boccheciampe et sa suite s'inclinèrent de nouveau, et sortirent en criant avec force : Vive le Prince héréditaire ! Vive la Princesse Clémentine !

Aussitôt que Silvio parut avec Léonore d'Acquaviva appuyée à son bras, et saluant avec grâce la foule émerveillée, des ap-

plaudissements éclatèrent de toutes parts. De Cesare et ceux de son escorte qui venaient d'arriver, quoique passablement enroués pour n'avoir pas cessé un seul instant de pousser des cris frénétiques, hurlèrent encore d'une manière assez assourdissante, surtout lorsqu'ils apprirent que la Princesse Clémentine était là devant eux, au bras du Prince royal son époux.

Silvio marchait fièrement avec sa belle compagne au travers de la foule qui l'acclamait, comme un triomphateur portant des dépouilles opimes au Capitole.

En passant près de Vanni, Léonore frissonna et pressa convulsivement le bras de son conducteur. Elle ne doutait point que cette émeute insensée n'eût été dirigée contre elle par l'ex-inquisiteur d'état: cet homme en effet voulait l'avoir à tout prix.

— Ne craignez rien, lui dit Silvio avec calme: vous voyez que mes bons amis le tiennent en respect. J'ai une vengeance à tirer de lui; permettez que je lui dise deux mots, et que je délivre le Baron et le Docteur; soyez sans inquiétude.

— À votre bras, Silvio, je suis tranquille, répondit Léonore. Puisque vous le jugez à propos, parlez à cet homme: quelque aversion qu'il m'inspire, je supporterai sa présence.

Silvio s'approcha gravement de l'inquisiteur:

— Marquis, lui dit-il, j'ai été fort surpris de vous rencontrer ici: il me semble que ce n'était point votre place, surtout celle que je vous avais assignée. Je vous croyais parti pour l'expédition d'Acquaviva: est-ce ainsi que mes ordres sont exécutés? Et savez-vous, en temps de guerre, comment on punit ceux qui refusent d'obéir, ou trahissent leurs supérieurs? On les fait fusiller, Monsieur! voilà le châtiment que vous avez mérité; mais je me contenterai pour le moment de m'assurer de votre personne.

— Vous assurer de ma personne, vous! s'écria Vanni avec un accent où dominait la rage autant que l'ironie.

— Oui, Monsieur le Marquis, répliqua Silvio, jusqu'à ce que nous ayons reçu une réponse au message que nous avons expédié au Cardinal, afin de l'informer de la part que nous sommes obligés de prendre, bien malgré nous, dans les troubles civils de ces provinces. Je vous recommande seulement la prudence: pas un mot indiscret; pas un geste d'insubordination, si vous tenez à votre tête. Elle est un peu plus haute que la nôtre; mais, en cas de besoin, nous saurons faire disparaître la diffé-

rence. — De Cesare, vous conduirez M.^r le Marquis sous bonne escorte à la municipalité de Montejasi. Vous l'y garderez à vue jusqu'à de nouvelles instructions de notre part. Le grade de général sera le prix de votre fidélité à remplir votre mandat. Vous direz à Bonafede de venir me rejoindre à Francavilla. Je donne à Boccheciampe le commandement en chef de l'expédition d'Acquaviva. — Allez.

Vanni, dont les petits yeux enfoncés semblaient lancer des traits envenimés comme ceux d'une vipère irritée, était en proie à une agitation d'autant plus terrible, que l'impitoyable aiguillon de la jalousie en était le premier stimulant : la vue de Léonore, pressant avec une tendre émotion le bras de Silvio, avait réveillé tous ses instincts haineux et sanguinaires. Que faire ? Dévoiler l'imposture que lui-même avait ourdie, c'était une tentative vaine en ce moment : d'abord il n'aurait pas été cru par les sanfédistes que son heureux rival avait électrisés par sa présence ; ensuite le Baron et le Docteur, qui ne le perdaient pas de vue, ne lui en auraient pas donné le temps : au premier mot qu'il aurait articulé, ainsi que Silvio le lui avait assuré, une double décharge à bout portant l'aurait étendu raide mort. Force lui était donc de s'incliner devant cette autorité supérieure que lui-même venait de fonder, et à laquelle, pour le moment, il lui était impossible de se soustraire. Il était pris à son propre piège. Cependant il s'apprêtait à parler, lorsque les vociférations de la foule, qui s'était considérablement augmentée par les nouveaux arrivants, étouffèrent sa voix.

Silvio regagna majestueusement sa voiture avec Léonore, au milieu des acclamations enthousiastes des sanfédistes. Le Baron et le Docteur le rejoignirent, après le départ de Vanni escorté et surveillé par De Cesare qui se promettait bien de gagner son grade de général. Marco, pansé aussi bien que possible par le Docteur, prit place à côté du cocher, et l'on roula vers Francavilla avec la même escorte, dont un soi-disant lieutenant de De Cesare, nommé Michele Peluso, prit le commandement provisoire.

V.

Les Sanfédistes à l'œuvre.

Si l'on avait encore des doutes que c'est dans les moments de crise, dans les circonstances exceptionnelles de la vie, que les esprits se dénouent et les caractères se dessinent, notre jeune héros serait là pour les dissiper. Lui, que l'on avait vu jusque-là traiter légèrement les questions les plus graves, et s'abandonner au cours des événements avec une aimable insouciance, avait déployé tout-à-coup une énergie et une prudence admirables. D'un coup-d'œil, il avait parfaitement envisagé sa position, et avait su profiter de tous les avantages que lui offrait l'autorité fictive dont il était revêtu. L'arrestation de Vanni, mis ainsi pendant deux ou trois jours dans l'impossibilité de s'opposer à leur fuite; Boccheciampe, qui peut-être s'entendait avec le Marquis, remplacé par De Cesare, dont la fidélité était moins suspecte, et envoyé à Acquaviva pour se faire écharper par les républicains et les français réunis, tout cela était digne des plus grands éloges. Le Baron et le Docteur ne cessaient de complimenter leur jeune ami qui venait de se révéler aussi sage qu'habile politique. Mais Silvio entendait à peine ces expressions admiratives à son adresse: il était auprès de Léonore; il ne voyait, il n'entendait qu'elle.

À mesure qu'ils s'éloignaient de Montejasi, nos personnages respiraient plus librement, et une douce sérénité commençait à se répandre sur leurs traits. Ils se voyaient délivrés de cette foule hideuse et sauvage, aux cris tumultueux et forcenés, n'ayant d'autre instinct que le sang et la rapine. Ils avaient bien encore à leur suite une escorte dont l'aspect était fort peu édifiant; mais on pouvait la subir sans trop de répugnance, d'autant plus que ses services n'étaient pas à dédaigner au milieu des pays insurgés qu'on allait traverser. Ils n'étaient plus enfin en présence de ce Vanni, dont l'hypocrisie seule égalait la cruauté, et qui, dans ces temps malheureux, ne fut surpassé en actes barbares que par les fameux brigands sanfédistes Fra Diavolo et Gaetano Mammone. De sorte qu'insensiblement s'effacèrent de leur esprit et l'ignoble spectacle dont ils avaient été témoins, et les dangers qu'ils avaient courus. Le sourire reparut

calme et radieux ; une gaieté charmante anima peu à peu tous les discours. Le drame, où ils figuraient au premier rang, se changea pour eux en une comédie burlesque, dans laquelle, abdiquant leur individualité, ils se plaisaient à se qualifier des titres pompeux dont on les avait tout-à-coup gratifiés. Silvio et Léonore ne se traitaient plus que d'Altesse ; mais celle-ci rougissait avec une pudeur et une grâce enchanteresses, lorsque, en lui adressant la parole et désignant leur jeune ami, le Baron et le Docteur employaient l'expression de *Votre Royal époux* !

On oubliait ainsi le temps qui s'écoulait, les ennuis et les fatigues du voyage, et même la sale escorte qui hurlait sur la route comme une meute affamée flairant une proie. Les Sanfédistes, semblables à autant de bassets lancés après une pièce de gros gibier, consentaient à poursuivre sans relâche l'ennemi qui leur était désigné, à l'étrangler, à l'éventrer sans pitié, pourvu qu'ils eussent leur curée, et que cette curée fût abondante et prompte ; mais si elle se fesait attendre, ils se servaient eux-mêmes, et tout était dévoré sur leur passage. Cependant, ô contraste qu'on a de la peine à comprendre aujourd'hui ! Cette même troupe, qui n'aurait reculé devant aucune atrocité, était esclave des plus minutieuses pratiques de piété. Chaque sanfédiste portait dévotement son scapulaire et son chapelet. Pillage, viol, incendie, homicides, tortures de tout genre infligées à ses victimes, rien ne lui aurait coûté ; mais pour tous les trésors du monde il n'aurait pas violé l'abstinence de la viande le vendredi et le samedi, ni oublié, après le butin et le carnage, de brûler un cierge en honneur de la Madone. Ainsi, tandis que dans une aimable et affectueuse causerie, nos quatre personnages tâchaient d'éloigner le souvenir de la position exceptionnelle que la réaction sanfédiste venait de leur faire, ils entendirent Michel Peluso, chef par intérim de leur escorte, crier d'un ton impératif : « halte ! »

À ce commandement tout s'est arrêté. Silvio et ses amis se penchent à la portière et regardent avec anxiété. Quel spectacle s'offre à leurs regards surpris ! Leur garde d'honneur est agenouillée au milieu de la route. Qu'est-il donc survenu ? Pourquoi cet acte religieux ? C'est que le cortège est arrivé devant une ferme d'assez belle apparence : on en distingue les bâtiments au bout d'une longue allée, ouverte sur la route. Mais

pour y pénétrer, il faut franchir une espèce de grande portecochère, en forme d'arc de triomphe. Or cette porte est surmontée d'une niche, renfermant une statuette de la Sainte Vierge avec l'Enfant Jésus dans ses bras. Michele Peluso, en véritable soldat de la Foi, a voulu montrer à S. A. R. qu'il est aussi pieux que brave, et qu'il mérite quelque faveur spéciale, aussi bien que De Cesare et Boccheciampe. Sa troupe récite avec recueillement cinq *Ave Maria*, et se relève; mais elle ne paraît pas disposée à se remettre en marche. Tous les visages sont tournés vers la ferme, avec un air de convoitise. Le Baron a compris que l'acte de dévotion auquel ils viennent d'assister, n'est que le prélude d'un second acte, un peu moins sanctionné par les lois divines et humaines.

— Alerte! dit-il à Silvio: commandez vite le départ, ou nous risquons de rester ici beaucoup plus long-temps que nous ne voudrions.

— Je crois en effet, répondit le jeune homme, que nos gardes du corps sont trop échauffés de la course qu'ils ont faite, pour leur permettre d'aller se rafraîchir dans cette ferme. Rien de plus dangereux qu'une forte transpiration rentrée; il est de notre devoir de veiller à la santé de nos sujets.

Puis, appelant son lieutenant:

— Peluso, pourquoi n'avancons-nous pas? En route!

— Mais, Monseigneur, répondit celui-ci en mastiquant ses mots, et en se dandinant tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre, afin de se donner une contenance; Monseigneur, c'est que mes hommes, voyez-vous, n'ont pas mal trimé depuis ce matin après la voiture de Votre Altesse: ils auraient besoin de prendre haleine pendant une demi-heure au moins... Vos chevaux en outre sont essoufflés.

— N'importe: nous avons perdu un temps précieux en sortant de Montejasi, je veux le rattraper, et arriver le plus tôt possible à Francavilla, où j'attends des nouvelles importantes.

— Nous aussi, Monseigneur, nous désirons y arriver au plus vite; mais pour cela Votre Altesse doit nous permettre de prendre des forces.

— Quelle est cette petite ville que j'aperçois là-bas?

— C'est Grottaglie, Monseigneur, auprès du mont Cadetto: elle compte à-peu-près deux mille âmes.

— Hé bien, c'est là, que vous prendrez des forces.

— Mais ici, Monseigneur, nous sommes sur une terre ennemie ; chez le marquis de Mottola, libéral enragé, dit-on ; par conséquent, sans aucun scrupule de conscience nous pouvons...

Peluso n'acheva pas sa phrase, mais il cligna des yeux avec une intention pleine de malice.

— Je vous ordonne de marcher, accentua avec force Silvio, interprétant parfaitement le clignement d'yeux de son lieutenant ; on se reposera seulement à Grottaglie : point d'observation, et en route !

À ce ton péremptoire, Peluso comprit que pour le moment il n'y avait qu'à obéir. Se tournant vers sa troupe qui attendait impatiemment le résultat de la conférence, il passa sous son menton le revers de sa main, en exécutant en même temps un léger haussement de tête : geste qui, dans le langage mimique du peuple napolitain, correspond à l'expression populaire française : *il n'y a pas mèche* ! Ensuite Peluso commanda un volte-face général ; intima l'ordre du départ, sans s'inquiéter des murmures de quelques-uns auxquels cependant il fit comprendre aisément par signes ces mots qu'il prononçait mentalement : « laissez faire : nous prendrons bientôt notre revanche. »

Toute la caravane reprend aussitôt son pas accéléré, et au bout d'une heure tout au plus, nos augustes voyageurs sont aux portes de Grottaglie. Les habitants qui ont vu de loin approcher le hideux cortège, et en ont entendu les cris menaçants, ont cru prudent de se barricader dans leurs maisons, les autres de fuir en sortant de la ville par une porte opposée à celle où se présente S. A. R. qui s'avance d'une manière si peu capable de rassurer les gens. Quelques-uns enfin, plus sages et plus adroits politiques, ont pris leurs armes, et sont venus à la rencontre des insurgés quels qu'ils soient. Ils fraternisent avec eux ; et dès qu'ils ont appris que François de Bourbon est dans leurs murs, ils s'empressent de lui offrir leurs services, ainsi qu'à son auguste épouse. Leurs Altesses acceptent avec reconnaissance, et dès-lors elles sont conduites à la maison du syndic, qui a disparu pour aller cacher tous les attributs du gouvernement républicain, qu'en sa qualité de premier magistrat du lieu, il avait été obligé d'adopter. Mais bientôt il reparaît, et s'inclinant jusqu'à terre, il fait au Prince mille protestations de dévouement et de fidélité, le priant de disposer de tout dans sa maison, aussi bien que dans la ville. C'est ce qui

sauva Grottaglie d'une destruction complète: du moment que c'était une ville fidèle à la cause royale, il fallait se contenter d'une petite rançon en comestibles. Nos sanfédistes, frustrés dans leur attente, se mordirent encore les doigts, quand Silvio leur ordonna, sous les peines les plus graves, de respecter les propriétés et les personnes, et promit seulement de leur faire distribuer par le syndic des vivres et du vin en abondance. Il n'y avait pas à répliquer. Il y eut bien quelque petit excès: par exemple les maisons abandonnées furent jugées entachées de républicanisme, et l'on s'y permit une petite visite domiciliaire; mais on se borna là, à la grande satisfaction de Silvio, de sa chère compagne, et de ses bons amis, qui n'éprouvaient pas moins de répugnance que lui à se trouver au milieu du sanfédisme en action.

Le Syndic, au bout d'une heure, fit servir à ses illustres hôtes, qui lui en surent infiniment gré, un déjeuner assez confortable tout improvisé qu'il était. Il est vrai que pour cela il avait mis tout Grottaglie à contribution: il lui fallait faire oublier son libéralisme. Dans la salle à manger, il avait même fait placer sur une console le buste en plâtre de S. M. Ferdinand I, que par hasard il avait retrouvé intact dans sa cave, après l'y avoir relégué lors de la proclamation de la république. Voyez comme il est prudent de ne pas briser trop vite les images des souverains en disgrâce! qui peut répondre des éventualités?

Vers deux heures, Leurs Altesses et leurs chevaliers de compagnie, remis des émotions de la matinée et de la fatigue d'un voyage entrepris dans de si pénibles circonstances, remontèrent en voiture, afin d'arriver à Francavilla avant la nuit. Mais quand la colonne commandée par Peluso se mit en mouvement, elle était considérablement accrue: une centaine d'individus de Grottaglie, à la face patibulaire, s'étaient aussitôt enrolés sous les drapeaux de la Santa Fede, en entendant les héros de Montejasi parler de leur marche sur Francavilla, où ils ne pouvaient manquer de faire un large butin, attendu que cette ville avait adopté le nouveau gouvernement, et qu'elle leur était due conséquemment comme une juste récompense de leurs services. Silvio, quelque distraction que lui donnât la belle Léonore assise à côté de lui, ne put faire à moins que de remarquer l'accroissement de sa garde d'honneur, et de s'en alarmer. Il con-

sulta du regard le Baron, son cher conseiller; mais celui-ci lui répondit par un geste que le jeune homme n'eut aucune peine à interpréter, qu'il n'y avait rien à faire; que son autorité échouerait devant cette foule indisciplinée et rapace, qui, se sentant maintenant renforcée, ne se laisserait pas une troisième fois ravir la proie qu'elle aurait dans ses mains: il lui fallait du sang, il lui fallait du pillage à tout prix. Le cri de « Viva il Re, viva la Santa Fedè », retentit avec fureur, et l'on se rue comme des énérgumènes sur la route de Francavilla, en longeant à gauche les sinuosités que forme à sa base le mont Cadetto. Au bout de deux heures de marche accélérée, on débouche dans la plaine, à l'extrémité de laquelle s'élève Francavilla, que vers le Sud-Est domine le pic de Guardia, triste et grisâtre comme le ciel où dans ce moment il dessine sa morne silhouette. Depuis Grottaglie, on n'a pas rencontré une âme vivante: toujours un sol inculte et désert; pas une chaumière, pas une cabane qui annonce le séjour de l'homme. Mais à présent tout change de face: la campagne déploie de toutes parts l'aspect le plus riant: partout la culture et la fécondité; partout les traces d'une vie active et laborieuse. Sur les collines, sur les côteaux, dans la plaine, on distingue de charmantes habitations. Nos voyageurs, de l'intérieur de leur véhicule, admirent cette nature luxuriante, quoique le Soleil en ce moment lui refuse la splendeur de ses rayons, qu'il aime à répandre sur elle avec tant de prodigalité. Comme hier au soir, il s'est voilé d'un nuage sombre, strié de teintes sanglantes: serait-ce encore un pronostic sinistre? Regardez là-bas sur votre droite; voyez cette fumée qui tourbillonne et s'épaissit sans cesse: on dirait un incendie qui dévore les moissons et les vergers. Du toit de plusieurs maisons s'élèvent encore des vapeurs qui montent dans les airs en ardentes volutes. Où courent tous ces gens effarés? Où vont se réfugier ces femmes, ces enfants, ces vieillards, dont la terreur semble hâter la fuite? Silvio ordonne de presser le pas; les chevaux, quoique harassés d'une longue course, trouvent encore un peu de vigueur sous le fouet retentissant qui flagelle impitoyablement leurs flancs baignés de sueur, et l'on roule dans la plaine, tandis que l'escorte, laissée en arrière, double le pas en poussant un hurra non douteux de joie féroce: elle a reconnu qu'une bande des soldats de la Foi est déjà à l'œuvre dans le voisinage de

Francavilla; elle veut sa part de la curée : il n'y a pas de temps à perdre !

La bonne et sensible Léonore n'avait que trop bien compris de quoi il s'agissait. Elle connaissait par expérience toutes les horreurs des expéditions sanfédistes : n'avait-elle pas vu attaquer et saccager les domaines de son malheureux père ? N'avait-elle pas échappé à leur fureur par une grâce particulière du Ciel ? A mesure que l'on avançait, elle se faisait plus pâle. Elle s'efforçait bien de cacher son effroi, mais son regard inquiet, sa voix tremblante, trahissaient l'état perplexe de son âme. Silvio, le Baron et le Docteur puisaient dans l'arsenal de la dialectique les arguments les plus capables de la convaincre que son titre d'Altesse Royale suffisait pour la faire respecter : « Eh ! croyez-vous, leur répondit-elle, que ce soit seulement pour moi que je tremble, et que je frissonne d'horreur ? Non, mes amis : quoique jeune, j'ai déjà tant souffert, qu'un danger de plus à courir ne saurait m'abattre. Mais c'est l'horrible milieu où nous allons bientôt nous trouver, qui m'épouvante et d'avance me navre le cœur. Ah ! vous ne savez pas comme moi quelles sales turpitudes, quels actes de barbarie, quelles scènes de douleur et de désespoir vont se dérouler à nos yeux ! Mon Dieu, donnez-moi la force de le supporter, et venez en aide à tant de malheureuses victimes : vous m'avez épargnée et sauvée dans une situation à peu près semblable ; épargnez-les et sauvez-les aussi. Sainte Mère des Douleurs, Vierge Marie, prenez sous votre puissante égide tant de mères affligées, tant de jeunes filles exposées à la brutalité des barbares qui désolent nos malheureuses provinces ! »

En prononçant ces paroles, Léonore d'Acquaviva joignait ses mains avec ferveur. Elle prenait une attitude si touchante, si expressive, que son émotion gagnait ceux qui l'entouraient. Silvio, s'il l'eût pu, se serait agenouillé devant cette femme dont les sublimes sentiments égalaient l'angélique beauté. Chacune des larmes qu'il voyait couler le long de ses joues lui allait au cœur, et y était recueillie avec amour.

On avance et l'affreux spectacle devient plus distinct. Ce sont bien deux villages qui sont la proie des flammes, et les cris lamentables que l'on entend sont bien ceux des malheureux habitants qui tâchent de se soustraire par la fuite à la brutalité stupidement cruelle des bandes insurgées ; car au-

jourd'hui les rôles sont intervertis : ce ne sont pas les républicains, mais les royalistes qui sont les insurgés. Pendant que dans l'intérieur de la voiture Silvio tient son conseil d'état avec ses amis, afin d'aviser au moyen d'empêcher tant d'atrocités, et de soulager tant de misères, Marco, qui est toujours perché à côté du postillon, se penche et crie : « Monseigneur, voilà une troupe qui vient en courant à notre rencontre : entendez-vous leurs vociférations lointaines ? »

En effet on apercevait au loin, sur la route que l'on parcourait, une foule assez compacte de gens qui s'avançaient à grands pas. Leurs voix confuses produisaient un son lugubre, semblable à celui des vagues de la mer, lorsqu'elle annonce sa colère par ce sourd rugissement que ne manque jamais de lui arracher le vent d'Afrique, dès qu'il s'avise d'en troubler à l'improviste la face calme et sereine.

— Que faire ? demanda Silvio au Baron.

— Aller à leur rencontre qu'on ne peut éviter, répondit le sage conseiller : d'autant plus que ce sont encore de glorieux champions qui nous arrivent, ainsi que Vanni nous en a prévenus à Montejasi. Voyez : nos gens les ont reconnus, et leur envoient un salut amical.

L'escorte de S. A. R. en effet poussait en ce moment un hurra formidable. Elle était bien aise d'annoncer sa bienvenue, d'une manière non équivoque, à ceux qui étaient déjà à l'œuvre sous les murs de Francavilla, et qui, les ayant aperçus, venaient probablement s'assurer de leurs catholiques intentions.

— Voyez donc, Baron, et vous aussi Docteur, ce grand gailard qui, monté sur un énorme cheval blanc, précède cette bande forcenée : si mes yeux ne me font pas défaut, c'est Bonafede Girunda.

C'était bien lui. Bonafede, averti par De Cesare d'aller rejoindre le Prince à Francavilla, en général plein de zèle et de dévouement, avait enfourché aussitôt un cheval vigoureux. Connaissant tous les détours, et par suite les lenteurs de la route ordinaire, il en avait choisi une autre plus courte. Par des chemins de traverse à lui connus, souvent même à travers champs, mettant tout à contribution sur son passage, comme mandataire de François de Bourbon, il avait devancé S. A. R. de deux heures. Après en avoir annoncé partout la prochaine arrivée, il

s'était mis en vedette sur le chemin par où elle devait déboucher. Une troupe de bandits, aussi curieux de voir le Prince que jaloux de travailler sous ses yeux, s'étaient joints naturellement au général Bonafede, qui, pour ne laisser aucun doute sur son grade éminent et le respect qui lui était dû, était parvenu à se procurer une paire d'épaulettes et un volumineux panache dont il avait ombragé un mauvais tricorne. Une large bande de toile, dont la couleur était un peu douteuse, s'enroulait autour de ses flancs, et figurait une écharpe blanche. On allait bon train de part et d'autre; par conséquent on fut bientôt en présence, et tout en s'égosillant à crier « *Vive le Prince héréditaire, la Princesse Clémentine et la Santa Fede,* » on fit une halte de quelques instants pour se reconnaître, s'embrasser, et se féliciter du succès toujours croissant de la sainte entreprise.

Bonafede, descendu de cheval, avait dégainé son grand sabre, et s'était approché de la voiture. Là, grimaçant un sourire qui annonçait un homme satisfait de sa personne, il exécuta une évolution qu'avec un peu de bonne volonté on pouvait accepter pour un salut militaire.

— Soyez le bienvenu, lui dit Silvio, et merci de votre ponctualité à vous rendre à mes ordres. De Cesare est donc rentré en bon ordre à Montejasi?

— Oui, Monseigneur.

— Et le prisonnier que je lui ai consigné?

— Renfermé à la municipalité et gardé à vue.

— C'est bien. — Puisque vous nous avez devancé à Francavilla, vous y avez annoncé probablement notre arrivée..?

— Oui, Monseigneur.

— Et fait préparer notre logement?

— Ma foi, non.

— Pourquoi cela?

— Ayant appris que S. A. la Princesse Clémentine est avec vous, et prévoyant qu'elle pourrait être passablement distraite de son sommeil, à cause du remue-ménage qui a déjà commencé, et qui cette nuit ne fera que croître et embellir...

— Mais nous nous opposerons à ce remue-ménage; nous réprimerons tous ces excès.

— Que Votre Altesse me permette de lui faire observer qu'elle arrive trop tard pour cela. Le Cardinal ne s'est pas endormi

sur ses lauriers à Matera. Nous venons d'apprendre que Castellaneta, Mottola, Gioia, Luogorotondo, et Martina sont en son pouvoir. Moi-même j'ai rencontré les habitants de Ceglie fuyant devant nos légions victorieuses. Quelques détachements viennent de se jeter sur Francavilla, en nous prévenant de l'arrivée de plusieurs autres. Votre Altesse ne saurait se faire une idée de leur enthousiasme, ni de leur attachement à votre royale personne : c'est incroyable !

— Nous en sommes persuadé : mais où se sont-ils campés ?

— Voyez !

Et Bonafede montrait triomphalement du doigt un des faubourgs de la ville déjà livré aux flammes.

— Ah ! l'horreur ! s'écria Léonore. — Mon ami, dit-elle à Silvio, Bonafede a très-bien fait de ne pas nous arrêter un logement dans la ville : je ne veux y aller à aucun prix.

— Où passer la nuit alors ?

— Au château du Prince de Francavilla, répondit Bonafede. Vous l'apercevez là-bas à mi-côte sur votre droite. Quand j'ai vu de quoi il retournait ici, j'y ai envoyé quelques-uns de mes gens pour tout disposer. Que vos Altesses soient sans inquiétude : elles sont en bonnes mains ; et malheur à quiconque osera approcher de leur asile, et troubler leur sommeil.

En prononçant ces mots, Bonafede crut convenable d'exécuter avec son sabre un énergique moulinet. Dans une circonstance moins grave et moins triste, Leurs Altesses, j'en suis sûr, n'auraient pu s'empêcher d'en rire : le sérieux du personnage ajoutait en outre au grotesque de la manœuvre.

— Général, lui dit Silvio, recevez de nouveau nos remerciements : vous avez agi en homme prévoyant et sage, en serviteur intelligent et dévoué ; nous ne l'oublierons pas. Veuillez, avec une escorte suffisante, nous accompagner au château, et ordonnez à Peluso de vous attendre avec sa troupe où vous le jugerez convenable pour le bien de la cause que vous servez avec tant d'héroïsme.

Puis, d'une voix plus forte, s'adressant à la foule qui s'était tassée auprès de la voiture, il continua en ces termes :

— Messieurs, je suis content de vos services. Soyez assurés que j'en ferai un rapport fidèle à votre Roi, mon auguste père. Continuez à nous les prêter avec la même ardeur ; mais n'oubliez pas que vous êtes chrétiens, et que vous combattez con-

tre des chrétiens : par conséquent, que la charité guide vos pas, et modère les coups que vous êtes obligés de frapper. Suivant le divin précepte, faites enfin aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît. Vous êtes sous les ordres du général Bonafede Girunda : qu'on lui obéisse comme à nous-même.

Après cette allocution qui fut vivement applaudie, mais dont on se promit bien de ne tenir aucun compte, Bonafede Girunda jaloux de se montrer aussi habile général que sujet affectionné, remonta sur son cheval, et prit de si bonnes dispositions, qu'au bout de quelques minutes la voiture de S. A. R. précédée d'une troupe d'élite circulait librement au milieu d'une double haie de soldats de la Foi, plus ou moins dignes du titre de sans-culotte, car la plupart étaient enveloppés de haillons qui couvraient à demi leur nudité. Sous la conduite de Bonafede on s'achemina ainsi vers le château, pendant que Michele Peluso, avec sa bande aussi impatiente que lui de montrer son savoir-faire, se hâta d'aller prêter main-forte à ses honorables collègues qui avaient déjà commencé leurs saintes et humanitaires opérations contre Francavilla.

VI.

Le Sosie du Prince héréditaire.

Si nous écrivions un roman, nous ne manquerions pas de peindre nos braves sanfédistes à l'œuvre dans Francavilla, après avoir donné un avant-goût de leurs prouesses dans les environs et aux portes de cette ville si cruellement éprouvée. Mais nous ne sommes que nouvelliste ; notre cadre est restreint, et c'est pour nous surtout qu'Horace a dit : *semper ad eventum festinat*, il se hâte toujours d'arriver au dénouement. D'ailleurs nous l'avouerons franchement : notre plume, d'accord avec l'excessive sensibilité dont la nature nous a gratifié, s'est en tout temps montrée rétive quand il s'est agi de peindre le hideux et l'horrible. Nous n'avons jamais pu nous habituer à l'aspect pas plus qu'à l'odeur d'un amphithéâtre. La vue d'un cadavre sanglant nous a toujours glacé d'horreur, et par conséquent nos doigts engourdis n'ont pu qu'avec une peine extrême en tracer la répugnante image. Or ici, ce n'était pas seulement un cada-

vre qui gisait dans les rues de Francavilla et dans les campagnes environnantes; mais des centaines, affreusement mutilés, attestaient avec quel zèle les soutiens de l'autel et du trône accomplissaient leur devoir: car ils ne se contentaient pas d'égorger; ils torturaient leurs victimes, pour leur faire avouer où elles avaient caché l'argent ou les objets précieux que souvent elles ne possédaient pas. Silvio, avec l'aide de ses excellents compatriotes, fit des efforts inouïs pour mettre un frein à leur rapace férocité. Il réussit à leur arracher beaucoup d'innocents qu'ils étaient prêts d'immoler, comme suspects de républicanisme. Grâce à lui l'incendie s'arrêta aux faubourgs; plusieurs fugitifs furent accueillis au château. Là, les pauvres mères avec leurs petits enfants devinrent l'objet des soins particuliers de Léonore, qui leur prodiguait ces mille attentions délicates dont la femme aimante et pieuse a seule le secret. Mais que de cruautés, de misères et de larmes ne purent être évitées!

Ce fut le surlendemain seulement que nos voyageurs purent reprendre le chemin de Brindisi, c'est-à-dire lorsque la fureur des sanfédistes fut un peu calmée, et leur cupidité suffisamment assouvie. Ce n'est qu'alors qu'il fut possible de les arracher de ces lieux; ce n'est même qu'en leur promettant une plus riche proie, qu'ils renoncèrent à dévorer jusqu'aux os celle que comme autant de vautours affamés ils tenaient dans leurs formidables serres. Mais Silvio, par les conseils de ses amis, prit des dispositions pour éluder cette promesse que la nécessité lui avait imposée. Entre Brindisi et Francavilla il n'y avait d'autre petite ville importante qu'Oria. Pour la sauver du pillage, et peut-être d'une ruine totale, il y expédia une vingtaine d'hommes choisis, sous les ordres de Michele Peluso dont il avait remarqué l'ambition demesurée. Peluso en effet visait autant à obtenir un grade élevé dans la milice royale, qu'à s'enrichir des dépouilles des soi-disant ennemis du Pape et du Roi. Un de ses rêves à lui, c'était un beau panache sur son chapeau à la française, des épaulettes en or, un bel habit gallonné, la médaille des braves sur la poitrine. Silvio tira parti de sa vanité: il le créa capitaine pour le moment, et lui assura une nouvelle promotion s'il s'acquittait ponctuellement de son message. Peluso devait se rendre à Oria, prévenir le Syndic de l'arrivée de Son Altesse qui daignait lui faire visite, et engager cet honorable magistrat à recevoir avec tout le décorum pos-

sible la future reine de Naples, la princesse Clémentine d'Autriche.

Ce pieux subterfuge eut le plus grand succès : non seulement le syndic prépara pour ses illustres hôtes l'hôtel du Municipio avec tout le confort qu'il put improviser, mais encore il vint avec les principaux habitants à la rencontre des augustes personnages. Silvio avec sa suite entra dans Oria au son des cloches, acclamé avec transport par une population ivre de bonheur et de joie en voyant au milieu d'elle le fils de ses rois. Ainsi la ville fut sauvée, et, comme Grottaglie, en fut quitte pour la rançon que les sanfédistes ne manquaient jamais de prélever : malheur à qui leur aurait refusé le manger, le boire et le reste : chrétiens communistes, aussi servents que les disciples de l'Église naissante, les nouveaux apôtres de la Santa Fede, comme S. Pierre, auraient sans rémission frappé de mort quiconque, à l'exemple d'Ananie et de Saphira, n'aurait pas mis à leurs pieds tout ce qu'il possédait.

D'Oria on peut se rendre à Brindisi par S. Vito; c'est le chemin le plus court, mais il est à peine frayé, et dans le trajet on ne rencontre pas le moindre village; tandis que l'autre route, quoique plus longue, offre l'avantage d'être un peu mieux entretenue, et à moitié chemin on rencontre Mesagne, que nos sanfédistes pouvaient au besoin mettre à contribution. Ils ne l'oublièrent pas durant le rapide séjour qu'ils y firent; mais c'était maigre : Mesagne n'est qu'une chétive bourgade, au milieu d'un pays triste et monotone. Or, comme dit le proverbe, l'appétit vient en mangeant, et celui des soldats de la Foi était insatiable. Francavilla l'avait encore aiguisé. À Oria, il leur avait fallu se contenter des bribes que les autorités avaient bien voulu leur servir, au lieu de les laisser se servir eux-mêmes. À Mesagne, c'était bien pis ! Ces messieurs s'étaient armés pour une grande et sainte cause : ils avaient droit à une récompense proportionnée à leur haute mission. C'est pourquoi les plus zélés et les plus bouillants commençaient à trouver que le Prince héréditaire manquait d'énergie; que le Cardinal s'entendait bien mieux à défendre la Religion et les privilèges sacrés de la royauté. — Vous l'avez entendu, disait l'un, au moment d'entrer dans Altamura : « Mes enfants, Altamura est à vous. Si le fer ne suffit pas pour exterminer les ennemis de Dieu et de votre roi légitime, que les bûchers s'allument; que les biens de l'im-

pie enrichissent le soldat de la Foi! » Voilà comment on doit agir; voilà comment on doit parler!

— Avez-vous vu, disait un autre les mignardises que le Prince et la Princesse ont prodiguées aux fugitifs de Francavilla? Le château était transformé en hospice. Ils ont passé une grande partie de la nuit à soigner les blessés et les malades. Peu s'en est fallu qu'ils n'en logeassent quelques-uns dans leur propre chambre à coucher! Je sais pertinemment qu'ils ne consentirent à prendre un peu de repos, que lorsqu'ils se furent assurés que leurs protégés n'avaient plus besoin de rien. Je vous le demande: est-ce là la conduite ordinaire des princes? Oublier ainsi sa dignité, son rang, pour des rebelles et des ex-communiés! — Oh!

— Je suis sûr, ajoutait un troisième, qu'à Brindisi ce sera encore pis qu'à Oria. La ville est royaliste, et par conséquent il n'y aura rien à faire, rien à gagner. Si vous m'en croyez, nous irons rejoindre le Cardinal, et lui demanderons d'employer nos bras d'une manière plus utile et plus honorable.

Cet avis d'un guerrier qui regardait comme une honte de rester dans l'inaction eut de nombreux approbateurs; tellement que pendant la nuit que l'on dut passer à Mesagne, il y eut des émigrants en foule, et comme c'étaient les plus impétueux et les plus avides de conquêtes, Silvio ne fut nullement fâché de les avoir en moins dans l'armée passablement formidable qui s'était recrutée sur son passage. Mais Bonafede Girunda était trop fier d'être auprès de sa personne, et Peluso trop ambitieux d'obtenir un nouveau grade, pour abandonner l'escorte du Prince. Ils partirent donc l'un et l'autre avec lui pleins d'ardeur et d'enthousiasme, mais débarrassés de ce qu'on pourrait appeler les *septembriseurs* de la Santa Fedc. Désormais les modérés étaient en majorité dans la troupe qu'ils commandaient.

Aucun incident remarquable ne troubla l'affectueuse cause-rie de nos chers voyageurs, depuis Mesagne jusqu'à deux ou trois milles environ avant d'arriver à Brindisi. Là, ils aperçurent de loin sur la route une foule de gens, avec des bannières qu'ils agitaient avec frénésie. Ils distinguèrent encore les sons d'une musique discordante, il est vrai, mais annonçant une gaieté folle. En effet, les gamins qui couraient en tête faisaient *la roue* comme le plus habile des saltimbanques, et derrière eux des hommes et des femmes piétinaient en gesticulant comme des

énergumènes : selon toutes les apparences, c'était une danse caractéristique qu'ils exécutaient. A cette vue, Bonafede piqua des deux et partit en éclaireur; mais il revint presque aussitôt sur ses pas, jugeant superflu d'aller jusqu'au bout : il avait reconnu sans peine que c'étaient les habitants de Brindisi, qui avertis de la bienvenue de L. A. R., venaient à leur rencontre. En apprenant cette nouvelle, Silvio regarda ses amis avec étonnement; il leur demandait tacitement comment les citoyens de Brindisi pouvaient agir ainsi, puisqu'il ne les avait nullement prévenus de sa visite, comme il avait fait pour Oria. — Rappelez-vous, lui dit le Baron, que Vanni nous a dit à Montejasi que nous serions attendus ici.

— Vous avez raison, répondit le jeune homme; je me rappelle maintenant cette assurance, qu'il nous a donnée chez la bonne Martuccia. C'est lui, c'est certain, qui nous a ménagé cette réception dont les préliminaires me paraissent splendides. Regardez donc, ma chère Clémentine, ce que sont nos sujets bien-aimés pour fêter leur future souveraine.

— C'est si charmant, répondit Léonore, que je regrette d'avoir laissé à notre palais royal une de mes toilettes de grand gala. Vous conviendrez que la mienne en ce moment n'est guère celle d'une Princesse en tournée dans les provinces de son royaume.

— Les grâces de votre personne et la noblesse de vos manières suffisent pour révéler le haut rang que vous occupez.

— Taisez-vous, flatteur; nous sommes à Brindisi : attendez au moins que nous soyons rentrés à la cour pour me tenir ce langage.

En arrivant près de la députation de Brindisi, qui à l'approche de la voiture avait poussé des vivats avec lesquels pouvaient rivaliser seulement ceux que nous avons entendus à Montejasi, les illustres voyageurs avaient jugé convenable de descendre, afin de recevoir plus dignement les félicitations de la municipalité, de la magistrature, et même du clergé, car l'évêque avait envoyé auprès d'eux quelques chanoînes comme ses représentants. Le Syndic, après trois salutations si humbles que Silvio et Léonore crurent que le brave homme voulait leur baiser les pieds, prononça, entre autres belles choses, le fragment d'éloquence suivant que l'histoire nous a conservé. Il serait superflu d'ajouter que l'honorable fonctionnaire accompa-

gnait chaque phrase, sinon chaque mot, du hoquet ou de la toux mnémonique dont habituellement sont affectés les orateurs officiels, lorsqu'ils sont pris au dépourvu. Il s'exprima ainsi :

Monseigneur,

« Par un premier message du Cardinal Ruffo, nous attendions V. A. R. par mer. Nous nous sommes rendus en conséquence au môle dès la pointe du jour, sans voir rien paraître dans nos eaux. Ce n'est que vers dix heures du matin, que nous avons signalé, à une vingtaine de milles Sud-Sud-Est, une goëlette sous pavillon anglais. Nous avons battu des mains, croyant apercevoir *le glorieux rejeton de nos rois*. Point du tout : un de nos fonctionnaires est venu nous remettre une deuxième dépêche du Cardinal, nous annonçant que nous n'aurions l'honneur *de vous voir que par terre*. Nous avons sur-le-champ quitté les bords enchantés *du liquide empire... et... et...* »

Et comme la tousserie de l'orateur, après cet élan poétique, se prolongeait plus que la précision ne l'exigeait, Silvio crut devoir venir à son aide :

— Et vous vous êtes acheminés vers nous *sur la zone terrestre...!*

— C'est ce que je voulais dire, Monseigneur : Mais quoi qu'il en soit, ou par terre ou par mer, nous n'en sommes pas moins, à la vie et à la mort, vos très-humbles, très-dévoués, et très-obéissants serviteurs, en attendant l'heureux jour où nous pourrions dire : « Vos fidèles sujets ! »

Au cri répété de *Vive le Prince héréditaire* se mêlèrent les accents de l'hymne Bourbonnien entonné par trois clarinettes, un octavin, deux cors et un trombone, avec accompagnement obligé de cymbales et de grosse-caisse. Silvio voulait répondre pour remercier le Syndic de sa harangue ; mais comment se faire entendre au milieu de ce tintamarre ? Le peuple hurlait, et les musiciens, les joues gonflées comme les mythologiques enfants d'Éole, soufflaient dans leurs instruments avec la violence d'un soufflet de forge. Aussi Monseigneur se contenta d'exprimer par gestes sa satisfaction, et les sentiments dont il était pénétré pour sa bonne ville de Brindisi.

Comme il se disposait à remonter en voiture, le Syndic lui remit, sous une large enveloppe, une lettre scellée d'un triple

cachet, et portant cette suscription: « À remettre à S. A. R. le Prince François de Bourbon, aussitôt après son arrivée. »

— Nous sommes encore chargés, dit-il, de remettre à V. A. ce pli que nous avons reçu conjointement à la première dépêche du Cardinal.

Silvio le prit avec empressement, et dès qu'il fut installé dans son véhicule avec Léonore et ses amis, il l'ouvrit, espérant que ce fût la réponse au message où ils prévenaient le prélat du mouvement de Montejasi : mais quel désappointement pour tout le monde ! Il lut les lignes suivantes :

De Matera, ce 19 Mai, 1799.

Monseigneur,

« Comme V. A. R., à cause des vents contraires, n'a pu débarquer à Brindisi aussi vite que le réclamait la marche des événements, et comme les populations, à qui nous avons annoncé votre bienvenue, commençaient à trouver étrange qu'aucun membre de la famille royale ne parût à la tête du mouvement, le Marquis Vanni nous a prévenu que pour décider le soulèvement des populations entre Brindisi et Tarante, soulèvement indispensable pour arrêter la marche des Français sur cette dernière ville qui vient de proclamer la république, il a présenté à nos partisans réunis à Montejasi, où tout était préparé pour la réaction, un jeune corse auquel il a fait accepter le rôle important que François de Bourbon devait remplir. Le jeune homme, dont la taille et les traits se rapprochent un peu de ceux de Votre Altesse, est avec deux autres insulaires corses, émigrés comme lui pour leurs idées par trop *avancées* : voilà pourquoi ils ne se prêtent qu'avec répugnance à servir la cause royale, ainsi que le Marquis nous en avait informé déjà, avant qu'eux-mêmes, dans une missive des plus inconvenantes, nous l'eussent confirmé d'une manière assez formelle ; comme s'il y avait du déshonneur à porter pendant quelque temps votre nom glorieux, et à contribuer au triomphe de la plus juste des causes ! mais ces révolutionnaires sont pires que le Démon lui-même : on peut conjurer le Démon ; mais eux sont inaccessibles aux plus puissants exorcismes !

« Si V. A. R. arrive à Brindisi pendant que le jeune corse y triomphe encore à votre place, n'allez pas vous substituer trop

brusquement à votre Sosie : ce serait perdre peut-être le fruit de l'enthousiasme qu'il y aura déjà excité en se donnant pour François de Bourbon. Vous devez agir avec beaucoup de prudence, pour le démasquer ou le faire disparaître. Il n'y a que deux moyens à prendre pour s'en débarrasser : le premier, c'est de le faire arrêter et juger comme coupable de s'être arrogé un nom sacré pour lui, afin de susciter des troubles, de s'emparer de l'autorité dans un but inique, de pressurer les provinces en les mettant à contribution, etc. etc. Vanni, au besoin, vous composera le comité chargé de condamner l'imposeur : c'est un homme expert en ces sortes de choses ! — Le second, c'est de l'expédier secrètement loin de la Péninsule, et de partir immédiatement vous-même, en vous dirigeant vers Bari et les Abruzzes. Vous auriez alors la précaution d'éviter les lieux où le jeune corse a figuré, et vous me renverriez tous les gens qui l'ont accompagné : je saurai où les utiliser. Le premier parti est peut-être préférable pour étouffer toute révélation indiscrete : il ne faut pas qu'on nous suppose capables de recourir à la ruse et à la perfidie pour assurer notre victoire. Il est urgent au contraire de montrer que notre glaive est toujours celui de la justice, et que nous sommes toujours prêts à punir la fraude et le mensonge. Tout ce qui touche à la royauté est quelque chose de si grand et de si saint, qu'on ne saurait trop le faire respecter. Votre cœur, naturellement bon et généreux, trouvera, je le crains, ma proposition un peu rigoureuse : mais, Monseigneur, les temps exceptionnels légitiment les moyens exceptionnels. Point de faiblesse, point de transaction avec les rebelles quels qu'ils soient. Si Dieu, le Père, n'a pas hésité à immoler son propre Fils pour le salut des hommes, devons-nous avoir des scrupules pour verser le sang impur de nos ennemis, quand il s'agit de défendre la Foi et de sauver la monarchie ?

« Du reste, Votre Altesse jugera dans sa haute sagesse, et d'après les circonstances, quelles seront les mesures les plus opportunes à prendre.

Agréez Monseigneur, etc. etc. »

Après cette lecture, Silvio et ses amis se regardèrent avec une stupeur mêlée d'indignation.

— Hé bien ? s'écria le jeune homme ; qu'en dites-vous, Baron ? et vous, Docteur ? vous en faut-il davantage pour con-

naître à fond les hommes à qui nous avons affaire? Et notre charmante et bonne Clémentine? quelle impression a-t-elle reçue des conseils que l'on donne à son auguste époux?

— Pour moi, répondit la pieuse fille, je vois seulement en tout cela que Dieu nous protège et nous guide. Il a fait tomber en vos mains cette lettre destinée à François de Bourbon, afin de vous préserver du piège atroce qui vient de vous être révélé.

— Il paraît que Vanni et le Cardinal s'entendent admirablement, dit le Docteur: quel digne couple!

— Les infâmes! ajouta Silvio avec force.

— Doucement, répliqua le Baron: vos jugements sont un peu précipités, mon jeune ami; vous vous hâtez trop de condamner les accusés. Vanni est un misérable, dont la férocité innée n'a aucune excuse, parce qu'elle ne poursuit d'autre but que celui de satisfaire des instincts sanguinaires. Mais le Cardinal, c'est différent: il est conséquent à ses principes; il poursuit la réalisation d'une idée qu'il croit juste et sainte, utile même à l'ordre social. Pour lui, toute considération s'efface devant celle-là. Prince de l'Eglise, voyant dans la royauté un reflet de la Divinité, peu lui importe que le sang coule comme au temps des martyrs, ou comme du 13.^e au 16.^e siècle, pourvu que l'Eglise triomphe, et que la monarchie s'affermisse sous l'égide de l'Eglise. Sans doute il se trompe, et dans les appréciations et dans le choix des moyens: il méconnaît son époque. Ennemi du mouvement, il nie que la terre tourne. Le phare du moyen âge est presque éteint; n'importe: il ne veut pas d'autre lumière, et ferme les yeux, en la répudiant, à celle qui l'inonde aujourd'hui. Il tâche de se persuader que cette lumière n'est qu'un éblouissement passager: voilà son erreur et celle de son parti. Non, cette lumière n'est point un éblouissement passager, parce qu'elle est produite par le rayonnement de la science qui sonde les secrets de la nature, en analyse et pénètre les mystères, et, comme Prométhée, ravit aux cieux le feu sacré, pour animer la statue humaine et lui donner une nouvelle vie à chaque étape de son existence. Mais Ruffo est aveuglé par son orthodoxie, comme l'ont été et le seront encore tous les orthodoxes du monde: dans tous les massacres, dans tous les actes inhumains qui se commettent par son ordre, il obéit à une conviction intime, comme Bossuet proscrivant les Réformés, et donnant son approbation aux dragonnades!

— Ainsi, dit Silvio, le Cardinal, à son point de vue, a raison de me faire arrêter et juger par une commission militaire, moi qui concours au succès de ses armes ? Merci ; mais je ne veux pas lui donner cette satisfaction, et pour plus de sûreté je vais anéantir l'acte d'accusation.

Silvio se disposait à déchirer le message du Cardinal ; le Baron l'en empêcha.

— Gardez-vous-en bien, lui dit-il : cette pièce est plus précieuse que vous ne pensez. Conservons-la : nous ne savons pas ce qui peut arriver. Le salut vient souvent de ce qui devait causer notre perte. Donnez-moi cela, et aussitôt que nous serons à Brindisi, recommandez bien au syndic que toutes les dépêches à l'adresse de François de Bourbon vous soient immédiatement remises, et qu'il y ait toujours dans le port un navire prêt à mettre à la voile pour votre soi-disant correspondance avec la Sicile.

Tout-à-coup le cortège fit halte. On était aux portes de la ville. Le Syndic, avec tous les membres de la députation dont nous avons parlé plus haut, invita les illustres visiteurs à monter dans une voiture découverte, préparée pour eux, afin que les fortunés habitants de Brindisi pussent mieux contempler les traits du magnanime fils du plus juste et du plus aimé des rois, et admirer dans la Princesse Clémentine la réunion de toutes grâces ! Il n'y avait pas moyen de résister à ce compliment stéréotypé par l'adulation, depuis qu'il existe des cours souveraines, pour la réception officielle des princes et des princesses du sang en tournée dans les provinces de leur royaume. Léonore eût bien voulu s'en exempter, n'étant guère dans la toilette d'une future reine des Deux-Siciles ; car, outre les vêtements qu'elle portait, elle ne possédait pour toute richesse qu'une malle et une valise d'effets, dont Marco avait eu la précaution de se munir en partant d'Acquaviva.

Afin que le peuple fidèle de Brindisi pût s'enivrer plus longtemps de la vue de Leur Altesse Royale, on leur fit prendre le chemin le plus long pour se rendre à l'hôtel du Municipio. Là, nos personnages trouvèrent tout le confort d'une petite ville de province. Ils auraient bien désiré qu'on les laissât en paix dans l'appartement où ils furent installés ; mais ils eurent beau répéter qu'ils devaient, autant que possible, voyager encore incognito, sans suite, sans autre bagage que le strict nécessai-

re: après avoir rajusté tant bien que mal leur costume de voyage, il leur fallut prendre part au banquet qui leur était offert par les premières autorités de la ville. Refuser, c'était mépriser leurs somptueux apprêts; c'était offenser ces bonnes gens si heureux et si fiers de les posséder au milieu d'eux, et de les voir assis à leur table. Pendant ce repas officiel, Silvio fut d'une amabilité qui lui concilia tous les cœurs. On passa ensuite dans le grand salon, pour la réception générale des personnes les plus influentes de Brindisi, qui désiraient voir le Prince et la Princesse de plus près et leur être présentées. Léonore, quoique fatiguée, soutint assez vaillamment son rôle. Son maintien noble, son geste plein de distinction, son sourire aussi affectueux que son regard, ravissait, subjuguait tout le monde. Les dames en raffolaient: la Princesse avait eu soin de les complimenter sur leur toilette exubérante. Quant à Silvio, on aurait dit qu'il se trouvait dans sa sphère: jamais prince héréditaire ne fit plus de conquêtes en visitant le royaume de ses pères.

Depuis quelque temps, notre héros avait observé circulant dans la salle deux invités, dont la mise et les manières tranchaient vivement au milieu des bons habitants de Brindisi. C'étaient évidemment deux étrangers d'un rang élevé, appartenant à la fine aristocratie de leur pays. On sentait que leurs habits devaient être imprégnés de ce parfum que jadis l'air de la cour communiquait à l'ancienne noblesse: parfum aussi indélébile chez elle que celui d'une sacristie pour un membre du clergé. L'un d'eux, de beaucoup plus jeune que l'autre, était un peu replet et légèrement voûté, mais sa démarche avait cette noble aisance que donne seulement l'habitude du grand monde. Ces deux messieurs allaient, venaient, observant tout, et paraissant s'intéresser aux moindres détails de cette fête improvisée. De temps en temps ils échangeaient quelques mots entre eux et souriaient. Ce qui avait attiré surtout l'attention de Silvio, c'est que chaque fois qu'ils passaient devant lui, le plus jeune le considérait quelques instants en silence, semblait contenir avec peine un sourire assez narquois, puis s'éloignait avec son ami. La troisième fois que ce manège se répéta, S. A. R. n'y tint plus.

— Monsicur est étranger, je crois, lui dit-il d'un ton grave: je le vois s'approcher de notre personne comme s'il désirait

nous parler. S'il a quelque chose à nous demander, il peut le faire librement : nous sommes prêt à l'entendre.

— En effet, répondit l'inconnu en s'inclinant avec respect, je serais charmé d'avoir un moment d'entretien avec V. A. R.; mais j'attendrai pour me procurer cet honneur, qu'elle ait dépêché les plus empressés à lui offrir leur hommage; je pourrai ainsi être un peu plus prolix avec elle. C'était une affaire convenue avec Monsieur le Syndic.

— Monsieur, la présentation est toute faite; à qui ai-je l'avantage de donner audience?

— Monseigneur, je suis sicilien, et j'arrive de Malte sur la goëlette anglaise qui est entrée cette après-midi dans le port. Mon nom est André duc d'Alcamo, et mon ami est le Comte de Horn, qui se dispose à aller rejoindre l'amiral Nelson dans les eaux de Naples. À peine débarqués, nous avons appris votre heureuse arrivée en ces lieux, et nous avons voulu assister à ce touchant témoignage d'affection que les habitants de cette ville donnent au fils de leur roi légitime. Ensuite, j'ai souhaité d'être présenté à V. A. pour la prier d'agréer mes offres de service. Je repars pour la Sicile : Monseigneur aurait-il quelque message important pour son auguste famille? François de Bourbon peut compter sur moi comme sur lui-même!

— Nous vous remercions, Monsieur le Duc, de votre offre obligeante, que nous acceptons d'autant plus volontiers que les communications entre le continent et la Sicile sont lentes et difficiles. Nous avons en effet une chose fort grave à communiquer à Sa Majesté.

— Vraiment? Dans ce cas demain matin de bonne heure, je viendrai prendre vos ordres.

— Si Monsieur le Duc veut être présenté à la Princesse Clémentine, notre épouse bien aimée..?

— Je n'osais demander une telle faveur; mais si V. A. daigne le permettre, nous remettrons cela à demain, après son petit lever. Il est tard, et nous devons rentrer à bord mon ami et moi. Madame la Princesse, aussi bien que vous, a besoin de repos après une journée comme celle qui vient de s'écouler. Veuillez donc agréer, Monseigneur, nos très-humbles salutations, et être assuré que François de Bourbon n'a pas de serviteur plus fidèle et plus dévoué que celui qui en ce moment à l'insigne honneur de s'incliner devant Votre Altesse Royale.

En prononçant ces mots le Duc d'Alcamo s'inclina, mais pas assez profondément pour que Silvio n'aperçût pas sur son visage un nouveau sourire mal réprimé, d'un caractère aussi équivoque que ceux qui avaient provoqué son interpellation au noble sicilien. Immobile et assailli par un pressentiment indéfinissable que ces deux étrangers connaissaient le secret de la comédie où il était forcé de figurer au premier rang, notre héros les regardait s'éloigner en silence. Tout-à-coup il se sentit saisir assez vivement la main. C'était Léonore inquiète, troublée, regardant aussi les deux personnages mystérieux qui sortaient de la salle.

— Léonore, qu'avez-vous? Pourquoi êtes-vous si émue? lui demande Silvio avec intérêt.

— Vous avez parlé avec ces messieurs?

— Hé bien, vous les connaissez?

— J'en connais un seul, le plus jeune, celui à qui vous adressez continuellement la parole.

— Et c'est?

— Le Prince héréditaire, François de Bourbon!

— François de Bourbon! je m'en suis douté quand il a refusé de vous être présenté, et qu'il n'a pu s'empêcher de sourire en vous entendant désigner sous le nom de Clémentine. Mais ne vous alarmez pas de sa venue. Rien n'annonce dans ses yeux qu'il ait l'intention d'agir envers celui qui a usurpé son nom aussi cavalièrement que Mercure envers le Sosie de Molière. Lui seul au contraire peut nous retirer de la bagarre dont Vanni nous a faits les porte-drapeau. Rentrons: voyez là-bas le Baron et le Docteur qui nous adressent certaines œillades non douteuses qu'ils suspectent eux-mêmes quelque chose, et que notre règne touche à sa fin. Allons tenir notre conseil d'état.

— Et prions Dieu que ce soit le dernier; car je vous avoue que j'en ai assez comme cela des grandeurs souveraines!

— Ah! si vous aspirez au moment de ne voir plus en moi que votre bon ami Silvio, je ne suis pas moins impatient de retrouver en vous ma chère Léonore d'Acquaviva!

VII.

Abdication sans exemple dans l'histoire, suivie d'une dissertation politique aussi inutile que beaucoup d'autres.

Le conseil d'état convoqué par Silvio se prolongea bien avant dans la nuit. Comme le lecteur est intéressé seulement à connaître le résultat de la discussion qui s'engagea entre les membres de ce conseil mémorable, nous nous bornerons à lui dire que le lendemain matin, vers neuf heures, le Baron, le Docteur et Silvio se rendaient avec empressement à bord de la goëlette anglaise, afin de prévenir la visite du Duc d'Alcamo, que nous savons n'être désormais que le Duc de Calabre, François de Bourbon. Ce prince les reçut dans sa cabine. Il parut d'abord surpris de leur visite; mais il le fut bien davantage, lorsque Silvio lui dit avec une franchise qui n'était pas dépourvue de noblesse :

— Monseigneur, voici devant vous un prince héréditaire malgré lui. Sous peine de la vie, il a dû jouir de toutes les prérogatives qui sont attachées à ce titre glorieux. En se soumettant à cette nécessité, Silvio de Roberti n'a eu d'autre but que celui de se procurer un asile, où ses amis et lui pussent vivre ignorés et tranquilles jusqu'à des temps meilleurs. Il a été assez heureux pour rendre quelques services à la cause royale; cependant il s'empresse d'abdiquer, sans avoir encore assuré sa retraite; mais persuadé que l'auguste Prince, à qui il remet intacte son autorité momentanément usurpée, voudra bien tendre une main protectrice à la pauvre orpheline des Ducs d'Acquaviva, et aux trois émigrés corses qui s'inclinent devant lui.

François de Bourbon, stupéfait de ce langage si noble et si loyal, considéra quelques instants en silence Silvio et ses compagnons d'infortune. Evidemment il ne s'attendait pas à rencontrer des hommes de cette trempe. N'ayant pas reçu la dépêche du Cardinal, et trouvant à place occupée à Brindisi, il avait dû supposer que celui qui s'affublait si insolemment de son nom et des privilèges de son rang, n'était qu'un misérable aventurier, qui profitait de la crudélité populaire pour exploiter l'engouement royaliste des provinces de l'Est. Mais lors-

qu'il l'eut observé de près, en le suivant autant que possible pas à pas; lorsqu'il se fut assuré, en les voyant agir et parler, que ses amis et lui étaient des hommes honorables, quoiqu'il ne pût s'expliquer leur étrange conduite; enfin, dès qu'il eut reconnu, sous le nom emprunté de Clémentine d'Autriche, Léonore d'Acquaviva pour laquelle il avait la plus grande estime, et dont les malheurs lui avaient toujours inspiré le plus touchant intérêt, alors sa première impression fut considérablement modifiée. La visite inattendue qu'il recevait maintenant achevait de dissiper toutes ses préventions: elle était une preuve de la haute opinion que l'on avait de lui, puisqu'on n'hésitait pas à se remettre dans ses mains. Il ne pouvait faire à moins que d'en être excessivement flatté. Il ne restait plus qu'à connaître par quel enchaînement de circonstances ces messieurs s'étaient vus obligés de prendre une part si active au mouvement insurrectionnel de la Pouille et des Calabres. Il dit à Silvio en lui tendant une main affectueuse :

— Soyez le bienvenu, Monsieur, non seulement auprès de nous, mais encore dans les provinces de notre malheureux royaume, où, à en juger par Brindisi, vous avez fait plus et beaucoup mieux que nous n'aurions pu faire nous-même. Recevez-en nos sincères remerciements, ainsi que vos honorables amis qui, je n'en doute pas, vous ont secondé avec tant de zèle et de sagesse. Mais précisément parce que vous vous acquittez admirablement du rôle que vous avez accepté, veuillez le remplir encore un jour ou deux : notre intérêt commun en dépend. Ainsi, loin d'agréer votre abdication, nous vous prions de porter encore notre nom et d'exercer notre autorité jusqu'à un moment plus opportun, qui vous permette de vous en dessaisir sans nuire à la cause que vous avez si bien servie. Mais, au nom du Ciel, satisfaites notre curiosité : comment vous êtes-vous constitué en dignité? Comment Mademoiselle d'Acquaviva se trouve-t-elle avec vous? Quelle nécessité pour elle de devenir la femme du Prince héréditaire?

Le Baron qui pendant ce temps, en expert physionomiste, n'avait cessé d'examiner le Prince et d'en sonder l'esprit et le cœur, crut remarquer en lui, sinon une vaste intelligence et des vues profondes en politique, du moins un naturel excellent, beaucoup de sagacité, une grande droiture et des instincts généreux. Il ne se trompait pas : il y avait en François de Bour-

bon l'étoffe d'un bon prince, à défaut d'un grand prince. Malheureusement une instruction large et solide, au niveau de l'époque critique où il vécut, lui manqua totalement. Il n'y avait de grand à la cour de son père que le faste traditionnel de la maison des Bourbons : tout le reste était étroit, mesquin, sans consistance pour le présent, sans garantie pour l'avenir. Le Duc de Calabre fut donc élevé comme on élevait alors les rois absolus, avec tous les préjugés consacrés par l'adulation et sanctionnés par l'Eglise Romaine. Le Baron reconnut tout cela ; et pour montrer au Prince que s'il ne craignait pas de leur laisser encore son autorité, ils étaient dignes de l'exercer, et qu'ils avaient autant de confiance en lui qu'il pouvait en avoir en eux-mêmes, il prit la parole, et lui présentant le message du Cardinal :

— Monseigneur, lui dit-il, cet écrit contient la relation fidèle des événements qui nous ont placés au pouvoir. Il était adressé à S. A. R. François de Bourbon ; mais le Prince héréditaire par intérim, croyant que le Cardinal lui transmettait des instructions importantes pour le succès de son audacieuse entreprise, a jugé à propos d'en prendre connaissance. Cette dépêche renferme également quelques conseils qu'un prince élevé par Machiavel n'aurait aucun scrupule de suivre, mais dont V. A. R. fera l'usage qu'il convient. Nous en doutons si peu, et nous avons une si haute estime de son caractère, que nous ne craignons pas de remettre notre sort dans des mains aussi généreuses que les siennes.

Le Prince, en recevant le papier que lui tendait le Baron, observait attentivement le noble corse. Il croyait démêler en lui quelque chose que jusque-là il n'avait jamais rencontré dans son entourage. Cet homme se révélait à ses yeux avec une telle élévation de caractère, qu'il ne pouvait s'empêcher de l'admirer. Sur ses traits et dans ses regards il remarquait cette sérénité qui rayonne de l'âme, quand elle n'est plus l'esclave des passions vulgaires, et qu'elle s'est raidie avec force contre l'adversité, pour cueillir la sagesse qui en est le fruit. Il lut ; la première partie de la lettre parut l'égayer, car à chaque phrase son visage s'épanouissait, et il regardait les trois amis en riant du tour singulier que Vanni leur avait joué. Mais quand il arriva à la seconde partie qui contenait, comme nous avons vu, des conseils fort peu charitables pour le jeune corse, la figure

du Prince changea d'expression, et froissant le papier, il réfléchit un instant; puis le rendant au Baron :

— Reprenez cette lettre, Monsieur: elle n'est pas pour moi. En l'expédiant, le Cardinal s'est trompé d'adresse. D'ailleurs, M.^r de Roberti, vous êtes ici le Prince héréditaire des Deux-Siciles: c'est à vous de commander, et d'ordonner de votre sort, aussi bien que de celui de vos honorables amis.

— Et en même temps de celui de Mademoiselle d'Acquaviva, ajouta Silvio.

— ConteZ-moi donc par quelle aventure vous êtes devenu aujourd'hui son chevalier.

Le jeune Corse raconta aussitôt à la suite de quelles terribles vicissitudes l'héritière des Ducs d'Acquaviva se trouvait bannie du manoir de ses illustres aïeux, et obligée de fuir dans un complet abandon. Il avoua franchement son amour pour la belle orpheline, et peignit sous les couleurs les plus vives la persécution opiniâtre de Vanni. Le Prince l'écouta avec le plus grand intérêt, et promit non seulement son assistance, mais encore la puissante protection du roi Ferdinand son auguste père, afin de réparer, autant que possible, envers cette pauvre fille, les injustes rigueurs dont elle et les siens avaient été les innocentes victimes.

— Ainsi, Messieurs, continua-t-il, il est convenu que vous restez encore aujourd'hui à Brindisi; que vous y serez avec toutes les prérogatives de la souveraineté: c'est une faveur que j'ose réclamer de vous. Ce serait compromettre le bien que vous avez fait, et peut-être le bien avenir, que de divulguer la ruse et le stratagème mis en œuvre pour soulever les populations: la défiance qu'on leur inspirerait serait telle désormais que lorsque le véritable François de Bourbon se présenterait, on douterait de son identité; le zèle de ses partisans serait considérablement refroidi, et beaucoup craindraient de se prononcer. Continuez donc à régner; demain vous serez libres. Cette nuit il nous est arrivé un brick chargé d'armes et de munitions. Vous aurez l'obligeance de les faire débarquer, et de les expédier sous bonne escorte à Otrante, après avoir préalablement prévenu le Cardinal qui les attend avec impatience. Le brick doit immédiatement reprendre le large pour aller à Corfou prendre un nouveau chargement. Vous pouvez en disposer; il est à vous, si toutefois vous désirez vous retirer dans les Iles Ioniennes, où

je puis vous ménager tous les secours que réclamera votre position. Acceptez-vous? Nous donnerons dans la journée les ordres nécessaires pour vous recevoir comme le mérite un homme qui a porté notre nom d'une manière si honorable. Si Monsieur Silvio de Roberti, partout où il a passé, a donné une haute idée du caractère de François de Bourbon, de sa justice et surtout de sa bonté, nous voulons, en nous séparant de lui, qu'il conserve intacte cette flatteuse opinion qu'il s'est plu à propager sur notre compte.

Les trois amis, touchés de la bienveillance du Prince, se disposaient à lui répondre; mais il continua :

— Point de remerciements, Messieurs; prouvez-moi plutôt votre estime et votre sympathie en partageant le déjeuner de café que je fais tous les matins. Sans doute, M.^r de Roberti, ajouta François de Bourbon avec un malicieux sourire, c'est vous imposer un pénible sacrifice : vous préféreriez déjeuner ailleurs; mais Mademoiselle d'Acquaviva doit avoir besoin de repos; elle sommeille probablement encore. Nous irons tous la voir un peu plus tard. Vous vous rappelez que vous avez promis de me présenter à S. A. dans la matinée. Ce ne sera pas à son petit lever; mais elle n'en sera que plus charmante au milieu des nobles dames de Brindisi qui, j'en suis sûr, se seront empressées d'aller lui offrir leurs services, et lui auront composé une petite cour. D'ailleurs, Messieurs, en me quittant, vous me devez un compte-rendu de votre gestion, autrement je ne puis savoir en quel état sont mes affaires. Voyons, asseyez-vous; ou bien si M.^r de Roberti préfère, en attendant que l'on serve, aller visiter son brick, et donner ses ordres pour que l'on débarque le plus tôt possible le chargement attendu par Ruffo, le commandant de notre goëlette, qu'il connaît déjà sous le nom de Comte de Horn, va lui servir de guide et d'introduiteur. Je resterai ici avec M.^r le Baron, qui voudra bien me tenir un peu compagnie.

Il sonna; et cinq minutes après Silvio et le Docteur, conduits par le commandant, se rendaient sur le brick de guerre qui leur était si généreusement offert pour opérer leur retraite, tandis que le Baron restait tranquillement à causer avec le Duc de Calabre.

Ce prince avait instinctivement deviné que le Baron était non seulement une belle intelligence, mais encore un homme d'une

sagesse frappée à l'antique. Il comprit que l'expérience et les appréciations de l'illustre proscrit pouvaient lui être fort utiles. Il voulut savoir ce qu'il pensait de la réaction royaliste opérée par le Cardinal Ruffo; comment il jugeait le sanfédisme, et si le Cardinal ne se fourvoyait pas en livrant ainsi les riches provinces du royaume de Naples à la rapacité stupidement féroce des soi-disant soldats de la Foi. Comme son père, il avait sans doute confiance dans le prélat, mais Ruffo ne se faisait-il pas illusion? Le triomphe même inspirait au Prince de sérieuses préoccupations: comment faire rentrer dans le devoir cette populace déchaînée de toutes parts, familiarisée avec le meurtre et le pillage, qu'on lui a dépeints comme légitimes et même comme une chose sainte? Par quel moyen détruire ces bandes terribles de brigands, devenues chaque jour plus exigeantes, quand elles ne serviront plus à la cause royale et qu'elles n'auront plus leur pâture quotidienne? Les alarmes du Prince étaient assez fondées. Il prit donc le parti de consulter le Baron à ce sujet; il lui dit:

— M.^r de S. Giuliano, je désirerais bien connaître votre opinion sur les événements dont vous êtes aujourd'hui le témoin. Ne craignez pas de me dire la vérité dans toute sa crudité: nous traitons de puissance à puissance; je suis proscrit comme vous.

— Monseigneur, répondit le Baron, votre demande m'honore; mais, quoique votre puissance aujourd'hui soit seulement l'égale de la mienne, je crains fort qu'il n'y ait pas la même conformité dans notre manière de voir et de juger. Il est même impossible que nos idées ne diffèrent pas essentiellement entre elles. V. A. est encore jeune: je sais fort bien que l'adversité mûrit vite le jugement; mais ordinairement un prince, dès le berceau, est imbu de tant de préjugés, il contracte un tel attachement à la routine et aux institutions du passé, qu'il lui est bien difficile de se débarrasser de ses impressions héréditaires. Il est rare que la disgrâce et l'exil lui apprennent même quelque chose. Fascinés par les principes qui ont servi de base à leur monarchie, et plus encore par la prospérité et la splendeur du règne de l'un de leurs ancêtres, les princes sont persuadés qu'il n'y a rien de mieux, pour eux et pour les peuples, que de faire revivre ou de continuer un système qui a donné de si beaux résultats. L'absolutisme de Louis XIV a enfanté des merveilles au 17.^e siècle. L'éblouissement qu'il produisait

était tel, que l'on distinguait à peine le vice et l'adultère magnifiquement drapés du manteau royal. Le peuple était tranquille, fier non sans raison de la gloire du monarque qui était aussi la sienne. Pourquoi ne pas ressusciter un gouvernement qui a fait la grandeur de la France et l'admiration de l'Europe? Soyons donc rois absolus, disent les princes!

— Est-ce que vous trouvez qu'ils aient tort, M.^r le Baron? Si jamais vous l'avez pu supposer, il me semble que l'anarchie qu'a produite le système opposé, et les malheurs qui en sont la conséquence inévitable, devraient avoir modifié votre opinion.

— Monseigneur, je déplore les erreurs de la révolution comme celles de la monarchie, mais mon opinion, loin de s'être modifiée, n'en est que plus ferme et plus arrêtée. Les gouvernements périssent par les mêmes principes qui ont servi à les fonder. — Je m'aperçois que cette maxime vous surprend: mais si vous daignez réfléchir à l'instabilité de l'esprit humain, à cette transformation laborieuse de ses idées, ordinairement à l'état latent, parfois lente, parfois rapide, mais toujours constante, votre étonnement n'aura plus sa raison d'être. Ces idées dont il est impossible d'enrayer la marche et d'empêcher la réalisation, produisent, d'étape en étape, de nouveaux besoins. Ces besoins impérieux doivent être satisfaits ou par les gouvernements ou par les peuples eux-mêmes. Si les gouvernements, au lieu d'organiser une résistance insensée et une répression tyrannique, ont la sagesse de régler leur marché sur le développement intellectuel qui s'est manifesté, et de seconder par d'opportunes lois les aspirations légitimes des peuples, ils ont la chance de se maintenir et de se sauver: dans le cas contraire, ils sont perdus, parce qu'ils sont les plus faibles. Qu'ont-ils en effet pour se soutenir? Quelques troupes recrutées parmi le peuple toujours disposé à s'insurger contre la main qui l'opprime, ou quelques scélérats, soudoyés à grand prix, dont on se propose bien de punir les crimes aussitôt qu'on n'aura plus besoin de recourir à leurs services momentanés. Oui, Monseigneur, la monarchie absolue a été utile, elle a fait le bonheur des nations, et le fera encore à certaines phases de l'humanité; mais c'est précisément parce que ce régime était excellent il y a un siècle, qu'il ne l'est plus aujourd'hui pour quelques peuples. Au moyen âge, le système féodal était le seul possible, puisqu'il a prévalu dans toute

l'Europe après le démembrement de l'empire gigantesque de Charlemagne. Il a rendu des services; mais pourrions-nous nous en accommoder aujourd'hui? La féodalité, quelque grandiose, quelque poétique, quelque imposante qu'elle nous apparaisse avec la grande figure de la papauté qui la domine et lui fait mordre son frein sacré, serait de nos jours un non-sens, une monstruosité. De même l'absolutisme commence à être frappé de la même réprobation, en attendant que la démocratie le soit à son tour, lorsqu'après avoir contribué à la félicité des peuples, elle dégénérera comme autrefois en Grèce et en Italie. L'arbre de la liberté, planté avec tant de joie, se desséchera au souffle des dissensions civiles, et les siècles à venir verront éclore de nouveau le germe de la monarchie pure ou tempérée, qui était resté enfoui dans le sol et y jetait sourdement des racines aussi vivaces que fécondes.

— À ce compte, Monsieur, il n'y aurait aucun gouvernement de solide, de stable.

— Aucun, Monseigneur, si l'on a l'imprudence d'en défendre la forme à tout prix, et de s'en tenir aux principes radicaux que chacun d'eux représente. Que les rois le veuillent ou ne le veuillent pas, la société se transforme à chaque siècle. Ils ont beau faire: nos têtes, qui ont goûté de la *Titus*, ne sauraient plus s'adapter à la coiffure Louis XIV ou Louis XV, quelque imposantes, quelque respectables que soient les perruques de ces deux règnes mémorables. La sagesse des gouvernements consiste donc à savoir glaner à propos dans les domaines de l'opinion publique, afin d'opérer graduellement et sans secousse le renouvellement social qu'on ne peut empêcher. Il faut enfin qu'ils marchent au lieu de s'arrêter. Et remarquez bien, Monseigneur, que tous les systèmes au fond partent d'un principe unique, et ont un but unique. En politique, gouverner veut dire *diriger*, et *diriger* signifie *administrer*. Le but de cette direction, de cette administration, c'est la félicité toujours croissante du plus grand nombre, en assurant au pays la sécurité dans le présent et le progrès dans l'avenir. Admettez cette vérité, et vous verrez que les formes du gouvernement soit monarchique, soit démocratique, importent peu, considérées dans le sens absolu: il suffit que le chef d'un état, que le souverain en un mot, sache les adopter quand le besoin et l'intérêt de la nation l'exigent. Ainsi, dans la succession des âges, une dyna-

stie de rois absolus peut, sans le moindre inconvénient, s'entourer peu à peu d'institutions républicaines.

François de Bourbon regardait le Baron d'un air ébahi : ce langage était si nouveau pour ses oreilles ! L'horizon rétréci de ses idées se trouvait tout-à-coup élargi. Après avoir admiré dès l'enfance le pompeux édifice de la monarchie paternelle, et n'avoir rien vu au-delà, on venait de lui montrer sur quelles fragiles bases il reposait. Cependant son esprit se refusait encore à reconnaître que pour l'étayer il fallût recourir aux principes formulés par la révolution : aussi, il réfléchit quelques minutes, et hasarda une objection qu'il croyait insoluble, parce que ses instituteurs la lui avaient donnée comme telle :

— M.^r le Baron, j'ai toujours entendu dire que la vérité est une : d'après vous, ce qui était vrai il y a trois siècles ne le serait plus aujourd'hui.

— La vérité est une, oui, Monseigneur ; j'ajouterai même éternelle et sainte : mais je distingue la vérité des différentes formes qu'elle prend pour se manifester aux hommes. Ainsi, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, tous les gouvernements, de quelque nature qu'ils soient, n'ont d'autre mission que celle de diriger et d'administrer, c'est-à-dire de protéger, de défendre les intérêts de tous, en favorisant leur progrès matériel et moral. Que ce soit un despote, un roi absolu ou constitutionnel, un congrès démocratique, qui dirige et administre, la vérité ne se trouve nullement altérée : les attributions et le but des gouvernements seront toujours les mêmes ; ce n'est que le mode d'exercer les fonctions administratives qui a varié. S'il y a un gouvernement au monde dont l'autorité soit sans conteste, fixe, immuable comme la loi sur laquelle il repose, c'est celui de l'Eglise romaine. Croyez-vous qu'il soit de nos jours comme sous la juridiction des Apôtres ? Hélas ! nous en sommes bien loin ! Les Disciples, après la mort du Divin Maître, dépositaires de sa loi et de ses instructions salutaires, se trouvèrent fort embarrassés pour organiser la société chrétienne, précisément parce que la loi est indépendante de la forme, et qu'elle devait s'adapter à toutes les constitutions possibles, à toutes les phases de l'humanité. D'après vos principes, Monseigneur, pour être rationnels, ils auraient dû remonter à la constitution mosaïque, dictée par le Seigneur lui-même : mais cette constitution avait fait son temps. Au bout de quelques

siècles même, le Seigneur avait ordonné à Samuel de la modifier selon les besoins de son peuple bien-aimé, et la royauté avait été substituée à la théocratie pure et simple. Le Maître n'avait prescrit aucune forme à ses disciples, parce que sa loi d'amour et de fraternité s'adressait à l'humanité tout entière, et que l'humanité offre des divergences de mœurs, de coutumes, d'instincts, et par suite d'institutions civiles. Aussi les disciples firent mieux que de judaïser : prenant les enseignements du Christ à la lettre, en véritables Esséniens, ils organisèrent le communisme. Les chrétiens n'étaient-ils pas tous frères en J. C. ? Ainsi la prière, la méditation, les repas, les biens, tout fut en commun; *in medium quærebant*. Tant que le Christianisme fut à l'état de secte, une telle organisation pouvait subsister; mais bientôt il fallut en altérer la forme. Il n'était pas encore sorti des catacombes, que déjà à côté des prêtres (*πρεσβυτέρους*) ou présidents des agapes, surgissaient les diacres (*διάκονοι*) ou aumôniers, les évêques (*ἐπίσκοποι*) ou inspecteurs, et plus tard les archidiaques, les archevêques, les patriarches et les papes; toutes dignités ecclésiastiques conférées d'abord par le suffrage universel des fidèles. Quand l'Eglise, fondée sur l'égalité et la fraternité, descendit aux misères de la vie politique, et voulut avoir aussi dans sa hiérarchie des castes privilégiées, des dignitaires, des princes, certes la constitution primitive du gouvernement chrétien subit un changement radical : mais est-ce à dire pour cela que la vérité évangélique fut altérée ? non, Monseigneur : la loi divine, la parole sacrée du Fils de l'Homme est restée la même, sublime, immuable; seulement la forme extérieure, la manière de l'appliquer s'est modifiée avec une sagesse admirable, selon les exigences des temps; elle s'est modelée sur les mœurs et les coutumes toujours variables d'âge en âge : le gouvernement religieux n'a fait que changer d'habit; et il le fallait bien quand celui qu'il portait d'abord tombait de vétusté ! Nos prêtres, en adoptant la tonsure (*χουρά*) des Curètes, et dans les fonctions sacrées les ornements sacerdotaux du culte du soleil, n'en sont pas moins les successeurs des Apôtres, quoique ceux-ci ne soupçonnassent même pas que ces usages seraient un jour consacrés par le rituel romain. Il était tout naturel que l'Eglise naissante fut communiste, puis socialiste, puis démocratique, puis féodale, puis monarchique absolue, puis... Elle est trop clair-voyante

et trop sage pour ne pas ajouter encore quelques articles additionnels à sa constitution, et elle reste immobile sur sa base de granit.

Le Baron avait fini de parler, que le prince continuait à le regarder en silence. Jusque-là il n'avait entendu de la bouche de ses éducateurs et de ses courtisans que le panégyrique de la puissance absolue; maintenant on lui démontrait qu'elle n'était plus possible. Il se leva fort agité.

— Merci, M.^r le Baron, de vos bons conseils dont nous profiterons en temps et lieu : mais vous croyez cependant que la cause royale...?

— Elle triomphera, oui, Monseigneur : le royaume de Naples n'a pour le moment aucun des éléments voulus pour un gouvernement démocratique. Mais que la monarchie ne s'endorme pas sur la conquête de sa puissance, recouvrée à la suite d'une réaction terrible et sanglante : les peuples n'oublient jamais les douleurs qu'elle leur a causées, et détestent bientôt un trône qui ne sait point les dédommager des sacrifices qu'ils ont dû faire pour le relever. En politique pensons au présent, et surtout à l'avenir. Les disgrâces de votre illustre dynastie proviennent de ce qu'elle s'est obstinée à regarder sans cesse en arrière, lorsque le courant du siècle la poussait en avant. En tournant le dos à la lumière, on projette devant soi une ombre fatale qui nous cache souvent un abîme. En marchant droit à cette lumière, on voit où l'on pose ses pieds, on avance avec plus de sécurité, parce qu'alors on a seulement les ténèbres derrière soi.

— Ah ! si le Cardinal vous entendait !

— Il m'excommunierait.

— Et je ne serais guère plus épargné pour vous avoir écouté... Mais voici S. A. R.

Silvio rentrait avec le Docteur et le Commandant. Le prince continua d'un ton amical et enjoué :

— Monseigneur est-il satisfait de son navire ?

— Il serait le plus grand des ingrats, s'il ne vous en témoignait pas toute sa reconnaissance.

— Laissez donc : je suis trop en reste avec vous. — Asseyez-vous, et déjeunons.

On venait d'apporter le café.

L'accueil si bienveillant de François de Bourbon, son hu-

meur aimable et joviale, l'aisance, la familiarité même qu'il sut répandre dans la conversation, dissipèrent la gêne qui aurait pu régner pendant le déjeuner: aussi on se leva de table fort satisfaits les uns des autres.

— Maintenant, Messieurs, dit le Prince de l'accent le plus affectueux, si vous le voulez bien, nous nous rendrons auprès de S. A. la Princesse Clémentine, qui doit être étonnée peut-être de n'avoir pas encore reçu ce matin la visite de son époux bien-aimé.

Et comme Silvio, à ce mot d'époux bien-aimé, s'appretait à lui répondre, il ajouta :

— Oh ! ne prenez pas mes paroles pour de l'ironie : j'ai trop d'estime pour vous et vos dignes amis. En m'exprimant ainsi, je n'ai eu d'autre intention que celle de vous rappeler le rôle qui vous est imposé, et que vous m'avez promis de remplir encore aujourd'hui.

Silvio s'inclina en signe d'adhésion, et le Prince, pour le remercier, lui tendit une main amicale.

Un canot, avec de bons rameurs, était à la mer; en quelques minutes on fut à terre.

VIII.

Le Génie du mal et le Génie du bien.

Tout en voguant vers le rivage, nos personnages avaient remarqué sur le quai un attroupement assez considérable, et entendu des cris qui étaient fort loin de ressembler à des acclamations de joie. Sur le débarcadère, où leur canot fut amarré, ils reconnurent à la tête d'une vingtaine de sanfédistes parfaitement armés, Bonafede Girunda en grand costume de général en chef. A côté de lui était le Syndic, dont l'attitude annonçait une sérieuse préoccupation. A peine Silvio eut mis le pied à terre, que s'adressant à l'honorable fonctionnaire public il lui demanda avec anxiété :

— Qu'y a-t-il de nouveau, Monsieur le Syndic ? Pourquoi tout ce tumulte, ce trouble où je vous vois ?

— Monseigneur, il y a une demi-heure environ, on est venu m'annoncer que l'on avait assassiné un homme au coin de la rue qui débouche sur le quai. Nous nous sommes transportés

aussitôt sur le lieu du délit, et nous avons reconnu dans la victime...

— Qui donc ?

— Le vieux serviteur de V. A. R.

— Marco !.. Marco ! s'écria Silvio exaspéré. Qu'en pensez-vous, Messieurs ? Ce crime ne vous paraît-il pas être la conséquence d'un complot, d'une infâme trahison ?

— Du calme, du calme, Monseigneur, lui dit le Baron, si nous voulons découvrir le vérité, et que le poignard des assassins ne frappe pas un peu plus haut.

— Quoi ? Baron, soupçonneriez-vous ?

— Peut-être !

Et sans s'expliquer davantage, se tournant vers le Syndic :

— Vous avez dû Monsieur, ainsi que votre charge vous y obligeait, vous informer des circonstances qui ont accompagné ce déplorable événement ?

— Voici, répondit le magistrat passablement interloqué, tout ce que j'ai pu recueillir de la bouche de ceux qui étaient accourus aux cris de la victime, quand elle se vit assaillie par les meurtriers. Il paraît que Marco se dirigeait vers le port, chargé par la princesse de faire appeler S. A. R. qu'elle savait être allée visiter la goëlette anglaise. En effet, on l'a entendu s'écrier : « Je suis le serviteur du Prince François de Bourbon ; je me rends auprès de lui de la part de la Princesse Clémentine... Vous vous trompez : je lui suis plus dévoué que vous tous ! » — Un des témoins affirme avoir entendu encore un individu, assez bien habillé, placé comme en vedette au coin de la rue, articuler avec force ces paroles : « Frappez ! » et on l'a vu disparaître aussitôt.

— Mais les meurtriers, qui étaient-ils ?

— Quatre sanfédistes appartenant à la bande qui est arrivée cette nuit, et qui s'est campée aux portes de la ville.

— Oui, Monseigneur, interrompit fièrement Bonafede ; c'est à cette bande indisciplinée qu'ils appartiennent : car, sachez-le bien, parmi les soldats que j'ai l'honneur de commander, il n'y a pas un assassin. Chez moi, on ne tue pas les serviteurs de S. A. ; ses ennemis seulement doivent trembler devant nous. Nous avons appris la mort violente du pauvre Marco, que nous aimions de tout notre cœur, et nous sommes accourus auprès de votre auguste personne.

Pour confirmer ses paroles, le brave général crut devoir exécuter avec sa flamberge son moulinet favori, équivalent pour lui au plus éloquent des saluts militaires. Silvio lui dit :

— Général, nous sommes persuadés de votre dévouement; mais permettez que nous nous informions plus en détail du triste accident qui nous préoccupe d'une manière si douloureuse.

— Monseigneur, voilà tout ce que j'ai pu apprendre de positif, dit le Syndic sans attendre une nouvelle question.

— Et vous n'avez pas fait courir après les assassins? Vous n'avez pas tâché de découvrir l'inconnu qui commandait de frapper?

— Dans les temps critiques où nous vivons, il est bien difficile, pour ne pas dire dangereux, de rechercher les coupables d'un homicide.

— Vous avez raison, répliqua le Baron: la prudence conseille de s'abstenir; mais ici vous devez considérer que l'on s'attaque au Prince lui-même, en portant les mains sur son vieux serviteur. Ce n'est point un crime ordinaire, comme malheureusement nous en avons tant vus depuis quelques jours. Il faut rechercher avec soin les coupables, les arrêter et les punir avec toute la rigueur des lois. Qu'en pense S. A. R.?

— Elle ne peut que partager votre avis, Monsieur, répondit François de Bourbon, oubliant qu'il ne devait être que le Duc D'Alcamo.

— Nous la partageons si pleinement, ajouta sur-le-champ Silvio, que nous voulons absolument que l'on fasse toutes les perquisitions nécessaires et possibles, pour s'assurer de la personne des meurtriers.

— Si Monseigneur veut bien me charger de cette affaire-là, dit Bonafede avec sa suffisance habituelle, j'espère m'en acquitter d'une façon qui ne lui déplaira pas.

— Faites, répondit Silvio, et donnez-nous vite de vos nouvelles.

— Vous ne les attendrez pas longtemps.

Bonafede se redressa majestueusement et se cambra de manière à donner à sa taille tous les avantages dont elle était susceptible, puis, d'un ton aussi énergique et aussi pompeux que celui d'un héros de mélodrame, il déclama les paroles suivantes:

« Soldats, vous l'avez entendu: des traîtres, des perfides,

ont osé assassiner Marco, le modèle des serviteurs, et s'attaquer ainsi à S. A. R.! Vous, qui êtes l'honneur et la justice mêmes, vous vengerez cet outrage, cette insulte faite à notre Prince bien-aimé: que les infâmes périssent sous vos coups. Point de quartier: la mort, la mort!"

Telles étaient les allocutions de ces temps malheureux: on exprimait son horreur pour le meurtre, et l'on exhortait au meurtre. Une tâche de sang devait être lavée dans le sang! *similia similibus!* On était homœopathe sans s'en douter!

Mais comme Bonafede criait à sa troupe, de toute la force de ses poumons: « en avant, marche, » Silvio l'arrêta:

— Général, restez: il vaut mieux vous employer à des fonctions plus nobles et plus utiles. Qu'une partie de vos gens nous accompagne, et que l'autre aille avec vous et Peluso veiller à la sûreté de la Princesse. Ne vous éloignez pas de l'hôtel du Municipi. Je vous rends responsable de tout, si par malheur il arrive quelque chose de fâcheux. Allez.

Bonafede, enchanté de cette autre preuve de confiance, s'empressa d'obéir aux ordres de son Altesse.

Tout le monde approuva du regard et du geste cette nouvelle destination donnée au général. Bonafede était en effet le sanfédiste sur lequel on pouvait compter le plus, dans le cas où Vanni voudrait tenter quelque agression contre l'asile où se trouvait Léonore. Puis en l'envoyant parmi les bandits, venus probablement avec l'ex-inquisiteur, le général, si ingénument dévoué, pouvait apprendre que le jeune corse n'avait qu'une autorité fictive, et croire par conséquent que le soi-disant Prince François se jouait de lui, en lui conférant des grades et des honneurs illusoire. Dieu sait alors dans quel embarras ou se trouverait.

Silvio dit ensuite au Syndic, avant de prendre congé de lui:

— Monsieur, je veux absolument que cette affaire soit éclaircie. Pour cela mettez en campagne tous vos agents, et vous me tiendrez au courant des moindres particularités. Mais auparavant vous donnerez des ordres pour que l'on dispose un magasin spécial capable de recevoir la cargaison du brick arrivé cette nuit. On va procéder au débarquement. Certain, comme nous le sommes, de votre dévouement à la cause royale, nous ne craignons pas de vous confier que c'est une cargaison de munitions de guerre. Vous garderez ce précieux dé-

pôt jusqu'à nouvel ordre. — Allez : votre fidélité et votre zèle auront leur récompense.

Silvio s'achemina aussitôt vers le lieu où le meurtre avait été commis. Une trentaine de personnes y étaient attroupées; elles s'écartèrent à son approche. Quel spectacle ! Le cadavre de Marco était encore là, gisant dans une flaque de sang à peine figé.

— Pauvre Marco ! s'écria le jeune homme attendri jusqu'aux larmes; tu n'étais qu'un serviteur, mais qui était ton égal comme homme de cœur et de dévouement ? — Les barbares ! Voyez donc ses blessures : assailli traîtreusement par derrière... ! Ah ! un Vanni seulement a été capable d'ordonner un crime semblable ! Excepté ce monstre, qui donc aurait pu avoir de l'initié contre toi ?

— Vanni, exclama le Duc d'Alcarno, frissonnant malgré lui, en entendant le nom de cet homme, non moins redouté et exécré à la cour du roi qui s'en servait, que de la nation qui avait gémi sous sa terrible administration; comment pouvez-vous le soupçonner, puisque vous m'avez dit que vous l'aviez consigné à Montejasi ?

— Monseigneur, partout où il y a une trahison ou un crime à commettre, il est permis de l'en croire l'instigateur. Mais rentrons à la municipalité... Mes amis, ajouta Silvio en s'adressant à deux individus des plus robustes, qui étaient là en contemplation devant le cadavre autant que devant sa personne, enlevez, je vous prie, ce corps et allez le déposer dans la chapelle voisine, en attendant que nous lui fassions donner une sépulture convenable.

— Et voilà pour les premiers frais d'enterrement, dit le Duc d'Alcarno en leur remettant une pièce d'or, sachant fort bien que la piété parmi les gens du peuple est beaucoup plus fervente sur la terre, lorsqu'elle reçoit une petite récompense en avance d'hoirie sur celle qui lui est réservée dans le ciel.

En arrivant à la municipalité, Silvio triste et déplorant la mort de Marco, trouva à la porte Michele Peluso, qui avait redoublé la garde de S. A. R. Il fut touché de cette sage prévoyance, et lui en témoigna sa satisfaction. Le brave capitaine se crut grandi d'une coudée quand il entendit ces mots : « Nous voyons avec plaisir que nous pouvons vous confier les commandements les plus importants. » Peluso se voyait déjà général !

ce qu'il y a de certain, c'est que quand Silvio se fut éloigné, il se mit à brandir son épée et à tracer des zigzags dans l'air pour s'assurer qu'il saurait, aussi bien que Bonafede, exécuter le moulinet caractéristique qu'il était si jaloux d'imiter.

Dans l'antichambre qui précédait l'appartement de Léonore, Silvio et ses amis remarquèrent une certaine agitation. Ils virent la femme du Syndic tout affairée, avec deux autres dames portant chacune des flacons contenant du vinaigre et des sels. Elles se dirigeaient vers la chambre de la Princesse. Le jeune corse les interrogea avec anxiété; on lui répondit que Léonore se sentait un peu indisposée. Sans s'inquiéter du Duc d'Alcamo ni de ses chers compatriotes qu'il laissait assez impoliment dans l'antichambre, il s'élança dans l'appartement.

— Grand Dieu! qu'avez-vous donc? s'écria-t-il avec effroi, en apercevant sa bien-aimée pâle et défaite, étendue presque sans mouvement dans un large fauteuil.

— Ah! vous revenez enfin!.. Mon Dieu, que j'étais inquiète! mais vous voilà, et je me sens mieux.

Elle dit, et pressa convulsivement dans les siennes la main que le jeune homme lui tendait, déguisant sous un tendre sourire l'oppression qu'elle ressentait encore.

— Mais enfin m'expliquerez-vous comment ce mal subit vous est survenu? A quelle occasion? demanda Silvio avec un intérêt toujours croissant.

— Vous n'avez donc pas vu Marco, que j'avais chargé de vous prévenir?... Vous vous troublez! Répondez-moi donc à votre tour: vous l'avez vu?

— Oui... je l'ai vu!

— Et il a dû vous raconter..?

— Sa présence inattendue m'a tellement bouleversé, ce que j'ai pu apprendre est si confus dans ma tête, que je désire savoir de vous...

— Afin que Madame la Princesse, faible comme elle est, ne se fatigue point à vous raconter la chose, dit une des trois dames qui l'assistaient, je le ferai moi-même, si toutefois vous voulez bien m'y autoriser.

— Parlez, je vous en prie.

— Voici le fait, Monseigneur: Son Altesse venait de terminer sa toilette. Elle a entendu dans la rue une grande rumeur de gens qui s'arrêtaient devant l'hôtel. Elle s'est approchée de

la fenêtre ; mais au même instant elle s'est jetée éperdue dans ce fauteuil, où elle n'a pas tardé à perdre connaissance.

— Qu'a-t-elle donc aperçu de si affreux, de si terrible ?

— Je l'ignore, Monseigneur. Pour mon compte je n'ai vu qu'une masse d'individus qui, par curiosité ou par dévotion à votre auguste personne, s'étaient réunis sous notre grand balcon.

— Et moi, dit Léonore frémissant encore d'horreur, j'ai entrevu dans la foule...

— Qui donc ? lui demande impétueusement le jeune homme, dominé plus que jamais par le soupçon qui l'agite depuis l'assassinat de Marco.

— Vanni ! lui répond d'une voix étouffée la pauvre orpheline.

— Vanni ! lui ici ! s'écrie Silvio bondissant d'indignation et de colère. Je ne me suis donc pas trompé : c'est bien lui qui l'a fait égorger !

— Egorger ! qui ?... Ah ! je lis dans vos regards qu'un nouveau chagrin... Parlez : je veux tout savoir. Si je tremble pour ceux que j'aime, je suis forte quand le sort ne frappe que moi seule. Tenez, me voilà debout ; je vous écoute.

Léonore s'était en effet levée de son siège. Son visage était encore pâle, mais plein d'animation ; son regard vif et pénétrant interrogeait celui de Silvio. Jamais elle ne lui avait apparu ni si noble ni si belle. Subjugué par cet ascendant irrésistible que la beauté ne cesse jamais d'exercer quand elle s'unit à l'énergie des sentiments, il répondit en faisant un vain effort pour retenir ses larmes :

— Eh ! quoi donc pourrait devant vous m'arracher des pleurs, si ce n'est la perte d'un homme qui vous était bien cher ?

— Marco !.. ô ciel ! ils l'ont tué !.. Ah ! Silvio, je n'ai plus que vous sur la terre !

Et Léonore, à qui la douleur faisait oublier les délicatesses de sa pudeur naturelle, et à plus forte raison son rôle de Princesse, se jeta, ou plutôt se laissa tomber dans les bras de Silvio. La femme du Syndic et les deux autres dames la regardaient un peu ébahies : elles ne concevaient pas que la mort d'un domestique pût causer un si violent chagrin à une princesse. Les personnes royales, si haut placées, si puissantes, si redoutables, tremblent donc, comme de simples bourgeoises, en entrevoyant à peine un de leurs sujets au milieu de la rue !—

SILVIO!.. Pourquoi la Princesse appelle-t-elle son mari Silvio? Est-ce un nom de fantaisie qu'elle se plaît à lui donner dans la grande intimité? Ces dames étaient bien intriguées.

— Mesdames, leur dit Silvio, veuillez vous retirer: Son Altesse a besoin de rester quelques instants seule avec moi. Elle vous remercie de vos soins affectueux, et vous fera rappeler au besoin. Veuillez, en sortant, dire aux messieurs que vous trouverez dans l'antichambre qu'ils aient la bonté d'attendre: bientôt la Princesse pourra, je l'espère, leur donner audience.

Dès qu'elles furent sorties, Silvio s'efforça de ranimer le courage si cruellement éprouvé de la femme adorée qu'il pressait contre son cœur, et dont les larmes inondaient sa poitrine. Il put alors, avec plus de liberté, employer ces tendres expressions qui sont recueillies par une âme en peine avec tant d'amour et de foi, surtout lorsqu'elles partent de la bouche de celui que l'on aime. Mais comme les sanglots de la pauvre orpheline n'avaient point de trêve :

— Léonore, lui dit-il enfin, vous m'aviez promis d'être forte; j'avais cru votre âme assez grande pour accepter un malheur sans en être accablée.

— Mais on a tué Marco!

— Sans doute la perte est cruelle... mais je suis là, près de vous! Est-ce que du même coup qui nous prive d'un serviteur si fidèle, notre amour nous est ravi? Ma tendresse n'est-elle plus pour vous une consolation? Ne fait-elle plus luire à vos yeux l'espérance d'une félicité prochaine? Cette félicité est si grande, qu'il y aurait pour nous de l'ingratitude à murmurer de ce que Dieu ne veut nous l'accorder qu'au prix des larmes que nous versons en ce moment.

— Pardon, mon bon Silvio; mais si j'ai rêvé le bonheur avec vous, c'est sous les yeux de Marco, devenu pour moi un père vigilant. Un autre anneau de ma vie a été rompu : votre amour peut beaucoup pour renouer la chaîne à laquelle il était rivé d'une manière si puissante : cependant ne trouvez pas étrange que je pleure un homme qui m'aimait tant et à qui je devais tant. N'est-ce pas à lui que mon malheureux père, en mourant, confia la tutelle de sa fille, le préférant à nos parents qui s'étaient tous éloignés au moment de notre disgrâce? Racontez-moi donc cet affreux événement: vous comprenez combien je dois désirer d'en connaître les détails.

— Je n'en ai eu moi-même qu'une relation imparfaite: aussi remettons à plus tard cette douloureuse histoire; rassurez-vous en attendant: je suis encore François de Bourbon.

— Vous!

— Moi; et j'ai assez d'autorité, non seulement pour vous défendre, mais encore pour punir ceux qui voudraient attenter à votre repos. Notre chère victime est déposée dans une chapelle avec tous les égards qui lui sont dûs, et l'on est à la recherche des meurtriers. On les trouvera, et ils paieront cher le sang qu'ils ont versé.

— Ne dites pas ils paieront, mais il paiera; car un seul est le vrai coupable, et je n'ai pas besoin de vous le nommer.

— Je ne le connais que trop!

— Et vous savez s'il est à redouter! Je ne serai jamais tranquille, tant que je me sentirai dans la même ville que lui. Vous voyez comme il s'acharne après moi et les miens.

— Nous déjouerons ces trames, quelque bien ourdies qu'elles soient. Sachez que le Prince héréditaire est là, attendant que vous soyez en état de le recevoir.

— Comment voulez-vous dans le désordre où je suis?..

— Il le faut cependant. Si vous saviez avec quelle bonté le Prince m'a reçu, quel intérêt il nous porte..!

— Est-ce que vous lui avez avoué?...

— Que je vous aime et que vous m'aimez? Je suis trop fier de votre amour pour le lui avoir caché.

— Et il l'approuve?

— Bien plus, il nous donne un vaisseau pour fuir cette terre où vous avez tant souffert. Demain, grâce à lui, nous l'aurons déjà quittée.

— Hé bien, faites-le entrer, puisque la prudence ordonne que ce soit à huis clos.

Léonore, faisant un effort sur elle-même, rajusta un peu le désordre de sa chevelure et de sa toilette, pendant que Silvio allait au-devant de François de Bourbon et de ses amis.

Dès que le Prince parut dans la chambre et que la porte se fut refermée, Léonore courut à sa rencontre, et s'inclina humblement, comme si elle voulait se jeter à ses pieds: mais il la prit par la main, la releva, et lui dit:

— Mademoiselle, c'est à moi de m'incliner devant vous, car le malheur vous a consacrée. J'ai désiré vous voir, afin de vous

assurer moi-même de mon respect et de mon dévouement. Courage, chère demoiselle ; si Dieu nous éprouve, il nous accorde aussi des consolations. Vous le voyez : il m'envoie ici afin que je commence à réparer les injustes persécutions dont vous et votre famille avez eu tant à souffrir. J'ai prié M.^r de Robèrti d'accepter un brick de la marine royale, pour passer avec vous dans les Iles Joniennes ; mais votre union avec lui n'est pas encore légitimement contractée au pied des autels : je doute qu'il vous convienne d'aller habiter un pays étranger, seule avec l'homme que vous aimez, quelque honorable qu'il puisse être. Il vous serait facile d'aller vous réfugier auprès de l'évêque d'Otrante, votre oncle ; ce serait une retraite fort convenable, si l'état de crise où se trouve la province ne vous exposait pas à des dangers dont on ne peut prévoir la gravité. D'après cela, ne vaut-il pas mieux vous rendre en Sicile, où vous avez des parents qui vous accueilleront avec joie ? Là, le roi, mon père, s'empressera de vous couvrir de sa haute protection, et vous dédommagera amplement des maux que vous avez endurés ; là, vous jouirez enfin, sans aucun trouble, de ce bonheur qui vous est dû après tant d'agitation et de traverses, en attendant qu'avec votre époux vous rentriez dans les domaines de vos nobles aïeux.

Léonore ne répondit à ces offres si affectueuses que par de douces larmes qui la rendaient encore plus belle et plus intéressante. Quelques-unes tombèrent même sur la main du Prince, qui pressait une des siennes avec une émotion bien naturelle en présence d'une telle infortune.

— Courage donc, ma chère demoiselle, continua-t-il : s'il y a le génie du mal, il y a aussi celui du bien. L'âme la plus flétrie par le souffle de l'adversité doit reverdir et sourire à des jours plus prospères, quand le Ciel lui donne des amis comme ceux qui vous entourent. Et je vous prie de me placer au premier rang... après M.^r de Roberti, bien entendu, ajouta-t-il avec une intention des plus aimables.

La pauvre fille sourit malgré elle, et une timide rougeur colora son visage jusqu'alors terne et pâle.

— Monseigneur, dit-elle enfin, vous me voyez là, devant vous, interdite et confuse : c'est que trop de sentiments divers depuis quelques instants ont agité mon pauvre cœur. Croyez bien cependant que celui de la reconnaissance y prédomine maintenant. Il est tel, que ma bouche est inhabile à le traduire.

— Mon amitié vous en dispense; vous ne me devez rien; nous sommes au contraire vos débiteurs, mon père et moi.

Puis s'adressant aux trois émigrés corses: Messieurs, parlez librement: si je puis encore quelque chose pour vous?...

— Que désirer de plus, Monseigneur? répondit Silvio, votre inépuisable bonté a déjà fait pour nous au-delà de nos espérances.

— Hé bien! alors, au revoir. — À quand votre départ?

— Cette nuit, si vous le voulez bien, et si le temps le permet.

— Tout sera prêt à bord pour vous recevoir. Là, je viendrai vous dire adieu. — Pour vous M.^r Silvio, continuez à commander en ces lieux, et vous ma charmante princesse, à y faire chérir le nom de Clémentine d'Autriche. — Au revoir.

François de Bourbon se retira; mais il ne souffrit point qu'on l'accompagnât au-delà de la porte de l'appartement. Il y trouva le Commandant de la goëlette, et partit avec lui pour aller surveiller le débarquement des munitions de guerre destinées aux héros du sanfédisme, et mettre le brick en état de recevoir dignement un ex-prince héréditaire avec toute sa suite.

Quant à nos chers émigrés, après avoir tout ordonné pour le service funèbre du brave Marco, ils commencèrent avec le Syndic leurs perquisitions afin de découvrir, s'il était possible, d'abord les meurtriers, ensuite la retraite mystérieuse d'où Vanni pouvait ourdir ses intrigues et porter ses coups. Mais leurs minutieuses recherches furent vaines: elles n'aboutirent qu'à des soupçons plus ou moins plausibles, et à des mesures de pure précaution.

IX.

Mariage de Léonore.

La nuit était à peine venue que Léonore prenait congé des dames de Brindisi, accourues pour la saluer encore une fois. Elle leur exprimait, à l'exemple de son royal époux, son regret de devoir quitter si promptement une ville où ils avaient rencontré tant de sympathie. Vous voyez que la noble fille avait déjà appris à s'exprimer en princesse: il n'y a point de ville qu'une personne royale regrette autant de quitter, que celle à laquelle elle est le plus pressée de dire adieu. Et c'était le cas de

Léonore : jamais on n'attendit le moment du départ avec plus d'anxiété qu'elle ne le fit elle-même ce jour-là. Les heures s'écoulèrent plus rapidement pour Silvio, à cause de la préoccupation que lui donnait le meurtre de Marco, et des appréhensions bien naturelles dont il ne pouvait se défendre, que Vanni n'était venu à Brindisi que pour commettre quelque acte terrible de vengeance contre lui et Léonore. Combien de fois, dans le courant de la journée, il s'était écrié : « Comment cet homme se trouve-t-il ici ? Comment s'est-il échappé de Montejasi ? » Le Baron avait beau lui répondre : « Rien de plus simple, mon cher Silvio : vous saviez d'avance que Vanni ne resterait pas longtemps sous la garde de De Cesare ; hé bien, il a réussi à corrompre son geolier plus tôt que nous n'aurions désiré, voilà tout. Vous avez acquis l'expérience que la corruption, par le temps qui court, n'éprouve aucune difficulté à faire des prosélytes, surtout avec des gens comme De Cesare et consorts. » Mais le jeune homme n'en répétait pas moins son exclamation, et restait en suspens et l'âme perplexe. Il sut pourtant assez bien composer son visage, pour n'y laisser aucune trace de l'inquiétude dont il avait été dévoré toute la journée, lorsqu'il fit ses adieux au Syndic et aux autorités de Brindisi, qui réclamèrent l'honneur de l'escorter jusqu'à l'embarcadère. Remarquant leur étonnement de ce qu'il partait si vite par mer, après avoir excité un si grand enthousiasme sur le continent, il leur avoua que les nouvelles apportées par le Duc d'Alcamo l'obligeaient à aller surveiller le mouvement de Tarante ; que jusques à son retour l'honorable Duc, accrédité par le Roi dans les provinces de l'Est, y remplirait les fonctions de son *alter-ego*. Il tint le même langage à Bonafede et à Peluso, qui témoignèrent un véritable chagrin de se séparer de lui, et jurèrent d'obéir au duc d'Alcamo comme à lui-même, puisque tel était son bon plaisir. C'est ainsi que Silvio et Léonore abdiquèrent à Brindisi leur titre de prince et de princesse. Cette manière-là était bien préférable à celle qu'avait proposée le Cardinal !

À peine le canot eut quitté le rivage, que les deux amants unirent leurs mains et s'écrièrent : « Enfin nous sommes libres ; à nous le bonheur ! »

La mer était calme ; le ciel limpide et pur ; la nature semblait sourire à ce départ tant désiré. À mesure qu'on s'éloi-

gnait de terre, on espérait se rapprocher du bonheur. Cette espérance devint surtout une certitude pour nos voyageurs, lorsqu'ils eurent mis le pied sur le brick qui devait les emporter loin de la Péninsule.

François de Bourbon était sur le pont à les attendre avec le commandant de la goëlette. Comme ils s'étonnaient de tant de courtoisie, et le remerciaient de sa bienveillance :

— Comment ! leur dit-il du ton le plus aimable, vous m'avez fait l'injure de croire que je ne savais pas faire les honneurs de chez moi ? Je tiens à vous prouver que vous m'avez mal jugé : suivez-moi.

Il offrit galamment le bras à Léonore, et ouvrit la marche pour descendre dans l'entre-pont. Le petit salon précédant la chambre du capitaine, avait subi une transformation : les parois latérales et le plafond étaient ornés de draperies rouges et blanches, où serpentaient des guirlandes de verdure et de fleurs. Dans le fond, en face de la porte d'entrée, se dressait un petit autel étincelant de lumières, et décoré de tous ses accessoires symboliques et sacrés. Tous émerveillés d'être conduits dans ce sanctuaire, se demandaient tacitement de quelle manière le Duc de Calabre entendait faire les honneurs de chez lui. À quelle cérémonie religieuse voulait-il donc les faire assister avant de mettre à la voile ? Le Prince, après avoir joui quelques minutes de leur surprise, prononça gravement ces paroles en s'adressant particulièrement à Léonore :

— Mademoiselle, cet autel est préparé pour vous ; mais rassurez-vous : ce n'est pas en victime que l'on doit vous y conduire. Vous partez avec un jeune homme que vous aimez, et qui a déjà fictivement porté le nom de votre époux. Vous voyagerez avec lui dans un espace si resserré, qu'il est presque impossible que vous ne soyez pas continuellement tête à tête. Vous arriverez à Corfou, et de là en Sicile, chaste et pure comme au départ, j'en ai la certitude : mais le monde peut en douter. J'ai cru vous donner une preuve de mon estime et de mon sincère attachement, en sauvegardant votre réputation. Vous désirez être unie à M.^r Silvio de Roberti, autant qu'il désire lui-même vous posséder. Hé bien, soyez-le ! Orpheline, n'ayant que des parents éloignés, vous êtes libre de disposer de votre sort, et de conclure un mariage que les circonstances ont rendu nécessaire, et même inévitable. Soyez donc l'un à

l'autre, et soyez heureux comme vous le méritez. — M.^r De Roberti donnez la main à votre femme pour la mener à l'autel où mon aumônier vous donnera la bénédiction nuptiale. Nous serons, le commandant et moi, les témoins de Mademoiselle d'Acquaviva, M.^r le Baron et le Docteur ne refuseront pas d'en servir à leur ami. Allons, Messieurs ! J'en demande pardon à Clémentine d'Autriche, notre femme bien-aimée, mais le jour qui éclaira notre union, je n'étais pas plus heureux qu'aujourd'hui.

Le prêtre était déjà à l'autel. Les deux amants s'agenouillèrent. Le serment solennel fut prononcé, entendu de Dieu et consacré par la voix de son ministre : Silvio et Léonore se relèverent époux devant Dieu et devant les hommes.

Si nous renonçons à peindre cette touchante cérémonie, et la joie qui l'accompagna, c'est que franchement nous reconnaissons notre insuffisance. Nous prions donc le lecteur de vouloir bien nous suppléer : ce sont des situations que le cœur comprend ; les paroles deviennent superflues, pourvu que les sentiments mis en jeu trouvent de l'écho. Nous réclamons la même indulgence pour les adieux du Duc de Calabre et des nouveaux époux, à l'union desquels il avait contribué avec tant de délicatesse. Toute âme bien née qui lira ce récit, comprendra aisément ce que ces adieux durent être. Le Prince désira se retirer aussitôt après les fonctions du rite sacré, d'abord pour se dérober à l'expression de la reconnaissance qui débordait de tous les cœurs ; ensuite pour laisser les amis goûter sans suggestion le bonheur qu'il leur avait procuré. Silvio voulait le reconduire ; il ne le souffrit point.

— Non, restez, lui dit-il avec une courtoisie charmante, restez auprès de votre femme : vous avez tant de choses à lui dire ! Pour ne point vous désobliger, je consens seulement à jouir encore de l'agréable compagnie de M.^r le Baron et de votre cher Docteur. Je vous les renverrai tout de suite, quoique vous puissiez, à la rigueur, vous passer ce soir de leur présence. Allons, adieu ; au revoir bientôt en Sicile.

— Et à Naples aussi, lui répondit Silvio en portant à son cœur la main qu'on lui présentait.

— À Naples !.. Vous avez raison : cela vaudra encore mieux.

Le canot du Duc de Calabre s'éloigna et s'effaça peu à peu dans l'ombre. Le bruissement des rames, fendant les eaux en cadence régulière, s'affaiblit tellement qu'il ne fut plus percep-

tible. Une brise légère, douce et tempérée, effleurait à peine la surface de la mer, et la forçait à sourire. C'était une de ces nuits calmes et sereines, dont les côtes de la mer Jonienne ont l'heureux privilège. Le Ciel, que ne voilait aucune vapeur, étalait tout radieux son éblouissante parure de diamants et d'opales. Son immense pavillon d'azur était d'autant plus splendide que la lune, sur son déclin, n'en amortissait plus de sa pâle clarté les vives étincelles.

Silvio et Léonore restés seuls, debout et immobiles à la poupe du navire, avaient bien encore les yeux tournés du côté où François de Bourbon avait disparu; mais leurs âmes, qu'un changement si brusque dans leurs relations réciproques avait comme étourdies, se laissaient aller au charme qui les environnait. Insensiblement elles arrivèrent à cet état extatique où l'on goûte une joie d'autant plus pure et plus enivrante que l'on perd, au sein de la nature, le sentiment de sa propre identité. Oui, leurs âmes fondues ensemble par l'amour, n'appartenaient plus à la terre. L'amour nous vient du Ciel: elles étaient remontées à la source. Pas un mot ne s'échappait de la bouche de ces heureux époux; mais instinctivement, comme attirés par un courant magnétique, ils s'étaient rapprochés plus intimement l'un de l'autre. Leurs cœurs se parlaient dans un langage harmonieux et mystique. La tête de Léonore s'était peu à peu inclinée et reposée sur l'épaule de Silvio: ainsi, avec toute la candeur de l'innocence, son front virginal s'offrait de lui-même aux lèvres de l'époux. Bientôt leur souffle confondu identifia encore plus leur être par une sensation indéfinissable de volupté!.....

Tout-à-coup Silvio pousse un cri perçant. Il se raidit cherchant un appui autour de lui; mais il s'affaisse. Léonore éperdue, ignorant le mal qui l'opprime, l'interroge en vain. Tout en cherchant à le soutenir de ses bras débiles, elle se sent aspergée d'une liqueur chaude et visqueuse: c'est du sang qui coule à flots et l'inonde. Silvio, dans un dernier paroxysme, exhale un long soupir... il tombe!

— Au secours, au secours! Accourez tous! crie de toutes ses forces Léonore, au comble de la douleur et du désespoir.

Une main convulsive et glacée se pose sur sa bouche; et elle entend résonner à son oreille comme un glas funèbre ces terribles paroles:

— Silence! tout secours est inutile: il est mort!

— Vanni!

Un rire méphistophélique répond à ce cri de terreur et de détresse.

— Pitié, mon Dieu, pitié, s'écrie encore la pauvre femme d'une voix qui s'éteint; Vierge sainte... merci, merci: vous m'exaucez... je sens que je meurs avec lui!

En ce moment le Baron et le Docteur remontaient sur le pont. Voyant les gens du vaisseau courir avec des flambeaux, ils les suivent. Deux cadavres, nageant dans le sang et se tenant étroitement embrassés, gisaient sur la dunette. Pendant que, glacés d'épouvante et d'horreur, ils détournent les yeux de cette image sanglante et cruelle, retentit encore une fois le même éclat de rire satanique qui avait accompagné l'exclamation de l'orpheline d'Acquaviva, lorsque reconnaissant le mauvais génie de sa famille, elle était tombée sans mouvement et sans vie sur le corps de son époux. Le Baron et le Docteur relèvent la tête et aperçoivent debout, à l'arrière contre le bastingage, une silhouette effrayante dont les traits haves et contractés paraissent enluminés d'une joie féroce. Cet être sinistre, aussi hideux à voir qu'une larve infernale, contemple en ricanant les deux amants que la mort même n'a pas eu le courage de désunir. Hors d'eux-mêmes à cette vue, les deux amis veulent s'élancer sur lui: mais l'apparition fantastique s'efface et disparaît. Ils entendent seulement un mugissement sourd, semblable à celui que produit la chute d'un corps au sein des eaux. Ils jettent un regard avide dans les ténèbres: un individu, nageant avec effort, se dirigeait vers une embarcation tenue en panne à quelque distance du brick, qui avait accueilli naguère à son bord tant d'espérance et d'amour!

FIN DES SANFÉDISTES.



LA MADONE DES POULES

110-10000

LA MADONE DES POULES

I.

Le Palais Acton.

Il n'y a point de touriste à Naples, qui, en parcourant la *rivière* de Chiaja, n'ait observé le palais Acton, cette somptueuse résidence d'un ministre plus fortuné qu'habile, plus célèbre aujourd'hui pour avoir été le favori d'une Reine, que pour les services qu'il rendit au roi Ferdinand I, dans les circonstances difficiles que ce prince eut à traverser. Ce palais, dont le péristyle en marbre blanc prolonge un double rang de colonnes cannelées à l'extrémité du jardin rectangulaire qui lui sert d'avenue, cette riche demeure dont l'aspect réveille le souvenir de tant de fêtes joyeuses et de catastrophes sanglantes, est devenue, en 1847, la propriété de M.^r le Baron Charles de Rothschild, qui l'a restaurée, augmentée et embellie à grands frais, afin de la rendre plus digne de lui. Cependant, malgré le demi-million que le fastueux banquier, dans un moment de prodigalité insolite, eut le courage de dépenser pour meubler et décorer royalement ses salons, et pour replanter ses jardins sur un nouveau dessin, où tous les genres sont confondus, l'édifice trop bas, mal assis sur le terrain qu'il occupe, enfoui dans des touffes de cyprès, de pins, d'ifs et de cactus, se présente plutôt comme un vaste mausolée, que comme le séjour de l'opulence, des fêtes et des plaisirs. Il est vrai que la mort, depuis quelque temps, a passé par là, et que ceux qui y répandaient la vie et le bonheur n'y sont plus! Voilà peut-être la cause du sentiment pénible qui attriste le cœur, lorsqu'on arrête ses

regards sur la morne et solitaire résidence de la famille Rothschild à Naples ¹⁾).

Ah ! quel aspect différent elle offrait dans quelques soirées de carnaval, en l'an de grâce 1850, lorsque l'étranger venait encore admirer à Naples les restes de ces fêtes jadis si renommées, que ne manquaient jamais de ramener les jours de joie et de folie officielle. Le palais se couronnait d'une éclatante auréole. Mille flambeaux, distribués avec art, rayonnaient en faisceaux lumineux jusque dans les sombres massifs du jardin, et en chassaient victorieusement les ténèbres. Les voitures, aux riches armoiries, circulaient dans les resplendissantes allées, et chacun impatient courait remplir son rôle, plus ou moins secondaire, sur cette scène brillante, où, à l'exception d'un petit nombre de privilégiés, les acteurs n'étaient que de simples comparses. L'enchantement était à son comble, lorsque l'on pénétrait dans les salons, où le bon goût le disputait à la magnificence. Je ne compterai point ici *les ronds et les ovales des plafonds*, je dirai seulement que tout ce que le luxe peut créer de plus fin, de plus délicat et de plus éblouissant, s'harmonisait avec un charme infini sous les dorures des lambris et le satin des tentures. Mais le plus bel ornement de cette splendide enceinte, celui qui rehaussait l'éclat de tous les autres, c'était l'ordonnatrice elle-même de la fête, M.^{me} la Baronne de Rothschild. Je n'ai point connu de femme qui fût aussi franchement à l'aise sous la plus luxuriante des toilettes, et sous le rayonnement de tant d'opulence. Elle avait l'art de se faire pardonner le faste de sa maison, grâce à la délicatesse exquise de ses manières, qu'accompagnaient, au besoin, des actes de bienfaisance qui touchaient parfois à la prodigalité. Puis elle savait trouver dans la source inépuisable de son esprit et de sa bonté naturelle, une parole aimable, un sourire gracieux, un regard affectueux ou bienveillant, pour chacun de ses nombreux invités. Chez elle, où tous les rangs étaient mêlés, nobles, négociants, artistes, littérateurs, Napolitains ou étrangers, tous, à quelque degré de l'échelle sociale qu'ils appartenissent, se trouvaient également à l'aise, à leur place. La Baronne en effet exerçait sur tous les cœurs un tel prestige, un tel ascen-

¹⁾ Ce palais appartient maintenant au Prince de Monteleone, qui l'a acheté de la famille Rothschild.

dant, que chacun se croyait l'objet d'une prévenance particulière, et comme sous le charme de son affabilité toutes les distinctions de caste s'effaçaient, les commensaux eux-mêmes suivaient bientôt son exemple, et il s'établissait entre eux une espèce d'intimité qui faisait disparaître les aspérités de la noblesse et de la roture.

C'est dans une de ces soirées de la maison Rothschild que je fis la connaissance du principal personnage de cette histoire.

J'étais assis depuis quelque temps dans le salon si richement coquet qui précédait la salle de bal, lorsque je vis se détacher d'un groupe le second fils de la Baronne. Il se dirigea vers moi avec un individu d'une taille assez élevée, qu'à son teint légèrement pourpré, à ses favoris en côtelettes, à sa cravate blanche fortement empesée, et surtout à son air froid et un peu raide, je reconnus sans peine pour un noble fils d'Albion. J'avais à peine jeté un coup d'œil sur sa personne, dont la mise autant que l'aspect m'avaient frappé au premier abord, que je m'entendis adresser ces paroles par le jeune Baron :

— Permettez-moi, mon cher professeur, de vous présenter l'honorable Lord Crew, qui désire faire votre connaissance.

— Je vous remercie, M.^r le Baron, de l'honneur que vous me procurez, répondis-je aussitôt.

Le noble lord me fit un léger salut de tête; le jeune baron s'éloigna après avoir fait sa présentation selon toutes les règles de civilité consacrées par l'usage; ensuite Mylord et moi nous nous invitâmes réciproquement à nous asseoir, et la conversation s'engagea en ces termes :

— Monsieur, me dit l'honorable insulaire, vous êtes français?

— Oui, Mylord; j'ai cet honneur-là.

— Et vous vous appelez, m'a-t-on dit... votre nom, s'il vous plait?

Je ne trouvai aucun inconvénient à lui décliner mes noms et prénoms. Il continua :

— C'est cela même. Vous êtes, m'assure-t-on, un professeur distingué de cette capitale des Deux-Siciles, un littérateur renommé.

Je m'inclinai aussi humblement que me le permettait la conscience de mon propre mérite.

— Monsieur le professeur, je désirerais que vous me fissiez le plaisir de venir déjeuner demain matin avec moi.

Je fixai mes yeux sur lui avec tant d'ébahissement, que mes regards lui durent paraître ceux d'un hébété.

— Mon invitation vous surprend, à ce que je vois, ajouta-t-il avec un léger sourire ; cependant elle me semble toute naturelle !

— Toute naturelle, Mylord ! Je n'ai pas encore l'avantage de vous connaître : à quel titre puis-je accepter l'honneur que vous voulez bien me faire ?

— Le voici : Vous êtes professeur de littérature française ; j'ai besoin de vos services, et je vous prie de me les prêter aux conditions qu'il vous plaira d'établir ; jusqu'ici c'est une affaire commerciale que nous traitons ensemble. Il n'y a là rien que de très naturel. Quant au déjeuner que je vous offre ainsi *ex-abrupto*, et qui vous paraît une invitation étrange de ma part, hé bien ! c'est une conséquence naturelle des principes qui régissent ma conduite en toutes choses. C'est à table que j'ai l'habitude de faire connaissance avec les gens que je désire admettre dans mon intimité. Là on voit son individu plus nettement, et on le juge mieux que partout ailleurs. Or si nous devons passer une heure ou deux tous les jours en tête à tête, il est juste, ce me semble, que je sache d'abord à qui j'ai affaire, et s'il me convient de conclure un long bail avec lui.

— Vous êtes un homme de précaution.

— Écoutez donc, il y a tant de déceptions dans la vie ! Est-ce que vous n'en avez jamais eu ?

— Un homme d'expérience comme vous, peut-il m'adresser une question semblable ?

— Dans ce cas, vous acceptez. Demain à 10 heures, à l'hôtel de la Victoire. Vous demanderez Lord Crew.

— C'est sans doute pour une leçon de langue française que vous réclamez mes services ; probablement pour quelqu'un de vos enfants ?

— Non, Monsieur, non, c'est pour moi.

— Pour vous, Mylord ! Il me semble cependant qu'il y a peu d'anglais qui parlent aussi purement le français que vous.

En effet son accent et sa phraséologie étaient irréprochables.

— Vous me flattez, me répondit-il.

— Pas le moins du monde.

— Alors reconnaissez d'avance l'utilité de déjeuner demain avec moi : je vous garantis qu'avant la dernière tasse de thé,

l'impression favorable que j'ai produite sur vous, sera bien modifiée.

Puis, prenant un ton un peu plus grave, il continua ainsi :

— Il vous est échappé tout à l'heure un mot qui m'a inspiré aussitôt le désir de faire votre connaissance.

— Lequel, Mylord ?

— Rappelez-vous ce petit monsieur en lunettes et en escarpins à boucles, qui exaltait naguère les vertus et la politesse exquise de M.^{me} la Baronne. Vous avez renchéri sur son éloge.

— C'était justice.

— Sa bonté, sa philanthropie égalent son amabilité, avez-vous ajouté. Son âme compâtissante et généreuse ne peut entendre parler d'infortune, sans chercher aussitôt à la soulager. Les effets constants de sa charité s'étendent si libéralement à ceux qui souffrent, qu'on la prendrait, moins pour une Juive, que pour la femme ou la fille d'un quaker.

Je commençai à suspecter que j'étais en contact avec un de ces sectaires, de ces philanthropes excentriques de la communion anglicane, véritables puritains de la charité, envers lesquels la satire a été parfois si injuste.

— Ce mot-là dans la bouche d'un français, continua lord Crew, m'a révélé un homme exempt des préjugés de sa nation contre nos corréligionnaires. Je ne crois pas vous avoir mal jugé en concevant de vous cette opinion, à savoir, que les quakers sont les vrais continuateurs de la fraternité évangélique des temps primitifs du christianisme.

— Mylord, je crois que les vrais continuateurs de cette fraternité se trouvent dans toutes les communions chrétiennes, lorsqu'ils y remplissent le grand précepte de la loi : « Aime ton Dieu par-dessus toutes choses, et ton prochain comme toi-même. »

— Fort bien ; mais vous conviendrez que chez nous il est mieux observé, par cela même que nous l'avons débarrassé de toutes les pratiques minutieuses dont il est enchevêtré dans l'Église romaine. Nous suivons la loi toute pure, et rien que la loi....

— Que chaque fidèle interprète selon son tempérament et ses aspirations. Si pour les choses temporelles, il suffit souvent d'une mauvaise digestion pour altérer notre jugement, et nous faire apprécier comme noir ce que la veille nous avions envi-

sagé comme blanc, que sera-ce dans le domaine spirituel, où la raison humaine peut trébucher à chaque pas, et s'égarer si facilement? Tenez, Mylord: plus je vieillis, plus je me convaincs que l'analyse est l'écueil où le dogme vient échouer. Vous-même, j'en suis certain, après de longues et doctes investigations dogmatiques, vous êtes allé vous briser contre le doute. Comme Pascal, vous avez lutté courageusement pour ressouder le chaînon rompu de vos anciennes croyances, vous vous êtes cramponné à ce divin précepte de la fraternité des hommes et de la charité; mais est-ce le dernier mot de la Religion? Oseriez-vous l'affirmer?

— Pourquoi pas?

— Parce que dans votre communion vous manquez d'un principe d'autorité, et qu'à moins d'être un insensé, un homme ne peut affirmer que sa raison est infaillible; aussi ils sont bien heureux, croyez-moi, ceux qui, après avoir longtemps erré, trouvent enfin une autorité consacrée par des siècles de croyance, qui les rassure, les protège, les console, lors même qu'elle ne dissipe pas entièrement les ténèbres où leur raison marche à l'aveuglette et à tâtons.

— C'est-à-dire, d'après vous, que l'homme n'a que faire de son intelligence et de sa raison pour connaître et pratiquer ses devoirs religieux! mais, Monsieur le professeur, c'est par l'intelligence et la raison que l'homme est le roi de la création: y renoncer, c'est abdiquer la couronne.

Sans doute je me sentais encore assez de farine au fond du sac, pour me croire en état de répliquer à mon honorable dissident, mais dans la crainte de prolonger une controverse qui aurait fini, comme la plupart de ce genre, par nous prouver l'un à l'autre que *notre fille est muette*, je répondis simplement: Nous sommes un peu plus humbles dans notre communion que vous ne l'êtes dans la vôtre, Mylord: ainsi veuillez m'excuser si je ne puis me mesurer plus longtemps avec vous sur le terrain, où par une pente rapide nous avons glissé tous les deux, sans en avoir la conscience ni la volonté. D'ailleurs, ne trouvez-vous pas comme moi que la théologie soit fort déplacée dans un bal?

— J'en conviens: réservons donc cette question pour un temps plus opportun.

— Comme étranger, vous désirez naturellement voir et étu-

dier les mœurs napolitaines? il me semble que vous en avez là un superbe échantillon.

— Oui... c'est beau! mais il n'y a là rien qui puisse satisfaire mon envie de voir et de connaître. Où est pour moi le nouveau, l'original, l'inattendu? qu'aperçois-je ici, dans ces salons dont vous paraissez admirer le luxe et la splendeur? Des hommes emmaillottés dans des habits noirs étriqués, inconnus pour la plupart les uns aux autres, passant tour-à-tour de la salle de bal dans les pièces contiguës; jetant ça et là un regard inquiet, égaré, scrutateur sans but déterminé, parfois indiscret et lascif, sur les charmes coquettement pavoisés de quelque belle dame; colportant enfin de place en place un mot vide de sens, ou quelque insignifiant épisode de la soirée. Les femmes non plus ne sauraient m'offrir dans ce bal quelque chose de piquant et d'inattendu. Comme partout ailleurs, ce sont des cheveux lissés ou nattés avec art, encombrés de rubans et de fleurs, des épaules que la nature a plus ou moins bien arrondies, des bras nus au coude rosé, le tout enchassé dans du velours, du satin, de la gaze et de la dentelle, ingrédients indispensables pour composer une toilette photographiée sur le dernier patron des modes de France. Mon cher monsieur, j'ai déjà vu tout cela à Londres, à Paris, à Berlin, à Vienne, à S. Pétersbourg, voire à Constantinople d'où j'arrive en ce moment. Vous conviendrez que pour quelqu'un qui est à l'affût de l'originalité, ce bal est une véritable déception.

— Dans ce cas ce n'est pas dans les bals du grand monde, dans les salons de l'aristocratie napolitaine que vous devez chercher le côté saillant et pittoresque du royaume des Deux-Siciles. Pour le trouver, il faut descendre, Mylord, dans les classes inférieures. Ici vous ne rencontrez en effet qu'un calque continuel de Londres et de Paris. La langue nationale même ne se parle qu'à la dérobée; l'Italien semble se retirer tout honteux devant le français qui usurpe son diadème. La bourgeoisie ne vous offrira non plus rien de bien tranché. Les riches de la classe moyenne mettent leur ambition à paraître une contre-épreuve de l'aristocratie, dont l'esprit de caste perd chaque jour du terrain, et cherchent des alliances dans son sein. De sorte qu'aujourd'hui il n'est pas rare de voir la roture millionnaire s'unir à la noblesse ruinée. Mais descendez, Mylord, descendez encore d'un étage, faites-vous peuple, et vous

verrez des mœurs à part, des usages inconnus à nos pays septentrionaux, un mode d'existence problématique, hérissé de misère et de sensualité, d'instincts généreux et vindicatifs, de piété sincère et de superstition. Ne craignez pas de vous mêler à la foule du *Môle*, de *Basso-Porto* et du *Carminé*; de vous arrêter devant l'étal d'un *Ostricaro* de Sainte Lucie, ni au besoin de vous asseoir à une des tables de *Pietro il pizzaiolo*. Mais c'est surtout dans les fêtes religieuses et populaires de Naples et des environs, que vous verrez se dessiner avec plus de franchise et d'originalité les contrastes que je viens de vous indiquer. Assistez-y, Mylord, si vous désirez réellement connaître l'esprit et les mœurs du peuple napolitain.

— Je crois en effet que cela vaudra beaucoup mieux que de me mettre à la remorque de mon guide de Naples, fort exact du reste dans ses indications de monuments, de musées et d'églises, mais totalement muet sur ce qui m'intéresse le plus. Aussi je suivrai votre conseil qui rentre parfaitement dans mes goûts. Et puisque vous me paraissez si bien au fait de la vie publique et privée des habitants de ce pays, ainsi que de leurs instincts caractéristiques, je vous prierai de me diriger dans le choix de mes excursions et de mes études.

— Volontiers, Mylord.

— A demain donc; je compte sur vous.

Et le noble insulaire se leva, coupant court à la conversation, aussi brusquement qu'il l'avait entamée; mais il ne s'éloigna qu'après m'avoir gratifié d'une de ces poignées de main à l'anglaise, qui commencent par vous pétrir vigoureusement les doigts, et se terminent par une double secousse donnée à votre bras, avec une énergie tellement expressive, que vous croyez qu'on veut vous le disloquer.

Mylord qui, disait-il, était à l'affût de l'originalité, m'en paraissait une assez étrange, exceptionnelle même quand je récapitulais notre conversation, et que j'analysais sa personne de la tête aux pieds. Sa taille, ainsi que nous l'avons dit plus haut, était élevée. Ses jambes longues et sèches, dont il était facile de mesurer les dimensions, se dessinaient de temps en temps en relief sous le pantalon large et flottant qui les recouvrait. Son corps fluet ballottait dans un habit noir à basques amples et chiffonnées. Sa figure, un peu anguleuse mais bien encadrée dans ses favoris blonds, se distinguait par des traits noblement

accentués. Sa bouche, légèrement arquée, avait pour orifice deux lèvres minces, vivement colorées. Son nez, fin et délicatement modelé, s'inclinait avec grâce sur la lèvre supérieure rétrogradant d'un centimètre sur l'inférieure. Son front ouvert et uni commençait à peine à être froissé de quelques rides, et ses yeux vifs et pénétrants s'abritaient sous deux sourcils épais, dont la mobilité extrême donnait, à chaque mouvement, une expression nouvelle à la physionomie du noble Lord. Mais le trait le plus frappant, le plus caractéristique dans le portrait que nous venons d'esquisser, c'était la chevelure qui ombrageait la tête de Mylord, et qu'il me paraissait conserver dans son intégrité juvénile, c'est-à-dire, riche, touffue et lustrée, sans que l'âge en eût altéré, d'une manière sensible, la couleur primitive d'un beau châtain clair. Il fallait en effet un examen des plus minutieux pour y distinguer quelques rares scintillements argentés, qui disparaissaient dans l'ensemble et dans la disposition savante des cheveux; je dis savante, car je n'ai pas encore rencontré une tête mieux accommodée que la sienne. Les cheveux, divisés inégalement par un trait vertical, s'arrondissaient de chaque côté, sur les tempes et sur les oreilles, en deux touffes ondulées et polies, tandis que sur le front un toupet mignon à la Louis XV se relevait mollement en décrivant une légère courbe vers la droite. Plus courts par derrière, les cheveux glissaient jusque sur le cou en mèches symétriques et soyeuses. Pas un poil indiscret qui osât troubler l'ordonnance scrupuleuse des autres. J'étais à me demander s'il fallait admirer l'art du coiffeur plus que la patience de Lord Crew pendant le travail de l'artiste. « Comment, me disais-je, un homme si grave en apparence, exhalant ce parfum d'aristocratie anglo-saxonne de la vieille Angleterre, un Lord approchant de la cinquantaine, si profond observateur, à en juger par notre première entrevue, qui vient de me faire, entre deux parenthèses, l'éloge de la secte des quakers à laquelle probablement il appartient; comment cet homme, à moins d'obéir à une de ces bizarreries si communes au-delà de la Manche, peut-il descendre à tant de minuties fastidieuses de toilette et de coiffure? » Cicéron se serait écrié en le voyant paraître dans le sénat: O temps! ô mœurs! Et moi je me contentai de dire en moi-même: pauvre raison humaine!

Tout absorbé dans ces réflexions, je fis encore un tour dans la salle de bal, et je regagnai mon modeste logis.

II.

Où l'on fait plus ample connaissance
avec la coiffure de Mylord.

Connaissant l'exactitude anglaise dans ses rendez-vous, j'étais à l'hôtel de la Victoire à 10 heures moins cinq minutes. Je fus annoncé et introduit dans une salle précédant la chambre à coucher de Mylord. Je le trouvai près d'une table, entouré de malles et de sacs de nuit, et fermant rapidement à mon arrivée une grande boîte en érable, cerclée de baguettes dorées.

— Bonjour, monsieur, me dit-il aussi affectueusement que son flegme anglican le lui permettait; enchanté de vous revoir.

— Mylord, me voici à vos ordres.

— Malheureusement je ne puis être aux vôtres: vous voyez...

— En effet j'aperçois les préparatifs d'un départ: pourquoi alors..?

— Vous ai-je prié de venir ce matin chez moi? Le voici: quand je vous ai adressé mon invitation la nuit dernière, je ne pensais pas du tout à quitter Naples. Je m'y croyais installé pour l'hiver. Mais en me séparant de vous, j'ai rencontré mon ami Brighton qui part ce soir pour Rome, et je me suis décidé à l'accompagner. J'y passerai le carême, et je serai de retour dans les premiers jours qui suivront les fêtes de Pâques. On m'assure que c'est le moment le plus favorable pour visiter Rome.

Et, tout en parlant ainsi, Mylord classait froidement sur la table, déjà encombrée, différents objets à emballer. Je l'observais attentivement, enroulé dans une ample robe de chambre damassée, chaussé de pantoufles fourrées de martre, cravaté sans prétention en fine batiste, enfin dans un négligé complet du matin, à l'exception pourtant de la coiffure qui brillait, comme la veille, dans tout son lustre. Les favoris avaient été également peignés et frisés avec un soin particulier.

Voyant que je me taisais: vous ne me répondez pas, ajouta-t-il! Penseriez-vous que ce soit trop tôt pour aller à Rome? Mais c'est l'occasion, comprenez-vous?

— Je le comprends parfaitement. Aussi, Mylord, puisque mes

services vous sont désormais inutiles, permettez-moi de vous souhaiter un bon voyage, et de me retirer.

— Vous retirer! dois-je donc vous rappeler que nous déjeunons ensemble? Me seriez-vous l'injure de croire que je l'ai oublié?

— Mylord pouvait facilement l'oublier au milieu des embaras d'un départ si précipité.

— Je n'oublie que ce que je veux bien oublier. Ma mémoire est bonne, Dieu merci. Je suis sujet, il est vrai, à quelques distractions; mais pour obvier à cet inconvénient, je prends note de tout sur mon agenda: ce qui me fournit chaque année un journal circonstancié de toutes mes actions. Ce sont mes éphémérides. Je les conserve avec soin, dans le but éloigné d'y puiser un jour, s'il me prend la fantaisie d'écrire mes mémoires. Asseyez-vous donc; on va servir aussitôt que mon ami Brighton...

Mylord est brusquement interrompu par son valet de chambre qui sort tout affairé de la pièce voisine, et lui dit: Mylord, voici votre perruque; vous pouvez la déposer avec les autres dans la boîte.

Et le domestique empressé et triomphant présente à son maître, sur une marotte fort bien sculptée, une perruque, sœur jumelle de la chevelure qui décore la tête de Mylord. Mais un regard foudroyant le cloue à sa place. Le pauvre diable, ne sachant comment s'expliquer le courroux de son maître, pâlit, regarde stupéfait autour de lui, aperçoit un étranger: il a tout compris! Que faire? Le grand mot est lâché; le terrible mystère n'en est plus un pour moi: Mylord porte perruque!

Pendant cette scène muette, et pourtant si éloquente, je ne pus réprimer un léger sourire, et mes yeux se portèrent instinctivement sur l'hypocrite chevelure de Mylord. Il comprit le ridicule de sa position; mais en homme qui sait se maltriser, et que la présence d'esprit n'abandonne jamais: « C'est bien, John, dit-il froidement; mettez cela sur la table. »

— Je vous assure, Mylord, que j'ignorais absolument... que Monsieur...

— C'est bien, vous dis-je; allez où votre devoir vous réclame.

John se retira comme un courtisan de Louis XIV, lorsqu'il craignait d'avoir lu dans les regards sévères du grand roi une future disgrâce.

Puis Mylord se tournant vers moi avec un sourire plein de finesse et de bonhommie :

Avouez, Monsieur, me dit-il, que vous avez cru, comme bien d'autres, que mes cheveux étaient une végétation exubérante de mon crû.

— Et comme bien d'autres, je lui ai payé mon tribut d'admiration, répondis-je.

— Que voulez-vous? continua-t-il avec un aimable abandon; c'est une illusion que je me plais à produire; la seule peut-être qui me reste encore aujourd'hui.

— Prenez garde, Mylord: la modestie devient de l'amour-propre, lorsqu'on la porte aussi loin que vous. En me parlant ainsi, vous me feriez douter de votre nationalité.

— En effet la vraie modestie n'est pas généralement l'apanage de mes compatriotes; excepté cependant dans une certaine classe, malheureusement trop minime...

— Où parfois on voit percer le bout de l'oreille.

— Où voit-on cela, me demanda-t-il en se redressant avec une certaine fierté?

— Dans l'illusion même que vous désirez produire avec votre perruque, répliquai-je naïvement.

Mylord resta quelques secondes interdit. Je craignis de l'avoir blessé; mais il me tendit la main: — Vous avez raison, me dit-il noblement; vous me rappelez à propos que l'on tient toujours à l'humanité par quelque faiblesse. La mienne est peut-être de la vanité; mais pour le moment je ne saurais m'en défendre; j'ignore même si je m'en corrigerai jamais.

— Quel besoin, quelle nécessité de vous en corriger? Parmi toutes les entraves que l'homme s'est données, ou dont il s'est laissé charger dans la succession des âges, c'est bien le moins qu'il lui reste la liberté de se coiffer comme il lui plaît. Et quand la nature marâtre lui fait défaut, pourquoi ne pas recourir, sans scrupule, à un supplément de cheveux, pour se protéger contre le froid et le ridicule?

Une seconde poignée de main, plus vigoureuse que la première, me fit comprendre que j'avais conquis toute son estime.

— Nous sommes gens à nous entendre, me répondit-il: je vois avec plaisir qu'en véritable philosophe vous avez travaillé à purger votre esprit des préjugés sociaux qui gouvernent, ou plutôt asservissent la vieille Europe. À trente-cinq ans, à la

suite d'une grave maladie, j'avais perdu la magnifique chevelure dont la nature m'avait gratifié. J'y tenais essentiellement, comme au plus bel ornement de ma personne. Vous savez que si pour les femmes la coiffure est un puissant agent de séduction, pour les hommes c'est encore un moyen de plaire. Cette vérité m'a toujours inspiré de l'aversion pour les têtes chauves. Une tête nue, polie comme un potiron, passez-moi cette expression un peu triviale, me produit l'effet d'une vessie remplie de vent. Jugez alors de ma confusion, je dirai même de ma douleur, lorsque je me trouvai réduit à cet état déplorable, dans un âge où l'on tient encore aux agréments de sa personne, et où l'on ne veut pas prêter à rire aux gens dont on recherche l'estime et la bienveillance. Auprès des femmes surtout j'étais un homme perdu : j'avais pris les devants sur la vieillesse et la caducité. De plus, investi de la confiance de mon gouvernement, j'étais, comme je le suis encore, fréquemment envoyé en mission diplomatique auprès des cours étrangères. À soixante ans, ma tête aurait été encore présentable ; on aurait pu supposer que l'habitude de la pensée et la méditation profonde du cabinet l'avaient ainsi dépouillée. On aurait fini peut-être par lui trouver même de la gravité. Mais à trente-cinq ans ! j'aurais eu beau m'écrier avec votre Béranger :

*C'est mon avis, moi de qui la sagesse
A fait tomber tous les cheveux,*

personne ne m'aurait cru, et l'on aurait ri de ma sagesse anticipée. Aujourd'hui que je suis un peu plus mûri par l'âge, il semble que je pourrais me montrer dans ma nudité ; mais mon amour-propre y répugne. Avouez que lorsqu'on a menti pendant quinze ans, on préfère continuer le mensonge que de le confesser publiquement, surtout quand ce mensonge ne nuit à personne, et vous épargne de pénibles déceptions. Et puis c'est devenu un besoin chez moi, une monomanie même si vous voulez, conséquence inévitable de mes principes arrêtés sur la coiffure, que je vous développerai peut-être quelque jour. Je suis intimement convaincu que si je me présentais à vos yeux sans ma perruque, je tomberais au moins de vingt degrés dans l'estime que j'ai pu vous inspirer jusqu'à présent.

Je regardai Mylord avec plus d'attention que je n'avais fait encore. Je me le représentai tacitement sans le splendide ajou-

stement qui paraît sa tête chenue, et la comparaison me démontra à l'instant l'avantage immense qu'il retirait de l'emprunt chevelu ; dont il avait la judicieuse précaution de couvrir son infirmité. Aussi je lui répondis avec une adhésion pleine et entière à ses idées : Mylord, ce que vous dites est dicté par une haute raison. Tout homme de bon sens ne peut que vous approuver et vous admirer. Mais permettez-moi de contempler ce chef-d'œuvre capillaire, que la nature elle-même pourrait revendiquer avec orgueil comme une œuvre de ses mains.

Et je m'approchai de la perruque apportée par John.

Mylord, avec une complaisance qui prenait sa source dans un sentiment d'amour-propre satisfait : « Attendez, me dit-il ; vous allez voir mieux que cela. »

Il ouvre gravement, mais non sans une visible émotion, le coffre d'écrable fermé si précipitamment à mon arrivée. Dès que le couvercle est levé, et nous permet de plonger un regard impatient dans l'intérieur somptueusement revêtu de satin blanc, la figure de Mylord prend une expression de béatitude extatique. Son front s'épanouit, son œil étincelle, ses narines se gonflent, pour aspirer avec délice le léger parfum d'iris et de violette qui s'en exhale comme un pur encens. À le voir ainsi, on aurait dit un juif des anciens temps, en adoration devant le tabernacle, dépositaire inviolable et sacré de la loi du Sinaï. Si feu Pythagore l'eût aperçu dans un pareil recueillement, il n'aurait pas manqué de reconnaître dans Mylord une manifeste incarnation de Monsieur de Sartines, dont le nom vivra éternellement dans les fastes de la perruque et de la coiffure hyperbolique.

Un signe bienveillant du noble Lord m'invita à considérer ces merveilles cachées religieusement aux yeux des profanes ; et ce signe semblait me dire : « regardez, et dites-moi ensuite si vous avez jamais rien vu de plus beau. » Je m'approchai. Six perruques splendides, prodiges de l'art humain, reposant symétriquement chacune sur son champignon en bois de rose, frappèrent mes regards ébahis !

Steteruntque comae et vox faucibus hæsit ! ²⁾

²⁾ Mes cheveux se hérissèrent et je demeurai sans voix.

Virg. En. II.

Mon admiration fut assez longtemps silencieuse. Enfin je m'écriai : Mylord, c'est une opinion généralement admise que l'imperfection est l'attribut indélébile des œuvres humaines : quand on la soutiendra désormais devant vous, prenez une de ces perruques, et, armé de cet argument inexpugnable, vous imposerez silence à tous les détracteurs de l'industrie de notre âge : cet ouvrage est si merveilleux, que si nous vivions encore au temps des apothéoses, on placerait votre perruque parmi les astres, à côté de la chevelure de Bérénice.

Mylord radieux et triomphant se disposait à analyser tout le merveilleux du travail dont je n'avais jugé encore que par l'ensemble, lorsque la porte s'entr'ouvrit, et John, présentant sa tête avec précaution, annonça modestement Lord Brighton.

— Priez-le d'attendre un instant, répondit aussitôt Mylord, et servez le déjeuner. Puis, refermant avec soin la cassette, il me dit : Nous reverrons cela une autre fois ; à mon retour de Rome. Alors je serai tout à vous, et j'espère que vous voudrez bien aussi être un peu à moi. Comme je vous l'ai dit hier au bal, j'ai là quelques manuscrits que nous devons lire ensemble. Ensuite vous m'avez promis de me servir de guide dans mes études sur Naples. Je vous prévins que j'ai pris note de votre promesse sur mon agenda.

— Et je la tiendrai, Mylord.

— Je vous en remercie d'avance. Allons déjeuner.

— Mylord, vous trouverez peut-être que c'est mal répondre à votre bienveillance pour moi : mais, puisque vous n'êtes pas seul, ne pourriez-vous pas me dispenser de ce déjeuner, sauf à prendre, à votre retour, ma revanche plutôt deux fois qu'une ?

— Pourquoi donc ? Brighton, je vous assure, est un homme fort aimable.

— J'en suis persuadé ; mais je n'ai pas l'avantage de le connaître. Ce déjeuner n'avait de charme pour moi que par l'idée d'être seuls, tête à tête...

— Vous vous plaisez donc déjà avec moi ?

— Beaucoup.

— Je passe cependant pour un original...

— Raison de plus.

— Pour un extravagant !

— Je ne m'arrête pas à l'écorce de l'individu.

Une troisième poignée de main, plus expressive que les deux

premières, fut accompagnée de ces paroles affectueuses: Quand je vous disais naguère que nous étions gens à nous entendre! Eh bien, faites comme vous voudrez; au revoir. Je vous reviendrai de mon retour à Naples: seulement veuillez vous arranger de manière à m'appartenir le plus souvent possible. Adieu; ne m'oubliez pas.

— Vous me demandez là une chose impossible.

— Vous êtes trop aimable.

Mylord m'accompagna jusqu'à la porte d'entrée. Et sans prononcer une seule fois le mot amitié, nous nous séparâmes fort émus l'un et l'autre, comme deux amis qui n'aspirent qu'au moment de se retrouver bientôt ensemble.

III.

Conséquences de la mort d'un cheval.

Mylord fut de retour, ainsi qu'il me l'avait promis avant son départ, aussitôt après les fêtes de Pâques. Pendant son absence, je reçus de lui trois lettres datées de Rome: c'était pour me faire part de ses impressions dans cette ville à jamais célèbre, où le sacré et le profane, le temporel et le spirituel, depuis des siècles, sont mis en fusion dans le même creuset, sans qu'il soit sorti de cet amalgame un tout homogène. L'alchimie est encore ici obligée de confesser son impuissance.

Ces lettres renfermaient des aperçus neufs et piquants sur l'état politique, moral et religieux de Rome au 19.^e siècle. Comme elles n'ont qu'un rapport indirect à cette histoire, le lecteur voudra bien nous excuser, si nous nous abstenons de les publier en ce moment. Il les lira peut-être un jour dans un autre ouvrage, où elles seront un peu mieux à leur place.

Je fus aussi charmé de revoir Mylord, qu'il le fut lui-même de se retrouver auprès de moi. Cet homme singulier et bizarre, tout en sacrifiant à ses manies, avait sérieusement étudié et profondément médité. Il avait surtout porté dans l'appréciation des hommes et des choses un esprit sagace, un jugement sain, libre de tout préjugé vulgaire. Convaincu de la perfectibilité humaine, il gémissait des entraves apportées à la liberté de penser et à sa manifestation. Philanthrope de cœur, il se rat-

tachait, sous le rapport religieux, à la secte des quakers qu'il croyait fermement la continuation fidèle de celle des Esséniens, sans en adopter pourtant les pratiques extérieures et le rigorisme exclusif. Enfin c'était un homme dont les consciencieuses études avaient été sagement mûries par l'observation et par l'expérience; cherchant de bonne foi la vérité; sévère pour lui-même, indulgent pour les autres; non seulement sensible et compatissant, mais encore toujours prêt à secourir et à consoler.

Et cependant, au premier abord, il était généralement mal jugé, à cause de sa mise par trop tranchée, de sa parole franche et ennemie de tout ménagement, de son air sans cesse préoccupé qui contribuait à faire ressortir l'étrangeté de ses manières. Puis Mylord, sans fuir la société, ne se liait pas facilement. Il s'abandonnait rarement à une causerie intime, où son esprit et son cœur auraient pu s'épancher sans réserve. De là, la réputation qu'on lui avait faite d'original et d'extravagant, tandis qu'au fond c'était le meilleur des hommes.

— Vous avez vu par mes lettres, me dit-il, combien il me tardait de revenir à Naples. Le séjour de Rome m'a attristé, en confirmant l'opinion que je m'en étais formée d'avance. J'espère que celui de Naples n'aura pas la même vertu. Depuis quinze ans, vous habitez le pays; par conséquent vous devez le connaître, j'en suis sûr, mieux qu'aucun de ses habitants. Faites donc le programme de nos excursions. Profitons des belles journées pour visiter les environs, et réservons les autres pour la ville. Vous savez ce que je cherche par-dessus tout dans un état: les hommes plus que les monuments. Sans doute un édifice a quelque chose de respectable: il représente souvent une époque, un individu; mais le philosophe, le philanthrope, veulent avant tout voir les hommes, et les étudier dans leurs rapports géographiques et sociaux.

— Mylord, lui répondis-je, le programme que vous me demandez est déjà tout dressé. Demain dimanche, si vous le voulez bien, nous irons à *Nocera dei Pagani*.

— C'est, si je ne me trompe, l'ancienne *Nuceria*, où Téia, roi des Goths, fut défait par Narsès, et périt en 554?

— Précisément, Mylord, et surnommée *dei Pagani* (des païens), à cause des Arabes qui s'y établirent du 9.^e au 10.^e siècle, et qui, après en avoir été expulsés, y furent transplantés de nouveau en 1220 par Frédéric II. C'est dimanche la grande

fête de la *Madone des Poules*, protectrice du lieu. Quoique moins populaire, moins nationale que celle de la *Madone dell'Arco* et de *Montevergine*, cette fête vous offrira des mœurs et des coutumes naïves, des pratiques religieuses qui par leur simplicité vous transporteront en esprit au moyen âge, dont nous croyons être si loin. Vous verrez ce qu'est encore le peuple de nos campagnes, jusques aux portes de la capitale.

— Accepté, mon cher professeur, s'écria Mylord ravi de ma proposition; accepté! — L'heure du départ?

— Six heures du matin. De Nocera nous pourrons aller jusqu'au fameux couvent de Bénédictins, à la *Trinité de la Cava*, si riche en manuscrits du temps de la domination lombarde en Italie.

— Accepté encore. Je vais donner mes ordres pour la voiture.

— Pourquoi nous embarrasser d'une voiture? nous avons le chemin de fer jusqu'à Nocera.

— Je vous en prie, laissez-moi ma voiture. Rappelez-vous que je ne suis pas un touriste à la vapeur. Je suis venu pour voir, et non pour courir. Par principe, j'évite toujours d'être esclave d'une locomotive. Je veux être libre d'aller, de venir, de monter, de descendre, quand bon me semble. Pourquoi me priver de la vue du pays, et des impressions que je puis en recevoir? Ma voiture sera prête à six heures.

— J'approuve et je consens, répondis-je : à demain.

— À demain...! ainsi nous commençons notre *Odysée* par..?

— *La fête des Poules*, Mylord.

— Et nous finirons par celle..?

— Des fous peut-être..!

— Ou des dupes, ajouta-t-il avec finesse.

Le lendemain matin, avant six heures, deux vigoureux chevaux, parés de leurs pompons rouges et de leurs clochettes de voyage, piaffaient dans la cour de l'hôtel de la Victoire. Ils étaient attelés à une voiture découverte aussi solide que commode. Le cocher, en redingote bleue à gros boutons de corne, coiffé fièrement de son chapeau cylindrique, autour duquel s'enroulait un galon de soie noire, soutenant une petite cocarde de la même couleur, brandissait magistralement son fouet, qu'il faisait claquer de temps en temps, au grand détriment du sommeil des étrangers logés dans l'hôtel. L'homérique Automédon n'avait pas plus de majesté sous les murs de Troie.

Comme six heures sonnaient à l'horloge de la Nunziatella, Mylord et moi assis dans le véhicule, et le fidèle John sur le siège à côté du cocher, nous partions bruyamment de la Victoire. Les chevaux, stimulés au grand trot, ébranlaient sans pitié le pavé sonore, et agitaient leurs sonnettes au timbre perçant. Le cocher paraissait plus impatient que ses chevaux mêmes, déjà si pleins d'ardeur. C'est que tous les cochers napolitains sont généralement fiers de leurs pratiques, et tiennent à montrer à leurs camarades, aussi bien qu'aux passants, qu'ils portent quelque grand personnage. Aussi le nôtre, ayant une haute opinion de Mylord, ne cessait d'animer ses coursiers de la voix et du geste. Ils étaient l'un et l'autre fort bien assis sur leurs jarrets; cependant celui de droite réclamait parfois une sévère correction, à cause de son penchant à se jeter sur son compagnon de gauche. Mais la voiture n'en était pas moins emportée avec force et rapidité.

Bientôt *Chiatamone*, *Santa Lucia* et le *Gigante* ont disparu derrière nous. La place du Palais royal et le monotone *Largo del Castello* *) sont rapidement traversés. Le môle, avec sa superbe lanterne, se dresse devant nous, et à travers ce peuple bruni de bâteliers, de *facchini*, de pêcheurs et de vendeurs ambulants qui fourmillent dans ce quartier de Naples, nous franchissons en quelques instants le quai du *Piliero*, du *Carmin*e et de la *Marinella*. Le soleil rayonnait dans toute la pompe juvénile du Printemps. Le ciel limpide et serein, réfléchissait, dans les eaux dormantes du golfe, cet azur indéfinissable qu'on ne trouve que sur les côtes de la Campanie. À peine une vapeur légère et diaphane répandait son opale sur les collines enchantées de *Vico* et de *Sorrento*. L'air, calme et tiède, imprégné encore des émanations embeaumées de la nuit, avait quelque chose d'enivrant, qui n'était pas exempt d'une certaine volupté. Bientôt nous fûmes plongés, Mylord et moi, dans ce vague d'émotions suaves, où l'on s'isole d'autant plus des objets extérieurs que l'on en devient un centre d'action plus intime; où, flottant entre le réel et l'idéal, on se sent vivre avec délices

*) Quand ces pages ont été écrites il était en effet bien nu, bien monotone; mais aujourd'hui le *Largo del Castello*, devenu *Place du Municipio*, est un *square* délicieux, à faire envie à ceux de Londres et de Paris.

pour le seul plaisir de vivre: en un mot, où la pensée est nulle et le sentiment est tout.

Depuis longtemps nous avançons ainsi l'un et l'autre en silence et dans une extatique inertie, lorsqu'une forte secousse d'avant en arrière nous ramena à un ordre de sensations beaucoup moins poétique.

— Qu'est-ce, Francisco? demanda Mylord, comme s'il s'éveillait en sursaut.

— *Raffanello* qui fait encore des siennes, répondit le cocher, en cinglant les flancs haletants du quadrupède. *Raffanello* était le nom du cheval de droite, dont nous avons cité déjà l'humeur récalcitrante. On sait que les cochers et les âniers de Naples ont l'habitude de baptiser d'un nom aussi noble que celui-là les animaux soumis à leur juridiction.

— Laissez donc cet animal en paix, cria Mylord; ne le frappez pas ainsi: c'est de la dernière barbarie.

Mais Francisco, sans s'inquiéter des recommandations humanitaires du noble Lord, continua à corriger les caprices de *Raffanello*, qui, reconnaissant d'avoir affaire à forte partie, eut la sagesse de se résigner à une volonté plus impérieuse que la sienne, et s'achemina de nouveau, en mesurant son trot sur celui de son camarade. Seulement nous entendions de temps en temps cette exclamation de Francisco: « Et mon patron qui n'a pas voulu le faire saigner le jour du vendredi saint...! nous verrons, nous verrons ce que son entêtement lui coûtera! »

— Que ces gens-là sont cruels, me dit Mylord! Ils ignorent donc que les chevaux, comme les hommes, sont des êtres sensibles?

— Ils ne peuvent l'ignorer, répondis-je, puisque c'est en les torturant qu'ils leur apprennent à obéir à la main qui les gouverne: leur docilité est le fruit d'une douleur.

— Voilà pourtant où la civilisation nous conduit: à l'asservissement de tout ce qui nous entoure, et qui peut augmenter la somme de nos jouissances! triste condition, qu'un plaisir enfante une douleur! Sans doute c'est une belle chose que le progrès; mais avouez que c'est l'arbre de la science du bien et du mal.

Tout en causant ainsi humanité et progrès, nous avions déjà traversé la luxueuse aggrégation de Villas, qui porte à Naples le nom de Portici. Resina, la vivante cité, souriant et chan-

tant sur la morte Herculaneum, avait également fui derrière nous. Notre équipage bruyant avait attiré les regards de plus d'un oisif, en roulant à travers les monceaux de lave où sont enchassées les deux *Torri del Greco* et dell' *Annunziata*. Pompeïa, qui n'a pas encore achevé de secouer son suaire de cendres volcaniques, n'eut pas le temps de nous attrister par le tableau de sa catastrophe et de son deuil, tant notre passage fut rapide devant le squelette de ses ruines séculaires. Nous touchions presque au terme de notre course, car nous avions franchi les sites charmants d'*Angri* et de *Scafati*, et nous commençons à distinguer les *Pagani*, adossés à ces monts abruptes et grisâtres, qui forment les derniers anneaux des Apennins vers le golfe de Salerne. Le paysage s'animait de plus en plus, à mesure que nous approchions de ces lieux si pittoresquement accidentés. Les *corricoli* disparaissaient sous la masse des individus entassés entre leurs larges roues, et, rivalisant de vitesse, se perdaient dans des tourbillons de poussière. Les habitants des campagnes et des villages voisins étalaient leurs habits de fête, dont quelques-uns, surtout ceux des femmes, comptaient deux ou trois générations. Les uns roulaient majestueusement dans des chars, traînés par des bœufs au pas tardif, et recouverts d'un verdoyant feuillage. Les autres chevauchaient fièrement sur des mulets surchargés de plumets et d'oripeaux. Un plus grand nombre enfin, cheminant modestement à pieds, se rendaient à la fête en hurlant, plutôt qu'en chantant, quelques airs populaires, avec accompagnement obligé de tambourin. Ce spectacle si animé, si nouveau, ravissait Mylord, en lui rappelant les anciennes bacchantes dont ces mêmes lieux avaient été autrefois le théâtre. Mais tout-à-coup notre voiture s'arrête. La consternation se peint sur la figure de notre cocher. Il abandonne les rênes, et descend précipitamment avec John de son siège élevé. L'appréhension d'un danger éminent nous porte à regarder en dehors de la portière, et nous voyons le pauvre *Raffanello* secouer une ou deux fois la tête, vaciller quelques secondes sur ses jambes convulsives, puis s'affaisser et tomber sans mouvement. Le sang lui sortait par les narines, et sa langue était fortement serrée entre ses dents incisives : il était frappé d'apoplexie.

— Je le disais bien, moi, qu'il fallait le saigner, s'écria de

nouveau Francisco désolé, mais en même temps triomphant pour avoir vu se réaliser sa prophétie :

— Pauvre bête ! exclama de son côté Mylord, en sautant comme moi hors de la voiture. Voyons s'il n'y a pas moyen de sauver cet animal. — Remuez-vous donc, John : vous voilà immobile comme un sphinx de la Basse-Egypte !

John s'approche de plus près encore, examine en connaisseur l'infortuné quadrupède : Raffanello était bien mort !

— Pauvre bête ! pauvre bête ! répétait sans cesse Lord Crew, avec un accent de véritable pitié, sans penser à l'embarras où nous allions nous trouver au milieu de la grand'route.

Notre unique ressource pour continuer notre voyage était désormais celle de nos jambes. Je lui dis :

— Mylord, je déplore comme vous le sort de ce brave animal qui vient de mourir glorieusement sous le harnais ; mais puisque malheureusement il n'y a plus de remède, souhaitons-lui que la lame de l'équarrisseur lui soit légère, et pensons à nous.

— Quel est votre avis ?

— De faire à pieds le peu de chemin qui nous sépare encore des *Pagani*, tandis que la voiture, tirée par le cheval qui nous reste et escortée par John, viendra nous rejoindre à Nocera, chez un de mes amis où nous sommes certains de trouver un accueil des plus affectueux. Là, on nous procurera facilement un autre cheval pour nous ramener à Naples ; ou bien Francisco reconduira seul sa voiture chez son patron, et nous reviendrons par le chemin de fer : vous déciderez vous-même.

— Je crois en effet que c'est le meilleur parti à prendre.

— Et Raffanello, demanda Francisco ? Est-ce que nous l'abandonnons ainsi tout seul au milieu de la route ?

À ces regrets naïfs de Francisco, nous ne pûmes nous empêcher de sourire. Mylord lui répondit :

— Eh ! que voulez-vous en faire ? l'emporter peut-être ?

— Non, Excellence.

— Craignez-vous le ressentiment de votre patron lorsqu'il vous demandera compte de la mort de son cheval ? Nous serons là pour certifier qu'il n'y a pas de votre faute. Du reste arrangez-vous pour venir nous rejoindre à l'adresse qu'on va vous indiquer.

— Et les provisions qui sont dans la caisse de la voiture ?

demanda John à son tour; elles arriveront peut-être trop tard, lorsque Mylord vaudra déjeuner.

— C'est probable, car je sens déjà à mon estomac certains picotements qui sont les symptômes d'un appétit anticipé.

Une idée subite traversa mon esprit. — Mylord, dis-je, vous m'avez assuré que vous ne craindriez pas au besoin de vous faire peuple, pour mieux étudier les mœurs de nos provinces: en voici l'occasion. Voyez-vous à cinquante pas devant nous cette rustique taverne, héraldiquement décorée du titre de *Nobile trattoria di campagna*?

Mylord ne me laissa pas achever :

John, s'écria-t-il, prenez les provisions et suivez-nous. Vous rejoindrez ensuite Francisco. Pour vous, ajouta-t-il en s'adressant au cocher, faites-vous aider par quelques personnes de bonne volonté; mais rendez-vous le plus tôt possible à votre destination.

Je remis à Francisco l'adresse de mon ami Raphaël D^{re}, et nous le laissâmes fort affairé à côté de Raffanello qu'il débarrassait de ses harnais, tout en répétant par soubresauts: Si on l'avait saigné quand je le disais, ce malheur ne serait pas arrivé!

IV.

La nobile trattoria de M.^e Gennaro.

Il serait superflu de dire avec quelle affabilité le *tavernaro* nous reçut à l'entrée de sa *noble* cuisine. Il nous plaça avec empressement sous son hangar, à la table la moins vermoulue et la moins boiteuse; y déposa, vis-à-vis l'une de l'autre, deux assiettes de grosse terraille peinte en vert, deux couteaux à demi rouillés, deux fourchettes à trois dents comme le sceptre de Neptune, et nous récita toute la carte de sa *trattoria*, qu'il accompagna, selon l'usage, d'un commentaire élogieux à l'endroit de ses macaronis aux tomates. Sa figure était rayonnante, mais elle se rembrunit et se contracta d'une manière assez disgracieuse, lorsqu'il vit John étaler sur la table les provisions dont il s'était muni, et que, dédaignant sa cuisine roturière tout peuple que nous voulions être, nous nous bornions à lui demander du pain, une carafe de vin de Gragnano, et quelques

oranges. Mais à un clignement d'yeux presque imperceptible, mais fort significatif parmi le peuple napolitain, je compris qu'il saurait bien nous faire payer ce que nous ne consommions pas : son escarcelle ne devait pas en souffrir.

Quelques pratiques, mais en petit nombre encore à cause de l'heure peu avancée, étaient assises à d'autres tables, regardant tout émerveillées les deux nobles seigneurs qui attaquaient vigoureusement un magnifique pâté de volaille.

— Eh bien ? dis-je à Mylord : je vous ai promis une excursion accidentée, entièrement neuve pour vous, où vous seriez forcément obligé de rompre avec vos habitudes ; il me semble que je vous ai tenu parole jusqu'ici : en partant de Naples, nous avons fait de la poésie ; nous voici maintenant bien matériellement assis sur un banc, aussi éclopé que le table placée devant nous.

— C'est encore de la poésie, mon cher : Philémon et Baucis n'avaient pas mieux ! Et puis...

Mylord s'arrêta. Il venait d'apercevoir à côté de nous un jeune et beau garçon d'environ vingt-cinq ans, vêtu comme les gens de campagne dans la province de Naples : culotte courte et bas bleus ; gilet de drap rouge avec des liserés noirs ; veste de velours brun-foncé ; cravate de couleur roulée négligemment autour du cou ; de gros souliers ferrés, et un chapeau pointu orné d'une cocarde rouge. Sa tête était penchée sur sa poitrine, et son regard immobile. Deux grosses larmes roulaient dans ses yeux, prêtes à s'échapper en fugitives sur ses joues décolorées. Mylord me le montra, et je l'examinai avec intérêt. Le brave Lord avait interrompu son déjeuner, réfléchissant déjà au moyen de venir en aide au bel affligé, quand notre hôte venant à passer devant lui, l'apostropha en ces termes :

— Encore à pleurnicher, Giovanni ! continue, mon garçon, continue, et ton oncle n'aura rien de mieux à faire que de te conduire à Averse ¹⁾).

— Tu ne sais donc pas que son père la conduit aujourd'hui à la Madone des Poules, pour lui faire renouveler son vœu d'entrer au convent de l'Annunziata ?

— Vraiment !

¹⁾ C'est-à-dire à la maison des fous. Averse est célèbre par son hospice pour les aliénés.

— Tu vas les voir passer.

— Tranquillise-toi : je dirai encore deux mots à Tommaso. Je lui ferai comprendre qu'un père ne doit pas ainsi violenter sa fille.

— Il te répondra comme il l'a déjà fait : « Je n'y puis rien maintenant : j'ai promis à la Madone... Et puis... »

— « Et puis Giovanni n'a pas le sou. » Je sais cela ; mais enfin je tenterai.

— Je t'en remercie, quoique ce soit peine perdue avec ce vieil entêté. Ah ! si jamais ma tête se monte, qu'il prenne garde à lui !

Et Giovanni, s'exaltant au-delà de ses prévisions, donne un vigoureux coup de poing sur la table.

— Chut ! dit Gennaro ; les voilà !

En effet, sur la route, un homme d'une cinquantaine d'années, l'air sombre et sévère, le chapeau rabattu sur ses sourcils grisonnants, proprement habillé du resté d'après la mode que nous avons décrite en parlant du costume de Giovanni, s'avavançait monté sur un cheval à l'allure humble et pacifique. Il portait en croupe derrière lui une jeune fille de 18 ans à peine, aux formes robustes et prononcées, mais présentant ce beau type que l'on rencontre fréquemment sur les collines de Sorrento. Son costume était rigoureusement celui des *pacchiane* ou paysannes du royaume des Deux-Siciles. Une jupe d'étoffe unie, bleu de ciel, cerclée au bas d'un double gallon en soie noire, descendait en se tuyautant jusqu'à ses pieds, tandis qu'une camisole de satin écarlate, brodée en or et ornée de franges du même métal, s'arrondissait autour de sa taille et venait s'agraffer sur sa poitrine qu'elle laissait un peu découverte. Ses cheveux, partagés en bandeaux, dessinaient son beau front d'une pureté admirable, et se réunissaient mollement en larges tresses derrière la tête, à l'aide d'une aiguille d'argent. Un nœud touffu de rubans cerise, à longs bouts pendants, complétaient sa coiffure. Les bijoux dont elle était parée annonçaient l'aisance dont jouissait sa famille. Ses oreilles mignonnes s'allongeaient sous le poids de deux volumineuses rosaces en perles fines, et autour de son cou serpentaient trois ou quatre chaînes en or, assez longues pour se glisser furtivement sur son sein virginal. Ses pieds étaient chaussés de babouches assez semblables aux mules de nos bonnes grand' mères. Cette

jeune fille était la belle Francesca, l'amante de Giovanni, avec laquelle nous venons de faire connaissance.

— Ohé! compère Tommaso, cria l'hôte, aussitôt qu'il le vit arrivé devant sa taverne: est-ce que vous passerez à notre porte sans vous arrêter et vous rafraîchir?

— Merci, Gennaro; je n'ai pas soif, répondit brusquement Tommaso, et comme un homme tristement préoccupé.

— Mais Francesca a besoin, elle, de prendre quelque chose: n'est-ce pas, Francesca? Allons, descends, ma fillette; appuie-toi sur l'épaule de ton parrain.

Mais la pauvre fille, aussi abîmée dans la douleur que Giovanni, ne répondit à cette affectueuse invitation que par des larmes, qui roulèrent comme des perles sur ses joues du plus vif incarnat, en dépit du hâle qui s'efforçait d'en ternir la peau veloutée. Elle avait aperçu Giovanni, et ses regards semblaient lui dire: il n'y a plus d'espoir!

Gennaro était un homme bon et sensible, quoiqu'en sa qualité de traiteur de campagne il eût la réputation de *saler* un peu trop les mets rustiques qu'il servait à ses chalands. D'ailleurs Francesca était sa filleule, et comme parrain il avait des devoirs à remplir envers elle. Aussi, voyant que Tommaso, froid et impassible, loin de s'arrêter à la taverne, continuait son chemin, il prend une résolution héroïque: il s'élance sur la route, et saisissant la bride du cheval:

— Non, tu ne passeras pas ainsi, s'écria-t-il: ce serait une honte pour toi et pour moi.

— Merci, te dis-je: il est déjà tard. La grand' messe commence de bonne heure aujourd'hui; et Francesca doit se confesser auparavant. Adieu!

— J'ai à te parler.

— De quoi?

— Tu sais bien?..

— De Giovanni...! Gennaro, si tu veux que nous soyons encore amis, ne me souffle plus mot de ce gueux, que j'étranglerai sans pitié, la première fois qu'il osera, je ne dis pas adresser une parole à Francesca, mais seulement la regarder en face.

— Voyons: qu'as-tu donc tant à lui reprocher, à ce brave garçon? Il n'est pas riche, c'est vrai; mais il peut le devenir comme toi. Il est rangé, bon travailleur, fort intelligent. Son nocle, auprès de qui il vit maintenant, s'arrangera pour le faire

agréer comme son successeur par le propriétaire de la métairie dont il est le fermier.

— Et quand cela serait, changerais-je pour cela de sentiment à son égard? Crois-tu donc que ce soit pour ces motifs mondains que je l'exècre et le maudis cent fois par jour? Eh! mon Dieu, je te jure que je n'aurais eu aucune répugnance à l'accepter pour gendre; mais tu sais le proverbe : *garde-toi de faire des vœux aux saints et de rien promettre aux enfants*. Or faut-il te le répéter? Ma fille ne m'appartient plus : elle est à la Madone depuis son enfance; et ton Giovanni ne respecte rien de tout cela : il vient lui parler d'amour, troubler son repos, l'arracher à son devoir, faire son malheur et le mien! Gennaro, c'est un infâme, un hérétique!

Giovanni, sans être un catholique scrupuleux comme Tommaso, avait cependant une piété sincère dans le cœur. À ce mot d'hérétique, lui qui s'était jusque-là contenu sous les regards suppliants de Francesca, se précipita sur la route, et se dressant avec une sainte indignation devant Tommaso :

— Moi, un hérétique! s'écria-t-il; tu mens! Je suis aussi bon chrétien que toi. Quand m'as-tu vu manquer à mes pratiques de religion? Ne suis-je pas, comme toi, confrère de la congrégation du Rosaire? N'ai-je pas porté l'an dernier deux cierges à notre bonne mère de Montevergine? Ne vais-je pas tous les mois me confesser, et communier aux principales fêtes de la Madone? J'aime ta fille, c'est vrai; mais est-ce ma faute si je l'aime? Francesca peut te dire que c'est aux pieds de notre sainte Vierge des Pagani que notre amour est né. Oui, c'est là que j'ai vu ta fille pour la première fois, et que j'ai conçu le désir d'en faire ma femme. La Madone elle-même semblait m'inspirer et m'encourager; car aurait-elle autrement permis que cet amour s'allumât ainsi sous ses yeux, et fut partagé par une femme qui devait lui appartenir à tout jamais? Non, cela ne peut pas être: j'ai confiance en son puissant patronnage, tout indigne que j'en suis; et pour te prouver que ma foi surpasse la tienne, j'irai tout-à-l'heure me jeter à ses pieds à côté de ta fille, et en dépit de toi, elle fera un miracle en ma faveur, et Francesca sera à moi!

L'exaltation de son amour et de sa douleur, sa foi ardente dans la protection de la Vierge, non moins que les belles larmes de Francesca, avaient rendu Giovanni éloquent. Tommaso,

qui l'avait toujours vu humble et timide devant lui, fut frappé de tant d'énergie et d'audace. Peut-être aussi fut-il impressionné, sinon ébranlé, par les arguments qu'on osait lui décocher. Il resta un moment silencieux, puis fronça de nouveau ses sourcils que la stupéfaction lui avait fait relever, et articula ces paroles avec ce ton brusque qui lui était habituel :

— Va-t'en, présomptueux ! La Madone faire un miracle pour toi ! pour favoriser un amour sacrilège ! va-t'en, te dis-je... Gennaro, laisse-moi partir, je t'en prie, ou bien je me fâche ; et alors...

— Il me semble cependant que ce que dit Giovanni n'est pas si déraisonnable, hasarda de répondre le pacifique *tavernaro*, dont les angoisses de sa filleule torturaient le bon cœur : la Madone est pour tous.

— Gennaro, ne retiens plus mon cheval, cria Tommaso, ou il va se passer ici une scène que je déplorerai ensuite ; mais c'est toi qui l'auras voulu.

— Mon parrain, si vous m'aimez, n'irritez plus mon père, je vous en conjure. Comme Giovanni, remettez-vous-en à la volonté de Dieu et à l'intercession de la Madone, dit Francesca joignant ses mains en suppliante.

— Comme tu voudras, ma fille, répondit Gennaro : la volonté de Dieu soit faite. Quant à toi, Tommaso, rappelle-toi que tu réponds devant Dieu du bonheur de ta fille, et malheur à toi, si elle n'est pas heureuse !

Et sa large main abandonna la bride du cheval. Tommaso, sans daigner répondre à cette menace, enfonça son éperon dans le flanc de sa bête et s'éloigna.

Giovanni voulait le suivre au pas de course, mais Gennaro l'arrêta, dans la crainte d'une nouvelle altercation qui envenimât encore plus les choses, et lui dit : Laisse-les prendre le devant ; tu les rejoindras ensuite à l'église.

Le jeune amoureux suivait toujours des yeux Francesca. Celle-ci ne détachait pas non plus les siens de ceux de son amant. Enfin ils échangèrent tous deux un signe d'intelligence, à la suite duquel Gennaro dit à son jeune ami : Va maintenant ; sois prudent, et que la Madone t'accompagne.

Giovanni s'achemina vers Nocera, et Gennaro, après lui avoir dit encore adieu de la main, rentra dans sa taverne.

Le lecteur connaît déjà le caractère de Mylord, sa sympa-

thie pour tout ce qui est beau, généreux, imprévu; sa sensibilité naturelle, et surtout l'intérêt philanthropique dont il est animé, dès qu'il est témoin d'une douleur, ou qu'il voit une larme couler. La douceur de la jeune fille si belle, si pure, et si résignée; la bonté si franche de notre hôte sous une écorce si rude et si grossière; mais par-dessus tout les sentiments religieux de Giovanni basés sur une foi ardente et naïve, capable d'admettre la possibilité d'un miracle au profit de l'amour, tout cela réuni l'émouvait, l'enthousiasmait dans cette scène, fragment d'un drame populaire, mais noble et pathétique dans sa simplicité.

— Les braves gens! s'écria-t-il aussitôt après que furent disparus tous les personnages qui nous avaient si profondément intéressés. Mais est-ce que nous en resterons là, Monsieur le professeur?

— Comme vous, répondis-je, je désire savoir quel sera le dénouement de tout ceci.

— Je ne suis pas moins curieux d'en connaître le commencement. Il paraît qu'il s'agit d'un vœu, d'une consécration de la jeune fille à la Madone, ce qui constitue un obstacle invincible à l'union de Giovanni et de Francesca.

— Nous allons nous faire expliquer ce mystère par notre hôte qui, j'en suis sûr, sera enchanté de nous faire cette confidence.

J'appelai maître Gennaro qui s'empressa d'accourir. Le brave homme était encore tout agité. Il crut qu'on réclamait sa présence afin de régler son compte; aussi nous dit-il par anticipation, comme si on lui en eût adressé la demande: Huit carlins! (3. fr. 40).

Ce qu'il nous avait fourni, en fait de comestible, pouvait bien valoir, le vin compris, quinze grains (60 cent.) tout au plus. Restaient donc soixante-cinq grains (2 fr. 80) pour la location de sa table, de deux assiettes et de deux fourchettes, pendant une demi-heure: c'était, comme on le voit, fort consciencieux. Aussi, désirant entrer en conversation avec lui au sujet de Giovanni et de Francesca, je m'empressai de lui dire: Vous êtes un honnête homme, M.^e Gennaro.

— Je m'en flatte, Excellence, me répondit-il: je suis connu pour cela. Jamais je ne surfais mes pratiques; à plus forte raison de nobles seigneurs comme vous. Je suis fâché seulement que vous n'ayez pas goûté mes vermicels.

— Nous nous en régalerons une autre fois ; ce n'est que différé... Mais, dites-moi : Vous, paraissez vous intéresser beaucoup à ces jeunes amants qui tout-à-l'heure...

— Je ne vous le cache pas , Excellence : j'aime Francesca, voyez-vous , comme ma propre fille. Je n'ai pas d'enfant ; elle est ma filleule, et je souffre de la savoir malheureuse par l'entêtement de son père.

— Comment cela ?

— Sans doute : il pouvait très-bien la faire relever de son vœu, et la marier à ce pauvre Giovanni qui l'aime tant.

— Nous ne comprenons pas l'histoire de ce vœu, de ce sacrifice imposé par un père à sa fille : voudriez-vous bien nous l'expliquer ?

— Oui, contez-nous cela, ajouta Mylord, et nous vous promettons qu'à notre retour de Nocera, nous goûterons ces fameux vermicels, que vous savez si bien préparer.

— Je suis à vos ordres, répondit en s'inclinant le *tavernaro*, charmé, pour l'honneur de sa *trattoria*, d'y retenir quelques instants de plus deux gentilshommes qui daignaient l'admettre à leur conversation, et ne marchandait pas leur écot, quelque exorbitant qu'il fût.

— Michel, cria-t-il à son garçon de cuisine, Michel, attention au ragoût : je suis occupé !

Mylord voulut le faire asseoir ; mais Gennaro s'en excusa. Il accepta seulement un verre de vin que je lui versai, et il commença son récit en ces termes :

V.

Récit de M.^e Gennaro, dans lequel il est expliqué
comment Francesca devint un ex-voto.

« En sortant d'Angri, vous avez peut-être remarqué sur votre droite, à une centaine de pas de la route, une petite maison blanche flanquée de deux énormes caroubiers, qui l'encadrent de leurs rameaux séculaires. C'est là qu'habite mon compère Tommaso avec son unique fille Francesca. Les champs et les jardins qui s'étendent alentour lui appartiennent également. Vous comprenez, d'après cela, que Tommaso est à son aise ;

pas aussi riche sans doute que vous autres, Messeigneurs; mais plus d'un se contenterait de ce qu'il possède. Il a gagné sa fortune en faisant valoir, avec un de ses amis, un moulin situé ici près sur le Sarno. Tel que vous le voyez, avec cet abord un peu dur, Tommaso est un bon homme dans le fond, et s'il fait pleurer aujourd'hui sa fille, croyez bien que c'est malgré lui, et qu'il est convaincu d'accomplir ainsi son devoir envers Dieu et la Sainte Vierge.

« Tommaso s'est marié deux fois. Il n'eut point d'enfant de sa première femme qu'il perdit au bout de cinq ans de ménage. La seconde au contraire qui était une sainte personne, lui en donna plusieurs: mais à peine atteignaient-ils l'âge de trois ou quatre ans, quoique nés forts et robustes, on les voyait tout-à-coup devenir languissants, dépérir à vue d'œil et s'éteindre, sans que l'on pût découvrir la cause de leur mort prématurée. Les médecins n'y comprenaient rien, ni moi non plus. Il est certain qu'il y avait là quelque chose qui n'était pas naturel. Quelque *mauvais œil* devait exercer son maléfice sur ces innocentes créatures. Il y a tant de *Jettatori* dans ce monde! »

Et Gennaro, autant par habitude que par précaution, en prononçant ce mot de *Jettatori* si redouté des Napolitains, allongea l'index et l'auriculaire en repliant les autres doigts, de manière à présenter sa main droite armée de deux cornes qui, d'après l'opinion reçue, ont la propriété de soutirer le fluide malfaisant, comme les paratonnerres à l'égard des nuages chargés d'électricité.

« Enfin, continua Gennaro, la femme de Tommaso mit au monde un sixième enfant. C'était un petit ange de fille, blanche et rose, un véritable sourire du paradis. Jugez des transes des pauvres parents, eux qui avaient vu mourir tous leurs autres enfants en bas âge! J'étais un ami intime de la maison. J'avais une sincère affection pour Tommaso et pour la bonne Marie, qui, comme je vous l'ai déjà dit, était une pieuse et sainte femme. A peine accouchée, elle me fit appeler:—Gennaro, me dit-elle, j'ai une prière à t'adresser. Tu sais combien nous sommes malheureux avec nos enfants. J'ai idée que tu nous porteras bonheur: aide-nous à faire cette fille chrétienne. Le veux-tu?—De tout mon cœur, répondis-je, puisque tu penses que je puis influencer sur le bonheur de ta fille. Et puis c'est un lien de plus entre nous: nous serons compère et commère.

« En effet, enchanté de contracter cette parenté spirituelle, je voulus faire les choses en règle. Je fis venir de Nocera une chaise-à-porteurs toute dorée pour la sage-femme et ma petite filleule. J'invitai quelques amis, et au retour de l'église je ne négligeai rien pour rendre la fête complète. Par mes soins, on distribua en abondance des *tarallini* sucrés, des noisettes, des châtaignes grillées et du vin de Pouille. Nous nous embrasâmes tous, et nous nous séparâmes en souhaitant toutes les félicités de la terre à l'intéressante créature que nous venions de baptiser, ainsi qu'à ses vertueux parents.

« Il était impossible de voir un enfant plus frais, plus potelé, plus vif, plus appétissant que la petite Francesca jusqu'à trente mois. Elle courait toute seule dans le jardin de son père; commençait à parler presque aussi bien que Monsieur le curé, qui cependant connaît le latin; me reconnaissait du plus loin qu'elle m'apercevait et m'appelait de sa douce voix; d'y penser seulement les larmes me viennent aux yeux. Mais le croiriez-vous? A peine achevait-elle sa troisième année, nous la vîmes, ainsi que ses sœurs et ses frères infortunés, se faner peu à peu comme une tendre fleur dont un ver ronge les racines. Autant la joie avait été vive dans la maison, quand cette charmante enfant se développait avec une santé si florissante, autant la désolation fut grande quand la mort sembla menacer ses jours. Nous consultâmes les meilleurs médecins de Nocera et de Salerne; mais les remèdes que ces messieurs prescrivirent furent impuissants à arrêter les progrès du mal. Chaque jour Francesca devenait plus faible, plus pâle, plus abattue. C'était une pitié! Décidément, dis-je un jour à Tommaso, il faut qu'on ait jeté un sort sur ta maison. Tu es la victime de quelque infâme *jettatore*, c'est sûr. Il faut le conjurer. Écoute: tu vas me confier ta fille. Je la porterai chez moi. Sois tranquille: ma vieille mère et moi, nous la soignerons aussi bien que vous pourriez le faire ta bonne femme et toi. Nous sommes voisins: vous aurez ainsi la faculté de la voir tous les jours. C'est donc comme si elle était chez vous. N'en doute pas: par ce moyen nous rompons le maléfice. En attendant, vous ferez bénir de nouveau la maison, et vous changerez les cornes de bélier qui sont sur votre porte: je soupçonne qu'elles ont été *conjurées* par l'infâme qui s'acharne après vous. Vous les jetterez au feu, et en achèterez d'autres plus longues que vous ferez toucher, au be-

soin, par le père Giacinto, vénérable franciscain de la *Torre*, dont le cordon a tant de vertu! — Je te remercie, Gennaro, me répondit Tommaso; mais ma femme avant d'accepter ta proposition veut tenter un autre moyen pour sauver notre enfant. Tu sais combien est bonne notre sainte Mère des *Pagani*; tu connais les miracles qu'elle a faits! Dans quelques jours c'est sa fête. Marie a l'intention d'y apporter Francesca, avec quatre magnifiques poules qu'elle lui fera offrir par notre petit ange. Crois-tu possible que la mère de Notre Seigneur, Elle qui a tant souffert pour son divin fils, rejette l'offrande d'une mère dans la douleur? — De plus je lui dirai bien, ajouta Marie, que de ce jour Francesca est sa fille: quelle est la mère qui refuse de sauver son enfant?

« Je ne pouvais qu'approuver une si sainte résolution; mais je me réservai, après la cérémonie, de prendre ma filleule chez moi. C'était, voyez-vous, une idée fixe; je n'y aurais renoncé pour rien au monde.

« J'accompagnai Tommaso et Marie à la Madone des Poules. A peine entrée dans l'église, la pauvre mère alla s'agenouiller devant la statue vénérée de la Sainte Vierge, en la suppliant d'agréer l'offrande des poules que nous avions apportées. Elle mit à genoux devant elle sa fille mourante, qu'elle soutenait de son mieux; car la chère enfant était trop faible pour être abandonnée à elle-même dans cette posture. Puis Marie lui joignit ses petites mains débiles et amaigries, et lui recommanda de bien regarder la mère céleste qui devait lui rendre la santé et la vie. Francesca obéit en tout point à sa pieuse mère. Elle articula même assez distinctement ces mots qu'on lui disait de répéter: *Mamma mia, aiutami*; ô ma mère, assiste-moi!

« Et Marie ajouta: Guéris ma fille, ô mère de mon Dieu. Je te la consacre; elle n'appartiendra jamais à d'autres qu'à toi! » Tommaso et moi nous étions aussi à genoux derrière elle, et nous unissions nos prières aux siennes. Il y avait foule dans l'église. Tous émus de pitié et pour la mère et pour l'enfant, criaient avec Marie: Sainte Vierge, notre patronne et notre refuge, vous qui pouvez tout auprès de votre fils tout-puissant, assistez cette pauvre mère; miracle! miracle!

« Vous sentez, mes nobles seigneurs, que la Madone ne pouvait pas faire à moins que d'exaucer tant de ferventes prières. Aussi pour nous montrer qu'elle nous avait entendus, elle

permit qu'une des poules qu'elle avait si bénévolement accueillies, abandonnât son giron sacré, et vint en volant et en chantant se réfugier dans les bras de Francesca qui tout heureuse se mit à la caresser. Car c'était précisément sa poule favorite, celle à qui elle se plaisait à donner les miettes de son pain. Plus de doute : la Madone agréait le vœu, et prenait Francesca sous sa protection. La poule était venue nous l'annoncer de sa part. Tous les assistants, témoins de ce prodige, crièrent de nouveau : miracle ! miracle ! et rendirent grâces avec nous à la bienheureuse mère de tous les chrétiens.

« Telle est l'origine du vœu fait par la mère de Francesca et accepté par la Sainte Vierge ; vœu approuvé par Tommaso, et renouvelé par son excellente fille le jour de sa première communion. »

— Ainsi, demanda Mylord, à dater de ce moment-là Francesca se rétablit ?

— Je le crois bien, répliqua le *tavernaro*. Vous allez voir comment la Madone nous envoya sur-le-champ le remède nécessaire à la guérison. En sortant, nous rencontrâmes à la porte de l'église un étranger, un français, qui s'approcha de nous avec intérêt, examina attentivement l'enfant que la mère portait dans ses bras, et nous dit : Vous avez là une petite fille bien malade, bien souffrante... ! — Hélas ! oui, mon bon Monsieur, répondit Marie ; mais à présent il n'y a plus rien à craindre pour elle : la Madone vient de nous promettre de la sauver. — Jc le sais : j'étais dans l'église. C'est la S. Vierge, croyez-moi, qui a permis que je me trouve là, et qui m'envoie vers vous, pour vous remettre de quoi guérir votre fille. Prenez cette fiole : elle contient une liqueur dont chaque matin vous lui donnerez une goutte, délayée dans une cuillerée d'eau.

« Et comme nous hésitions à accepter son élixir, l'étranger ajouta avec bonté : Faites ce que jc vous dis, et l'enfant sera rétablie dans un mois. Je vous le garantis au nom de la Madone.

« En prononçant ces derniers mots, il s'éloigna ; et nous ne l'avons plus revu.

« Avouez-le, Messieurs : ce français ne nous était-il pas visiblement envoyé par la Madone ? Aussi nous fîmes usage du remède ; mais, pour plus sûreté, ce fut dans ma maison, afin d'être à l'abri de la *jettatura* qui régnait encore dans celle de Tommaso. Avant un mois, selon que l'étranger nous l'avait annon-

cé, Francesca commença à reprendre ses forces; ses vives couleurs reparurent; enfin mes nobles seigneurs, notre petite chérie redevint peu à peu la plus jolie fillette que j'aie jamais vue.

— Sa mère dut être bien heureuse, dis-je à Gennaro!

— Sans doute; mais hélas! la brave femme ne jouit pas longtemps de son bonheur: elle mourut deux ans après; mais avant d'expirer elle fit promettre à son mari de respecter son vœu, et de faire entrer Francesca au couvent de l'Annunziata, aussitôt qu'elle aurait atteint l'âge de dix-huit ans.

— Nous comprenons maintenant, dit Mylord, les scrupules du père à marier sa fille avec Giovanni.

— Sans doute, Tommaso n'a pas tort dans le fond, dit avec assentiment le bonhomme Gennaro; mais en voyant l'amour de Francesca pour Giovanni, amour qui la rend si malheureuse, Tommaso aurait pu obtenir des dispenses.

— Vous croyez que la chose est possible? demanda vivement Mylord.

— Fort possible, Excellence . . . il est vrai que notre curé lui a conseillé de n'en rien faire.

— Et savez-vous pourquoi?

— Eh! parbleu, dans l'intérêt spirituel de Francesca et de Tommaso. Francesca, en entrant au couvent, devient une sainte; et Tommaso est assuré de son salut éternel, puisque, à sa mort, les biens de mon compère reviendront au couvent, sa fille étant son unique héritière.

— J'ai compris les louables intentions de votre curé, dit encore Mylord. Vous trouvez cependant que Giovanni est digne de l'affection de votre filleule, et vous la lui verriez épouser avec plaisir!

— Avec bonheur, Excellence. Giovanni est un très-bon sujet, je vous assure. Puis c'est le fils d'un homme dont je bénirai toujours la mémoire. Il fut mon bienfaiteur; c'est lui qui me fournit les moyens d'ouvrir cette *trattoria*: Dieu veuille avoir son âme, et répandre ses bénédictions sur son fils.

— N'en doutez pas, mon brave homme, Dieu le protégera, puisqu'il le mérite. Nous vous remercions de votre complaisance à satisfaire notre curiosité. Tenez; voilà une piastre. Les quatre carlins de surplus sont les arrhes que nous vous donnons pour les vermicels que nous devons venir manger chez vous. Puis s'adressant à moi, Mylord ajouta: Partons pour les *Pagani*.

J'avais deviné sa pensée, et j'étais impatient comme lui de me retrouver auprès de Francesca et de Giovanni. Nous laissâmes le fidèle John réunir soigneusement les restes de nos provisions : il était juste et naturel qu'il pensât aussi à son déjeuner et à celui de notre cocher, qui peut-être ne s'était pas encore détaché du corps de l'infortuné *Raffanello*. Nous nous acheminâmes ainsi à grands pas vers la Madone des Poules, accompagnés des salutations et des bénédictions que le bon *tavernaro* ne cessait d'envoyer à nos excellences.

VI.

La perruque de Mylord se trouve dans le plus grand danger qu'elle ait jamais couru.

Il serait superflu de rapporter ici la conversation qui eut lieu entre Mylord et moi, durant le court trajet de la *trattoria* aux *Pagani*. Le lecteur a deviné sans peine qu'il ne fut question que de Giovanni et de Francesca. Le noble Lord, qui n'avait jamais soupçonné l'existence de mœurs pareilles, encore moins d'une foi si grande et si naïve, sans être précisément aveugle ni fanatique, était dans le ravissement. Tout rationaliste qu'il était, il ne pouvait s'empêcher de s'écrier avec admiration : « Heureux ceux qui croient comme ces gens-là ! » Subjugué par l'ascendant des sentiments religieux qui animaient les principaux personnages de cette histoire, il finit, comme le français qui avait donné aux parents de Francesca le spécifique curatif, par se figurer qu'il pourrait bien être aussi un instrument de la Providence, un agent miséricordieux pour secourir nos jeunes amoureux et en assurer le bonheur. Parler à Tommaso pour le faire renoncer à sa résolution d'enfermer Francesca au monastère de l'Annunziata, c'était une tentative chimérique. Le seul parti qui présentât quelque chance de succès, c'était d'aller voir le curé des *Pagani*, et de s'entendre avec lui pour obtenir les dispenses voulues par l'Église romaine. Mais il existait toujours la difficulté de le déterminer à cette démarche, dans le cas où ce digne pasteur des âmes serait doué d'une excessive

susceptibilité canonique, et que son intérêt particulier, autant que celui du couvent, parlerait plus haut que toute autre considération mondaine.

En arrivant aux *Pagani*, nous nous dirigeâmes vers l'église, dont les avenues étaient encombrées. Nous passâmes, non sans peine, au travers d'une foule aux costumes pittoresques, aux allures étranges, criant, jurant, hurlant au milieu des *corricoli* et des *calessi*; se pressant autour de l'étalage des petits marchands qui affluent dans les fêtes patronales des églises de Naples. Mais nous, qui étions partis dans le seul but d'observer, nous ne jetâmes qu'un œil distrait sur cette joyeuse agglomération de peuple : une pensée unique nous préoccupait : le destin de Francesca et de Giovanni.

Nous eûmes toutes les peines du monde à pénétrer dans l'église, toute tendue de riches draperies de soie, et étincelante de cierges allumés. Ce ne fut qu'à la déférence naturelle au peuple napolitain envers les étrangers, que nous dûmes la bienveillante concession d'une petite place dans l'enceinte sacrée. Nous nous approchâmes le plus qu'il nous fut possible de la statue de la Vierge, où devait se renouveler pour la troisième fois, d'une manière irrévocable, le vœu de Francesca. Le divin simulacre était paré avec tout le luxe que la piété des fidèles avait pu déployer dans cette circonstance solennelle. Le costume traditionnel y brillait dans toute sa pompe : robe de brocard rouge, manteau de satin bleu, perruque blonde à catogan, frisée et poudrée en neige, surmontée d'une couronne d'or enrichie de pierreries, et par-dessus un long voile blanc où scintillaient quelques étoiles dorées. Du piédestal se détachaient, comme des rameaux, des juchoirs où les poules que la Madone se plait à accueillir auprès d'elle, se balancent un peu effarées, il est vrai, mais fort joyeuses, à ce qu'assurent les croyants de l'endroit, de se presser ainsi autour de leur protectrice.

La grand' messe en musique était commencée depuis longtemps; de sorte que nous n'entendîmes que les deux derniers morceaux, passablement exécutés par les chanteurs et par l'orchestre, mais d'une médiocrité désespérante sous le rapport du mérite musical. La musique sacrée à Naples n'est plus aujourd'hui qu'une sacrilège parodie de la théâtrale. La *caballette* a envahi le sanctuaire, et y profane la sainteté des hymnes

chrétiens. En peut-il être autrement ? C'est fort douteux, pour ne pas dire impossible. Le maître de chapelle napolitain, dépourvu d'études et de connaissances musicales, sans instruction littéraire, n'ayant jamais entendu les chefs-d'œuvre des grands maîtres étrangers, parce que se croyant supérieur à tous il prétend n'en avoir que faire; professant le plus profond mépris pour la musique savante, et ne goûtant que les productions lyriques de S. Charles, le maître napolitain est devenu, par paresse et par orgueil, incapable de produire une œuvre d'art dans le genre sacré. Mais laissons de côté ce triste sujet: Naples ne me pardonnerait jamais, si je me permettais de dire qu'elle n'est plus la cité la plus éminemment musicale du monde.

Nous cherchâmes des yeux Francesca; et nous parvîmes à la découvrir non loin du maître-autel, humblement prosternée et absorbée dans la prière. Son père était à côté d'elle, et, non moins que sa fille, paraissait prier avec ardeur. Quand le moment de la Communion fut venu, elle se leva, et alors nous pûmes voir son beau visage pâle et inondé de larmes. Elle s'avança en tremblant vers la Sainte-Table, et reçut son Sauveur avec cette foi candide et pure qui émeut les plus indifférents, et qu'environnent ceux qui ont le malheur d'en être privés. Elle retourna à sa place plus pâle, plus oppressée qu'auparavant. Je gagerais que Giovanni était pour quelque chose dans son trouble et dans ses larmes; peut-être même son image était-elle venue plus d'une fois s'interposer entre elle et Dieu!

Mais Giovanni, où était-il? Il était perdu pour nous au milieu de cette foule compacte; mais je suis sûr qu'il dévorait des yeux chacun des mouvements de sa chère Francesca, et que tacitement il mêlait ses pleurs à ceux que probablement on versait pour lui.

L'office divin est terminé. Le clergé est rentré dans la sacristie pour se préparer à la grande procession qui suit ordinairement la grand'messe. Tommaso et sa fille ont abandonné leur place; et se sont approchés de la statue de la Madone. Francesca est chancelante; son père est obligé de la soutenir, et de lui glisser à l'oreille quelques mots qui raniment son courage défaillant. Elle arrive, s'agenouille, veut parler... un cri part du sein de la foule: « Francesca ! » La pauvre fille a reconnu cette voix bien-aimée: c'est en effet celle de Giovanni qui, dans son désespoir, écarte, repousse, coudoie ceux qui s'opposent à

son passage, et arrive éperdu auprès de la Madone pour la prier de faire un miracle en sa faveur. Il tenait la parole qu'il avait donnée à Tommaso devant la *trattoria* de Gennaro. En le voyant ainsi hors de lui, la foule s'agite, s'interroge, et par un mouvement ondulatoire se porte et s'entasse encore plus vers le lieu où elle s'attend à voir quelque scène émouvante et nouvelle. Pour nous, reconnaissant notre insuffisance à la raconter dignement, nous invoquons plus que jamais l'indulgence du lecteur.

Francesca était restée sans voix, en apercevant Giovanni à côté d'elle; Tommaso, dans son indignation, était près d'oublier le respect dû à la Sainteté du lieu où il était; et Giovanni, à genoux auprès de Francesca, se disposait à invoquer la S. Mère du Christ, comme son unique espérance, lorsque, soit miracle et visible indice de la protection divine, soit conséquence du mouvement un peu tumultueux qui s'était opéré parmi les assistants, une des poules perchées autour de la Madone, se sépare de ses compagnes et fuit le giron vénéré. Mais comme jadis, lorsque la mère de Francesca, à cette même place, consacra sa fille à la Reine des Cieux, la poule ne dirige pas son vol vers la pauvre suppliante: c'est vers la porte cette fois, en passant par-dessus nos têtes, qu'elle tend de toute la puissance de ses ailes. Mais elle a beau les agiter avec une ardeur convulsive, sa plume débile trahit son audacieux élan: à la moitié de l'espace qu'elle a la prétention de franchir, elle fléchit, s'abaisse et s'abat... où? — *horresco referens!* — sur la tête de Mylord, qui s'était vainement détourné pour esquiver la chute de la téméraire volatile. Ses pattes, crispées par la frayeur, s'enchevêtrent dans l'élégant toupet. Mes mains se tendent aussitôt vers le point menacé; mais le noble Lord y a déjà porté les siennes, et tâche de saisir l'ennemi qui l'assiège. L'animal veut marchander encore sa liberté: il fait un effort dans lequel il déploie toute son énergie; se débat en poussant des cris perçants, et s'échappe en laissant quelques plumes entre les doigts de celui qui l'étreint, mais en emportant attachée à ses pieds la magnifique chevelure que nous avons décrite dans le deuxième chapitre de cette histoire. Chargée de ce précieux trophée, la poule parcourt tout au plus trois ou quatre mètres, et tombe épuisée au milieu de la foule stupéfaite.

Mylord, par pudeur, avait instantanément couvert sa tête

nue. Dans ce moment critique, son accent fut aussi déchirant que celui de Giovanni appelant Francesca lorsqu'elle allait renouveler ses vœux : « Ma perruque ! ma perruque ! »

Mais dans son trouble, Mylord prononça ces mots en anglais ; de sorte que personne ne les comprit.

— Prenez garde, ajouta-t-il . . . Dix louis à celui qui me la rapporte ! veillez-y, me dit-il ; j'attends à la porte : je ne saurais rester ici.

La confusion était à son comble ; c'est ce qui sauva en grande partie le noble Lord du ridicule. Les témoins crédules et naïfs de sa disgrâce avaient été frappés d'un étonnement trop subit, en voyant s'envoler loin du simulacre sacré une poule que la Madone avait daigné accueillir ; en outre la tête nue de Mylord avait été recouverte avec trop de promptitude et de dextérité, pour qu'ils eussent eu le temps de rire et de s'égayer à ses dépens. À peine un léger sourire avait ridé les lèvres de quelques-uns. Ajoutons enfin que la sainte majesté du lieu imposait à ces braves gens, dont la foi, dans sa manifestation, est encore aussi hyperbolique qu'au moyen âge.

Francesca, au départ bruyant de la poule, et à la rumeur que cet événement inattendu avait occasionné, s'était redressée et appuyée contre son père. Quant à Giovanni, lui qui attendait un miracle, persuadé que chaque poule qui se mouvait était une heureuse messagère des faveurs de la Sainte Vierge, il s'était élancé après la fugitive, et ses coudes vigoureux lui frayant un chemin plus facilement que les miens ne pouvaient le faire, il arriva avant moi au lieu où elle s'était abattue. Mais déjà une bonne commère l'avait saisie par les ailes, et s'était empressée de la délivrer du profane ornement qu'elle portait entortillé à ses pattes. En dévote fidèle, regardant, selon la tradition populaire, les poules de la Madone comme un objet sacré, elle avait rejeté avec mépris la perruque loin d'elle.

— A moi cette poule, s'écrie Giovanni essoufflé, mais sur-excité par la lutte qu'il a dû engager pour parvenir jusque-là ; à moi cette poule ! c'est pour moi qu'elle a quitté notre bien-heureuse mère ; c'est pour moi qu'elle a fait le miracle : à moi seul appartient le droit de la lui rapporter.

— C'est juste, dirent tous les assistants.

Et la vieille femme : Tiens, la voilà, dit-elle ; laisse-moi seulement lui donner un baiser.

Et elle rendit la poule à Giovanni.

— Grâce au ciel, j'ai ma poule! s'écria-t-il tout triomphant.

— Oui, lui répondis-je, mais vous n'avez pas la perruque.

— La perruque! Eh! que m'importe?

— Que vous importe? De quel côté, dites-moi, s'est dirigée votre poule en s'éloignant de la S. Vierge? vers ce noble étranger, n'est-ce pas? Où s'est-elle reposée? sur sa perruque. Donc la perruque fait partie du miracle qui vient de s'opérer en votre faveur. Aussi j'ose vous assurer que si vous retrouvez la perruque, et si vous la rapportez à mon illustre ami, votre bonheur est certain: Francesca sera votre femme.

J'en demande pardon; mais je crus devoir flatter ainsi les idées superstitieuses de Giovanni afin de ravoir la perruque. Il me fallait en effet quelqu'un de bien intéressé à la chercher, pour qu'il consentît à fouiller entre les jambes de tant d'individus, foulant avec indifférence sous leurs pieds le plus cher objet des prédilections et des complaisances de Mylord. Le fanatisme en ce moment me servait mieux que la récompense promise. Ainsi s'accréditent et se propagent les fausses croyances: ceux dont elles favorisent les intérêts ne manquent jamais de les soutenir et de les perpétuer.

— Vous et votre ami, vous êtes, si je ne me trompe les deux nobles étrangers que j'ai vus à la taverne de Gennaro?

— Précisément.

— Tenez cette poule; dans cinq minutes je suis à vous.

Et Giovanni se précipite dans la mêlée avec un courage héroïque. Jason n'allait pas avec plus d'enthousiasme à la conquête de la toison d'or.

Pour moi qui avais été témoin des transes et des angoisses de Francesca, je ne pus résister au désir de lui donner une consolation et une espérance. Je me glissai avec ma poule au travers de ces bons paysans qui, admirant mon respect pour leur Madone bien-aimée, répétaient en s'écartant: « Laissez passer l'étranger! Passez, Excellence! »

J'arrive auprès de Francesca qui, timide et rougissant, fixe sur moi un regard étonné.

— Belle Francesca, lui dis-je en lui présentant la poule; il y a 15 ans, à pareil jour, votre pauvre mère vous fit agenouiller à cette même place où nous sommes. Alors une poule vint se réfugier dans votre sein, et vous annonça la cessation du mal

qui vous consumait. Le présage ne fut pas trompeur : comme vous sortiez de l'église, un français remit à vos excellents parents un spécifique qui vous guérit en peu de jours.

— Vierge Marie ! exclama Francesca ; comment savez-vous ces choses-là ?

— Le Ciel a permis que j'en fusse instruit pour votre bonheur et celui de votre père.

— Ah ! mon Dieu ! fit-elle en joignant ses mains.

— Francesca, continuai-je, vous voyez encore aujourd'hui devant vous un autre français qui s'intéresse à vous tout autant que le premier, peut-être même davantage. Prenez cette poule : c'est celle qui naguère s'est envolée pendant que vous et Giovanni invoquiez à genoux la Divine Mère du Christ. Rendez-la à cette mère de miséricorde qui vous a été si favorable dans votre enfance, et qui ne veut pas moins vous protéger aujourd'hui.

La jeune fille restait là tout interdite devant moi, regardant tour à tour l'étranger et la Madone, que ses beaux yeux humides de larmes semblaient interroger. Pour cette âme candide et pure le flux et le reflux de tant d'émotions diverses devait être terrible. Enfin Francesca prit la poule et s'écria : « O Vierge Marie ! est-il possible que tu aies daigné faire encore un miracle pour moi ! Sois bénie mille fois, si c'est par ton ordre que cette poule, que je dépose à tes pieds, est venue m'interrompre au moment de renouveler le vœu fait ici par ma digne mère. J'accepte ce que m'a dit en ton nom cet étranger, comme nos parents acceptèrent de l'autre français le remède qui me rendit, il y a 15 ans, la vie et la santé. »

Profondément ému, je ne pouvais me défendre de partager la pieuse confiance de Francesca. Je contemplais avec attendrissement cette charmante créature, pendant qu'elle restituait à la Madone la poule effarouchée, qui profita de la liberté qu'on lui rendait, pour aller se percher en claquetant sur l'un des bras du simulacre vénéré. Quant à Tommaso il était resté à la même place, immobile, la bouche béante, les yeux effarés : ce qui venait d'arriver l'avait rendu stupide.

Une voix qui m'était désormais bien connue résonna joyeusement à mon oreille : « Je la tiens ; la voilà ! »

C'était Giovanni me montrant sur son poing la perruque retrouvée ; mais dans quel état ! Je n'ai pas le courage de le décrire.

Giovanni avait l'air d'un triomphateur portant des dépouilles opimes au temple de Jupiter. Francesca, en le voyant ainsi rayonnant de joie: Que portes-tu là, lui demanda-t-elle?

— Le gage de notre bonheur.

— Es-tu fou? une vilaine perruque!

— Magnifique au contraire. Il paraît que tu ne l'as pas vue sur la tête de l'illustre étranger. Demande à Monsieur si elle n'est pas un gage de salut pour nous. Rappelle-toi comme la poule de la Madone s'est précipitée dessus, quand je lui demandais un miracle, à cette bonne Mère. La pauvre bête serrait si fort la perruque entre ses griffes, que la tante Bernard a eu toutes les peines du monde à lui faire lâcher prise. C'est miraculeux, sans aucun doute. Tu ne peux comprendre ce mystère, ni moi non plus; mais c'est égal: j'ai bon espoir; j'ai confiance; la Madone m'a exaucé. Cet honnête gentilhomme me l'assure.

— Il l'assure à moi aussi, dit Francesca.

— Tu vois bien!

— Il connaît ma famille, toute notre histoire.

— Tu vois bien!

— C'est lui qui m'a rapporté la poule, et qui m'a dit de l'offrir de nouveau. Je l'ai fait, et la poule, toute contente, s'est juchée sur le bras même de la S. Vierge.

— Tu vois bien! Je suis si heureux que si nous n'étions pas dans l'église..!

— Tais-toi: la procession va sortir.

— Tu as raison: voici les prêtres qui commencent à défiler de la sacristie, et les porteurs qui viennent prendre la statue. Excellence, me dit le brave garçon, que faut-il faire à présent de la perruque?

— Suivez-moi: il est trop juste que vous la remettiez vous-même à son propriétaire.

— Au revoir bientôt, Francesca, dit Giovanni avec amour. Remercie bien la Madone pour nous deux. Puis s'adressant à Tommaso qui restait toujours abasourdi et muet: « Pardonne-moi si je t'ai offensé. Je t'assure que je te respecte et que je t'aime comme un père. » Tommaso prit machinalement la main affectueuse qu'on lui tendait.

Giovanni marcha sur mes pas; et suivant le torrent de la foule qui s'écoulait pour suivre la procession, nous fûmes bientôt à la porte où Mylord m'avait donné rendez-vous.

VII.

La Procession. — Nouvelle péripétie.

Nous trouvâmes l'honorable Lord droit et immobile, le chapeau enfoncé sur ses oreilles, mais fort impatient de connaître le destin de sa perruque.

— Eh bien? demanda-t-il aussitôt qu'il m'aperçut.

— Retrouvée, sauvée, Mylord! ce digne garçon a désiré vous la rapporter lui-même.

— Giovanni! exclama Mylord.

— C'est lui qui a eu le bonheur de la retirer sinon saine, du moins sauve, du milieu de la tourmente, où le naufrage était inévitable.

— Je n'oublierai pas ce service, Giovanni, dit Mylord avec bonté; merci! Mais voyons si elle n'est pas trop maltraitée, ajouta-t-il avec anxiété.

Giovanni lui présenta la perruque informe, ébouriffée, couverte d'une poussière immonde. A cette vue, Mylord pâlit; ses yeux devinrent hagards, comme vitrés. Il parut un instant chanceler sur ses jambes. Il me fit peur. Je lui saisis la main avec force: — Mylord, lui dis-je, je croyais que mon ami était un philosophe, dont la sagesse et le courage savaient résister aux coups imprévus de la fortune, et ne se laissaient point abattre par les petites misères de la vie.

— Vous voyez, me répondit-il en faisant un effort surnaturel sur lui-même, vous voyez à quoi tient la sagesse humaine! J'en ai honte...! mais vous connaissez ma faiblesse: pour toute autre chose j'aurais été inébranlable; dans celle-ci j'ai succombé. Cependant je vais vous montrer que si je tombe, je sais me relever. Je suis homme encore et digne de votre amitié.

Aussitôt m'indiquant la perruque, il ajoute avec une certaine fermeté: « Cachons cela, et allons à quelque endroit où je puisse m'accommoder le mieux possible, jusqu'à l'arrivée de John. »

Mylord déploya un foulard: il servit à envelopper la précieuse naufragée, qu'il déposa soigneusement roulée dans une des larges poches de sa redingote. Puis, précédés par Giovanni que

nous avions prié de nous trouver un pied-à-terre, nous nous rendîmes à une petite auberge assez propre, à la sortie des *Pagani*, sur la route de Nocera. Nous demandâmes une chambre séparée; et l'hôtesse nous offrit la sienne que nous acceptâmes. Giovanni eut la discrétion de ne pas monter avec nous à l'étage supérieur, et de nous attendre au rez-de-chaussée.

— Voyons, dit Mylord, s'il est encore possible de me couvrir momentanément de cette perruque. Tant bien que mal, il faudra bien me l'adapter!

En disant ces mots, il tira de la poche de son gilet un élégant petit peigne en écaille, mince comme une lame de couteau, et enfoncé dans un manche en ivoire. Ensuite il fouilla dans sa redingote, où il avait caché le précieux dépôt; mais à mesure que sa main plongeait dans les poches, ses traits se contractaient. Une vive inquiétude se manifestait dans ses mouvements. Enfin me regardant avec stupeur : « Rien ! plus rien ! » s'écria-t-il.

— Que vous arrive-t-il encore, Mylord ?

— La perruque !... nous l'avons perdue en route, ou bien on nous l'a volée.

Nous fouillâmes de nouveau, nous explorâmes non seulement les poches, mais encore tous les coins et recoins de la redingote; la perruque avait réellement disparu.

Indubitablement quelque adroit industriel, *faisant l'article mouchoir*, avait entrevu le foulard de Mylord, et l'avait enlevé sans aucun scrupule. Peut-être même déjà l'avait-il vendu, et du prix avait-il acheté une poule pour l'offrir religieusement à la Madone. Mais la perruque, à laquelle le foulard servait d'enveloppe, qu'en avait-il fait ? C'est ce que nous apprendra la suite de cette histoire authentique, que nous avons entrepris d'écrire.

Quelque promesse que m'eût faite Mylord de m'offrir l'image du *vir probus* d'Horace, qui voit tomber en ruines l'univers autour de soi sans en être ébranlé, il eut besoin de s'asseoir sur l'unique chaise qu'il y avait dans la chambre. Je mis en œuvre toutes les ressources de mon éloquence, sans oublier aucune des précautions oratoires prescrites par les rhéteurs.

— Je vous remercie, me dit-il : Je suis calme ; je veux l'être ! — Puis se relevant comme un homme qui est maître de lui-même : En voyons à la rencontre de John qui devrait être

déjà aux *Pagani*. Qu'il arrive ici au plus vite: peut-être aura-t-il eu la précaution... mais qui expédier?

— Giovanni.

— Vous avez raison. Veuillez l'appeler.

— Ou plutôt je descends et lui donne les instructions nécessaires.

— Faites, et s'il rencontre John à l'entrée des *Pagani*, qu'il lui dise de quitter la voiture et Francesco, et de venir ici à toutes jambes.

Je ne concevais pas trop comment John pouvait remédier au malheur de la perruque perdue; mais je me conformai aux recommandations de Mylord, et cinq minutes après Giovanni était parti à la recherche du fidèle Achate.

Cependant la musique militaire de la garnison de Nocera, invitée à la fête, nous annonçait, par ses fanfares, l'approche de la procession. Les premières bannières des pénitents blancs et des pénitents rouges défilaient déjà sous notre fenêtre. J'invitai Mylord à jouir du spectacle, en ayant soin de lui dire qu'il n'était d'usage de se découvrir que devant la Madone. Il y consentit; et la nouveauté du tableau parvint à le distraire de sa mésaventure. Les députations des différents ordres monastiques de Cava, d'Angri, de Nocera et des autres couvents des environs, formaient une double haie, et contenaient le peuple de chaque côté du chemin que parcourait le cortège. Chacun de ces vénérables religieux portait à la main un cierge allumé. Après eux marchait gravement le clergé, chantant des hymnes en honneur de la Vierge, et dans les intervalles, la musique exécutait un fragment d'un nouvel opéra, réduit pour instruments à vent. C'est dans le rectangle formé par les musiciens placés devant sur trois lignes de front, par les deux lignes parallèles des membres du clergé sur les flancs de la route, et fermé dans le fond par la Statue de la Madone, que les fidèles viennent déposer leurs offrandes, excepté pourtant les poules qui sont toujours lancées vers le simulacre sacré: heureux alors ceux dont la poule parvient à se percher sur l'un des juchoirs dont il est hérissé! Mais les jeunes veaux, les agneaux, les cochons, tout bariolés de rubans de diverses couleurs, sont conduits dans cette enceinte réservée, et suivent la procession avec plus ou moins de docilité, sous la direction de quelques individus chargés de maintenir l'ordre dans ce troupeau hété-

rogène sans cesse grossissant. La statue était couverte de volaille. Deux beaux pigeons blancs, dont les ailes avaient été préalablement raccourcies, s'étaient accroupis sur les épaules de la Madone. Entre ses pieds légèrement découverts, un joli lapin Angora sortait de temps en temps son museau blanc et rosé, puis se cachait presque aussitôt sous la robe longue et flottante. La volaille pleuvait de toutes parts. Les gens gagés par le presbytère pour attrapper les poules fugitives, et les enlasser dans des cages ou dans de grands paniers dont ils ont soin de se munir, ne suffisaient qu'avec peine à leur pénible besogne. La foule n'était pas moins compacte que dans l'église : seulement elle était plus bruyante, car la joie du peuple napolitain se manifeste toujours par les vociférations les plus excentriques.

Quand la statue de la Vierge fut tout près de nous, Mylord fit un pas rétrograde dans la chambre pour n'être pas obligé d'ôter son chapeau ; il ne se montra de nouveau à la fenêtre que lorsque le cortège fut à quelque distance sur la route de Nocera, limite de la grande procession annuelle des *Pagani*.

— Le pays où nous sommes est tout-à-fait digne du nom qu'il porte, me dit Mylord : Il est encore en plein paganisme. Ce cortège étrange, avec ces animaux parés de bandelettes, ne vous figure-t-il pas une cérémonie sacrée des temps idolâtres ? Pour moi, il m'a semblé voir le peuple romain allant immoler des victimes expiatoires aux Dieux de la patrie.

— Le peuple, répondis-je, tient à ses anciens usages, à ses pratiques religieuses, quelque absurdes qu'elles nous paraissent à mesure que se déplace le point de vue sous lequel nous les envisageons. L'idée religieuse est une, Mylord. Elle se développe, se modifie, se transforme dans la succession des âges, selon le génie des peuples et selon leurs aspirations dont vous pouvez compter les variétés sur chaque degré de latitude. Mais le point de départ, le principe générateur est toujours le même. Il n'y a donc rien d'étonnant que dans certaines contrées de la Péninsule, les Italiens, amis de la pompe, esclaves du cérémonial, et fort routiniers par nature, aient transporté dans le culte catholique des pratiques empruntées aux mystères de Cérès et de Bacchus. N'est-ce pas la même chose en France, en Belgique, en Espagne ? A-t-on renoncé entièrement aux processions du moyen âge ? voyez les fêtes patronnales de Douai, de Valenciennes, de Toulon, etc. La Fête-Dieu en Provence n'ob-

serve-t-elle pas encore en partie le rituel du bon roi René? Sur cette terre classique de la Grande-Grèce, sans doute le christianisme a modifié le caractère et le mode d'existence du peuple, mais il ne l'a pas changé: c'est toujours la même nature, ce sont les mêmes instincts qu'autrefois. Comme les plébéiens de Rome, les plébéiens de Naples, pour être paisibles et contents, demandent seulement du pain et les jeux du cirque, *Panem et Circenses*.

— Mais devrait-on tolérer ce mélange de christianisme et d'idolâtrie?

— Pourquoi pas, lorsque ce mélange ne nuit en rien aux dogmes constitutifs de la religion chrétienne? Peut-être dans ces âmes simples et naïves ébranleriez-vous la foi, en touchant à la crédulité! Quand le peuple n'est pas éclairé, et qu'il suit avec confiance les impulsions de son cœur et les pieuses traditions du passé, il serait fort dangereux de lui dire que ce que ses pères et lui-même ont adoré jusque-là est folie et sacrilège. Il vaut mieux que ce soit le progrès de la raison qui se charge de faire tomber peu à peu ces usages, que le vrai philosophe hésitera toujours à qualifier de ridicules, puisque c'est la foi qui les a fondés, qui les maintient et les rend respectables.

Pendant que nous discourions ainsi, nous aperçûmes au bout de la rue John et Giovanni courant vers nous à perdre haleine. Mylord fit un signe à son intelligent serviteur, et celui-ci lui répondit en montrant une boîte de la dimension d'un petit nécessaire de voyage. Cette réponse mimique fut comprise, et Lord Crew, ivre de joie poussa cette exclamation: « Je respire! John est un garçon précieux: il pense à tout! il prévoit tout!

Ces mots me révélèrent entièrement le contenu de la boîte. En effet, à peine John fut entré, Mylord courut à lui avec un si vif transport et une satisfaction si expansive, qu'il l'aurait peut-être embrassé, si je n'avais pas été là. Il se contenta de lui dire: « John, vous porterez à votre compte dix livres de gratification. — Mais où est Giovanni? il faut lui donner aussi sa récompense, à ce brave garçon. »

— Il n'a pas voulu monter, Mylord: il est resté en bas, dans la salle d'entrée, répondit John.

— Sa discrétion me plaît: il n'y perdra rien; n'est-ce pas,

mon cher professeur ? nous nous sommes proposé de travailler à son bonheur, ainsi qu'à celui de Francesca. Maintenant nous pouvons nous en occuper ; car si je n'avais pu avoir ma coiffure habituelle, il m'aurait été impossible de faire les démarches nécessaires.

— J'ai donc eu raison de lui dire que son bonheur dépendait d'une perruque ?

— Et d'une poule ! Descendez et donnez-lui rendez-vous quelque part, où nous puissions nous revoir dans la soirée. Pendant ce temps je resterai ici avec John, à qui j'ai deux mots à dire en particulier.

Je compris que Mylord n'aimait pas à avoir de témoins à sa toilette, et j'allai rejoindre Giovanni.

Il était assis sur un banc, et paraissait réfléchir assez profondément. Peut-être sa foi dans l'heureuse influence de la poule et de la perruque sur sa destinée commençait-elle à être ébranlée. Je l'abordai et lui dis : « Giovanni, je viens vous remercier du double service que vous avez rendu à mon illustre ami. Voici ce qu'il m'a chargé de vous remettre, en attendant mieux. »

Et je voulus lui glisser un napoléon dans la main.

— De l'argent ! me répondit-il ; hélas ! vous savez que ce n'est pas là ce que j'espère de vous. Rappelez-vous ce que vous m'avez promis dans l'église.

— Aussi vous ai-je dit *en attendant mieux*. Soyez certain que l'espérance que je vous ai donnée ne sera point déçue. Nous sommes trop heureux, Mylord et moi, d'être les instruments dont se sert la Providence pour décider Tommaso à vous accorder sa fille.

— C'est bien vrai, n'est-ce pas, Excellence, que la Madone a envoyé la poule exprès pour moi, sur la perruque du noble étranger, d'abord pour empêcher Francesca de prononcer irrévocablement son vœu, et puis.. ?

— Et puis, ajoutai-je, pour vous indiquer la personne qui peut le plus efficacement coopérer à votre bonheur. Mais, pourquoi me demandez-vous cela ? D'où provient le doute que vous me manifestez ?

— C'est que, voyez-vous, Monsieur, Matteo le premier perruquier de l'endroit, à qui j'ai raconté cette affaire, m'a haussé les épaules, et s'est pris à rire. Je conviens que Matteo est un mécréant : il va tout au plus le Dimanche à la messe ; c'est

connu ; mais c'est un gaillard très-savant : il lit l'Arioste comme s'il l'avait composé, et vous raconte la vie de *Rinaldo* aussi bien que le *Cantastorie* du Môle ou de la douane.

Je ranimai la confiance à demi éteinte de Giovanni, le mieux qu'il me fut possible. Je l'engageai à revoir Francesca. Il me dit qu'elle allait avec son père dîner chez une de ses tantes, et y passer le reste de la journée ; de sorte qu'elle ne repartirait des *Pagani* que vers la nuit. Je lui recommandai de rester également jusqu'au départ de Francesca, et lui assurai que tout irait au gré de ses désirs.

— Mais où vous reverrai-je, me demanda-t-il ?

— Ici, lui répondis-je, ou bien à l'entrée du presbytère, de quatre à cinq heures.

Giovanni reconforté, et le cœur plein de joie, me baisa la main avec toutes les démonstrations d'une vive reconnaissance. Il sortit de l'auberge, et alla rejoindre la procession, où il était certain de rencontrer Francesca.

A peine Giovanni s'était éloigné que Mylord descendit tout radieux. Avec sa perruque il avait retrouvé toute son assurance, son air noble et dégagé, sa bonne humeur, sa bonhomie, tout son esprit.

— Où me conduisez-vous à présent, me demanda-t-il en souriant avec complaisance ?

— Chez mon ami Don Luigi B.** à qui j'ai annoncé notre visite, et qui doit être étonné de ne nous avoir pas encore vus.

— Je vous suis.

D. Luigi nous reçut avec sa cordialité habituelle. Sa maison respirait un air patriarcal. Mylord et lui furent bientôt ensemble comme deux vieilles connaissances qui se retrouvent après s'être perdus de vue pendant plusieurs années. Nous lui racontâmes notre déconvenue au sujet de notre voiture, et il nous offrit aussitôt ses chevaux. Pendant le dîner, où prédominaient quelques poules de la Madone ¹⁾, nous parlâmes à mon ami de Francesca et de Giovanni, et de notre projet d'aller rendre visite au curé des *Pagani*. Il s'intéressa à nos jeunes amoureux, nous offrit ses services ; mais il nous avoua que nous

¹⁾ Il est d'usage, et même de rite ce jour-là, de manger au moins une des poules offertes à la Madone. La vente de ces poules constitue une rente assez considérable pour le presbytère des *Pagani*.

réussirions avec peine auprès de son curé, qu'il connaissait pour un homme assez opiniâtre dans ses idées, et fort scrupuleux en tout ce qui touchait aux intérêts de l'Eglise et à ceux de son presbytère. Il nous engagea cependant à le voir, et dans le cas où nous échouerions, il nous promit de recourir à l'évêque de Nocera, prélat sage et éclairé, véritable pasteur des âmes, chez lequel la splendeur chatoyante de la mitre n'offusquait pas la bonté et la tolérance. Nous le remerciâmes de son offre, et nous nous rendîmes avec Mylord au presbytère, où mon ami crut inutile, et peut-être nuisible, de nous accompagner.

VIII.

Le Presbytère, où 1200 poules plaident en faveur de Francesca, et finissent par gagner leur cause et la liberté.

Le presbytère des Pagani est attenant à l'église. C'est une vieille maison dont les réparations modernes, exécutées avec trop de parcimonie, ne servent qu'à faire ressortir encore plus la vétusté. Nous montâmes au premier étage, habitation du curé. Un campagnard, gros et joufflu, d'une quarantaine d'années, dont les petits yeux noirs se perdaient dans leurs orbites, nous demanda à la porte ce que nous voulions. Son ton important nous fit comprendre que nous avions affaire au factotum de la maison, ou pour le moins au premier marguillier de la paroisse.

— Nous désirons parler à M.^r le Curé, répondis-je: veuillez nous annoncer.

— Je ne sais si M.^r le Curé pourra vous recevoir en ce moment, nous dit-il, en nous toisant de la tête aux pieds. Vous savez... aujourd'hui nous avons tant de choses sur les bras... Et puis nous ne faisons que de sortir de table: j'ignore si notre curé n'a pas déjà commencé sa sieste.

— Dites-lui que nous venons pour une affaire des plus importantes, répliqua Mylord avec cet accent de supériorité qui impose toujours aux gens subalternes.

— Qui sont leurs excellences?

— Deux étrangers qui ont besoin de causer quelques instants

avec lui, répondis-je au sacristain, en lui glissant dans la main une pièce de *six carlins* (2 fr. 55).

— Croyez bien, excellence, que ce n'est pas pour cela que... certainement non ; mais il y a tant d'importuns, de malveillants aujourd'hui, qu'on ne saurait trop se défier de ceux qu'on ne connaît pas... Je vais vous annoncer.

— Si le maître est comme le serviteur, me dit Mylord, dès que celui-ci nous eut laissés seuls dans l'antichambre, je ne prévois pas trop comment nous allons nous tirer de là.

— Au contraire, si le maître ressemble au valet, l'affaire est enlevée. Vous ne connaissez pas encore le pays.

Nous entendîmes dans la pièce voisine une voix aigre et stridente prononcer ces mots : « Eh bien ! Saverio, faites entrer ces messieurs ; mais qu'ils se dépêchent. »

Nous fûmes introduits dans une chambre carrée, dont les murs étaient simplement blanchis à la chaux. Nous trouvâmes le curé enfoncé dans un large et vieux fauteuil à bras, dont la housse en toile perse était effrangée et décolorée par le temps. Le prélat, d'une obésité effrayante qui lui permit à peine de se soulever à notre entrée, avait à côté de lui une mauvaise table de noyer, où étaient étalés quelques papiers jaunis par la poussière. Un bréviaire crasseux s'entr'ouvrait auprès d'un encrier en faïence ébréché sur les bords. Le curé n'était guère plus âgé que notre introducteur, mais il avait de plus que lui deux gros yeux ronds, à fleur de tête, avec ce regard indécis et oblique, particulier aux membres du plus puissant des ordres religieux. Il nous fit signe de nous asseoir, et nous pria d'exposer l'objet de notre visite.

Aussitôt que nous lui eûmes appris qu'il s'agissait de Francesca et de Giovanni : Comment se fait-il, nous demanda-t-il en roulant à demi sur nous une de ses louches prunelles ; comment se fait-il que deux nobles étrangers, un français et un anglais, s'intéressent à ces enfants ?

Le vénérable curé, comme on voit, n'était pas moins soupçonneux que son factotum.

Je m'empressai de lui raconter notre entretien avec Gennaro le *tavernaro* ; et je conclus par ces mots : « Vous trouverez maintenant, j'espère tout naturel que nous remplissions le premier devoir de notre divine loi, en tâchant de secourir et de consoler une sœur et un frère en J. C., qui souffrent si cruellement.

Vous comprenez vous-même combien ils seraient malheureux toute leur vie, si tout espoir d'être unis leur était enlevé.

— Regardez-vous, Monsieur, comme un malheur pour Francesca d'être la chaste épouse de J. C., au lieu de l'être, selon la chair, d'un misérable artisan?

— Je distingue, M.^r le Curé. Lorsque le cœur est libre et ne peut être occupé tout entier que par Dieu lui-même, je consens à reconnaître avec vous que ce n'est pas un malheur; mais lorsqu'une autre image que Dieu y règne, y domine, en inspire tous les sentiments, en fait mouvoir la moindre fibre, je crois que c'est non seulement un grand malheur pour une âme aimante, mais un partage peu flatteur pour J. C.

— Eh! ne comptez-vous pour rien la grâce de Dieu qui transformera et vivifiera ce cœur rempli d'appétits mondains, dès que Francesca sera entrée dans la sainte maison où j'ai promis de la placer? Monsieur, on voit à votre langage que vous êtes un de ces français qui ont pactisé avec les idées révolutionnaires, et par conséquent avec l'hérésie. Car qui dit révolutionnaire, dit hérétique.

— Je ne vois point d'hérésie dans ce que j'ai eu l'honneur de vous répondre pour combattre vos objections: rien de plus orthodoxe au contraire, M.^r le Curé. L'Eglise Romaine elle-même a prévu le cas énoncé par moi: elle accorde des dispenses pour délier d'un vœu indiscret, lorsque ce vœu ne saurait être accompli qu'en compromettant le bonheur et le salut de la personne qui l'a prononcé.

— Sans doute l'Eglise, dans sa sage prévoyance, s'est réservé de donner des dispenses dans certains cas exceptionnels; mais ici ces dispenses ne sauraient être appliquées: il est trop tard. Le vœu a été fait par la mère de Francesca et agréé par la Madone. Tommaso veut absolument qu'il soit exécuté, parce qu'il l'a promis à sa femme mourante; de plus Francesca l'a renouvelé.

— Pas aujourd'hui du moins, dit Mylord.

— Comment! pas aujourd'hui! Je lui avais ordonné cependant, c'est-à-dire je l'avais engagée ce matin à le faire après la messe.

— C'était bien l'intention de la pauvre fille, répondis-je, mais une poule de la Madone l'a empêchée de vous montrer son obéissance.

— Comment cela? une poule...! attendez donc, je crois me

rappeler : oui, on m'a parlé d'une poule, d'une perruque enlevée... serait-ce..?

Je crus devoir éviter les explications sur ce chapitre. J'avais remarqué une légère contraction de muscles sur le visage de Mylord ; aussi je m'empressai d'interrompre le curé.

— Précisément, M.^r le Curé. Dans le désordre, dans la confusion, il a été impossible à votre pénitente d'accomplir ce qu'elle avait commencé.

— Je prendrai compte de cela.

— Vous refusez donc, demanda Mylord, de prendre en considération notre requête en faveur de Francesca et de Giovanni ? Pourquoi ces chers enfants seraient-ils exclus du bénéfice des dispenses de l'Eglise ?

— Je vous l'ai déjà dit, Monsieur : le cas ici est trop grave ; il est même en dehors de ma juridiction. Il faudrait d'abord en référer à notre évêque, puis à la cour de Rome. C'est ce que je ne ferai jamais, pour deux motifs : le premier, parce que je crois cette démarche contraire au bien spirituel de Francesca ; le second, parce que les choses sont trop avancées, que j'ai pris déjà des engagements avec le couvent de l'Annunziata, et que je ne pourrais me rétracter sans faire la plus triste figure du monde.

— Dans ce cas, M.^r le Curé, permettez-nous au moins de vous demander de ne rien précipiter ; de suspendre pour quelque temps l'entrée de Francesca au couvent où vous la destinez, et laissez-nous agir.

— Vous laisser agir ! répliqua le curé en s'animant par degrés et en manifestant une sainte indignation ; vous laisser agir, lorsque je suis persuadé que ce serait contre la volonté de Dieu et le salut de Francesca ! non, messieurs, ne l'espérez pas. Vous parlez en hommes du monde, et selon l'esprit du monde. Aujourd'hui l'incrédulité déborde de toutes parts ; l'impiété marche à front découvert. Or, quand un pasteur voit la possibilité de sauver une des brebis confiées à sa garde, il serait coupable de l'exposer à la rapacité des loups..!

— Sans doute, M.^r le Curé, il serait coupable, lui répondis-je, si le danger était aussi grand que vous le prétendez. Mais je ne vois pas que notre époque mérite l'anathème que vous lancez contre elle : nous avons été témoins dans votre église, et pendant la procession, que la foi n'est pas éteinte parmi vos ouailles.

— C'est ce qui vous trompe, Messieurs : les offrandes à la Madone vous ont fait illusion ; mais ce n'est plus comme autrefois. Demandez à Saverio, mon sacristain : combien de poules la Madone a-t-elle reçues cette année ?

— 1,200 seulement, répondit aussitôt Saverio, qui était entré dans la chambre depuis quelques instants, poussé par la curiosité d'entendre notre conversation.

— Jadis les offrandes s'élevaient au moins à 2,000, quand elles n'arrivaient pas à 3,000, ajouta le curé en injectant une forte prise de tabac dans ses larges narines. Et combien en a-t-on vendu, demanda-t-il encore à Saverio ?

— Deux cents tout au plus, répondit celui-ci en hochant la tête d'un air piteux.

— Je vous laisse juges, messieurs, dit alors le curé : ai-je tort de me plaindre de l'immoralité et du peu de religion de notre siècle ? Si nous ne trouvons pas à nous défaire promptement de ces poules, calculez la dépense que leur nourriture va nous occasionner ; et si nous n'en retirons qu'un prix médiocre, nous parviendrons à peine à couvrir nos frais. C'est une rente de 600 ducats pour le moins (2,550 fr.) dont l'église va être frustrée.

— Hélas ! oui, ajouta Saverio en poussant un soupir approbatif.

Une de ces idées originales, qui ne surgissent ordinairement que dans une tête anglaise, traversa l'esprit de Mylord, et se traduisit par les paroles suivantes :

— Ce serait dommage, M.^r le Curé ; mais le ciel ne veut pas que vous supportiez une perte semblable. Rien n'arrive sans un acte providentiel de la volonté divine. Ma visite à votre presbytère en est une preuve manifeste : j'étais venu seulement dans l'intention d'être utile à une vertueuse fille et à un honnête garçon qui s'aiment tendrement ; hé bien ! voilà que Dieu m'inspire le désir de ne pas sortir de chez vous, sans avoir fait aussi quelque chose pour votre église.

— Quoi donc ?

— Acceptez-moi pour acquéreur de vos poules.

Le regard du curé cessa d'être équivoque : il se fixa immobile sur Mylord. Le bon prêtre, ébahi d'une telle proposition, voulait s'assurer si l'on ne se moquait pas de lui.

— Je ne plaisante point, Monsieur : voulez-vous réellement me céder vos poules au prix courant ?

— À vous, Monsieur, répondit enfin le Curé abasourdi?

— Serait-il possible ! s'écria Saverio, en écarquillant ses yeux autant que leur exiguité le lui permettait.

— Vous n'avez pas l'air cependant d'être un marchand de volaille en gros, continua le Curé en s'efforçant de sourire.

— Bien loin de là, répondit Mylord.

— Ni Monsieur non plus, ajouta-t-il en s'adressant à moi. Vous êtes étrangers tous les deux ; que ferez-vous de cette quantité de poules ?

— Elle a déjà son placement, dit Lord Crew.

— Où donc, s'il vous plait ? vous piquez ma curiosité.

— Cela me regarde.

Le sacristain fit à son maître un signe d'intelligence presque imperceptible, mais qui fut parfaitement interprété et compris.

— Je respecte votre secret.

— Monsieur est Anglais, voyez-vous, monsieur le curé, dit Saverio en se dandinant, et en grimaçant un sourire hébété ; et vous savez que les Anglais...

— Aiment à faire le bien, Monsieur le sacristain, répliqua Mylord d'un ton noble et ferme. Apprenez que dans la nation Anglaise, il y a une certaine classe de chrétiens qui ont la véritable religion du cœur, c'est-à-dire la charité.

— C'est vrai cela, répliqua de son côté le curé, en ordonnant d'un coup d'œil à son sacristain de ne plus ajouter un mot.

Puis d'une voix tout-à-fait douce et conciliante : — Et Mylord prendrait tout, demanda-t-il ?

— Tout, répondit celui-ci ; à deux conditions cependant, et les voici : Pendant un mois vous ne forcerez point Francesca à se rendre au couvent, et ne l'engagerez à aucun renouvellement de vœu ; ensuite vous serez assez bon pour apostiller la demande que nous adresserons à votre digne évêque, afin d'obtenir de Rome les dispenses voulues pour délier Francesca de ses engagements spirituels, et pouvoir procéder à son mariage avec Giovanni.

— Mais il me semble vous avoir dit, Monsieur, qu'il m'était fort difficile...

— Difficile, je vous l'accorde ; mais impossible, non ! Par conséquent, c'est une affaire faite.

Et Mylord se leva. Le Curé, faisant un effort, se redressa également sur ses pieds, et toujours de plus en plus radouci :

— Trouvons du moins, dit-il, le moyen de me dégager avec le couvent de l'Annunziata, qui n'est pas fort riche, et qui compte sur la dot de Francesca.

Ainsi la dot de Francesca était le nœud gordien de la question; Mylord se hâta de le trancher :

— Nous ferons une petite offrande à la chapelle du couvent, le jour du mariage de Francesca, dit-il; et vous, M.^r le Curé, avec les lumières et la sagacité que je me plais à reconnaître en vous, vous ne serez pas embarrassé pour faire valoir des raisons aussi légitimes que celles que je vous ai alléguées moi-même. Allons voir mes poules.

— J'aurais encore quelque chose à vous faire observer...

— Faites, M.^r le Curé. Tout en visitant ma nouvelle acquisition, nous pourrions discourir tant qu'il vous plaira.

— Saverio, cria le curé, marche devant nous.

Nous descendîmes l'escalier, et pénétrâmes dans une vaste cour, autour de laquelle étaient situées avec ordre et symétrie de vastes volières, surmontées d'un auvent réparateur; ou plutôt tout le pourtour de cette enceinte quadrangulaire n'était qu'une immense volière, où s'agitaient bruyamment les 1,200 poules dont Mylord s'était rendu acquéreur. A peine le sacristain, en connaisseur expérimenté, nous en démontrait-il la qualité supérieure, que nous vîmes paraître Tommaso avec sa fille. Ils venaient parler au Curé. Francesca rougit en m'apercevant, et resta un peu en arrière de son père.

— Ah! vous voilà, Tommaso; et toi aussi Francesca, dit le Curé. Montez chez moi : nous avons à causer longuement ensemble.

— Je le sais, répondit ingénument Tommaso, qui n'était pas encore entièrement revenu de son étourdissement du matin.

— Comment! vous le savez?

— Et sans doute : depuis l'événement de la perruque j'ai la tête tellement brouillée, et ma fille aussi, que nous ne savons plus ni l'un ni l'autre ce que nous devenons, encore moins ce que nous deviendrons, si vous ne venez pas à notre aide.

— Vous allez en être instruits, vous et Francesca, lui dis-je aussitôt, car M.^r le Curé est pour vous d'une bonté..!

— Monsieur, je vous en prie... je n'ai pas encore consenti, objecta celui-ci en m'interrompant.

— Ah! monsieur, ce ne serait pas bien à vous que de dé-

truire l'espérance que vous nous avez donnée, et que semble confirmer au contraire notre présence en ces lieux.

— Tommaso, montez chez moi avec votre fille, je vous répète, et attendez que j'aie conclu avec ces messieurs.

— Pourquoi cela, M.^r le Curé? il s'agit de leurs affaires; je voudrais que Giovanni même fût ici.

— Il est à la porte où il nous attend, dit Francesca.

— Faites-le venir au plus vite.

Et Francesca, à cette recommandation de Mylord, légère comme un oiseau, s'élança au bout de l'allée qui conduit de la cour à la porte d'entrée du presbytère, fit signe au patient amoureux, et revint immédiatement auprès de son père. Giovanni parut et resta tout émerveillé en nous voyant tous réunis.

— Arrivez donc, Giovanni, lui dit gaiment Mylord; il ne manque plus que vous.

— Que moi! fit le brave garçon stupéfait.

— Oui, Giovanni, lui dis-je, tout va bien.

Il me regarda, ne sachant pas trop s'il devait encore se réjouir.

— Monsieur l'Anglais et vous Monsieur le français, s'écria enfin le curé, vous poussez les choses trop vigoureusement. Depuis une heure, je m'épuise à vous faire comprendre...

Je ne sais trop ce qui arriva dans ce moment parmi la gent gallinacée des volières; mais les poules se mirent à glousser et à crier toutes à la fois. Elles battaient des ailes, s'agitaient, se pressaient contre les barreaux de leurs cages, comme pour en forcer la clôture; elles passaient leurs têtes inquiètes au travers, et faisaient un vacarme tel, qu'il couvrit la voix de nos interlocuteurs. Mylord prit le parti de s'éloigner un peu avec le curé afin de fixer avec lui les derniers clauses du prix de vente, tandis que Francesca s'écriait en se rapprochant des poules: — Oh! comme elles sont gentilles! surtout celle qui persiste à nous regarder... Vois donc, Giovanni, comme elle fait des efforts pour s'échapper vers nous.

— C'est notre poule! exclama à son tour Giovanni. Oui, je la reconnais; c'est elle-même qui a fait le miracle, en enlevant la perruque de Monsieur l'Anglais.

— Et qui vient le confirmer, m'empressai-je d'ajouter. Observez encore comme elle paraît vous reconnaître, vous et Francesca! Ne croirait-on pas, à la volubilité de son caquetage, qu'elle plaide à sa manière en votre faveur.

— C'est vrai, la pauvre bête !

La bonne fille se met aussitôt à caresser la poule à travers les barreaux de la volière. Giovanni veut l'imiter ; il se baisse, mais soudain il se relève : il tient à la main quelque chose de velu et de poudreux dont je ne puis d'abord discerner la forme ni la couleur véritable.

— C'est elle, Monsieur ; c'est elle, me dit Giovanni transporté de joie !

— Quoi ! Elle ? lui demandai-je.

— La perruque, Monsieur ! la voilà : elle était là, à côté de la poule ; niera-t-on maintenant le miracle ?

— Non, mon garçon ; mais silence pour le moment. Gardez la perruque, si vous voulez, comme un précieux souvenir : vous voyez que mon ami n'en a plus besoin.

— En effet, dit Giovanni, en jetant un coup d'œil sur la tête de Mylord. Quand je pense, Francesca, que cette perruque-ci était ce matin aussi belle que celle-là ! mais n'importe ; je la ferai nettoyer et remettre à neuf par le mécréant Matteo, le perruquier du coin, et nous la conserverons comme une relique. La poule aussi, oh ! je veux l'avoir ; je l'achèterai : tu vois bien que ni l'une ni l'autre ne veulent être séparées.

Pour moi j'étais intrigué de savoir comment la perruque s'était trouvée sous la volière du presbytère. Mes yeux tombèrent par hasard sur le sacristain Saverio : il était près de nous, et nous observait d'un air un peu louche. Pour éviter mon regard, il se retourna, et j'entrevis, à travers l'ouverture de l'une de ses larges poches de derrière, un bout de foulard semblable à celui qui avait servi à envelopper la perruque. Je questionnai avec précaution Giovanni sur la moralité de M.^e Saverio, et il me confessa qu'il avait la réputation d'être le recéleur discret des petits voleurs du pays et des environs. Sa dignité de Sacristain éloignait la certitude, sinon les soupçons, que l'on pouvait avoir à l'endroit de son honorable profession.

Dès-lors tout me fut expliqué.

Mylord s'était rapproché de nous avec le Curé. Profitant d'un moment de silence de la part de la gent gallinacée, il prononça ces paroles de manière à être entendu de tous :

— Ainsi, c'est convenu, M.^r le Curé : cinq cents ducats le jour de la consignation de vos poules, et deux cents le jour où les dispenses arriveront de Rome.

Francesca et Giovanni se prirent instinctivement par la main.

— Il n'y a pas moyen de vous résister, Monsieur, répondit le Curé... Mais les frais de nourriture jusqu'à la dite consignation des poules?

— À la charge de l'acquéreur.

Tommaso était resté à la même place, immobile, les yeux hagards, ne comprenant rien à ce qui se passait autour de lui. Je crus devoir venir en aide à cette âme en peine.

— Approchez-vous donc, Tommaso, lui dis-je du ton de voix le plus encourageant: il s'agit du bonheur de votre fille, et par conséquent aussi du vôtre. Monsieur le Curé, voyant l'attachement invincible de Francesca pour Giovanni, juge dans sa sagesse qu'il ne faut point désunir ce que le ciel semble avoir si bien uni sur la terre. Votre fille, au lieu d'être une religieuse que poursuivrait un amour malheureux et profane au pied des saints autels, sera une bonne mère de famille, comme le fut votre excellente femme. Elle n'en sera pas moins agréable à Dieu. Le chef de votre Église l'absoudra du vœu qui s'opposait à son mariage. Giovanni vous demande la main de Francesca: la lui refusez-vous?

— Si M.^r le Curé m'assure que la chose est possible, répondit Tommaso comme un homme qui s'éveille après un rêve pénible...

Giovanni et Francesca se précipitent dans les bras de Tommaso en versant des larmes de joie. Le bon homme, ému au point de ne pouvoir plus articuler un mot, y répond par les plus tendres caresses; car, au fond, il aimait Giovanni; et ce n'était qu'un scrupule de conscience qui le lui avait fait repousser jusque-là.

Puis Mylord prit affectueusement les mains de Giovanni et de Francesca: Soyez heureux, leur dit-il, autant que je le suis moi-même d'avoir pu contribuer à votre union.

Les deux fiancés, qui ne savaient comment lui exprimer leur reconnaissance, voulurent, selon l'usage, lui baiser les mains; mais le noble Lord les en empêcha.

— Pour tout remerciement, ajouta-t-il, acceptez mon cadeau de noces. Vous comprenez que je ne puis emporter toutes ces poules en Angleterre: Giovanni, elles sont à vous; et dites à Gennaro, que nous goûterons ses vermicels aux tomates le jour de votre mariage.

— Ce bon parrain, s'écria Francesca, va-t-il être heureux aussi !

— Eh bien, Tommaso, dit Giovanni radieux et triomphant, quand je te disais ce matin que la S.^{te} Vierge serait assez bonne pour faire un miracle en notre faveur ! En es-tu convaincu maintenant ?

— Comme je soignerai notre poule chérie ! dit Francesca.

— Et moi, ajouta Giovanni, comme je conserverai précieusement la perruque !

— Je crois, dis-je à voix basse à Mylord, qu'il serait aussi juste d'embeaumer le corps du pauvre *Raffanello*.

— En effet, me répondit-il en souriant : s'il n'était pas mort...

— Nous ne serions pas allés à la *trattoria* de Gennaro.

— Nous n'aurions rien su, et par conséquent rien fait pour nos deux amoureux.

— Francesca aurait été indubitablement religieuse...

— Et Giovanni serait peut-être mort de désespoir.

— O Providence !

FIN DE LA MADONE DES POULES.

MONTEVERGINE



MONTEVERGINE

I.

La Zagrellara ou Mercière.

En entrant dans la rue du Lavinaro, du côté de la place du Carmine, on apercevait à gauche, il y a peu d'années encore, une modeste boutique de mercerie, de trois à quatre mètres carrés tout au plus, sans devanture vitrée, ayant pour meuble principal une espèce de vieux comptoir en bois de chêne, noirci et poli par le frottement des mains et des coudes de ceux qui s'y appuyaient depuis trente ans. Ce comptoir barrait hermétiquement l'entrée de la boutique. Jusqu'aux deux tiers de sa longueur, c'est-à-dire à un mètre environ, il était converti en armoire dans sa partie inférieure, et servait ainsi de dépôt pour la marchandise, tandis que le reste du meuble, vide en dessous, consistait en un simple pont-levis, qu'on levait au besoin pour livrer passage à ceux qui devaient pénétrer dans l'intérieur. Une petite vitrine tapissait le fond de la boutique, et se montrait chétivement garnie de fil et de soie en bobines ou en échavaux. Au plafond se balançaient mollement suspendus des paquets de coton brut et de ficelle, quelques quenouilles à main, et des rubans de fil. Enfin, de chaque côté du comptoir, deux petites étagères surchargées d'échantillons fictifs et de plusieurs boîtes en carton plus ou moins écorchées, complétaient l'ameublement et l'étalage de ce modeste réduit consacré au plus modeste des commerces.

Derrière ce comptoir, que nous avons tâché de décrire, on

voyait la plupart du temps accroupie sur une chaise la propriétaire de ce fond de mercerie, attendant patiemment qu'un chaland lui vînt demander quelque écheveau de fil ou quelque once de soie. C'était une femme d'une cinquantaine d'années ; mais les chagrins avaient tellement creusé ses joues et ridé son front, qu'elle paraissait en avoir au moins soixante. Cependant en l'observant avec attention, on était frappé de la régularité de ses traits. L'ovale de sa figure reproduisait le type grec dans toute sa pureté, aussi bien que son nez qui offrait à peine à sa base une légère dépression. Sa bouche, quoique flétrie, était encore bien modelée, et ses yeux, admirablement dessinés, dissimulaient avec peine leur ancienne beauté sous leurs paupières et leurs arcades si traitreusement altérées par le temps. En un mot la bonne vieille tante ¹⁾ Carméla, aujourd'hui si amaigrie, si déformée et si triste, avait été dans sa jeunesse, ce qu'on appelle généralement une belle femme.

Cette beauté, que l'on était obligé de reconstruire en la recherchant sous d'impitoyables rides, se reproduisait en grande partie dans Graziella, jeune fille fraîche et rosée de dix-huit à vingt ans, que l'on apercevait aussi de temps en temps au comptoir à côté de sa mère, et rarement seule, à cause des nombreux soupirants qui rodaient autour d'elle. Graziella était la dernière fille de D.^{na} Carmela, restée veuve pour la seconde fois depuis une quinzaine d'années. Elle était l'unique consolation de cette pauvre mère, qui avait tant aimé, tant souffert en sa vie, et qui continuait, d'une manière si pénible et si peu lucrative, le commerce implanté par son premier mari. Ce petit ménage, quoique composé de deux seules personnes, avait une grande difficulté à se soutenir, parce qu'au lieu de renouveler la marchandise et de remplacer dans le magasin les articles manquants, les pauvres mercières étaient obligées de consacrer le produit de la vente à leur propre subsistance, ou bien, comme nous le verrons plus loin, au soulagement d'un autre ménage plongé dans un plus grand dénuement encore que le leur.

Malgré sa pauvreté, Graziella, ainsi que nous l'avons dit, ne manquait pas d'amoureux. Quelques-uns même offraient un

¹⁾ Les gens du peuple à Naples qualifient volontiers de tante, *zio*, les femmes de leur condition qui sont déjà sur le retour.

parti assez confortable. Mais Graziella était une fille de cœur : elle n'aurait jamais épousé un homme qu'elle n'aurait pas aimé ; aussi elle rebutait les prétendants.

J'entends d'ici plus d'une de mes bénévoles lectrices s'écrier : « C'est invraisemblable ! une fille de vingt ans, de la condition de Graziella, sans fortune et sans avenir, ne fait pas fi d'un mari par un pur caprice sentimental. » — Veuillez m'excuser, mesdames, si par un seul mot j'ose vous fermer la bouche. Sachez que Graziella a déjà fait un choix !... Mais n'anticipons pas sur les événements. Je ne sais pas d'ailleurs si je serais capable de bien mettre à nu tous les coins et recoins du cœur de cette charmante enfant, qui aime avec toute l'effervescence de son âge, et avec une naïveté digne des temps bibliques.

Dans la rue du Lavinaro, il y a toujours un mouvement, une circulation souvent difficile, à cause du va-et-vient de la foule qui afflue entre la Place du Marché d'un côté, et la Porte Capouane de l'autre. Mais le 27 Mai 1840, dès six heures du matin, c'était un véritable encombrement. Outre le surcroît des piétons, des centaines de chars et de voitures étaient en branle. Les cochers appelant leurs pratiques, hurlaient sur leurs sièges tandis que les chevaux, les mulets et les bœufs, fastueusement harnachés, agitaient leurs sonnettes aux tintements assourdissants. Dans une pareille cohue,

Dieu, pour se faire ouïr, tonnerait vainement ! ¹⁾

Et cependant il y avait là un petit homme, les jambes contournées, le dos surchargé d'une proéminence assez significative, la tête grosse enfoncée dans les épaules, dont la voix de stentor dominait ce vacarme. Entouré d'une douzaine de gamins qui poussaient des hourras prolongés, et fesaient chœur à chaque couplet, on l'entendait chanter à tue-tête :

Holà ! ho !
Jeunes filles
Si gentilles,
Hôla ! ho !
Ho ! ho !

¹⁾ Boileau, Sat. VI.

Sur le char toujours nouveau
Du compère Franciscone,
A six carlins ¹⁾ par personne,
On va jusques au côteau
De notre Dame Schiavone ²⁾.

Hola ! ho !
Jeunes filles
Si gentilles,
Hola ! ho !
Ho ! ho !

Et tous de répéter en chœur, en trainant et prolongeant les sons : Hola ! ho ! ho ! ho !

Ce petit bossu, aux robustes poumons, si jovial, si bruyamment applaudi par la multitude, c'est en effet Franciscone, le plus intrépide et le plus populaire voiturin de la Place du Carmine. Il approche de la soixantaine, et depuis trente-cinq ans il n'a jamais manqué une seule année de conduire le plus beau des chars à Montevergine. La capacité de son véhicule lui permet de porter vingt-six personnes sur des bancs toujours fraîchement radoubés, et sous une tente de toile blanche, rayée et frangée de bleu. Le feuillage, qui le recouvre et l'encadre, est entremêlé de fleurs renouvelées à chaque étape, tandis que le prévoyant voiturin, afin de charmer les ennuis de la route, engage ordinairement, comme le ferait un *impresario* de théâtre, quatre jeunes filles et deux garçons, que l'on cite dans le Bourg de Lorète et de Saint-Antoine-Abbé, comme les plus forts chanteurs et les plus habiles joueurs de tamburin. Personne en outre ne danse la tarentelle avec autant de vigueur et de grâce : ils ont été vainqueurs dans tous les défis. Aussi Franciscone a-t-il une vogue qui lui a fait bien des jaloux : mais lui s'en moque ; il va toujours son train, et se débarrasse, à la manière d'Henri IV, de ses envieux et de ceux qui le boudent. Il les invite à chanter et à boire avec lui : dès-lors aucun ne songerait à lui nuire, et l'on ne peut s'empêcher de répéter partout

¹⁾ Six carlins correspondent à 2 francs et 55 centimes de la monnaie actuelle.

²⁾ Surnom que le peuple napolitain donne à Notre-Dame de Montevergine, à cause de la couleur brune de son simulacre.

que Franciscone est la perle des voiturins , et le meilleur enfant du monde.

Parti de la Porte Capouane , Franciscone vient de traverser successivement ainsi en triomphateur les rues de la Madeleine, de Saint-Pierre ad Aram , et du Lavinaro. Quand il est arrivé devant la boutique de mercerie de D.^{na} Carmela , il s'arrête, et comme un souverain qui congédie ses courtisans : « En voilà assez, dit-il à son bruyant cortège ; nous nous reverrons plus tard. Vous savez que Franciscone ne part qu'à huit heures. J'ai besoin de m'arrêter ici : en avant, marche ! »

A son geste impératif on s'écarte : « Laissez passer Franciscone, crie-t-on de toutes parts ; il va chez la tante Carmela. — C'est son amoureuse, dit un gamin plus malicieux que ses camarades. — Ils doivent se marier à la Saint-Jean , ajoute un autre. — C'est pour le coup qu'on se donnera une bosse ! crie un troisième. » A ces quolibets , le rire gagne tous les assistants , et l'ovation décernée naguère à Franciscone dégénère en huées mêlées de sifflets. Toujours la roche Tarpéienne à côté du Capitole !

Mais habitué à ces fluctuations de l'esprit public , surtout dans les masses populaires, Franciscone , sans s'en émouvoir le moins du monde , est entré chez D.^{na} Carmela , qui depuis quelques instants seulement vient d'ouvrir sa boutique.

— Bonjour , tante Carmela , dit-il à la pauvre veuve , occupée à secouer la poussière déposée sur ses étagères.

— Tiens ! c'est toi , Franciscone ? Je n'espérais pas te voir ce matin : tu dois être si affairé !

— En effet je n'ai pas mal de besogne sur les bras , mais pas assez cependant pour vous oublier.

— Je t'en remercie.

— N'avez-vous pas quelque commission à me donner ? Vous savez : avec moi vous n'avez qu'à commander.

— Je le sais ; mais , comme l'année dernière , je n'ai qu'une recommandation à te faire : c'est de dire à mon intention un *Ave Maria* à notre bonne mère de Montevergine.

— Je n'y manquerai pas : mais la prière sera bien plus efficace si d'autres se joignent à moi.

— Qui donc ?

— Graziella.

— Ma fille ! tu veux que ma fille aille à Montevergine ?

— Oui, votre fille Graziella en personne. Écoutez-moi : sa sœur Rosalie doit y accompagner son pauvre mari qui, comme elle vous en a prévenue, a fait vœu d'accomplir le saint pèlerinage.

— C'est vrai : dimanche dernier Rosalie est venue exprès de Sainte-Anastasie pour m'en informer ; mais avant d'entreprendre un voyage si pénible et si coûteux, je l'ai engagée à consulter le père Jacinthe qui, j'en suis certaine, s'y sera formellement opposé : car, ainsi qu'il nous l'a répété bien des fois, puisque mon gendre Gaétano a sous la main la Madone de l'Arc, si puissante et si miséricordieuse, quelle nécessité pour lui d'aller chercher un miracle à Montevergine ?

— Vous avez raison, et le révérend père Jacinthe, digne économe du couvent de la Madone de l'Arc, n'a pas tort non plus : mais votre gendre, frappé de cécité depuis trois ans, sans espérance de guérison par les secours humains, s'est recommandé sans cesse à la Madone de l'Arc, lui a demandé un miracle, et ne l'a jamais obtenu. Alors il a fait vœu de visiter Montevergine, et vous savez, ma chère D.^{na} Carmela, que quand on a fait un vœu à la Madone, il faut l'accomplir.

— Sans doute ; mais comment Rosalie et son mari le pourront-ils ? tu connais leur dénuement ; et moi, je ne puis les aider.

— C'est pour cela qu'il faut que d'autres les aident, et vous aident également.

— Tu radotes, ou tu veux te divertir à nos dépens.

— Dieu m'en préserve ! D.^{na} Carmela, me croyez-vous digne de votre confiance, de votre amitié ?

— Eh douterais-tu, Franciscone ?

— Hé bien ! permettez-moi de travailler au bonheur de votre fille Rosalie, à celui de Graziella, ainsi qu'au repos de vos vieux jours.

— Toi ? Hé ! que veux-tu entreprendre pour eux ?

— Pour nous, faut-il dire ; car je ne vous oublie pas plus à présent qu'à par le passé.

En prononçant ces mots, la voix du pauvre bossu avait une singulière expression de bonté et de tendresse. Il regardait D.^{na} Carmela avec une véritable émotion. Son regard avait une douceur caressante et persuasive. Pour confirmer ses paroles, il avait éreint affectueusement la main de la mercière, touchée d'un dévouement qui ne s'était jamais démenti. Franciscone,

dans ce moment, faisait oublier sa difformité. L'excellence de son cœur rayonnait dans toute sa beauté sur son visage. Victor Hugo, le grand redresseur des torts à l'endroit des difformités physiques et morales, aurait dit, en le voyant ainsi, que notre illustre voiturin était beau.

Il continua :

— Vous savez que Pasqualino, le fils du douanier Antonio Belloni, recherche Graziella.

— Je le sais pour mon malheur.

— Pourquoi pour votre malheur ?

— Parce que Graziella est folle de ce jeune homme.

— Loin de vous en affliger, cette folle passion doit être au contraire un motif pour vous de conclure ce mariage le plus tôt possible.

— Mais les parents de Pasqualino s'y opposent déjà.

— Ils ne s'y opposeront plus, quand vous donnerez pour dot à votre fille un bon bureau de tabac.

— Tu es fou ! Eh ! où veux-tu que j'aie à pêcher ce bureau de tabac ? comment l'obtenir ?

— C'est mon affaire. Reposez-vous sur moi, et ne vous inquiétez de rien. Permettez seulement que Graziella vienne à la fête.

— Mais je ne puis l'envoyer...

— Je comprends, tante Carmela ; mais l'objection était prévue : Don Ciccio et moi nous nous chargeons de tout.

— Non, Franciscone, non ; je ne veux pas abuser ainsi de votre amitié. Don Ciccio, comme toi, a un cœur d'or, mais ce serait manquer de délicatesse que d'accepter.

— Brououou ! fit Franciscone, avec son interjection habituelle, qui pour lui n'admettait pas de réplique ; Graziella viendra sur mon char avec Ciccio et sa femme Madeleine. À Sainte-Anastasie, comme il en est convenu, nous prendrons Gaétano et Rosalie, et puis... et puis nous vous donnerons de bonnes nouvelles à notre retour.

— Quel est donc ton projet ? explique-toi ; ma pauvre tête n'est pas fort solide ; je n'y tiendrais pas.

— Pensez-vous donc que l'on puisse plus longtemps vous voir ainsi patauger dans la misère, vous et vos enfants ? On a du cœur, ou l'on n'en a pas. Voyons, D.^{na} Carmela : sans vouloir vous humilier ni vous affliger, pouvez-vous, répondez, vivre longtemps encore comme cela ? Votre boutique ne va plus,

et ne peut plus aller, faute d'être alimentée, renouvelée, entretenue, et bien fournie de tout.

— Quel remède à cela?

— C'est encore mon affaire. Ensuite est-il possible de penser au ménage de Sainte-Anastasia, sans se sentir venir la larme à l'œil? Cette brave Rosalie si aimante, si dévouée, dont le travail incessant ne peut suffire aux besoins qui l'assiègent. La pauvre femme ne quitte pas le métier ni la navette, depuis que son mari a été frappé de cécité.

— Et c'est pour l'expiation de ses péchés, de sa désobéissance surtout; car tu t'en souviens, Franciscone: je ne voulais pas que ma fille l'épousât.

— Qu'y faire? elle l'a épousé. Gaétano n'était pas un parti à dédaigner: outre qu'il était le plus joli garçon de Sainte-Anastasia, son métier de tisserand lui rendait passablement. Vous conviendrez ensuite que pendant trois ou quatre ans, Gaétano a été un mari irréprochable.

Mais après cela, un paresseux, un joueur, un ivrogne, un libertin.

— Soit, mais il est trop malheureux aujourd'hui pour que nous lui jetions la pierre. La charité chrétienne ordonne que nous lui pardonnions, de plus que nous le secourions. Pas plus que vous, cette pauvre Rosalie ne peut aller de l'avant.

— Hélas! tu mets le doigt sur une de mes plaies, Franciscone... mais que pouvons-nous pour elle?

— Beaucoup. Ce que votre délicatesse vous empêche de faire, je le ferai.

— Quoi donc?

Franciscone, baissant la voix, répondit avec une intention bien marquée: — Le Révérend Père Jacinthe n'a pas été toujours chartreux!..

La bonne mercière tressaillit, et Franciscone continua:

— Il fut un temps qu'il se nommait Angelo. Il ne portait pas le froc alors: c'était au contraire un jeune et bel élégant du Bourg de Lorète.

— Franciscone, je t'en prie, interrompit D.^{na} Carmela de plus en plus émue et troublée... Est-il possible que tu n'aies pas oublié, comme j'ai tâché d'oublier moi-même...? Mais Dieu est juste: ma faute n'est pas expiée; il faut que le châtiment continue...!

Et deux grosses larmes roulèrent dans les yeux de la pauvre pécheresse.

— Je me tais, dit aussitôt le voiturin, je me tais; et pardonnez-moi d'avoir évoqué un douloureux souvenir.

D.^{na} Carmela lui tendit la main :

— Excellent ami, dit-elle, je n'ignore pas que si tu m'as parlé ainsi, tu n'avais pas l'intention de m'offenser ni de me faire de la peine. Mais c'est au-dessus des forces de ma volonté, vois-tu : je ne puis me rappeler ce temps passé, sans éprouver...

— Brououou ! exclama Franciscone ; ce passé a eu ses roses et ses épines, par conséquent... n'en parlons plus, et laissez-moi agir à ma fantaisie : je vous assure que vous ne serez compromise en rien dans ce que je veux tenter pour votre bonheur. Mais le temps vole : allez éveiller votre chère fillette qui sommeille probablement encore, habillez-la le plus proprement possible... tenez, la jolie petite toilette qu'elle avait dimanche à l'église du Carmine.

— Hélas ! c'est la seule qu'elle ait, la pauvre enfant !

— Elle n'en a que plus de prix. Quand Graziella sera bien gentiment attifée, vous l'enverrez au cabaret de Ciccio, où elle est attendue. Soyez sans inquiétude sur son compte ! vous connaissez Ciccio et Madeleine sa bonne pâte de femme ! Je vous quitte : je crains que mes pratiques ne s'impatientent. Adieu, tante Carmela ; bon courage ; au revoir.

— Adieu, Franciscone. Je te confie ce que j'ai de plus cher au monde... que la Madone t'accompagne !

On sait avec quelle facilité l'espérance se glisse dans le cœur des malheureux, et y jette promptement de vigoureuses racines. La pauvre *Zagrellara*, reconfortée par les discours affectueux de Franciscone, et par l'assurance qu'il venait de lui donner d'un meilleur avenir pour ses filles, s'empressa d'aller présider à la toilette de Graziella, tandis que le voiturin s'éloignait dans la rue en chantant son refrain favori :

Hola ! ho !
Jeunes filles
Si gentilles,
Hola ! ho !
Ho ! ho !

Sur le char toujours nouveau
 Du compère Franciscone,
 A six carlins par personne,
 On va jusques au côleau
 De notre Dame Schiavone :

Hola ! ho !

Jeunes filles

Si gentilles,

Hola ! ho !

Ho ! ho !

II.

Antiquité vénérable des fêtes napolitaines, origine du pèlerinage de Montevergine.

La sagesse descendit des monts, dit Homère; c'est-à-dire que la civilisation qui s'était réfugiée sur le sommet des montagnes pendant le déluge, en descendit, en ruisseaux fécondateurs, avec les Deucaliens ou sauvés des eaux; car telle est la signification de nom de Deucalion en dialecte grec-albanais, que les antiquaires considèrent comme le seul monument qui nous reste de l'antique langue des Pélasges. Ceux qui descendirent du Caucase se répandirent, avec leur char symbolique de Latone, dans les plaines de la Macédoine, et y fondèrent Pélia ou Pella ¹⁾. De là les Pélasges, ou enfants de Pella, envahirent la Thessalie et toute la Grèce sauvage ou barbare, en y portant avec eux la sagesse sauvée des eaux. Ces peuples Pélasges, à l'esprit aventureux et civilisateur, par des émigrations et des colonies successives, transmirent leurs arts, leur culte, leurs usages et leur langue à l'Italie Méridionale qui devint ainsi la Grande-Grèce. On trouve partout de précieuses médailles de cette grande invasion pélasgique, soit dans les monuments dont les ruines gigantesques effraient l'imagination, soit dans les noms des bourgs et des villes, dans les mœurs,

¹⁾ Pella, en grec-albanais, signifie jument. Les Pélasges avaient pour emblème une jument.

les coutumes, les rites et les fêtes populaires de nos contrées. Naples ¹⁾ est donc une des plus anciennes villes de l'Italie. Elle est d'origine grecque, et longtemps dans l'antiquité elle porta le glorieux surnom de docte.

Le peuple napolitain, qui tient essentiellement à ses usages et à ses croyances, nous a conservé plusieurs pratiques qui remontent aux temps les plus reculés. Quelques-unes se sont effacées, ou se sont altérées insensiblement, comme la coutume Suliotte et Albanaise, par exemple, qui existait encore dans les provinces napolitaines il y a à peine un siècle. Dans la célébration des mariages, on couronnait de roses les époux et on les couvrait d'un grand voile soutenu par des paranymphe. Les lamentations funèbres appelées *liépeto*, et par les grecs épirotes *Glipt*, deuil, sont un rite hellénique antérieur aux temps héroïques. C'est encore un usage grec, et non moins ancien, celui de s'arracher les cheveux, et de les jeter sur le visage d'un parent trépassé; celui encore de suspendre en ex-voto les tresses de sa chevelure aux parois d'une église privilégiée. Mais si beaucoup de ces usages ont disparu, en revanche, des fêtes ont survécu à tous les bouleversements sociaux de la Grande-Grèce : elles sont comme un anneau qui relie la civilisation moderne à l'ancienne. Elles sont d'autant plus remarquables, que le peuple napolitain y déploie toute son énergie, et nous y retrace, sans qu'il en ait lui-même la conscience, le grand et sublime mouvement religieux qui animait les populations anciennes, lorsqu'elles établirent ces fêtes, soit pour éterniser la mémoire d'un cataclysme et des émigrations qui en furent la conséquence, soit pour rendre grâce aux Dieux protecteurs qui les avaient sauvées en leur donnant un refuge sur la crête des monts. De là vint probablement l'usage chez tous les peuples anciens de construire des temples sur les lieux élevés, et de consacrer, comme chez les Hébreux, une montagne particulière à leur divinité tutélaire.

Mais de toutes ces solennités dont le peuple napolitain est si avide, la plus célèbre est sans contredit la fête de Diane ou

¹⁾ Appelée *Neapolis* par opposition à *Palepolis*, nom primitif de Naples avant de recevoir celui de Parthénopé, environ 1500 ou 1600 ans avant J. C. Détruite un siècle environ avant la fondation de Rome, elle fut rebâtie sous le nom de *Neapolis*, Ville-neuve.

de Cybèle, consacrée maintenant à la Madone de Montevergine. Les sauvés des eaux, ou Deucalions, avaient pour principales divinités le Soleil et la Lune. Dans la Grande-Grèce ils leur élevèrent deux temples sur la crête de l'Apennin : l'un fut dédié à la vierge Diane, d'où est dérivé le nom de Montevergine; la voie qui y conduisait s'appelait *ad magnam matrem*, à la grande mère, surnom qui était commun à Diane Éphésine et à Cybèle. Sur le flanc de la même montagne fut érigé l'autre monument, le temple d'Apollon, dont l'emplacement et les débris ont disparu sous une construction moderne : c'est aujourd'hui la pharmacie du monastère. Dans ces temps reculés, comme de nos jours, tous les ans, de toutes les parties de la Grande-Grèce, affluaient les pèlerins chantant des hymnes de louanges et d'actions de grâces à la grande et bonne mère de Montevergine. Avec quel recueillement devaient-ils entrer dans le temple de leur divinité tutélaire ! avec quelle joie, du sommet de la montagne vénérée, voyaient-ils le matin rayonner à l'Orient le soleil de leur antique patrie ! On ne saurait nier que de telles fêtes ne fussent un monument touchant et sublime de civilisation, qui survivait à l'un des plus terribles cataclysmes que notre globe ait jamais souffert, qui renouait la société moderne avec l'ancienne, réunissait les citoyens dans un concours religieux et fraternel, et dans la joie nationale éternisait la mémoire des bienfaits des Dieux.

De même que l'homme n'oublie jamais les douces émotions d'un premier amour, ainsi les nations se rappellent ces solennités religieuses, qui, pour tant de justes motifs, ont jeté de si profondes racines dans leurs cœurs. Les mères les transmettent à leurs enfants comme un héritage sacré de joie religieuse; le temps les perpétue. Ainsi l'on vit tour à tour gravir cette montagne sainte d'abord par les familles Pélasges, ensuite par les helléniques, et enfin par les latines. Ce temple s'écroula plusieurs fois sous les coups implacables et féroces de la barbarie, et toujours il sortit triomphant de ses ruines. Le Panthéisme ancien tomba, mais sans entraîner dans sa chute les fêtes de Montevergine; car sur les débris du temple de Diane s'est élevé celui que nous voyons aujourd'hui consacré à la Vierge Mère du Christ, arche mystique, refuge et salut du genre humain.

Le sentiment religieux est en outre si profondément gravé

dans le cœur du peuple napolitain, que l'homme le plus pervers, quels que soient ses vices et les crimes qu'il ait commis, ne dépose jamais le scapulaire de la Madone du Carmine. La femme perdue, du milieu de la fange où elle vit, élève chaque jour sa voix à cette bonne Mère de miséricorde, et ne manque pas d'allumer une petite lampe devant son image sacrée. Elle lui consacre un jeûne tous les samedis. Mais à l'approche de Pâques Fleuries, chacun rivalise de zèle et de piété; une pensée unique préoccupe tous les esprits: la fête de Montevergine. Ni le voyage long et pénible, ni la forte dépense qu'il nécessite, ni la pénurie des temps, ne refroidissent l'ardeur des pèlerins. Le riche et le pauvre, en voiture ou sur un char, à pied ou à cheval, soit pour accomplir un vœu, soit par simple dévotion, trouvent le moyen de se rendre à *Mamma Schiavona*, ne pouvant renoncer à célébrer cette fête dont la tradition remonte à l'antiquité la plus reculée.

Il n'y a pas longtemps encore, une jeune fille, le jour de ses fiançailles, n'oubliait jamais de faire insérer dans son contrat de mariage l'obligation par son futur époux de la conduire à Montevergine. Cet article était à ses yeux le plus important de tous. Le jaloux *tavernaro*, l'épicier morose, le riche marchand de farine, terrifient parfois leurs femmes, et les font rentrer dans le devoir, avec la simple menace de ne les mener jamais à la fête de *Mamma Schiavona*.

Le pauvre artisan vide ce jour-là la tire-lire qu'il s'est fabriquée dans le mur de son humble logis, et qu'il a enrichie de toutes ses économies de l'année, en se privant le dimanche d'une partie à *Capo di Monte*, à *Poggio Reale*, au Champ de Mars, à *Antignano*; et si cela ne suffit pas, il va religieusement vendre, ou pour le moins mettre en gage, les tréteaux de son lit, afin de parer aux dépenses qu'entraîne le pèlerinage de Montevergine.

Les estropiés et les mendiants sont les premiers à partir: ils savent que dans ces grands actes de piété on est généralement charitable et libéral, et que l'on refuse rarement l'aumône à celui qui la demande. Une autre classe d'individus non moins diligents, ce sont les petits marchands dits *Cassettieri*, qui colportent à toutes les fêtes patronales le *torrone*, espèce de nougat, le pain d'épices sous toutes les formes les plus bizarres où prédomine celle de Polichinelle, les jouets d'en-

fants, etc. etc. Les vendeurs d'eau-de-vie, de tambourins, de castagnettes, de sistres et de crotales grossiers; les débitants de médailles, d'images et de chapelets, s'empressent également d'aller ériger leurs barraques à Mercogliano et à Monteforte.

Pendant que cette nombreuse avant-garde s'installe au pied du mont sacré, le grand corps d'expédition s'agite, dispose les chars, prépare tous les véhicules imaginables; orne les uns de draperies, de myrte et de fleurs; les autres, de banderoles et de trophées plus ou moins caractéristiques.

Tel est en général le mouvement de Naples, lorsque le peuple se prépare à célébrer la grande commémoration séculaire de Montevergine, dont nous venons d'expliquer la vénérable origine.

III.

Le Départ.

En quittant la boutique de la pauvre *Zagrellara*, maître Franciscone se rendit en toute hâte au logis de son compère Ciccio, ¹⁾ afin de lui annoncer la victoire qu'il venait de remporter sur la délicatesse et les scrupules de D.^{na} Carmela. Il fallait tout au moins les arguments péremptoires que son affection avait su faire valoir, pour la décider à laisser partir Graziella pour Montevergine. Le cabaretier en fut enchanté, aussi bien que sa bonne Madeleine, dont l'obésité et la face rubiconde rivalisaient avec la rotondité et l'enluminure de son mari. C'est que l'un et l'autre estimaient et aimaient sincèrement l'honnête mercière qui avait été si cruellement éprouvée dans sa vie. Il fut convenu qu'ils attendraient Graziella, et qu' aussitôt après son arrivée ils iraient rejoindre l'ami Franciscone sur la place de la *Vicaria*, où son char pavoisé n'attendait qu'un coup de fouet du maître pour s'ébranler, et emporter rapidement à *Mamma Schiavona* sa cargaison de Montvirginiens ²⁾.

La vaste place hors de la Porte Capouane est le centre où

¹⁾ Ciccio, Cecco, Checco, Ciccillo, sont des diminutifs de Francesco, François.

²⁾ Que le lecteur veuille bien nous permettre ce néologisme.

se réunissent tous les pèlerins du Bourg de Lorète, du Pendino, du Molo-piccolo, de Chiaja, de la Stella. De tous les quartiers de Naples enfin, partent des chars trainés par des bœufs ¹⁾ et des voitures attelées de chevaux, dont les harnais sont surchargés de fleurs et de clochettes; mais tous sont fidèles au rendez-vous de la Porte Capouane. C'est de ce célèbre rond-point que l'on est convenu de partir, dans la matinée du Vendredi qui précède le Dimanche de Pentecôte.

Dès la pointe du jour déjà, des décharges d'armes à feu, et l'explosion incessante de vigoureux pétards, ont dans les vieux et bas quartiers ébranlé les maisons et fait pleuvoir dans les rues les débris des vitres cassées: un tremblement de terre ne s'annonce pas avec de plus fortes secousses. Ce tintamarre est, pour les dévots de Montevergine, ce qu'est pour les soldats d'une garnison la Diane et l'appel. Ce sont des confrères qui s'invitent réciproquement au départ. L'un, du haut d'une terrasse, tire une bombe en papier, grosse parfois comme la tête d'un enfant, et capable de faire bondir dans leur lit tous ceux qui ont la bonhomie d'y rester dans l'espérance de pouvoir y sommeiller encore ce jour là; un autre, non moins zélé, s'empresse d'allumer aussi sa bombe, tout aussi volumineuse et tout aussi assourdissante: c'est ce qu'on appelle donner la *réponse*. Aucune ordonnance de police, même sous le plus absolu des rois de Naples, n'a pu mettre un frein à cette frénésie de brûler ainsi de la poudre, de s'assourdir, et souvent de s'estropier; car les accidents dans ces circonstances ne sont pas rares. Mais le peuple de Naples, par nature, aime le mouvement, le fracas, les grands cris. Il ne saurait parler à voix basse: s'il chante, c'est à pleine poitrine; il hurle. Routinier par excellence, jamais il ne renoncera à ses fêtes, et surtout à sa manière bruyante de les célébrer.

Mais hâtons le pas si nous voulons être témoins du grand départ, que l'on pourrait comparer à celui des hirondelles. Ce n'est en effet que lorsque ceux qui se trouvent commander les escouades des différents quartiers, c'est-à-dire ceux qui, par un consentement tacite, en sont devenus les chefs et les meneurs;

¹⁾ Ces chars deviennent chaque année plus rares. Le progrès du luxe a considérablement altéré les mœurs du peuple Napolitain! il lui faut aujourd'hui un superbe attelage pour aller à Montevergine.

ce n'est, disons-nous, que lorsqu'ils se voient tous rassemblés, chacun à son poste, que le signal est donné.

Mais ce signal, qui le donne depuis vingt-cinq ans? c'est notre brave Franciscone. Promenez vos regards sur cette place: quelle foule! quelle cohue! Voyez: tous les voiturins, tous les cochers sont sur leurs sièges, le fouet en main, prêts à sangler les flancs de leurs quadrupèdes, afin de les obliger à prendre les devants, aussitôt que cette masse compacte se mettra en mouvement. Les pèlerins sont entassés dans les voitures ou sur les chars qui doivent les transporter. Qu'attendent-ils? que le char de Franciscone paraisse et ouvre la marche. Huit heures ne sont pas encore sonnées, et nous savons que ce n'est qu'à huit heures précises qu'il se met en voyage. L'intépide voiturin avait raison de soupçonner que ses pratiques pouvaient s'impatien-ter de sa trop longue absence. Disons cependant que c'étaient ses honorables collègues et les pèlerins les plus fervents qui s'impatienzaient plus que ses pratiques. Écoutez: déjà on commence à murmurer; on crie de toutes parts: « Holà! hé! Franciscone! Franciscone! » Et comme le voiturin ne répond pas, un Montvirginien, plus séditieux que les autres, propose de partir sans Franciscone. Mais nous l'avons déjà dit: le peuple napolitain ne déroge pas si facilement à ses habitudes; il hésite toujours à détrôner ses rois. Plusieurs voix se récrient à cette proposition insolite, et presque hérétique aux yeux de quelques-uns: « *Non songo le otto* »¹⁾ réplique-t-on avec force. C'était vrai: il n'y avait rien à objecter.

Mais à peine ces mots sont prononcés, que l'horloge de l'église du Carmine met en jeu les ressorts de sa sonnerie, et la cloche sonore, du haut de sa tour élancée, fait entendre à la multitude le premier coup de huit heures. Les autres coups se perdent dans les airs. Dans toute la place il s'est élevé un tel brouhaha, un tel hurra a éclaté vers la porte de Capoue, qu'il est impossible de percevoir les tintements réguliers de l'horloge. C'est Franciscone qui débouche sur la place salué par mille cris de joie. On a tant de considération pour ce joyeux vétéran, pour cet habile chef de file de Montevergine, que l'on s'écarte pour lui livrer passage et lui laisser prendre la tête de la colonne. A l'instant tout s'ébranle. Les pétards, les boîtes

¹⁾ Il n'est pas huit heures!

et les bombes éclatent par centaines à la fois. Les détonations de cette artillerie sont telles, que l'on croirait assister à quelque sanglante bataille comme Austerlitz ou Wagram. Les chevaux piaffent, hennissent, et agitent leurs colliers de sonnettes. Les bœufs, un instant épouvantés, mugissent; les cochers font claquer leurs fouets; les pieux voyageurs, comme les anciens croisés, font le signe de la croix, pendant que leurs véhicules se démêlent au milieu de la cohue dont ils sont enchevêtrés. Mais les cochers napolitains surpassent de beaucoup, par leur adresse, l'homérique Automédon. Ils sont si habiles, que tout cet encombrement se débrouille sans trop de confusion, et ce qu'il y a de plus admirable, sans aucun accident.

Chacun a bientôt pris son rang; et les Montvirginiens, se tournant vers Naples, lui envoient un long adieu; puis ils entonnent en chœur cette strophe traditionnelle :

Pleins d'espoir, sans pensée amère
 Qui pèse au cœur du pèlerin,
 Nous allons tous de notre Mère
 Implorer l'appui souverain.
 Comme en nos champs fleurit la rose,
 Les grâces naissent sous sa main...
 Cette étoile là-bas qui sur ce mont se pose,
 C'est celle du salut : voilà notre chemin !

Mais suivons le char de Franciscone qui vole triomphalement en tête; car personne n'ose encore lui disputer le pas. Au départ les Montvirginiens observent un certain ordre, respectent une certaine hiérarchie séculaire. Ce n'est que plus tard, et principalement au retour, que les défis à la course donnent lieu à des scènes qui tiennent du prodige, tant elles sont effrénées et délirantes. Les fameuses courses des chars à Olympie n'en sont qu'une pâle image. Mais Franciscone ne tombe plus dans les excès de cette exubérante rivalité : il a cueilli le fruit tardif de la sagesse. Sans doute il est encore vif, gai, jovial; il aime à trinquer avec un ami, et ne dédaigne pas de lancer quelque propos égrillard entre la poire et le fromage; mais hors de cela, il ne fait plus de folies. Et maintenant moins que jamais; car nous savons qu'il a dans sa tête, ou dans sa

bosse, comme dirait quelque mauvais plaisant, un vaste projet d'où dépend le honneur de D.^{na} Carmela et de sa famille.

Graziella, assise sur le devant du char, à côté de Madeleine, croyant à peine à son bonheur d'aller à Montevergine, se livre sans réserve à ses impressions. Elle ne cesse de remercier le bon Ciccio de son obligeance, et de sa main blanche et grassouillette elle tape de temps en temps sur la joue de Franciscone : c'est sa manière de lui exprimer la joie qu'elle éprouve et qu'elle lui doit. Sa pensée se reporte bien à sa pauvre mère qui lui a tant recommandé d'être sage en route, et de s'unir à sa malheureuse sœur pour accomplir le pieux pèlerinage ; mais souvent elle est distraite ; elle rougit et baisse les yeux. Quelquefois même elle répond à contre-sens aux questions de ses compagnes. N'y aurait-il pas par hasard le beau Pasqualino sur quelque char voisin ? En effet le voilà ! il a recommandé à son conducteur de marcher autant que possible à côté de Franciscone. Celui-ci et le compère Ciccio l'ont aperçu, et comprennent parfaitement la correspondance télégraphique qui s'est établie entre les deux amoureux. Notre voiturin n'en est guère alarmé, parce qu'il espère avoir trouvé le moyen d'y mettre un terme à la satisfaction de tous ; mais Ciccio, en homme d'honneur et de devoir, se promet bien de veiller scrupuleusement sur Graziella que D.^{na} Carmela a confiée à son amitié.

Trois cents véhicules roulent ainsi bruyants et rapides, et soulèvent des nuages de poussière où ils disparaissent par intervalles. La route de Poggio Reale en est encombrée. Plusieurs dévots les suivent à pieds, en récitant le rosaire. Quelques-uns sont déchaussés par esprit de pénitence, et portent leurs souliers au bout d'une perche qu'ils tiennent en équilibre sur leur épaule, comme un soldat porte son fusil dans une marche forcée. C'est non seulement une interminable, mais encore une touchante procession. Là, dans une voiture, vous apercevez avec ses parents une jeune fille pâle et défaite, les cheveux épars et nu-pieds. Elle a sur ses genoux un paquet de cierges qu'elle veut offrir à la Madone, pour l'avoir sauvée d'une maladie mortelle. Plus loin, sur un char, une mère dans l'attitude de la plus vive douleur, tient dans ses bras son petit enfant malade, et n'en détache ses yeux humides de pleurs que pour les tourner vers le ciel. Une autre jeune fille porte à l'au-

tel de la bonne Mère de Montevergine les longues tresses de sa chevelure; celle-ci, sa chaîne d'or; celle-là, son collier et ses boucles-d'oreille. Un père de famille, dont les affaires ont prospéré, lui apporte une lampe d'argent et s'empresse d'accomplir ainsi le vœu qu'il avait fait. Tous enfin vont remercier de quelque grâce reçue la Mère de toute miséricorde, ou en implorer une nouvelle de sa puissante intercession.

Mais quelle est cette infortunée tristement accroupie sur le char de Pasqualino? Comme elle est faible, souffrante, abattue! Son œil terne est fixe, hagard; ses beaux cheveux flottent sur elle en désordre, et la couvrent de leurs anneaux ondoyants; ses joues amaigries accusent à peine une légère teinte d'incarnat, et ses lèvres, que la pâleur a rendues livides, sont agitées d'un mouvement convulsif. C'est qu'elle murmure tout bas un nom mystérieux qu'accompagnent parfois des paroles, incohérentes, inintelligibles, où prédominent cependant celles-ci: « *Non, il n'y a pas de pardon pour toi!* » L'accent avec lequel elles sont prononcées, révèle une âme profondément ulcérée, et une exaltation fébrile dont le délire est la conséquence fatale. Le désordre de sa toilette est ensuite en harmonie avec celui qui paraît régner dans ses idées. Mais que de mélancolie, que de douleur! Que de poésie en même temps dans son affaïssissement, dans sa pose expressive, quoique frappée d'immobilité comme une statue de Praxitèle! — Cette jeune femme, c'est la belle Lucie de Bourg de Lorète. Il y a cinq ans à peine, personne ne passait avec indifférence devant cette suave créature, tant la nature avait été prodigue envers elle, tant elle s'était plu à l'orner de tous les charmes de son sexe. Pourquoi cet affreux changement? Lucie a aimé, a été trompée par celui à qui elle s'était donnée, et de désespoir est devenue folle! Cette autre femme, déjà un peu âgée, dont les traits annoncent un chagrin des plus poignants, et sur le sein de laquelle la pauvre folle laisse de temps en temps retomber sa tête décolorée, c'est sa malheureuse mère qui, comme les autres affligés qui l'entourent, va demander à Montevergine un miracle pour sa fille... Pauvre mère! Elle espère, non sans raison, que la sainte Mère des douleurs comprendra la sienne, en sera touchée, et lui rendra sa Lucie avec sa raison et toute sa beauté.

Ainsi cette fille infortunée n'a plus la conscience de ce qu'elle dit, ni de ce qu'elle fait, ni même de ce qu'elle est. Qui a trou-

blé en elle la syndérèse? Pourquoi cette âme, substance immortelle et divine, est-elle aujourd'hui incapable, non seulement de comparer et de juger, mais encore de comprendre sa propre existence? Ne serait-elle donc plus ce qu'elle était hier? Le redeviendra-t-elle? Reprendra-t-elle jamais ses sublimes attributs? Quand et comment? Terrible mystère!

Mais avançons. Nous voici déjà à *Poggio Reale*. Les cris perçants et désordonnés, les chants entonnés au départ avec tant d'enthousiasme, diminuent d'intensité et cessent presque de toutes parts. La vue des blancs monuments du Campo Santo vient de faire entrer nos pèlerins dans un autre ordre d'idées et d'impressions: de douloureux souvenirs se réveillent à l'aspect du champ de la mort.

Eh! qui n'a pas pleuré quelque perte cruelle!

L'un se rappelle sa mère qui gît sur ce tertre funéraire; l'autre, sa sœur ou son père; celui-ci, son frère ou une femme adorée; celui-là l'ami qui l'an dernier l'accompagnait plein de vie à Montevergine. Et une larme accompagne le *requiescat in pace* que chacun envoie au pauvre trépassé. Quel contraste avec la joie bruyante et folle que nous avons essayé de peindre! C'est que la mort est là sur son trône, attendant son tribut de tous les instants. Elle a voulu, en souveraine jalouse de ses droits imprescriptibles, en avertir les pèlerins qui, dans leur enivrement, les avaient oubliés. Aussi tous se sont inclinés devant son étendard où se rallient impitoyablement toutes les générations, et le passage de Poggio Reale s'effectue en silence et avec un respect religieux.

Mais cette subite tristesse qui s'est répandue dans tous les cœurs est de courte durée. La brise embaumée qui descend des monts et agite mollement la cime des arbres, le tableau riant de cette plaine du Vésuve où sont déployés tous les enchantements, la pensée ensuite du saint pèlerinage, et pardessus tout la mobilité inhérente à la nature humaine, ramènent bientôt la sérénité dans les esprits. La mélancolie disparaît, et les chants recommencent dans toute leur expansion primitive. Partout où passe l'immense et fougueux cortège, on accourt, on se précipite sur la route, ou l'on se met aux fenêtres pour jouir de ce grandiose spectacle, et admirer le char splen-

dide de Franciscone qui passe en triomphe au milieu des acclamations de la foule, et des cris aigus des enfants toujours prêts à accourir où ils espèrent trouver de la confusion et du bruit.

Cependant nos voyageurs sont arrivés à Sainte-Anastasie. Franciscone commande halte, parce qu'il est d'usage de se rafraîchir à tous les bourgs que l'on rencontre sur son chemin. On descend. Pasqualino s'est élancé de son char, et cherche des yeux Graziella qui s'est déjà éloignée avec Ciccio et sa femme, pour aller au logis de Rosalie et la ramener avec son mari. Franciscone qui ne perd pas de vue notre amoureux, s'approche de lui, l'arrête par le bras, et lui dit comme Rodrigue au Comte de Gormas :

— À moi, Pasqualino, deux mots.

— Que veux-tu, demande celui-ci ?

— Ecoute. Quelles sont tes intentions en poursuivant ainsi Graziella ?

— Tu le sais bien : d'en faire ma femme.

— Tes parents s'y opposent.

— Parce que Graziella n'a rien, et que mon emploi de 15 ducats ¹⁾ à la douane, est insuffisant pour entrer en ménage.

— Ils n'ont pas tort... ! Et si Graziella avait quelque petite chose, c'est-à-dire un bon petit trousseau et cinq à six piastres par mois, ce qui représenterait une rente annuelle de quatre-vingts ducats ²⁾ environ, consentiraient-ils à ton mariage avec elle ?

— Sans aucun doute.

— Eh bien ! mon garçon, sois sage alors... ne compromets pas Graziella comme tu as déjà si bien commencé...

— Moi, la compromettre !

— Oui, toi !... C'est singulier que ces amoureux croient toujours que leurs soupirs enflammés et leurs signes d'intelligence sont un mystère pour tout le monde ! Graziella a été confiée à Ciccio et à moi ; par conséquent retiens bien ceci, ajouta le voiturin en accentuant distinctement chaque syllabe, que nous ne te permettrons jamais de te trouver auprès d'elle que *par hasard* : fais donc marcher ton chariot à une distance convena-

¹⁾ Quinze ducats valent en francs 63, 75.

²⁾ C'est-à-dire 340 francs.

ble : on ne saurait trop respecter la femme dont on désire faire sa compagne.

— Je sais cela , Franciscone ; mais ne pas lui dire seulement un mot...

— Pas un mot en particulier. A table, en présence de tous, je ne dis pas... Tu vois que je suis accommodant : ainsi attention à la consigne, ou il n'y a pas de Graziella pour toi.

— Et c'est toi qui m'empêcherais de l'épouser ?

— Oui, mon petit mignon, si tu ne te comportes pas comme je l'entends et le prétends.

— Qui t'a donné le droit de disposer d'elle ?

— Pasqualino, tu sais qu'on ne plaisante pas sur certain article avec Franciscone ; sus donc, fais ton profit de ce que je t'ai dit, si tu veux que nous soyons bons amis.

Et Franciscone, sans ajouter une syllabe de plus, sans attendre une réponse de son interlocuteur, entra gravement dans l'auberge pour avaler ce verre de vin dont le besoin se fesait sentir si fréquemment chez lui.

Pasqualino resta un peu déconcerté ; mais connaissant le caractère du voiturin et son influence sur D.^{ma} Carmela, il modéra son dépit près d'éclater. Il comprit que la prudence le servirait beaucoup mieux que l'impatience et la colère.

Quelques moments après Ciccio et Graziella revenaient essouffés, mais sans Gaétano ni Rosalie. Tout était solitaire et fermé chez eux : ils étaient partis à pied, à la pointe du jour.

— Nous les rattraperons en route, dit Franciscone ; partons. *Jammo, figliuole, jammo* (allons, jeunes filles, allons), cria-t-il aussitôt de sa voix de stentor.

En deux minutes, à ce commandement si connu, qui se répète de distance en distance comme dans une manœuvre militaire, on est remonté en voiture et l'on roule vers Montevergine.

Pasqualino qui a réfléchi encore plus froidement au discours que lui a tenu Franciscone, et en a reconnu la justesse, ne vient qu'en troisième derrière lui ; mais il compte bien sur quelque circonstance imprévue pour se rapprocher de Graziella. Le hasard est si indulgent pour les amants qu'il leur en offre toujours, en dépit des précautions les plus minutieuses et malgré la plus stricte surveillance.

On a déjà traversé *Pomigliano*, et l'on n'a point rencontré

Rosalie. Graziella est inquiète de sa sœur. Enfin, entre *Cisterna* et *Marigliano*, Franciscone qui est tout yeux, s'écrie : les voilà !

— Où ? demandent à la fois Graziella et Ciccio.

— Là-bas, répond Franciscone ; et il fouette ses quadrupèdes.

En effet on distinguait, mais encore assez loin, une femme conduisant par la main un pauvre aveugle. Ils marchent l'un et l'autre lentement et avec peine. Franciscone, le premier appelle de sa grosse voix : « Rosalie ! Gaétano ! »

Ce double nom est répété à outrance par toutes les voix masculines et féminines qui se trouvent sur le char. C'est un chœur discordant sans doute, mais d'une sonorité à se faire entendre un mille à la ronde.

Gaétano et son Antigone s'arrêtent et se retournent. On leur fait signe d'attendre, et bientôt on est auprès d'eux.

— Ma sœur ! Ma sœur ! s'écrient en même temps Rosalie et Graziella.

— Arrête, Franciscone, dit cette dernière ; laisse-moi descendre.

— Ne vaut-il pas mieux que ta sœur monte ?

— Tu as raison : monte, Rosalie ; toi, Gaétano, aussi.

— Nous ne pouvons pas aller avec vous, répond la pauvre femme, nous devons faire le voyage à pied.

— Oui, ajoute Gaétano d'une voix faible et tremblante, nous en avons fait le vœu.

— Mais il suffit ordinairement, réplique Franciscone, de faire à pied l'ascension de la montagne, pourvu que l'on soit déchaussé.

— Nous avons fait le vœu, répéta l'aveugle, je dois l'accomplir avec l'aide du Seigneur et de la Madone. L'infirmité, dont je suis affligé pour mes péchés, est plus affreuse que toute autre ; et puis il n'y a pas de pénitence qui suffise pour un pécheur tel que moi.

En prononçant ces mots empreints d'une pieuse résignation, Gaétano avait des larmes dans la voix : ses yeux éteints n'en versaient plus !

— C'est donc décidé, demanda Franciscone pour la dernière fois ; vous ne voulez pas monter ?

— Hé ! non, puisqu'ils ont fait le vœu, s'écrièrent à la fois tous les pèlerins du char de notre voiturin.

— Dans ce cas je descends, dit Graziella. Puisque ma sœur peut faire le voyage à pied, je le ferai également. Je ne la laisserai pas ainsi aller seule avec son mari. D'ailleurs notre mère me l'a recommandé.

— Si Graziella descend, dit Ciccio à son tour, il est certain que je ne reste pas ici.

— Ni moi non plus, ajouta Madeleine.

— Allons ! voilà que tout le monde veut descendre à présent, dit en grommelant Franciscone.

— Ne te fâche pas, mon vieux, lui répond Graziella d'une voix caline : moi seule j'irai avec ma sœur, et tu es trop bon pour m'empêcher de l'accompagner.

— Laisse-la suivre son bon cœur, et faire son devoir, dit Ciccio à Franciscone : vois comme Rosalie paraît souffrante ! Sois tranquille, je veillerai sur elles. — Puis se tournant vers sa femme : — Reste ici, toi ; nous nous retrouverons ce soir à Monteforte.

Et il s'éloigna, au grand déplaisir de Franciscone, qui restait là tout attendri en voyant les deux sœurs donner la main à Gaétano placé au milieu d'elles, et servir de guide au malheureux aveugle. Pasqualino fut plus contrarié que Franciscone de l'éloignement de Graziella. Il fut tenté également de descendre de son char, pour aller offrir ses services aux deux sœurs ; mais il jugea plus prudent et plus sage de rester à son poste, se doutant bien du reste que le voiturin et le compère Ciccio ne le lui permettraient pas.

On arrive ainsi à *Cimitile*. C'est là que l'on dîne. Voilà donc toute une génération en voyage qui s'arrête dans un des pays les plus pittoresques du monde, semé de villas magnifiques, couvert de peupliers, de cyprès, de platanes et de saules, sous lesquels s'abritent quelques croix plantées par la dévotion des fidèles. Les cochers font rafraîchir leurs chevaux. Les petites auberges se remplissent de joyeux convives ; mais un plus grand nombre de pèlerins étendent leurs nappes sur le gazon des prairies voisines, et y étalent leur frugal repas. O Montvirginiens, quelle table avez-vous choisie ! Vous ignorez donc que les mets de votre festin reposent sur les voûtes qui renferment les ossements de plusieurs milliers de martyrs de la Foi, et la cendre de bien des héros de l'antiquité ? Là gisent les catacombes Nolanes, d'où le lieu reçut le nom de *Cimitero* (cimetière), au-

jourd'hui *Cimitile*. Là s'ouvrent les portes d'une cité souterraine qui selon les antiquaires s'étend jusqu'à Naples, et de Naples jusqu'à Pouzzoles; nécropole antérieure aux temps homériques, habitée *ab antiquo* par les Cymmériens, de laquelle la science archéologique n'a pas encore su éclaircir la ténébreuse origine.

En attendant nos Montvirginiens mangent, boivent, plaisantent, rient et repartent en chantant. Les voilà grim pant à *Monteforte* : mais comme les rampes qui y conduisent sont excessivement rapides, ils sont presque tous descendus, et suivent à pied leurs voitures remorquées par des bœufs du pays. Quelle multitude se déroule et serpente sur le flanc de la montagne! Ne dirait-on pas une ancienne émigration de peuples allant fonder ailleurs une nouvelle patrie? Les uns s'arrêtent à Monteforte pour y passer la nuit; les autres vont jusqu'à Avellino; mais tous se donnent rendez-vous le samedi soir à *Mercogliano*, d'où l'on s'achemine en procession vers Montevergine, afin de s'y trouver le Dimanche matin aussitôt que l'aurore sourit à l'horizon.

IV.

L'Euménide.

Mercogliano, autrefois *Mercuriale* ou *Mercurii aræ*, est un petit village au pied de la montagne consacrée à la Vierge. Henri de Souabe en fit donation au monastère. Encaissé dans une gorge des Apennins, le territoire de Mercogliano présente un aspect agreste et sauvage: il est coupé de ravins profonds créusés par les torrents, et hérissé de monticules grisâtres et pierreux, où l'on découvre à peine quelques traces de végétation. Le froid y est vif et intense jusqu'à la fin de Mai. Les neiges éternelles qui couvrent les pics voisins, ne permettent pas à la température de s'élever beaucoup, même dans les jours brûlants de la Canicule. Un franc parisien, s'il était condamné à séjourner dans cette solitude triste et désolée, mourrait du spleen avant un mois: il se croirait déporté à Nerschink, ni plus ni moins.

Et cependant quel tableau pittoresque et animé Mercogliano ne présente-t-il pas la veille de Pentecôte! Tous les pèlerins y

sont réunis. Quelques-uns ont pu trouver asile dans les tavernes; mais la plupart sont étendus à terre, ou abrités sous des tentes comme les tribus nomades de l'Arabie. Aux dernières lueurs du crépuscule, de grands feux s'allument de tous côtés, dans les rues de Mercogliano et dans les environs, reproduisant ainsi les *autels de Mercure*, à qui des feux semblables étaient probablement consacrés par les anciens. Rien de plus romantique que cette nuit passée à Mercogliano: c'est peut-être la fête la plus sublime qu'aucun peuple au monde ait jamais célébrée. À la clarté de ces flammes rougeâtres, qui dardent vers le ciel leurs langues ardentes, on reconstruit malgré soi le passé. Là on se figure campée la famille des Pélasges Deucalions. Sur cette pente rapide où est située aujourd'hui la pharmacie du monastère, on croit apercevoir le temple d'Apolon; et, sur le coteau appelé encore *Vesta*, le sanctuaire de cette déesse. L'un et l'autre édifice ont disparu: on n'en connaît la place que par la tradition, et par quelques débris épars çà et là sur le sol.

Francisco s'est logé avec Madeleine à la *Nobile locanda del Sole*: noble en effet à en juger par son enseigne éblouissante. Sur la porte d'entrée était magistralement dessinée la face orbiculaire du radieux monarque de notre système planétaire, peint en rouge de brique, d'après les plus exactes traditions astronomiques; c'est-à-dire avec un nez, une bouche et des yeux fortement ombrés au noir de fumée. Franciscone, dans sa prévoyance affectueuse, en sus de la chambre qu'il devait partager avec Ciccio, avait mis l'embargo sur une autre pour Rosalie et Gaétano. « Ils seront si fatigués en arrivant, se disait-il à lui-même, qu'ils auront besoin de quelques heures de repos avant d'entreprendre l'ascension du mont sacré! » Par ses soins, un bon souper était encore mis en réserve pour nos pèlerins en retard; et même bien en retard, car le soleil était déjà couché depuis longtemps, lorsqu'on les vit apparaître après bien des péripéties.

Ils n'étaient arrivés que la veille au soir à Cimitile. Gaétano, déjà souffrant en partant de chez lui, ne s'était traîné jusqu'à cette station que par un effort surnaturel, et grâce à l'ardente foi qui exaltait son âme et réagissait sur ses forces abattues. Mais là, sa confiance pleine et entière dans une guérison immédiate, opérée par un miracle de la Madone de Montevergine,

fut un peu ébranlée. Comme il entrait dans une petite taverne pour prendre quelque nourriture et un peu de repos, au moment où il remerciait Dieu avec reconnaissance de l'avoir conduit jusqu'à Cimitile, et qu'il implorait de nouveau son assistance, une voix menaçante et saccadée se fit entendre et le glaça de terreur : « *Non, il n'y a point de pitié ni de pardon pour toi !* » Il l'avait reconnue, et s'était écrié en se couvrant la face avec ses mains tremblantes : « Malheur à moi ! Lucie !.. Elle ! toujours elle, absente ou présente, qui me poursuit du même anathème ! ô Vierge Marie, serait-ce donc en vain que j'espère en toi ! »

Pourquoi ces paroles de la pauvre folle résonnent-elles si terribles à l'oreille de l'aveugle ? Qu'y a-t-il de commun entre Lucie et Gaétano ? C'est ce que va nous apprendre la suite de cette histoire.

Rosalie, qui à ce cri déchirant a senti se renouveler en elle les tortures les plus atroces qu'une femme puisse éprouver dans ses affections, Rosalie n'écoute que son dévouement, que l'attachement qu'elle a voué à son mari. Elle le console, en ranime le courage, avec cette sollicitude insinuante et persuasive dont les femmes aimantes ont seules le secret. Graziella et Ciccio ne sont pas moins empressés que Rosalie ; et l'aveugle, un peu reconforté par tant d'amour et par des soins si touchants, consent à s'asseoir à table ; mais il mange à peine. Heureusement deux heures d'un paisible sommeil servent à réparer ses forces épuisées. Vers minuit il s'éveille et demande à partir. « Je suis mieux, beaucoup mieux, dit-il. Ne craignez rien, mes amis : je sens que j'arriverai sans encombre à Monteforte. D'ailleurs la Madone m'aidera, si par hasard mes jambes viennent à défaillir. »

On se remet en marche ; mais toute l'énergie physique de Gaétano n'était qu'une surexcitation fébrile qui s'éteignit insensiblement, à mesure qu'il luttait contre la fatigue incessante d'un voyage au-dessus de ses forces. En effet, avant d'arriver à Monteforte, la fièvre dont il avait jusqu'alors méprisé les atteintes, se développa avec violence à l'aube du jour. Il fallut s'arrêter sur le bord du chemin, en attendant que l'on trouvât sur quelque char de passage, deux places au moins, l'une pour l'aveugle et l'autre pour Rosalie. Le premier auquel Ciccio s'adressa était rempli de voyageurs ; mais le voiturin

en homme qui pendant dix ans a fait l'héroïque métier de soldat, et qui sait par expérience tout ce que peut contenir le sac qu'il portait alors sur les épaules, commande à ses pratiques de se serrer un peu, de manière à obtenir les deux places voulues. Il ne répond à toutes les récriminations que par cet argument péremptoire: « Si l'on parvient à se loger quinze sur un *corricolo* qui à la rigueur ne contient que deux places, il est indubitable que vingt personnes peuvent commodément s'arranger sur un char d'une capacité huit à dix fois plus grande. Et puis ne faut-il pas faire aussi quelque chose pour la Madone et pour son prochain? » Cette allocution, et surtout l'état piteux du pauvre malade, produisit son effet. « Place à l'aveugle! » cria-t-on sur toutes les banquettes! Tel est le peuple napolitain: autant il est dur et implacable dans un moment de colère et de vengeance, autant il est bon et charitable à l'aspect du malheur et de la souffrance!

Gaétano, soutenu par Ciccio et Rosalie, s'approche du char: « Ainsi Jésus-Christ et sa divine Mère ne me permettent pas d'accomplir mon vœu, dit l'aveugle avec découragement! Ils me refusent la grâce d'achever mon pèlerinage à pied! Ne puis-je plus espérer dans cette miséricorde que j'ai tant demandée dans mes prières? »

— *Non; il n'y a point de pitié ni de pardon pour toi*, répond une voix indignée et inflexible.

— Lucie! encore Lucie! s'écrie notre aveugle. Elle est là, et vous voulez que j'aille avec elle! non, non, je marcherai... je puis encore...

Il recule avec effroi. Tous ses membres frissonnent. Il porte la main à son cœur, comme s'il voulait en réprimer les battements trop violents; puis, après une longue expiration, comme un homme qui recouvre ses forces un instant paralysées, il fuit précipitamment sur la route. Rosalie et Graziella, qui d'abord immobiles et glacées d'épouvante en ont suivi tous les mouvements, s'élancent après lui. Ses pas, naguère incertains et débiles, après cette fatale rencontre de Lucie ont pris un essor convulsif. Quant à Ciccio, qui connaît la douloureuse histoire de la folle du Bourg de Lorète, il fait en bon Chrétien le signe de la croix, remercie le voiturin et ses pèlerins de leur obligeance, et va rejoindre ses malheureux compagnons de voyage.

— Allons, dit le cocher en branlant la tête et en haussant les épaules, il paraît que ce sont de pauvres diables dont la tête n'est guère plus solide que celle de notre Lucie! — Et il aiguillonne ses bœufs dont la marche est passablement lente et tardive.

Mais quel est ce char-à-bancs tiré par deux chevaux hale-tants, dont le galop précipité soulève en vaporeuses volutes la poussière de la route? Pourquoi revient-il si rapidement de Monteforte? Deux individus seulement sont assis sur le siège de devant, et stimulent sans cesse les coursiers de la voix et du geste. Arrivés près de l'aveugle ils s'arrêtent et descendent. L'un d'eux n'est autre que Pasqualino qui, inquiet du retard de Graziella et de ceux qu'elle accompagne, a pris le parti de venir à leur rencontre. Son amour s'était exagéré la fatigue et les dangers des deux sœurs qui conduisaient le pauvre aveugle avec tant de piété et de dévouement, mais il n'avait que trop bien deviné l'impuissance où se trouverait Gaétano de continuer à pied son pénible pèlerinage.

— Pasqualino! s'écria Graziella aussitôt qu'elle l'aperçut; Dieu soit loué! nous sommes sauvés.

Deux larmes de joie et de reconnaissance brillèrent aux yeux des deux sœurs. Ce fut la première récompense de Pasqualino.

Il était temps qu'il arrivât: Gaétano s'affaissait sous son propre poids. Une sueur froide perlait son front décoloré, et ses lèvres bleuâtres s'agitaient sans proférer un son. Ciccio et Pasqualino s'empres-sent de l'enlever dans leurs bras vigoureux et le placent sur le char-à-bancs. Rosalie et Graziella montent à ses côtés, et Pasqualino près du cocher. Ce ne fut que lorsque le véhicule eut repris sa course vers Monteforte que notre amoureux reçut sa seconde récompense qui, sans être moins éloquente, ne fut pas cependant muette comme la première.

Graziella était aussi heureuse que lui.

Gaétano, la tête appuyée sur le sein de Rosalie, reprit peu à peu ses sens; mais la fièvre avait redoublé d'intensité. Il était en proie à une de ces crises fréquentes dont depuis quelques mois il souffrait les accès, et dont il espérait être délivré à Montevergine aussi radicalement que de sa cécité. A Monteforte, il fut facile de se procurer un logement, parce que déjà les fidèles Montvirginiens en étaient partis pour se rendre à Mercogliano. Il était environ neuf heures du matin. Vers trois

heures de l'après-midi la fièvre de Gaétano avait cessé, et la crise tirait à sa fin. On tint conseil : fallait-il poursuivre le voyage, ou bien rester après avoir envoyé prévenir Franciscone de l'état où l'on se trouvait ? Mais l'aveugle, chez qui l'énergie morale suivait la progression ascendante ou décroissante de la vigueur physique, trancha la question en déclarant qu'à tout prix, mort ou vivant, il voulait aller à Montevergine. Le secours inespéré de Pasqualino, au moment où il sentait la vie l'abandonner à tout jamais, avait rallumé sa foi et ranimé son espérance. Aussi, reprenant en sous-œuvre son argumentation favorite, qu'il jugeait sans réplique : « Si la Madone, dit-il, a permis que malgré mes souffrances je vienne jusqu'ici, c'est un signe certain qu'elle a pitié de son serviteur. J'ai promis de visiter son sanctuaire ; je tiendrai ma promesse. Vous le voyez, je suis mieux. »

— Mais la fatigue peut renouveler cette maudite fièvre qui te consume, lui objecta Rosalie.

— Je te répondrai comme la bonne Norine que vous avez rencontrée en chemin nu-pieds, les cheveux épars, portant un plateau dans sa main et quêtant à tout venant pour accomplir son pèlerinage. On lui disait : « Norine, prends garde : tu relèves de maladie ; le soleil qui flamboie sur ta tête, la fatigue d'une marche longue et pénible, sans compter les privations que tu t'imposes par pénitence et par humilité, peuvent t'occasionner une rechûte mortelle. » Qu'a-t-elle répondu, voyons ? — *La Madone qui m'a guérie une fois, me guérirait encore au besoin !* — Mes amis, aurons-nous moins de foi et de confiance que Norine ? Non, non ; partons pour Mercogliano : la Sainte Vierge m'y appelle, puisqu'elle m'a envoyé Pasqualino juste au moment où je succombais sur le bord du chemin.

On céda à ses instances, et l'on remonta sur le char-à-bancs de Pasqualino. C'est ainsi que nos chers voyageurs n'arrivèrent à Mercogliano que lorsque la nuit était déjà venue. Franciscone, malgré sa joie de les voir enfin auprès de lui, ne put s'empêcher de leur dire, aussitôt qu'on lui eut raconté les tristes événements de la journée : « Voilà ce que l'on gagne à ne pas écouter Franciscone ! »

— Que veux-tu ? j'avais trop présumé de moi, et j'en ai été puni, répondit Gaétano. Je comptais en outre entièrement sur l'assistance de la Madone.

— Et ce n'est pas sans raison, puisque te voilà. Tu es un peu faible sans doute; mais nous allons remédier à cela. Tu vas t'administrer un bon confortatif que j'ai fait préparer à ton intention. Tu mettras là-dessus trois ou quatre heures d'un sommeil réparateur, et tu me donneras ensuite des nouvelles de ta chère personne.

Puis tendant une main amicale à Pasqualino: — Merci, mon garçon; touche-là: tu t'es bravement conduit dans cette circonstance. La récompense qui t'est due ne se fera pas longtemps attendre.

— Je l'ai déjà reçue, lui répondit Pasqualino en jetant à la dérobée un regard plein de tendresse sur Graziella.

— C'est bien; mais il en est une qui te plaira encore davantage.

— Quoi donc?

— Espérance et confiance! je ne te dis que cela pour le moment... Je me trompe: je t'invite à souper avec nous... mais sois sage!

— Merci, Franciscone: tu seras content de moi.

Le souper est servi; Franciscone en fait les honneurs, et sa bonne humeur communicative parvient à dérider tous les fronts naguère si tristement assombris. Gaétano lui-même, dont la crise fébrile est cessée, semble puiser à chaque instant aux sources de la vie, et acquérir par degrés la force nécessaire pour gravir la montagne sacrée. Il est encore pâle, il est vrai; il se plaint encore d'un peu de faiblesse, mais son teint a perdu ce blanc mat, marbré de teintes violacées, qui avait si profondément alarmé sa femme et ses amis. Ses lèvres sont plus colorées; sa voix est plus ferme et plus sonore. Ensuite l'idée qu'il touche au but désiré de son pèlerinage; qu'une courte distance le sépare de l'enceinte vénérée où la Madone opère tant de prodiges, lui rend, avec la plénitude de la foi, ce courage servent qui l'animait en partant de Sainte-Anastasia. Pour Rosalie, comme pour lui, les souffrances et les désastres du voyage s'effacent. La rencontre même de la folle du Bourg de Lorète, quelque affligeant qu'en puisse être le souvenir, n'est plus pour elle un présage sinistre; son mari renaît à la vie, à l'espérance! Elle, qui a si bien identifié tout son être avec lui, y renaît également, et finit par sourire à l'avenir prochain de bonheur, dont on lui dépeint la riante perspective.

Pasqualino, regardé comme le sauveur de Gaétano, aussi bien que l'ange tutélaire de Graziella et de Rosalie, est fêté de tous à la ronde. A tant de témoignages de reconnaissance et d'affection prodigués à l'homme qu'elle adore, Graziella sent son cœur battre avec violence dans sa poitrine. La joie l'eût suffoquée, si elle n'eût pu s'épancher au-dehors. Comme elle est fière de son Pasqualino! comme elle l'aime! combien de fois ses yeux le lui répètent! combien de fois encore son petit pied rencontre *par hasard* celui de Pasqualino!

Cependant l'heure s'avance. Franciscone, en général prudent et expérimenté, commande la retraite. L'ascension de Montevergine commence de minuit à une heure du matin : à l'aube du jour on doit se trouver au sommet. La montée, sans être bien longue, est rapide et fort pénible. Quelques heures de repos sont indispensables avant de se mettre en marche; d'autant plus que le trajet ne doit et ne peut être effectué qu'à pied. Gaétano est conduit avec Rosalie dans la chambre qui lui est destinée, et Graziella suit Madeleine dans une autre contiguë. Quant à Ciccio et à Franciscone, ils se réfugient auprès du feu qui brûle dans l'âtre de la salle basse de l'auberge, et auprès duquel Pasqualino a déjà pris place.

Gaétano s'endort paisiblement, en murmurant une prière d'action de grâce à la divine Patronne du lieu. Rosalie, toute consolée par le changement inattendu qui s'est opéré dans son mari, chercherait en vain le sommeil. Elle a besoin de causer du bonheur qu'elle éprouve; et comme elle entend à côté sa sœur s'entretenir avec Madeleine, elle s'éloigne doucement de la couche où son mari repose, et va les rejoindre, certaine de trouver deux cœurs où le sien pourra s'épancher.

Pour nous, restons auprès de notre aveugle: peut-être, durant son sommeil, surprendrons-nous quelque secret important, qui nous révèle sa vie, où la douleur a si vite succédé au charme qui commençait à l'embellir. Les songes ne sont généralement qu'une réminiscence du passé, une image plus ou moins altérée des objets qui nous ont jadis affectés: or Gaétano rêve. Aussitôt que ses organes ont été assoupis, et que son âme, presque entièrement libre de leur action immédiate, a pu se replier sur elle-même, il lui a semblé se trouver dans son modeste, mais confortable logis de Sainte-Anastasie. Rosalie est à côté de lui, pendant qu'il travaille à son métier, et

berce sur ses genoux une petite fille blanche et rose. Une goutte de lait, attachée comme une opale à sa lèvre vermeille, annonce qu'elle vient à peine de se détacher du sein maternel; et l'heureuse mère lui sourit avec amour!

Ce tableau de paix et de joie domestique perd bientôt ses douces et riantes couleurs : il s'efface même entièrement; mais sur la toile se peignent, comme par enchantement, d'autres scènes d'un caractère tout opposé. Ainsi, dans la paisible et fortunée demeure de Sainte-Anastasie, on n'aperçoit plus qu'une femme travaillant avec ardeur sur le siège que lui, Gaétano, occupait ordinairement. Un berceau vide est dans un coin de la chambre dégarnie de ses jolis meubles de noyer, et, par la fenêtre ouverte sur la campagne, on distingue dans le lointain une taverne où d'un côté l'on joue avec fureur, et de l'autre on se livre à tout le délire honteux d'une orgie.

Pendant cette vision le sommeil de l'aveugle est agité. La sueur en froide rosée dégoutte de son front stigmatisé par la souffrance. Sur ses lèvres errent quelques sons inarticulés, et sa respiration sort plus courte et plus pénible de sa poitrine oppressée. Mais insensiblement le calme succède à ce trouble passager; le sourire reparait sur ses traits redevenus calmes et sereins: c'est que la scène vient encore de changer: Sainte-Anastasie a disparu. Il se voit à Naples se promenant dans les luxuriantes prairies des *Pasconi*, ou dans la délicieuse vallée des *Ponti-Rossi*. Son bras s'arrondit autour de la taille d'une jeune fille dont la beauté captive son cœur et ses sens: il est impossible en effet de voir une plus fraîche et plus gracieuse créature. Elle a seize ans à peine, et présente un de ces types artistiques qui sont le précieux apanage des transtévérines et qui se rencontrent rarement à Naples. Un charme indéfinissable, irrésistible, transpire de toute sa personne; aussi l'attribut de *belle* est-il devenu inséparable du nom de Lucie dans le Bourg de Lorète. Gaétano, déserteur de son heureux ménage de Sainte-Anastasio, l'adore: ne pouvant maîtriser sa passion insensée, le jour il suit partout ses pas, et la nuit vient sous sa fenêtre échanger avec elle ces paroles mystérieuses, ces riens suaves que l'amour seul sait produire et comprendre. La confiante et naïve enfant s'abandonne sans réserve au charme décevant qui la fascine, l'enivre et la subjugué. Hélas! Elle croit libre celui qui domine si puissamment tout son être! C'est

l'époux de son choix, de son cœur, qu'elle a laissé approcher de sa couche... Que de bonheur dans le présent! que de bonheur dans l'avenir...! Mais un jour, jour fatal, on apprend que cet époux bien-aimé ne peut plus l'être légitimement devant Dieu ni devant les hommes: il est uni à une autre femme par des liens indissolubles! Dès-lors le désespoir sombre a remplacé les joies et les extases de l'amour. Une pâleur presque cadavéreuse a effacé sur ses joues le vif incarnat de sa jeune beauté. Ses yeux noirs, d'où s'échappait une flamme si pure, sont ternes, égarés, sans rayonnement. Une immobilité effrayante a comme paralysé tous les mouvements de son corps naguère si souple, si plein d'animation et de vie. Plus de sourire sur ses lèvres flétries et décolorées, mais une expression convulsive de menace et de vengeance. Enfin ce n'est plus la belle Lucie du Bourg de Lorète: c'est une folle!

Et l'aveugle, à cette vision, frémit de nouveau, s'agite en râlant sur sa couche. Il voudrait secouer le poids accablant qui pèse sur sa poitrine, crier, appeler à son aide: il ne peut échapper à l'obsession qui l'opprime et le torture. Le remords qui ne l'abandonne jamais, depuis qu'il a été l'auteur de tant de douleur et de misère, s'est réveillé plus poignant que jamais, et a pris successivement les formes les plus terrifiantes pour l'infortuné coupable. Il y a trois ans, à pareil jour, il était aussi à Mercogliano, dans une petite chambre, à l'auberge du *Soleil d'or*. Lucie, heureuse alors de sa tendresse, était venue à Montevergine avec sa mère. Gaétano, qui l'avait accompagnée, s'était naturellement abrité sous le même toit. Vers minuit, ses sens à peine assoupis flottaient encore entre la veille et le sommeil. Il eut aussi, comme à présent, une vision, mais délicieuse. Une jeune femme, dont le costume simple et négligé relevait les grâces naturelles, entra furtivement dans sa chambre, s'avança sur la pointe des pieds jusqu'à sa couche, le contempla avec amour, se baissa avec précaution, déposa sur son front un baiser brûlant, puis s'évada. Il revoit en ce moment cette même femme; mais comme son aspect est différent! L'espiègle et folâtre jeune fille est aujourd'hui un spectre terrible et menaçant; on dirait une de ces évocations surnaturelles venant annoncer aux vivants les arrêts inexorables de la justice divine. C'est une Euménide, c'est Némésis en personne qui vient flageller le coupable jusque dans son sommeil, honteuse de lui

avoir laissé quelques minutes de trêve. Elle saisit sa main glacée qui pend hors du lit, se penche sur lui, mais en cet instant son souffle n'a plus le parfum enivrant d'autrefois. Ce souffle au contraire est empesté; l'aspirer, c'est aspirer un poison mortel. Le malheureux sent les lèvres du spectre se rapprocher de plus en plus de son oreille, et distingue une voix étouffée qui lui dit avec un accent prophétique: *Non, il n'y a point de pitié ni de pardon pour toi!*

A ces mots, tout le corps de l'aveugle a frémi comme s'il était traversé par un courant électrique. Un cri déchirant est sorti de sa poitrine. Il ne dort plus: saisi d'horreur et d'effroi, il s'est dressé sur son séant en proie à l'angoisse la plus affreuse qu'il ait éprouvée jusque-là. « Lucie! Lucie! pardonne, » s'écrie le malheureux hors de lui, et tordant ses mains plutôt qu'il ne les joint en suppliant. Rosalie, Graziella accourent de la chambre voisine, et, en entrant, voient passer devant elles un fantôme à la démarche lente et grave, dont un vêtement blanc et léger voile à peine la nudité. Elles s'arrêtent pétrifiées: la terreur ne leur permet plus de faire un pas, ni de proférer un mot, ni de voler auprès de l'aveugle qui les appelle avec anxiété. À peine s'il leur reste assez de perception pour entendre l'imprécation qui contracte encore les lèvres du spectre: elles ont reconnu Lucie!

V.

Montevergine.

Gaétano, après être arrivé au dernier paroxisme de la surexcitation physique et morale, était tombé dans une prostration à donner de sérieuses inquiétudes. La fièvre s'était déclarée de nouveau avec des symptômes plus alarmants que la veille. Son délire avait surtout un caractère effrayant. Le malade paraissait gémir sous l'incubation d'un cauchemard continu, tant sa respiration était haletante et pénible. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une idée fixe le torturait sans relâche, et qu'un nom seul, prononcé avec effroi, se trouvait à chaque instant sur ses lèvres: « Lucie! Lucie! »

Mais comment et pourquoi Lucie a-t-elle pénétré dans la

chambre de l'aveugle?—La pauvre folle était couchée avec sa mère dans un cabinet contigu. Rappelons-nous ensuite qu'elle a fait, il y a trois ans, le même pèlerinage avec Gaétano. Elle avait logé aussi au *Soleil d'or*. La vue de ces lieux, où elle avait été si heureuse, l'avait frappée, et avait ravivé en elle des impressions qui lui étaient bien chères, mais depuis lors assoupies. Guidée par un vague souvenir du passé, elle s'était levée, et était venue instinctivement dans cette chambre, où elle avait cru autrefois embrasser un époux.

La désolation règne maintenant dans cet asile, où jadis tant d'espérance et de joie avait rayonné. Rosalie, dont la sensibilité et la tendresse avaient été mises à une si rude épreuve, est assise au chevet du lit de son mari, épiait chacun de ses mouvements, et tressaillant malgré elle, chaque fois que le nom de Lucie est articulé par le malade. Graziella, tout effrayée encore de l'apparition du spectre, ne cesse d'embrasser sa sœur, tâche de lui inspirer un courage qu'elle n'a pas elle-même, et lui cache le mieux qu'elle peut ses appréhensions et sa douleur. Le bon cabaretier et sa femme vont et viennent dans la maison, consultant les uns et les autres, implorant l'assistance de tout le monde. Pour Franciscone et Pasqualino, au lieu de se désespérer, ils ont jugé plus sage, malgré l'heure avancée, de courir à la pharmacie du monastère. Ils en ramènent bientôt le Père Stefano, homme de cœur et moine plein de charité, connaissant non seulement sa pharmacopée, mais encore pratiquant avec succès l'art si difficile et si incertain de guérir. Le bon Père examine Gaétano avec attention, et s'aperçoit bientôt, après avoir interrogé ceux qui l'entourent, que c'est à son moral surtout qu'il faut porter remède. Il puise d'abord dans la petite pharmacie portative, dont il a toujours soin de se munir toutes les fois qu'il est appelé auprès d'un malade, une liqueur dont il verse quelques gouttes dans de l'eau, et qu'il fait prendre au pauvre patient. Puis il s'assied auprès de lui, et commence à lui adresser ce langage évangélique, si tendre et si consolant, vrai baume de la douleur, unique refuge de l'âme en peine, lorsqu'elle est déjà atteinte de ce marasme que l'on nomme désespoir. A mesure que le bon religieux parlait, l'aveugle se faisait plus calme; la réaction, provoquée par la potion, s'opérait d'une manière efficace: au bout d'une heure, une amélioration sensible s'était manifestée; Gaétano pouvait

répondre à son charitable médecin, dont chaque parole était pour lui une goutte de rosée dans le calice d'une fleur après une brûlante journée d'été.

— Pensez-vous, mon Père, balbutia le malade, que je puisse monter cette nuit, ou demain matin, au sanctuaire de Montevergine?

— J'en doute. Dans tous les cas, ne le tentez pas : ce serait vous exposer à une crise plus dangereuse que celle-ci.

— Mais j'espère en ce pèlerinage pour me guérir.

— Mon fils, la Sainte Vierge vous tiendra compte de votre immense désir, et des souffrances que vous avez endurées pour vous rendre jusqu'ici. Vous vous êtes placé sous son auguste patronnage : soyez assuré que vous en éprouverez les puissants effets, toutes les fois que ce sera expédient pour votre salut. Croyez-moi, repartez demain dans la journée; voyagez lentement sans trop vous fatiguer : rien ne vous empêche d'accomplir votre acte de dévotion, en passant à la Madone de l'Arc dont on célèbre la fête lundi prochain.

— Mon Dieu, dit Graziella, c'est précisément le conseil que nous a déjà donné le Père Jacinthe. Il nous a répété plusieurs fois qu'il suffisait à mon beau-frère d'aller à la Madone de l'Arc, nous assurant que pour le guérir, cette bonne Mère était aussi puissante que celle de Montevergine.

— J'ai l'avantage de connaître le Révérend Père Jacinthe, répondit le religieux; et je suis charmé de ce que je me trouve partager l'avis de cet excellent frère en J. C. Je vous laisse : À la pointe du jour la fièvre sera entièrement cessée. Ainsi, bon espoir : puisqu'il y a impossibilité pour vous de gravir la montagne sainte, je vous recommanderai aux prières des fidèles.

— Ne pourrais-je, mon Père, demanda Rosalie, accomplir le vœu de mon mari? Monter à sa place?

— Tout ce qu'on fait en vue de Dieu ne peut être que bon et utile.

— Alors, ma sœur, dit Graziella, nous irons ensemble : ma mère m'a bien recommandé de ne pas me séparer de toi... Ensuite, Pasqualino nous accompagnera.

À ce nom de Pasqualino qui vint si naturellement se placer sur ses lèvres, Graziella rougit : elle sentit, mais un peu tard, qu'elle en avait trop dit devant le solitaire de Montevergine.

On est si avare et si jaloux du délicieux parfum de son pre-

mier amour, que l'on voudrait en empêcher la moindre évaporation au dehors.

Le moine comprit le pudique embarras de Graziella, et lui dit avec douceur : « Accompagnez votre sœur, ma fille, pourvu que vous n'ayez comme elle d'autre but que celui d'obtenir grâce et miséricorde par l'intercession de la Madone que nous honorons en ces lieux. »

La jeune fille garda le silence, mais une aimable rougeur colora encore son visage.

Le bon Père se pencha une dernière fois sur le malade, murmura à son oreille quelques paroles de consolation et d'espérance; ensuite il se redressa, le bénit, et se retira en laissant après lui la paix et la sérénité dans cette famille naguère si désolée.

Franciscone et Pasqualino voulaient le reconduire; mais il refusa :

— Je ne manquerai pas d'accompagnateurs, leur dit-il en souriant : il est minuit; l'ascension des fidèles va commencer.

En effet on entendait déjà dans l'auberge et dans la rue un bruit de pas et de voix confuses. On s'appelait de toutes parts, et les torches allumées par les pèlerins réfléchissaient leur lumière rougeâtre jusque dans la chambre où gisait notre malade.

Rosalie est bien décidée à monter jusqu'au sanctuaire; Graziella est résolue de la suivre; Pasqualino ne veut pas qu'elles partent seules; Ciccio s'y oppose, à moins que lui ou Franciscone n'accompagne les deux sœurs.

— Reste ici avec ta femme pour soigner Gaétano, dit alors le voiturin : j'irai avec elles, et vous savez tous que quand Franciscone est là, il n'y a rien à craindre. Allons, préparons-nous. Toi, Pasqualino, procure-nous des torches, et moi je descends à la cuisine : il faut se précautionner contre les faiblesses d'estomac. Je sais par expérience combien est élastique et digestif l'air de Montevergine.

— Pense à toi, Franciscone, dirent Rosalie et Graziella, car pour nous, nous n'avons besoin de rien.

— Brou! fit le voiturin; nous verrons cela quand nous serons là-haut.

Et il descendit à la chancellerie culinaire du *Soleil d'or*.

Un quart d'heure après, Rosalie embrassait avec effusion son mari, en le recommandant à Ciccio et à Madeleine. Puis la pauvre femme, toujours tendre et dévouée, toujours pieuse et résignée, partait avec Graziella, se chargeant des péchés de son mari et du soin de les expier, en accomplissant la rude pénitence qu'il s'était imposée lui-même.

Au commencement de cette histoire, nous avons essayé d'esquisser l'ancien rite des Pélasges, lorsque pendant la nuit, à la lueur des torches résineuses, ils se rendaient dévotement au temple de la grande et bonne Déesse. Que le lecteur se figure le même tableau; qu'il y ajoute par la pensée quelques scènes des mystères de Cérés Eleusine et de Bacchus, et il aura une idée approximative de l'imposante pérégrination du peuple napolitain au sommet de Montevergine.

Ce mont, qui tient par ses racines aux Apennins, s'élève solitaire au-dessus d'eux comme l'Olympe au-dessus du Pinde, ou comme l'Horeb au-dessus du Liban. Le pic qui le couronne semble vouloir se dérober aux regards mortels, en se perdant dans les hautes régions de l'atmosphère. Il est flanqué de rochers escarpés, de précipices affreux où s'amoncellent et s'entassent les neiges de l'hiver. Le grand temple de Cybèle était situé à peu près à la moitié du mont, où se trouve aujourd'hui le monastère. On prétend qu'il servit de modèle au Panthéon d'Agrippa, consacré à la mère des Dieux et à sa céleste progéniture. L'église fut bâtie par S. Guillaume sur les ruines de l'édifice païen, en 1124. Jean, évêque d'Avellino, en fit la dédicace au mois de Mai, le jour de la Pentecôte, avec un immense concours de fidèles. Elle fut visitée deux fois par l'empereur Frédéric II, et par le roi Mainfroi qui par anticipation y fit construire son mausolée. Mais la fortune lui réservait une autre sépulture au pont de Bénévent, où, comme nous l'avons vu dans notre troisième nouvelle, il périt en combattant contre son compétiteur Charles d'Anjou. Ce dernier prince, en visitant le nouveau temple, ordonna que ses trois lys d'or fussent sculptés sur l'architrave, tels qu'on les voit encore de nos jours. À dater de cette époque, l'édifice sacré prit le nom de Royal Monastère. Tous les souverains du royaume de Naples, plusieurs monarques étrangers y ont apporté leurs dons et leurs hommages. Le long du rude sentier qui y conduit on rencontre de petites croix et quatre chapelles : la Pa-

ruta, l'*Aja*, le *Cirreto*, et le *Scalzatojo*. Cette dernière est ainsi nommée, parce que les Montvirginiens ont l'habitude de s'y déchausser, et de monter nu-pieds depuis cette station jusqu'au temple de la Vierge.

De Mercogliano au monastère on compte quatre milles d'une montée rude et pénible. De distance en distance, on doit suivre des rampes à demi-ruinées et encombrées de chênes, de sapins et de hauts châtaigniers; ça et là on rencontre des amas de neige, que Juillet et Août ne parviennent pas toujours à liquéfier. Nos quatre pèlerins, pleins d'ardeur et de courage commencent à graver le chemin âpre et rocailleux qui serpente sur les flancs de la montagne. Confondus avec les plus fervents, portant chacun une torche allumée et s'appuyant sur un long bâton, ils s'avancent en silence au milieu de la scène imposante qui anime pendant quelques heures cette solitude, où tant de générations ont passé en priant. Absorbés dans la pieuse pensée qui les guide au sommet, ils sont indifférents au tableau de cette grandiose et touchante procession, marchant calme et recueillie au sein des ténèbres que font paraître plus épaisses et plus sinistres encore les milliers de flambeaux qui éclairent les pas de la foule. Si du pied de la montagne on embrasse du regard le sentier sinueux qui unit Mercogliano et le monastère, on croit apercevoir un vaste incendie, dont les ondes enflammées se déroulent de la base au sommet. Cette illusion est rendue plus sensible par la fumée que les torches exhalent en noirs tourbillons. Nos bons amis ne voient pas même que le ciel est couvert de nuages sombres, précurseurs d'un orage prochain. Déjà même quelques rares éclairs ont mêlé leurs teintes rougeâtres à celles que projette l'incendie. Mais la masse des fidèles n'en est pas encore alarmée: elle se figure que ce n'est qu'une erreur de ses sens; les éclairs que quelques-uns prétendent avoir vus, peuvent fort bien n'être qu'un reflet de la lumière des torches qui flamboient dans leurs mains. Cependant le tonnerre paraît résonner indécis et lugubre dans les gorges rétrécies des monts voisins. Bientôt des roulements plus rapprochés et plus distincts dissipent tous les doutes. Alors l'alarme est générale: ceux qui sont le plus près du monastère hâtent le pas, espérant arriver assez à temps pour s'y recouvrer; mais les autres, où trouver un abri? Les malades, les infirmes surtout?

C'est ordinairement au moment d'une grande calamité ou d'une catastrophe imminente, que la superstition a le plus d'empire sur les âmes. Ainsi, parmi les Montvirginiens, c'est une croyance généralement adoptée que toute femme qui n'a point nettoiyé ses cheveux de la pommade dont ils étaient imprégnés, attire infailliblement un orage sur la montagne sainte, et la foudre sur sa propre tête. De même, pour éviter un tel danger et éloigner un désastre certain, on doit s'abstenir de porter parmi ses provisions de la viande de porc et des salaisons de quelque nature qu'elles soient. C'est probablement une suite de la défense qui était faite anciennement aux prêtres de Cybèle de manger de la viande.

Le cri « *Arrière, profanes* » circule de rang en rang. Les vieilles commères, en personnes plus expérimentées, et les vieux dévots de Montevergine, certifient qu'il doit y avoir parmi eux des impies qui ont transgressé la prohibition de la viande de porc et celle de la pommade. Les éclairs qui se multiplient sans relâche, le tonnerre qui gronde et se répercute en rugissements formidables dans les vallées et les sinuosités des ravins, les grosses gouttes de pluie qui commencent à tomber, tout, jusqu'au désordre même qui a troublé brusquement la paisible ordonnance de la procession, exalte les esprits, et des milliers de voix tumultueuses et menaçantes crient à l'unisson: « Anathème au sacrilège! »

Malheur au réfractaire dont on aurait seulement soupçonné la culpabilité. On lui aurait prouvé *ipso facto* que la loi nouvelle est destinée à confirmer la loi ancienne: d'après le code pénal mosaïque, on l'aurait lapidé sans pitié!

Franciscone comprit si bien les dispositions philanthropiques de ses pieux compatriotes, qu'au risque d'avoir plus tard ses faiblesses d'estomac, il s'empressa de jeter à la dérobée dans des broussailles un énorme saucisson dont il s'était muni à Mercogliano. Il était déjà arrivé avec ses compagnes de voyage au *Scalzatojo*, lorsque l'orage se déchaîna dans toute sa violence. Pasqualino, armé d'une double torche, marchait en tête: « Sui-vez-moi, leur dit-il: il est inutile de songer à chercher un asile dans la chapelle; nous y serions étouffés. Je connais un lieu où nous pourrons braver la tempête. Franciscone, sers de guide et de soutien à Rosalie; je me charge de Graziella. »

L'intrépide garçon s'écarta aussitôt du sentier battu que suit

la foule éperdue. Soutenant d'une main son doux fardeau, il il s'engage hardiment sur un terrain en pente jonché de cailloux et hérissé de broussailles. En quelques instants il parvient ainsi au pied d'une roche assez élevée, creusée à sa base, et s'arrondissant graduellement en voûte de manière à former au-dessus une espèce d'auvent naturel. Là, nos chères pèlerines passèrent une heure d'angoisse mortelle, tant l'orage prit un caractère imposant et terrible dans ces solitudes; mais du moins, plus favorisées que beaucoup d'autres, elles furent préservées de la pluie torrentielle que les nuées amoncelées versèrent sur le mont sacré. Plus de torches, plus de cierges allumés; tout s'est éteint au souffle impétueux de la tempête. Les ténèbres, dans toute leur horreur, couvrent les flancs de la montagne ébranlée, et ne sont pas moins affreuses que la foudre qui les sillonne par intervalles. La plupart des pèlerins, échelonnés le long du chemin, se sont groupés de manière à se prêter un mutuel appui, et à se garantir le mieux possible de l'orage en étendant leurs vêtements au-dessus de leurs têtes: mais que de gémissements et d'accents plaintifs! que de ferventes prières à la divine patronne de Montevergine!

Enfin, aux premières lueurs du jour naissant, le ciel parut s'éclaircir, et reprendre sa sérénité. Le tonnerre avait cessé, ou du moins les échos n'en renvoyaient plus que le murmure sourd et lointain. Les nuages, poussés par un vent d'Est, disparaissaient peu à peu, tandis que les eaux achevaient de s'écouler en bouillonnant dans les ravins qui déchirent en tout sens le plan incliné de la montagne, et y forment des arêtes ardues et dentelées. Bientôt la vie et le mouvement se manifestent de nouveau dans cette foule immense plongée naguère dans une torpeur glaciale qui paralysait son pieux élan, sa fervente énergie. Déjà sur plusieurs points on entonne un hymne d'action de grâce, et l'on oublie les périls et les souffrances de la nuit, à la vue du Soleil qui se lève radieux et triomphant sur la crête des Apennins, et revêt de la pourpre de ses rayons le temple vénéré de la Reine des Cieux. Pour tous les fidèles c'est une auréole d'espérance et de salut qui brille à leurs yeux. Avec la Foi, le courage renaît dans tous les cœurs, et l'on achève l'ascension jusqu'au sanctuaire en récitant la prière « *Salve, Regina, Mater misericordiæ* » au son de la cloche du couvent qui appelle déjà les pèlerins à la solennité du jour.

Aussitôt que Rosalie et Graziella, avec leurs affectueux conducteurs, furent sur l'esplanade du monastère, elles s'empresèrent d'entrer dans l'église. Grâce à l'abri qu'avait su leur ménager Pasqualino, elles n'avaient pas besoin, comme les autres fidèles, de s'exposer avant tout à l'action bienfaisante du Soleil afin de sécher leurs vêtements. Elles pénétrèrent dans le sanctuaire avec un cœur plein d'amour et de confiance, comme des enfants qui après un long voyage rentrent sous le toit paternel, et vont se jeter dans les bras de leur tendre mère. Franciscone et Pasqualino s'agenouillèrent comme elles dans le sacré parvis, et se joignirent avec fervcur à leurs prières pour obtenir la guérison de Gaétano. Il ne restait à Rosalie de tous ses bijoux qu'un petit cœur en or qu'elle portait à son cou : elle l'en détacha et l'offrit à la Madone, exposée sur son autel dans toute la pompe que permettent de déployer les immenses richesses accumulées dans son temple depuis des siècles. Oh ! je suis sûr qu'Elle agréa le simple don de Rosalie !

Pendant que cette femme si pieuse et si bonne revenait de faire son offrande, deux grosses larmes coulaient le long de ses joues flétries par les privations et les douleurs. Graziella se leva, et, animée des mêmes sentiments, se précipita dans ses bras en s'écriant : « Oui, la Madone le sauvera ! »

Franciscone et Pasqualino n'étaient pas moins émus que les deux sœurs.

Rosalie ne voulut manquer à aucune des pratiques religieuses prescrites par le rituel de Montevergine. En sortant de l'église, elle se dirigea vers la chapelle de S. Guillaume. L'escalier en granit qui y conduit doit être monté à genoux, et à chaque degré le fidèle est obligé de réciter trois fois la *Salutation Angélique*. Parvenu à la chapelle, elle en baisa dévotement la porte en bronze qui ne s'ouvre jamais, et ne doit même jamais s'ouvrir ; puis, par une petite ouverture rectangulaire pratiquée exprès dans un des panneaux, elle jeta selon l'usage dans l'intérieur une pièce de monnaie. L'argent entassé sur les dalles du pavé de la chapelle depuis plus d'un siècle, y forme, dit-on, une couche d'une épaisseur considérable. Ensuite Rosalie se rendit au puits miraculeux de S. Modestino. Elle but de ses eaux salutaires, auxquelles la piété des Montvirginiens attribue une vertu merveilleuse dans la plupart des maladies ;

elle en remplit encore une petite bouteille pour son cher Gaétano.

A peine s'est-elle acquittée de ce devoir, et s'éloigne-t-elle avec sa sœur, qu'elle aperçoit à une petite distance une jeune fille, pâle il est vrai, mais d'une rare beauté, assise auprès de sa mère. Elle frissonne à cet aspect, car c'est encore Lucie, que le Ciel ou le hasard envoie partout sur ses pas. Mais, à son grand étonnement, Rosalie ne lui trouve plus cet air égaré, sévère et menaçant d'autrefois; aussi se rassure-t-elle. Cependant elle a besoin de s'appuyer sur le bras de sa sœur: tant de souvenirs amers se rattachent à cette femme!

Lucie en effet paraît tout-à-fait calme: ses beaux yeux ont perdu leur fixité et leur regard indécis; ses lèvres sont décolorées, mais un léger sourire les anime; on dirait qu'elle a recouvré la conscience d'elle-même, et qu'elle a une perception claire et suave de la scène magique que l'on découvre du haut du plateau où elle est placée. La Madone, dans sa bonté infinie, a-t-elle guéri la pauvre folle, ou bien l'aspect de ces lieux, en réveillant dans son âme cette suite d'émotions qui l'avaient affectée si délicieusement il y a trois ans, a-t-il opéré ce changement? Quoi qu'il en soit, sa mère ne cesse de rendre des actions de grâce à la Vierge qu'elle est venue implorer de si loin; elle contemple avec attendrissement sa fille chérie; elle la caresse et l'embrasse; car Lucie la reconnaît maintenant, ne repousse plus ses caresses, et commence à lui répondre avec assez de précision, lorsque l'idée fixe qui l'absorbe et la domine lui laisse un moment de trêve; sa Lucie enfin lui est rendue, non pas telle qu'elle était autrefois, mais une amélioration sensible s'est manifestée; la Madone ne laissera pas son œuvre imparfaite: elle achevera de guérir Lucie!

Cependant celle-ci disait à sa mère: « Pourquoi tarder encore à quitter ces lieux? Descendons au plus vite à Mercogliano: vous savez que Gaétano nous y attend... Oh! ne me regardez pas ainsi avec cet air d'incrédulité: Gaétano, vous dis-je, m'attend. Je l'ai vu cette nuit... Il reposait, et, pendant son sommeil, il m'appelait; il me jurait de n'être qu'à moi, à moi seule, entendez-vous?... À notre retour de Montevergine nous serons unis!... Allons, bonne mère, partons... Mais, dis-moi, ma sœur: suis-je bien ainsi? Il me semble que mes cheveux sont en désordre; ma toilette n'est guère celle d'une fian-

cée heureuse comme je le suis!... N'importe, n'est-ce pas? Gaétano m'aime trop pour être offusqué de cette négligence involontaire! »

Ces paroles navraient le cœur de la pauvre mère. Elle était bien contente sans doute que sa fille eût perdu ce mutisme qui l'affligeait depuis trois ans; mais à mesure que la raison versait dans cette âme en peine quelque reflet de sa vivifiante lumière, la mémoire du passé la ramenait au délire de l'amour et de la passion. Hélas! Montevergine ne pouvait réveiller que le passé!

Chaque mot de la folle avait aussi ses pointes acérées pour le cœur de Rosalie. Elle la regardait, non plus avec terreur comme à Cimitile ou à Mercogliano, mais avec un sentiment pénible de jalousie, où se mêlait néanmoins la pitié pour tant d'infortune: Rosalie était indulgente et bonne, mais elle était femme, et par conséquent la vue de celle qui lui avait ravi l'amour de son mari devait profondément l'affecter. Gaétano était bien coupable envers elle; mais Lucie était si belle, et l'un et l'autre ont été si cruellement punis! Ils ont été aujourd'hui si malheureux! quelles qu'aient été ses souffrances à elle, peut-elle les maudire encore?

Graziella, dont l'œil pénétrant lisait dans le cœur de Rosalie, crut devoir l'arracher à ces tristes réflexions, en l'éloignant de l'objet qui les faisait naître:

— Allons, viens, lui dit-elle: Franciscone et Pasqualino sont là à nous attendre.

— Il me semble en effet, ajouta le voiturin en soupirant, que nous ferions beaucoup mieux de décamper d'ici: il n'y fait pas trop bon... le soleil est brûlant... Allons là-bas nous rafraîchir un peu les sens; oui là, sur ce petit tertre au-dessus de la chapelle de S. Guillaume.

— Est-ce que tes faiblesses d'estomac commencent à se faire sentir? lui demanda Pasqualino en souriant.

— Un peu, mon garçon; par conséquent partons au plus vite.

Franciscone et Pasqualino avaient compris qu'il était temps d'opérer une diversion aux idées mélancoliques qui les gagnaient insensiblement.

Ils allèrent avec les deux sœurs s'établir au lieu indiqué, d'où l'on découvrait un des panoramas les plus pittoresques de la terre. De ce point on embrasse tous les sites remarquables

de l'ancienne Principauté Ulérieure et de la Citérieure. La vue même s'étend à l'Ouest jusqu'à Naples, qui se perd aux bornes de l'horizon dans un amas de vapeurs légères, mais on en distingue la position à l'aide du Vésuve, dont le cône enflammé fait tourbillonner sa fumée au-dessus des sommets arrondis de cette branche des Apennins.

Montevergine présente déjà un tout autre aspect que lorsque la foule des pèlerins y est arrivée. Après l'office divin et les pratiques de dévotion en usage, la piété et le recueillement ont fait place à tout le délire d'une bacchanale des anciens temps. Au sommet et sur les flancs de la montagne, l'orgie se déchaîne dans toute sa liberté, bruyante, furieuse, échevelée. Comme les Satyres et les Ménades, on se couronne de pampres, de lierre, et d'un chapelet de cerises à défaut de grappes de raisin. La salle du banquet est partout : grâce à la prodigalité des convives, des provisions en abondance jonchent le sol ; le vin coule à flots, et les cris désordonnés qui s'élèvent de toutes parts peuvent fort bien être traduits par le sacramentel *Evohe, Bacche!*

Franciscoue n'est pas le dernier à servir le déjeuner dont il s'est muni en partant de Mercogliano, mais dont il a dû, à son très-grand regret, diminuer le volume et la qualité, en se privant du saucisson sur lequel il comptait pour régaler ses chères pèlerines. Mais celles-ci n'y perdent rien : le voiturin a presque autant d'amis que de Montvirginiens, et le superflu des tables voisines figure bientôt sur la sienne. Rosalie et Graziella cèdent malgré elles à l'entraînement général, à la joie qui éclate et se communique de proche en proche, à cet abandon fraternel qui distingue les personnages de cette scène immense où tout le monde est acteur et spectateur à la fois. Seulement elles s'abstiennent de mêler leurs voix à ces chants confus et discordants, à ce chœur de quarante mille individus hurlant à l'unisson un air des plus profanes : car les bons Napolitains n'ont pas oublié que Bacchus avait aussi le surnom de *Liber* et de *Lyée!*

Cependant l'orgie est à son comble. Les chants ne suffisent plus aux transports de la foule en délire. Les tambourins et les castagnettes résonnent sur tous les points : c'est en dansant la tarantelle, que le retour du pèlerinage doit s'effectuer. Pour ne point se trouver dans le tourbillon de la bacchanale,

Rosalie et Graziella veulent prévenir le moment de la descente de Montevergine. À l'exemple des autres convives, Franciscone et Pasqualino abandonnent les restes de leurs provisions aux mendiants, qui comme une nuée de corbeaux affamés envahissent les flancs de la montagne, puis, avec leurs chères compagnes dont ils protègent la marche difficile et pénible, ils s'acheminent vers Mercogliano, où Gaétano doit les attendre avec tant d'impatience.

VI.

La Madone de l'Arc.

Ainsi que l'avait prédit le bon moine de Montevergine, Gaétano était bien relativement à son état habituel de santé. Lorsque nos pèlerins arrivèrent à Mercogliano, ils furent tous dans l'enchantement. On ne manqua pas d'attribuer ce mieux sensible à la divine Mère que l'on venait d'implorer dans son sanctuaire. On ne douta pas qu'Elle ne signalât sa faveur d'une manière plus efficace encore à la Madone de l'Arc, où l'aveugle en personne pourrait accomplir les actes de dévotion en usage. Après bien des félicitations de part et d'autre, on se disposa à partir. La descente du mont sacré s'était opérée à la satisfaction de tous; la bacchanale se démenait dans Mercogliano, prête à se ruer vers Naples avec la même énergie et la même fureur; car ce n'est que là qu'il est de rite de faire les dernières libations.

Franciscone court atteler son char, et son joyeux refrain appelle ses pratiques éparses dans la foule, qui croit désormais honorer la Madone en sacrifiant à Bacchus.

Holà! ho!
Jeunes filles
Si gentilles,
Holà! ho!
Ho! ho!

Dès que Graziella est montée sur le char avec sa sœur et son beau-frère, Pasqualino prend la main de Franciscone :

— Me crois-tu digne maintenant, lui dit-il, de voyager avec toi?

— Monte, mon garçon: à chacun selon ses œuvres. Ta bonne conduite t'a conquis toute mon estime, et mon amitié par-dessus le marché. Aie jusqu'au bout la même sagesse, la même retenue, et tu t'en trouveras bien.

Nous ne suivrons pas nos voyageurs pas à pas au milieu des chants et des danses frénétiques des Montvirginiens, dont on admire avec tant de justice les vigoureux poumons et l'élasticité musculaire. Ils couchèrent à Nola, et le lendemain matin, en passant par Saviano, ils se rendirent à Sainte-Anastasia, qui n'est éloignée de la Madone de l'Arc que d'une centaine de pas. Les jeunes filles du pays ont l'habitude de se laver ce jour-là, à leur réveil, dans des bassins où la veille elles ont effeuillé des roses: ablutions, usitées dans l'antique Pœstum, qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours. Elles vont à la rencontre des pèlerins de Montevergine, fraternisent avec eux dans ces verdoyantes et riantes plaines, puis se dirigent ensemble vers l'église de la Madone.

Gaétano ne veut pas même aller se reposer quelques instants à son logis: il a juré de n'y rentrer qu'après avoir visité la miraculeuse image de la Vierge. On cède à son impatience, à sa pieuse exaltation, et on le conduit aussi près que possible du divin simulacre. La grand'messe n'était pas encore commencée. Franciscone profite de cette circonstance pour aller rendre visite au R. P. Jacinthe, à qui il a deux mots à dire en particulier. Il quitte ses amis priant dévotement à genoux, et court à la sacristie, où il est certain de rencontrer le Religieux.

Il y était en effet.

Le Père Jacinthe était un homme de taille moyenne, un peu replet comme tous ceux qui se vouent aux abstinences du cloître. Malgré ses cinquante-cinq ans, il avait une figure fraîche et colorée, épanouie et rieuse; et si sur son front on ne lisait pas une haute intelligence, du moins sur sa bouche mignonne, comme dans ses yeux, régnait continuellement une expression sésraphique. Il n'avait eu que deux passions en sa vie: D.^{na} Carmela et la Madone de l'Arc! La première de ces deux passions était éteinte depuis longtemps, ou du moins elle n'était plus pour lui qu'un souvenir doux et pénible à la fois, qu'il tâchait d'éloigner de sa pensée. La seconde au contraire était

plus vivace que jamais. Dans la Madone s'était concentrée toute l'activité de son âme. Il ne sentait et n'agissait plus que pour Elle et par Elle. C'était son orgueil, son ambition, le centre unique où convergeaient tous les rayons de son existence. Avec quel amour, les jours de fête, il revêtait de ses luxueux atours la statue vénérée, dont la garde était confiée à ses soins ! Huit jours à l'avance il se consultait pour décider de quel collier, de quels bracelets, de quel diadème il devait la parer. Choisira-t-il la parure en rubis, en diamants, en émeraudes ? À ses yeux, Elle était aussi belle avec l'une qu'avec l'autre ; voilà pour quoi, pour trancher la difficulté et se tirer d'embarras, il finissait par charger des trois parures en même temps l'image de sa mystique bien-aimée. Tous les mois il faisait le précieux inventaire de son trésor, quoiqu'il sût par cœur jusqu'au moindre joyau que ses coffres renfermaient ; mais lorsque les dons des fidèles venaient ajouter quelques ducats au total des millions entassés dans les caveaux de la chapelle souterraine, son cœur s'épanouissait, et ses yeux s'illuminaient d'une joie céleste. Sa pieuse avarice trouvait que ce n'était jamais assez : sa Madone chérie n'était pas encore riche comme Elle méritait de l'être.

Une seule chose l'attristait dans son église, et le troublait jusque dans son sommeil : c'était la grille en fer qui entoure l'autel consacré au culte de la chaste épouse de son cœur. Le rêve, l'idée fixe du P. Jacinthe, c'était d'en avoir une d'argent. Mais où trouver la somme énorme qu'exigeait une semblable dépense, sans toucher au trésor dont il était le dépositaire ? Il ne désespérait pas cependant de voir un jour son vœu réalisé, pourvu que la piété des fidèles voulût bien continuer à être libérale.

Lorsque Franciscone s'approcha de lui, le carme était d'une gaieté charmante ; et c'est bien naturel : les offrandes à la Madone abondent le lundi de Pentecôte, jour solennel qui lui est consacré. Il fut le premier à adresser la parole au voiturin :

— Oh ! Franciscone, te voilà ! Tu reviens indubitablement de Montevergine ? La fête a-t-elle été bien belle ? Y a-t-il eu un grand concours ?

— Comme à l'ordinaire, mon Révérend.

— Tant mieux : cela va nous revenir... Et la Madone a-t-elle fait beaucoup de miracles ?

— Fort peu cette année.

— J'en étais sûr d'avance : tous les ans les miracles diminuent là-bas, et augmentent chez nous ! Franciscone, il n'y a plus de doute : c'est ici que notre Auguste Mère se plaît surtout à être honorée ; c'est ici par conséquent qu'elle fera le plus de prodiges. Ce n'est pas que je veuille le moins du monde blâmer la dévotion des Napolitains à la Madone de Montevergine, Dieu m'en préserve ! Loin de moi la pensée sacrilège de nier la puissance et la bonté des Madones qu'ils honorent d'un culte particulier, et surtout celles du Carmine, du Bon-conseil, du Bon-secours, de la Neige, du Puits, de la Chaîne, des Poules, des Mouches, etc. etc. Non, Franciscone ; mais la Madone de l'Arc sera en tout temps la première de toutes. Trouve-moi, si tu le peux, une église qui compte plus d'*ex-voto* que la nôtre, et par conséquent plus de prodiges opérés par l'intercession de notre Sainte Mère, la Reine des cieux. Les murs n'en sont-ils pas littéralement tapissés, depuis le parvis du temple jusqu'au plein cintre de la coupole ? Si bien que nous allons être obligés d'établir une succursale, pour y déposer toutes ces preuves authentiques de sa miséricorde !

— Personne, mon Père, n'est plus convaincu que moi de ce que vous dites.

— Et Rosalie, malgré mes remontrances, a préféré conduire son mari à Montevergine !

— Mon Père, dans le malheur qui l'afflige si cruellement, elle est bien excusable, ce me semble, d'avoir entrepris encore ce pèlerinage, sauf à recourir ensuite à notre divine patronne De l'Arc.

— Non, c'était manquer de confiance en sa bonté, et par suite se rendre indigne de ses faveurs. Je le lui ai répété je ne sais combien de fois ; elle n'a pas voulu m'écouter : tant pis pour elle ! mais qu'elle ne vienne plus m'importuner.

— Elle, vous importuner ? Soyez sans crainte : la pauvre femme sait souffrir sans se plaindre. Mais si elle ne recourt pas à vous dans sa misère, je le ferai pour elle.

— Toi ?

— Moi-même, mon Père. Voilà pourquoi je viens vous prier de m'accorder en particulier un quart-d'heure d'entretien : j'ai une demande et une proposition à vous faire.

— Mais je ne puis t'entendre en ce moment : je suis tellement occupé !... La grand' messe va commencer...

— Vous n'y officiez pas; et puis quand cela serait, je vois aux préparatifs que nous avons une bonne demi-heure devant nous.

— Reviens plus tard.

— Plus tard vous serez trop occupé à recevoir les offrandes faites à la Madone, et moi-même je n'aurai guère alors le loisir de me rendre auprès de vous. Ainsi, mon Père, montons dans votre cellule.

— Qu'as-tu donc de si important à me dire?

— Croyez-vous, mon Révérend, que si les enfants ont des devoirs à remplir envers leurs parents, les pères n'aient pas aussi les leurs?

— Et tout aussi graves, mon cher Franciscone; où veux-tu en venir?

— Il y a tout près d'ici une malheureuse fille qui manque de pain; sa mère est à la veille d'en manquer aussi : or le père pourrait leur en donner, les retirer même entièrement de la misère...

— Et il ne le fait pas? interrompit le Père Jacinthe avec l'accent d'une sainte indignation.

— Non, mon Père.

— Il est coupable, bien coupable.

— C'est ce que je crois aussi. Or comme je m'intéresse beaucoup à ces deux malheureuses femmes, et que vous pouvez d'un mot faire cesser cet état de choses, je vous prie, mon Père, de vouloir bien pour quelques instants vous retirer avec moi dans votre cellule.

— Parle ici.

— Comment voulez-vous que je vous parle ici de D.^{na} Carmela et de Rosalie? répliqua Franciscone en baissant la voix, et s'approchant plus près de l'oreille du chartreux.

Ces mots produisirent une impression singulière sur le Père Jacinthe; il fit un pas en arrière, et fixa sur le voiturin un regard dont l'expression participait moins de la surprise que de l'épouvante : « Carmela ! Rosalie ! » répéta-t-il d'une voix étouffée.

Il est évident que le secret de la naissance de Rosalie mettait le Père Jacinthe à la discrétion de Franciscone ; et le bon moine ne pouvait plus douter que le voiturin ne connût ce secret. Sa conscience en outre lui criait assez fort qu'il était ce père coupable dont on venait de lui parler, et qu'il avait con-

damné lui-même. Par conséquent la prudence conseillait de capituler.

— Suis-moi, dit-il à Franciscone en dissimulant de son mieux le malaise qu'il éprouvait.

— Enfin je tiens mon homme, se dit le voiturin. Il ne s'agit plus que de ménager adroitement son amour-propre... et sa bourse!

Quand nos deux personnages furent dans la cellule, le Père Jacinthe en ferma la porte avec précaution, fit signe à Franciscone de s'asseoir, et lui dit en cherchant un peu ses mots :

— Ainsi... D.^{na} Carmela a osé te confier !... Tu es donc son émissaire auprès de moi ?

— D.^{na} Carmela ne m'a rien confié, mon Père, et je suis encore moins son émissaire, répondit avec calme le voiturin; elle ignore même ma démarche auprès de vous, et je vous jure qu'elle ne la saura jamais, à moins que vous ne la lui révéliez vous-même. Quant au fatal secret de vos tendres relations avec elle, il dort enseveli dans mon cœur depuis que Rosalie vous doit la vie.

— Tu es un homme d'honneur, je le sais, Franciscone : tu es incapable de nuire à la réputation de D.^{na} Carmela et à la mienne, dit le chartreux en cherchant à se rassurer lui-même, et à se prémunir contre les indiscretions du voiturin par un appel adroit à ses sentiments nobles et généreux.

— Mon Père, je suis chrétien avant tout, répliqua Franciscone : ma religion me commande d'aimer et de secourir mon prochain; je tâche d'accomplir ce divin précepte le mieux que je puis; mais souvent je me trouve à bout de moyens et de ressources, comme aujourd'hui, par exemple; et je me vois alors obligé de recourir à un tiers.

— Voyons, de quoi s'agit-il ? demanda le Père Jacinthe avec une certaine inquiétude.

— Il s'agit, mon Père, de sauver de la misère la femme que vous avez le plus aimée au monde, et d'assurer l'existence de sa famille d'une manière efficace et solide.

— Eh ! que puis-je faire pour eux, moi, pauvre solitaire, qui non seulement ne possède rien, mais qui encore ai fait vœu de ne rien posséder.

— Vous pouvez tout ! D.^{na} Carmela, par un sentiment exquis de délicatesse, ne vous a jamais fait part de son état de gêne

qui s'aggrave de jour en jour. Bientôt elle devra fermer son chétif commerce de mercerie, et alors que deviendra-t-elle avec sa fille Graziella?

— C'est vrai, la pauvre femme!

— Or Pasqualino, le fils du douanier Passavanti, voudrait épouser cette chère enfant.

— Je le sais; mais sa famille ne veut pas entendre parler de ce mariage...

— Qui doit se faire cependant, afin de concilier les intérêts de tous.

— Qui doit se faire! C'est bientôt dit, M.^e Franciscone; mais il y a loin du projet à la réalisation.

— Pas aussi loin que vous croyez, puisque cela dépend de vous: vous n'avez qu'à le vouloir.

— Moi! fit le moine stupéfait.

— Vous. — Vous connaissez probablement Lorenzo, le débitant de tabac à la Marinella?

— Sans doute; je suis entré quelquefois chez lui: bon magasin, proprement tenu, l'un des mieux achalandés du quartier... Après?

— Lorenzo est mon ami: il m'a confié qu'il céderait volontiers son débit de tabac, pourvu qu'il en trouvât un prix raisonnable, et que le cessionnaire payât comptant. J'ai pensé aussitôt à faire de son bureau la dot de Graziella.

— La dot de Graziella! tu plaisantes, Franciscone.

— Vous allez voir si je plaisante. Lorenzo, pour la cession de son bureau, ne demande qu'une prime de quatre cents ducats ¹⁾. D.^{na} Carmela lui verse cette somme, et va s'installer avec sa fille à la Marinella.

— Il est toujours le même, ce Franciscone: fou ou farceur, il n'y a pas de milieu.

— Attendez que je vous aie tout expliqué, avant de faire sonner si haut les qualités dont votre bienveillance me croit doué. Une fois ce marché conclu, les parents de Pasqualino ne mettent plus d'opposition à son mariage avec Graziella, et voilà cette chère fillette la plus heureuse des femmes, avec un mari qu'elle adore, vivant auprès de sa mère bien-aimée désormais à l'abri du besoin. Mais il nous faut aussi assurer l'existence de

¹⁾ 1,700 francs.

celle dont votre cœur doit désirer avant tout de voir cesser la misère et les souffrances. Vous ignorez sans doute le dénuement où elle vit, malgré son zèle infatigable et son ardeur opiniâtre au travail ; autrement, j'en suis persuadé, vous y auriez porté remède. Eh bien ! j'ai arrangé aussi les affaires de cette brave et digne femme : Rosalie viendra à Naples et prendra possession du magasin de sa mère.

— En voilà une bonne ! s'écria le Père Jacinthe avec un gros rire forcé : comment ? tu me dis que la boutique ne donne plus assez de quoi vivre à D.^{na} Carmela, et tu veux y colloquer Rosalie avec son mari !

— Sans doute ; mais après l'avoir restaurée, embellie, et surtout bien fournie de marchandise. Vous verrez alors comme les pratiques y reviendront en foule ! Quand ce ne serait que pour être servies par cet ange de femme que nous aimons tant vous et moi. Pour cette affaire-là il nous faut encore deux ou trois cents ducats. Mettons-en trois cents, qui, ajoutés aux quatre cents que nous devons payer à Lorenzo, constituent en tout une somme de sept cents ducats. Mais comme il n'est pas juste que votre fille ait moins de dot que sa sœur Graziella, nous lui ferons cadeau de cent ducats pour ses frais d'installation au Carmine. Que pensez-vous de ce projet, mon Père ?

— Admirable, mon cher, admirable ! Mais, vieux fou que tu es, où trouver cette somme de huit cents ducats ? Qui te l'avancera ?

— Vous.

— Moi ! — Or ça, assez de prétentions saugrenues comme cela. Eh ! où veux-tu qu'un pauvre reclus tel que moi aille pêcher huit cents ducats ?

— Là-dedans, répondit froidement Franciscone, en désignant du doigt un énorme coffre cerclé en fer et placé aux pieds du lit du Père Jacinthe.

A cette réponse inattendue, le carme ouvrit de grands yeux, et resta la bouche béante. Son saisissement fut tel, qu'un soupçon affreux traversa son esprit, et que mentalement il se posa ce dilemme : ou Franciscone est devenu sorcier en vertu d'un pacte infernal, ou bien c'est le diable en personne qui a pris la figure de Franciscone pour arriver jusqu'à moi.

Le Père Jacinthe ne savait autrement s'expliquer comment le voiturin avait pu pénétrer le mystère du coffre.

— Mon Père, dit Franciscone le plus respectueusement qu'il lui fut possible, remettez-vous. Ce secret n'est plus connu aujourd'hui que de vous et de moi; car mon ami Pétruccio, le constructeur de votre caisse, est mort depuis quelques années.

— Oui, c'est vrai...! Pétruccio dut s'apercevoir de la destination de ce meuble, lorsque je l'appelai ici pour en faire sauter la serrure...

— Précisément le jour que vous en aviez perdu la clé, et que pour l'ouvrir vous fûtes obligé de recourir à cet excellent et discret ami.

— Hum! hum! pas si discret, puisque malgré sa promesse il t'a dévoilé le mystère qu'il avait surpris par hasard. Et qui m'assure qu'il ait été plus réservé avec d'autres?

— Moi, mon Père, car il me l'a juré à son lit de mort.

— C'est différent, et je te crois... Quant à toi, mon cher fils, je n'ai pas besoin de te demander si jamais il t'est échappé quelque mot qui ait pu éveiller le moindre soupçon sur l'existence du trésor qui est là renfermé.

— Ce secret m'a été aussi sacré que celui des amours d'Angelo et de Carmela.

— Bravo, Franciscone, bravo! exclama le moine tout-à-fait tranquilisé et frappant amicalement sur l'épaule du brave bos-su. Du reste, ajouta-t-il, je n'avais pas besoin de cette assurance de ta part, pour être convaincu que tu es le plus parfait honnête homme de notre beau royaume des Deux-Siciles.

— Un peu moins de compliments, s'il vous plaît, mon Révérend, car je n'en mérite qu'avec une restriction qui n'est pas indifférente.

— Comment cela?

— Oui, mon Père, je sens — et c'est fort mal, j'en conviens, — je sens que je n'aurai pas toujours la même discrétion, si vous refusez de travailler avec moi au bonheur d'une famille qui a tant de droits à votre affection, par cela même qu'elle est en partie la vôtre.

— Dispose de moi, mon bon Franciscone: me voici prêt à seconder tes charitables efforts. Mais toi, à qui rien n'est caché, toi si scrupuleux en toutes choses, tu dois savoir que l'or contenu dans ce coffre ne m'appartient pas, qu'il est à la Madone; je ne suis, en ma qualité d'économe, que son dépositaire, son caissier. Tu m'objecteras: « Pourquoi agissez-vous

alors avec tant de mystère ? Pourquoi distrayez-vous du trésor de votre église des sommes si considérables ? Un forban ne prendrait pas plus de précautions pour dérober à toutes les recherches ses vols et ses rapines. Certainement, me diras-tu encore, ce n'est pas pour votre usage particulier, car à quoi vous serviraient ces richesses dans votre couvent où vous avez tout en abondance ? »

— Aussi, mon Révérend, je vous avoue que je ne puis comprendre dans quel but...

— Mon but, Franciscone, le voici : il est nécessaire, pour ma justification, qu'il te soit dévoilé, puisque tu es déjà si bien instruit de tout ce qui me concerne. Ecoute-moi donc. Alexandre et César passent dans l'histoire pour avoir été les plus ambitieux des mortels : Hé bien ! dans ma petite sphère d'action, je le suis autant qu'eux, peut-être plus qu'eux !... Mais ce n'est pas pour moi, entends-tu bien, que j'ai cette exubérante ambition ; non, Franciscone : c'est pour ma Madone que je désire voir la plus admirée, la plus honorée de toutes celles qui sont exposées au culte des Napolitains, voire de la chrétienté. Toutes les Madones du royaume n'ont devant leur autel qu'une ignoble grille de fer, la mienne en aura une d'argent !

Ces derniers mots, quoique prononcés à voix basse, étaient fortement accentués et empreints d'une noble fierté.

— Il y a quinze ans, continua le Père Jacinthe, il y a quinze ans que j'économise et accumule pour réaliser ce projet. Ne te figure pas que je soustraie un carlin au dépôt sacré dont l'administration m'est confiée : non, mais je fais en cachette des quêtes particulières qui souvent sont assez fructueuses, car les dévots de la Madone de l'Arc sont généralement assez généreux, tu le sais ; puis, en touchant les revenus du monastère, je prélève toujours 3 p. % avant d'en inscrire le total, et de soumettre mes comptes à notre abbé ¹⁾. C'est ainsi que j'ai amassé de quoi réaliser bientôt l'objet de tous mes vœux. Oui, j'atteins presque à la somme voulue : encore trois ans, et le triomphe est à moi !

Et le Père Jacinthe s'essuya le front où l'orgueil de l'ambition satisfaite se traduisait en grosses gouttes de sueur.

¹⁾ Ce fait est historique ; il s'est reproduit dans un couvent de la Terre de Labour.

— Mon Père, répondit Franciscone, je vous admire; mais la charité chrétienne prescrit aussi que nous soulagions ceux qui souffrent. Soyez certain que la Madone vous saura gré également d'avoir disposé de ses fonds, pour faire du bien aux pauvres qui sont les meilleurs amis de son Divin Fils.

— Non, Franciscone, je ne toucherai pas à mon trésor.

— Vous y toucherez, ou je parlerai, répliqua le voiturin d'une voix forte et d'un ton résolu.

— Tu parleras! dit le moine consterné.

— D'autant plus, continua Franciscone avec plus de calme, que ce n'est qu'un emprunt que je vous propose: la Madone n'y perdra rien.

— Explique-toi.

— Mon Révèrend, soit dit sans vous offenser le moins du monde, dans ma jeunesse j'ai aimé D.^{na} Carmela autant que vous, plus que vous peut-être, puisque moi, je n'ai jamais renié le culte pur et désintéressé que je lui avais voué. Seulement cet amour s'est changé, sur le déclin de l'âge, en un attachement qui ne s'éteindra qu'avec ma vie. Je me suis tellement habitué à regarder la famille de D.^{na} Carmela comme la mienne, que Rosalie et Graziella sont pour mon cœur comme deux filles bien-aimées. Je suis garçon, libre, maître absolu du peu que j'ai mis de côté en trente ans de travail et d'économie: à ma mort ce sera pour elles; et, si vous voulez, ce sera dès aujourd'hui votre garantie pour la somme que vous nous avancerez.

— Mais le remboursement, à quelle époque le fixons-nous?

— Les deux sœurs pourront tous les ans, je l'espère, dégrever chacune de cent ducats la dette contractée envers vous. De sorte qu'au bout de quatre ans...

— Juste à l'époque où ma grille sera prête!... c'est bien: viens me voir après-demain, nous réglerons définitivement cette affaire à laquelle d'ici là je réfléchirai un peu mieux. Mais non: je pense maintenant qu'il est préférable que j'aille moi-même à Naples, car tu as oublié dans ton projet un article essentiel, c'est-à-dire, les démarches indispensables pour faire nommer par le ministre D.^{na} Carmela comme débitante de tabac, en remplacement de Lorenzo démissionnaire: cela me regarde.

— Avec vos relations et l'habit que vous portez, la nomination est si facile à obtenir, que je ne me suis pas inquiété de la calculer dans le plan que je vous ai soumis.

— Il est bien entendu entre nous qu'auprès de la famille, c'est toi qui es le bailleur de fonds; je suis censé ignorer tout cela.

— Comme il vous plaira.

— Au revoir donc; je compte toujours sur ta discrétion.

— Il me semble que la recommandation est inutile.

— Tu as raison. Redescendons au plus vite; je ne sais ce que l'on aura pensé de mon absence: l'office doit être commencé.

En moins d'une minute, le Révérend Père était à son poste dans la sacristie, et Franciscone dans l'église à la recherche de ses bons amis.

On disait la messe à l'autel de la Vierge. Le divin simulacre resplendissait des plus précieux bijoux dont, depuis sa fondation, les rois et les reines, aussi bien que les derniers de leurs sujets, se sont plu à enrichir les nombreux écrins. Rosalie, Graziella et Gaétano n'étaient plus à la place où le voiturin les avait laissés. En portant ses regards au milieu de l'église, il les aperçut accomplissant la rigoureuse pénitence à laquelle ne manque jamais celui qui attend de la Madone une faveur spéciale. Depuis la porte d'entrée jusqu'à la grille qui enferme la statue de la Vierge et son autel, s'étend une ligne de petites dalles en marbre blanc, larges de quinze centimètres environ, et enchassées dans le pavé du temple, de manière à former comme un sentier privilégié pour lequel la piété des fidèles professe le plus grand respect. C'est par cette voie douloureuse que les pénitents se rendent aux pieds de la Madone. Nous disons douloureuse, car le malheureux qui a fait vœu de la parcourir, doit se traîner seulement sur ses genoux, tandis que sa langue, collée contre le marbre, y glisse avec effort et finit par y laisser, au bout de quelques pas, une longue trace de sang.

Gaétano, à cause de sa cécité, aurait pu s'écarter de la droite voie. Aussi, à l'exemple des pénitents du moyen âge, avait-il noué une corde à son cou. Rosalie d'un côté et Graziella de l'autre tenaient en main un des bouts de la corde, et, secondant la marche de l'aveugle, lui servaient encore de guide. La foule s'était religieusement écartée, et contemplait avec émotion cette scène touchante ¹⁾). Le pauvre pécheur était si digne

¹⁾ Ces détails, comme tous ceux qui suivent et amènent la catastro-

de pitié, et les deux femmes qui l'accompagnaient en pleurant étaient si belles et si admirables dans leur pieuse assistance!

Lorsque Gaétano fut arrivé à la grille, il se redressa. Le sang rougissait ses lèvres, mais ses traits contractés par la souffrance n'annonçaient aucun abattement. La foi qui l'animait avait acquis dans la pénitence accomplie une énergie surnaturelle qui se communiquait à tout son être. N'était-il pas enfin en face de la Madone qui allait le guérir de tous ses maux? Le prêtre dans ce moment récitait les paroles consolantes de la Messe: *Benedictus qui venit in nomine Domini*, Béni celui qui vient au nom du Seigneur! Nouveau gage d'espérance pour l'aveugle.

— Vierge sainte, s'écria-t-il avec un accent déchirant, me voici à tes pieds. O Marie, notre refuge assuré, notre consolation, notre avocate et notre mère, grâce, pitié de moi! Sans doute, je suis un grand pécheur; mais ta bonté est plus grande encore, et la miséricorde de ton Divin Fils est infinie. J'ai tant souffert, je souffre tant encore que mes iniquités doivent être expiées. Oui, j'ai confiance en toi, comme un fils dans l'amour de sa mère. Grâce donc, pitié de ton serviteur aveugle; rends-lui la vue, ô Mère adorée; un miracle! un miracle!

Et l'aveugle se retournait, relevait la tête vers le ciel, et, ne retrouvant pas la lumière désirée, il frottait convulsivement ses yeux éteints; mais leur action visuelle ne rencontrait que ténèbres.

Il reprenait alors avec plus de force: — Madone sainte, on m'a dit cependant que ton fils bien-aimé ne repoussait jamais un cœur contrit et humilié; que le pécheur qui espère en lui est certain d'obtenir merci; Eh bien! toi qui lis dans mon âme désolée, tu vois combien je sens l'énormité de mes fautes; tu sais que j'ai mis tout mon espoir en toi, bonne Mère, à qui Jésus-Christ ne saurait rien refuser. Non, tu ne peux rejeter ma prière; tu vas m'exaucer, je le sens au transport nouveau que tu m'inspires... Mes amis, unissez-vous à moi pour rendre hommage à l'auguste dispensatrice de toutes les grâces: miracle! miracle!

phé, sont authentiques. L'auteur de ces Nouvelles a été témoin oculaire de la scène terrible et douloureuse qu'il essaie de reproduire en terminant ce récit.

Les assistants, entraînés par les paroles ferventes de l'aveugle et partageant sa confiance dans la Madone, se joignent effectivement à lui et crient avec un saint enthousiasme : Miracle ! miracle !

Rosalie et Graziella, croyant comme les autres au prodige annoncé par Gaétano et proclamé de toutes parts, étaient tombées à genoux, remerciant par anticipation la Sainte Vierge de sa puissante intercession.

Mais Gaétano, dont la surexcitation nerveuse croissait en raison directe de la ferveur qu'il déployait dans sa prière, ouvrait vainement ses yeux devenus hagards, quoique ternes et privés de vie : les ténèbres régnaient toujours autour de lui !

Alors il saisit avec désespoir les barreaux de la grille qui s'oppose à son passage jusqu'au simulacre de la Madone, comme s'il voulait la forcer ou la franchir. Le malheureux ne se possède plus ; il ne s'aperçoit pas même, aux tintements de la clochette, que le célébrant de la Messe élève la sainte Hostie pour l'offrir à l'adoration des fidèles : ses cris redoublent ; une écume sanglante bouillonne aux deux coins de sa bouche ; tout son corps frémit comme celui d'un convulsionnaire parvenu au dernier paroxysme de l'exaltation. Gaétano naguère excitait la pitié ; maintenant il fait peur !

Les deux sœurs n'osent lever les yeux sur lui ; la foule terrifiée reste immobile et glacée d'horreur.

Tout-à-coup retentit une voix dont les accents annoncent le trouble et l'angoisse : « Gaétano ! Lui ici ? Laissez-moi passer ! »

Une jeune fille haletante, éperdue, s'élance à travers les assistants qui s'écartent interdits devant ses pas. Elle arrive auprès de l'aveugle. Celui-ci, en entendant la voix qui a prononcé son nom, abandonne la cloture de fer qu'il secouait d'une main forcenée : « Lucie ! Lucie ! s'écrie-t-il ; elle encore ! Ah ! je suis maudit : il n'y a plus de pitié ni de pardon pour moi ! »

Graziella et Rosalie, pâles et tremblantes, sont près de défaillir. A peine si leur langue glacée peut articuler encore : « Madone sainte, assistez-nous ! »

— Ne me touche pas, continuait l'aveugle en s'adressant à la pauvre folle qui depuis Montevergine était dominée par l'idée fixe que Gaétano l'attendait pour la conduire à l'autel ; ne me touche pas : ta main me brûle !.. quoi ! au moment même d'expirer aux pieds de la Madone, j'entends ta malédiction

s'appesantir sur moi ! Jésus, Marie, jusque dans votre sein.. ! Où me réfugier alors ? Ah ! soutenez-moi... j'étouffe... je meurs !

Les bras de Gaétano étaient raides et tendus comme s'ils cherchaient un appui ; ils retombent affaissés le long de son corps. Les paupières de ses yeux sans regard s'abaissent et se ferment ; sa tête se penche en arrière comme s'il voulait aspirer l'air qui lui manque. Le sang jaillit de sa bouche et de ses narines ; il chancelle et tombe !... une veine s'était rompue dans sa poitrine.

Lucie qui s'était d'abord arrêtée devant lui frappée de stupeur, indécise le contemple quelques instants en silence, sourit tristement, et s'éloigne à pas lents : « Ce n'est pas lui, dit-elle ; je m'étais trompée ! »

Rosalie s'était évanouie dans les bras de sa sœur, tandis que Franciscone et Pasqualino relevaient le cadavre de l'infortuné Gaétano.

Le prêtre, au cri d'effroi poussé par la foule, avait lui-même interrompu le divin sacrifice.

Ainsi mourut l'aveugle de Sainte-Anastasie !

EPILOGUE

Le lecteur désirera peut-être savoir quelle fut la destinée de nos principaux personnages, après le drame terrible auquel nous avons assisté.

Le plan conçu par Franciscone, et proposé par lui au Rév. Père Jacinthe, reçut naturellement une modification. Rosalie, la femme aimante et résignée, restée seule après la mort de son mari, se retira auprès de sa mère qui, au lieu d'aller habiter avec Graziella et Pasqualino au bureau de tabac de la Marinella, continua à vivre dans sa boutique du Carmine. Son petit commerce reprit faveur, et offrit bientôt d'assez beaux bénéfices. Grâce au secours providentiel du voiturin et du P. Jacinthe, la *zagrelleria* de D.^{ma} Carmela fut mieux approvisionnée de tous les articles multiples qu'embrasse ce genre d'industrie, et par suite la mieux achalandée du quartier de *Mercato*.

Franciscone, heureux du bonheur qu'il avait procuré à cette famille, objet de toutes ses affections, se partageait entre les deux ménages; mais sans oublier toutefois d'aller goûter deux fois par jour le vin de son vieil ami Ciccio le cabaretier: nous savons qu'il avait besoin de se précautionner contre les faiblesses d'estomac! Jusqu'à la fin de ses jours, il fit régulièrement chaque année le pèlerinage de Montevergine, avec la même ardeur et la même gaieté communicative. On prétend même qu'avant d'expirer, au lieu de son *in manus*, il murmurait encore le joyeux refrain que nous lui avons entendu répéter si souvent, et qu'il avait popularisé parmi ses compatriotes.

Quant au Père Jacinthe, il mourut d'un coup d'apoplexie, deux ans après les événements que nous venons de raconter, et par conséquent, sans avoir pu réaliser le rêve ambitieux qu'il caressait depuis vingt ans et plus. Il paraît que les bons moines de la Madone de l'Arc donnèrent une autre destination au trésor si péniblement amassé par leur bienheureux frère en J. C., car la grille de fer, qui offusquait tant notre chartreux, subsiste encore.

Lucie, la pauvre folle du Bourg de Lorète, après la scène dont elle avait été témoin à la Madone de l'Arc, retomba dans sa torpeur et son mutisme désespérant: ainsi s'évanouirent les espérances de guérison qu'on avait conçues à Montevergine. Enfermée dans un hospice d'aliénés, elle n'y vécut que trois mois.

FIN DE MONTEVERGINE.

T A B L E

Avant-propos	Page 3
------------------------	--------

I.

L'Artiste Claudius Néron.

I. <i>La Bouquetière et la Devine</i>	" 9
II. <i>Le sépulcre de Parthénopé</i>	" 19
III. <i>Vêpres, l'an 65 de l'ère Chrétienne</i>	" 26
IV. <i>Evohe, Bacche!</i>	" 35
V. <i>Au théâtre</i>	" 47
VI. <i>Chez Callitidès</i>	" 63
VII. <i>Conseil d'état présidé par Néron</i>	" 70
VIII. <i>Les jardins de Lucullus</i>	" 75
IX. <i>O Cruz, ave!</i>	" 87

II.

La Sibylle de Cumes.

étude pythagoricienne.

I. <i>D. Antonio Marabelli</i>	" 97
II. <i>De Naples à Pouzzoles</i>	" 105
III. <i>Effet d'une figure dans un paysage</i>	" 107
IV. <i>A quelle occasion une charmante fille me dit que j'étais un Dieu, et comment, pour m'en assurer, j'allai consulter la Sibylle de Cumes</i>	" 110

V.	<i>Commencement de la légende de Lia et Rachel, revue avec soin, et collationnée sur des manuscrits modernes.</i>	pag. 114
VI.	<i>Réponses et révélations de la Sibylle, lesquelles se terminent par une complainte sur la mort d'un chardonneret</i>	" 123
VII.	<i>Où M. Marabelli démontre victorieusement que la révolution sociale dont nous sommes menacés, a son foyer à la régie des tabacs.</i>	" 140
VIII.	<i>Comment M. Marabelli, dans un accès d'optimisme hyperbolique, dama le pion au docteur Pangloss</i>	" 149
IX.	<i>Légende de Lia et Rachel; suite et fin.</i>	" 152
X.	<i>Conclusion conforme aux traditions bibliques et aux dénouements de la Comédie moderne.</i>	" 168

III.

Fatmé la Sarrasine.

I.	<i>Le solitaire de Mergelline</i>	" 173
II.	<i>Conciliabule — Comment on faisait bon marché des rois en 1264</i>	" 183
III.	<i>Coup-d'œil rétrospectif</i>	" 193
IV.	<i>Une taverne de Basso-Porto en 1265</i>	" 200
V.	<i>Préparatifs de guerre couronnés d'une idylle.</i>	" 210
VI.	<i>La mère et le roi.</i>	" 218
VII.	<i>Une messénienne du 13.^e Siècle</i>	" 229

IV.

Les Sanfédistes.

I.	<i>Les trois émigrés Corses.</i>	" 237
II.	<i>Comment on peut devenir Prince héréditaire entre la poire et le fromage</i>	" 247
III.	<i>Qui était Antonio Montrone</i>	" 262
IV.	<i>La princesse Clémentine d'Autriche</i>	" 271
V.	<i>Les Sanfédistes à l'œuvre</i>	" 282
VI.	<i>Le Sosie du Prince héréditaire</i>	" 292

VII.	<i>Abdication sans exemple dans l'histoire, suivie d'une dissertation politique aussi inutile que beaucoup d'autres</i>	pag. 305
VIII.	<i>Le génie du mal et le génie du bien</i>	" 316
IX.	<i>Mariage d'Éléonore</i>	" 326

V.

La Madone des Poules.

I.	<i>Le Palais Acton</i>	" 335
II.	<i>Où l'on fait plus ample connaissance avec la coiffure de Mylord.</i>	" 344
III.	<i>Conséquences de la mort d'un cheval</i>	" 350
IV.	<i>La nobile trattoria de M.^e Gennaro.</i>	" 357
V.	<i>Récit de M.^e Gennaro, dans lequel il est expliqué comment Francesca devint un ex-voto.</i>	" 364
VI.	<i>La perruque de Mylord se trouve dans le plus grand danger qu'elle ait jamais couru</i>	" 370
VII.	<i>La Procession — Nouvelle péripétie</i>	" 378
VIII.	<i>Le Presbytère, où 1200 poules plaident en faveur de Francesca, et finissent par gagner leur cause et la liberté</i>	" 385

VI.

Montevergine.

I.	<i>La Zagrellara où Mercière</i>	" 399
II.	<i>Antiquité vénérable des fêtes napolitaines; origine du pèlerinage à Montevergine</i>	" 408
III.	<i>Le Départ</i>	" 412
IV.	<i>L'Euménide</i>	" 423
V.	<i>Montevergine</i>	" 433
VI.	<i>La Madone de l'Arc</i>	" 445
	<i>Epilogue</i>	" 459



23528







